

**ÉLÉMENTS**  
**DE**  
**PHONÉTIQUE BASQUE**

## A V A N T - P R O P O S

---

Avant d'aborder l'étude de la phonétique basque, nous considérons comme notre premier devoir de rendre hommage aux travaux de ceux qui nous ont devancé. Parmi eux, nous citerons spécialement van Eys qui a consacré à cette question un chapitre de sa *Grammaire* de 1867 ; le comte de Charencey, auteur de *Recherches sur les lois phonétiques de la langue basque* et d'une *Phonétique souletine* ; M<sup>r</sup>Vinson, dont le *Premier essai de phonétique basque*, publié dès 1870, constitue un excellent résumé de tout ce qu'il y a à dire d'essentiel sur la matière ; M<sup>r</sup>Arturo Campion, auteur de l'une des meilleures grammaires basques qui aient paru jusqu'à ce jour ; le prince Bonaparte et, plus récemment, M<sup>r</sup>l'abbé Azkue qui, en divers ouvrages, ont multiplié les aperçus ingénieux et les remarques exactes ; M<sup>r</sup>Schuchardt, qui a accumulé en de nombreuses publications, et notamment dans *Baskisch und Romanisch*, les trésors de la science la plus vaste ; M<sup>r</sup>Uhlenbeck, dont la *Contribution à une Phonétique comparative des dialectes basques* est une mine de matériaux des plus précieuses pour quiconque s'intéresse à la langue euskarienne (1).

A notre vénéré maître M<sup>r</sup>Ernault, le savant linguiste de l'Université de Poitiers, nous devons de précieux avis, et, en particulier, d'intéressantes indications sur les rapprochements à faire avec les langues celtiques, dont il est l'un des spécialistes les plus éminents ; M<sup>r</sup>Julio de Urquijo qui a fait plus que personne pour favoriser le progrès des études basques nous a fourni des renseignements sûrs et une aide efficace ; MM. les chanoines Uhart et Daranatz, MM. les abbés Etchebarne et Héguy, M<sup>r</sup>Georges Lacombe, notre collègue M<sup>r</sup>Albert Léon et M<sup>r</sup>le docteur Broussain nous ont également communiqué des données très utiles sur certains points de détail. Que tous veuillent bien trouver ici l'expression de notre vive gratitude.

Nous ne saurions nous dissimuler les imperfections du présent

---

(1) Pour l'énumération des principaux travaux concernant la phonétique basque, voir la bibliographie jointe à la fin du présent travail.

travail. Pour parler du basque en toute connaissance de cause, il faudrait posséder, outre une science complète des très nombreuses variétés euskariennes, celle de tous les dialectes romans, les uns déjà morts, les autres encore vivants, qui ont pu, au cours des siècles, exercer une influence quelconque sur la langue des sept provinces ; il faudrait connaître également, dans la mesure du possible, les anciens idiomes ibériques ou indo-européens avec lesquels le basque, avant la conquête romaine, a pu se trouver en contact. On voudra bien excuser ce que notre préparation pouvait avoir d'incomplet à cet égard. Au reste, suivant la spirituelle boutade d'un éminent bascologue, si, pour traiter une question quelconque relative au basque, l'on attendait toujours de posséder tous les éléments désirables, on arriverait au terme de sa carrière sans avoir rien publié, et la science, qui tire parti de tous les apports même les plus modestes, n'avancerait pas. Du moins avons-nous fait de notre mieux pour éviter les affirmations trop audacieuses, et nous nous sommes contenté, dans tous les cas qui nous paraissaient douteux, d'enregistrer les hypothèses les plus plausibles avec les raisons qui militent en leur faveur ou contre elles, en nous gardant prudemment de conclure. Cette réserve, dont trop souvent on s'est départi dans les ouvrages qui concernent la langue basque, est de rigueur en une matière où les documents anciens sont si peu nombreux.

Un travail comme le nôtre paraissant appelé à jouer fréquemment le rôle d'ouvrage de consultation plutôt qu'à être l'objet d'une lecture suivie, nous avons cru devoir faire parfois quelques sacrifices pour la commodité des travailleurs : ainsi nous n'avons pas hésité à répéter souvent in extenso le titre de certaines œuvres, ou bien; pour la *Contribution à une Phonétique comparative des dialectes basques* de M<sup>r</sup> Uhlenbeck, à mentionner expressément, dans les renvois, les pages des numéros de la *Revue internationale des études basques* où elle a paru, ainsi que celles du tirage à part, quelques lecteurs pouvant posséder celui-ci à l'exclusion de la *Revue* elle-même ou inversement. De même encore, nous avons évité soigneusement l'abus des abréviations.

Certaines questions pouvaient, a priori, trouver place aussi

bien dans un chapitre que dans un autre : par exemple, les alternances entre *l* et *d* pouvaient être étudiées aussi bien à propos de la liquide *l* qu'à propos de la dentale *d*. Dans les cas de cette sorte, nous avons dû opter pour l'un des deux endroits où logiquement l'on devait s'attendre à rencontrer notre exposé, mais à l'autre nous avons eu soin de mentionner la question avec renvoi au paragraphe où elle est traitée ; ainsi l'exposé cherché sera trouvé plus rapidement et sans perte de temps par les travailleurs qui voudront consulter notre ouvrage.

Parmi l'énorme amas de faits que comporte la phonétique basque, tous ne pouvaient figurer dans notre travail ; il fallait choisir. Nous avons éliminé ceux qui nous ont paru trop exclusivement locaux, à moins qu'ils n'eussent un intérêt exceptionnel pour l'histoire de la langue, ou pour expliquer certains phénomènes plus généraux. Mais nous avons accueilli ceux qui, propres à une région limitée, peuvent néanmoins fournir des données utiles sur la question, si difficile à trancher, des influences possibles de la prononciation romane sur la prononciation basque.

Nous terminerons cet avant-propos en avertissant le lecteur que, dans une langue comme le basque où les variétés des parlers locaux sont infinies (puisque'il n'est peut-être pas un village qui ne se distingue de ses voisins par quelque particularité phonétique ou morphologique), il faut se garder des affirmations trop absolues: d'une part, l'attribution d'un phénomène à tel et tel dialecte ou sous-dialecte n'implique pas nécessairement l'absence de faits semblables en dehors de la région ainsi précisée ; d'autre part, toutes les fois que nous énoncerons un principe sous une forme générale, le lecteur devra faire lui-même les réserves indispensables ; lorsque, par exemple, nous disons que l'on constate tel phénomène dans telle région, il faut sous-entendre que dans cette même région quelques localités isolées peuvent faire exception. Il ne saurait en être autrement tant qu'un inventaire minutieux des particularités propres à chaque localité basque n'aura pas été dressé par des personnes compétentes. Alors seulement l'étude de la phonétique euskarienne pourra être réalisée d'une façon absolument complète. Puisse la nôtre, malgré ses défauts, mériter de servir de base à ce travail définitif.

Anglet, octobre 1919.

# ÉLÉMENTS DE PHONÉTIQUE BASQUE

---

## PREMIÈRE PARTIE

### LES VOYELLES ET SEMI-VOYELLES

---

#### CHAPITRE I

##### Etude particulière des différentes voyelles et semi-voyelles

---

###### La voyelle *a*

§ 1. — Généralités.

Cette voyelle a normalement un son moyen, comme en espagnol et dans la plupart des patois du midi de la France. Chez quelques Basques elle a un son plus intérieur (c'est-à-dire vélaire), analogue, sauf la longueur, à *l'a* long du français. Mais c'est là une particularité individuelle qu'on trouve également chez certains Espagnols dans leur prononciation du castillan. — La lettre qui suit *l'a* peut d'ailleurs exercer une influence pour faire incliner l'articulation vers une nuance plus ou moins vélaire ou plus ou moins palatale, suivant les cas.

§ 2. — Nasalisation de l'*a*.

Chez un grand nombre de Basques, *l'a* subit un commencement plus ou moins marqué de nasalisation quand il est suivi d'une nasale appartenant à la même syllabe que lui, par exemple dans des mots tels que *handik* ou *hantik*, *hango* ou *hanko*, *khambera*, *han*, etc. Chez quelques individus, il subit même ce commencement de nasalisation lorsque

la nasale qui le suit appartient à la syllabe suivante, par exemple dans des mots tels que *orano* = «encore», *hanitz* ou *hanits* = «beaucoup», *ama* = «mère», etc. Toutefois il semble que l'usage le plus normal soit de ne faire subir à *l'a* un commencement de nasalisation vraiment marqué devant une nasale que lorsqu'il est entravé : il existera, par exemple, d'une façon assez sensible dans les mots *handik* ou *hantik*, *hango* ou *hanko*, dans *khambera*, ou dans des combinaisons telles que *han duzu* ; mais il deviendra insensible dans les finales en *an* lorsqu'elles seront à la pause ou lorsque le mot suivant commencera par une voyelle.

§ 3. — Amuï-  
sément  
de certains *a*  
postvocaliques  
en  
bas - navarrais.

Dans la prononciation courante de beaucoup de Bas-Navarrais le mot *beraz* lorsqu'il est employé comme conjonction, se réduit soit à *beaz*, soit même à *bez*. De même *oraino* = «encore» est le plus souvent dans ce même dialecte (1) prononcé *oino* ; l'amuïssement de l'*r* intervocalique a produit d'abord une forme *oaino*, qui s'est à son tour allégée d'une voyelle dans la prononciation courante.

§ 4. — Amuï-  
sément  
de certains *a*  
en souletin.

Dans une grande partie du domaine souletin, en langage courant surtout, *l'a* devient volontiers (2) muet dans les combinaisons *ia* et *ua*,

I

Règles qui  
président à ce  
phénomène.

---

(1) Comme on le sait, la division du basque en dialectes n'a pas une valeur scientifique absolue ; en bien des cas néanmoins, elle est commode dans la pratique en ce que des expressions comme «dialecte labourdin», «dialecte roncalais», etc., évitent de longues périphrases.

(2) Nous disons «volontiers», parce que l'amuïssement dont nous parlons n'est pas obligatoire mais facultatif ; il arrivera souvent qu'un individu, prononçant deux fois la même phrase, à quelques instants d'intervalle, articulera *l'a* amuïssable l'une des deux fois, et l'amuïra l'autre fois, suivant l'inspiration du moment, et sans qu'on puisse trouver de raison apparente à cette diversité de traitement. On peut ajoutertoutefois que plus

quelle que soit d'ailleurs l'origine de *l'i* ou de *l'u* qui précède *l'a* : vous voulons dire qu'il en est ainsi même si *l'i* du groupe *ia* provient d'un *e* ou d'un *u*, ou si *l'u* du groupe *ua* vient d'un *o*, comme le montreront les exemples que nous donnerons ci-après. Toutefois, pour que l'amuïssement de *l'a* se produise, il faut que cet *a* soit suivi d'une consonne (1).

|                 |          |                |
|-----------------|----------|----------------|
| <i>Herrian</i>  | prononcé | <i>Herrin</i>  |
| <i>Herriak</i>  | »        | <i>Herrik</i>  |
| <i>Herriala</i> | »        | <i>Herrila</i> |
| <i>Et̃sean</i>  | »        | <i>Et̃sin</i>  |
| <i>Et̃seak</i>  | »        | <i>Et̃sik</i>  |
| <i>Et̃seala</i> | »        | <i>Et̃sila</i> |
| <i>Mündüan</i>  | »        | <i>Mündin</i>  |
| <i>Mündüak</i>  | »        | <i>Mündik</i>  |
| <i>Mündüala</i> | »        | <i>Mündila</i> |

De même :

|                  |          |                 |
|------------------|----------|-----------------|
| <i>Itsasoan</i>  | prononcé | <i>Itsasun</i>  |
| <i>Itsasoak</i>  | »        | <i>Itsasuk</i>  |
| <i>Itsasoala</i> | »        | <i>Itsasula</i> |
| <i>Ba-noak</i>   | »        | <i>Ba-nuk</i>   |
| <i>Ba-noazü</i>  | »        | <i>Ba-nuzü</i>  |

Mais si la consonne qui suit *l'a* est une *r* douce intervocalique, la disparition complète de *l'a* ne se produit pas, parce que cette consonne est elle-même muette dans la prononciation souletine actuelle.

---

une expression est usuelle, plus *l'a* amuïssable a de tendance à y disparaître ; c'est ainsi que le mot *kampüan* (de *kampoan*) = «dehors» est la plupart du temps prononcé: *Kampün*, et que l'on n'entend presque jamais dire *khantian* (de *khantüan*) = «près» mais *khantín*.

(1) Celle consonne peut être une *h* : dans des combinaisons telles que *eztüzia hor?* = «ne l'avez-vous pas là?», le groupe *ia* peut perdre sa seconde lettre devant *l'h* de *hor*.

Néanmoins, l'accumulation de trois voyelles qui se produit alors a pour effet de faire prononcer *l'a* très rapidement : par exemple *herriaren* se prononcera *herriaen*, avec l'accent tonique sur *l'i*, *l'a* et *l'e* étant articulés très rapidement et formant presque une triphongue avec *l'i*. De même, *et̃searen* et *itsasoaren* se prononceront *et̃siaen* (1) et *itsasúaen*.

Si le groupe *ia* ou *ua* est suivi d'une semi-consonne dans la prononciation, il peut arriver que *l'a* s'amuisse, mais il peut arriver qu'il subsiste. Donnons d'abord un exemple du premier de ces deux traitements : dans le mot *joaiten* *l'o* étant suivi d'une voyelle est, suivant les habitudes souletines, prononcé comme un *u* basque (= français *ou*) ; pratiquement, le mot se présente donc sous la forme *juaiten* ; mais *l'i* de la diphtongue *ai* joue ici, au point de vue de l'amuissement de *l'a*, le rôle d'une consonne ordinaire, et le mot est prononcé le plus souvent *juiten*, (le groupe *ui* constitue ici une diphtongue dans laquelle *l'u* est voyelle). — Dans d'autres cas, avons-nous dit, *l'a* subsiste devant la semi-consonne : c'est ce qui se produit d'ordinaire dans les désinences de déclinaison. Soit par exemple le mot *lehu* = «lion». Si nous le mettons au datif singulier, nous obtenons une forme *lehuari*, qui, par l'amuissement de *l'r* intervocalique, est en réalité prononcé *lehúai*. Mais ici *l'i* consonne de la diphtongue *ai* n'opère point l'élimination de *l'a* précédent ; il en sera de même pour *l'a* de *jenteari*, datif singulier de *jente*, prononcé en réalité *jentiai*.

Il semble que parfois des raisons analogiques aient eu pour effet de maintenir des *a* de cette sorte

---

(2) Dans. cette triphongue *l'e* peut disparaître, sans doute par fusion avec *l'a* : il en est ainsi, semble-t-il, quand *l'i* est lui-même précédé d'une autre voyelle dans la prononciation : le mot *Mariaren*, par exemple, sera prononcé *Maïan*.



dans la prononciation. Soit en effet le souletin *ostirale* = « vendredi ». *L'r* intervocalique étant muette, ce mot se prononce en réalité *ostiale*; mais bien qu'ici le groupe *ia* soit suivi de la consonne *l*, *l'a* ne s'amuît point : sa conservation paraît due au désir de maintenir à la terminaison *ale* son aspect intégral par analogie avec les nombreux mots qui présentent ce suffixe terminal. De même, si dans la plus grande partie de la conjugaison du verbe *thiratü* = « tirer », prononcé en réalité *thiatü*, *l'a* se conserve dans la prononciation, c'est sans doute par analogie avec les très nombreux verbes qui présentent les mêmes terminaisons.

En tout cas, le maintien de *l'a* dans la prononciation des formes telles que *ostirale* et *thiratü* ne saurait s'expliquer par *l'r* intervocalique qui sépare *l'i* de *l'a*, car cette *r* est elle-même muette, et la loi que nous étudions présentement est encore une loi vivante, qui s'applique *normalement* aux combinaisons *ia* et *ua* *actuelles*, quelle que soit leur origine. En voici une preuve : le groupe *ia* provenant de *ira* peut parfaitement perdre son *a* dans des combinaisons telles que : *Etzira joaiten?* = « ne partez-vous pas ? » *Etzira heltüko?* = « n'arriverez-vous pas ? » ; dans la pratique ces deux phrases se prononceront respectivement : *Etzia juiten?* ou *Etzi juiten?* et *Etzia heltüko?* ou *Etzi heltüko?*

Comme on le voit, pour que *l'a* s'amuïsse dans les combinaisons *ia* et *ua*, il n'est pas nécessaire que la consonne suivante appartienne au même mot : elle peut être initiale du mot suivant : aux deux exemples que nous venons de citer nous ajouterons encore celui-ci : dans les phrases *Uste düzia jinen dela?* ou *Uste düzia heltüko dela?* = « croyez-vous qu'il viendra? », *l'a* du mot *düzia* peut parfaitement s'amuïr. — Notons enfin, pour en revenir au verbe *thiratü* que *l'a* peut s'y amuïr aussi devant

une consonne, lorsque ce verbe lui-même est réduit à son thème : par exemple, une combinaison telle que *thira zazü* = « tirez » se prononcera *thia zazü* ou *thi zazü*. Il semble que parfois aussi l'accent tonique puisse maintenir *l'a* dans la prononciation : dans l'expression *habia-bat* = « un nid », *l'a* ne s'amuït pas, sans doute parce qu'il porte l'accent tonique, le mot *bat* étant ici enclitique.

Mais pour que dans les groupes *ia* et *ua* *l'a* puisse s'amuïr en souletin, il faut que *l'i* ou *l'u* y soit voyelle pure, et non pas semi-voyelle, car alors *l'a* ne tomberait point dans la prononciation. Soient les mots *galerian* = « dans la galerie », *galerialat* « à la galerie », *andereak* = « les demoiselles », *maskaroak*, actif singulier ou nominatif pluriel de l'adjectif *maskaro* = « sale ». Dans la prononciation usuelle de ces divers mots, par suite de l'amuïssement des *r* douces intervocaliques et par le jeu des lois phonétiques qui concernent la prononciation courante des voyelles *e* et *o*, il se produit des diphtongues dont le second élément est un *i* ou un *u*, et les formes en question deviennent respectivement *galeyan*, *galeyalat*, *andeyak*, *maskawak*. Mais ici *l'a* qui suit l'élément *y* ou *w* ne s'amuït pas, car ces éléments ne sont point des *i* ou des *u* voyelles véritables, mais simplement des semi-voyelles. — Toutefois, il semble qu'à un moment donné il y ait eu, chez certains Souletins du moins, une tendance à amuïr *l'a* même dans les cas de cette sorte : quelques personnes Agées, en effet, prononcent *andeik* pour *andeyak* = *andereak*. Mais cette tendance n'a point prévalu.

En souletin, lorsque, dans la prononciation courante, il se produit un groupe *e + a + consonne* (par exemple par l'amuïssement d'une *r* douce entre les deux voyelles), *l'a* peut tomber lui aussi : *ikhustera joanen nüzü* = « je vais aller voir » peut se prononcer

*ikhuste' ju' nen nüzü*. Cet amuïssement de *a* après *e* obéit aux mêmes lois et souffre les mêmes exceptions qu'après *i* et *u*.

II  
L'amuïssement  
de certains *a*  
en souletin :  
est-il dû à une  
influence  
béarnaise ?

Il est impossible de ne pas noter l'analogie de la résorption de l'*a* après *i* ou *u* dans la prononciation souletine moderne avec la réduction à *i* ou à *ou* respectivement qu'ont subie en béarnais et en gascon les anciens phénomènes *ia* et *oua*. Toutefois, cette réduction paraît infiniment moins récente en patois qu'en souletin : en effet, en patois, elle remonte déjà à une date fort lointaine, puisqu'on la trouve dans de nombreux noms de famille, tels que *Hary*, *Lahary*, *Hargou*, *Hargous*, etc., tandis qu'en souletin la résorption de l'*a* est postérieure, comme nous l'avons dit, à l'amuïssement de l'*r* douce intervocalique, et ce dernier phénomène, ainsi que nous le verrons, ne paraît pas lui-même très ancien.

D'autre part, semble-t-il, on ne peut voir dans cette résorption de l'*a* en souletin une influence béarnaise, car les lois qui régissent le phénomène ne sont pas exactement les mêmes dans les deux langues.

1° En béarnais, l'*a* ne disparaît que s'il est atone ; par exemple l'ancien *faría* (du lat. *farina*) est devenu *hari* ; son homonyme *faría*, première personne du singulier du conditionnel du verbe *fa* ou *ha* = « faire » est devenu du même *hari* ; l'ancien *Salías* (du lat. *Salinas*) est devenu *Salies* qui se prononce en réalité *Salís* ; d'autre part, *bèstia* est devenu *bèsti* ; l'ancien *fargua* (prononcé *fargwa*) est devenu *hargou*. Mais quand l'*a* avait l'accent tonique, il s'est maintenu : par exemple, dans le nom propre *Molia* ou *Moulia*, qui représente un type latin *Molinare* devenu plus tard *Moliar*, ou dans le nom propre *Camiaide*. — Au contraire, en souletin, quand l'*a* devrait porter l'accent tonique, cela ne l'empêche pas de se résorber : l'accent recule simplement jusqu'à l'*i* ou l'*u* précé-

dent : c'est ce que nous constaterons dans l'un des exemples déjà cités plus haut : *júiten* pour *joáiten* ; (ce qui montre que l'accent devrait être sur *l'a*, c'est la comparaison avec des formes telles que *emáiten*, *ükhéiten*, etc.).

2° Mais surtout (et c'est la différence la plus essentielle entre le phénomène béarnais et le phénomène souletin, celle qui nous montre le mieux que le second est bien un fait spontané et non une imitation du premier), en béarnais *l'a* tombe même s'il n'est pas suivi d'une consonne tandis qu'en souletin il subsiste toutes les fois qu'il n'est suivi ni d'une consonne ni d'une semi-consonne.

Cette comparaison entre la résorption de *l'a* ancien en béarnais et celle de *l'u* actuel en souletin est instructive, précisément parce qu'elle nous montre comment des phénomènes semblables peuvent se produire dans des domaines voisins sans qu'il y ait influence d'un de ces domaines sur l'autre, et à des époques différentes. Presque toujours, d'ailleurs, il y a, dans les cas de cette espèce, des divergences de détail qui font que les deux phénomènes sont seulement analogues, mais non absolument identiques. Un autre exemple du fait que nous constatons ici nous serait fourni par le traitement de *l'f* latine dans le domaine castillan et dans le domaine gascon ou béarnais : il est certain que le changement de cette *f* en *h* dans les deux domaines paraît dû à une même tendance ; mais ici encore, dans l'application, il y a des divergences de détail, puisqu'en béarnais et en gascon *l'f* s'est changée en *h* même devant les liquides (ex. : béarnais ancien *hrai*, aujourd'hui *rai*, du latin *fratre*, tandis qu'en castillan *l'f* a subsisté devant *l'r* et devant certaines diphtongues telles que *ue*. De même encore, si l'épenthèse d'une voyelle avant *l'r* initiale dans le domaine gascon ou béarnais et dans le domaine basque procède sans doute d'une

même tendance, le phénomène s'est accompli d'une manière spontanée et indépendante dans chacun des deux domaines, puisque la manière d'effectuer l'épenthèse a été différente ; (voir § 88).

§ 5. — Autres cas  
de résorption  
de la voyelle *a*.

Si dans la prononciation courante du souletin *l'a* se résorbe fréquemment après les sons vocaliques *i* ou *u*, il semble que des résorptions semblables se soient produites également dans les autres dialectes, ainsi qu'en témoignent des formes telles que *triparrabi* (guipuzcoan) = « douleurs de ventre ». Le second composant du mot est probablement ici un emprunt direct à l'espagnol *rabia*. Sans doute, on pourrait se demander si l'élément *rrabi* n'aurait pas été emprunté plutôt à une forme gasconne ou béarnaise présentant déjà elle-même la réduction de *ia* à *i*, qui est normale dans ces deux dialectes. Mais la comparaison avec le mot *tripa-zuzi*, tiré par M<sup>r</sup> l'abbé Azkue d'un manuscrit, rend plus vraisemblable l'emprunt au castillan : l'élément *rrabi* serait ici à l'égard du castillan *rabia* dans le même rapport que l'élément *zuzi* à l'égard du castillan *sucia* (1). Un exemple beaucoup plus ancien de réduction de *ia* final à *i* nous est probablement offert par le mot *gerezi* = « cerise », pour lequel la comparaison avec les langues romanes nous invite à supposer un type primitif *gerezia*.

Dans les cas de cette espèce, on peut se demander si la réduction de *ia* à *i* est un phénomène d'ordre purement phonétique (nous voulons dire dû au libre jeu des tendances organiques d'un peuple donné et pendant une période déterminée de son histoire),

---

(1) Cf. le labourdin *gurruntzi* = « diarrhée », que M<sup>r</sup> Uhlenbeck explique très judicieusement par l'espagnol *correncia*, qui aurait donné d'abord *gurrentzi*, devenu *gurruntzi* par assimilation de la seconde voyelle à la première.

ou s'il n'est pas intervenu ici des raisons d'ordre analogique : dans ce dernier cas, l'*a* final de *gerezia* et des deux autres mots ci-dessus aurait pu tomber simplement parce qu'à un moment donné, au lieu d'être considéré comme partie intégrante du thème, il aurait été pris par erreur pour le suffixe *a* caractéristique du nominatif singulier.

C'est sans doute ainsi qu'il faut expliquer les formes *gathe* = « chaîne » (labourdin de Guéthary), *kate* (haut-navarrais du Baztan, biscayen, bas-navarrais de Salazar, guipuzcoan) pour *gathea* et *katea*; cette dernière forme est conservée en biscayen, et aussi en souletin sous la variante *khatia*, que ne donne pas le Dictionnaire de M<sup>r</sup> l'abbé Azkue ; et cette même explication vaut probablement encore pour la forme *khoro* (que l'on trouve dans Salaberry) = « couronne ». Mais, bien entendu, il y a toujours place ici pour une influence analogique des dialectes romans qui présentent de semblables réductions, bien que dans les cas particuliers dont nous venons de parler nous croyions plutôt aux autres explications proposées ci-dessus.

Des exemples de réductions de *ia* à *i*, mais à l'intérieur des mots cette fois, nous sont fournis par les formes labourdines et bas-navarraises *diru* = « argent » du latin *denarium* (souletin *dihariü*) et *girstino* = « chrétien ». Sans doute, dans ce dernier mot, on pourrait croire à une substitution du suffixe latin *-inus* au suffixe latin *-ianus*. Mais cette supposition est inutile, comme le montre la comparaison avec la forme *diru*. — Le souletin *khiristi* présente d'ailleurs la même réduction ; seulement, alors que la forme labourdine et bas-navarraise n'est sans doute qu'un emprunt ancien à l'espagnol *cristiano*, la forme souletine paraît, tirée d'un type béarnais *cristiá*.

Réduction de  
*ago* à *o* en  
bas-navarrais

Dans la prononciation bas-navarraise courante, le suffixe *-ago* qui sert à former les comparatifs se réduit d'ordinaire à *o*; des formes telles que *handiago* = « plusgrand », *gehiago* = « plus », *gutiago* = « moins », *arteago* = « jusqu'à » sont alors prononcées respectivement *handio*, *gehio*, *gutio*, *artyo*. Cette manière de traiter le groupe *ao* dû à l'amuïssement du *g* intervocalique dans le suffixe *-ago*, est contraire aux lois ordinaires de la phonétique basque, qui, ainsi que nous le disons ailleurs, tend en général à diphtonguer le groupe *ao* en *au*. Peut-être cette exception doit-elle s'expliquer de la façon suivante : dans les cas très nombreux où le suffixe en question, devenu *ao*, était accolé à un thème finissant par une voyelle, *l'a* se trouvait resserré entre cette voyelle qui le précédait et la voyelle *o* qui le suivait. Pour détruire la succession de voyelles qui en résultait, il fallait, ou transformer *l'o* en semi-consonne, conformément à la règle ordinaire, ou amuir *l'a*, comme cela s'est fait en réalité ; si le second procédé a été préféré, c'est sans doute parce que dans le suffixe *-ago* *l'o* a été considéré comme un élément plus important et plus caractéristique que *l'a*, et si l'un des deux devait disparaître, on aura jugé d'instinct qu'il valait mieux que ce fût *l'a*.

Quoi qu'il en soit, cette résorption de *l'a* devant un *o* est à rapprocher de la prononciation *Bilbon* que l'on rencontre dans certaines variétés biscayennes pour le locatif *Bilbaon* = « à Bilbao ».

§ 6. - Permu-  
tations  
de *a* et de *e*,  
et réductions  
de *au* à *u* et de  
*ai* à *i*.

Dans presque toutes les régions du pays basque, on observe des permutations fréquentes entre *a* et *e*. Dans les formes de la conjugaison notamment, nous trouvons des doublets dont les uns ont *a* et les autres *e* ; par exemple *gare* à côté de *gera* et *gira* = « nous sommes » ; *zare* à côté de

*zera* et *zira* = « vous êtes », et *dire* à côté de *dira* = « ils sont » (1).

De même, d'après le prince Bonaparte, la forme verbale *da* = « il est » se prononce *de* en quelques endroits (2), et en quelques autres, elle s'articule par un son intermédiaire entre *a* et *e*.

---

(1) Il semble que la conjugaison primitive des trois personnes du pluriel dans le présent de l'indicatif du verbe *izan* « être » doive être reconstituée de la façon suivante : *dire* ou *dira* = « ils sont », *gera* ou *gere* = « nous sommes », *y zera* ou *zere* = « vous êtes ». En effet, suivant une remarque de M'Uhlenbeck, les formes *gera* et *zera* conservées en guipuzcoan ont pu donner d'une part *gare* et *zare*, usités en labourdin, et d'autre part *gira* et *zira* employés en bas-navarrais et en souletin : dans ces dernières formes le passage de *e* à *i* a pu être cause, ou favoriser par l'analogie de *dira*.

(2) M'Uhlenbeck, dans son excellent travail intitulé *Contribution à une Phonétique comparative des dialectes basques* (traduction française de M'Georges Lacombe, *Revue internationale des Etudes basques*, années 1909 et 1910), donne une longue liste d'alternances entre *a* et *e*. Comme il le fait observer judicieusement, si, dans certains cas, on se rend bien compte que la forme par *a* est la plus ancienne et que dans d'autres c'est la forme par *e*, il est impossible, en revanche, dans un grand nombre de ces alternances, de distinguer quelle était la nature primitive de la voyelle. — Aux exemples d'alternance entre *a* et *e* cités par M'Uhlenbeck, on pourrait ajouter *te* suivant : à côté du mot *arbola* = « arbre », usité en guipuzcoan, en labourdin et en bas-navarrais, on trouve une forme *arbole*, employée en souletin, en roncalais et dans une partie de la Basse-Navarre. Il est probable qu'ici il s'agit d'un simple cas d'alternance entre *e* et *a*, dans lequel la forme par *e* serait primitive. Pourtant, il n'est pas impossible que la forme par *a* doive s'expliquer autrement : l'*a* final viendrait d'une mauvaise interprétation des formes de déclinaison qui comportent le suffixe *a* : cet élément aurait été pris à tort comme faisant partie du thème. Encore une fois cependant, nous croyons plutôt qu'il s'agit simplement d'un de ces cas d'alternance, si nombreux en ce qui concerne les voyelles terminales. — Parfois il est visible que l'apophonie ne s'est produite qu'à une date assez récente : c'est ainsi que le souletin *aija* = « facilement » n'a dû prendre naissance qu'à une date postérieure à celle où le français a commencé à devenir quelque peu usuel dans les provinces septentrionales



Dans certains dialectes, le bas-navarrais occidental surtout, le changement de *a* en *e* est presque de règle dans la diphtongue *ai*, et l'on dira *zerbeit*

du pays basque et les régions romanes voisines : il représente en effet le français *aisé* dont l'*e* a été conservé dans la variante bas-navarraise *aise*. Peut-être le changement de *e* en *a* en soulé-tin a-t-il été causé ou favorisé par un équivalent *aisat* qui aurait existé en béarnais et aurait exercé ici une influence contaminatrice. Mais il a pu tout aussi bien être entièrement spontané.

Dans certaines variétés biscayennes, lorsqu'un *a* est précédé d'un *i* ou d'un *u*, il se change en *e* : ex. *begie* pour *begia* = « l'œil » ; *zerue* pour *zerua* = « le ciel ». Quelque chose d'analogue existe dans le basque de Bardos où l'on dit *zerien* pour *zerüan* = « dans le ciel », *lürrien* pour *lürrean* = « sur la terre », *zié* pour *zia* ou *zira* = « vous êtes ». (VINSON, *Premier essai de phonétique basque*, Rev. de linguistique, t. III, page 431). En quelques variétés biscayennes (Orozco et Barambio), l'*a* précédé d'un *u* aboutit même à un *i* : *buruin* pour *buruan* = « à la tête », *zeruin* pour *zeruan*, etc. Il en est de même en France dans la région d'Urcuit (cf VINSON, *ibid.*). — Dans quelques parties de la Biscaye, pour que le changement de la voyelle *a* en *e* se produise, il n'est pas nécessaire que l'*i* ou l'*u* soit en contact immédiat avec elle : toutes les fois qu'une syllabe renfermant un *i* ou un *u* est suivie d'une syllabe renfermant un *a*, le changement de timbre est de règle : on dit alors *izer(r)* pour *izar(r)* = « étoile », *buler(r)* pour *bular(r)* = « poitrine », *lume* pour *luma* = « plume », *argi bet* pour *argi bat* = « une lumière », *etorri de* pour *etorri da* = « il est venu », *sartu de* pour *sartu da* = « il est entré », *aite* pour *aita* = « père », *jaun bet* pour *jaun bat* = « un monsieur ». Par ces deux derniers exemples, on voit que si l'*i* ou l'*u* est semi-voyelle, il exerce la même influence que s'il était voyelle pure. Sur cette curieuse métaphonie, voir BONAPARTE, *Langue basque et langues finnoises* ; Harmonie des voyelles, Londres, 1862 ; et VINSON, *ibid.*, page 435.

Dans le basque de la région de Marquina, l'*a* final des noms ou des adjectifs se change en *e* devant le suffixe *a* du déterminé singulier : ex : *alaba* = « fille » + suffixe *a* = *alabea* « la fille ». Mais il n'en est pas de même devant le suffixe *-ak* du pluriel : il y a alors simple contraction : *alaba* + *ak* = *alabak*. Cette diversité de traitement entre le singulier et le pluriel s'explique probablement par le fait qu'ils ont pris naissance à des époques différentes — En quelques endroits, l'*e* des formes telles que *alabea* passe à *i*. (Voir BONAPARTE, *ibid.*).

plutôt que *zerbait* = « quelque chose », *norbeit* plutôt que *norbait* = « quelqu'un », etc.

La diphtongue *ei*, à son tour, se réduit souvent à *i*, de sorte que pour certains mots nous avons une triple série par *ai*, *ei* et *i* : ex ; *zerbait*, *zerbeit*, *zerbit* ; *norbait*, *norbeit*, *norbit*; *zombait*, *zombeit*, *zombit* ou *zomit*. Pour d'autres mots au contraire on ne constate l'existence, du moins dans l'état actuel de la langue, (1) que des deux formes extrêmes, par exemple *mahain* = « table » (lahourdin) et *mahin* (bas-navarrais occidental), forme non citée dans le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue; *anai* = « frère » (labourdin) et *ani* (bas-navarrais occidental, non cité par M<sup>r</sup> Azkue) ; ici, la diphtongue *ai* elle-même paraît être le produit d'un groupe *ae* conservé dans le biscayen *anae*.

Pour de nombreuses formes de la conjugaison, il n'existe que deux séries de types : l'une par *ai* et l'autre par *i*, mais la série par *ei* ne se rencontre pas, du moins dans l'état actuel de la langue ; c'est ainsi, que le présent de l'indicatif du verbe *-izan* = « être » nous offre les formes *naiz* et *haiz* en labourdin, et *niz* et *hiz* en bas-navarrais et en souletin. De même, les correspondants bas-navarrais des formes quipuzcoanes *zaité*, *gaiten*, *zaitut* sont respectivement *zite*, *giten*, *zitut* ; (en souletin nous avons les formes *zite*, *gitin*, *zütüt*, dont la dernière, soit dit en passant, paraît supposer à l'origine un type *zautut*, qui aurait donné en guipuzcoan *zaitut* par une réduction, tout à fait normale en basque, de *au* à *ai*, à moins qu'un

---

(1) Aux exemples que nous donnons dans le texte on pourrait ajouter celui du mot labourdin *Jainkoa* = « Dieu », qui se présente en bas-navarrais sous la forme *Jinkoa*. Nous n'avons pas connaissance que les types intermédiaires par *ci* et *i* soient usités actuellement en aucun endroit, mais on les trouve dans Dechepare (voir plus loin, même paragraphe).

ancien *zitüt* ne soit devenu *zütüt* par réaction de *l'u* de la seconde syllabe sur *l'i* de la première).

En réalité, le passage de *ai* à *i* a dû se faire par deux étapes intermédiaires : d'abord passage de *ai* à *ei* ; puis *l'e* de *ei* devenant de plus en plus fermé sous l'influence de *l'i* suivant, on a dû avoir à un certain moment un groupe ou diphtongue *ii*, dans lequel le premier *i* était voyelle et le second semi-voyelle ; ensuite le second *i* se sera fondu avec le premier. En fait nous ne croyons pas que l'on ait jamais constaté dans les textes ou dans la prononciation la présence du groupe *ii* auquel nous venons de faire allusion ; il a dû pourtant exister à un moment donné, mais sans doute la durée de cette existence aura toujours été fort brève.

La réduction de *ai* à *i* dans certaines formes de divers dialectes a son analogue dans une réduction toute parallèle de *au* à *u*. C'est ainsi qu'à des formes guipuzcoanes telles que *nau*, *nauk*, *naun*, *nauzu*, correspondent des formes bas-navarraises *nu*, *nuk*, *nun*, *nuzu* ; en souletin *nü*, *nük*, *nün*. *nüzü*).

Il est fort possible d'ailleurs que dans les cas où nous avons, au moins en apparence, une réduction de *au* à *u* ou de *ai* à *i*, la voyelle qui constituait à l'origine le premier élément du phonème n'ait pas été un *a*, mais quelque autre son.

Nous signalerons en leur lieu, à propos des lettres *u* et *i*, d'autres traitements des diphtongues *au* et *ai*.

La tendance qui, en bas-navarrais et en souletin, a réduit à *i* certains groupes *ai* anciens, paraît avoir exercé son action à une époque où déjà en bas-navarrais la loi de sonorisation des explosives sourdes après les consonnes *l*, *m*, *n* avait cessé d'être vivante : c'est du moins ce qui paraît résulter de l'existence, dans ce dialecte, de la forme *Jinkoa* = labourdin *Jainkoa* : à l'époque où *Jainkoa* a passé en bas-navarrais, il était déjà trop tard, semble-t-il,

pour que le *k* pût s'y changer en *g* comme cela eût été de règle à une époque antérieure, mais il était encore assez tôt pour que la diphtongue *ai* pût se réduire à *i* par la suite (1).

§7.— Alternances  
entre *a* et *o*.

Les alternances entre *a* et *o* sont infiniment plus rares que les alternances entre *a* et *e*. On en trouve des exemples cependant : ainsi, le mot *kazalda* = « crasse que les enfants ont à la tête » (souletin des régions de Tardets et de Sainte-Engrâce) se présente à Licq sous la forme *Kozolda*. Ici le passage de *a* à *o* a pu être causé par un désir particulier d'emphase : les Basques, en effet, mettent, en parlant, beaucoup d'expression dans ce qu'ils prononcent ; et c'est un élément dont il convient de tenir grand compte dans l'étude de leur phonétique ainsi que nous aurons l'occasion de le constater plusieurs fois au cours de ce travail : dans ce cas particulier, il ne serait nullement invraisemblable que les deux *o* de la forme *kozolda* fussent dus uniquement, à leur origine, à une prononciation plus pleine des *a* correspondants de *kazalda*, destinée à produire un effet d'intensité emphatique.

Dans l'alternance entre la forme *chingar(r)*, qui signifie, suivant les régions, « graisserons, lard ou jambon », et le souletin *chinkhor(r)*, (2) = « lard », il est difficile de dire laquelle des deux voyelles *a* ou *o* est la plus primitive. En tout cas, il est curieux de constater la coïncidence entre le souletin *chinkhor(r)* et la forme biscayenne *chingor(r)* = « graisserons »

---

(1) Dechepare a les formes intermédiaires entre le labourdin *Jainkoa* et le bas-navarrais actuel *Jinkoa* : il écrit par exemple *ieyncoa*, *ieyncoari*, *ieyncoary*, *ieyncoaren*, etc.

(2) Le phonème que nous représentons par *ch* initial est prononcé *š̃* en labourdin et en bas-navarrais, et *tš̃* dans les autres dialectes.

(usitée dans les variétés de Plencia, d'Urduliz et du Choriéri) : le fait que la voyelle *o* se présente ici dans les deux dialectes les plus éloignés l'un de l'autre donnerait lieu de penser qu'elle pourrait bien être la plus primitive(1). M'Uhlenbeck croit pourtant à la priorité de *a* dans le cas en question et peut-être a-t-il raison si l'on doit rattacher l'élément terminal du mot *chingar(r)* au mot *gar(r)* = « flamme », ou encore si la terminaison *-ar(r)* a quelque rapport avec l'élément semblable de l'espagnol *chicharrón*.

### La voyelle *o*.

#### §8.-Généralités

Cette voyelle *a*, elle aussi, un timbre moyen, analogue à celui de *l'o* castillan (2). Ce timbre, cependant, peut être plus ou moins ouvert ou fermé suivant les individus. Toutefois, dans le pays basque français, chez beaucoup de personnes, c'est plutôt l'articulation un peu fermée qui domine (3). —En basque

---

(1) Dans son travail déjà cité (§ 6, n.) M'Uhlenbeck donne également une étude détaillée des alternances entre *a* et *o*. Nous nous contenterons d'y renvoyer le lecteur.

(2) Dans un remarquable article intitulé *Sobre las vocales ibéricas e y o en los nombres toponímicos* (Revista de Filología española, année 1918, page 226). M'Menéndez Pidal montre que dans divers noms géographiques d'origine basque *l'o* de certains éléments, notamment de *gorri*, a été diphtongué en roman, ce qui tendrait à prouver qu'il était, à une époque ancienne, plutôt ouvert que fermé.

(3) Déjà M'Vinson (*Premier essai de phonétique basque*) note que le plus souvent *l'o* basque correspond à peu près comme timbre à celui du français *mot* ; or, ceci nous reporte à une articulation fermée. Le même auteur ajoute qu'en position finale *l'o* des Basques ressemble à un *o* ouvert français ; et c'est sans doute à cette dernière articulation qu'il fait allusion dans le passage suivant de son ouvrage intitulé *Les Basques et le pays basque*, Paris, Léopold Cerf, 1882, page 67). 1 Dans leur bouche *l'e* et *l'o* tendent à se prononcer ouverts ». Mais, encore une fois, il faut se garder ici de toute affirmation absolue, et

comme en castillan, la lettre qui suit *l'o* peut exercer quelque influence pour faire incliner l'articulation vers une nuance plus ouverte ou plus fermée suivant les cas.

§ 9. — Nasalisation de *l'o*.

En ce qui concerne la nasalisation de *l'o*, on pourrait faire à peu près les mêmes remarques qu'en ce qui concerne celle de *l'a*. Chez un grand nombre d'individus, *l'o* subit un commencement de nasalisation lorsqu'il est suivi d'une nasale appartenant à la même syllabe que lui, par exemple dans des mots tels que *Ondarrabia* = « Fontarbie », *gizon-gei* = « fiancé », *zombat* = « combien », *gizon* = « homme », etc.

Chez quelques-uns, le commencement de nasalisation existe même lorsque la nasale appartient à la syllabe suivante, par exemple dans *ona*, *gizona*, etc. Toutefois, la tendance la plus répandue est celle qui

---

faire la part des tendances individuelles. Il semble d'ailleurs que chez les jeunes générations, dans le Labourd et la Basse-Navarre occidentale du moins, *l'o* ait une tendance à devenir toujours plus fermé qu'ouvert, et à ce sujet un rapprochement s'impose avec ce qui se produit dans une partie du sud-ouest de la France : on sait que dans le parler populaire de Bordeaux tous les *o* sont fermés, et c'est même là l'une des caractéristiques du pur accent bordelais que les Gascons reconnaissent si facilement. A Bayonne, il tend à en être de même dans le langage des classes populaires. Seulement, il faut noter qu'à bordeaux et à Bayonne, ainsi que chez les jeunes générations de Biarritz, *l'e* est devenu fermé comme *l'o* (à Bordeaux, ce timbre fermé s'accompagne même souvent d'un dédoublement caractéristique qui tend à aboutir à une diphtongue *ei*) ; dans le Labourd et la Basse-Navarre au contraire *l'e*, en l'état actuel des choses, garde le plus souvent un timbre plus ouvert que fermé. — Quoi qu'il en soit, les observations de M'Vinson sont particulièrement intéressantes en ce qu'elles confirment ce que l'on peut remarquer en comparant la prononciation des vieillards avec celle des jeunes gens, c'est-à-dire l'évolution récente de *l'o* vers une valeur plus fermée chez un grand nombre de sujets des deux régions indiquées.

ne fait sentir le commencement de nasalisation que lorsque *l'o* est entravé, par exemple dans *ondarrabia*, *gizon-gei*, *zombat*, *on da*, etc.

Il semble que parfois le voisinage d'une nasale antérieure puisse entraîner la nasalisation de *l'o* : du moins M<sup>r</sup> Vinson note qu'à St-Jean-de-Luz *l'o* final de *baiño* et *óraiño* a une tendance à se nasaliser. (*Premier essai de phonétique basque*, page 426).

§ 10. — Traite-  
ment du  
groupe *oa*.

Une loi presque générale (1) dans tout le pays basque est celle qui veut que, dans la prononciation courante du moins, *l'o* suivi, dans le corps d'un mot, (2) de la voyelle *a* passe à *u* (3). Mais alors que, dans les autres dialectes, cet *u* reste voyelle, c'est-à-dire ne forme point diphtongue avec *l'a* suivant, en bas-navarrais et en labourdin, au contraire, il devient consonne, du moins dans la prononciation usuelle (4).

---

(1) En quelques endroits, notamment dans le biscayen d'Orozco et d'Ergoyen, la résolution du groupe *oa* se fait d'une autre manière : par l'intercalation d'un *b* ; des mots tels que *artoa* = « le maïs » et *besoa* = « le bras » deviennent alors *artoba* et *besoba*. Dans certaines localités des mêmes régions, ce *b* passe à *m* ; ex. : *artoma* = « le maïs ».

(2) Voir § 18, notes.

(3) Nous avertissons une fois pour toutes que par cette lettre nous représentons le son de *l'u* espagnol ou italien, c'est-à-dire le son que le français représente par la graphie *ou*.

(4) Le fait que, dans la prononciation labourdine et bas-navarraise courante, *l'u* provenant de *l'o* dans le groupe *oa* et *l'i* provenant de *l'e* dans les groupes *ea* et *eo* sont consonnes, alors que dans les autres régions ils restent voyelles, est rarement signalé dans les grammaires et autres ouvrages semblables ; cependant M<sup>r</sup> Vinson l'avait noté dans son *Premier essai de phonétique basque*, page 430. — Chez les poètes populaires labourdins ou bas-navarrais, particulièrement chez les improvisateurs, les groupes de cette sorte sont souvent complés pour une seule syllabe, comme dans la prononciation courante. Cependant la scansion la plus conforme aux règles normales

Evidemment, avant de devenir ainsi un *u* dans le langage courant, *l'o* suivi de *a* a dû commencer par avoir un timbre plus ferme que les autres *o*, et peut-être même aussi, une articulation un peu plus rapide.

La loi concernant le traitement du groupe *oa* n'est plus une loi vivante, car elle ne s'exerce plus sur les groupes *oa* de formation récente qui prennent naissance par l'amuïssement d'une consonne intervocalique; par exemple *orai* devient seulement *oai* et non pas *uai* chez ceux qui amuïssent *l'r* (1).

§ 11.— Traite-  
ment de *o*  
devant certai-  
nes consonnes.

I  
Le groupe *on*  
en bas-  
navarrais.

Il est des dialectes qui présentent un changement de *o* en *u* devant certaines consonnes.

En bas-navarrais, *on* devient *un* dans divers mots, dont les principaux sont: *ontsa*, *ongi*, *ontasun*, *non*, et la plupart des formes de la déclinaison du démonstratif *hau* : *hunek* pour *honek*, *huntako* pour *hontako* (syncope de *honetako*), *huntan* pour *hontan* (syncope de

---

de la poésie basque est de voir ici deux syllabes, comme dans la prononciation des autres dialectes ; d'ailleurs, les auteurs soucieux de bonne orthographe écrivent *oa*, *ea*, *eo*, et non *ua*, *ia*, *io*. Dans le chant, hors les synérèses exceptionnelles auxquelles nous avons fait allusion, les Labourdins et les Bas-Navarrais eux-mêmes sont obligés de prononcer ici deux syllabes ; seulement, ils font entendre ou bien un *o* ou un *e*, par influence de l'écriture, ou bien un *u* ou un *i* voyelles, comme moyen terme entre les formes graphiques et les articulations de la langue courante ; la première de ces deux pratiques domine dans les cantiques religieux, que l'on apprend le plus souvent par les livres, et la seconde est surtout fréquente dans les chansons populaires, qui se transmettent d'ordinaire par la tradition orale et où, par conséquent, il y a moins de place pour l'influence de l'écriture.

(1) Si un groupe *oa* est précédé: d'une voyelle, *l'o* devient, dans la prononciation courante de presque tous les dialectes, un *u* semi-voyelle : par exemple *olioa* = « l'huile » est généralement prononcé *oliwa*. Cependant, en souletin commun, on dit *oliua*, par un *u* complètement voyelle; (dans ce cas particulier, il porte même l'accent tonique) ; de même, le génitif *olioaren*



*honetan*) ; les dialectes basques espagnols conservent les formes par *o* non syncopées, *onek*, *onetako*, *onetan*, etc.) Il semble que la tendance du bas-navarrais ait été, à un moment donné, de changer en *un* certains groupes *on* (1) toutes les fois qu'ils étaient entravés. C'est pourquoi les mots *ontsa*, *ongi*, *ontasun* auront subi l'effet de cette tendance : on peut expliquer de même la prononciation bas-navarraise du mot *non* = « où », si souvent employé dans des combinaisons donnant lieu à entrave telles que *non da ?* etc. Mais on comprend que dans les mots qui étaient aussi souvent placés dans des combinaisons ne donnant point lieu à entrave que dans des combinaisons y donnant lieu, la forme des combinaisons sans entrave, c'est-à-dire la forme par *o*, ait dû prévaloir seule. En d'autres termes, si des mots tels que *on* et *gizon* pouvaient, à un certain moment, devenir *un* et *gizun* dans des combinaisons donnant lieu à entrave, comme les cas où *l'o* devait rester inaltéré étaient au moins aussi fréquents (nominatif singulier *ona*, *gizona* ; nominatif pluriel *onak*, *gizonak* ; actif singulier *onak*, *gizonak*, etc.), on conçoit que l'influence des formes où *l'o* restait sans changement ait pu être la plus forte et l'ait maintenu dans la déclinaison entière des, mots de cette sorte. Inversement, dans la déclinaison du

---

est prononcé dans ce dialecte *oliúan*. — Dans le souletin *zeó* = « seau », *l'o* qui, au nominatif indéfini, porte l'accent tonique, ne devient jamais *u* voyelle ni *u* consonne : ex. : le nominatif singulier est *zeóa* = « le seau » ; le génitif singulier *zeoaren* se prononce *zeóan*. Cette exception paraît due à l'influence analogique de la forme française *seau*, que beaucoup de Souletins prononcent d'ailleurs *seó*.

(1) Nous disons « certains groupes *on* » et non pas « tous les groupes *on* », car il en est qui sont restés sans changement, (par exemple celui du mot *ondo*), parce que leur *o* était probablement plus ouvert, ou parce que le voisinage d'un second *o* aura maintenu intact le premier.

démonstratif *hau*, les formes à entrave telles que *huntako*, *huntan*, *huntarat*, *huntarik* étant plus nombreuses et peut-être plus usitées que les formes sans entrave *honek*, *honi*, *honen*, ont dû réagir sur celles-ci pour généraliser le son *u* dans l'ensemble de la déclinaison.

II  
Particularités  
souletines.

En souletin, la tendance à changer *l'o* en *u* a été plus forte qu'en bas-navarrais : *l'o* y devient souvent *u* devant les nasales et devant les liquides, abstraction faite de *l'r* forte. Ainsi les mots *non*, *zombat*, *nola*, *nor* deviennent *nun*, *zumbat*, *nula*, *nur*. Mais l'adverbe *hor* conserve son *o* intact, parce que *l'r* qui le suit a été forte à l'origine (elle l'est d'ailleurs encore le plus souvent dans la prononciation), ainsi que nous le montre la comparaison avec les formes *horrek*, *horren*, etc., de la déclinaison des démonstratifs, tandis que pour l'interrogatif *nor* la comparaison avec les autres formes de la déclinaison (*nori*, *noren*, etc.) nous montre que *l'r* était douce à l'origine.

En ce qui a trait au groupe *on*, s'il est des mots tels que *non* et *hon* où il se prononce toujours *un*, il en est d'autres pour lesquels on hésite entre les deux prononciations : c'est le cas de *gizon*, qui peut se prononcer tel qu'il est écrit ou s'articuler aussi *gizun*. L'explication la plus vraisemblable de cette hésitation, c'est de voir en elle un reste d'un état antérieur de la prononciation, dans laquelle peut-être certains groupes *on* (1) devenaient *un* lorsqu'ils étaient entravés, et restaient *on* devant une voyelle.

---

(1) Ici encore nous disons « certains groupes *on* », et non pas « tous les groupes *on* », car il en est où *l'o* n'est pas passé à *u*, par exemple celui du mot *ondo*, sans doute parce que *l'o* y était d'une qualité différente, c'est-à-dire de timbre plus ouvert, ou parce que le second *o* a réagi sur le premier pour le maintenir intact : nous avons fait plus haut une remarque analogue à propos du bas-navarrais.

Il semble que les changements de *o* en *u* devant la liquide *l* soient surtout analogiques : celui de *nola* en *nula* paraît dû uniquement à l'analogie de *non* > *nun*, et *nor* > *nur*, tandis que la forme *hola* nous montre le maintien de *l'o*, sans doute par influence analogique de *hor*, et de la plupart des cas de la déclinaison du démonstratif *hori*, bien qu'en réalité l'adverbe *hola* soit peut-être apparenté plus directement au démonstratif *hau* qu'au démonstratif *hori*.

Si *l'o* est passé à *u* devant *l'r* douce tandis qu'il restait intact devant *l'r* forte, cela peut fort bien s'expliquer en supposant que devant le premier de ces deux sons *l'o* a pris, à un moment donné, une valeur plus fermée que devant le second, et celle-ci aura abouti par la suite à un *u*. Qu'il y ait eu, à une certaine époque, en souletin, deux *o* différents, l'un plus fermé et l'autre plus ouvert, cela paraît résulter de ce fait que même devant *l'r* douce certains *o* ont échappé à la transformation en *u*, les uns pour des raisons analogiques, comme le démonstratif *hori*, évidemment influencé par les autres cas de sa déclinaison (*horrek*, *horren*, etc.), les autres parce qu'ils étaient empruntés à des mots romans qui' avaient un *o* ouvert, ce qui est sans doute le cas de *orai*, influencé par l'ancien béarnais *ora* (1).

### III

Ces particularités souletines sont-elles d'origine béarnaise ?

Il ne paraît pas nécessaire, pour expliquer les particularités de la prononciation souletine que nous étudions actuellement, d'admettre sur celle-ci une réaction de la prononciation béarnaise. Il est bien certain qu'en béarnais les nasales et les liquides

---

(1) Actuellement beaucoup de Souletins ont, une tendance à prononcer *l'o* extrêmement fermé devant les *r* douces intervocaliques. En souletin même ils n'ont guère occasion d'appliquer cette tendance, puisque dans ce dialecte les *r* douces ainsi

paraissent avoir exercé parfois, sur les voyelles qui les précédaient, une influence qui avait pour effet de les rendre fermées : ainsi, nous trouvons en béarnais pour le participe passé du verbe *mourir* une forme *mour(t)* pour le masculin, *mourte* pour le féminin, dans lequel l'élément ou paraît dû à l'influence de la liquide *r* qui le suit. Mais il est fort possible aussi que cet élément *ou* soit dû à une réaction analogique de nombreuses autres formes de la conjugaison. — Il semble également, d'autre part, que le gascon de Bayonne ait dit autrefois *ou* devant les liquides là où des influences venues d'ailleurs (nous voulons dire provenant d'un patois qui passait pour plus académique) lui font actuellement préférer des formes par *o* : ainsi à côté de la forme *escol* qui est aujourd'hui normale à Bayonne, on dit quelquefois par plaisanterie *escoul*, et il semble que cette dernière soit la véritable ancienne forme locale, dédaignée et méprisée plus tard comme moins académique que l'autre. Quoiqu'il en soit, la seule chose qui paraisse incontestable, c'est qu'il y a eu souvent et qu'il y a encore de fort grandes analogies de tendances, tant phonétiques que syntactiques, entre le basque d'une part et les dialectes romans avoisinants d'autre part. Cette analogie de tendances suffira à rendre compte de bien des choses, sans qu'il faille chercher à expliquer toutes les similitudes entières ou partielles, par des influences romanes directes. En particulier, dans le cas en question, si les faits que nous étudions devaient s'expliquer par une influence

---

placées sont presque toujours muettes ; mais elle se révèle rettement lorsqu'ils prononcent des mots d'une langue étrangère. A Tardets, par exemple, lorsqu'on chante à l'église l'invocation *ora pro nobis*, l'*o* du premier mot est beaucoup plus fermé que ceux des deux suivants : il l'est même tellement qu'il se rapproche beaucoup de *u*.

pure et simple du béarnais, on ne peut s'empêcher de trouver un peu étonnant que le souletin ait changé *l'o* en *u* devant *r* douce, alors qu'il maintient *l'o* devant *r* forte ; pour que cela pût s'expliquer, il faudrait que le béarnais lui-même ignorât à peu près complètement le son *o* devant *r* douce et en revanche ignorât à peu près complètement le son *ou* devant *r* forte. Or, précisément, les cas de *o* maintenu devant *r* douce ne sont pas rares dans le béarnais, tel du moins que nous le connaissons. Citons notamment les mots *porte*, *dehore*, *cor*; inversement, on trouve souvent *ou* devant *r* forte, par exemple dans *courre* et *pourrèt*.

D'ailleurs, ne l'oublions pas, certaines tendances qui ont atteint leur plein développement en souletin existent déjà en germe dans d'autres dialectes, notamment en bas-navarrais : il en est ainsi, par exemple, de celle qui a amené en souletin le changement de *u* en *i* devant les autres voyelles. De même, il est légitime de voir, dans les changements de *on* en *un* que nous avons signalés plus haut pour le bas-navarrais, l'effet de la même tendance qui a causé en souletin les mutations de sons que nous venons d'étudier : seulement, cette tendance a pris une ampleur plus grande dans le plus oriental des deux dialectes. Or, supposer qu'en bas-navarrais les quelques changements de *on* en *un* que nous avons signalés pourraient être dus à une influence extérieure serait contraire à toute vraisemblance (1). Dès lors, si nous devons voir dans les constatations faites pour le bas-navarrais un phénomène tout spontané, il convient d'étendre cette appréciation aux faits signalés pour le souletin.

---

(1) Suivant une remarque fort juste de M'Uhlenbeck, des changements du groupe *on* en *un* se rencontrent même en guipuzcoan et en biscayen.

§ 12. — Alternances entre *o* et *u*.

En dehors des changements de *o* en *u* que nous venons d'indiquer comme existant dans certains dialectes, et de ceux que nous aurons encore l'occasion de mentionner par la suite, les alternances entre *o* et *u* ne sont pas rares.

Tout d'abord, dans les mots d'emprunt qui doivent leur origine première à un mot appartenant à la deuxième déclinaison latine, c'est-à-dire à un type latin en *us* ou en *um*, la voyelle du suffixe terminal est représentée en basque tantôt par un *u* et tantôt par un *o*, sans qu'on puisse formuler d'une façon précise les règles qui ont dû présider à la répartition de ces deux voyelles ; voir Appendice, §220.

Mais dans le corps même des mots on trouve des alternances du même ordre : par exemple, à côté de la forme commune *mutil* ou *muthil* (devenu en souletin *mithil*) = « garçon » ou « domestique », on trouve parfois des formes *mothil* ou *motil*; cette dernière est même passée dans le langage des marins asturiens et galiciens, pour désigner le mousse qui remplit sur certains voiliers les fonctions de marmiton ; (voir PEREDA, *Sotileza*). De même, à côté de la forme commune *mutiko* ou *muthiko* = « garçon », on trouve en souletin la forme *mothiko*. Dans ces deux mots *mutil*, *muthil*, *motil* ou *mothil*, et *mutiko*, *muthiko* ou *mothiko*, il semblerait que *l'u* est primitif, surtout si le premier des deux doit s'expliquer par le latin *mutilus*, que nous trouverions également à la base de l'espagnol *mochacho* ou *muchacho*, lequel pourrait bien être un dérivé de *mocho*, représentant incontestable, en castillan, du latin *mutilus*. Cependant, même s'il faut voir dans *mutil*, *muthil*, *motil* ou *mothil* un emprunt au latin *mutilus*, la possibilité de la régression d'une forme par *o* plus ancienne à une forme par *u* plus moderne ne serait pas complètement exclue : en espagnol même, *muchacho* paraît être plus récent que *mochacho*, et un fait semblable

aurait pu se produire en basque. — Quoi qu'il en soit, il est curieux de constater que le souletin commun, alors qu'il possède pour le premier de ces deux mots un type par *u* évolué actuellement en *mithil* en vertu d'un principe que nous exposâmes ultérieurement (voir § 28), possède au contraire pour le second un type par *o*. Et ceci pourrait bien confirmer notre supposition d'après laquelle *mut(h)il*, malgré sa ressemblance apparente avec *mut(h)iko*, n'aurait pas la même origine que celui-ci, qui paraît être un dérivé du latin *putus* = « jeune garçon » ; (voir § 134, n.).

§ 13. — Traite-  
ment du  
groupe *ao*.

Lorsqu'il se produit en basque une combinaison *ao*, par exemple par l'amuïssement d'une consonne interposée entre un *a* et un *o*, l'usage ordinaire est de diphtonguer le groupement sous la forme *au*. Ainsi, en bas-navarrais, l'impératif *ago* devient souvent *au* dans la prononciation courante. De même, dans les dialectes qui amuïssent normalement ou fréquemment *l'r* intervocalique, le mot *harotza* = « le forgeron » devient dans la prononciation courante *hautza*. Le souletin cependant n'observe pas toujours cette règle, notamment quand *l'o* a l'accent tonique, par exemple dans ce même mot *harotza* qu'il prononce *aótza* ; (sur la forme biscayenne *Bilbon* pour *Bilbaon*, voir p. fl).

§ 14. — Traite-  
ment du  
groupe *oe*.

Quand il se produit un groupe *oe*, il peut rester intact, mais chez de nombreux Basques il devient une diphtongue *oi*. En d'autres régions très nombreuses, il devient d'ordinaire un groupe *ue* : ainsi s'expliquent le nom de lieu *Urberueta* (pour *Urberoeta*), le nom de famille basque espagnol *Berrueta* (pour *Berroeta*) et le nom de famille basque français *Berhouet*.

En souletin, le groupe *oe* devient habituellement

aussi un groupe *ue*, mais avec *l'u* plus accentué que *l'e* ; *besoen*, génitif pluriel de *beso* = « bras » se prononcera *besúen*. Les quelques exceptions à cette règle sont faciles à expliquer : par exemple, si le génitif pluriel *oroen* se prononce en réalité à peu près *óen*, c'est que l'accumulation des deux *o* a maintenu le timbre propre de la voyelle ; ou bien encore *l'r* intervocalique étant muette, les deux *o* se sont fondus en un seul.

§ 15. — Origine  
de certains  
groupes *oi*.

Dans certains dialectes on trouve des groupes *oi* qui proviennent de *ei*. Nous ne mentionnons ici le fait que pour mémoire devant l'exposer plus complètement au § 20, III.

### La voyelle *e*

§ 16. — Génér-  
alités.

La voyelle *e* a d'ordinaire en basque un timbre moyen (1). Toutefois, dans le pays basque français, surtout dans la Basse-Navarre, l'usage le plus général est de lui donner un timbre plus ouvert que fermé, au moins dans les syllabes finales des mots; (en Soule, cette tendance est moins marquée).

§ 17. — Nasalisa-  
tion de *l'e*.

Chez beaucoup de Basques, *l'e* subit un commencement de nasalisation plus ou moins marqué quand il est entravé. En Soule, cette nasalisation est particulièrement sensible chez un grand nombre d'individus.

---

(1) Dans le remarquable travail auquel nous avons déjà fait allusion (§ 8, n.), M'Menéndez Pidal montre que dans certains noms géographiques d'origine basque *l'e* de l'élément *berri* a été diphtongué en roman, ce qui tendrait à prouver qu'il devait être, à une époque ancienne, plutôt ouvert que fermé. Il est clair d'ailleurs que s'il n'eût pas eu au moins une tendance vers le son ouvert, il n'eût pu devenir *a* comme il l'est devenu en effet dans une vaste partie du pays basque espagnol. Inversement, si d'autres *e* ont permuté ou permutent encore avec *i*, c'est parce qu'ils tendaient ou tendent plutôt vers le son fermé.



§ 18. — Traite-  
ment de *l'e*  
devant les  
voyelles *a* et *o*.

Lorsque, dans le corps d'un mot (1), *l'e* est suivi d'un *a* ou d'un *o*, il subit un traitement parallèle à celui de *l'o* devant *a* (voir § 10) : de même que celui-ci, par une tendance à peu près générale à tout le domaine basque, devient alors un *u*, dans le langage courant du moins, de même *l'e* devient alors un *i*. Dans la plupart des dialectes, cet *i* reste voyelle, et ne forme point diphtongue avec la voyelle suivante ; mais en bas-navarrais et en labourdin, au contraire, il devient presque toujours semi-consonne et se diphtongue avec la voyelle suivante, du moins d'ans le langage courant : on se rappellera ici encore que nous avons fait une remarque semblable en ce qui a trait à *l'o* ; (voir p. 17, n. 3).

Avant de devenir un *i* dans, la prononciation courante, *l'e* suivi de *a* ou de *o* a dû commencer par avoir un timbre plus fermé que les autres *e*, et

---

(1) L'accommodation phonétique qui fait l'objet de ce paragraphe se produit uniquement dans le corps d'un même mot, et non pas entre deux mots dont le premier finirait par *e* et dont le second commencerait par *a* ou *o*. M<sup>r</sup> l'abbé Azkue fait à ce sujet une remarque curieuse : en biscayen, le démonstratif *au* peut tantôt conserver toute sa valeur propre d'adjectif démonstratif, tantôt se réduire au rôle de simple article. Dans le premier cas, il continue de former un mot distinct de celui auquel il s'est postposé, et si celui-ci se termine par la voyelle *e*, elle conserve son articulation ordinaire ; mais lorsque le démonstratif se réduit au rôle d'article, il est incorporé au mot précédent et ne forme plus qu'un avec lui : dans ce dernier cas *l'e* final du mot auquel le démonstratif est ajouté se change en *i* ; exemples extraits du Dictionnaire de M<sup>r</sup> l'abbé Azkue : soit la phrase *Sare au eztakit norena dan* = littéralement : « ce panier-ci je ne sais pas à qui il est » ; ici le mot *au* conserve toute sa valeur d'adjectif démonstratif, et par suite il n'est pas incorporé au mot *sare*, dont *l'e* final reste intact ; soit maintenant, au contraire, une phrase telle que : *Sare bat erosi dot : gura dozu sareau ikusi ?* = littéralement : « J'ai acheté un panier : voulez-vous voir le panier en question ? » Ici, *au* est considéré en biscayen comme une sorte d'article : il est incorporé au mot précédent et *l'e* de *sareau* devient, *i* dans la prononciation.

peut-être même aussi une articulation plus rapide.

Il en est de la loi qui régit le traitement des groupes *ea* et *eo* comme de celle qui régit le traitement du groupe *oa* : ce n'est plus actuellement une loi vivante (1), car elle ne fait pas sentir son effet sur les groupes *ea* et *eo* de formation récente qui prennent naissance par l'amuïssement de consonnes intervocaliques.

§ 19. — Réduction  
du groupe  
*eu* à *e*.

Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire certaines réductions du groupe *eu* à *e* : nous traiterons de la question au § 34, II.

20. — Observa-  
tions sur les  
diphthongues  
*eu* et *ei*  
I  
Réductions de  
*eu* à *u* et de  
*ei* à *i*.

La diphthongue *eu* du mot *euri* = « pluie » (dialectes basques espagnols) se trouve réduite à *u* dans la forme bas-navarraise occidentale et labourdine *uri* (2).

La diphthongue *ei* se réduit souvent à *i* ; nous avons déjà signalé le fait pour les cas où elle provient de *ni* : mais il se produit aussi dans des cas où la diphthongue *ei* est primitive, par exemple dans le mot *eleiza*, où elle est due à la métathèse de *l'i* du latin *ecclesia* ; dans la plupart des dialectes, ce mot

---

(1) Le traitement des groupes *ea* et *eo* en basque est à rapprocher de celui que subissent les mêmes groupes dans de nombreuses langues romanes. On sait qu'en espagnol populaire *l'e* s'y change souvent en *i* (pourvu qu'il ne porte pas l'accent tonique), et l'on dit alors *rial* pour *real*, *estropiar* pour *estropear*, etc. Cette tendance est portée à son comble chez les paysans de la province de León qui disent normalement *lion* pour *león*, *apiar* pour *apear*, etc. Seulement, dans les cas de cette sorte, *l'i* est toujours consonne en espagnol populaire. Il en est de même en béarnais où les mots *bearnés*, *Féas*, etc. sont prononcés *biarnés*, *Hias*, etc. Mais chez les Béarnais, cette tendance est restée si vivante que certains d'entre eux, peu lettrés, éprouvent une réelle difficulté à prononcer par un *e* le groupe *ea*, par exemple dans le français *théâtre*.

(2) Cf. les alternances *eutzi* (salazarais) et *utzi* (labourdin) = «laissé»; *euli* (biscayen commun) et *uli* (labourdin) «mouche».

s'est réduit à *eliza*. De même, dans de nombreuses régions, le mot *leizar(r)* = « frêne » se réduit à *lizar(r)* (1).

C'est sans doute d'une manière analogue que doit s'expliquer la réduction à *i* du radical *egi* du verbe signifiant « faire » dans la prononciation bas-navarraise courante : l'amuissement du *g* intervocalique aura donné lieu à un groupe *ei* qui se simplifie actuellement en *i*.

II. Réduction  
de *ei* à *e*.

La diphtongue *ei* peut aussi se réduire à *e* ;  
(voir § 40).

III. — Passage  
de *ei* à *oi*  
dans certains  
dialectes.

Dans certains dialectes, principalement le bas-navarrais occidental, on constate des passages du groupe *ei* à *oi* : *hogoi* pour *hogeï* = « vingt », *zoin* pour *zeïn* = « quel », *botoïla* pour *boteïla* « bouteille ». Ce dernier exemple nous montre bien qu'ici c'est la forme par *ei* qui est la plus primitive ; et cette constatation est corroborée par l'étymologie du mot *zeïn* ou *zoin*, qui est probablement une variante de *zeren*, génitif de *zer*, et dont, en tout cas, la parenté avec *zer* est évidente.

Dans *botoïla* et dans *hogoi*, le passage de *ei* à *oi* a pu être favorisé par une influence analogique attractive de *l'o* de la syllabe précédente.

En souletin, l'équivalent de *zeïn* ou *zoin* est *zuñ*. Ici l'évolution de la voyelle a été plus complète, mais il a dû y avoir un stade intermédiaire présentant une forme *zoin*, *zoiñ* ou *zoñ* (2).

---

(1) Ces réductions de *eu* à *u* et de *ei* à *i* sont un phénomène parallèle aux réductions de *au* à *u* et de *ai* à *i* signalées au § 6.

(2) En bas-navarrais, le changement de *l'e* en *o* dans le mot *zeïn* devenu *zoin* a amené par analogie un changement semblable dans *zembat* = « combien », devenu *zombat* ou *zomat* : c'est qu'en effet le premier élément de ce mot n'est autre que *zeïn* lui-même. — En souletin, *zembat* a subi un traitement parallèle à celui de *zeïn* devenu *zuñ*, et il se présente sous la forme *zumbat*.

IV. — Origine probable de certains groupes *ei*.

Dans certains mots d'emprunt où le roman suppose un *i* primitif, on rencontre parfois un groupe *ei* qui paraît provenir de la dissimilation d'une diphtongue *ii* dans laquelle le premier *i* était voyelle pure et le second semi-consonne ; le deuxième élément de cette diphtongue *ii* à son tour, provenait vraisemblablement d'un phonème mouillé ; nous reviendrons plus amplement sur cette question au § 150 ; pour le moment, nous nous contenterons de citer les exemples *treĩlo* et *treĩlu* = espagnol *trillo*, *keinu* et *keiñu* = espagnol *guiño*.

§ 21. — Traitement du groupe *ae*.

Lorsqu'il se présente un groupe *ne*, notamment par l'amuïssement de consonnes intermédiaires, il peut être traité de trois façons différentes dans la prononciation courante :

1° Les deux voyelles peuvent conserver leur timbre propre, mais alors *l'a* est généralement plus accentué que *l'e*.

2° *L'e* peut devenir un *i* qui se diphtongue avec *l'a* précédent ; c'est ce qui se produit notamment chez beaucoup de Bas-Navarrais dans la prononciation courante du futur des verbes en *an* : le participe passé en *an* prend alors la terminaison de génitif déterminatif *en* ; mais *l'n* qui suit *l'a* devient intervocalique et s'amuït ; il en résulte un groupe *ae* qui devient une diphtongue *ai*. Par exemple, les formes *izanen niz* = « je serai », *izanen dut* = « j'aurai », *erranen dut* = « je dirai », *emanen dut* = « je donnerai », *joanen niz* = « j'irai », se prononcent respectivement, dans le langage courant : *izainiz*, *izain dut*, *errain dut*, *emain dut*, *jwainiz*.

3° Au lieu de devenir un *i* diphtongue avec *l'a*, *l'e* peut aussi s'assimiler à cet *a*, pour former avec lui une sorte *d'a* redouble ou pour mieux dire allongé, car le second *a* ainsi obtenu sonne d'ordinaire très faiblement et est plutôt, la plupart du

temps, un prolongement du premier qu'une véritable répétition. On pourrait représenter le phonème soit par deux *a*, soit par un *a* long ; (quelques ouvrages le transcrivent par un *a* surmonté d'un accent circonflexe). Un exemple de ce traitement est la façon dont certaines régions de la Basse-Navarre prononcent l'expression *dudarik kabe* : par l'amuïssement des consonnes intervocaliques elle devient *duaika*.

Le génitif déterminatif singulier des noms nous donne un exemple de ces trois traitements du groupe *ae*. Soit en effet le génitif *egunaren*. Par suite de l'amuïssement de *l'r* intervocalique, il sera prononcé en Basse-Navarre, suivant les régions, *egunáen*, *egunain*, *egunáan* ou *egunān* (1).

§ 22. — Traite-  
ment des  
groupes *oe*, *ee*,  
*ue* et *ie*.

Pour le traitement des groupes *oe* et *ue*, nous renvoyons aux lettres *o* et *u* (§§ 14 et 31) ; pour celui du groupe *ie* nous renvoyons au § 38.

Quant au groupe *ee*, il devient quelquefois une diphtongue *ei*. Mais le traitement qu'il subit le plus fréquemment consiste à en faire soit un *e* redoublé (le second *e* sonne alors beaucoup plus faiblement que le premier), soit, plus habituellement encore, un *e* plus ou moins sensiblement allongé. C'est ce qui se produit d'ordinaire, dans une grande partie du pays basque, pour la prononciation courante du mot *ere* = « aussi », et pour les dérivés dans lesquels il entre, comme *batere* = « pas du tout », le souletin *deüfere* = « rien », qui deviennent *e*, *bate*, *deüfe*, avec un allongement plus ou moins perceptible de *l'e*. — Il en est de même dans la prononciation

---

(1) En souletin même le groupe *are*, devenu *ae* par l'amuïssement de *l'r* intervocalique, se réduit parfois à un *a* : par exemple, le mot *Mariarena* = « celui de Marie » deviendra dans la prononciation courante *Maiana*.

courante de *berehala* = « tout de suite », qui devient *behala*, avec allongement plus ou moins perceptible de *l'e* ; mais chez certains Bas-Navarraïis, il se produit ici une transposition de l'allongement qui de *l'e* passe à *l'a* suivant, et le mot devient alors *behaala* ou *behāla*.

§ 23. — Chute de certains *e* internes ou initiaux.

Dans certains mots d'emprunt on constate la chute d'un *e* après une *r* forte, par exemple dans *erlijyone* pour *errelijyone* = « religion », dans le bas-navarraïis *erloï* pour *erreloï* = « horloge », et le souletin *arloja* pour *arreloja* (même sens) (1).

Mais des mots de pure souche basque nous présentent des chutes toutes semblables d'un *e* après des *r* fortes : ainsi le mot *barne* = « intérieur » doit procéder d'un type plus ancien *barrene*, comme en témoigne le nom propre *Iribarren* ou *Hiribarren*, variante très répandue de *Iribarne* ou *Hiribarne* : De même la forme romane *Hasparren* nous engage à supposer un type primitif *Hazparrene* à la base du nom de localité *Hazparne*.

D'autres chutes *d'e*, les uns internes, les autres initiaux, seront étudiés aux §§ 46 et 47.

§ 24. — Alternances entre *e* et *a*.

Nous ne faisons allusion ici que pour mémoire aux alternances entre les voyelles *a* et *e*, renvoyant pour le détail au § 6. — Ainsi que nous l'avons fait remarquer par ailleurs, quand dans ces alternances la forme par *e* est la plus primitive, c'est que cet *e* devait avoir une tendance à prendre un timbre plus ouvert que fermé.

---

(1) Voir d'autres exemples dans UHLENBECK, *Contribution à une Phonétique comparative des dialectes basques* (Revue internationale des études basques, année 1909, p. 498 ; p. 38 du tirage à part).

§ 25. — Alternances entre *e* et *i*.

Tant dans le vocabulaire que dans la conjugaison on trouve fréquemment des alternances entre *e* et *i* : ainsi, la forme guipuzcoane *gera* = « nous sommes », correspond au bas navarrais et souletin *gira*. De même, il est bien probable que le nom propre *Aguirre*, si répandu dans le pays basque espagnol, n'est qu'une variante de la forme *Aguerre* que nous trouvons dans divers noms de famille du pays basque français : *Daguerre*, *Aguer*, *Aguerregaray*, *Aguerreberri*, etc. ; et le nom de famille basque espagnol *Eizaguirre* n'est sans doute qu'une variante des formes *Ayçaguer* et *Eyçaguer* que nous trouvons en France.

Si dans les exemples qui précèdent il n'est pas toujours aisé de distinguer laquelle des deux voyelles est la plus primitive, en revanche, la chose est plus facile dans les mots d'emprunt : ainsi, dans *itsûra* = « apparence », de l'espagnol *hechura*, il est visible que *l'i* n'est qu'une altération d'un *e* primitif.

Comme nous l'avons déjà fait observer ailleurs, lorsque, dans les alternances de cette sorte, la voyelle *e* est la plus primitive, c'est que cet *e* devait avoir une tendance à prendre un timbre plus fermé qu'ouvert (1).

### La lettre *u*.

§ 26. — Généralités.

En principe, et abstraction faite de la prononciation souletine, on peut dire qu'en basque *l'u* n'a qu'un seul son, qui est celui de *l'u* espagnol ou italien ou de *l'ou* français. Cependant, nous devons noter que dans une partie de la Basse-Navarre il y a chez de nombreux individus une tendance très

---

(1) Un autre exemple d'alternance entre *e* et *i* nous est fourni par les formes *pilota* = « balle ou pelote », et *pilotari* « joueur de pelote », généralement usitées dans les dialectes labourdin et bas-navarrais pour *pelota* et *pelotari*.

marquée à rapprocher *l'u* d'un son de *o* très fermé. Cette tendance est également fort sensible chez de nombreux Souletins, pour la prononciation des *u* qui ne sont pas passés à *ü* ainsi que pour celle des *o* qui sont devenus *u*. — Le timbre extrêmement ouvert que *l'u* prend ainsi chez de nombreux sujets donne souvent aux étrangers l'impression d'un *o* : un Béarnais qui avait séjourné à Ustaritz prétendait de bonne foi que l'équivalent basque de « Dites » était « *Errazo* ».

§ 27. — *L'u* souletin. I. — Cas où il est passé à *ü*.

C'est un fait bien connu qu'en souletin la plupart des *u* ont pris un son pareil à celui de *l'u* français, c'est-à-dire un son intermédiaire entre ceux qu'on exprimerait en graphie française par *ou* et par *i*. Toutefois, chez de nombreux individus, ce son a une légère tendance à se rapprocher de l'une des deux articulations (l'une ouverte, l'autre fermée), qu'exprime en français la graphie *eu* (1).

Cependant, en souletin (2), *l'u* a conservé son articulation primitive dans un certain nombre de mots : il semble qu'en principe cette conservation ait eu lieu lorsque *l'u* était suivi d'une *s* (comme dans les mots *ikhusi* et *uste*), ou d'une *r* douce : un exemple frappant de ce dernier cas nous est donné par la déclinaison des pronoms *gü* = « nous » et *zü* = « vous », où le son primitif de *l'u* est maintenu

---

(1) Ce phénomène est parallèle à ceux que nous signalons ailleurs : à savoir, la tendance que *l'u* ordinaire et *l'i* ont, chez beaucoup de Basques, à se rapprocher respectivement de *o* et de *e* : puisque précisément le son *ü* est intermédiaire entre *u* et *i*, il est naturel qu'il tende à se rapprocher lui aussi d'un son qui est intermédiaire entre *o* et *e*, c'est-à-dire de celui qu'exprime en français la graphie *eu*.

(2) Dans ce paragraphe, les *u* dont nous étudions le traitement en souletin sont les *u* voyelles pures : nous parlerons en effet des *u* semi-voyelles, c'est-à-dire appartenant aux diphtongues *au* et *eu*, au § 34.



au datif et au génitif (*guri, zuri, gure* et *zure*) ; autres exemples : l'*u* primitif est conservé dans les mots *hur* = « eau » et *hirur* = « trois » (1).

Le fait que certaines formes ont une origine onomatopéique ne les a pas toujours protégées contre le changement de *u* en *ü* : ex. *kükü*, nom de l'oiseau appelé « coucou » : sans doute ici cette valeur onomatopéique originelle a été perdue de vue (2).

On trouvera dans la *Contribution à une Phonétique comparative des dialectes basques* de M. Uhlenbeck une discussion détaillée et consciencieuse des exceptions aux règles que nous venons de formuler ; (Rev. Internat. des Et. basques, année 1909, pp. 489-492 ; pp. 29-32 du tirage à part). La plupart d'entre elles s'expliquent par des réactions assimilatrices de voyelles s'exerçant de syllabe à syllabe ; tel est sans doute le cas des formes souletines *bürü* = « tête », *bephürü* = « sourcil », *üngürü* « environs » et *Küskü* = « coquille d'œuf » ; (sans les réactions analogiques auxquelles nous venons de faire allusion, on aurait dû avoir les formes *burü, bephürü, ingürü, kuskü*). Quant aux autres cas étudiés par M. Uhlenbeck, nous ne retiendrons ici que ceux qui sont embarrassants à un titre quelconque ou qui peuvent donner lieu à une observation particulière.

---

(1) Dans le mot *hur* = « eau », l'*r* est douce en principe, bien que dans certains cas elle puisse se trouver plus ou moins renforcée ; (voir §§ 85 et 86) ; dans *hirur* = « trois », l'*r* finale était tellement douce qu'elle est devenue muette dans la prononciation actuelle.

(2) Suivant une remarque de M'Ernault, « *kükü* rappelle beaucoup le cas de *κόκκυξ, κόκκυξω* : pour les voyelles ; c'est le contraire de l'allemand *kuckuck* pour les consonnes ». Si le mot français *cocu* n'est qu'une variante de *coucou*, il peut donner lieu, lui aussi, à un rapprochement semblable.

Dans le mot *iṣūra* (1) = « aspect ou apparence », nous avons un passage anormal de *u* à *ü* ; l'*ü* s'explique sans doute ici par une influence du suffixe béarnais *ūra* = suffixe latin *ura* (2).

Un *u* embarrassant est celui du verbe *irakurri* = « lire » (3), dont il existe d'ailleurs une variante

---

(1) M<sup>r</sup>Uhlenbeck cite ce mot sous la forme *iṣūra* ; mais cette variante à voyelle initiale assimilée doit être fort peu usitée, du moins dans la Haute-Soule où l'on ne connaît que *iṣūra*.

(2) Le mot *iṣura* lui-même est emprunté à l'espagnol *hechura* ; il y a donc eu ici réaction analogique de la prononciation béarnaise sur un mot tiré de l'espagnol. Nous trouvons un phénomène à peu près semblable dans le souletin *jüsto*, sans doute emprunté à l'espagnol *justo*, mais où l'*u* est passé anormalement à *ü*, très probablement sous une influence béarnaise, ou peut-être, à la rigueur, sous une influence française.

(3) Nous nous conformerons à l'usage ordinaire des basco-logues, qui est de désigner les verbes basques par la forme qui correspond en réalité, dans leur conjugaison, au participe passé des conjugaisons romanes. Cet usage est basé sur une excellente raison : dans la forme en question, le radical du verbe apparaît d'ordinaire sous son type normal, tandis que dans le substantif verbal qui joue dans la conjugaison basque à peu près le même rôle que l'infinitif roman, ce radical est souvent altéré pour des raisons euphoniques. Ainsi donc, si nous voulions indiquer la valeur exacte d'une forme telle que *irakurri*, c'est plutôt par le participe passé « lu » que par l'infinitif « lire » que nous devrions la rendre. Lorsque nous traduisons, dans le passage auquel se rapporte cette note, le verbe *irakurri* par le français « lire », c'est simplement une façon abrégée et conventionnelle de dire que le verbe basque dont le participe passé est *irakurri* correspond pratiquement au verbe français dont l'infinitif est « lire ». D'autre part, le fait que nous rendons par des verbes transitifs français le sens de certains verbes basques ne doit pas être considéré comme impliquant de notre part le rejet de la théorie de la passivité du verbe basque, dont nous sommes au contraire un partisan convaincu : nous croyons absolument que lorsqu'un Basque dit : *liburu bat irakurtu dut* », il pense en réalité « un livre a été lu par moi ». Mais ici encore on doit considérer notre traduction comme abrégée et conventionnelle, et lorsque, par exemple, nous traduisons *irakurri* par « lire » c'est comme si nous disions : « le verbe dont le participe passé est *irakurri*

morphologique *irakurtü*, que M. Uhlenbeck a sans doute jugé inutile de citer. Mais, comme nous l'exposerons ailleurs (§ 99), la racine de ce verbe paraît apparentée à celle du verbe *erakutsi* = « faire voir » ; et à son tour la racine de celui-ci est sans doute la même que celle du verbe *ikhusi* = « voir » ; il n'est donc pas impossible qu'il y ait eu réaction de *erakutsi* sur *irakurtü* ou *irakurri*, pour maintenir dans ce dernier verbe le son primitif de *l'u* ; dans le verbe *erakutsi* lui-même *l'u* pouvait avoir été maintenu, soit par analogie avec *ikhusi*, soit par analogie avec les formes où le groupe *uts* se réduit à *us*, telles que *erakustea*, *erakusten*, etc. : dans les formes de cette sorte, en effet, le maintien de *l'u* était normal ; (voir d'ailleurs, § 99, une autre explication possible de *l'u* de *irakurri*).

Dans *bulhar(r)* = « poitrine », nous avons une conservation anormale de *l'u*. Peut-être serait-elle due tout simplement au désir de rendre le mot plus expressif : on pouvait être tenté, comme on l'est encore souvent aujourd'hui, de le prononcer en gonflant les joues pour mieux marquer l'idée de respiration, et tout comme si l'on voulait prononcer la première syllabe du verbe *buhatü* = « souffler ». Mais il est une autre explication plus simple : la forme primitive de *bulhar(r)* devait être *burar(r)*, encore conservé en roncalais. *L'u* aura été maintenu comme suivi d'une *r* douce, et quand par la suite cette *r* se sera changée en *l*, il aura été trop tard pour que *l'u* passât à *ü*. Dans *isuki* = « mordre », *l'u* aurait pu être maintenu également par désir de rendre le mot plus expressif.

---

sert pratiquement à rendre, pensée d'une manière passive, l'idée que nous exprimons en français en nous servant du verbe transitif dont l'infinitif est *lire* ». — Nous faisons ces deux observations une fois pour toutes.

Il est possible, d'autre part, que les nasales aient exercé parfois une influence conservatrice sur la voyelle *u* quand celle-ci les précédait, et ceci tendrait à donner raison à ceux qui voient dans le changement de *u* en *ü* en souletin une influence béarnaise : le groupe *un* (= « oun ») étant certainement plus fréquent en béarnais que le groupe *ün* (1), on aurait eu dès lors une tendance à préférer le premier au second en souletin, et ainsi s'explique probablement *l'u* anormal du verbe *hunki* = « toucher », dont l'équivalent bas-navarrais est *hunkitu*, l'équivalent labourdin et guipuzcoan *ukitu*, et l'équivalent biscayen *ukutu* (2). Dans ce cas, peut-être la conservation anormale de *l'u* de *bulhar(r)* serait-elle due pareillement à une influence toute semblable de *l'* suivante, le groupe *ul* (= « oul ») étant certainement lui aussi plus fréquent en béarnais que le groupe *ül*.

En ce qui concerne *l'u* suivi d'une *r* préconsonantique, il est difficile d'arriver à formuler une règle précise : nous trouvons en effet, d'une part, *urthe* = « année », *urthuki* = « jeter ou rejeter », *urde* = « porc », avec *l'u* conservé, et, d'autre part, *ürzo* = « palombe » et *bürdüña* = « fer » ; (dans ce dernier

---

(1) Dans un texte béarnais d'une dizaine de pages, contre 30 groupes *ün* nous avons compté 75 groupes *un* = « oun », quelle que fût d'ailleurs la graphie employée dans ces derniers. Ces 75 groupes se répartissaient ainsi : dans 18 d'entre eux *l'n* était intervocalique ; dans 17 elle était finale, et dans 40 autres elle était préconsonantique. Nous avons compté comme non existante *l'n* finale des formes *non* et *sinon*, qui alternent dans ce texte avec *no* et *sino*.

(2) Dans le souletin *hunki* l'intercalation de *l'n* épenthétique paraît ainsi avoir été antérieure à l'époque où *l'u* est en général passé à *ü* en souletin ; sinon, celui du primitif \* *huki* eût probablement subi ce changement. Toutefois, l'hypothèse que nous formulons n'est pas absolument sûre : *l'u* aurait pu se conserver dans *huki* comme il s'est conservé dans *isuki* = « mordre ».

mot, *l'i* de la forme commune non souletine *burdina* ou *burdiña* s'est même assimilé à *l'ü* précédent). — *L'r* était elle originairement douce dans les mots de la première catégorie, alors qu'elle eût été forte dans ceux de la seconde ? La chose est possible, mais d'autres hypothèses peuvent être également envisagées : il pourrait y avoir eu dans *bürdüña* une fausse influence analogique de *bürü*, et dans *urthe*, *urthuki* et *urde* une fausse influence analogique de *ur*. — Peut-être aussi pourrait-on dire que le traitement normal devant *l'r* préconsonantique était le passage à *ü* ; mais dans *urthe* nous aurions une réduction d'un groupe primitif *au* qui se serait conservé dans le locatif à valeur adverbiale *aurthen* = « cette année » ; seulement, cette réduction aurait été trop tardive pour que *l'u* qui formait le résidu du phonème pût encore passer à *ü* (1). — Dans *urthuki* le 2<sup>e</sup> *u* est certainement dû à une influence assimilatrice du 1<sup>er</sup>, comme le montre la comparaison avec les autres dialectes, notamment avec la forme labourdine et bas-navarraise *aurthiki* ; mais le 1<sup>er</sup> *u* lui-même doit sans doute sa conservation à ce qu'il est une réduction tardive d'un groupe *au* plus ancien. — Dans *burhaso* = « ascendant ou ancêtre », peut-être la conservation de *l'u* est-elle due à ce que le mot n'aurait pas eu *d'h* primitivement : dans ce cas, *l'r* eût été antérieurement intervocalique, et lorsque *l'h* serait venue s'intercaler, il eût été trop tard pour que *l'u* passât à *ü*. D'ailleurs, il conviendrait de s'assurer que l'existence de ce mot est bien attestée dans le dialecte qui nous occupe : les Souletins que nous avons consultés n'avaient pas connaissance

---

(1) Il n'est pas sûr néanmoins que *urthe* soit une réduction d'un primitif \* *aurthe* : suivant une hypothèse fort plausible de M<sup>G</sup>. Lacombe, *l'a* de *aurthen* pourrait être un reste du démonstratif *au*, préposé au thème *urthe*.

qu'il y fût usité. Mais l'explication que nous venons de donner peut servir pour le souletin *burhau* = « blasphème ou jurement » (1).

II. — *L'ü* souletin est-il le résultat d'une influence extérieure ? Premiers arguments en faveur de l'affirmative.

*L'ü* souletin est-il le produit d'une évolution spontanée, ou le résultat d'une influence béarnaise ? Dans cette seconde hypothèse, voici comment les choses se seraient passées.

Il est fort probable que dans une partie notable de la Gascogne et du Béarn, peut-être même dans la totalité de cette dernière province, les anciens *u* longs du latin avaient conservé comme en castillan et en catalan leur articulation primitive, identique à notre *ou* français, et si plus tard ces régions ont adopté *l'ü* provençal et français, cela ne s'est pas fait spontanément, mais uniquement sous l'influence d'un dialecte plus septentrional ou plus oriental, qui passait pour plus académique. Donc, à un moment donné, sans doute vers la fin du moyen âge ou à la rigueur au début du XVI<sup>e</sup> siècle, on s'est mis, dans le Béarn et une partie de la Gascogne, à

---

(1) M'Uhlenbeck cite comme embarrassantes les formes souletines *ĩsakhur(r)* = « chien » et *üstel* = « gâté » ou « pourri ». La forme *üstel* est ignorée de beaucoup de Souletins, mais elle est réellement employée par quelques-uns ; d'autres emploient à sa place une variante *üstel* : il est fort possible que ce dernier type, où *l'ü* est régulier, soit la vraie forme souletine primitive, dont *üstel* ne serait alors qu'une altération, dans laquelle la substitution de *s* à *z* pourrait avoir obéi au désir d'exprimer une nuance dépréciative. Quant à la forme *ĩsakhur(r)*, elle est également inconnue de beaucoup de Souletins; cependant quelques-uns l'emploient réellement, ou plutôt une variante *tzakhur(r)*, mais celle-ci implique une nuance particulière : avec le son *u* le mot désigne un chien grand ou gros, ou bien il est pris dans un sens métaphorique, et devient un terme de mépris à l'égard d'une personne. Nous ne connaissons pas d'autre exemple, en souletin, de mot où la conservation de *l'u* marque une nuance de ce genre.

prononcer *ü* les *u* qui avaient cette articulation dans le dialecte académique qu'on s'efforçait d'imiter, c'est-à-dire les *u* qui provenaient d'un *u* long latin. Naturellement, le son *u* = français « ou » n'a pas disparu pour cela du béarnais, puisque, soit antérieurement au changement de prononciation que nous indiquons, soit postérieurement à lui, les anciens *o* fermés ont justement pris ce son.

Or, le béarnais était jadis la langue savante ou officielle du pays de Soule. Il y jouait le rôle qu'y joue aujourd'hui le français pour la rédaction des documents écrits. Les personnes instruites le parlaient sans doute en bien des circonstances à la place du basque. Que le béarnais ait été longtemps d'un usage très courant en Soule, cela semble résulter de ce fait qu'aujourd'hui encore de nombreux Souletins âgés, notamment des vieilles femmes, le savent assez bien.

Lorsque les Béarnais auront changé (de parti-pris en quelque sorte) leur prononciation de *l'u*, les Souletins qui parlaient béarnais auront été obligés de faire comme eux en parlant leur langue. Mais, diront les partisans de la théorie que nous exposons, ils ne se seront pas contentés de le faire en parlant béarnais, et ils auront étendu ce changement d'articulation au souletin. Au début, sans doute, les personnes instruites, les « beaux messieurs » des classes élevées et de la bourgeoisie auront été les seuls à pratiquer cette permutation. Mais comme l'exemple des classes sociales les plus élevées est toujours contagieux, elle aura gagné de proche en proche jusqu'aux plus incultes des paysans.

Nous allons indiquer maintenant quelques raisons qui tendraient à justifier cette hypothèse, (et qui d'ailleurs, croyons-nous, n'ont jamais été développées par les partisans même de l'origine béarnaise de *l'ü* souletin), et nous examinerons ensuite quel-

ques-unes des difficultés qu'elle paraît soulever.

Que dans quelques régions du domaine roman voisines du pays basque il semble y avoir eu à un moment donné un changement de prononciation de *l'u* causé par l'influence d'une langue commune qui passait pour plus académique, cela paraît résulter, au moins à première vue, des faits suivants :

1° Le gascon de la région de Bayonne hésite pour quelques mots entre *ou* et *ü*. Il dit généralement *trouye* (= français « truie ») ; inversement il dit *süi* (= « je suis ») à côté de la forme *soui*, usitée à l'est de Dax. Enfin il hésite entre *plouye* et *plüye*.

2° Par plaisanterie on dit souvent à Bayonne *loutz* pour *lütz*. Quand on demande à ceux qui emploient cette forme pourquoi ils prononcent ainsi, ils répondent souvent que c'est pour imiter les Espagnols. Mais il pourrait fort bien se faire qu'il y eût là tout simplement un reste de l'ancienne prononciation locale véritable, qu'un beau jour on a méprisée et que l'on conserve l'habitude de tourner en ridicule, sans se rendre compte de l'origine véritable de cette tradition.

3° Dans les régions où l'on dit *lütz*, du latin *lūce*, on doit régulièrement dire *boutz* du latin *vōce*. Or, à Bayonne, dans le patois actuel, on ne dit pas *boutz* mais *bütz*. Cette irrégularité est facile à expliquer si l'on admet qu'à un moment donné on a dit *loutz* et *boutz*. Quand le premier de ces deux mots, sous l'influence d'une langue commune académique, est devenu *lütz*, le second, entraîné par l'analogie, a suivi son exemple.

Parmi ces diverses raisons, toutes ne sont pas d'égale valeur.

Tout d'abord, il n'est pas absolument certain que *l'ü* de la forme verbale *süi* doive s'expliquer forcément par une altération faussement analogique d'un



primitif *soui*, qui serait le seul type phonétiquement régulier : l'équivalent français *suis* possède lui-même un élément *ü*, tout semblable apparemment : en d'autres endroits du domaine gascon on trouve une forme *soy*, ce qui tendrait à indiquer qu'il y a eu de très bonne heure, sans doute dès le latin populaire, plusieurs variantes pourvues de voyelles différentes.

L'argument tire de la forme *loutz* du langage humoristique ne serait pas décisif non plus à lui seul. Mais au contraire l'irrégularité phonétique de *bütz*, sans être une preuve décisive, est un argument très sérieux, et qui renforce tous les autres (1).

En somme, il est donc extrêmement vraisemblable que dans la région de Bayonne les anciens *u* provenant des *u* longs du latin ont pris, sous l'influence d'une langue commune académique, une articulation *ü* qu'ils n'avaient pas primitivement, et même, chemin faisant, ils ont entraîné avec eux d'autres *u* par suite de fausses analogies.

Ce qui s'est passé dans la région de Bayonne a bien pu se produire aussi dans le Béarn. — Précisément, quand on compare la fréquence relative du son *ü* et du son *u* = ou en béarnais, certaines constatations paraissent être en faveur de l'origine béarnaise de *l'ü* souletin : ainsi que nous y avons fait allusion déjà, il semblerait que si en souletin *l'u* primitif s'est conservé devant les consonnes *r* douce et *s*, c'est justement parce qu'en béarnais même le son ou était infiniment plus fréquent devant ces deux lettres que le son *ii*. Si en effet, dans un texte béarnais d'une dizaine de pages, nous comptons

---

(1) Le fait suivant est également intéressant à noter: le mot qui signifie « toujours » se dit à Bayonne *toustèm*, mais dans le patois de Biarritz il est prononcé *tüstèm*.

le nombre des *ü* et des sons de *u = ou* (quelle que soit la graphie employée pour représenter ce dernier son) nous trouvons les résultats suivants :

devant *ss* ou devant *s* précon-

sonantique nous comptons 8 *ü* pour 31 *u=ou* (1);  
devant *s* finale, 11 *ü* pour 49 *u=ou* ;  
devant *s* sonore intervocalique, 4 *ü* pour 2 *u=ou* ;  
devant *r* douce intervocalique, 21 *ü* pour 6 *u=ou* ;  
devant *r* finale (2), nous ne

comptons aucun *ü* pour 53 *u=ou*.

On peut négliger dans le tableau précédent les chiffres qui concernent la fréquence relative de *ü* et de *u = ou* devant *s* sonore intervocalique ; mais comme on le voit, devant *s* sourde ou préconsonantique ou finale, nous trouvons en tout 19 *ü* pour 80 *u = ou*.

Devant *r* douce intervocalique les *ü* sont sensiblement plus nombreux que les *u = ou* : 21 contre 6 ; mais la proportion est renversée ou à peu près si l'on admet qu'à l'époque où se serait produite sur le souletin l'influence béarnaise dont nous examinons la possibilité, l'*r* finale béarnaise était encore prononcée et pouvait être considérée comme assimilable à l'*r* douce intervocalique : dans ce cas nous aurions un total de 21 *ü* contre 59 *u = ou*.

La comparaison entre la fréquence relative des sons de *ü* et de, *u = ou* en béarnais suggère cependant une difficulté contre l'ensemble de la théorie qui

---

(1) Nous ne faisons pas entrer dans ce nombre les *ü* et les *u = ou* qui sont suivis de *ç* ou d'un phonème graphique équivalent : ils sont d'ailleurs fort rares : 2 *ü* contre 2 *u*.

(2) Dans cette recherche, nous ne considérons pas comme *r* finales les *r* qui étaient autrefois suivies d'une consonne devenue muette par la suite, par exemple celle du mot *jour*, anciennement *jorn*; nous ne comptons que les *r* finales qui sont devenues muettes dans la prononciation actuelle.

donne à *ü* souletin une origine béarnaise : en effet, le son de *u = ou* est beaucoup plus fréquent dans ce dialecte que celui de *ü* : dans le texte d'une dizaine de pages auquel nous avons emprunté les statistiques précédentes, nous avons compté en tout 174 *ü* pour 477 *u = ou*; encore les *ü* sont-ils peut-être proportionnellement plus nombreux ici qu'ils ne doivent l'être en moyenne, car le texte dont nous nous sommes servi est de caractère juridique et renferme par conséquent une abondance relativement forte de mots savants comportant des *ü*; et d'autre part, nous avons négligé de compter parmi les *u = ou* un certain nombre de mots écrits par la graphie *o* et dans lesquels celle-ci devait représenter vraisemblablement le son *u = ou*. En somme, il ne semble pas exagéré de dire qu'en moyenne il doit y avoir, en béarnais, environ un *ü* pour 3 *u = ou*.

Ceci posé, remarquons encore qu'il paraît difficile d'échapper au dilemme suivant :

1° ou bien le passage des *u* primitifs à *ü* s'est opéré en béarnais à une époque où déjà les *o* fermés étaient eux-mêmes passés au son de *u = ou* ;

ou bien 2° le passage des *u* primitifs à *ü* en béarnais s'est opéré à une époque où les *o* fermés n'étaient pas encore complètement passés au son de *u = ou*.

Or, dans la première de ces deux hypothèses, on comprend très bien comment en souletin il a pu y avoir, dans le passage de *u* à *ü*, une exception en faveur des *u* qui étaient suivis d'une *r* douce ou d'une *s* : les groupes *ur = our* (avec *r* douce) et *us = ous* étant beaucoup plus nombreux en béarnais même que les groupes *ür* et *üs*, on conçoit que dans l'esprit des Souletins ait pu se développer cette idée que les groupes *ür* (par *r* douce) et *üs* ne devaient avoir qu'une existence exceptionnelle, et que pour parler d'une façon distinguée, comme leurs voisins,

ils devaient au contraire conserver les groupes *ur* (par *r* douce) et *us*. — Seulement, si dans cette hypothèse le maintien de ces deux groupes s'explique fort bien, on peut se demander si l'ensemble de la théorie ne devient pas quelque peu difficile à admettre : pour que les Souletins fissent du changement de *u* en *ü* une règle presque générale, peut-être fallait-il qu'ils eussent l'impression qu'en béarnais même cette loi était presque générale également. Or nous venons de voir que sur 4 sons *d'u* existant dans leur langue, les Béarnais eux-mêmes ne devaient en changer qu'un seul et en conserver 3. Si même des 477 *u* provenant de *o* fermé dénombrés plus haut nous déduisons les 80 *u* suivis de *s* et les 59 *u* suivis de *r* douce, il reste encore que le nombre des *u* = *ou* qui devaient être conservés en béarnais s'élevait à 338, alors que celui des *u* qui devaient devenir *ii* n'était que de 174. Par conséquent, même après cette déduction, le nombre des *u* à conserver était encore le double de celui des *u* à transformer. Dès lors on peut se demander si le nombre des *u* où le changement devait s'opérer était suffisant pour donner aux Souletins l'impression qu'il y avait là une loi générale : ceux-ci, constatant en béarnais la présence et même la fréquence de l'articulation *u* = *ou* n'auraient pas été tentés, semble-t-il, de procéder dans leur propre langue à une élimination presque complète de cette même articulation et à son remplacement par le son *ü*. Ils auraient sans doute procédé à ce changement dans les mots empruntés au béarnais lui-même, mais il paraît douteux qu'ils l'eussent étendu aux mots proprement basques : n'oublions pas d'ailleurs qu'ils ne pouvaient être influencés ici par une tendance à une généralisation orthographique, puisque précisément, à cette époque, le basque ne s'écrivait sans doute pas encore.

Plaçons-nous maintenant dans la seconde hypothèse, celle où le changement de *u* primitif en *ü* se serait produit en béarnais à une époque où dans ce dialecte les *o* fermés n'étaient pas encore complètement passés à *u = ou*. (Dans ce cas, les choses ne se seraient pas passées dans le Béarn exactement comme dans la région de Bayonne, où, comme le donnent à entendre les indices signalés plus haut, le changement des *u* en *ü* semble n'avoir eu lieu qu'à une époque où les *o* fermés étaient complètement passés à *u = ou* ; par exemple, pour qu'à Bayonne le mot signifiant *voix* ait pu subir l'influence analogique de *loutz* devenant *lütz*, il faut qu'au moment où *loutz* est devenu *lütz*, lui-même se prononçât déjà *boutz* : en d'autres termes, il fallait que son ancien *o* fermé fût déjà devenu *ou* ; car, si le mot se fût encore prononcé *botz* par un *o* simplement très fermé, il semble que l'analogie n'aurait pas pu se produire). Si l'on suppose qu'en béarnais au contraire l'adoption de *l'ü* est antérieure au moment où les *o* fermés ont pris le son *ou*, il est facile de concevoir que parmi les Souletins, ceux qui parlaient béarnais aient pu suivre plus facilement l'exemple de leurs voisins qu'ils voyaient procéder à une élimination complète du son *u = ou* toutes les fois que celui-ci était voyelle pure, nous voulons dire toutes les fois qu'il n'était pas l'élément consonantique ou semi-consonantique d'une diphtongue (car dans les diphtongues tous les dialectes méridionaux laissent à l'élément *u* sa valeur primitive). Lorsque, plus tard, le son de *ou* voyelle devait réapparaître en béarnais par l'achèvement de l'évolution de l'ancien son de *o* fermé, le passage à *ü* des anciens *u* souletins devait être déjà un fait accompli, et alors de nouveaux sons *d'u = ou* ont même pu apparaître en souletin.

Dans, cette hypothèse, il est facile de comprendre comment a pu prendre naissance chez les Souletins

cette idée que, pour bien parler, il convenait de faire du changement de *u* en *ü* une loi presque générale. En revanche une autre difficulté se présente. Le changement d'articulation eût été, en somme, volontaire de la part de la population souletine ; mais alors on peut se demander pourquoi cette population se serait abstenue de changer en *ü* certains *u* primitifs, notamment ceux qui étaient suivis d'une *r* intervocalique ou d'une *s*, par exemple dans *ikhusi*, *ikhusten*, *hura*, et dans *guri* = « à nous », *gure* = « de nous », *zuri* = « à vous », *zure* = « de vous », malgré l'analogie de *gü* = « nous » et de *zü* = « vous ». En général, les exceptions de cette sorte ne se rencontrent point dans les changements de prononciation qui sont la conséquence d'un parti-pris et ne se trouvent que dans ceux qui sont l'effet d'une loi phonétique spontanée.

Ainsi donc, en résumé, dans la première des deux hypothèses que nous avons envisagées, il est facile d'expliquer comment les groupes souletins *u + r* douce et *u + s* auraient conservé leur *u* primitif ; mais c'est l'ensemble même de la théorie consistant à donner une origine béarnaise à l'*ü* souletin qui présente de sérieuses difficultés. Dans la seconde hypothèse au contraire, l'ensemble de la théorie n'offre plus ces mêmes difficultés, mais en revanche il devient très malaisé d'expliquer le maintien du son primitif devant *r* douce et devant *s*.

Il y aurait bien un moyen ingénieux d'échapper à ce dilemme : il consisterait à supposer que les *o* fermés du béarnais primitif ne sont pas tous arrivés en même temps au stade terminal *u = ou* : les *o* fermés béarnais suivis de *r* douce ou de *s* y seraient parvenus un peu avant les autres. Dans ce cas, le béarnais eût possédé à un moment donné des *u = ou* procédant de deux sources : les premiers venant directement des *u* longs latins, et les autres, tous

suivis de *r* douce ou de *s*, dus à l'achèvement complet de l'évolution de l'ancien *o* fermé devant ces deux consonnes. A ce moment, les autres *o* fermés n'eussent pas encore achevé l'évolution qui devait les amener plus tard au même stade. Si l'influence académique qui devait changer en *ü* les *u* béarnais de la première des deux espèces que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire les *u* béarnais primitifs provenant directement de *u* long latin, se fût produite alors, les Souletins auraient pu réellement avoir l'impression que pour parler d'une façon distinguée il convenait de changer en *ü* tous les *u*, excepté ceux qui étaient suivis d'une *r* douce ou d'une *s*. — Mais la supposition que nous venons d'énoncer est-elle possible ? en d'autres termes : peut-on admettre que les *o* fermés béarnais suivis de *r* douce ou de *s* ont achevé leur évolution un peu plus tôt que les autres *o* fermés ? La chose, évidemment, n'est pas impossible, mais elle est peu vraisemblable.

Autre argument possible en faveur de l'origine béarnaise de *l'ü* souletin

Avant de clore cette discussion, nous tenons à signaler un dernier argument que les partisans de l'origine béarnaise de *l'ü* souletin pourraient invoquer en faveur de leur thèse.

Quelques indices laisseraient supposer que *l'ü* a bien été au début, en souletin, un son adventice que beaucoup de personnes devaient éprouver de la difficulté à articuler. Ainsi s'expliqueraient certains cas, *au moins apparents*, que l'on observe, dans ce dialecte, de changements de *i* en *ü* par attraction d'un autre *ü* voisin. Le souletin dit par exemple *zutüt* = « je vous ai », *züntzür(r)* = « gorge », alors que le bas-navarrais dit *zitut* et *zintzur(r)*. On peut supposer qu'à une époque antérieure le souletin prononçait comme le bas-navarrais ; mais alors les partisans de l'origine béarnaise de *l'ü* souletin pourraient faire le raisonnement suivant : « Lorsque

l'on a commencé à prononcer *ü* pour *u*; comme cette articulation nouvelle causait quelque difficulté à un très grand nombre de personnes, il leur arrivait ce qui se produit d'ordinaire quand on est obligé de faire effort pour articuler un son étranger un peu difficile ; on se prépare à cet effort trop longtemps à l'avance, et l'on finit par introduire ce son là où il ne devrait pas exister ; c'est ce qui advient, par exemple, à certains Français, qui, éprouvant quelque difficulté à prononcer convenablement le *z* espagnol, se surveillent tellement à ce point de vue qu'ils en viennent à changer en *z* les *s* elles-mêmes ; ainsi les Souletins, en cherchant à bien articuler *l'ü* de la seconde syllabe dans \* *zitüt* et \* *zintzür(r)*, et s'y préparant trop à l'avance, en seraient arrivés à changer également en *ü* *l'i* de la première syllabe.— Dans le souletin *zübü* = « pont », qui est *zubi* dans les autres dialectes, nous aurions le même phénomène, mais l'attraction se serait produite de la première à la deuxième syllabe ».

Les partisans de l'origine béarnaise de *l'ü* souletin pourraient également tirer argument de quelques permutations *d'i* en *ü* dans des mots d'origine romane, par exemple dans *zerbütsari* = « serviteur », où il est difficile de supposer que *l'ü* puisse venir d'autre chose que d'un *i*. Des formes de ce genre, pourraient-ils dire, semblent indiquer qu'à un moment donné la difficulté même que l'on éprouvait à prononcer *ü*, et le soin qu'on mettait à n'en faire ni un *u* = *ou*, ni un *i*, a dû amener certains *i* à passer à *u*, tout comme dans la prononciation de ces Français auxquels nous faisons allusion il y a un instant, des *s* espagnoles passent à *z* par le soin même qu'ils mettent à éviter de prononcer fautivement des *s* pour des *z*.

Ces deux arguments ne sont pourtant pas décisifs.



D'abord, dans la forme souletine *zütüt*, il n'est pas absolument sûr que *l'ü* la première syllabe soit dû à une influence attractive de *l'ü* suivant ; (voir § 6).

D'autre part, dans les cas de ce genre où les permutations de *i* en *ü* Paraissent bien réelles, l'attraction peut fort bien s'être exercée sans qu'elle ait eu pour cause une difficulté de prononciation. En particulier, dans le mot *züntzür(r)*, qui signifie « gorge », elle peut avoir été causée par un désir instinctif de rendre le mot plus expressif en lui donnant plus de résonnance, car *l'ü* est une voyelle plus sonore que *l'i*, et cette répétition d'une même voyelle fait en quelque sorte, image.

Enfin, des cas tels que celui de *zerbütsari* peuvent être le résultat d'une confusion (facilement commise dans des mots d'emprunt) entre des sons qui, après tout, sont assez voisins l'un de l'autre (1).

Il est absolument certain qu'il y a en souletin de nombreux cas de permutations de *i* à *ü* par attraction d'un autre *ü* placé dans une syllabe immédiatement voisine, postérieure ou antérieure, et l'on en trouvera une liste dans la *Contribution à une Phonétique comparative des dialectes basques*, de M. Uhlenbeck (2),

(1) Il est probable d'ailleurs que *l'ü* de *zerbütsari* est dû simplement à une extension analogique de celui de *zerbütsü* = « service », lequel est le produit d'une assimilation.

(2) Voici quelques exemples :

|  |  |
|--|--|
| guipuzcoan <i>genduke</i> , labourdin, <i>ginuke</i> , | souletin <i>günüke</i> = « nous l'aurions » (indéf.) ; |
| guipuzcoan <i>zenduke</i> , labourdin <i>zinuke</i> ,  | souletin <i>zünüke</i> = « vous l'auriez » ;           |
| labourdin et bas-navarrais <i>ithurri</i> ,            | souletin <i>üthürri</i> = « fontaine » ;               |
| labourdin <i>itzul</i> ,                               | souletin <i>ützül</i> = « retourner » ;                |
| labourdin et bas-navarrais <i>itsu</i> ,               | souletin <i>ütsü</i> = « aveugle » ;                   |
| labourdin et bas navarrais <i>inguru</i> ,             | souletin <i>üngürü</i> = « environs » ;                |
| guipuzcoan <i>inude</i> ,                              | souletin <i>ühüde</i> = « nourrice » ;                 |
| labourdin et bas-navarrais <i>ihun</i> ,               | souletin <i>ühün</i> = « sombre » ;                    |
| labourdin et bas-navarrais <i>iduri</i> ,              | souletin <i>üdüri</i> = « apparence » ;                |
| bas-navarrais <i>šimur</i> ,                           | souletin <i>tšümür(r)</i> = « ride »,                  |

(Du bas-navarrais *šimur* = « ride », vient le mot *chimourrit*, employé dans le gascon de Bayonne avec le sens de *ridé*). — Comme exemples de cas où c'est la seconde voyelle qui a été assimilée, on peut citer les suivants :

|   |                           |
|---|---------------------------|
| labourdin et bas-navarrais <i>burdina</i> ou <i>burdiña</i> | souletin <i>bürdüña</i> . |
| basque commun <i>zubi</i> ,                                 | souletin <i>zübü</i> ;    |

(Rev. internat. des Et. basques, année 1909, pp. 482-484; pp. 22-24 du tirage à part).

Mais il ne faut pas oublier qu'il y a en basque des exemples de permutations beaucoup plus fortes. Ainsi, nous rencontrons pour certains mots des alternances entre *i* d'une part et *u* = français *ou* d'autre part ; il semble, par exemple, que l'élément *ulli* que nous trouvons dans les noms propres basques espagnols *Ullivarri* et *Ullivarria* soit le même que l'élément *uri* du nom propre *Urivarri*, le même aussi que l'élément *iru* ou *hiru* des noms propres *Irube* ou *Hiruburu*, variante de *Hiriburu* : ce sont sans doute des équivalents de la forme plus commune *hiri* ou *iri* (1), mot qui veut dire aujourd'hui « ville » ou « bourg », mais devait signifier anciennement la même chose que le latin *villa*, c'est-à-dire « propriété rurale de quelque importance », et aura passé, à une époque relativement moderne, sous l'effet de causes identiques, par les mêmes changements de sens que ses équivalents romans *villa*, *vielle* ou *viale* et *ville* (2).

Mais un autre exemple encore plus sûr d'alternance entre *i* et *u*, nous est fourni par le mot *urki*

---

(1) Cf. l'alternance suivante : haut-navarrais (du Baztan) et bas-navarrais (des Aldudes) *ille*, bas-navarrais *ile*, souletin *ilhe*, biscayen *île* ; ce mot signifie « cheveu », « poil » ou « laine » suivant les régions.

(2) Dans certains noms propres basques, comme *Ullivarri* et *Ullivarria*, il semble que l'élément *ulli* = *hiri* ait été pris avec sa valeur primitive ; dans d'autres, qui seraient alors plus récents, il est possible qu'il ait été employé avec son acception moderne de « bourg » : on a fait remarquer que dans certains villages, tels que Lichans, plusieurs noms de maisons comportant l'élément *hiri* semblent se rapporter à la situation qu'elles occupent dans l'agglomération. Mais peut-être n'y a-t-il là qu'une simple coïncidence, ces maisons ayant pu, comme il arrive souvent au pays basque, recevoir et garder le nom de famille de leurs premiers habitants.

= « bouleau », qui se présente dans certaines régions (ou du moins a dû s'y présenter à certains moments) sous une forme *urku*, comme l'atteste le nom de famille *Durcudoy*, assez répandu dans le pays basque français. Et cette forme ne devait pas être uniquement souletine, puisque nous la retrouvons dans le nom gascon du village bas-navarrais *Durcuit* ; sans doute, une forme *Urketa*, par élision de l'*u* final de *urku* devant l'*e* du suffixe *-et*, a prévalu aujourd'hui pour le nom basque de ce village ; mais la forme gasconne, comme il arrive souvent, nous éclaire sur un état plus ancien du nom, et nous permet de le reconstituer sous une forme *Urkuet* ou *Urkueta*.

Dans ces conditions, les inductions tirées du cas de formes telles que *zübü* n'apparaissent plus comme très probantes (1). Il faut ajouter que certains *ü* du souletin paraissent primitifs : s'il est facile d'expliquer par un phénomène d'attraction les *ü*, cités plus haut, des mots *zütüt*, *züntzür(r)* et *zübü*, et par une erreur, due à l'origine étrangère du mot, l'*ü* de *zerbütsari* (2), en revanche il est bien difficile d'admettre une explication de cette sorte pour l'*ü* de *bederatzü*, = « neuf », d'autant qu'ici, si l'*ü* n'était pas primitif et si la voyelle originelle eût été un *i*,

---

(1) Dans tous les dialectes basques, comme nous le verrons ultérieurement (§51), il y a de nombreux exemples d'attractions assimilatrices de voyelles : le souletin lui-même nous fournit entre autres celui de *urthuki*, alternant avec *urthiki* = « jeter » ou « rejeter ».

(2) Que l'*ü* de *zerbütsari* puisse être le résultat d'une erreur causée par l'origine étrangère du mot, cela est d'autant plus vraisemblable que nous trouvons en souletin, et même dans d'autres dialectes, des exemples d'*i* romans changés en *u* (= ou français), ce qui est une altération plus considérable encore qu'un passage de *i* à *ü* : ainsi, en divers dialectes, on trouve les formes *phuzka*, *phuska*, *puska* et *puska* de l'espagnol *pizca* ; (certaines variétés, notamment le bas-navarrais, conservent d'ailleurs une forme *phiska*).

l'analogie de la terminaison de *zortzi* = « huit » aurait dû maintenir cet *i*. La seule explication qui paraisse satisfaire l'esprit au sujet de *l'ü* de *bederatzü* est donc d'admettre qu'il est primitif, et qu'à un moment donné le basque, outre les voyelles *u* et *i*, a connu aussi la voyelle *ü*. Seulement, le souletin aura seul conservé les *ü* primitifs (celui de *bederatzü* par exemple), tandis que les autres dialectes les faisaient passer à *i*, phénomène fréquent dans l'histoire des langues.

Mais, bien entendu, dans cette hypothèse, l'argument tiré d'une difficulté que les Souletins auraient éprouvée au début à articuler le son *ü* et qui expliquerait les cas d'attraction ou de confusion cités plus haut, n'aura plus aucune valeur, puisque lors de la transformation des *u* primitifs en *ü*, le son *ü* n'était pas un inconnu pour les Souletins, qui le possédaient déjà dans certains mots.

L'un des arguments les plus sérieux en faveur de l'origine béarnaise de *l'ü* souletin pourrait être tiré de considérations générales sur la nature de ce dialecte. Il est incontestable qu'à partir d'un certain moment le souletin a marché dans l'orbite du béarnais, tandis que dans les autres dialectes, y compris le labourdin et le bas-navarrais, l'influence romane dominante a été surtout espagnole : en tout cas, l'influence gasconne paraît moins sensible en bas-navarrais que l'influence béarnaise en souletin : de nombreux mots qui se présentent en souletin sous un aspect béarnais nettement caractérisé ont, en bas-navarrais, une forme qui nous reporte à un type roman probablement espagnol et en tout cas beaucoup plus ancien ; cf. par exemple le souletin *arrazu* (par un *z* sonore) avec le bas-navarrais *arrazoin*. Cette sujétion plus grande du souletin par rapport au béarnais peut d'ailleurs s'expliquer par des raisons historiques : dès une date très

ancienne, le pays de Soule, faisant partie du diocèse d'Oloron; s'est trouvé lié au Béarn à certains points de vue. Dans ces conditions, un asservissement phonétique de l'une des deux langues à l'autre peut s'expliquer plus facilement. Une trace non équivoque de cette sujétion plus grande, et certainement la plus évidente de toutes, c'est que de nombreux mots béarnais sont passés en souletin avec des *s* intervocaliques sonores conservées comme telles, tandis que le bas-navarrais assourdit toujours les *s* sonores de ses mots d'emprunt.

Conclusion

Malgré tout, nous ne prendrons pas position dans le débat, et nous nous abstiendrons de conclure, nous contentant d'avoir essayé d'exposer aussi complètement et aussi fidèlement que possible tous les arguments que l'on peut donner pour ou contre l'origine béarnaise de *l'ü* souletin. Nous terminerons cette discussion par un conseil de prudence : n'oublions pas que parfois une même tendance phonétique vient régner à la fois sur des territoires parlant des langues différentes, comme nous en donnerons tout à l'heure un exemple frappant. D'autres fois, on observe entre des pays qui n'ont entre eux presque aucun contact, mais se trouvant à peu près sous les mêmes latitudes, un étrange accord de tendances et de physionomie d'ensemble : le grec moderne, par exemple, l'italien et le castillan n'ont-ils pas une même caractéristique générale : l'heureuse proportion entre l'abondance des voyelles et celle des consonnes, la simplicité et la netteté du système vocalique, et la répugnance pour les groupes de consonnes anti-harmonieux ainsi que pour les consonnes finales d'un effet peu agréable ?

Parfois, entre pays voisins ou semblablement situés et parlant des langues différentes, les similitudes portent sur des détails précis de phonétique.

Par exemple, en, France, dans la région comprise entre Boulogne et Calais, dans les finales qui comportent le groupe *il* (comme dans les mots *ville*, *Emile*, *mille*, etc.) on intercale entre *l'i* et *l'l* un son qui tient à la fois de *l'a* et de *l'r*, de telle sorte que la prononciation du mot *Emile* devient quelque chose d'intermédiaire entre *Emial* et *Emirl*. La similitude de cette manière de prononcer le groupe *il* dans les finales avec la façon dont les Anglais articulent le même groupe, par exemple dans le mot *field* est frappante. Dira-t-on cependant que cette articulation est d'origine anglaise? Ce serait simplement absurde. Il est bien évident que les voyageurs anglais qui traversent le pays ou y séjournent, si nombreux qu'ils puissent être, ne sauraient exercer aucune influence sur le parler des gens du pays, que ceux-ci s'expriment en français ou en patois. Et d'autre part la domination anglaise dans le Calaisis s'est toujours bornée à une occupation militaire. La petite garnison anglaise d'alors n'aurait pu suffire à un rôle de ce genre. Pourquoi, d'ailleurs, une influence phonétique de cette sorte se serait-elle exercée uniquement dans le Calaisis, et non pas, de préférence, à Jersey ou au Canada, où le nombre des bilingues est considérable, tandis que dans la région dont nous parlons les gens sachant l'anglais n'ont jamais dû être bien nombreux autrefois ?

En réalité, il faut voir dans le détail de prononciation que nous signalons, un phénomène spontané, qui s'est développé des deux côtés du détroit du Pas-de-Calais. Sur les deux rivages l'aspect du pays est le même, le climat est identique : quoi d'étonnant, dès lors, à ce que les causes mystérieuses qui déterminent les tendances phonétiques aient agi parfois d'une façon semblable dans deux régions semblables elles aussi ?

N'oublions pas que dans le domaine linguistique

comme en ce qui concerne les types physiques, la nature procède d'ordinaire par transitions insensibles. La langue propre d'une région donnée ressemblera d'ordinaire, par quelques-uns de ses éléments, à celle de la région qui la borne plus au sud ; par d'autres de ses éléments au contraire, elle annoncera déjà et fera pressentir quelques-unes des particularités de la région qui la borne du côté du nord ; de sorte que prise dans son ensemble elle formera transition entre ses deux voisines opposées. Prenons par exemple le cas du gascon. Par quelques-uns de ses éléments, comme la transformation des *f* en *h* il rappelle le castillan ; mais cela ne l'empêche pas de ressembler beaucoup plus, dans son ensemble, à ses voisins, les dialectes du Languedoc. Ceux-ci, à leur tour, ressemblent fort à leurs voisins du nord, les dialectes du Limousin et de la Marche. Mais déjà, dans ces derniers, nous trouvons quelques traits communs avec le français (par exemple le changement en *cha* du groupe latin *ca*, là où le *c* de ce groupe se conserve intact en languedocien, en gascon et en castillan).

C'est qu'en effet, si l'on essaye de faire sur une même carte le tracé de plusieurs phénomènes linguistiques, le résultat est presque toujours une imbrication. Reprenons l'exemple précédent. Sur une carte du domaine roman, traçons les limites du changement de *f* en *h* sans tenir compte des petites différences de détail qui existent entre la loi qui préside à ce changement en gascon et celle qui y préside en castillan. Le territoire englobé comprendra, en gros, la Castille, le Béarn et la Gascogne. Traçons maintenant les limites d'un autre phénomène, par exemple la chute des *o* posttoniques du latin. Cette fois la Castille restera en dehors de la nouvelle zone délimitée, mais la Gascogne et le Béarn lui appartiendront encore avec, d'ailleurs, entre autres

régions, les dialectes du Languedoc, du Limousin et de la Marche, et le français lui-même. Traçons enfin les limites du domaine où le groupe latin *ca* passe à *cha* ou à un produit de *cha*. Ce sera le tour des dialectes gascons et languedociens de rester en dehors de la zone délimitée, qui englobera la plus grande partie du domaine limousin et le domaine français, en laissant cependant de côté les domaines normand et picard. Comme on le voit, une région donnée peut marcher de pair, pour les divers détails de sa phonétique, tantôt avec la région qui la borne d'un côté, tantôt avec celle qui la borne de l'autre. Et il arrive souvent que tel dialecte qui pour l'ensemble se rapprochera surtout de son voisin de droite se rapprochera au contraire plutôt de son voisin de gauche pour tel détail particulier. C'est, comme nous l'avons déjà remarqué, le cas du gascon, si proche parent du languedocien dans son ensemble, et pourtant associé au castillan et non au languedocien pour le traitement de *l'f*; c'est également le cas du patois de la Marche lequel, dans son ensemble, est manifestement un patois du groupe méridional, mais se sépare cependant de la grande majorité des parlers de ce groupe pour le traitement de certains *c* latins, pour lequel il est associé au français.

La règle ordinaire des phénomènes phonétiques en ce qui concerne les limites de leurs zones respectives étant l'imbrication, il arrive souvent que l'aire d'influence d'une tendance ou d'une loi phonétique particulière embrasse des territoires qui pour tout le reste offrent peu de points communs avec la zone d'influence principale de cette tendance ou de cette loi : ainsi la tendance phonétique qui a eu pour effet de changer en *h* la plupart des *f* a eu pour domaine propre la Castille, mais a écorné aussi, en quelque sorte, le domaine propre du français méridional en faisant sentir ses effets sur le béarnais et



le gascon ; ainsi encore la loi dont l'effet a été de changer en *ch* certains *c* 'latins a eu pour domaine propre le territoire francien, mais a écorne aussi le domaine du français méridional.

L'exemple le plus frappant peut-être de la façon dont parfois un phénomène phonétique peut affecter, pendant une période donnée, de très vastes domaines parlant des langues différentes et n'ayant entre eux qu'assez peu de relations politiques ou sociales, c'est l'apparition du grasseyement dans une partie assez considérable de l'Europe. On sait en effet que le domaine de *l'r* grasseyée comprend actuellement une grande partie de l'Allemagne du nord et du nord-ouest, une partie de la Hollande, la plus grande partie du domaine wallon, et une grande partie du domaine français, assez bizarrement découpée, d'ailleurs, puisque la région de Paris et la Haute-Normandie par exemple, grasseyent actuellement, tandis que la Basse-Normandie conserve l'ancienne prononciation de *l'r*, ainsi qu'une bonne partie au moins du département de Seine-et-Marne. Notons d'ailleurs que, dans de nombreuses régions, le grasseyement n'a jusqu'à présent gagné que les villes (Poitiers et Angoulême par exemple) tandis que les campagnes environnantes en sont encore à peu près indemnes. Il n'est pas très facile non plus de dire pourquoi certaines villes comme les deux que nous venons de citer lui ont été acquises, tandis que d'autres centres beaucoup plus importants, comme Dijon, lui résistent encore assez bien. Une influence parisienne ne paraît pas suffire non plus à expliquer l'expansion du phénomène, puisque dans la Haute-Normandie la plupart des paysans grasseyent, alors que les paysans de régions beaucoup plus rapprochées de Paris conservent *l'r* apicale ; il semble donc que dans l'apparition du grasseyement dans telle ou telle région, il y ait encore une bonne

part de spontanéité. Nous laisserons de côté dans cet exposé ce qui a trait au grasseyement dans certaines parties du domaine méridional de la France, parce que la chose n'a pas un intérêt direct au point de vue qui nous occupe, outre que *l'r* des Méridionaux qui grasseyent n'est généralement pas exactement la même que celle des régions précédemment indiquées. Or, peut-on supposer que l'apparition de *l'r* grasseyée en Allemagne ne soit pas un phénomène spontané, et est-il permis d'y voir, comme l'ont voulu certains Allemands eux-mêmes, une imitation de la prononciation française ? A première vue on pourra tirer argument de ce fait indéniable que l'influence des idées et des usages français en Allemagne, si elle a été considérable au XIX<sup>e</sup> siècle, l'a été infiniment plus encore au XVIII<sup>e</sup>. Non seulement les princes allemands s'efforçaient alors d'imiter plus ou moins Versailles dans leurs châteaux et leurs jardins ; non seulement ils attiraient à leur cour des Français, mais encore les personnes cultivées s'essayaient à parler et même à écrire notre langue, et des troupes d'acteurs français allaient parfois donner des représentations en Allemagne.

Mais, si fort que puisse agir sur les masses de la population l'exemple venu des personnes cultivées, suffira-t-il à nous expliquer une pareille diffusion de *l'r* grasseyée en Allemagne ? Nous ne le croyons pas, pour notre part ; d'autant que, si le grasseyement allemand était d'origine française, on ne voit pas pourquoi, avant de gagner des régions prussiennes assez éloignées de la France, il n'aurait pas commencé par gagner des régions beaucoup plus voisines, et en contact beaucoup plus direct avec la France. Et surtout, pourquoi n'aurait-il pas commencé par gagner l'Alsace elle-même, qui faisait partie intégrante du territoire français, et qui

cependant reste aujourd'hui encore fidèle à *l'r* apicale, ainsi que ses voisins, les Etats de l'Allemagne du sud et la Suisse allemande ?

Un autre indice semble montrer que l'apparition et le développement de *l'r* grasseyée dans une partie considérable de l'Allemagne sont un phénomène spontané : c'est le fait que les Allemands qui grasseyent ne donnent pas à toutes les *r* une valeur uniforme, comme ce serait vraisemblablement le cas si, chez les premiers Allemands qui ont grasseyé, le changement de prononciation eût été volontaire. On sait en effet que chez les Allemands qui grasseyent, les *r* non suivies d'une voyelle sont normalement très atténuées ; c'est le cas, en particulier, des *r* finales, qui s'affaiblissent notablement, par exemple dans les mots *aber*, *Vater*, etc. Chez certains Allemands elles deviennent même muettes, au point que l'on rend par la graphie *Vata* cette prononciation du mot *Vater*. Chez la plupart des Allemands qui grasseyent, *l'r* finale ne sonne fortement que lorsqu'elle est redoublée dans l'écriture, comme dans les mots *Herr* ou *Narr*. Mais c'est surtout après la voyelle *a* que *l'r* grasseyée s'atténue en produisant d'ailleurs un allongement de la voyelle : par exemple dans *Mark*, *Markt*, *Karte*. Cette extrême atténuation a pour effet de faire prononcer *scharf* presque comme *Schaf* ; et le mot français *pardon*, que les Allemands emploient couramment comme formule de politesse, est presque prononcé *p(h) âdon* par ceux qui grasseyent. Encore une fois, cette atténuation des *r* non prévocaliques, et surtout celle des *r* qui sont précédées d'un *a*, (cette dernière n'est pas sans analogie avec ce qui se produit en anglais en pareil cas), paraît révéler, à l'origine du grasseyement allemand, une véritable spontanéité et non pas une imitation voulue d'une articulation étrangère.

Mais alors, si le grasseyement allemand s'est développé spontanément, en même temps, ou à peu près, qu'un phénomène semblable se développait dans une partie de la Belgique et de la Hollande et dans une partie du domaine français, nous devons conclure qu'à un moment donné il s'est manifesté, dans toute une partie de l'Europe septentrionale, une tendance à faire évoluer dans le même sens une même articulation. Quand on étudie les phénomènes phonétiques, on dirait souvent qu'un souffle passe à la fois, en un laps de temps d'une durée, tantôt relativement longue, tantôt très courte, sur toute une région plus ou moins vaste pour y faire sentir ses effets, tout en laissant d'ailleurs, par un caprice apparent, subsister parfois dans sa zone d'action des îlots ou des bandes de terrain bizarrement découpés dans lesquels son influence ne se manifeste point ou tardera longtemps encore à apparaître. On pourrait faire la même constatation en étudiant par exemple le domaine de la chute des voyelles *o*, *e* et *i* posttoniques du latin dans les langues romanes, ou celui du passage de *u* à *ü* pour les *u* longs du latin, ou encore celui de la mouillure de *l* dans les groupes initiaux *liquante* + *l*. Il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que le changement qui a abouti à faire de *l'u* souletin ce qu'il est actuellement fût le résultat d'une évolution spontanée. Le vent qui, à une époque que nous ne croyons pas antérieure au XI<sup>e</sup> siècle au plus tôt (à en juger d'après certains indices que ce n'est pas le lieu d'exposer), a soufflé sur la plus grande partie de la Gaule et du nord de l'Italie pour changer les anciens *u* en *ü*, peut fort bien avoir atteint la Soule, sans qu'il soit besoin, pour expliquer le fait, de recourir à une influence béarnaise.

M<sup>r</sup>J. de Urquijo a d'ailleurs constaté l'existence du son *ü*, dans certaines conditions qu'il se propose

d'étudier, à l'autre extrémité du pays basque, en domaine biscayen, où aucune influence béarnaise n'est possible.

§ 28. — En souletin le groupe *mu* passe à *mi* sous l'influence d'un *i* suivant.

En souletin le groupe *mu* est passé à *mi* dans les mots où la voyelle de la syllabe suivante était *i* : ex. : *mithiri* = « importun, gênant, effronté » (cf. bas-navarrais *muthiri*), *mithil* = « domestique » (cf. bas-navarrais et labourdin *muthil*) ; voir UHLENBECK, *Contribution à une Phonétique comparative des dialectes basques* (Rev. Internat. des Et. basques, année 1909, p. 493 ; p. 33 du tirage à part). Sans doute *l'u* est d'abord passé à *ü*, et ce dernier son a subi l'influence analogique assimilatrice de *l'i* suivant. (Cf. § 12).

§ 29. — Alternances entre *o* et *u*.

Nous ne faisons allusion ici que pour mémoire aux alternances entre *o* et *u*, la question ayant été traitée à propos de *l'o* ; voir §§ 10, 11, 12, 13.

§ 30. — Traitement du groupe *ua*.

Lorsque, dans, le corps d'un mot, la voyelle *u* est suivie d'une autre voyelle, le dialecte labourdin laisse *l'u* intact ; tout au plus se dégage-t-il, automatiquement en quelque sorte, un son de *u* consonne (*w* anglais) qui vient former tampon entre les deux voyelles. Mais, dans la plupart des autres dialectes, il se produit des accommodations diverses, dont nous allons étudier les principales.

Dans une grande partie du domaine guipuzcoan, entre *u* et *a* il s'intercale d'ordinaire un *b* fricatif (c'est-à-dire analogue au *b* intervocalique des Gascons), mais il est souvent muet dans la prononciation moderne ; il n'est apparemment que le produit d'un ancien *u* consonne (*w*) intercalé entre *l'u* et *l'a*, et qui aura subi le même traitement que certains autres *u* consonnes intervocaliques ; cf. *gabon* pour *gau on* = esp. *Nochebuena* ; (voir § 35).

Dans la partie de la Basse-Navarre la plus voisine

du Labourd, par exemple à Espelette, il s'introduit un son de *i* consonne (y français) entre *l'u* et *l'a*, mais *l'u* lui-même ne subit aucune altération sensible dans son articulation (1).

Dans d'autres localités de la vallée de la Nive, il se produit une identique intercalation *d'i* consonne, mais il semble que *l'u* ait alors déjà une légère tendance à incliner vers le son de *u* français.

A Mendionde, l'intercalation de *i* consonne se produit aussi, mais *l'u* passe alors franchement au son de *u* français.

Enfin, à Hasparren, il n'y a pas d'intercalation *d'i* consonne, mais *l'u* prend, comme à Mendionde, le son de *u* français.

En souletin, le groupe *ua* devient *ia*, ou plutôt *iya*, mais il arrive souvent, comme nous l'avons indiqué plus haut (§4), que l'*a* lui-même se résorbe. — Toutefois, dans les mots *sü* = « feu », *blü* = « bleu » et *thü* = « crachat », il se produit seulement une intercalation *d'y* devant *l'a* : *süya*, *blüya* et *thüya* ; ces mots ont dû sans doute à leur qualité de monosyllabes la préservation de leur *ü* ; s'il se fût changé en *i*, ils auraient été rendus, semble-t-il, complètement méconnaissables, par suite de l'altération de leur voyelle unique.

Toutes ces, lois concernant l'accommodation du groupe *ua* sont actuellement des lois mortes et ne font pas sentir leur effet sur les nouveaux groupes de cette espèce qui prennent naissance par amuïssement de consonnes intermédiaires ; (sur d'autres traitements du groupe *ua*, voir page 17, note).

---

(1) On trouve de même une articulation *d'i* consonne après *u* dans la forme guipuzcoane *buyatu* = « souffler », citée par Uhlenbeck ; ici, l'hiatus que *l'i* consonne sert à détruire a été causé par la disparition d'une *h* : cf. labourdin *bohatsu* ; souletin *buhatü*, du gascon ou béarnais *bouha* ; languedocien *boufa* ; espagnol *bufar* ; cf. aussi français *bouffée* et espagnol *bofes*.

§ 31. — Traite-  
ment des  
groupes *ue* et *ui*.

Dans le corps d'un mot, le groupe *ue* devient, dans la partie de la Basse-Navarre la plus voisine du Labourd, un groupe *üi* où le premier élément est prononcé d'ordinaire assez rapidement, au point que chez certains individus le groupe arrive à former une diphtongue semblable à celle que nous avons dans le mot français *lui*, ou peu s'en faut.

Mais dans une grande partie de la Basse-Navarre le premier élément du groupe a évolué plus complètement encore, et est devenu un *i* ordinaire, de sorte que l'ensemble du phonème constitue un groupe de deux *i* dont le premier est plus accentué que le second ; ce dernier se réduit même souvent à un simple prolongement du premier, et dans ce cas l'ensemble du phonème devient une sorte *d'i* long.

Chez de nombreux individus de la basse vallée de la Nive, il y a hésitation pour le groupe *ue* entre les deux traitements que nous venons d'indiquer, et ils prononcent tantôt *üi*, tantôt *ii*, suivant l'inspiration du moment (1).

En souletin le groupe *ue* est devenu *ie*.

Normalement le groupe *ui* dans le corps d'un mot constitue une diphtongue dans laquelle *l'i* est semi-voyelle.

Mais en bas-navarrais ce groupe a le plus souvent, dans le langage courant, soit la première des deux prononciations bas-navarraises que nous avons

---

(i) Chez Dechepare les groupes primitifs *ue* apparaissent souvent sous la forme *uye* : ex. : *saynduyequi*, *cuyeganic*, *baytuçuye* (écrit aussi *vaytuçuye*), *eztuyenic*, *nahiduyena*, *nahicuyenian*, *nuyen*, *nuyena*, *enuyen*. — Ceci nous montre que primitivement le groupe *ue* a été traité en bas-navarrais exactement comme le groupe *ua* : dans l'un et dans l'autre il s'est intercalé à un moment donné un son de *i* consonne. Seulement, dans le groupe *uye* ainsi obtenu, *l'e* lui-même est devenu un *i*, avec lequel *l'y* précédent s'est fondu ; de plus, il est arrivé que pour ce même groupe *l'u* est passé à *ü* dans les localités même où *l'u* du groupe *uya* < *ua* est resté inaltéré, par exemple à Espelette.

indiquées pour le groupe *ue*, soit une autre prononciation qui consiste à en faire une diphtongue, dans laquelle le premier élément est voyelle et a la valeur d'un *u* français (*ü*), tandis que le second est un *i* semi-voyelle.

Le groupe *ui* paraît provenir quelquefois d'un ancien groupe *uo*, comme le prouve le nom basque *Lekhuine* du village appelé en français ou en gascon *Bonloc*, nom basque qui doit s'interpréter ainsi : *Lekhu* + *on* + le suffixe locatif *e*. De même le mot *eskuin*, qui signifie « main droite » y doit s'interpréter *esku on*, c'est-à-dire « bonne main », « la meilleure des deux mains » (1).

Les lois concernant le traitement des groupes *ue* et *ui* sont aujourd'hui des lois mortes, et ne font plus sentir leur effet sur les nouveaux groupements de cette sorte, de formation récente, qui prennent naissance par l'amuïssement de consonnes intermédiaires. — Elles ne font point non plus sentir leur effet sur certains groupes *ue* placés à la jonction de deux éléments d'un mot composé ; ainsi, dans le souletin *egüerdi* = « midi », formé de *egün* et de *erdi*, l'*u* conserve son timbre propre ; il est seulement prononcé très rapidement, sans arriver toutefois à se diphtonguer complètement avec l'*e* suivant.

---

(1) Suivant une judicieuse remarque de Mr Ernault, *eskuin* rappelle, au point de vue sémantique, le, breton *dorn mot* = « bonne main » = « main droite ». D'après ce même linguiste, le groupe *uo* dans *esku-on* et \* *Lekhu-on* a pu passer à *ui* par la série suivante : *uo* > *uu* > *uü* > *ui* ; et ce processus serait à rapprocher de la série *au* > *aü* > *ai*, que nous supposons au § 34, III. — Un autre processus a été proposé par M<sup>r</sup> Vinson (*Rev. internat. des ét. basques*, janv.,-juin 1912, p. 67) pour expliquer le passage de *uo* à *ui* : un *i* consonne se serait intercalé entre les deux voyelles pour détruire l'hiatus, et l'*o* se serait résorbé par la suite : d'où la série *lekhuone*, *lekhuoyone*, *lukhuine*.



§ 32. — Normalement *l'u* pré-vocalique ne se diphtongue pas.

Normalement, en basque, *l'u* qui précède une autre voyelle reste lui-même entièrement voyelle. Les exceptions qu'on pourrait signaler à cette règle sont plus apparentes que réelles, comme nous allons le montrer.

1° Tout d'abord, le fait qu'en labourdin et en bas-navarrais le groupe *oct* devient dans la prononciation courante un groupe *ua* où *l'u* est ordinairement consonne (voir § 10) n'infirmé point la règle que nous venons de poser, puisqu'en réalité-il ne s'agit pas ici d'un *u* véritable, mais d'un *o* dont le son s'est altéré.

2° Une exception plus réelle est celle que nous avons indiquée au § 31 pour une certaine prononciation bas-navarraise qui fait du groupe *ue* un groupe *üi* presque diphtongué. Mais cette exception n'infirmé point non plus la règle posée, puisqu'en réalité dans cette prononciation dialectale *l'u* a perdu sa valeur normale.

3° Une autre exception nous est offerte par certains mots bas-navarrais ou souletins empruntés au gascon ou au français, par exemple *gwaitatzea* = « attendre », du gascon *gwaitá*, et le verbe *swañatu*, du français *soigner*. Mais il est clair que ces exceptions, et quelques autres du même genre (1) qui concernent des mots d'emprunt, ne sauraient tirer à conséquence pour les mots qui appartiennent au fonds même de la langue ou qui ont été incorporés à celle-ci depuis long temps.

4° Les mots bas-navarrais *eskuara* et *eskualdun* sont trissyllabiques, c'est-à-dire que l'élément *ua* y forme diphtongne. Cette particularité peut s'expliquer de la façon suivante. La forme primitive de ces deux mots est *euskara*, *euskaldun*, et elle est conservée

---

(1) Par exemple le souletin *bweita*, du français *boîte*, par l'intermédiaire d'une prononciation béarnaise.

dans la plupart des autres dialectes. Elle est d'ailleurs attestée par l'identité de l'élément *usk* avec l'élément *uasc* que nous trouvons dans le mot latin *uasco* (1). On conçoit que dans certaines régions on ait trouvé qu'il était un peu difficile de prononcer la diphtongue *eu* devant le groupe consonantique *sk*, et qu'inconsciemment on ait fait sauter la semi-consonne *u* après cet élément. Mais dans cette métathèse l'élément *u* est resté semi-consonne comme il l'était déjà, et le nombre des syllabes du mot n'a pas été modifié (2).

§ 33. — Traite-  
ment de l'*u*  
après les  
voyelles *a*, *o*, *e*.

Une règle à peu près générale dans tout le domaine basque est que, toutes les fois que la voyelle *u* se trouve placée après un *a*, un *e* ou un *o* elle tend à se diphtonguer avec lui. Il en est ainsi notamment toutes les fois que, par suite de l'amuïssement de consonnes intermédiaires, un *u* vient à se trouver en contact postérieur avec l'une des trois voyelles en question. En voici des exemples : en bas-navarrais, des formes telles que *ba-dut*, *eman-dut*, *behardut*, *egiten-dut*, *ikhusiko-dut* et *egun* sont souvent prononcées, par suite de l'amuïssement des consonnes intermédiaires : *baut*, *emaut*, *behaut*, *iteut*, *ikhusikout*, *eun*, et les éléments *au*, *eu*, *ou* sont ici des diphtongues parfaites.

§ 34. — Observa-  
tions sur les  
diphtongues  
*au* et *eu*.  
I. Changement  
de *au* en *âi*.

La diphtongue *au*, outre la réduction à *u* signalée au § 6, a souvent subi en basque d'autres altérations ou réductions : très souvent elle est devenue *ai*, et très souvent aussi elle s'est réduite à *a*.

---

(1) Dechepare a encore *heuscara*, *heuscaldun*.

(2) Justement parce que cette métathèse est de nature à faciliter la prononciation, il est naturel que parfois elle se soit produite hors des domaines labourdin et bas-navarrais : M<sup>r</sup> Azkue signale des formes à *u* transposé comme existant dans le biscayen de Lequeitio, et M<sup>r</sup> J. de Urquijo a entendu des Guipuzcoans dire inconsciemment *eskweraz* pour *euskeraz*.

Le premier de ces deux phénomènes est particulièrement fréquent en souletin, où nous trouvons souvent *ai* là où les autres dialectes ont *au*, par exemple dans *haitatzea* à côté de *hautatzea* = « choisir » ; dans *gaiza* pour *gauza* = « chose » (latin *causa*) ; *gai* pour *gau* = « nuit » ; *laidatü* pour *laudatu* = « loué ».

On peut même dire que le changement de *au* en *ai* est normal en souletin, et que les mots où *au* a été conservé constituent des exceptions. Parmi elles on peut citer le mot *gaur* = « ce soir » ou « cette nuit », dans lequel le maintien de *l'u* paraît dû à *l'r* suivante ; (voir UHLENBECK, *Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques*, Rev. internat. des Et. basques, année 1909, p. 491-492 ; p. 31-32 du tirage à part), et les mots *jaun* = « seigneur » ou « monsieur » et *jauntsi* = « mettre ». Dans ces deux derniers mots, suivant une remarque de M<sup>r</sup> Uhlenbeck, le maintien de la diphtongue *au* paraît dû au *j* précédent. Nous ajouterons que s'il en est ainsi, on pourrait peut-être en tirer cette induction, qu'à l'époque où d'une façon générale le groupe *au* est passé à *ai* en souletin, le *j* initial avait encore dans ce dialecte la valeur d'un *i* consonne au lieu de celle de chuintante sonore qu'il a aujourd'hui. Dans ce cas, ce serait pour éviter l'accumulation de deux *i* consonnes autour de *l'a* qu'on se serait abstenu instinctivement de changer en *jai* le groupe *jau*.

Cependant, il est possible que l'observation de M<sup>r</sup> Uhlenbeck doive être complétée ou modifiée de la façon suivante : ce ne serait pas dans le groupe *jau* en général que le souletin se serait abstenu de changer *au* en *ai*, mais seulement, semble-t-il, dans le groupe *jaun*, car *jau* est bien passé à *jai* dans le verbe *jaitsi* = « descendre ». Toutefois, il ne faudrait pas attacher trop d'importance à la forme *jaitsi* ni

la considérer comme fournissant un argument décisif, car ce verbe, assez peu usité dans le souletin actuel, a pu subir une influence analogique de son proche parent *eratsi*.

Sauf dans les groupes *jaun*, où, comme nous venons de le voir, la diphtongue *au* s'est maintenue en souletin, le groupe *aun* passe normalement dans ce dialecte à *añ*, sans doute par l'intermédiaire d'un stade *ain* (voir UHLENBECK, *ibid.*).

Un exemple de réduction de *au* à *ai*, en même temps que des syncopes ou contractions assez fortes qu'ont subies parfois certains mots basques, nous est fourni par le mot *Jaungoikoa* = « Dieu ». Dans sa forme pleine, encore conservée dans certaines parties du pays basque espagnol, ce mot est d'une clarté parfaite et signifie littéralement « le seigneur d'en haut » : l'élément *goiko* est un génitif employé adjectivement, et postposé au nom auquel il se rapporte (c'est-à-dire à l'élément *Jaun*), genre de construction dont les dialectes basques espagnols usent encore parfois aujourd'hui, bien que les dialectes basques français ne l'emploient plus guère, car ils préfèrent appliquer à ces génitifs adjectifs le traitement normal des génitifs ordinaires, c'est-à-dire l'antéposition.

Dans les dialectes basques espagnols, nous trouvons souvent le mot sous une forme *Jangoikoa*, avec cette réduction de *au* à *a* qui est, comme nous l'avons dit, si fréquente dans tout le pays basque. En revanche, il s'obnubile complètement aux yeux de l'immense majorité de ceux-là même qui l'emploient, dans la forme labourdine *Jainkoa*, qui à son tour a subi en bas-navarrais et en souletin la réduction de *ai* à *i* déjà signalée comme fréquente dans ces deux dialectes, qui disent *Jinkoa* ou *Jinkua*; (voir § 6). Toutefois, il est possible que dans le passage de *Jaungoikoa* au labourdin *Jainkoa* le

changement de *au* en *ai* ait été facilité par une influence due à *l'i* de la syllabe *goi* lequel, avant de disparaître complètement, a pu laisser une trace de son existence en réagissant sur la syllabe antérieure. On remarquera, d'autre part, que la réduction de *Jaungoikoa* à *Jainkoa* n'est pas un phénomène des plus anciens : sinon le *k* de la syllabe *ko* serait passé à *g* au contact de *l'n* précédente, en vertu d'une loi phonétique que nous exposerons en son lieu (voir §§ 111 et 127).

II.— Réductions  
de *au* à *a*  
et de *eu* à *e*.

Le second des deux phénomènes indiqués au début de ce paragraphe, c'est-à-dire la réduction de *au* à *a*, est fréquent dans tous les dialectes, comme le montre la généralisation du type *handi*, dont la forme primitive paraît être *haundi*, encore conservée comme emphatique dans certaines régions. Et si la racine de ce mot est bien *haun*, les doublets *hainitz* et *hanitz* seraient deux bons exemples des deux phénomènes que nous étudions ici.

De même, le nom propre *Recaurte*, variante évidente de *Recarte*, *Recart*, *Errécart*, paraît indiquer que la forme primitive du mot *arte* était *aurte*.

Dans des formes telles que *haundi* et *aurte*, la chute de *l'u* a pu être favorisée par l'accumulation de consonnes qui suivaient la diphtongue *au* : dans celle-ci en effet, *l'u* n'était pas final de syllabe, puisqu'il était encore suivi, soit de la consonne *n*, soit de la consonne *r*, et l'on conçoit qu'on ait cherché à alléger des syllabes ainsi surchargées (1).

---

(1) M<sup>r</sup>Uhlenbeck paraît admettre que l'on pourrait renverser les termes de l'hypothèse, et que, notamment en ce qui concerne *haundi*, on pourrait voir la une sorte d'allongement d'une voyelle primitive *a*. Il est une forme qui, à première vue, donnerait lieu de penser que *au* a pu parfois provenir de *a* : c'est le mot *dihauru*, cite par M<sup>r</sup>Azkue comme l'une des variantes bas-navarraises du mot signifiant « argent » : souletin

Voici encore un exemple de réduction de *au* à *a* : en bas-navarrais, les formes verbales *dauku* et *zauku* sont souvent prononcées *daku* et *zaku* ; (en souletin elles sont devenues, *deikü* et *zaikü* ; la forme *deikü* s'explique probablement par l'intermédiaire d'un type *daikü*).

De même que *au* se réduit souvent à *a*, de même la diphtongue *eu* se réduit parfois à *e*, ainsi qu'en témoigne la variante *nerre* pour *neure*, qui est l'une des formes du génitif du pronom *ni*. Si, comme il paraît vraisemblable, le nom propre *Eugi* n'est qu'une variante du nom propre *Héguy*, nous aurons dans cette dernière forme un second exemple de cette même réduction.

III. — Observations complémentaires sur les groupes *au* et *eu* en souletin.

Il est fort possible qu'en souletin le passage de *au* à *ai* ne se soit pas fait directement, mais par l'intermédiaire d'une diphtongue *aü*. Ce qui donnerait créance à cette hypothèse, c'est le traitement qu'a subi dans ce même dialecte la diphtongue *eu* : elle s'y résout en effet en un groupe *eü*, dans lequel le second élément a repris une valeur de voyelle à peu près entière et ne forme plus guère diphtongue avec l'e précédent (1), bien que celui-ci continue, en

---

*diharü*, labourdin et bas-navarrais communs *diru*. Mais, à supposer que l'existence de cette forme soit bien attestée dans la prononciation, sa diphtongue *au* peut s'expliquer autrement que par un allongement d'un type *diharu* primitif; un type latin *denariu* a pu donner par métathèse une forme \* *dihairu*, dans laquelle l'*i* aurait pu par la suite passer à *u* par influence de l'*u* suivant. Il resterait à prouver que le type *dihauru* a bien existé ou existe encore réellement dans la prononciation. Etant donné d'autre part la fréquence des cas bien constatés de réduction de *au* à *a*, nous croyons plutôt, jusqu'à preuve du contraire, que les doublets *haundi* et *handi*, *aurre* et *arte*, rentrent dans cette catégorie.

(1) M'Uhlenbeck dans sa *Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques*, p. 492, (p. 32 du tirage à part), semble dire que

général, d'être un peu plus accentué : ex. : *deus-ere* = « rien », se prononce *deüfè* ; *Donaphaleu* = « Saint-Palais », se prononce *Donaphaleü*.

Il semble donc qu'on puisse légitimement émettre l'hypothèse suivante :

A un moment donné, *l'u* a subi, en souletin, dans les diphtongues *au* et *eu*, un changement de *u* en *ü* analogue à celui qu'ont subi les autres *u* souletins en général. On a donc eu des phonèmes *aü* et *eü*. Mais, une fois parvenue à ce stade, l'évolution n'est pas restée identique pour les deux phonèmes. Dans le premier, l'élément *u* est passé à *i*, sans doute parce que l'extrême sonorité du premier élément du phonème, c'est-à-dire de la voyelle *a*, l'obligeait, par contraste, à s'atténuer plus encore, en devenant la moins sonore et la plus faible de toutes les semi-consonnes, c'est-à-dire la semi-consonne *i* ; tandis que dans l'autre phonème, c'est-à-dire *eü*, le peu de sonorité relative du premier élément a permis à *l'ü* de se maintenir et même d'acquérir une plus grande indépendance en devenant entièrement voyelle ou peu s'en faut.

§ 35. — Traite-  
ment de *l'u*  
intervocalique.

La tendance qui veut que *l'u* se diphtongue lorsqu'il suit l'une des voyelles *a*, *o*, *e* est si forte qu'elle continue de s'appliquer lorsqu'il est à son tour suivi d'une voyelle ; il est alors complètement consonne, ou peu s'en faut. Il en est ainsi, par exemple, dans la déclinaison du mot *gau* = « nuit » :

---

la diphtongue *eu* reste sans changement en souletin ; mais les exemples qu'il donne ne concordent pas avec la pratique réelle du souletin commun : nous n'avons pas connaissance que le mot *deus* s'y emploie seul, mais seulement dans *deus-ere*, prononcé en réalité *deüfè* ; quant au mot *huri* = « pluie », il n'apparaît en souletin, à notre connaissance, que sous les variantes *ebri* et *ebi*.

*gaua, gauaz, etc.*, se prononcent respectivement *gawa, gawaz, etc.*

Peu importe ici l'origine du son *u*, car s'il provient d'un *o*, il subit le même sort que les *u* proprement dits, la loi que nous exposons étant encore vivante ; ex. : dans la déclinaison de *makaĩáo* (1) = « morue » (cf. l'ancienne forme castillane *bacallao*), le nominatif singulier *makaĩaoa*, devenant *makaĩaua*, se prononce *makaĩawa*. De même : soit le nominatif singulier *maskaroa*, de l'adjectif *maskaro* = « sale » ; il est devenu en souletin *maskarua*, par application de la loi ordinaire qui préside au traitement du groupe *oa* dans ce dialecte ; mais par l'amuïssement de l'*r* intervocalique, l'*u* lui-même devient intervocalique dans une forme *maskaua*, qui se prononce *maskawa*.

La même règle s'applique lorsque la voyelle qui précède un *u* intervocalique est un *i*. Soit par exemple le mot *hirur* = « trois ». Faisons de ce mot un substantif qui désignera « le trois » de l'une quelconque des couleurs du jeu de cartes. Au nominatif singulier nous aurons la forme *hirura*. En souletin, par l'amuïssement des *r* intervocaliques, nous obtiendrons une forme *hiua*, qui, en application de la règle que nous exposons, se prononce *hiwa*. De même, dans des mots tels que *olioa* = « l'huile » et *ebanjelioa* = « l'évangile », le son de *u* qui, dans la prononciation courante, résulte de l'*o*, est consonne même dans les dialectes qui, d'ordinaire, ne diphthonguent point les *u* de cette espèce, c'est-à-dire même dans les dialectes autres que le labourdin et le bas-navarrais, et presque toutes les variétés euskariennes s'accordent ainsi à prononcer *oliwa, ebanjeliwa* ; (voir §§ 38 et 44).

---

(1) Il existe pour cette forme une variante *makaĩau*.



Nous verrons plus loin (§ 39) qu'une loi toute semblable à celle que nous venons d'indiquer pour le traitement de *l'u* intervocalique préside de même à celui de *l'i* en position identique.

Cependant, en souletin, l'accent tonique a parfois empêché cette loi de produire son effet. C'est le cas, par exemple, du nominatif singulier *barúra* du mot *barur* = « jeûne ». L'amuïssement des *r* intervocaliques fait que l'on prononce *baúa*, mais l'accent tonique a empêché la consonantisation de *l'u*.

Dans certains dialectes basques espagnols, *l'u* intervocalique est souvent passé à *b*. Nous avons déjà expliqué ainsi (§ 30) l'intercalation d'un *b* dans les groupes *ua* en guipuzcoan. Un autre exemple nous est fourni par la forme *gabon* pour *gau-on*, fréquente dans les dialectes basques espagnols.

Il n'est pas impossible que dans le mot souletin *haboro* = « plus », nous ayons également un changement de *u* intervocalique en *b*. Dans ce cas la forme actuelle s'expliquerait par un primitif \* *hauoro*. La difficulté serait d'ordre sémantique : il faudrait pouvoir rendre compte du processus par lequel un composé de ce genre, dont la signification littérale est « tout ceci », aurait pu prendre le sens actuel du mot *haboro*. Cette difficulté ne paraît cependant pas insoluble. On pourrait supposer la série suivante : du sens de « tout ceci » on serait passé à celui de « même tout ceci », « tout ceci également », « tout ceci en plus », et de ce dernier sens il est facile d'arriver à la signification actuelle.

Peut-être aussi y aurait-il un changement de *u* intervocalique en *b* dans l'adverbe ou pronom de lieu *heben* = « ici » (sans mouvement). La signification même de ce mot indique qu'il est étroitement apparenté au démonstratif *hau*, qui équivaut pour le sens à l'espagnol *este*. On pourrait donc avec vraisemblance expliquer le mot *heben* par un ancien

\* *heuen*, dans lequel nous retrouverions le démonstratif *hau* suivi d'un suffixe de locatif sans mouvement. Dans ce cas, la forme souletine *heben* serait plus voisine du type primitif que celle qui lui équivaut dans la plupart des autres dialectes, c'est-à-dire (*h*)*emen* : dans celle-ci nous aurions simplement un de ces changements de *b* en *m*, qui sont fréquents en basque, comme nous le dirons en son lieu ; (voir § 134).

§ 36. — Semi-vocalisation en *u*, réelle ou apparente, de certaines consonnes. — I. Semi-vocalisation hypothétique d'un *p* latin.

Les semi-vocalisations en *u* de certaines consonnes sont rares en basque. Peut-être cependant avons-nous un exemple de semi-vocalisation du premier *p* en *u* dans le mixain *auhari* = « souper », que l'on explique par le latin \* *apparium* ; (§ 139).

II. — Semi-vocalisation apparente de *l* en *u*.

Quant aux semi-vocalisations de *l* préconsonantique en *u*, qui ont été normales à un moment donné dans une étendue considérable du domaine roman, notamment en Béarn et en Gascogne (où d'ailleurs les *l* finales ont subi elles aussi le même traitement), les rares exemples que l'on en trouve en basque semblent dus à des influences romanes directes : la forme bas-navarraise et souletine *auher(r)* = « paresseux », paraît bien due à un emprunt au béarnais, ou du moins à une réaction directe d'un modèle béarnais (§ 139), d'autant que le maintien du groupe *au* est ici anormal en souletin : il eût dû passer à *ai* ; (§ 34, I). En tout cas, dans la forme *sautsĩtsã* = « saucisse », usitée en bas-navarrais occidental, nous avons incontestablement affaire à une réaction du gascon *sauciça* ou *saucice* sur un type *saltsĩtsã*, emprunté directement au castillan *salchicha*.

## La lettre *i*

§ 37  
Généralités

En principe, cette lettre, lorsqu'elle est voyelle, n'a qu'un seul timbre, qui est celui de *l'i* français, gascon, espagnol ou italien. Néanmoins, il faut noter que dans certaines régions, notamment en Soule et en Basse-Navarre, elle a, chez de nombreux sujets, une tendance à évoluer vers un son de *e* (1).

Une loi commune au basque et à la plupart des langues veut que lorsqu'un *i* voyelle est suivi d'une autre voyelle il se dégage d'ordinaire entre les deux un *i* consonne. Toutefois, dans certains dialectes basques espagnols, cet *i* consonne n'est pas resté pur, et il a évolué de façons diverses, pour produire des sons plus ou moins voisins de ceux qu'on pourrait exprimer en graphies françaises par *j* ou par *dj* ; (en quelques endroits il est même passé à *š*).

§ 38. — Traite-  
ment de *l'i* en  
contact avec

une autre  
voyelle.

Nous avons remarqué plus haut que lorsque *l'u* est suivi d'une autre voyelle il ne se diphtongue pas avec celle-ci, sauf dans quelques cas anormaux, et qu'en revanche, lorsqu'il suit l'une des trois voyelles *a*, *e* ou *o*, il doit normalement se diphtonguer avec elle. Nous devons répéter la même observation pour *l'i*.

D'abord, dirons-nous, quand *l'i* précède une autre voyelle, il ne se diphtongue pas avec celle-ci. Abstraction faite du souletin, qui contrevient parfois à cette règle (2), les seules exceptions que l'on

---

(1) Nous avons signalé une tendance toute parallèle du son *u* à se rapprocher de *o* chez certains Basques, et du son *ü* à se rapprocher de *eu* français chez certains Souletins ; (§§ 26 et 27).

(2) Le souletin fait par exemple un monosyllabe de la forme verbale *tzai*, qui signifie « venez ». — Si *l'i* reste normalement voyelle dans les groupements vocaliques dont il est le premier élément, il est cependant prononcé plus ou moins rapidement

pourrait ‘citer concernant uniquement des mots d’emprunt, et par suite ne tirent pas à conséquence en ce qui a trait à la prononciation des véritables mots basques. Ainsi, par exemple, dans le mot *adio*, les Bas-Navarrais diphtonguent souvent l’élément *io*, sans doute par influence, soit de l’espagnol *adiós*, soit du français *adieu*. En revanche, les Souletins conservent ici à la lettre *i* toute sa valeur de voyelle, et lui font même porter l’accent tonique (1).

Dans le groupe *ie*, il peut arriver parfois que *l’e* s’assimile à *l’i* pour se réduire à un simple prolongement de celui-ci ; l’ensemble du groupe devient alors un *i* plus ou moins nettement allongé. Il en est ainsi, par exemple, dans la prononciation bas-navarraise courante du mot *kanibet* = « couteau » : par amuïssement du *b* intervocalique, il se produit un groupe *ie* qui se réduit à un *i* plus ou moins allongé.

D’autre part, dirons-nous encore, toutes les fois que *l’i* suit l’une des trois voyelles *a*, *e* ou *o*, il doit normalement se diphtonguer avec elle. Aussi, lorsque, par amuïssement de consonnes intermédiaires, un *i* se trouve en contact postérieur avec l’une des trois voyelles en question, il se produit une diphtongue. Par exemple, le mot *hari* deviendra le monosyllabe *hai* chez ceux qui amuïssent *l’r* intervocalique ; le

---

suivant les cas ; en général, c’est lorsqu’il appartient à l’avant-dernière syllabe du mot que sa qualité de voyelle apparaît le plus nettement ; dans les autres cas il est plus bref, et, vu l’extrême rapidité de la prononciation basque courante, on pourrait avoir facilement l’illusion qu’il devient consonne. En souletin, l’existence d’un accent tonique bien caractérisé donne lieu de modifier comme il suit l’observation que nous venons de formuler : dans les groupes *i* + *voyelle*, *l’i* est toujours prononcé assez rapidement, sauf lorsqu’il portel’accent tonique.

(1) Sur quelques traitements particuliers du groupe *ia*, voir page 17, note.

nom d'une localité fameuse pour son vin, *Iroulégu*, deviendra, dans la prononciation courante de beaucoup de Bas-Navarrais, *Irulei*, avec *ei* diphtongué, par suite de l'amuïssement du *g* intervocalique ; le suffixe *egi* deviendra une diphtongue *ei* dans la prononciation bas-navarraise courante ; le mot *haritz* = « chêne » deviendra le monosyllabe *haitz* chez ceux qui amuïssent *l'r* intervocalique ; et le démonstratif *hori* deviendra chez ces mêmes Basques le monosyllabe *hoi*.

§ 39. — Traitement de *l'i* intervocalique.

De même que *l'u* intervocalique (§ 35), *l'i* intervocalique devient normalement consonne. Ex. : le mot *Baiona* est trissyllabique, parce que tout se passe comme si *l'i* formait diphtongue avec *l'a*. De même, *daiat* est dissyllabique ; et lorsque, dans les mots *galeria* = « galerie », *tsarkeria* = « mesquinerie », *bazkaria* = « le dîner », etc., on amuït *l'r* intervocalique, le nombre des syllabes se trouve diminué d'une unité : par exemple, le tétrasyllabe *galeria* devient le trissyllabe *galey* ; (voir § 44).

En vertu du principe que nous venons d'exposer, le souletin *šuria*, nominatif singulier de l'adjectif *šuri* = « blanc », deviendra dans la prononciation courante le dissyllabe *šuya*, par suite de l'amuïssement de *l'r* intervocalique. Exceptionnellement néanmoins, quelques-uns prononcent *šuí*, en faisant du mot un trissyllabe et en conservant à *l'i* sa valeur de voyelle, parce qu'ils maintiennent sur lui l'accent tonique. Mais, encore une fois, cette prononciation est loin d'être la plus générale (1).

§ 40. — Chute de *i* dans les diphtongues *ai*, *ei*, *oi*.

Nous avons signalé au § 6 deux traitements de la diphtongue *ai*, l'un consistant à la changer en *ei*,

---

(1) Le mot *Maria*, au contraire, est prononcé *Maía*, avec un *i* voyelle accentué.

et l'autre à en faire simplement un *i*. Mais on rencontre fréquemment un troisième traitement qui consiste à supprimer l'*i*. Ainsi l'on constate en biscayen la forme verbale *naz* pour *naiz* = « je suis ». De même, on trouve en de nombreux endroits des formes telles que *izatea* pour *izaitea* = « être », *erratea* pour *erraita* = « dire », etc. Parfois la diphtongue *ai* qui alterne ainsi avec une variante par *a* simple pourrait bien provenir d'un groupe *au* primitif ; tel serait le cas de *hainitz* = « beaucoup », qui alterne avec une forme *hanitz* dans certaines régions de la Basse-Navarre, et avec *hanits̃* en souletin. Si, comme il paraît probable, la racine de *hainitz* ou *hanitz* est la même que celle de l'adjectif *handi* = « grand », et si le type primitif de cet adjectif est *haundi* (encore conservé comme emphatique en Basse-Navarre), la forme originelle du mot pourrait bien avoir été *haunitz* (voir § 34).

Si la diphtongue *ai* perd souvent son *i*, il en est de même de la diphtongue *ei*, qui se réduit alors à *e* ; ex. : souletin *lešar(r)* = « frêne », qui correspond à *leizar(r)*, usité ailleurs (1). Mais comme *ei* peut lui-même provenir de *ai* (voir § 6), il en résulte que *ai* peut alterner avec *e* : ex. : guipuzcoan *amaika* = « onze », à côté du basque français *hameka* ; souletin *baizik*, à côté du bas-navarrais *bezik* ; souletin *bena* = « mais », à côté du bas-navarrais *bainan* ;

---

(1) Cf., suivant une observation de M'Ernault, la forme *Elespuru*, nom d'un condisciple que Victor Hugo eut en Espagne, et dont il garda un mauvais souvenir, de sorte que plus tard il donna ce même nom à un fou dans Cromwell (*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, I. p. 150) ; d'après une hypothèse fort plausible de M'Saroihandy, l'élément *Eles* représente probablement ici le mot *eleiza* = « église » ; bien que les exemples de chute d'un *a* organique devant une consonne ne soient pas fréquents, on en trouve quelques-uns pour les dérivés de *eleiza* ; (AZKUE, *Dicc.* I, page 232, col. 111).

souletin *beno* = « que », à côté du bas-navarrais *baino* (2) ; (Dechepare a les formes intermédiaires *bana* pour *baina*, et *bano*, qu'il écrit aussi *vano*, pour *baino*).

Ces réductions de *ai* ou *ei* à *a* ou *e* sont des phénomènes parallèles aux réductions de *au* ou *eu* à *a* ou *e* signalées au § 34.

De même que les groupes *ai* et *ei* perdent souvent leur *i*, le groupe *oi* se réduit parfois à *o* ; mais les exemples de réduction sont beaucoup moins fréquents pour cette diphtongue que pour les deux autres ; on peut citer le biscayen *noz* pour *noiz* = « quand ».

§ 41. — Epenthèses *d'i* consonnes intervocaliques.

Nous avons déjà signalé les épenthèses *d'i* consonnes intervocaliques qui se produisent normalement dans certaines régions après la voyelle *u* ; (voir §§ 30 et 31). Nous avons signalé également l'épenthèse *d'i* consonne que développe d'ordinaire la voyelle *i* lorsqu'elle est suivie d'une autre voyelle (§ 37).

Mais des épenthèses *d'i* consonnes intervocaliques se produisent parfois après d'autres voyelles, pour détruire des hiatus : en souletin et en biscayen on trouve, par exemple, *leial* = « fidèle », de l'espagnol *leal*.

§ 42. — Dans les mots d'emprunt, *l'i* provient parfois d'un *ü* roman.

Dans les dialectes qui, comme le labourdin, ne possèdent point le son de *ü* (u français), ou qui, comme le bas-navarrais, ne le possèdent que dans des conditions déterminées, *l'ü* des mots d'emprunt qui comportaient ce son dans leur langue d'origine a été parfois rendu par *i* : par exemple, le gascon ou béarnais *ürous* (du français « heureux ») est passé en bas-navarrais et en labourdin sous la forme *irus*, qui a pénétré également en souletin.

---

(1) Cf. les formes *apez* et *aphez* = « prêtre » ou « abbé », à côté de *apaiz* (guipuzcoan et haut-navarrais).

§ 43. —Chutes *d'i*  
initiaux  
ou internes.

Il n'est pas rare que *l'i* initial tombe en basque, et l'on observe de même des chutes *d'i* internes. Mais nous ne mentionnerons ici ces deux faits que pour mémoire, devant étudier plus complètement le premier au § 46 et le second au § 47.



## CHAPITRE II

### Généralités sur les voyelles et semi-voyelles

---

§ 44. — Observations  
d'ensemble.

De tout ce qui précède, nous pouvons déduire quelques observations générales.

1° Tout d'abord le vocalisme de la langue basque présente dans son ensemble une très grande analogie avec celui de la langue castillane, malgré quelques divergences de détail.

2° Parmi les voyelles, il en est deux que nous appellerons *faibles*, qui deviennent facilement consonnes : ce sont les lettres *u* et *i* ; les trois autres voyelles, *a*, *e*, *o*, que nous appellerons fortes, ne peuvent devenir consonnes qu'à la condition de perdre leur timbre propre et d'emprunter celui d'une des deux voyelles de l'autre groupe. Ceci posé, nous formulerons la double observation suivante :

Dans les cas de contact entre une voyelle susceptible de devenir consonne (*u* ou *i*) et une voyelle non susceptible de le devenir (*a*, *e*, *o*), le basque est normalement rebelle à la diphtongaison si la voyelle faible précède l'autre, et il diphtongue au contraire presque forcément si la voyelle forte est la première.

D'une façon générale, d'ailleurs, on peut dire que dans les groupes où une voyelle plus forte précède une voyelle plus faible, le basque a une tendance marquée à la diphtongaison.

La répugnance qu'il éprouve normalement à diphtonguer une voyelle faible, lorsqu'elle *précède* une autre voyelle, constitue l'une des différences les plus caractéristiques entre les tendances phonétiques du basque d'une part et celles du castillan (et aussi, dans une forte mesure, du français) d'autre part.

Dans le fait suivant déjà signalé en son lieu (§§ 35

et 39) il faut sans doute voir une conséquence de la tendance extrêmement forte qui pousse la langue basque à la diphtongaison lorsqu'une voyelle faible *suit* une voyelle forte : quand un *i* ou un *u* se trouve placé entre deux autres voyelles, il devient normalement consonne. Il est difficile de dire avec laquelle des deux voyelles il fait alors syllabe en réalité, et si c'est avec celle qui le précède ou avec celle qui le suit, mais tout se passe comme s'il formait diphtongue avec la voyelle précédente (1).

3° Lorsque, par amuïssement de consonnes intermédiaires, deux sons vocaliques semblables se suivent, il en résulte une voyelle double (*aa, oo, ee, uu, ii*), dans laquelle le second élément sonne beaucoup plus faiblement que le premier, dont il tend à n'être plus qu'une simple prolongation (2).

---

(1) Chez certains Basques, en prononciation lente ou forte, *l'i*, dans les cas de cette sorte, est nettement syllabisé avec la voyelle précédente. L'un des sujets chez qui nous avons constaté le plus clairement cette particularité est un sandalier, originaire de St-Jean-Pied-de-Port et ayant longtemps séjourné à Bidart. *L'i* intervocalique est chez lui une voyelle très brève plutôt qu'une consonne. Ce sujet est chantre à l'église de la localité où il réside, et, naturellement, il étend sa manière d'articuler *l'i* intervocalique à la prononciation du latin, par exemple pour les mots *ejus* et *alleluia*. Son articulation des deux syllabes finales de ce dernier mot rappelle celle des chanteurs grecs de St-Julien-le-Pauvre, pour lesquels *l'i* intervocalique est également une semi-voyelle assez longue.

(2) D'après le Père Ormaechea (Rev. internat. des Et. basques, année 1918, pp. 3 et 4), il arrive parfois qu'en certaines régions du pays basque espagnol, dans les groupes consistant en une voyelle redoublée, c'est la seconde qui est accentuée; il donne comme exemple le mot *beraa* = « blando (de condición) », et les adjectifs ou substantifs dérivés du génitif pluriel en *en* des noms à radical terminé par *e* : *semeena* = « celui des fils » ; *andreena* = « celui des dames », etc. — Cette exception n'empêche pas *qu'en général*, comme nous l'indiquons dans notre texte, la première voyelle ne soit la plus fortement prononcée. — Sur cette question, voir un autre article du même auteur, *ibid.*, janv.-juin 1919, page 45.

En d'autres termes, le phonème incline à devenir une simple voyelle longue ; mais l'allongement lui-même est plus ou moins perceptible, et il disparaît d'autant plus que le mot est plus usuel. Dans les mots extrêmement usités, il devient même insensible, comme c'est le cas dans *ere*, prononcé *e*, et surtout dans *batere*, prononcé *bate*, ainsi que dans les mots souletins *deüf-ere* et *haboro*, prononcés respectivement *deüfè* et *habó* (1).

Certains Basques, surtout dans la Basse-Navarre, présentent une tendance marquée à donner toujours des nuances ouvertes aux quatre voyelles *o*, *e*, *u*, *i* ; (cf. §§ 8, 16, 26, 27 et 37).

§ 45. — Des élisions.

Tous les dialectes basques présentent des exemples d'élisions, principalement dans la formation des mots composés : par exemple dans *sukhalde* = « cuisine », il est possible qu'il y ait eu élision d'un *o* final devant un *a*, si du moins ce mot doit s'interpréter comme provenant de *suko* + *alde* = « côté du feu ».

Mais le dialecte qui pratique le plus largement l'élision est sans doute le souletin, où de nombreux mots voient couramment leur voyelle finale s'élider lorsque le mot suivant commence par une voyelle : c'est le cas en particulier des mots *eta* = « et » et *bená* = « mais ». Il va sans dire que dans les expressions toutes faites ces élisions sont particulièrement fréquentes : ex. : *ala-ba-d'ere* (prononcé *ala-ba-de*) pour *hala ba-da ere*; *ag' ago!* = « attends, attends » ! pour *ago ago* ! Peut-être la fréquence des élisions

---

(1) Sur le traitement des rencontres de voyelles qui se produisent dans le corps des mots par chute de consonnes intermédiaires, voir un excellent résumé de M' Vinson, *Premier essai de phonétique basque*, pages 432-433. — Sur quelques cas de métaphonie sans contact immédiat des voyelles intéressées, voir plus haut, page 17, note.

a-t-elle été facilitée en souletin par l'accent tonique, qui, en atténuant souvent l'intensité des finales, a pu diminuer leur importance et favoriser ainsi leur disparition.

§ 46. — Chutes  
de voyelles  
initiales.

La voyelle initiale de certains mots est tombée parfois dans la prononciation, quand la consonne ou le groupe consonantique qui la suivait était apte au moins dans l'état actuel de la langue, à devenir initial. En voici quelques exemples : *phaile* = « faucheur » (bas-navarrais de Baïgorry), pour *ephaile* (bas-navarrais, souletin); *purdi* = « derrière » (haut-navarrais du Baztan, bas-navarrais des Aldudes), pour *ipurdi* ou *iphurdi*, forme usitée dans la plupart des autres dialectes ; *purdiko* = « coup ou choc dans le derrière » (haut-navarrais du Baztan) pour *ipurdiko*; *loba* = « neveu » (guipuzcoan, biscayen) et *l̃oba* =, « neveu » ou « nièce » (souletin) pour *il̃oba* = « neveu » ou « nièce » ; souletin *senide* = « qui a le même prénom » (= esp. *tocayo*), pour *isenide* ou *izenide*, formé de *izen* = « nom » et *-ide*, suffixe indiquant l'affinité ; (la forme *izenide* est conservée en guipuzcoan, d'après le dictionnaire trilingue d'Araquistain, et l'on trouve l'équivalent *izenkide* dans le haut-navarrais du Baztan et en labourdin).

C'est peut-être par une chute semblable que s'explique la forme *talaia* (biscayen), de l'espagnol *atalaya*, à moins qu'il n'y ait tout simplement ici un exemple de mot mal coupé : dans l'expression espagnole *la atalaya*, qui se prononce en réalité *latakaya* (ou à peu de chose près), *l'a* qui précède le *t* a pu être interprété comme appartenant uniquement à l'article; (voir § 192).

Quelques noms de famille dérivés du mot *eïse* ou d'une de ses variantes présentent une chute de *l'e*

initial : telles sont les formes *Chavarri*, *Xavier* (1), *Chabert*, *Chevert*, etc.

De même, *l'e* initial tombe parfois dans' les noms de famille dérivés du mot *eliza*, par exemple dans *Lissalde* pour *Elizalde* et dans *Lissagaray* pour *Elizagarai* (2).

Dans quelques formes verbales, le préfixe *e* qui normalement s'ajoute au thème de certains verbes (§ 54) apparaît supprimé : tels sont l'impératif *Karzu* (§ 169, II), et la variante *torri*, pour *etorri* (3) (§ 192).

On peut se demander, comme nous le verrons au § 169, II, s'il n'y a pas une suppression analogue dans la conjugaison du verbe *khendu* = « ôter ».

Les suppressions de voyelle initiale ont parfois pour effet, semble-t-il, de faire retourner certains mots à un état plus primitif ; il peut en être ainsi non seulement pour les formes verbales citées ci-dessus, où un préfixe *e* est supprimé, mais encore

---

(1) Sur le nom de lieu *Xavier* ou *Javier*, voir le remarquable article de M'Menéndez Pidal : *Sobre las vocales ibéricas e y o en los nombres toponímicos* (Revista de Filología española, année 1918, p. 225 et suivantes). Dans ce même article, p. 229, l'auteur remarque qu'Oihénart basquise sous la forme *Irumberri* le nom de lieu *Lumbier*, et cette identification est tout à fait vraisemblable ; si dans l'élément *irun l'i* était bien primitif, nous aurons ici un exemple de plus de la chute d'un *i* initial ; (cf. l'espagnol *Lérida*, du latin *llerda*).

(2) Dans quelques uns des noms de famille où un *e* initial est tombé, il est possible que cette chute ait été produite ou favorisée, elle aussi, par une mauvaise coupure : les noms de famille basques étaient ou sont encore fréquemment, tant en France qu'en Espagne, précédés de la préposition romane *de* ; on conçoit dès lors que dans des formes telles que *de Eliçagaray*, *deliçagaray* ou *d'Eliçagaray*, etc., *l'e* initial du nom proprement dit ait pu être considéré fautivement comme appartenant à la préposition.

(3) On trouvera d'autres exemples de chutes *d'e* initiaux dans le travail déjà cité de M'Uhlenbeck, Rev. internat. des ét. basques, année 1909, p. 497 ; p. 37 du tirage à part.

pour certains noms où un élément initial *i* paraît être, si une théorie ingénieuse et très vraisemblable de Schuchardt (1) est exacte, un ancien préfixe devenu plus tard partie intégrante du thème, sa valeur originelle ayant été oblitérée et perdue de vue. C'est ainsi que le mot *ibai* = « cours d'eau », réapparaît, semble-t-il, sous sa forme primitive, dans le premier élément du nom de lieu *Baigorri* (Baïgorry), qui dans ce cas signifierait « rivière rouge ». Cette appellation serait particulièrement juste en ce qui concerne la Nive de St-Etienne-de-Baïgorry, dont les eaux deviennent rouges dès que la pluie tombe en abondance ; et leur teinte est alors tellement forte qu'elle persiste même après leur jonction avec la Nive de St Jean-Pied-de-Port : à leur arrivée à Bayonne, toute la rivière est encore rouge, et cette couleur ne disparaît que plusieurs centaines de mètres après le confluent de la Nive et de l'Adour. -Dans cette même hypothèse, l'une des étymologies que l'on a données du nom de Bayonne, *Bai ona* = « la bonne rivière », devient également assez plausible : on sait que le nom de Bayonne a été porté à l'origine par le nouveau quartier ou « *Bourg-Neuf* » qui s'était construit dans les derniers siècles du moyen âge sur la rive droite de la Nive, dans un endroit où primitivement

---

(1) *Rev. internat. des ét. basques*, juillet-septembre 1912, p. 282. — Sur ce préfixe, voir aussi VINSON, *Rev. de ling.*, t. II, p. 238 et suiv. — Suivant une remarque fort juste de M'Ernault, un exemple particulièrement net de préfixation de l'élément *i* est le mot *iratze* = « fougère ». Il est bien difficile en effet de ne pas voir dans ce mot la racine que nous retrouvons dans le gaulois *ratis*. Il s'agit ici d'un emprunt fait par le basque au celtique, car cette racine est indo-européenne ; seulement, dans les autres idiomes de même souche, elle présente un *p* initial (ou un produit de cette labiale), qui, en celtique, est normalement tombé devant *l'*. (Cf. Alfred HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz*, Leipzig, Teubner, 1901).

il ne devait y avoir que des champs ou des terrains maraîchers, dont le nom de rue *Pannecau* est probablement un souvenir. Ce quartier nouveau était sans doute en majorité peuplé de Basques, ainsi que la bande de terrain qui lui faisait face sur la rive opposée entre le bord de la rivière et la partie Est des remparts de la ville, région dont la rue principale porte encore le nom de rue *des Basques*. On conçoit dès lors que cette population riveraine de la Nive elle-même ou des canaux qui s'en détachaient ait pu donner à l'ensemble du domaine qu'elle occupait le nom de *Bai ona* = « la bonne rivière », soit qu'elle voulût indiquer par là que c'était la partie la meilleure de ce vaste port qu'était l'agglomération bayonnaise, soit pour toute autre raison qui nous échappe aujourd'hui. (C'est seulement vers le XII<sup>e</sup> siècle que l'appellation de *Bayona* ou *Bayonne* a évincé l'antique dénomination de *Labort* ou *Labourd*, du latin *lapurdum* ; l'importance prise à cette époque par les nouveaux quartiers qui bordaient la Nive à droite et à gauche paraît avoir été la cause de la substitution du nom de la nouvelle ville à celui du vieil *oppidum* primitif ; voir DUBARAT et DARANATZ, *Recherches sur la ville et sur l'église de Bayonne*, Bayonne, imprimerie Lasserre, Pau, A. Lafont et V<sup>o</sup>c Ribaut, 1910 (1).

Quoi qu'il en soit, on remarquera que les deux voyelles les plus sujettes à tomber à l'initiale sont *e* et *i*. En ce qui concerne la chute de cette dernière, on trouvera d'autres exemples dans l'ouvrage déjà

---

(1) En dehors de l'explication par un type basque \* *bai-ona*, l'etymologie la plus vraisemblable que l'on ait proposée du nom de Bayonne est celle qui y voit un augmentatif gascon du mot latin ou roman *baia* = « baie » ; ce nom aurait été justifié par la vaste étendue d'eau que forment (et formaient plus encore autrefois) la Nive et l'Adour à leur confluent ; (voir VINSON, *Rev. internat. des études basques*, janvier-juin 1919, page 68).

cité de M<sup>r</sup>Uhlenbeck, p. 498 ; p. 38 du tirage à part (1).

§ 47. — Chutes  
de voyelles  
internes.

Nous avons signalé au § 23 quelques exemples de chute d'un *e* entre une *r* et une autre consonne. Mais la voyelle *e* est parfois tombée également dans d'autres combinaisons où elle se trouvait interconsonantique. Nous en avons un exemple dans la déclinaison du démonstratif *hau* : aux divers cas du singulier où la désinence comporte l'élément *-ta-*, *l'e* qui le précédait s'est généralement conservé dans les dialectes basques espagnols, qui disent *onetako*, *onetan*, *onetarik*,. etc. Mais il est tombé dans les dialectes basques français, où les formes que nous venons de citer ont été influencées par les deux autres démonstratifs, principalement *hura*, qui possède aux mêmes cas des formes telles que *hartako*, *hartan*, *hartarik*, etc. — La chute de *l'e*, là où elle s'est produite dans la déclinaison de *hau*, a dû être relativement tardive, car si le contact entre *l'n* et le *t* dans des formes du type *huntako* se fût produit de bonne heure, le *t* se serait changé en *d* en labourdin et en bas-navarrais ; (voir § 111) (1).

Si *l'e* interconsonantique interne est parfois tombé en basque, il semble que des *i* interconsonantiques internes aient pu subir le même sort ; M<sup>r</sup>Uhlenbeck

---

(1) Comme on le voit, les chutes de voyelles initiales paraissent sensiblement plus fréquentes en basque que dans les langues romanes des territoires voisins, sans que dans celles-ci elles soient des phénomènes complètement inconnus, comme le montrent par exemple le français méridional *gleisa*, du latin *ecclesia*, l'espagnol moderne *jadear* = « être essoufflé » (le primitif *ijadear* se trouve encore chez Cervantes), et la forme populaire *bujero* pour *agujero*, usitée en quelques régions de l'Espagne.

(2) Voir d'autres exemples de chutes *d'e* interconsonantiques internes dans UHLENBECK, *ibid.*, pp. 497-498; pp. 37-38 du tirage à part.



cite une forme *hertar(r)* pour *herritar(r)* = « compatriote » (1). Il remarque de même que les mots *artzain* = « gardeur de brebis »; *itzain* = « gardeur de bœufs », peuvent être de simples contractions pour *ardizain* (de *ardi* = « brebis ») et *idizain* (de *idi* = « bœuf ») ; et cette conjecture est en effet vraisemblable. A la rigueur, on pourrait supposer que dans *artzain* et *itzain* nous avons affaire à des éléments primitifs *ard* et *id*, dépouillés d'une terminaison *i* qui pourrait avoir été un suffixe servant à former des noms d'animaux, et que nous retrouvons dans *zaldi* = « cheval », *behi* = « vache », et peut-être même dans *erbi* = « lièvre ». Mais la comparaison avec *ertzen* pour *erditzen* = « mettre bas », également cité par M<sup>r</sup> Uhlenbeck, rend plus probable l'explication de *artzain* et *itzain* par une chute véritable *d'i* interconsonantique.

En tout cas, des exemples bien caractérisés de chutes semblables nous sont fournis par les formes verbales souletines *güntian*, *züntian*, *züntien*, qui correspondent en labourdin et en bas-navarrais à *ginituen*, *zinituen* et *zinituzten*.

Il semble que parfois la voyelle *o* elle-même ait pu tomber en position interconsonantique (2). Telle

---

(1) On constate une chute semblable d'un *i* entre une *r* forte et une autre consonne pour le mot *arkaitz* = « gros rocher isolé », dans le premier élément duquel on s'accorde à voir le mot *arri* ou *harri* = « pierre », bien que les auteurs donnent des interprétations différentes pour le second élément *-kaitz* ; (§ 171). Il est vraisemblable que le nom propre *Hardoy* doit être, d'une façon semblable, interprété *Harridoy* = « endroit pierreux » ; en tout cas, pour le nom de lieu *Archiloa*, qui désigne un creux dans la falaise entre Saint-Jean-de-Luz et Guéthary, les gens du pays ont encore conscience de la façon dont le mot est formé, et ils l'interprètent comme équivalant à *Harrisiloa* = « le trou dans la pierre ». Cf. le nom de famille *Harçoury*, qui semble devoir signifier « pierre blanche ».

(2) Voir UHLENBECK, *ibid.*, p. 499 ; p. 39 du tirage à part.

est du moins l'une des interprétations possibles de la forme *ezein*, que l'on trouve dans Oihenart et aussi dans Dechepare, sous la variante orthographique *eceyn*. M<sup>r</sup> Uhlenbeck explique ce mot, qui signifie « quelconque », comme provenant de *edozein*, qui a le même sens, par chute de *l'o* interconsonantique, et réduction du groupe *dz* ainsi créé, à un simple *z* (1). Toutefois, *ezein* pourrait s'expliquer, à la rigueur, par une contraction d'une autre sorte : il y aurait eu chute du *d* intervocalique de l'élément *edo*, et réduction du groupe *eo* à *e*.

§ 48. — Chutes, apparentes ou réelles, de voyelles finales.

Nous avons déjà signalé (§ 5) les cas de disparition d'un *a* final que nous fournissent certaines formes, telles que *gerezi* = « cerise », et *khoro* = « couronne », et nous avons indiqué la difficulté qu'ils présentent, car on peut formuler trois hypothèses pour les expliquer :

1° la disparition de *l'a* final postvocalique serait un phénomène spontané, analogue à des chutes du même genre que nous constatons en béarnais et en gascon, mais non influencé par celles-ci ;

2° elle serait due à une influence gasconne ou béarnaise plus ou moins directe ;

3° elle serait causée par une interprétation fautive qui l'aurait fait prendre pour un suffixe de déclinaison.

Un fait qui contribuerait à fortifier la première de ces trois hypothèses et à nous faire considérer certaines chutes *d'a* final postvocalique comme des phénomènes spontanés, c'est que *l'o* final lui-même est parfois tombé après un *i* : telle paraît être, du moins, l'explication des formes *oroldi* = « mousse »

---

(1) La graphie *eceyn* doit peut-être s'interpréter comme équivalant à *etzein*, car il semble que chez Dechepare *c* ait parfois la valeur de *tz*.

(biscayen et souletin) et *goroldi* (labourdin), qui alternent avec *oroldio* (bas-navarrais) et *goroldio* (labourdin).

Il n'est pas absolument sûr que nous ayons affaire à une chute véritable *d'e* final dans les formes *kedar(r)* et *kheldar(r)*, qui alternent avec *khedarre* = « suie ». Peut-être s'agit-il ici de suffixes différents bien qu'apparentés, et il est possible que la même explication doive s'appliquer aux deux séries de formes *baratz* et *baratze* = « jardin », *arraultz* ou *arrautz* et *arraultze* = « œuf ».

Le mot qui signifie « frère » présente un assez grand nombre de formes différentes : M<sup>r</sup> Azkue cite les suivantes : *anae*, *anai*, *anaia*, *anaje*, *anaše* ; à cette énumération, on pourrait ajouter la variante *ani*, usitée en bas-navarrais, et qui n'est évidemment qu'une de ces réductions de *ai* à *i*, si fréquentes dans ce dialecte. Quant à la forme *anai* elle-même, M<sup>r</sup> Uhlenbeck semble la considérer comme provenant du type *anaie* par chute de *l'e* final. Toutefois, nous proposerions volontiers pour toutes ces variantes la filiation suivante : le type primitif serait *anae*, d'où *anai* proviendrait par simple changement de *ae* en *ai*. Quant à *anaie*, il serait dû à une intercalation *d'i* consonne destinée à détruire l'hiatus ; *anaje* et *anaše* ne sont, en toute hypothèse, que des altérations phonétiques, (normales dans les dialectes auxquelles elles appartiennent), de *anaie*. Enfin *anaia* s'expliquerait par une de ces alternances, si fréquentes à la finale, entre *e* et *a* ; (voir § 6).

M<sup>r</sup> Vinson, dans son *Premier essai de phonétique basque*, note que la désinence *-er*, employée dans certaines régions pour le datif pluriel, paraît due à une chute de *l'i* final du type *-eri*. Nous ajouterons que cette chute, de caractère quelque peu exceptionnel, s'explique peut-être par le désir de rapprocher,

quant au nombre des syllabes, le type *-eri* du type *-ei*, dans lequel les deux voyelles formaient sans doute déjà une diphtongue ; en d'autres termes, *-er* serait dû à une sorte de contamination entre *-eri* et *-ei*.

§ 49. — De certains dédoublements de voyelles.

Un certain nombre de mots se présentent sous un double aspect suivant les régions : avec une voyelle double dans les unes et une voyelle simple dans les autres. Dans les régions où la voyelle est double il peut s'intercaler entre les deux voyelles semblables un élément consonantique (*h* ou *g*). Ex. : à côté de *zar(r)* = « vieux » (haut-navarrais, biscayen commun, bas-navarrais de Salazar, guipuzcoan, roncalais), nous trouvons les formes *zaar(r)* (biscayen de Marquina), *zahar(r)* (bas-navarrais, labourdin, souletin) et *zagar(r)* (haut-navarrais du Baztan) ; à côté de *me* = « mince » ou « maigre » (haut-navarrais, biscayen commun, bas-navarrais de Salazar, guipuzcoan commun, roncalais), on trouve *mee* (haut-navarrais du Baztan, biscayen) et *mehe* (bas-navarrais, labourdin, souletin) ; à côté de *mi* = « langue » (haut-navarrais, guipuzcoan, roncalais d'Ustarroz); en trouve *mii* (guipuzcoan) et *mihi* (bas-navarrais, labourdin, souletin) ; à côté de *mai* = « table » (haut-navarrais commun, biscayen commun, bas-navarrais de Salazar, guipuzcoan commun, roncalais), on trouve *mahai* (bas-navarrais) et *mahain* (bas-navarrais, labourdin, souletin) (1).

A première vue il semblerait que l'explication la plus simple de cette dualité de formes fût la suivante : les types primitifs seraient ceux où la voyelle

---

(2) La forme *mahi* citée par M<sup>r</sup> Azkue pour le bas-navarrais des Aldudes et la forme *mahin*, non citée par lui, mais normale en bas-navarrais occidental, ne sont sans doute que des réductions des types *mahai* et *mahain* par changement de *ai* en *i* ; (voir § 6).

est double, avec une consonne intermédiaire (*g* ou *h*) ; mais cette consonne étant devenue muette dans de nombreuses régions, il en est résulté des formes à voyelle double en hiatus : *zaar*, *mee*, *mii*, *maai* ou *maain* ; seulement celles-ci ne se sont conservées qu'en peu d'endroits (quelques-unes d'entre elles ont même complètement disparu), de sorte que dans les régions où la consonne médiane était muette, les formes à voyelle simplifiée par contraction ont fini par prévaloir.

Il est sûr que cette explication est exacte pour certains mots, par exemple pour *ate* = « canard », usité en certaines régions du pays basque espagnol, et qui provient de *aate* ou *ahate* ; le type à voyelle double est certainement primitif ici, comme le prouve le latin *anate*. Mais pour d'autres mots les considérations que nous allons exposer semblent nous inviter à renverser les termes de l'hypothèse et à considérer les formes à voyelle simple comme les plus primitives. En effet, il est quelques mots d'emprunt où une voyelle simple du roman s'est dédoublée en basque. Dans le mot *šahako*, qui désigne les petites outres appelées *botas* en espagnol, il paraît difficile de ne pas voir l'espagnol *saco*, d'autant qu'il existe dans le bas-navarrais de Salazar et le roncalais une variante *šako* (1). Il paraît plus difficile encore de ne pas voir dans le souletin *mahanka* = « manche de vêtement » une forme romane *manca*, du latin *manica*, et dans le mot *mihimen* = « osier » (bas-navarrais et souletin) le

---

(1) En présence du rapport qui existe entre l'espagnol *saco* = « sac », et le basque *šako* ou *šahuko* = « outre de petite dimension », on serait tenté de rapprocher de même du français sac l'espagnol *zaque* = « outre » ; mais cette dernière forme semble provenir d'un mot arabe possédant un *zay* initial, ce qui paraît exclure toute pal-enté entre *sac* et *zaque*.

latin *vimen*, avec le changement de *v* en *m* qui est si fréquent en basque et que d'ailleurs nous trouvons aussi dans l'espagnol *mimbre*. Ici encore il existe des variantes à voyelle simple : *mimen* (biscayen commun, bas-navarrais, roncalais), *mimin* (biscayen d'Arratia) ; (cf. le nom propre basque français *Mimiague*). Dès lors, on est autorisé à faire le raisonnement suivant : si *l'i* du, latin *vimen* a pu se dédoubler pour donner une forme *mihimen* dans laquelle la consonne médiane a été ajoutée simplement pour détruire l'hiatus, et si une forme *šako* a pu donner *šahako* par le même processus, un primitif *mi* a bien pu donner *mihi* comme aussi un primitif *zar* a bien pu donner *zahar(r)*.

Si maintenant on recherche pourquoi certaines voyelles simples primitives se seraient ainsi dédoublées, il est clair qu'on en est réduit aux conjectures ; mais on peut supposer avec quelque vraisemblance que peut-être il y aurait là une trace d'accent tonique ou prosodique primitif.

Il n'est pas impossible d'ailleurs de concilier, malgré leur opposition apparente, les deux hypothèses que nous venons d'exposer ci-dessus. Nous croyons que réellement des voyelles simples primitives se sont dédoublées. Mais ici il y a place pour deux suppositions :

1° le dédoublement n'aura eu lieu que dans certaines parties du pays basque, et non point dans les autres, où les voyelles des mots qui nous occupent seront toujours restées simples ;

2° le dédoublement aura été général dans tout le pays basque à un moment donné, mais là où une consonne médiane n'a pu réussir à s'établir ou à se maintenir, il y a eu régression à l'état primitif par contraction de la voyelle double ; dans ce cas, les régions même qui disent aujourd'hui *zar*, *me*, *mi*,

*mai*, etc., auraient dit comme les autres, à un moment donné, *zaar*, *mee*, *mii*, *maai*, etc.

En l'absence de documents anciens, il est impossible de dire laquelle de ces deux hypothèses est la plus conforme à la réalité (1).

§ 50. — Des  
épenhèses  
de voyelles.

Nous ne mentionnons ici que pour mémoire certaines épenhèses de voyelles dont nous traiterons plus longuement à propos de divers éléments consonantiques : nous voulons parler de l'addition d'une voyelle prothétique dans les mots qui devraient commencer par *r*, et aussi des voyelles épenhétiques que le basque, à un moment donné de son histoire, employait à détruire les combinaisons du type *liquante* + *liquide*.

Ainsi que nous le verrons, dans la prothèse d'une voyelle initiale avant *r* la qualité de la voyelle prothétique a été souvent déterminée par celle de la voyelle suivante : en d'autres termes, la voyelle qui suivait *l'r* a souvent exercé une influence analogique ayant pour résultat de faire que la voyelle prothétique fût choisie semblable à elle.

Une influence analogique du même genre est de règle dans les cas d'épenhèse entre *liquante* et *liquide* auxquels nous faisons allusion dans le premier alinéa du présent paragraphe.

§ 51. — Cas  
d'assimilations  
et de dissimi-  
lations entre  
voyelles.

Mais entre voyelles déjà existantes il s'est produit parfois des réactions du même genre, qui ont eu pour effet de rendre semblables les voyelles de deux syllabes successives. Ainsi, le représentant basque

---

(1) Aux exemples cités dans ce paragraphe, on pourrait ajouter les doublets *šē* = « petit » ou « menu » (haut-navarrais du Baztan et de Lesaca, bas-navarrais de Salazar, roncalais de Vidangoz) et *šēhe* (bas-navarrais, labourdin, souletin). — Si dans le nom propre *Suhubiette* l'élément *suhubi* n'est qu'une variante du mot *zubi*, nous aurions encore ici un spécimen de la même dualité de formes.

du latin *diluvium* se présente sous les formes *tulubio*, *tulubia* et *tulumio*. Sans doute, il a pu y avoir ici une influence analogique de l'espagnol *turbión*, comme la variante *turebio* semble en témoigner. Mais il est facile de citer des cas où une influence analogique d'un mot roman ne saurait être envisagée, et où l'assimilation des voyelles successives est forcément un phénomène tout spontané : aux exemples cités au § 27, II, nous pouvons ajouter, entre autres, la variante *ũĩũ* = « mouche », commune dans la Haute-Soule, pour *ũĩi*, *ũli* et *uli* usités ailleurs ; (le type *uli* est commun en labourdin et dans le haut-navarrais du Baztan ; il est également, paraît-il, employé aux Aldudes). De même, le premier *u* de la forme souletine *puhuiũ*, extraite d'Alhabe par M<sup>r</sup> l'abbé Azkue, ne paraît pas être un reste de prononciation archaïque de la diphtongue *oe* du latin *foenuculum*, mais bien le résultat de la transformation d'un *e* ancien (1) sous l'influence attractive de l'*u* suivant ; (voir § 208, note) (2). Aux exemples qui précèdent nous pouvons ajouter ceux-ci : biscayen *guzur(r)* pour *gezur(r)* = « mensonge » ; bas-navarrais *ainguru* et souletin *aingürü* pour *aingeru* =

---

(1) Peut-être l'assimilation s'était-elle produite dès le latin populaire ou le roman primitif, comme tendrait à le faire croire la forme catalane *funoll*.

(2) Dans la forme bas-navarraise *tafaila* (latin *tobalea*), peut-être avons-nous encore un exemple d'attraction assimilatrice de voyelles : dans ce cas, l'*a* de la deuxième syllabe aurait agi sur la voyelle *o* que la première syllabe eût primitivement possédée ; mais il est également fort possible qu'à la première syllabe l'apophonie se soit produite dès le roman : dans une forme gasconne ou béarnaise primitive \* *toĩala* l'*o* a pu se changer en *a* sous l'influence du *v* suivant : cf. *nau*, du latin *novem*, *nau*, du latin *novum*, *nabe* (anciennement *nava*), du latin *noua* ; il a donc pu exister une forme romane \* *tavaĩa*. (En castillan même l'*o* du latin *novacula* est devenu un *a* dans *navaja*).



« ange » (latin *angelus*) ; M<sup>r</sup> Vinson (*Prem. essai de phonét. basque*) cite de même *bohor(r)* pour *behor(r)* = « jument », *arrozoin* pour *arrazoin* = « raison », *errotor(r)* pour *erretor(r)* = « curé » (1).

Parfois l'assimilation de deux voyelles successives a été suivie de la résorption de celle des deux qui a exercé un pouvoir assimilateur ; ainsi doit s'expliquer *tupla* = « oignon » (roncalais d'Ustarroz), qui doit procéder d'un type *tupula* résultant de l'assimilation de la première voyelle à la seconde dans la forme courante *tipula*.

Si dans plusieurs des exemples précédents c'est la première voyelle qui a subi l'influence de la seconde, nous avons le phénomène inverse dans la variante *toloz* (biscayen de Marquina) pour *tolez* (biscayen), qui représente soit le castillan *doblez* lui-même, soit une forme romane dialectale proche parente de ce même mot castillan (voir § 110, II) : ici, en effet, c'est la première voyelle qui a déteint sur la seconde ; et nous ne pensons pas qu'il faille voir là une contamination avec une ancienne forme gasconne *\*dolos* qu'aurait produite le latin *dolosus* : nous croyons plutôt que le phénomène a été pleinement spontané. (Le guipuzcoan a un verbe *toloztatu* et le biscayen un verbe *toloztu*, dont le thème verbal paraît directement emprunté à ce même *toloz*).

C'est encore la voyelle initiale qui a déteint sur la seconde dans le souletin *urthuki*, variante de *urthiki* = « jeter » ou « rejeter » ; et il en est de même dans le labourdin *gurruntzi*, déjà cité par ailleurs, si, d'après la judicieuse hypothèse de M<sup>r</sup>

---

(2) Comme l'observe le même auteur, les formes *memento* et *mement* = « moment » présentent, elles aussi, une assimilation de la première voyelle à la seconde.— M<sup>r</sup> de Charencey propose une explication analogue pour le premier *a* de *Donaphaleu* = « Saint-Palais ».

Uhlenbeck, cette forme représente le castillan *correncia* par l'intermédiaire d'un type primitif qui aurait été *gurrentzi*.

Dans *ukutu*, usité en plusieurs régions de la Biscaye pour *ukitu* = « toucher », il est difficile de dire si la voyelle assimilatrice a été celle de la première syllabe ou celle de la troisième, bien que la première de ces deux hypothèses nous paraisse la plus vraisemblable ; (cf. le souletin *urthuki* pour *urthiki*, déjà cité). Peut-être d'ailleurs la voyelle de la première syllabe et celle de la troisième ont-elles exercé conjointement (1) l'influence assimilatrice.

Nous noterons, en terminant, que l'assimilation des voyelles est un procédé très usité, en certaines régions du moins, telle que la Soule, dans le langage enfantin : nous voulons dire non seulement dans le langage que parlent réellement les enfants, mais aussi dans celui que l'on emploie en s'adressant à eux. On y fera usage, par exemple, de formes telles que *ukhusi* pour *ikhusi* = « voir », *utsusi* pour *itsusi* = « laid », *bõlo* pour *bero* = « chaud », etc. Cette pratique n'est qu'un cas particulier de la tendance au redoublement qui, en basque comme dans les autres langues en général, est une des caractéristiques du langage enfantin (2).

Les exemples de dissimilations entre voyelles sont infiniment plus rares que les cas d'assimilations. Dans la forme *t̃sakolat* = « chocolat » qui, en souletin, est employée concurremment avec *t̃sokolat*, il n'est pas sûr que la dissimilation se soit produite

---

(1) Il en serait de même dans le souletin *züzülü* = « banc de cheminée », si, comme il est possible, il représente le lat. \* *subselliu*.

(2) Ainsi ont pris naissance des diminutifs familiers de pré-noms, comme *Bortól*; (cf. l'esp. *Bartolo*).

en basque même : le mot a pu être emprunté directement à l'espagnol populaire *chocolate*, que l'on trouve notamment chez Pereda ; (ailleurs on dit *t̃sokolate*, *̃sokolate* et *s̃okolet*). — Nous ignorons également si dans *serora* = « religieuse », la dissimilation s'est produite en basque même.

§ 52. — Méta-  
thèses de  
voyelles.

Les métathèses de voyelles ne sont pas fréquentes en basque ; on en trouve cependant quelques exemples : M<sup>r</sup> Uhlenbeck cite, comme existant dans un dialecte basque espagnol, une forme *ikutu* pour *ukitu* = « toucher ». — Peut-être aussi la forme *turebio* = « déluge », déjà citée au § 51, serait-elle due à une métathèse pour une forme *terubio*, qui représenterait plus régulièrement le vocalisme du latin *diluvium* (1).

---

(1) Sur les permutations de voyelles en général, voir un excellent résumé de M<sup>r</sup> Vinson, *Prem. essai de phonét. basque*, pages 434-437.

## CHAPITRE III

# De l'accent tonique

---

§ 53. — Observations générales.

Au point de vue de l'accent tonique, il y a une grande divergence entre les différentes régions du pays basque. Dans les dialectes basques espagnols on trouve souvent, pour certains mots, un accent tonique très léger et de peu d'intensité.

En ce qui concerne le labourdin et le bas-navarrais, on peut dire que pratiquement ils n'ont point d'accent tonique nettement caractérisé, encore que l'on puisse constater parfois, chez certains individus, une tendance à en introduire un dans quelques mots, sans qu'il soit facile de décider, comme nous le verrons plus loin, s'il s'agit là de vestiges d'un ancien accent aujourd'hui disparu, ou au contraire d'indices sporadiques d'un nouvel accent en voie de formation.

Quant au souletin, il possède un accent tonique assez nettement caractérisé, bien que sensiblement moins intense que celui de la plupart des langues romanes ; c'est surtout dans les finales « *agudas* », c'est-à-dire dans celles où il porte sur la dernière syllabe, que cette intensité est moindre. L'accent tonique souletin comporte, en effet, non pas seulement, comme on le dit souvent, des paroxytons (c'est-à-dire des mots accentués sur l'avant-dernière syllabe) (1), mais aussi des oxytons (mots accentués

---

(1) Il semble qu'à l'origine la tendance du souletin ait bien été de mettre toujours l'accent tonique sur l'avant-dernière syllabe, mais, d'une part, des raisons analogiques ont pu amener la création des proparoxytons actuels, et, d'autre part, certaines contractions ont pu transformer des paroxytons en oxytons. En voici un exemple.

Soient les mots basques *handi* = « grand », *faltsu* = « faux », *gaišto* = « mauvais », *maite* = « aimé », *eder(r)* = « beau ». Au

sur la dernière syllabe), et des proparoxytons (1), et la fixation de l'accent obéit à des règles d'une

---

nominatif indéfini ils restent invariables, mais au nominatif singulier ils prennent une désinence *a* : *handia*, *faltsua*, *gaĩstoa*, *maitea*, *ederra*.

Soit maintenant le mot *gora* = « haut » ; il reste invariable, lui aussi, au nominatif indéfini ; au nominatif singulier il apparaît encore sous la forme *gora*, mais en souletin il subit alors un déplacement d'accent tonique : de paroxyton qu'il était au nominatif indéfini, il devient, oxyton au nominatif singulier. Voici l'explication la plus vraisemblable de ce changement d'accent.

Puisque, ainsi qu'en témoignent les mots dont le radical est terminé par une lettre autre que *a*, le nominatif singulier se forme par l'addition d'une désinence *a*, le nominatif singulier de *gora*, pour suivre cette loi générale, eût dû être *gora + a*, c'est-à-dire *goraa*. Telle a dû être en effet la forme primitive. Mais cette succession de deux *a* répugnant à la langue basque il a fallu la faire disparaître. Pour cela on disposait de deux procédés : ou bien interposer entre les deux *a* une consonne de liaison, par exemple une *r* ; ou bien fondre les deux *a* en un seul. Le premier procédé a été suivi dans une partie du pays basque espagnol : mais c'est le second (fusion des deux *a* en un seul) qui a été employé dans l'immense majorité des dialectes. Lorsque l'accent tonique a pris naissance en souletin, il s'est posé, soit peut-être toujours, soit au moins dans la plupart des cas, sur l'avant-dernière syllabe. Au nominatif indéfini on a dit par conséquent *góra*, tout comme on a dit *hándi*, *fálsu*, *gaĩsto*, *máite*, *éder(r)*. Mais au nominatif singulier on a dit *goráa*, comme on disait *handía*, *faltsúa*, *gaĩstóa* (ou *gaĩstúa*), *máitea* (ou *maitía*), *ederra*. Plus tard, au nominatif singulier, le deuxième *a* s'est fondu avec le premier, mais celui-ci a conservé l'accent

(1) Comme exemple de proparoxytons, on peut citer les génitifs attributifs des noms de lieux *santantoni* et *sangregori*, qui sont respectivement *santantóniko* et *sangregóríko*. La raison qui a fait de ces deux mots des proparoxytons paraît être le désir de maintenir l'accent sur la syllabe où il se trouve dans les formes béarnaises *santantoni* et *sangregori*. — Mais certains proparoxytons empruntés à l'espagnol sont devenus en souletin des paroxytons : tel est le cas de l'espagnol *magnífico*, devenu en souletin *mañífico* ; il est vrai qu'ici une influence française a pu s'exercer, comme le montre notamment la substitution du son de *ñ* au phonème *gn* du castillan.

certaine complication (1). Il y a de nombreux mots proclitiques ou enclitiques.

---

(1) En souletin, certains mots ont même deux accents toniques : c'est le cas, notamment, du génitif des substantifs verbaux formés à l'aide du suffixe *-te* : soient les mots *ikhusteko*, *jateko*, *egiteko* ; ils ont souvent un accent tonique principal sur la dernière syllabe du radical verbal (c'est-à-dire, par exemple, sur la syllabe *khus* dans *ikhusteko*, et sur la syllabe *ja* dans *jateko*), mais ils conservent quand même l'accent tonique normal (qui devient alors secondaire) sur l'avant-dernière syllabe, c'est-à-dire, dans les exemples précédents, sur la syllabe *te*. Le second accent tonique étant alors moins fort que le premier, l'ensemble du mot est prononcé à peu près avec la même intonation que le sont en espagnol les adverbess formés à l'aide d'un adjectif « *agudo* », tels que *finalmente*, *personalmente*, *naturalmente*, etc. : on sait en effet que dans ces adverbess l'adjectif conserve son accent tonique propre, qui est au moins aussi fortement marqué que celui de la syllabe *men*. Dans un mot tel que *ikhusteko*, la syllabe *khus* est donc alors prononcée à peu près aussi fort que la syllabe *nal* dans la prononciation espagnole de l'adverbe *finalmente*, et la syllabe *te* de *ikhusteko* est à peu près identique pour l'accent à la syllabe *men* de ce même adverbe espagnol. — D'une façon générale, il y aurait lieu de remarquer qu'en souletin une intention d'ordre sémantique crée parfois des accents exceptionnels qui rejettent au second plan l'accent tonique normal d'un mot, ou même arrivent à l'annihiler plus ou moins complètement. Ainsi, les adjectifs ou substantifs formés à l'aide de la terminaison de génitif en reçoivent souvent un accent secondaire portant sur le radical même du substantif dont ils sont tirés. Soit, par exemple, le mot *arotzarena* = « celui du forgeron » : outre l'accent de l'avant dernière syllabe, il recevra souvent un accent secondaire sur *l'o* de la deuxième syllabe, c'est-à-dire sur la dernière syllabe du mot *arotz*, qui constitue ici le radical. Seulement, si les deux syllabess accentuées, au lieu d'être séparées l'une de l'autre par une syllabe intermédiaire, comme dans l'exemple que nous venons de citer, sont au contraire immédiatement consécutives, il pourra arriver, surtout si l'on veut insister tant soit peu sur l'idée exprimée par le radical, que le premier accent soit plus fort que le second et le fasse disparaître plus ou moins entièrement : Ex. : *J<sup>u</sup>anesena* = « celui de Jean » sera prononcé *Junesena* avec un accent plus fort sur la syllabe *ne* que sur la syllabe *se*; *Mariarena* sera prononcé *Maiana* avec un seul accent placé sur *l'i*, la voyelle qui devait porter le second disparaissant ici ; (le

Les principales questions qui se posent au sujet de l'accent tonique nécessiteraient des recherches très longues et très minutieuses pour être étudiées à fond. Nous ne pouvons que les indiquer sommairement ici.

1° Il conviendrait de faire une étude comparée de l'accentuation souletine et de l'accentuation de certains dialectes espagnols, pour en noter les ressemblances et les différences, et savoir si ces accentuations ont pris naissance indépendamment l'une de l'autre et se sont développées isolément, ou si elles ont eu quelque chose de commun à leur origine. La première de ces deux hypothèses est d'ailleurs la plus vraisemblable.

2° Il conviendrait également d'étudier l'accentuation dans les dialectes espagnols où elle existe, pour voir s'il y a un parfait accord entre eux ou s'ils présentent des divergences fondamentales. Sur ce point, un élément d'information intéressant pourrait être fourni par l'accentuation, consacrée en quelque sorte par leur adoption en domaine castillan, des noms propres basques (noms de lieux ou noms de famille), par exemple *Echevarría*, *Mingorría* à côté de *Gueteria* : *Zabal* à côté de *Mendizábal* et *Irazábal* ; *Adarraga*, *Gorochaga*, *Arriaga* à côté de *Zumárraga* ; les doublets *Álzaga* et *Alzaga* ; *Artegui* à côté de *Zumalacárregui* et de *Arístegui* (1) ; et il faudrait examiner aussi, ne fût-ce que pour mémoire, si les Castellans qui s'obstinent d'ordinaire à écrire *Beasaín* et *Andoain*, alors que les

---

groupe *ae* qui résulte de l'amuissement de *l'r* intervocalique dans la terminaison *arena* se réduit ici à *a*).

(1) Le Père Ormaechea (Rev. internat. des Et. basques, année 1918, p. 5) signale de même, dans la transcription castillane de noms basques, les « *esdrújulos* » *Arrázola* et *Gojénola* à côté des « *llanos* » *Esnaola* et *Bernaola*.

Basques prononcent *Beasain* et *Andoain*, ne feraient que conserver sur ce point, par tradition, un état plus ancien de la prononciation basque, ou si, au contraire, ils ne sont pas influencés tout simplement par les habitudes d'accentuation du castillan, ce qui est le plus probable.

3° Il faudrait étudier aussi la question de l'absence d'accent tonique en labourdin et en bas-navarrais. Si ces deux dialectes n'ont pas d'accent tonique aujourd'hui, est-ce parce que, en ayant possédé un autrefois ils l'ont laissé perdre, ou représentent-ils au contraire à cet égard un état ancien et plus primitif de la langue ? Pour l'étude de cette question, un élément d'investigation important serait fourni par les accents qui figurent dans la traduction basque du Nouveau Testament de Jean de Liçarrague (1), imprimée à La Rochelle en 1571 ; il y aurait lieu de comparer cette accentuation avec celle de certains dialectes basques espagnols.

4° Une observation qui montrerait au moins le peu d'intensité de l'accent tonique en basque et le peu d'importance que les Basques même qui accentuent lui accordent, c'est que l'accent tonique ne joue à peu près aucun rôle dans la musique. Les mélodies des chansons basques semblent ne tenir de lui absolument aucun compte (2).

---

(1) Sur l'accentuation chez Liçarrague, voir une excellente étude de Schuchardt dans *J. Leiçarragas Baskische Bücher von 1571...* Strasbourg, 1900, pp. XC-XCVII.

(2) Même en souletin où il existe un accent tonique nettement caractérisé, il arrive parfois que la mélodie des chants est en contradiction formelle avec l'accent. En voici un exemple, entre beaucoup d'autres : dans le refrain d'un cantique très populaire en Soule reviennent les mots : *O Jesus, zure maithatzeko, laidatzeko, benedikatzeko* = « O Jésus, pour vous aimer, pour vous louer, pour vous bénir ». Or, dans les trois derniers mots, tels qu'ils seraient prononcés en langage parlé, l'accent tonique



Tels seraient les principaux problèmes que soulèverait la question de l'accent tonique basque (1),

---

principal serait sur l'avant-dernière syllabe, c'est-à-dire sur *tze*. La mélodie s'accorde avec cet accent tonique dans le mot *maithatzeko*, mais dans les deux suivants elle oblige à accentuer la syllabe *ko* plus que la syllabe *tze*, et cependant personne n'en est choqué.

(1) Dans un récent article (Rev. internat. des Et. basques. année 1918, pp. 1 à 15) le Père Ormaechea donne des suggestions intéressantes, mais sans formuler une doctrine très précise. Il y soutient cette thèse qu'il n'y a pas en basque d'accent d'intensité, mais simplement un accent de hauteur. D'autre part, certains détails de son exposé paraissent, à première vue du moins, un peu contradictoires. Par exemple, après avoir dit que, dans la région de la Navarre dont il est originaire, *aria* = « le fil » a l'accent sur la première syllabe, tandis que *aria* = « le mouton » a un accent plus élevé sur la seconde syllabe que sur la première, et un autre accent, plus élevé encore, sur la troisième, il semble dire que les mots n'ont pas en basque d'accent fixe et qu'un même mot peut être, suivant les circonstances, accentué tantôt sur une syllabe et tantôt sur une autre.— Le plus clair de la théorie de l'auteur nous paraît consister en ceci :

1° la première syllabe d'une phrase a un accent, et il y en a un également à la fin de la phrase : « La sílaba a que toque en suerte ser la primera de la frase, conserva el acento así como la última. Por lo demás pueden perder los iniciales o los finales según que les toque antes o después del dominante. Es decir, las palabras dentro de la frase pierden su personalidad, y hacen un todo melódico ».

2° quant aux autres mots de la phrase, ils sont accentués sur la première syllabe jusqu'à ce que l'on arrive à un certain ton que l'auteur appelle dominant, et à partir de ce moment il n'y a plus d'accent jusqu'à ce qu'on arrive à l'accent final de la phrase : « no es fácil avanzar en el análisis de aquí en adelante, señalando los acentos intermedios entre el inicial dominante y final ; pero parece que a la subida acentuamos las iniciales dejando las finales como si al subir una cuesta avanzáramos en virtud de impulsos primeros hasta llegar a la altura dominante ; y en cambio no parecemos tener necesidad de ellos a partir de esa altura como si al bajar la cuesta nos abandonáramos hasta llegar al apoyo o acento final ».

L'auteur ajoute d'ailleurs ces prudentes réserves : « Cada uno debe hacer experiencias en materia tan escabrosa ; pero

mais encore une fois, il est clair que leur étude

---

aún así a las veces le parecerá haber dado los acentos intermedios en ciertas palabras, otras veces en otras, y si va repitiendo en voz alta un mismo ejemplo, y en diferentes tonadas, acabará en fin por dudar y desconfiar de tan caprichosa prosodia ».

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de discuter en détail l'exposé du Père Ormaechea. Nous nous contenterons des deux remarques suivantes :

1° Pour notre part, nous n'avons jamais constaté que chez les Basques espagnols l'acuité jouât un rôle comparable à celui qu'elle joue dans certaines langues, le portugais par exemple ; là où chez les Basques espagnols nous avons pu constater un accent tonique il nous a paru être assez semblable à celui du castillan, sauf qu'il était peut-être un peu plus atténué : par exemple, nous avons entendu à Hernani articuler le mot *mendian* avec une intonation qui ne différait pas sensiblement de celle avec laquelle un Castillan aurait dit *vendian* : et les Basques qui prononçaient ainsi n'étaient cependant pas des personnes instruites, susceptibles d'avoir subi une influence castillane, mais des sujets peu cultivés et parlant mal le castillan.

2° Dans les endroits où il n'existe pas un accent bien caractérisé, on ne peut quand même s'empêcher d'appuyer sur certaines syllabes un peu plus fortement que sur d'autres, et cela produit une apparence d'accent tonique, très sensible parfois chez les Labourdins eux-mêmes et surtout chez les Bas-Navarrais, dont la prononciation est un peu plus rude. Seulement, le choix des syllabes sur lesquelles on appuie peut être déterminé parfois par des raisons sémantiques, telles que le désir de souligner un mot important, on de renforcer une syllabe expressive ; lorsque ces considérations sémantiques n'interviennent point, c'est un peu le hasard qui paraît faire appuyer sur certaines syllabes plutôt que sur d'autres : on s'explique donc que la même personne, en prononçant à plusieurs reprises différentes la même phrase, croie pouvoir constater qu'elle n'a pas toujours appuyé sur les mêmes syllabes. — Ce fait, que les points d'appui sont ainsi pris un peu au hasard, donne au débit de nombreux Basques une allure un peu saccadée, assez caractéristique, et que certains Bas-Navarrais transportent même dans leur façon de parler le français : ils parlent un peu « a tropezones », comme diraient les Espagnols.

Signalons, pour finir, une hypothèse du Père Ormaechea d'après laquelle ce serait pour équilibrer l'accent qu'une voyelle aurait été ajoutée à la fin de certains mots d'emprunt. Il ne

serait trop complexe et trop vaste pour pouvoir être entreprise ici (1).

---

formule d'ailleurs aucune loi précise à ce sujet. Mais dans l'exemple qu'il cite, *sasoya* venant de *sazón*, l'a paraît être simplement le suffixe qui sert, dans la déclinaison basque, de désinence de nominatif singulier. On pourrait ajouter que si beaucoup de mots d'emprunt ont réellement en basque une voyelle finale qu'ils n'ont pas en roman, c'est parce que le basque a conservé le mot dans un état plus primitif, et a gardé une voyelle qui est tombée depuis en roman. Dans cette soi-disant addition d'une voyelle finale pour équilibrer l'accent, M'Ormaechea croit découvrir une analogie avec l'addition d'un voyelle finale que pratiquent certaines langues américaines. Mais il conviendrait de voir si dans les langues en question l'addition d'une voyelle finale n'est pas due simplement à l'impossibilité où elles seraient de terminer un mot autrement que par une voyelle; et si lorsque les Tarahumaras du Mexique disent *fiscali*, de l'espagnol *fiscal*, ce n'est pas simplement par suite de la même tendance qui, en italien, a donné naissance au mot *sono*, du latin *sum* et du latin *sunt*, et fait dire encore à beaucoup d'Italiens d'aujourd'hui *Cavoure* pour *Cavour*.

(1) Une question importante serait également celle de savoir si dans les régions où il existe un accent tonique il serait dû à une influence romane, c'est-à-dire castillane pour les Basques espagnols et béarnaise pour les Souletins. — D'autre part, nous noterons ici, à titre de renseignements, les observations suivantes :

A Bayonne, les personnes dont le langage conserve le mieux les habitudes locales prononcent avec un accent tonique sur l'avant-dernière syllabe beaucoup de noms propres basques de lieu ou de personne, tels que *Itxassou*, *Ustaritz*, *Irouléguay*, *Béhotéguy*, etc. En Soule, quelques personnes âgées, en parlant français, mettent également un accent tonique sur l'avant-dernière syllabe (qui est ici la première) dans les noms de lieu *Tardets* et *Sauguis*. Parmi les personnes plus jeunes, on n'en trouve pas, à notre connaissance, qui prononcent encore ainsi le nom de *Tardets*, mais il s'en rencontre qui appliquent cette manière de prononcer au mot *Sauguis*. Cette accentuation « *llana* », comme diraient les Espagnols, était sans doute générale autrefois, et les gens du pays avaient dû l'emprunter à leurs voisins les Béarnais. — De ce fait nous rapprocherons le suivant : il semble bien qu'en gascon le mot *Biarritz* ait l'accent tonique sur la première syllabe, c'est-à-dire sur la

voyelle a. Chez les gens de la région, cette manière de prononcer, même en parlant français, n'est pas rare aujourd'hui encore, et c'est de là que provient sans doute l'usage, assez général chez les Espagnols, de faire de *Biarritz* un mot « *llano* ». A ce propos, nous mentionnerons une plaisanterie qui est classique dans la région de Bayonne : les Espagnols qui viennent dans le pays sont souvent étonnés de constater chez les Français pour le mot *Biarritz* une dualité de prononciation, les uns accentuant, comme nous venons de le dire, la première syllabe, et les autres ne l'accentuant pas. Lorsqu'ils demandent quelle est la véritable prononciation correcte, on leur répond qu'on prononce *Biarritz* en été et *Biárritz* en hiver : cela veut dire que pendant l'été on prononce à la façon des Français du Centre et du Nord, qui viennent alors en si grand nombre à Biarritz, mais qu'en hiver, tout cet afflux de baigneurs ayant disparu, on reprend la façon de prononcer propre aux gens du pays, qui se trouvent désormais presque seuls.

Le fait que, parmi les Bayonnais, ceux dont le langage est le plus conservateur prononcent « *llanos* » des mots tels que *Itxassou*, *Ustaritz*, etc., ne saurait d'ailleurs suffire à prouver que ces mots eussent autrefois en basque un accent identique : l'accentuation « *llana* » pouvait tout aussi bien prendre naissance en gascon si ces mots, anciennement déjà, tout comme dans la prononciation bas-navarraise actuelle, n'avaient aucun accent tonique nettement perceptible. En effet, pour les personnes habituées à parler une langue à accent tonique, comme le gascon ou le béarnais, rien n'est plus difficile à reproduire que l'absence d'accent, et dans ce cas, elles ont une tendance instinctive à en introduire un, qu'elles mettent de préférence sur l'avant-dernière syllabe.

## DEUXIÈME PARTIE

# DES CONSONNES

---

### CHAPITRE IV

#### La lettre *j*

§ 54. – Valeur primitive du son représenté par cette lettre.

L'élément représenté par la lettre *j* (signe fort bien choisi d'ailleurs) dans l'orthographe basque usuelle a aujourd'hui des sons très divers suivant les différentes régions.

Il ne saurait pourtant y avoir de doute sur la valeur primitive de cette lettre : c'était certainement un *i* consonne, semblable à *l'y* du français *yeux*. On peut le prouver par des arguments intrinsèques, nous voulons dire tirés de formes de la langue même.

Considérons en effet un certain nombre de participes passés, les uns tirés de thèmes commençant par une consonne, et les autres de thèmes commençant par une voyelle, par exemple, d'une part, *ikhusi*, *ibili*, et d'autre part, *joan*, *jakin*.

Si nous décomposons ceux de la première série, vous verrons qu'ils sont formés d'un élément *i* préfixé au thème verbal, avec une terminaison de participe : *ikhusi* = *i* + *khus* + *i*.

De même, les participes de la seconde série comprennent un élément *j* préfixé au thème verbal, lequel est suivi d'une terminaison de participe : *joan* = *j* + *oa* + *n* ; *jakin* = *j* + *aki* + *n*.

Mais alors, quoi de plus vraisemblable, en présence de cette identité de composition, que d'admettre aussi l'identité du suffixe initial *i* ou *j*, lequel est resté forcément à l'état de voyelle, lorsque le thème verbal commençait par une consonne, mais est

devenu consonne au contraire lorsque ce thème commençait par une voyelle ? (Il n'y a pas de difficulté à admettre qu'à une époque reculée la loi signalée par nous au § 44 et qui veut que le basque moderne répugne à consonantiser *l'i* devant une autre voyelle ne s'exerçait pas encore, car sur ce point les tendances d'une même langue peuvent varier suivant les époques, comme le montre l'histoire du latin, ou même, à un degré moindre, celle du français).

Nous devons donc admettre que la valeur primitive du *j* basque a été celle d'un son de *i* consonne pur. Si nous acceptons cette hypothèse, il deviendra facile d'expliquer toutes les autres valeurs qu'a prises cette lettre dans les divers dialectes : nous avons affaire simplement à des phénomènes dont les analogues sont courants, ou du moins faciles à trouver, dans l'histoire des langues.

§ 55. — Divers  
sons actuels  
du *j* basque.

C'est en labourdin que le son primitif du *j* basque s'est le mieux conservé. Aujourd'hui encore il a dans ce dialecte la valeur d'un *i* consonne presque pur, avec, tout, au plus, une très légère tendance, à peine sensible, à se faire précéder d'un petit son de *d*, ou même de *g*.

En bas-navarrais, l'articulation du *j* est à peu près la même qu'en labourdin, sauf que, dans certaines régions surtout, ou du moins chez certains individus, la tendance à rapprocher le *j* d'un son de *d* mouillé est plus sensible. — D'après Azkue, non seulement le haut-navarrais commun, mais encore trois régions de la Biscaye (Arratia, Orozco (1) et le Choriéri) (2)

---

(1) Pour Orozco, le prince Bonaparte (*Langue basque et langues finnoises; Harmonie des voyelles*, Londres, 1862) cite les formes *yai* = « fête » et *yaigi* (= *jaigi* ou *jaiki*).

(2) D'après un renseignement provenant de M<sup>r</sup> l'abbé Azkue par l'aimable entremise de M<sup>r</sup> Georges Lacombe, on désigne

ont également plus ou moins bien conservé le son primitif du *j* basque.

En souletin, le *j* est, devenu une chuintante sonore semblable au *j* français ; ou du moins, s'il y a une nuance entre les deux sons, elle consiste uniquement en ceci, qu'il s'en faudrait d'un rien presque imperceptible pour que le *j* souletin eût complètement achevé son évolution, tandis que le *j* français est une chuintante sonore absolument parfaite.

Dans le domaine basque espagnol, abstraction faite des parties déjà mentionnées, nous trouvons pour le *j* trois sons principaux : dans la plus grande partie du domaine biscayen, le *j* est une chuintante sonore plus ou moins pure (nous voulons dire ayant achevé plus ou moins complètement son évolution), et qui peut être précédée d'un son de *d* plus ou moins sensible. — En d'autres régions, qui sont celle de Salazar en Basse-Navarre et le Roncal, le *j* est devenu une chuintante sourde. — Enfin, dans le domaine du guipuzcoan ainsi que dans quelques localités du domaine haut-navarrais, comme Irun et Fontarabie, et quelques régions du domaine biscayen (1), le *j* a un son aspiré identique à celui du *j* castillan.

Ce son de *j* castillan n'est d'ailleurs pas absolument inconnu aux autres dialectes basques espagnols : presque tous l'emploient pour les mots *jauna* et *jaungoikoa*, fait dont nous aurons plus loin à rechercher la cause. Mais ce qui montre dès l'abord qu'il s'agit pour cette prononciation des deux mots en question, dans ces mêmes dialectes, d'une articulation adventice, c'est qu'en certaines régions on ne

---

vulgairement sous le nom de *Choriéri* la région comprise entre Bilbao, Algorta et Munguía.

(1) D'après Azkue, ce sont les régions de Guernica, Marquina et Ondárroa.

sait pas prononcer convenablement le *j* aspire de ces deux mots, et l'on en fait une gutturale sourde, disant *kauna* et *kaungoikoa*, comme on dit aussi dans les mêmes localités *Kosé* pour *José*, *Kenobeba* pour *Jenobeba* (= « Genoveva ») ; cette substitution de *k* à *j* est toute semblable, disons-le en passant, à celle qui s'est produite dans les dialectes basques français pour certains mots espagnols empruntés à une époque récente, comme *jicara* devenu *khikera*.

§ 56. — Le *j*  
guipuzcoan  
est-il dû  
à une influence  
castillane ?

An sujet de la prononciation, que nous appellerons guipuzcoane, dans laquelle le *j* basque devient semblable à un *j* castillan moderne, la question suivante peut se poser : est-elle le produit d'une évolution spontanée, ou est elle au contraire le résultat d'une influence castillane ?

Tout d'abord, il faut rejeter l'hypothèse, émise, sous réserves (1), par un très savant linguiste, d'après laquelle le son actuel du *j* castillan lui-même serait dû à une influence basque. Les Basques étaient fort nombreux, disait-il en substance, dans tous les services administratifs de l'Espagne au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle. Ceux d'entre eux qui étaient originaires du domaine guipuzcoan auraient transporté au castillan leur manière de prononcer le *j*, et de proche en proche elle aurait gagné la cour et tout le personnel administratif d'abord, puis de là le reste de la nation.

Cette conjecture doit être complètement abandonnée. D'abord, si nombreux que pussent être les Basques dans l'administration espagnole au XVI<sup>e</sup> siècle, ils n'étaient malgré tout qu'une minorité auprès de la masse de la population des deux Castilles, et il est bien difficile d'admettre que cette

---

(1) Cf. SCHUCHARDT, *Rev. internat. des Et. basques*, année 1914, p. 74.



minorité ait pu imposer sa prononciation du *j* à la cour et à la capitale d'abord, et par là au reste du pays. — Actuellement, en France, le nombre des Méridionaux est considérable tant dans les assemblées gouvernementales que dans toutes les administrations ; et cependant, si cette abondance d'hommes politiques ou d'employés originaires du midi a été suffisante pour introduire dans le français familier quelques expressions de provenance manifestement méridionale (1), nous ne voyons pas qu'elle ait exercé la moindre influence sur la prononciation du français. D'ailleurs, si l'influence basque eût été assez forte pour changer la prononciation castillane du *j*, il serait étrange qu'elle n'eût pas, à plus forte raison, agi aussi et d'abord sur la prononciation castillane du *z*, pour lui enlever sa valeur particulière et lui donner une valeur de sifflante plus ou moins pure en la confondant, plus ou moins complètement, avec *l's*.

D'autre part, si le changement dans la prononciation du *j* castillan eût été dû à la raison indiquée, il aurait dû commencer par les régions où résidait

---

(1) De ce nombre est l'expression familière *c'est midi*, employée métaphoriquement dans le sens de « c'est impossible ou du moins très difficile » ; sa valeur littérale est sans doute la suivante : « il est midi, heure où notre bureau va fermer, et il est impossible de s'occuper de la chose en question ». Parmi les expressions familières de provenance méridionale il faut évidemment, ranger le mot *ratapoil*, d'origine toute militaire : seuls, des Méridionaux pouvaient, dans le français moderne, prononcer le *t* dans l'expression *rat à poil*, comme beaucoup d'entre eux le prononcent également dans l'expression *plat à barbe*, qu'ils articulent, *platabarbe*, au grand étonnement des Français du nord — Une autre expression originaire des pays méridionaux est *se rincer la dalle* : le mot *dalle* y est en effet couramment employé dans le sens de « gouttière » ou « conduit pour l'évacuation des eaux », mais nous ne croyons pas que dans le centre et le nord de la France il ait jamais eu cette acception.

la cour et principalement par Madrid. Or, précisément, c'est en Andalousie que le phénomène qui allait peu à peu transformer en une aspirée le son encore demi-chuintant auquel avaient abouti dans le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle l'ancien *j* et l'ancien *x* castillans semble être arrivé d'abord au terme de son évolution.

Convient-il cependant de renverser les termes de l'hypothèse précédente, et de considérer la prononciation guipuzcoane du *j* comme le résultat d'une influence castillane, ou aurons-nous le droit de n'y voir que le produit d'une évolution spontanée, analogue sans doute à celle qui a fait du *j* castillan une aspirée, mais non influencée par elle ?

Avant d'essayer de répondre à cette question, il convient de faire une observation préalable.

Le passage du son ancien du *j* castillan (son de chuintante sonore) à son articulation actuelle ne s'est pas fait directement, mais par les phases suivantes :

1<sup>re</sup> période : Le *j* et *l'x* étaient l'un et l'autre des chuintantes ; il importe peu de savoir, au point de vue qui nous occupe présentement, si ces chuintantes étaient absolument pures : ce qu'il y a de certain, c'est que le chuintement était le caractère dominant des deux phonèmes. Le *j* était sonore, et *l'x* était sourd.

2<sup>me</sup> période : Le *j* s'est confondu avec *l'x*, en devenant sourd comme lui. Le son unique qui était désormais celui du *j* et de *l'x* était-il encore exactement semblable à celui de *l'x* de la première période, ou était-il déjà en voie d'évolution avant que l'assourdissement du *j* ne fût un fait totalement accompli ? Cela importe peu au point de vue qui nous occupe.

3<sup>me</sup> période : Le son sourd unique commun désormais au *j* et à *l'x* accomplit une évolution qui

aboutit entre 1600 et 1650, plus ou moins tardivement suivant les régions, à en faire une aspirée identique déjà au son actuel du *j* castillan, ou qui, tout au plus, pouvait en différer par une très légère nuance.

Si maintenant nous considérons la prononciation du *j* dans les dialectes basques espagnols, nous retrouvons trois sons fort semblables à ceux qu'a eus le *j* castillan dans les trois périodes ci-dessus énumérées : le *j* chuintante sonore de la première période pourra être rapproché du *j* biscayen ; le *j* chuintante sourde de la 2<sup>e</sup> période pourra être rapproché du *j* roncalais et salazarais ; enfin le *j* guipuzcoan est identique au *j* aspiré du castillan moderne.

Il semble donc, en tout état de cause, qu'il y ait une grande analogie entre l'évolution du *j* castillan et celle du *j* dans les dialectes basques espagnols : cette évolution aurait commencé de la même façon dans les deux cas, mais dans le pays basque elle ne se serait pas achevée partout : elle se serait arrêtée après le premier stade dans le domaine biscayen, en serait restée au second dans le Roncal et le territoire de Salazar, et ne serait arrivée au dernier terme qu'en domaine guipuzcoan.

Mais cette analogie d'évolution une fois reconnue, sommes-nous obligés d'admettre qu'elle s'explique forcément par une influence directe du castillan, plus ou moins prolongée ou au contraire interrompue à une date plus ou moins ancienne ou tardive suivant les régions ?

Plaçons-nous d'abord dans l'hypothèse affirmative, et essayons de reconstituer la manière dont les choses, en ce cas, ont pu se passer.

A un moment donné, vers le XIII<sup>e</sup> ou le XIV<sup>e</sup> siècle, les dialectes basques espagnols (sauf en ces quelques régions où le son primitif de *i* consonne

s'est conservé jusqu'à nos jours) donnaient au *j* une articulation qui, dans son essence et quelle que fût d'ailleurs sa nuance exacte, était une chuintante sonore, semblable, ou peu s'en fallait, au *j* castillan de la même époque. Peu importe ici le point de savoir si ces dialectes étaient arrivés à cette articulation du *j* par une évolution spontanée ou par une première influence castillane.

Mais voici que dans la Vieille Castille et les autres régions du nord de l'Espagne une nouvelle tendance phonétique commence à faire sentir ses effets : elle consiste à assimiler les sonores sifilantes ou chuintantes aux consonnes sourdes correspondantes, faisant de *l's* sonore une *s* sourde, du *z* sonore un *ç*, et du *j* un *x*, c'est-à-dire une chuintante sourde. Voilà donc les nombreux Basques qui sont bilingues (nous voulons dire ceux qui, outre leur langue propre, parlent aussi le castillan) amenés à changer leur prononciation du *j* et à en faire une chuintante sourde, plus ou moins semblable au *ch* français. Mais s'ils abandonnent en parlant castillan leur façon de prononcer le *j*, il est à présumer qu'ils l'abandonneront aussi en parlant basque ; et comme ils appartiennent presque tous à des classes cultivées (noblesse, clergé, bourgeoisie, riches propriétaires), l'exemple de ces « *messieurs* » va être contagieux, et dans une partie considérable de la population basque (Roncal et autres territoires cités plus haut, et domaine guipuzcoan) la nouvelle prononciation va faire disparaître l'ancienne.

Nous arrivons au XVII<sup>e</sup> siècle, et voici qu'en Castille le son unique auquel avaient abouti le *j* et *l'x* se transforme en une aspirée. Cette fois encore, et de la même façon que dans la période antérieure, la partie du pays basque qui déjà s'était associée au castillan dans son évolution de la chuintante continue de lui être étroitement unie. Cependant,

quelques contrées plus reculées échappent à l'emprise de la nouvelle tendance et en restent à l'articulation de la période précédente, c'est-à-dire au son de chuintante sourde.—Nous voyons qu'aujourd'hui, dans le pays basque espagnol, le son aspiré tend à se généraliser pour les mots *jauna* et *jaungoikoa*, simplement parce que leur signification implique une certaine solennité, que l'on cherche à marquer en donnant à la lettre initiale une articulation que l'on croit plus distinguée : un phénomène analogue, en somme, se serait produit autrefois dans le domaine guipuzcoan et quelques autres régions, mais sur une plus vaste échelle et pour l'ensemble de la langue.

Cette théorie est fort séduisante ; elle soulève pourtant quelques objections que nous allons indiquer, 'en signalant en même temps les réponses qu'on pourrait leur faire.

Première objection à l'hypothèse de l'origine castillane du *j* guipuzcoan.

En castillan, ce n'est pas seulement le *j*, chuintante sonore à l'origine, qui est devenu une aspirée : du jour où en s'assourdissant il s'était confondu avec la chuintante sourde *x*, les destinées des deux lettres étaient devenues communes. Dès lors, comment se fait-il que la chuintante sourde du basque ait pu subsister dans le domaine guipuzcoan et n'ait pas pris, elle aussi, le son aspiré du *j* castillan ? A cette objection les partisans de l'origine castillane du *j* guipuzcoan pourront répondre deux choses :

Deux réponses possibles à cette première objection.

1° Dans le domaine guipuzcoan, le son de la chuintante sourde (représenté dans l'écriture par *x*, ou, pour quelques textes modernes, par *ṣ*) est peu fréquent en dehors des cas où il est précédé de *t*, et où, en toute hypothèse, sa conservation s'expliquerait par l'analogie de cette combinaison avec le *ch* espagnol. On le rencontre surtout dans les diminutifs,

et la valeur sémantique très caractérisée qu'il a alors suffirait à expliquer son maintien par dérogation à la loi qui aurait voulu que les autres chuintantes sourdes devinssent des aspirées.

2° On peut admettre qu'à l'époque où le *j* castillan s'est pleinement assimilé à la sourde correspondante *x*, ces deux lettres n'avaient déjà plus tout à fait la valeur de chuintantes pures : le son qu'elles affectaient dès lors l'une et l'autre pouvait être déjà en voie d'évolution vers l'aspiration : ce pouvait être quelque chose comme *l'x* asturien actuel ou le *ch* allemand de *ich*. Par suite, si c'est à un son de cette espèce que le *j* avait abouti à un moment donné, par influence castillane, en domaine guipuzcoan, il a pu ne jamais se confondre complètement avec la chuintante sourde pure ; par conséquent, celle-ci a pu se maintenir sans changement tandis que l'autre continuait d'évoluer.

D'autre part, il n'est pas très facile d'expliquer pourquoi certaines régions, comme le Roncal et le territoire de Salazar, après avoir subi une première fois l'influence du castillan assez fortement pour le suivre dans la première phase de son évolution, seraient ensuite restés en route et n'auraient pas suivi cette évolution jusqu'au bout. Serait-ce donc qu'avec le temps l'influence de la langue castillane avait diminué dans ces régions ? Cela paraît bien invraisemblable. Au contraire, le fait ne soulève aucune difficulté dans l'hypothèse d'une évolution spontanée du *j* dans les dialectes basques espagnols, car il est courant dans l'histoire des langues qu'une évolution commencée d'une même manière dans des domaines voisins en reste par la suite à des stades différents suivant les régions.

Seconde  
objection à  
l'hypothèse de  
l'origine  
castillane du *j*  
guipuzcoan.

Réponse possible à l'objection précédente.

Toutefois, à cette objection, les partisans de l'origine castillane du *j* guipuzcoan pourraient faire la réponse suivante :

Le Roncal et les autres territoires cités avec lui ont pu ne pas être associés directement à l'évolution du *j* castillan. Le *j* a pu devenir chez eux une chuintante sourde, non pas par influence directe du castillan comme c'était le cas pour le domaine guipuzcoan, mais par imitation du basque des régions qui avaient subi l'influence castillane : celle-ci ne se serait donc exercée là que par ricochet à travers un autre basque. Par la suite, ces régions auraient simplement continué d'être indemnes, sur ce point, de toute influence castillane *directe*, et n'auraient même plus subi l'influence du basque des régions guipuzcoanes.

Difficulté soulevée par cette réponse.

Pour se rendre compte de la valeur possible de cette réponse, il faut se reporter à la carte même du pays basque.

On peut d'abord faire cette constatation que l'un des pays qui aujourd'hui subissent le plus fortement l'emprise castillane, le pays de Roncal, où le basque est même malheureusement en voie de disparition, est précisément l'un de ceux où le *j* n'a pas suivi le *j* castillan dans son évolution complète. Cela donne à penser, jusqu'à preuve du contraire, que le castillan n'a exercé, ni ici ni ailleurs, une influence considérable au point de vue qui nous occupe, et que par conséquent il est peut-être imprudent d'assigner au *j* guipuzcoan une origine castillane.

Si maintenant nous continuons d'étudier la carte des dialectes basques, nous remarquerons que, dans le cas où l'influence d'une langue considérée comme plus distinguée devait se faire sentir en domaine roncalais, cette langue, de par la situation géographique de ce domaine, devait être le castillan

beaucoup plus qu'un dialecte basque quelconque : en effet, le territoire roncalais est limité à l'est et au sud par le domaine castillan (1) ; au nord il est limité par le domaine souletin, mais les communications avec celui-ci ne sont pas des plus faciles ; à l'ouest il est limité par le domaine salazarais, avec lequel il marche de pair en ce qui concerne la prononciation du *j*, mais le domaine salazarais à son tour n'est en contact, par ses autres côtés, qu'avec des régions où le *j* basque a gardé un son *d'i* consonne plus ou moins pur (bas-navarrais d'Aezcoa et haut-navarrais méridional). On ne voit donc pas comment le roncalais aurait pu subir par ricochet, à travers un autre dialecte, l'influence des régions qui se seraient modelées sur le castillan au point de vue de l'évolution du *j*. Ainsi tombe la possibilité de la réponse énoncée ci-dessus, et il reste étonnant que si réellement le castillan eût exercé une première fois sur le roncalais et le salazarais une influence assez forte pour les amener au deuxième des stades de l'évolution castillane du *j* (stade de chuintante sourde), cette influence n'ait pas persisté jusqu'au bout.

En ce qui concerne le territoire de Salazar, nous venons de voir que, sauf par son côté est, où il est limitrophe du roncalais, il n'est en contact qu'avec des régions (extrémités est de l'Aezcoan et du haut-

---

(1) Bien entendu, nous prenons ici l'expression de domaine castillan dans un sens large : nous ne voulons pas dire que les régions romanes qui a voisinent le pays de Roncal n'aient pas eu des dialectes propres, différents du castillan ; mais pratiquement leur castillanisation, complète ou non, est déjà ancienne, et leurs dialectes sont réduits depuis longtemps au rôle de patois : seul le castillan y est parlé par les personnes de quelque instruction, et est en état par conséquent, depuis plusieurs siècles au moins, d'exercer une influence sur la prononciation roncalaise.



navarrais méridional) où le son du *j* basque est resté très primitif. Par son côté sud il touche au domaine castillan, et nous pourrions répéter à son sujet ce que nous venons de dire à propos du roncalais.

Si maintenant nous passons à une autre extrémité du pays basque, nous constatons qu'à Oñate le *j* est à l'état de chuintante sourde, tandis que le son le plus généralement répandu dans le domaine biscayen est celui de chuintante sonore. A première vue, cette constatation paraît jusqu'à un certain point en faveur de l'origine castillane du *j* guipuzcoan : si la région d'Oñate est arrivée jusqu'au son de chuintante sourde, c'est sans doute, pourrait-on dire, en vertu de sa situation : elle se trouve en effet à l'extrémité est-sud-est du domaine biscayen, en contact, d'une part, avec le domaine guipuzcoan, mais surtout, d'autre part, avec le domaine castillan.

Seulement, ici encore, comme pour le roncalais, il resterait à expliquer pourquoi cette influence n'aurait pas persisté jusqu'au bout : serait-ce que la décadence de l'université d'Oñate aurait restreint à un moment donné, dans cette région, l'usage et l'importance de la langue espagnole ? La chose n'est pas impossible.

Ce qui est plus étrange, dans l'hypothèse de l'origine castillane du *j* guipuzcoan, c'est qu'il ait gagné les régions de la province de Guipúzcoa les plus éloignées du domaine castillan, alors qu'il laissait indemnes des régions biscayennes en contact direct avec ce même domaine ; et puis, pourquoi trouvons-nous ce *j* guipuzcoan dans des localités biscayennes comme Marquina et Guernica, qui forment ainsi une sorte d'enclave resserrée entre une bande de terrain s'étendant de Lequeitio à Mundaca, dans laquelle le *j* est resté chuintante sonore, et une vaste zone comprenant notamment Durango ; dans

laquelle le *j* a également conservé son articulation proprement biscayenne ? Le rôle de capitale joué par cette petite ville de Guernica a-t-il suffi à castillaniser ici le *j* ?

Un autre fait curieux est également la conservation plus ou moins parfaite du son primitif du *j* dans la région appelée Choriéri, malgré les influences castillanes que, de bonne heure, eût dû occasionner la proximité de Bilbao qui, dès les derniers siècles du moyen âge, devait avoir une certaine importance comme port.

Mais de toutes les constatations que l'étude de la carte nous permet de faire, la plus difficile à expliquer, dans l'hypothèse de l'origine castillane du *j* guipuzcoan, est la suivante : la région qui par sa situation aurait dû, semble-t-il, subir au plus haut point l'influence castillane est celle d'Orozco, qui précisément forme une sorte de coin dans la direction du sud-ouest vers le domaine castillan (ou du moins actuellement castillanisé), à l'extrême limite du domaine basque. Or, précisément, c'est là que le son du *j* est resté le plus primitif, n'ayant même pas subi un commencement d'évolution dans le sens du castillan, puisqu'il n'est pas arrivé au son de chuintante sonore (1).

Conclusion.

Quoi qu'il en soit, les arguments que l'on peut donner en faveur de l'origine castillane du *j* guipuzcoan, s'ils sont très séduisants, ne nous paraissent pas décisifs. N'oublions pas, d'ailleurs, que des langues occupant des territoires voisins, mais entre lesquelles des réactions phonétiques sont absolument inadmissibles, subissent souvent l'effet de lois phonétiques communes, comme nous l'avons montré plus haut à propos de *l'ü* souletin ; (§ 27, II). Nous

---

(1) Voir ci-dessus, § 55.

ne prendrons donc pas position dans le débat ; nous nous contenterons d'avoir essayé de rapporter aussi complètement que possible les arguments que l'on peut faire valoir pour et contre cette théorie.

§ 57. — Origine  
de certains *j*.

Le *j* actuel, quelle que soit d'ailleurs sa prononciation, provient parfois d'un *d* mouillé ; il en est ainsi, par exemple, dans le souletin *ejer(r)* = « joli », qui procède d'une forme *eđer(r)*, diminutif de *eder(r)* = « beau » ; (voir § 198).

Sur un *j* provenant *indirectement* d'un groupe latin le prévoalique, voir § 221, XI, note.

## CHAPITRE V

### Les sifflantes et les chuintantes

---

§ 58. – Généralités.

Normalement, le basque possède: une sifflante pure, une chuintante pure (ou à peu près telle), et un son intermédiaire entre les deux autres, lequel, suivant les régions, incline plus ou moins soit vers le son sifflant, soit vers le son chuintant.

Ces trois articulations sont des sourdes ; elles ne peuvent devenir sonores que dans des cas particuliers, que nous étudierons en leur lieu.

§ 59. – Graphies relatives à ces trois sons.

La sifflante pure est d'ordinaire représentée par la lettre *z*. Autrefois on la transcrivait souvent, devant les voyelles, par un *ç* ; et même, devant les voyelles *e* et *i*, par un *c* sans cédille. Aujourd'hui, l'usage du *ç* et du *c* dans cet emploi est devenu rare pour les textes imprimés, bien que tous deux se conservent en France dans l'écriture des noms propres, et que le *c* se maintienne également pour le même usage en Espagne devant les lettres *e* et *i*.

Pour la transcription du son intermédiaire entre la sifflante et la chuintante, l'usage unanime des Basques, tant dans les textes anciens que modernes, est de se servir de la lettre *s*. Seulement, dans les anciens textes imprimés en France, on trouve souvent *ss* lorsque la lettre est intervocalique : ce redoublement avait pour but, évidemment, de montrer au lecteur que le son restait sourd, et ne se sonorisait point comme l'eût fait une *s* française ou gasconne intervocalique. Quant à la combinaison de sons *t + s* basque, les anciens textes imprimés en France la représentent souvent par *x* ou par *tx*, par exemple dans les noms propres *Laxague* ou

*Latxague*, de *lats* = « ruisseau » (1). Aujourd'hui on écrit *ts*, ce qui est parfaitement logique, mais l'ancienne graphie est parfois conservée par tradition dans les noms propres.

En ce qui concerne la chuintante proprement dite, il n'y a jamais eu accord entre les Basques français et espagnols sur la façon de la représenter, les premiers se servant pour cela du signe *ch*, et les autres du signe *x* (2), qui a été autrefois, dans toute la péninsule ibérique, le signe normal de la chuintante sourde (3), et l'est encore en portugais, en galicien et dans les dialectes catalans, sans parler de l'asturien, où il représente un son un peu différent mais très voisin. (On l'a même remis en honneur en Espagne il y a quelques années, depuis les guerres du Maroc, pour transcrire en castillan la chuintante sourde des mots arabes) (4).

---

(1) De même encore, dans les noms propres, nous trouvons la graphie *Ganderax* à côté de *Candérats*.

(2) De nos jours, quelques Espagnols se sont servis de la graphie anglaise *sh* : « estuvo en uso hace años, nous écrit M<sup>r</sup> de Urquijo, entre los elementos de la revista *Euskalerrria*, de San Sebastián ». On la trouve employée également dans le titre d'un roman de Pío Baroja: *Shanti Andía*. Mais l'usage de cette graphie n'a pas réussi à s'implanter.

(3) Dans la prononciation castillane *l'x* des noms propres basques a participé au changement de son de *l'x* castillan, devenu aspiré au XVII<sup>e</sup> siècle ; il en a été ainsi, par exemple, dans le nom de famille, d'origine alavaise, *Urquixo*, qui devait se prononcer primitivement *Urkiño*. Plus tard lorsque l'Académie espagnole a banni *l'x* comme signe de l'aspirée moderne provenant des anciennes chuintantes, cette réforme a été appliquée à ces mêmes noms propres, et l'on écrit aujourd'hui *Urquijo*.

(4) Pour transcrire le groupement *t + chuintante pure*, les Basques espagnols se servaient autrefois et se servent souvent encore aujourd'hui de la graphie *ch*, qui a à peu près la même valeur en castillan. Chez les Basques français la graphie traditionnelle est *tch*. Cependant, pour représenter ce même

Actuellement, un grand nombre de bascologues proposent d'adopter pour la transcription de ce son le signe  $\tilde{s}$ , qui aurait divers avantages :

D'abord, les permutations entre le son intermédiaire (*s* basque) et la chuintante pure étant extrêmement fréquentes, non pas seulement suivant les dialectes mais même suivant les localités, il y aurait avantage à employer pour les deux sons une même lettre, en distinguant simplement la chuintante pure par l'addition d'un signe diacritique.

De plus, l'un des procédés employés par le basque pour la formation des diminutifs est de rendre mouillées, comme nous le verrons plus tard, les lettres qui comportent ce traitement, s'il s'en trouve quelqu'une dans le mot. On prend de plus en plus l'habitude de marquer cette mouillure par une tilde  $\grave{c}$ . Mais si le mot comporte une sifflante pure ou une *s* basque, au lieu d'introduire une mouillure, on change la sifflante pure ou l'*s* en une chuintante. En représentant ce dernier son par une *s* surmontée d'une tilde, on a l'avantage d'unifier, en

---

phonème, en position postvocalique, on a fait usage en Soule de la graphie *ix*, encore conservée dans certains noms propres tels que *Appeceix*, *Barneix*, *Garicoix*, *Samacoix*, *Oxoaix*, qui sont prononcés *Apecetch* ou *Aphcetch*, *Barnetch*, *Garicotch*, *Samacotch* et *Otchoatch*. Cette graphie est sans doute d'origine béarnaise; seulement, dans la prononciation béarnaise actuelle (du moins dans les régions que nous connaissons), elle ne représente qu'une chuintante sourde non précédée de *t*, et correspond par conséquent à un *ch* français : il en est ainsi, par exemple, dans les noms de lieu *Soeix*, *Ledeux* et *Baudreix*.

— La meilleure graphie à adopter pour le phonème nous paraît être  $\tilde{s}$  ; cependant il y aurait intérêt, à notre avis, à conserver parfois la graphie *ch*; (voir § 77). — Il semble d'ailleurs que chez certains Basques la chuintante ait dans ce groupe, sous l'influence du *t* précédent, une légère tendance, à peine perceptible, à dessiner un commencement d'évolution soit vers le son de *s* basque, soit vers le son qu'a le *ch* dans le mot allemand *ich* ; (voir § 76).

quelque sorte, l'un des signes graphiques de la transcription des diminutifs. C'est sans doute dans une intention toute semblable que M<sup>r</sup> le capitaine Darricarrère, dans quelques-unes de ses publications, s'est servi, pour représenter la chuintante sourde, d'un z surmonté d'un signe diacritique : il voulait sans doute montrer par là (et son idée était fort juste et très ingénieuse) la parenté étroite qui existe entre la sifflante sourde et la chuintante sourde, et la facilité avec laquelle elles peuvent permuter. Mais nous reviendrons bientôt sur ce point.

En réalité, l'idéal serait d'avoir, pour représenter les trois sons que nous étudions (sifflante sourde, chuintante sourde, et son intermédiaire) un signe qui pour tous les trois serait le même dans sa partie essentielle, et dont on ne distinguerait les valeurs diverses que par de légères différences dans la forme ou par l'emploi de signes diacritiques. Ainsi le même mot conserverait dans l'écriture à peu près le même aspect pour tous les Basques, quelle que fût d'ailleurs la manière de le prononcer suivant les régions ou les localités, les uns prononçant par exemple par la chuintante ce que les autres prononcent par le son intermédiaire ou par la sifflante pure. Si notre manière de voir devait être adoptée, voici les signes que nous proposerions :

Pour le son intermédiaire (*s* basque), il conviendrait de garder la graphie traditionnelle, qui consiste à employer une *s* ordinaire. Indépendamment de la tradition même, de bonnes raisons militent en faveur de ce signe : principalement l'analogie de sa prononciation avec *l's* d'un grand nombre d'Espagnols et de Béarnais, et aussi l'étymologie, puisque dans les mots d'emprunt *l's* basque est le produit ordinaire de *l's* romane ; (voir § 70).

Pour représenter la chuintante, nous avons

indiqué pour quelles raisons nous souhaiterions la généralisation de l'emploi de *l's* tildée. Si pourtant on voulait donner satisfaction aux nombreux Basques espagnols qui se servent de la graphie *x*, on pourrait, au lieu d'une *s* tildée, adopter une *s* surmontée d'un petit  $x$  ( $\overset{x}{s}$ ) ; en d'autres termes, le signe diacritique servant à distinguer de *l's* basque la chuintante, au lieu d'avoir la forme d'une tilde, pourrait avoir celle d'un *x*. Le second des deux avantages indiqués plus haut pour la graphie  $\tilde{s}$ , c'est-à-dire l'unification d'un des signes graphiques ordinaires des diminutifs, disparaîtrait ; mais le premier, c'est-à-dire l'unification des graphies pour les trois sons du groupe sifflant et chuintant, si étroitement apparentés, subsisterait, ce qui serait l'essentiel. On pourrait même, et ce serait, croyons-nous, l'idéal, employer ici, comme signe diacritique, une combinaison des deux autres, c'est-à-dire un  $x$  surmonté d'une tilde ou en surmontant une lui-même ( $\tilde{\overset{x}{x}}$  ou  $\overset{x}{\tilde{i}}$ ).

Pour la transcription de la sifflante pure, l'emploi du *z* tend de plus en plus, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, à se généraliser. Toutefois, à la place du *z* ordinaire, nous préférierions voir introduire l'emploi d'un signe particulier, de forme intermédiaire entre celle du *z* et celle de *l's*, et qui aurait le double avantage de ressembler suffisamment au *z* pour ne pas troubler les habitudes de ceux qui déjà sont accoutumés à cette graphie, et en même temps de se rapprocher sensiblement, dans son dessin général, de la forme de *l's* ordinaire, pour que ceux qui sont habitués à prononcer tel mot par *l's* basque ou par la chuintante le reconnaissent pourtant au premier coup d'œil lorsqu'ils le verraient écrit par un autre Basque qui le pro-



nonce, lui, par la sifflante pure. En effet, d'une part, ce signe ne se distinguerait du *z* ordinaire que par le renversement du trait oblique médian, lequel, au lieu de descendre de droite à gauche, descendrait de gauche à droite ; et d'autre part, il ne serait, en somme, qu'une *s* dont les contours, au lieu d'être arrondis, seraient devenus anguleux.

On objectera peut-être qu'il y a un grand inconvénient à employer des signes nouveaux, que les imprimeries n'ont pas dans leur matériel, et dont la fabrication et l'achat entraînent de nouvelles dépenses. Mais, de toute façon, une imprimerie qui entreprend la publication d'ouvrages rédigés en basque doit faire un achat supplémentaire de certaines « *sortes* », dont la fréquence dans cette langue est infiniment plus forte que celle que comportent les « *policies* » établies pour l'impression du français et de l'espagnol : par exemple, l'imprimeur est obligé de se munir d'un approvisionnement complémentaire pour le caractère *z*. La dépense nécessitée par cet achat doit venir en déduction de celle qu'entraînerait l'adoption du signe spécial que nous préconisons.

§ 60. — Le basque n'admet pas les sifflantes ou les chuintantes devant la consonne *r*,

Avant de passer à l'étude particulière de chacune des trois consonnes du groupe qui nous occupe, nous ferons à leur sujet une observation commune: le basque n'admet aucune de ces trois lettres devant la consonne *r* ; en d'autres termes, il est hostile aux groupements *zr*, *sr* et *sr̃* : on ne les rencontre jamais dans le corps des mots, sauf dans quelques vocables étrangers comme *Israël*, et d'autre part ils ne peuvent normalement se produire dans les cas de liaison entre deux mots, puisque, comme nous le verrons par la suite, *l'r* ne peut se trouver à l'initiale en basque, sauf dans le dialecte roncalais.

Cette répugnance du basque pour les trois groupes

en question doit être rapprochée de celle que le castillan éprouve pour les groupes *sifflante + r* ou *interdentale + r*, c'est-à-dire *sr* et *zr* : la prononciation normale du castillan détruit en effet les groupes de cette sorte (ex. : *los ríos, es raro, vélez Rubio*) par amuïssement du premier élément, avec renforcement de *l'r*.

§ 61. — A l'initiale, le basque rejette les groupes *sifflante* ou *chuintante* + *consonne*.

Le basque rejette, à l'initiale, les groupes qui seraient constitués par une sifflante ou une chuintante suivie d'une autre consonne, par exemple *zp, zk, zt, zl, zm, zn, sp, sk*, etc. Des graphies telles que *spatadantzari*, employées parfois par les Basques espagnols, doivent donc être rejetées comme contraires à la prononciation, et il faut rétablir ici *l'e* prothétique.

Cette répugnance du basque pour les combinaisons que nous venons de signaler est semblable à celle que le castillan professe, à l'initiale, pour les groupes *sifflante + consonne* : on sait qu'il les détruit toujours, au moins dans la prononciation, par la prothèse de la voyelle *e*. Au contraire, il est curieux de constater que le gascon d'une région voisine du pays basque s'abstient (ou s'est abstenu à un certain moment) de pratiquer l'usage de *l'e* prothétique en pareil cas, ou du moins ne paraît l'avoir adopté que sous l'influence d'un autre dialecte considéré comme plus littéraire ; voir Abbé BEAUREDON, *Essai de philologie landaise*, Pau, 1877, et MILLARDET, *Etudes de dialectologie landaise*, Toulouse, 1910; voir également notre *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XIV<sup>e</sup> siècle...* Biarritz, 1920.

§ 62. — Etude particulière de la sifflante pure.

En principe, avons-nous dit, la sifflante pure est toujours sourde. Elle est semblable à une *s* ou à un *ç* français ou à une *s* sourde italienne. Quelques Basques espagnols, cependant, lui donnent le son interdental du *z* espagnol. Pour certains d'entre eux,

cela peut être un défaut individuel : dans tous les pays il existe des personnes atteintes de ce vice de prononciation ; on les appelle *blesi* en italien ; en Normandie, on dit qu'elles *saucent*, et le défaut lui-même s'appelle *ceceo* en Espagne, où il est bien connu. — Mais dans le pays basque espagnol il semble que la plupart des personnes atteintes de ce vice de prononciation ne le soient que sous l'influence du castillan ; et ce qui tend à confirmer cette manière de voir, c'est que ce défaut serait surtout fréquent dans le Roncal, où le basque est en voie de disparition.

D'autre part, certains Basques espagnols confondent, le *z* avec leur *s*, c'est-à-dire qu'ils lui donnent un son légèrement teinté de chuintement.

§ 63. — Cas de  
sonorisation de  
la sifflante pure.

Si normalement la sifflante pure est sourde, elle peut cependant devenir sonore dans certains cas. Chez la plupart des Basques elle le devient, lorsqu'elle est suivie d'une des lettres *l*, *m*, *n*, soit dans le corps d'un mot (ce qui est un cas extrêmement rare et anormal) (1), soit entre deux mots lorsque le premier finit par la sifflante et que le second commence par l'une des trois lettres en question, pourvu, bien entendu, qu'il n'y ait, dans la prononciation, aucun arrêt ou intervalle entre les deux mots.

En somme, le basque paraît éprouver une certaine répugnance pour les groupes *zl*, *zm* et *zn* ; aussi, lorsque la négation *ez* devrait précéder une forme verbale commençant par l'une de ces trois lettres, fait-on usage d'une forme abrégée *e* : on dit, par exemple *e-luke* = « il ne l'aurait pas », au lieu de *ez-luke*; *e-nuen* = « je ne l'avais pas », au lieu de

---

(1) Nous citerons comme exemples les mots souletins *ezne* = « lait » et *gazna* = « fromage », dans lesquels le *z* est sonore ; (voir § 71).

*ez-nuen* ; *e-nitzen* ou *e-nintzen* = « je n'étais pas », au lieu de *ez-nitzen* ou *ez-nintzen* (1). Il est difficile de dire si nous avons affaire ici à une chute véritable de l'élément *z* du mot *ez*, ou à une forme primitive de la négation, qui aurait été *e*, et qui ne se serait conservée que dans ce cas particulier.

Lorsqu'un mot terminé par *z* en précède immédiatement un autre commençant par une consonne sonore (*b*, *d* ou *g*), deux cas peuvent se produire :

1° Si l'association formée par les deux mots est, en quelque sorte, accidentelle, nous voulons dire s'ils ne sont pas de ceux qui se trouvent très fréquemment unis ensemble, la sonore, dans l'état actuel de la prononciation, restera d'ordinaire sans changement, et le *z*, à son contact, deviendra sonore lui aussi: ex. : en souletin l'expression *giltz-bat* = « une clef », sera prononcée par les uns *gilz-bat* et par les autres *giz-bat*, avec un *z* sonore dans les deux cas.

2° Au contraire, si l'association de mots est une de celles qui sont courantes, par exemple s'il s'agit de la négation *ez* et d'une forme verbale, la sonore devient sourde ; ou plutôt semble-t-il (au moins pour la plupart des cas), elle le *redevient*, car, ainsi que nous le verrons par la suite, il semble que dans un grand nombre de mots qui commencent aujourd'hui par une, sonore, cette consonne initiale ait été une sourde à l'origine, et n'aurait fait que conserver son articulation primitive après la sifflante. Ex. : les formes verbales *da*, *duzu*, *dakit*, *gira*, donnent respectivement, combinées avec la négation :

---

(1) Dans Dechepare, à côté des formes normales à *z* supprimé, on en trouve quelquefois d'autres où le *z* est conservé, par exemple *eznuyen* pour *enuyen* = *enuen*. Nous inclinons à croire que les graphies de cette sorte n'ont aucune valeur phonétique, et que ce sont simplement des graphies savantes, analogues à celles qu'emploient encore souvent les écrivains basques d'aujourd'hui.

*ez-ta, ez-tuzu, ez-takit, ez-kira*. De même la particule *ba*, qui correspond pour le sens à la conjonction française « si », devient (ou redevient) *pa* lorsqu'elle est précédée de la négation *ez*.

Dans le corps des mots, on ne rencontre guère non plus en basque de groupes formés d'une sifflante suivie d'une explosive sonore.

§ 64. — Dans les mots d'emprunt, le souletin peut avoir un *z* sonore intervocalique.

Le souletin est le seul, parmi les dialectes basques, qui admette une *s* sonore intervocalique. Encore ne se rencontre-t-elle que dans les emprunts relativement modernes (par exemple dans *arrazu* = « raison », du béarnais *arrazou*) ; car pour les mots entrés dans la langue à une époque certainement très ancienne le souletin conserve l'articulation sourde, comme on le voit dans *gaiza* = « chose », du latin *causa*, et *eliza* = « église », du latin *ecclesia*.

§ 65. — Le *z* placé en liaison se sonorise en souletin.

De même, le souletin est le seul dialecte basque qui rende sonore le *z* placé en liaison, c'est-à-dire à la fin d'un mot suivi, sans aucun arrêt, d'un autre mot commençant par une voyelle : dans des combinaisons telles que *ez orai* = « pas maintenant », *Ez othoi !* = « Non, je vous en prie ! » le *z* final est prononcé comme un *s* sonore française ou italienne ; dans le second exemple, la virgule que le sens permet d'intercaler entre les deux mots n'empêche pas la liaison et la sonorisation d'avoir lieu, pourvu que cette virgule ne représente aucun arrêt appréciable dans le débit.

La sonorisation du *a* en liaison en souletin est-elle due à une influence béarnaise ?

Cette sonorisation, propre au souletin, du *z* en liaison, est-elle d'origine béarnaise ? En d'autres termes, est-ce l'habitude ancienne, pour un grand nombre de Souletins, de parler béarnais qui a introduit en Soule cette sonorisation ? (On sait en effet qu'en béarnais, comme dans les dialectes français méridionaux, la loi qui veut que les continues

en liaison se sonorisent est restée tout à fait vivante, alors que, dans le français moderne, c'est aujourd'hui une loi morte, qui s'applique encore par tradition, après certains mots ou dans certaines associations de mots d'un usage fréquent, comme celles qui consistent en un article pluriel suivi du nom auquel il se rapporte, mais ne s'applique plus aux associations de mots qui ont un caractère trop accidentel, à moins que n'interviennent des raisons analogiques ; par exemple, si l'on fait prononcer à un Français des régions dites *franciennes*, une association de mots telle que « *Burrhus* et *Sénèque* », il laissera intacte, c'est g-dire sourde, *l's* finale du mot *Burrhus*, tandis que presque toujours un Français des régions méridionales la sonorisera instinctivement, ce qui nous prouve que pour le premier la loi de la sonorisation des *s* en liaison est maintenant une loi morte, tandis qu'elle est encore vivante pour le second, puisqu'il l'applique machinalement ; (voir sur une question semblable notre *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XIV<sup>e</sup> siècle...*, Biarritz, 1920).

Il est possible qu'à la question posée il convienne de répondre par l'affirmative.

Objection possible contre l'hypothèse de l'origine béarnaise de la sonorisation du *z* souletin en basque.

A cette affirmation, on pourrait, il est vrai, formuler une objection : il n'y a pas, semble-t-il, similitude parfaite entre les deux phénomènes, nous voulons dire entre la sonorisation, en liaison, de *l's* béarnaise, et celle du *z* souletin. En effet, nous voyons, par les mots d'emprunt que le souletin a tirés du béarnais, qu'il ne considère pas *l's* béarnaise comme le correspondant normal de son *z*, mais plutôt de son *s* (devenue elle-même  $\tilde{s}$  dans la prononciation de beaucoup de Souletins). Il n'est donc pas évident que l'habitude de sonoriser *l's* en liaison en parlant béarnais ait pu être la cause de la sono-

risation d'une lettre souletine qui n'est pas le véritable équivalent de cette *s*: béarnaise. (L'*s* béarnaise, en effet, est encore aujourd'hui légèrement chuintante, à un degré variable suivant les individus ; ce chuintement est assez perceptible chez beaucoup d'entre eux pour qu'ils se croient obligés de se surveiller à ce sujet lorsqu'ils parlent français, et les Souletins eux-mêmes se moquent volontiers de cette particularité de l'accent béarnais).

Réponse  
possible à cette  
objection.

Cette objection nous paraît sérieuse. Nous allons examiner les réponses qu'on peut lui opposer. — Nous en écarterons d'abord une qui se présente assez naturellement à l'esprit, mais dont la valeur nous paraît insuffisante. « Certains mots souletins empruntés au béarnais présentent, pourra-t-on dire, non pas une *s* basque ou une *s*, maintenue sourde ou sonorisée, mais bien un *z*, c'est-à-dire une sifflante pure, sourde ou sonore ; tel est, par exemple, le mot *arrazu* = « raison », qui se prononce par un *z* sonore ». Mais dans ce cas particulier il suffirait que le béarnais *parlé* eût continué longtemps de marquer une nuance entre *l's* sonore (provenant d'une *s* latine intervocalique) et le *z* sonore (provenant d'un *c* latin intervocalique ou d'un groupe latin *ti* intervocalique), pour que pût s'expliquer l'exception du souletin *arrazu* : dans cette hypothèse, le groupe *ti* intervocalique du latin *ratione* aurait donné en béarnais un *z* sonore, qui serait resté longtemps par la suite à l'état de sifflante pure sonore, sans se confondre avec *l's* sonore provenant d'une *s* latine intervocalique, parce que cette *s* sonore béarnaise eût été légèrement chuintante. Dans ce cas, le souletin n'aurait fait que maintenir ici l'ancienne prononciation béarnaise.

Difficultés  
soulevées par  
cette réponse.

Toutefois, cette explication du *z* du souletin *arrazu* se heurte à deux difficultés : d'une part, elle est purement hypothétique, puisque ni dans les textes ni dans la prononciation actuelle il n'y a aucune trace de l'existence d'une double prononciation béarnaise, l'une pour *l's* sonore provenant d'une *s* latine intervocalique, l'autre pour un *z* provenant d'un *c* intervocalique latin ou d'un groupe latin *ti* intervocalique : les textes, tant anciens que modernes, emploient indifféremment les graphies *s* ou *z* pour représenter cette sonore, écrivant par exemple *casa* ou *caza*, *plazer* ou *plaser* ; et d'ailleurs, la prononciation béarnaise, moderne confond également les cas où l'étymologie met une *s* à la base, et ceux où elle y met autre chose, tout comme elle confond également, d'autre part, pour la sourde correspondante, les cas où l'étymologie met une *s* à la base (*sauna*, la *Seuba*, etc.) et ceux où elle y met un *c* (*cèu*, *cibada* ou *ciwada*, etc.). An surplus, il y a des raisons de croire qu'à l'époque où les sifflantes béarnaises ont commencé de prendre une valeur légèrement chuintante, la confusion et l'unification de son entre les sifflantes provenant d'une *s* latine et celles qui avaient une autre provenance étaient un fait accompli ; et par conséquent toutes ont dû subir à la fois le léger changement d'articulation qui, à partir d'un certain moment, les a fait incliner vers le chuintement. Donc, si cette explication qu'on pourrait être tenté de donner de la sifflante pure bien que sonore du souletin *arrazu* nous a paru valoir la peine d'être rapportée et discutée, il ne nous semble pas qu'il faille lui attacher beaucoup de valeur, et nous croyons plutôt que, dans l'exception que ce mot constitue, il ne faut voir qu'un de ces cas, si nombreux dans tous les dialectes basques, de substitution de l'une à l'autre des consonnes du groupe chuintant et sifflant.



Autre réponse  
à la même  
objection.

Les exceptions de ce genre sont d'ailleurs si peu nombreuses en regard du nombre imposant de mots où la sifflante béarnaise est rendue en souletin par une *s* (sourde ou sonore), qu'on doit les considérer comme négligeables, et qu'on n'en peut tirer aucun argument.

La réponse la plus sérieuse à faire à l'objection que nous avons signalée nous paraît être la suivante :

Sans doute, il n'y a pas aujourd'hui encore, aux yeux des Souletins, similitude complète entre leur *z* et *l's* béarnaise. Cependant les deux phonèmes sont assez voisins l'un de l'autre pour qu'une analogie ait pu s'établir. Ou bien encore la sonorisation du *z* souletin en liaison serait une imitation non de la prononciation béarnaise courante, où les *s*, tant sonores que sourdes, sont plus ou moins chuintantes, mais d'une autre prononciation béarnaise, plus moderne ou plus « distinguée », où les *s* seraient des sifflantes à peu près pures.

Conclusion.

N'oublions pas cependant qu'il convient, en vertu des constatations faites au § 27, II, d'être extrêmement prudent dans ces questions d'influence phonétique. C'est pourquoi, tout en déclarant que l'origine béarnaise de la sonorisation du *z* souletin en liaison nous paraît probable, nous nous garderons bien d'affirmer qu'elle est certaine.

§ 66. — Alternances de *z* avec *š* ou avec *s*.

Nous avons déjà fait allusion plus haut (§ 59) à l'un des procédés que le basque emploie pour la formation des diminutifs, et qui consiste, si le mot comporte un *z*, à le changer en *š* : ex. : du labourdin ou bas-navarrais *zakhur(r)* = « chien », on tirera *šakhur(r)* = « petit chien » ; de *gizon* = « homme », on tirera *gison* = « petit homme ».

Ce procédé, propre aux substantifs et aux adjectifs,

est étendu, dans une partie du domaine bas-navarrais, à certaines formes de la conjugaison ; soit par exemple *duzu*, dont le sens exact est « est eu par vous », et qui correspond pratiquement à « vous avez » (forme de politesse). Dans la région en question, en changeant en  $\tilde{s}$  le *z* des formes de ce genre, on constitue une conjugaison familière intermédiaire entre la forme de politesse et le tutoiement, et tenant lieu de ce dernier la plupart du temps. (Ce procédé est généralement un objet de moquerie pour les autres Basques, parce que chez eux le remplacement de *z* par  $\tilde{s}$  ne se fait, dans les formes de la conjugaison, que lorsqu'on s'adresse à des enfants, en voulant imiter soi-même le langage enfantin).

Tout ceci mis à part, il existe des mots qui se présentent dans certains dialectes avec un *z* et dans d'autres avec une  $\tilde{s}$ . L'exemple le plus connu est l'adjectif qui signifie « blanc », lequel revêt d'ordinaire la forme *zuri* dans certaines régions, et dans d'autres la forme  $\tilde{s}uri$ .

La sifflante *z* alterne de même fréquemment avec *s* : on en trouvera des exemples dans UHLENBECK, *Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques*, Rev. internat. des Et. basques, année 1910, p. 111 ; p. 90 du tirage à part (1), et dans VINSON, *Rev. de ling.*, t. III, avril 1880, p. 457.

§ 67. — Réduction du groupe *tz* à *z* à l'initiale.

Le groupe *tz* est d'un usage extrêmement fréquent en basque. (Il fournit même souvent aux Basques espagnols l'occasion d'une taquinerie à l'égard des Castellans, auxquels ils s'amuse à le faire pro-

---

(1) Nous pouvons y ajouter celui de *milizkatu* = « lécher » (guipuzcoan d'Andoain) à côté de *miliskātu* (haut-navarrais d'Elcano). Ici, d'ailleurs, *l's* ou le *z* paraît être d'origine épenthétique ; (voir § 75).

noncer, sachant que beaucoup d'entre eux ne peuvent y réussir). Mais au commencement des mots le groupe *tz* a normalement disparu en basque, en se réduisant à *z*. Cette réduction est déjà ancienne, puisqu'elle est antérieure aux premiers documents écrits. Toutefois, nous sommes amenés à penser que le groupe *tz* a dû exister dans certains mots à un moment donné.

Il a dû en être ainsi notamment dans des mots empruntés au latin. Dans cette langue, on le sait, le *c* devant *e* ou *i*, à l'époque classique et pendant les tout premiers siècles de notre ère, avait encore la valeur d'une gutturale sourde (*k*) plus ou moins pure ; par exemple, nous pourrions représenter cette prononciation primitive des mots *caelum*, *cruce*, *pace*, *pice*, *cerasium*, par quelque chose comme *kaelum*, *kruce*, *pake*, *pike*, *kerasium*.

Or, dans les mots empruntés par le basque dès ce temps lointain, le *c* en question est resté à peu près intact, sauf qu'il est passé à *g* lorsqu'il était initial : c'est ce que nous montrent les mots *bake*, *bike* ou *bikhe*, et *gerezi*, dérivés respectivement de *pace*, *pice*, *cerasia*.

Mais à une époque un peu plus tardive, le *c* latin devant *e* ou *i* étant devenu de plus en plus mouillé, a passé par une évolution qui, dans une grande partie de l'Italie, a abouti à en faire un phonème *t + chuintante sourde* ; dans une vaste région qui comprenait le nord de l'Italie, la Gaule et l'Espagne, l'évolution a été plus complète encore et l'on en est arrivé rapidement à un phonème *t + sifflante* ; il semble que dès la fin de l'époque mérovingienne ce résultat était déjà atteint. Par la suite, ce phonème devait évoluer encore d'une façon diverse suivant les régions, ne restant que rarement intact (comme il l'a fait en gascon quand il était final : *lutz*, du latin *luce* ; *butz*, du latin *voce* ; *croutz*, du latin

*cruce*), mais se réduisant, à la sifflante seule en français, et aboutissant en castillan à l'ancien *ç* équivalent au *z* actuel.

Or, dans les mots que le basque a empruntés aux dialectes romans dont le territoire avoisinait le sien, à une époque où le *c* latin devant *e* ou *i* était encore un phonème *t* + *sifflante*, le basque a conservé fidèlement cette articulation : ex. : *gurutze* ou *khurutze*, tiré du latin ou roman *cruce* à une époque où il se prononçait *crutse*. Toutefois, lorsque le *c* en question était initial, nous voyons qu'il a abouti en basque non pas à un groupe *tz*, mais à *z* seul : ex. : *zelü* ou *zeru*, du latin *caelum*. Mais il est vraisemblable que, là aussi, on avait, à l'origine, un groupe *tz*, qui ne se sera réduit que par la suite.

D'autres considérations tirées non plus, cette fois, du traitement des mots d'emprunt, mais de l'examen de certaines particularités inhérentes à des vocables purement basques, semblent renforcer l'hypothèse d'une réduction à *z* des anciens *tz* primitifs.

Nous voyons en effet le *z* initial de certains mots se faire précéder d'un *t* dans quelques cas particuliers. Par exemple, lorsqu'une forme verbale commençant par *z* se trouve précédée d'un mot finissant par *r* ou *n* auquel elle est étroitement liée, un *t* vient s'intercaler avant le *z*, du moins dans la prononciation d'un très grand nombre de Basques (1).

---

(1) L'intercalation du *t* entre *r*, *l* ou *n* d'une part et *z* d'autre part est normale chez les Bas-Navarrais occidentaux et les Labourdins. Chez les Souletins, elle se produit entre *l* ou *n* et *z*, mais non pas entre *r* et *z*. Les mêmes règles sont généralement applicables lorsque la seconde consonne, au lieu d'être *z*, est *s* ou *š*. (Mais ici, le souletin lui-même intercale *t* : ex. : *hortše* = « là »). — Cependant il est arrivé parfois que les groupes *rz* ou *rs* se soient simplifiés, même en bas-navarrais, par chute de *l'r* ; ainsi le mot *urzo* ou *urso* = « palombe », conservé en souletin sous la forme *ürzo*, est devenu ailleurs

Des expressions telles que *hor-zira* = « vous êtes là », *zer-zen* = « qu'est-ce que c'était ? » *zabal-zazu* = « ouvrez », *non-zinen* = « où étiez-vous ? », se prononcent alors eu réalité : *hor-tzira*, *zer-tzen*, *zabal-tzazu*, *nun-tzinen*. Certes, l'introduction d'un *t* dans des cas de ce genre pourrait fort bien s'expliquer même si le *z* pur et simple était primitif; des intercalations de cette espèce, causées uniquement par le désir de détruire certaines combinaisons de consonnes, sont fréquentes dans toutes les langues. Mais voici un cas plus probant déjà. Lorsqu'une forme verbale commençant par *z* est précédée de la négation, on aboutit à une combinaison *etz*; par exemple de *zira* = « vous êtes »; on tirera *etzira* = « vous n'êtes pas » (1). Or, la forme normale de la négation est *ez*; en vertu de la loi générale qui veut qu'en basque (comme en castillan), lorsqu'un mot se termine par un son consonantique et que le mot suivant commence par le même son, l'un et l'autre se fondent en un seul, le *z* final de la négation et le *z* initial de la forme verbale devraient se confondre, et l'on devrait avoir un type *ezira*. L'explication la plus vraisemblable du type *etzira* que l'on a réellement paraît être la suivante. Le *z* initial de la forme verbale était primitivement un *tz*. En combinaison avec la négation on devait avoir une forme du type *ez-tzira*, qui se sera réduite à *etzira* par désir de faciliter la prononciation. Cette forme se sera maintenue ensuite par tradition, même après que par ailleurs les anciens *tz* initiaux s'étaient

---

us0 ; (Liçarrague a *vss0*). Inversement, le souletin a supprimé la liquide dans *musa* = « bourse » ou « porte-monnaie » ; (cf. latin *bursa*, espagnol *bolsa*, bas-navarrais *moltsa*).

(1) Les auteurs tant anciens que modernes négligent souvent, par graphie savante, de transcrire le *t* dans les combinaisons de cette sorte : on trouve par exemple chez Dechepare, *ecineten*, *eçiraden*, *eçaycula*, *eçaqueyena*.

réduits à *z* (1). — Si pourtant l'on devait admettre que pour la négation il a pu exister anciennement, à côté du type *ez*, un type primitif *e* (§ 63), l'explication serait encore plus simple : *e* + un primitif *tzira* aurait donné tout naturellement une forme *etzira*, où le *tz* se serait maintenu par la suite parce que l'ensemble de la combinaison était considéré comme un seul mot, dans lequel le *tz* ne pouvait plus être traité comme initial.

Bien entendu, nous ne voulons pas dire que les *z* initiaux du basque actuel proviennent tous d'un groupe *tz* plus ancien. Ce qui nous paraît vraisemblable, c'est qu'une partie au moins des *z* initiaux du basque ont été autrefois des *tz*. Dans cette hypothèse, voici, selon nous, la meilleure explication à donner aux formes citées plus haut : *hor-tzira*, *zer-tzen*, *zabal-tzazu*, *nun-tzinen*, etc. Dans les formes verbales commençant actuellement par *z*, ou du moins dans un grand nombre d'entre elles, telles que *zira* et *zinen*, le phonème initial était primitivement *tz*. Plus tard, le *t* de ce phonème a commencé à s'amuïr, fait dont les analogues abondent dans, l'histoire des langues. Cependant le *t* avait une tendance à se maintenir après les liquides ou après la nasale *n* ; à un moment donné, la langue hésitait donc entre des formes telles que *hor-zira* et *hor-tzira*, *non-zinen* et *non-tzinen*. Dans de nombreuses régions les types les plus primitifs, c'est-à-dire ceux qui comportaient un *t*, ont fini par prévaloir, favorisés sans doute par une tendance qui s'est développée à un certain moment en basque et qui

---

(1) M. Uhlenbeck explique les formes du type *etzira* en disant que primitivement la négation n'était pas *ez*, mais *etz* ; (Rev. internat. des Et. basques, année 1910, p. 112 ; p. 91 du tirage à part). Nous reviendrons plus loin sur la question des alternances entre *z* et *tz* eu position non initiale ; (§ 68, I)

portait à généraliser l'intercalation d'un *t* dans les groupes ainsi composés : *liquide ou nasale + sifflante ou chuintante*, tendance en vertu de laquelle, par exemple, *mol**sa*, de l'espagnol *bolsa*, est devenu *mol**tsa*, et *sals**a*, emprunté au castillan, est devenu *sal**tsa*. L'analogie s'en mêlant, si dans quelques formes verbales (notamment, selon les vraisemblances, l'impératif *zazu*), le *z* initial était primitif et ne provenait point d'un *tz* plus ancien, le *t* leur aura été appliqué quand même dans les combinaisons du type ci-dessus indiqué.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'un *z* final est suivi, sans aucun arrêt, d'une sifflante ou d'une chuintante initiale, il donne lieu aux combinaisons suivantes :

$z + z = tz$ ; ex. : *oinez + zuasi = oinetzuazi* « vous allez à pied. » (VINSON, *Prem. ess. dephont. basque*, Rev. de ling. t. III, p. 445) ;

$z + s = ts$ ; ex. : *ez + sobera = etsobera* « pas trop » ;

$z + \tilde{s} = \tilde{ts}$ ; ex. : *ez + sũri* (bas-navarrais) = *etsũri* « pas blanc ».

M<sup>r</sup> Vinson (*ibid.*) note que le groupe *z* final + *j* initial prend en labourdin et en bas-navarrais un son analogue à celui du *j* français. En souletin, ce groupe est traité d'une façon différente et équivaut à  $\tilde{ts}$  : ex. : *ez-jakín = etsãkin* « ne pas savoir ».

Autres cas de conservation du groupe *tz* à l'initiale.

Les anciens groupes *tz*, avons-nous dit, se sont réduits normalement à *z* lorsqu'ils étaient en position initiale. Cependant on trouve parfois, dans certains dialectes, des mots commençant par ce même groupe *tz*. Mais cette exception est facile à expliquer :

Dans les dialectes qui admettent normalement le groupe  $\tilde{ts}$  à l'initiale, il peut arriver que l'on change  $l'\tilde{s}$  de ce phonème en *z* pour former un augmentatif,

car si dans les mots qui ont normalement un *z* on change cette sifflante en chuintante pour former des diminutifs, le procédé inverse sert à former des augmentatifs. Il en résulte que le groupe *t $\tilde{s}$*  initial deviendra alors *tz*, et ici le *t* sera conservé, car la loi phonétique qui a réduit à *z* les anciens *tz* initiaux est maintenant une loi morte, qui ne fait point sentir son effet sur les groupes initiaux de cette sorte quand ils sont de formation nouvelle. Ainsi, par exemple, en souletin, où la forme normale du mot qui signifie « chien » est *t $\tilde{s}$ akhür(r)*, on obtiendra l'augmentatif *tzakhür(r)* (1) ; de même, de l'adjectif *t $\tilde{s}$ ar(r)* = « mauvais », on tirera l'augmentatif *tzar(r)* (2).

Ceci nous amène à remarquer qu'il y a des cas d'alternances, à l'initiale, entre les phonèmes *z* et *t $\tilde{s}$*  : nous venons d'indiquer, par exemple, que la forme normale du mot qui signifie « chien » est *t $\tilde{s}$ akhür(r)* en labourdin et en bas-navarrais, tandis qu'en souletin c'est *t $\tilde{s}$ akhür(r)*. Nous n'avons ici, en somme, qu'un cas particulier de l'alternance, si fréquente, entre *t $\tilde{s}$*  et *z* ; seulement, dans les dialectes où p'our cette alternance on a eu de bonne heure la forme par *z*, le groupe *tz* que l'on avait ainsi à l'initiale s'est réduit régulièrement à *z*.

Un exemple semblable nous est fourni par les

---

(1) En labourdin et en bas-navarrais au contraire, la forme normale du mot qui signifie « chien » est *zakhür(r)*, avec réduction régulière du phonème initial *tz* à *z* ; l'on en tire directement le diminutif *t $\tilde{s}$ akhür(r)*.

(2) Dans le mot *tzapast*, employé en certaines régions, notamment en Soule, le maintien du *t* initial est dû probablement à ce que ce mot aura été, à l'origine, une sorte d'augmentatif d'un plus ancien *t $\tilde{s}$ apast* : cf. espagnol *chaparrón* = « averse », et voir plus loin § 68, III. Il est possible aussi que le maintien du *t* soit dû à une intention onomatopéique.



formes *zut* (guipuzcoan), *zutin* (biscayen) et *çut(ic)* (Liçarrague), que nous rencontrons à côté du souletin *t̃süti* et du haut-navarrais *t̃sut(ik)* = « debout ».

§ 68. — Observations diverses relatives au *z*.  
I. — Réductions apparentes ou réelles de *tz* non initial à *z*.

On constate des alternances au moins apparentes entre *z* et *tz* en position finale : ainsi, en bas-navarrais on trouve une forme *berritz* = « de nouveau » (qui, d'après M<sup>r</sup> Azkue, est usitée également dans le labourdin de Saint-Pée), à côté d'une forme *berriz* employée ailleurs dans le même sens. De même, le labourdin et le bas-navarrais emploient un suffixe *-lakotz* dans le sens de « parce que », alors que le souletin emploie dans le même sens un type *lakoz*. Cependant il n'est pas absolument sûr que dans ce dualisme de formes nous ayons affaire à une véritable alternance de caractère purement phonétique : dans *berriz* et *lakoz* le *z* est simplement la désinence caractéristique du cas de la déclinaison basque que certains appellent *instrumental* et qui a divers emplois, dont quelques-uns sont analogues à ceux de l'ablatif latin ; en somme, *berriz* n'est autre chose que l'adjectif *berri* mis à ce même cas à l'indéfini. Au contraire, il est possible, à la rigueur, que dans *berritz* l'élément *tz* final, au lieu d'être cette même désinence d' « instrumental », soit un élément différent (identique, en tout état de cause, à celui que nous trouvons dans le suffixe *-tzat* employé dans la déclinaison pour rendre l'idée de destination qu'exprime en français la préposition *pour* et en espagnol *para*) ; et il en serait de même de l'élément final du suffixe composé *-lakotz*.

Il est possible cependant que le phonème *tz* ait eu, à un moment donné, une tendance à se réduire à *z* lorsqu'il était en position finale. Dans ce cas, si un assez bon nombre de mots présentent encore aujourd'hui ce phonème *tz* en position finale, ce

serait parce que des raisons particulières l'y auraient maintenu : par exemple, si l'adjectif *hotz* = « froid » et le substantif *bihotz* = « cœur » ont conservé leur *t*, ce serait à cause des formes où, dans la déclinaison, le groupe *tz* cessait d'être final, comme *hotza*, *bihotza*, etc. ; et dans le mot *bortz* = « cinq », le *t* devrait son maintien au désir d'éviter la succession *r + z*.

En tout cas, il peut se faire que dans certains mots où un type par *z* est aujourd'hui général la forme primitive ait comporté un *tz*, et peut-être faut-il expliquer ainsi la graphie *goitz* que l'on trouve dans Dechepare à côté de *goyz* et *goycian* (voir UHLENBECK, *ibid.*, année 1910, p. 111 ; p. 90 du tirage à part).

De cette alternance il faut rapprocher celle que nous présentent, pour l'élément *goitz* ou *koitz*, les noms de lieu *Bereskoitze* (ou *Beskoitze* dans la prononciation courante) = « Briscous » et *Arrangoitz* à côté de *Arcangoiz* et *Arrangoize* = « Arcangues ». Le nom propre souletin *Samacoix*, qui se prononce *Samacotch*, nous présente également la conservation du *t* dans ce même élément (1). — Cependant la réduction de *oitz* à *oiz* dans les formes *Arcangoiz* et *Arrangoize*, si elle peut être due à la position finale (2) du phonème, pourrait l'être aussi au désir d'éviter une surcharge de sons consonantiques après

---

(1) Dans l'équivalent basque espagnol de *Samacoix*, qui se présente sous la forme *Zamacois*, le *t* est supprimé, mais il n'est pas sur que cette suppression se soit produite dès le basque ; elle peut être due à une castillanisation orthographique du nom : il est de règle en effet que dans la transcription castillane des noms basques on réduise à *z* (ou à *c* devant *e* ou *i*) les groupes *tz* du basque : ex. : *Armendáriz* pour *Armen-daritz* ; *Uztáriz* ou *Ustáriz* pour *Uztaritz* ou *Ustaritz* ; *Aranaz* pour *Aranatz*.

(2) L'*e* de la forme *Arrangoize* étant un suffixe ajouté après coup, le *tz* était primitivement final.

la voyelle *o* : *l'i* étant lui-même semi-consonne dans la diphtongue *oi*, *l'o* se trouve en fait suivi de trois sons consonantiques dans le groupe *oitz*. Dans la forme *Samacoix* = « Samacotch », c'est *l'i* qui s'est résorbé pour éviter cette accumulation : ailleurs la lettre sacrifiée a pu être le *t*.

Dans les textes anciens, certaines alternances entre *tz* ou ses équivalents *tc* ou *tç* d'une part, et *z* où ses équivalents *c* ou *ç* d'autre part, sont sans doute purement graphiques : le *z* et le *ç* (ainsi que le *c* devant *e* ou *i*) ont été primitivement, en romance, les signes graphiques de phonèmes composés consistant en une dentale suivie d'une sifflante ; il est arrivé que, par tradition orthographique, on les ait employés encore avec leur valeur ancienne jusqu'en plein XVI<sup>e</sup> siècle (1) : ainsi doivent s'expliquer des formes telles que *Biarriz pour Biarritz*.

Quoi qu'il en soit, il semble qu'il y ait eu, à un moment donné, une tendance à confondre *z* et *tz* en position finale ; et cette incertitude a pu favoriser le développement de certaines formes où le *t* est inexplicable étymologiquement, comme *gorphutz* (souletin *khorphitz*) = « corps », du latin *corpus* ; (si *borthitz* = « fort » vient du nominatif *fortis*, son *t* pourrait s'expliquer de même).

II. — Autres alternances, apparentes ou réelles, entre *tz* et *z*.

Il semble que les suffixes *-zale* d'une part, et *-tzaiïe* d'autre part, soient identiques. Il est possible que le *t* soit ici primitif, mais nous inclinierions plutôt à penser que dans la forme *tzaiïe* il n'a été ajouté que par analogie avec les nombreux cas où il s'introduisait normalement pour détruire certaines combinaisons consonantiques. Il est à constater, en

---

(2) Aujourd'hui encore, le nom de la localité souletine Alçay s'écrit sans *t*, bien qu'il se prononce *Allçay*.

effet, que dans de nombreuses régions, notamment dans le domaine souletin, la forme sans *t* est normalement employée après les thèmes qui finissent par une voyelle : on dira, par exemple : *~sahazale* = « nettoyeur », *behazale* = « auditeur » (ou « spectateur », suivant les régions), etc. ; et si l'on dit au contraire *arrantzale* = « pêcheur », c'est apparemment en vertu de la tendance qui veut qu'entre *n* et *z* il s'intercale un *t* (1).

L'alternance entre les phonèmes *s* et *tz* que nous constatons par la comparaison des types souletins *zaizü*, *zaizie*, etc., *deizü*, *deizie*, *deizüt*, etc. avec les types labourdins ou bas-navarrais *zautzu*, *zautzue*, etc., *dautzu*, *dautzue*, *dautzut*, etc. n'est probablement pas non plus de caractère purement phonétique, et doit s'expliquer plutôt par des raisons sémantiques et analogiques.

Enfin, suivant une remarque fort juste de M<sup>r</sup> Uhlenbeck (*ibid.*, année 1910, p. 112; p. 91 du tirage à part), dans les formes de conjugaison telles que *baitzen*, *ezpaitzen*, *baitzuen*, *ezpaitzuen*, *baitzuten*, etc., nous n'avons pas en réalité un changement de *zen* *tz*: le *t* appartient au préfixe, dont la forme normale est *bait* ou *beit* suivant les régions ; seulement il n'est maintenu que lorsque la consonne initiale de la forme verbale à laquelle le préfixe est accolé admet cette conservation.

III. — Alternances, apparentes ou réelles, entre *z* et d'autres consonnes.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck rapproche le mot *~sirgil*, que l'on trouve dans Salaberry avec le sens de « grappe de raisin longue et peu fournie », des mots *zirzil* (ou *zirtzil*), *~sir~sil* (diminutif de *zirzil*), et *tirtil*, ces derniers mots signifiant, les uns, « loques » ou « haillons »,

---

(1) Dans le souletin *merkhatzale* = « qui va au marché », le *t* provient sans doute de *merkhatü* = « marché » ou du béarnais *mercat*.

les autres, « personne déguenillée » ou « peu soignée ». Ce rapprochement nous paraît juste ; dans ce cas, il pourrait se faire que la forme *širgil* fût la plus voisine du type primitif, et les autres en auraient été tirées par des assimilations de consonnes destinées à produire un effet de redoublement ; mais il est possible aussi que les alternances que nous constatons ici doivent s'expliquer comme celles que nous signalerons au § 173.

Nous croyons de même possible que dans l'alternance, également signalée, par M<sup>r</sup> Uhlenbeck, entre *zunkur(r)* = « bossu », d'une part, et *kunkur(r)* = « bosse », *konkor(r)* = « bossu » ou « bosse » et *tontor(r)* = « bossu » ou « bosse » d'autre part, la forme par *z* soit la plus voisine du type primitif : les formes avec *k* initial seraient dues au désir de produire un redoublement, et *tontor(r)* dériverait de *konkor(r)* par une atténuation des consonnes destinée, originairement du moins, à marquer une nuance diminutive (en souletin on dit même *šontšor(r)*), à moins pourtant que le phonème initial primitif n'ait été un *k*, passé plus tard à *z* par un processus  $\tilde{t} > \tilde{t}\tilde{s} > tz > z$ , comme dans le cas que nous allons étudier ci-dessous,

Au contraire, dans l'alternance que signale M<sup>r</sup> Uhlenbeck entre *zapar(r)* = « buisson », d'une part, et le mixain *gapar(r)* (souletin *khapar(r)*), d'autre part, nous croyons que les formes à gutturale initiale sont les plus voisines du type primitif. Le mot est évidemment apparenté à l'espagnol *chaparro*, dont le *ch* initial paraît représenter le stade intermédiaire entre la gutturale de *gapar(r)* ou *khapar(r)* et le *z* de *zapar(r)*, qui a dû être précédemment un *tz*; seulement, le *t* sera régulièrement tombé ici par suite de la position initiale

du phonème (1) : ce rapport entre le *ch* initial de *chaparro* et le *z* initial de *zapar(r)* est tout à fait identique à celui que nous constatons entre le *ch* initial de *chaparrón* = « averse » et le *z* initial de *zapar(r)*, expression indiquant, en biscayen, guipuzcoan et roncalais, le bruit d'une forte pluie ; (dans le mot *tzapast*, usité en certaines régions, notamment en Soule, soit dans le sens d' « écla-boussure », soit dans le sens de « à flots » ou « à gros bouillons », en parlant de la pluie ou des liquides, le *t* du phonème de transition *tz* a été conservé).

C'est probablement par un processus  $t > \tilde{t} > \tilde{t}\tilde{s} > tz > z$  que doit s'expliquer le *z* initial de *zaldo*, qui, en labourdin, signifie « tas » ou « foule », lequel doit être apparenté aux mots *talde* et *talda*, qui expriment eux aussi une idée de réunion ; (voir § 192, III). Le souletin *saldo* serait un diminutif de ce même *zaldo*.

En terminant, nous ne ferons allusion que pour mémoire à certaines alternances qui ont été signalées parfois comme existant entre *z* et *d* dans quelques formes de conjugaison : M<sup>r</sup> Uhlenbeck a montré qu'elles sont purement apparentes; (*ibid.*, année 1910, p. 99 ; p. 78 du tirage à part).

§ 69. — Etude particulière de *l's* basque.

NOUS avons dit plus haut que *l's* basque est un son intermédiaire entre une sifflante pure et une chuintante pure. Normalement, ce son est sourd ; il est donc intermédiaire entre *l's* du français sou et le *ch* du français chou. Son articulation varie suivant les régions : il peut en effet se rapprocher plus ou moins de l'un quelconque des deux extrêmes entre

---

(1) On trouve d'ailleurs en bas-navarrais une forme *saphar(r)* qui peut être intermédiaire entre le stade \* *tšapar(r)* que nous supposons comme plus ancien, et *zapar(r)*.

lesquels il est compris. D'une façon générale, dans le pays basque espagnol, il se rapproche un peu plus de la sifflante pure, et dans le pays basque français il se rapproche plus sensiblement de la chuintante  $\tilde{s}$ . Certains Basques espagnols en arrivent à ne pas le distinguer nettement de la sifflante pure ( $z$  basque) ; inversement, certains Basques français en arrivent à le confondre avec la chuintante  $\tilde{s}$  ; (ce sont d'ordinaire, il est vrai, du moins dans le Labourd et la Basse-Navarre, ceux qui ont été élevés dans un milieu de langue française plutôt que dans un milieu de langue basque). En souletin,  $l's$  et la chuintante  $\tilde{s}$  sont devenus deux phonèmes extrêmement voisins l'un de l'autre, si voisins même que chez les jeunes générations ils se confondent de plus en plus ; seulement cette confusion paraît causée par le fait. que  $l's$  des Souletins n'est pas tout à fait identique à celle des Labourdins et des Bas-Navarrais : d'ordinaire, en effet, la chuintante de ces derniers présente une nuance légèrement mouillée qui ne se rencontre pas chez les Souletins. En d'autres termes, dans l'état actuel de la prononciation souletine,  $l's$  a fait un pas, très court d'ailleurs, pour se rapprocher de  $l's$ . La différence entre le son de  $l's$  des Souletins et celui de  $l's$  des Bas-Navarrais et des Labourdins n'est, nous le répétons, qu'une très légère nuance ; mais, telle qu'elle est, beaucoup de Souletins la perçoivent nettement.

En souletin, comme nous le verrons au § 71,  $l's$  peut se sonoriser dans certains cas.

Quand elle est bien prononcée, c'est-à-dire quand on ne la confond avec aucun des deux extrêmes entre lesquels elle doit se maintenir,  $l's$  basque est un son joli et délicat, et qui donne à beaucoup de

mots un aspect pittoresque ou très expressif (1).

§ 70. — Consi-  
dérations  
historiques.

Ainsi que nous y avons déjà fait allusion précédemment, *l's* basque, quel que soit d'ailleurs son degré de chuintement suivant les régions, est considérée depuis longtemps par les Basques comme le représentant et l'équivalent normal des *s* romanes, tant espagnoles que gasconnes ou béarnaises (ou même françaises, les mots français ne passant d'ordinaire en basque que sous une forme plus ou moins volontairement gasconisée ou béarnisée). *L's* basque est tellement considérée comme la prononciation normale du signe graphique *s* qu'à un moment donné, semble-t-il, c'est par elle que les Basques prononçaient les *s* dans la lecture ou la récitation du latin. De cet usage il subsiste encore des traces : en Soule les paysans de divers villages prononcent comme des *s* basques toutes les *s* des prières latines qu'ils disent à certains jours (2) ; et d'autre part, dans la récitation du chapelet en latin, beaucoup prononcent encore comme une *s* basque *l's* initiale dans les mots *Sancta Maria*.

Ainsi donc, on peut admettre qu'à partir d'une certaine époque déjà ancienne l'articulation semi-chuintante a été considérée par les Basques comme

---

(1) Sur le procédé d'articulation de *l's* basque, et les points sur lesquels il diffère de celui de la sifflante pure (*z* basque ou *s* française), voir le *Manual de pronunciación española* de M<sup>r</sup> Navarro Tomás, Madrid, 1908, § 108 : ce que ce phonéticien dit de *l's* espagnole normale peut en effet s'appliquer à *l's* des Basques espagnols, et, à peu de chose près, à *l's* des Basques français. Voir aussi nôtre *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan* depuis le *XIV<sup>e</sup>* siècle... Biarritz, 1920.

(2) Ils diront par exemple *jüstüs* et non *juçtuç*, *miferetur* pour *mizeretur*, etc. ; quant aux *x*, ils les prononcent tantôt *ts* (par exemple dans *dilexit*) tantôt *df* (par exemple dans *exaudiet*). — Ces mêmes particularités se rencontrent chez les mendiants souletins qui récitent des prières latines.



l'articulation normale qui devait être attachée au signe graphique *s*, et cela parce qu'il en était de même chez les populations romanes qui avoisinaient le pays basque (1).

Toutefois, dans une période plus ancienne encore il n'en était pas de même, et à cette époque primitive *l's* latine ou romane était rendue en basque par une sifflante pure, ainsi qu'en témoignent des formes telles que *eleiza* ou *eliza*, *gauza*, *gerezi*, etc.

En résumé, dans une première période, *l's* latine était rendue en basque par une sifflante pure, parce que, sourde ou sonore, elle était elle-même une sifflante pure chez les populations qui avoisinaient le pays basque. Plus tard, *l's* s'étant teintée de chuintement chez ces mêmes populations a été rendue, dans les mots empruntés depuis lors, par une *s* analogue, c'est-à-dire une *s* basque, et la lettre *s* elle-même est devenue le signe graphique propre du son teinté de chuintement.

§ 71. — Cas de  
sonorisation  
de *l's*.

Chez de nombreux Basques, *l's* devient sonore quand elle précède la lettre *l* ou une nasale. Il est d'ailleurs très rare qu'elle soit suivie d'une *l* ou d'une *m*, du moins dans le corps des mots. Mais il lui

---

(1) *L's* présente chez les Béarnais un chuintement plus ou moins marqué : c'est là un fait bien connu auquel nous avons déjà fait allusion plus haut (§ 65). On sait qu'il en est de même chez beaucoup d'Espagnols, principalement chez les Castillans. Chez les Gascons de la région de Bayonne il y a généralement aussi un chuintement plus ou moins léger ; et même, là où le patois est resté plus conservateur, parce qu'il a moins subi l'influence de la langue d'oc officielle et académique, par exemple chez les gens de mer de Biarritz, certaines *s* sont complètement chuintantes : ce sont notamment toutes celles qui sont suivies d'une consonne : ainsi les mots *Mouriscot* et *tustèm* sont prononcés respectivement *Mourichcot* et *tuchtèm*. (Pour plus de détails sur la nuance chuintante de *l's* dans les régions pyrénéennes, voir notre *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XIV<sup>e</sup> siècle...* Biarritz, 1920).

arrive plus fréquemment de précéder une *n*, par exemple dans *esne* = « lait » et *gasna* = « fromage ». C'est dans la Basse-Navarre occidentale que la sonorisation des *s* ainsi placées est le plus sensible. Chez certains individus de cette région il arrive même que *l's* devienne, dans cette position, une chuintante sonore pure, à peu près semblable au *j* français.

Au contraire, dans une partie au moins de la Basse-Navarre orientale, les *s* de ce genre conservent leur valeur sourde et restent intacts.

Bien entendu, chez les individus dans la prononciation desquels *l's* sonore ne devient pas tout à fait une chuintante pure, elle a une articulation qui est le correspondant, mais dans l'échelle sonore, de son articulation sourde normale ; et de même que cette dernière est intermédiaire entre celle de *l's* sourde française et celle du *ch* français, l'articulation sonore est intermédiaire entre celle du *z* français et celle du *j* français.

En Soule, les *s* de cette sorte, dans le corps des mots, ont subi un traitement inverse, et sont devenues des *z* sonores, par exemple dans *ezne* et *gazna*, pour *esne* et *gasna* (voir § 63), à moins que le *z* ne soit ici, au contraire, plus primitif que *l's*.

Devant les consonnes sonores *b*, *g*, *d*, *l's* basque devient sonore elle aussi. Dans le corps des mots, les combinaisons de cette sorte ne se rencontrent guère, à moins qu'il ne s'agisse de mots d'emprunt. Mais elles se trouvent plus fréquemment dans les cas de liaison entre deux mots. Voici des exemples empruntés au souletin : dans la combinaison *bukanasbat* = « un mouchoir », *l's* devient sonore devant le *b* suivant ; de même, *l's* finale du mot *ikhas* deviendra sonore devant le *d* initial dans l'expression *ikhasdezagün* = « apprenons ».

En souletin, les *s* intervocaliques peuvent elles-

mêmes devenir sonores dans deux cas particuliers :

1<sup>er</sup> cas : — Elles peuvent se sonoriser lorsqu'elles sont en liaison. Soit par exemple le mot *ikhas* : s'il est en liaison avec un mot commençant par une voyelle, son *s* deviendra sonore ; ex. : *ikhaf-ezazü* = « apprenez ».

2<sup>e</sup> cas : — Lorsqu'un mot finissant par *s* est emprunté au béarnais, s'il reçoit, dans la déclinaison, une désinence commençant par une voyelle, son *s* finale, au lieu d'être articulée sourde, deviendra sonore ; ex. : *bukanas* = « mouchoir », du béarnais *boucanas*, se prononcera normalement, par une *s* sourde ; mais dans des formes déclinées telles que *bukanafa*, *bukanafak*, *bukanafen*, etc., *l's* intervocalique est sonore. Il en est de même pour les mots qui, sans être entièrement empruntés au béarnais, présentent un suffixe final existant dans ce dialecte : tel est le cas de *irus* = « heureux » ; son *i* initial semble indiquer que le mot n'est pas un emprunt direct au béarnais, mais plutôt un emprunt indirect au gascon par l'intermédiaire du bas-navarrais ; seulement, son suffixe final *-us* étant aussi bien béarnais que gascon, *l's* subit la sonorisation devant les désinences qui commencent par une voyelle.

Dans ses emprunts modernes au roman, il est arrivé au souletin de se tromper sur la qualité des *s* : ainsi le français dessert, dont *l's* est sourde, a donné dans ce dialecte un mot *deferta* (1) dont *l's* est sonore ; *l's* est également sonore dans le verbe *lifatü* = « repasser (le linge) », bien qu'il représente une forme romane à *s* sourde telle que le français *lisser*, couramment employé dans la région du Sud-Ouest avec cette même acception, qu'il n'a pas en français normal.

---

(4) *L'a* fait partie intégrante du radical : ex. : *bi deferta* = « deux desserts ».

72. — Alter-  
nances de *s*  
et *ṣ*:

En dehors des cas d'assimilation ou de confusion de *s* et *ṣ* déjà signalés au § 69, il convient de mentionner certaines alternances entre ces deux phonèmes. Suivant une remarque fort judicieuse de M<sup>r</sup> Azkue, il semble que le contact d'un *i* soit particulièrement favorable au passage de *s* à *ṣ* : ainsi, en Basse-Navarre, la forme *adiṣkide* pour *adiskide* = « ami » est très répandue, et une partie du Labourd dit *ikhusi* au lieu de *ikhusi*. Si cette influence de *l'i* n'est pas simplement apparente mais bien réelle, on pourra la rapprocher de celle que la même lettre a exercée en gascon (où l'on dit, par exemple, *chis* pour *sis* = « six »), et en castillan, où le passage à un son chuintant de l'élément sifflant de *l'x* latin pourrait être une conséquence de la semi-vocalisation en *i* de l'élément guttural de ce même *x* : si le latin *taxone* a donné en castillan ancien une forme *texon* dans laquelle *l'x* représentait une chuintante sourde, ce serait par le processus suivant : *taxone* ou *tacsone* > *taisonne* (avec *s* sourde) > *taïṣonne* ou *teïṣonne* > *teṣon* ; (voir notre ouvrage *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XIV<sup>e</sup> siècle...*; Biarritz, 1920).

Il est possible aussi que dans certaines régions *l's* ait eu une tendance plus grande à passer à *ṣ* quand elle était suivie d'une explosive sourde, comme par exemple dans le mot *adiskide* ; cette particularité serait à rapprocher de celle que présente le gascon de Biarritz, où les *s* préconsonantiques deviennent chuintantes, comme nous l'avons noté ci-dessus (1).

Si *s* est souvent passée à *ṣ*, on constate parfois aussi le phénomène inverse ; c'est sans doute à un

---

(1) Cf. le traitement subi en portugais par les *s* préconsonantiques, qui sont devenues chuintantes.

cas de ce genre que nous avons affaire dans la forme *matasa*, employée en certains endroits pour *matasa* = « écheveau » (latin *mataxa*), et dans *keisa*, citée comme biscayenne par M<sup>r</sup> Uhlenbeck (d'une ancienne forme romane équivalente à l'espagnol *queja*).

§ 73. — Alternances de *s* et de *ts*.

Nous avons signalé plus haut (§ 67) des cas d'intercalation d'un élément *t* entre une liquide ou une nasale et la sifflante *z*, soit qu'il s'agît du maintien d'un *t* primitif, soit qu'il s'agît de l'introduction d'un élément nouveau destiné à éviter certaines combinaisons de consonnes. Nous avons noté que le basque procède de même lorsqu'au lieu d'un groupe *liquide ou nasale* + *z* il se rencontre un groupe *liquide ou nasale* + *s*. Ici encore le souletin, comme le bas-navarrais et le labourdin, intercale le *t* lorsque l'élément précédent est une liquide ou une nasale, par exemple dans les mots *untsa* = « bien » et *saltsa* = « sauce ».

Après *r*, au contraire, il ne pratique pas l'intercalation du *t* ; seulement, *l's* paraît avoir alors dans ce dialecte une tendance à passer à *z*, ainsi du moins qu'il semble résulter de la forme *-tarzün* qu'y revêt le suffixe bien connu ailleurs sous la variante *-tasun*.

Ce type *-tasun*, sous lequel le même suffixe se présente dans la majorité des dialectes, semblerait indiquer qu'à une époque primitive le groupe *rs* s'est résolu en beaucoup d'endroits non pas en *rts*, mais en un phonème réduit simplement à *s*, à moins qu'il ne faille voir dans *l'r* de la forme souletine *-tarzün* un élément adventice : mais en ce cas il est difficile de rendre compte de son origine (1).

---

(1) Nous venons de dire qu'en souletin le groupe *rs* semble avoir une tendance à passer à *rz* ; mais il est possible également qu'il faille renverser les termes de l'hypothèse : dans ce cas, le souletin aurait conservé fidèlement certains groupes *rz*

Une alternance de *s* et de *ts* assez difficile à expliquer est celle que nous trouvons entre les formes *ikhus* et *ikhas* d'une part, et *erakuts* et *erakats* d'autre part : il paraît évident que le thème verbal *erakuts*, qui sert à exprimer l'idée de « montrer », c'est-à-dire « faire voir », nous présente la même racine que le thème verbal *ikhus*, qui sert à exprimer l'idée de « voir », mais en combinaison avec un élément *era*, dont le rôle est de servir à exprimer l'idée que nous rendons en français par le verbe *faire* devant les infinitifs ; de même, *erakats*, thème verbal qui sert à exprimer l'idée d' « enseigner », c'est-à-dire de « faire apprendre » paraît renfermer ce même élément *era* avec une racine *kats* qui doit être, en partie au moins, la même que l'élément *khas* du verbe *ikhas*, ce dernier servant à exprimer l'idée d' « apprendre ». Dès lors, pourquoi les deux verbes formés à l'aide de *era* présentent-ils un élément *t* que nous ne retrouvons pas dans les verbes simples *ikhus* et *ikhas* ?

Si le *t* était primitif, sa disparition dans les substantifs verbaux *ik(h)uste*, *ik(h)aste*, *erakuste* et *erakaste* serait facile à justifier, puisque la réduction des groupes *tst* à *st* est normale ; il serait difficile, en revanche, d'expliquer cette disparition dans les formes *ik(h)usi* et *ik(h)asi* : il faudrait admettre, sans doute, une réaction analogique du substantif verbal sur le participe passé, mais on ne voit pas bien comment cette réaction se serait produite uniquement dans les deux verbes simples, et non dans leurs dérivés.

Si au contraire nous devons voir le type primitif des deux radicaux simples dans les formes sans *t*,

---

qui dans les autres dialectes seraient passés à *rs* ou à *s*; voir d'ailleurs ce que nous disons plus loin de l'alternance entre les phonèmes *rtz* et *st* (§ 99).

*k(h)us* et *k(h)as*, deux hypothèses sont possibles pour expliquer la présence du *t* dans les deux dérivés. Peut-être ce *t* se serait-il développé par fausse influence analogique: le rapport phonétiquement régulier qui existe entre la forme du substantif verbal et celle du participe passé dans certains verbes, par exemple entre *jausten* et *jautsi*, aurait engendré un rapport semblable dans la conjugaison du verbe qui signifie « faire voir », en substituant à un primitif *erakusi* une nouvelle forme de participe *erakutsi*: le rapport ainsi obtenu entre la forme du substantif verbal et celle du participe est en effet le même que celui qui existe entre *jausten* et *jautsi*.- Dans cette hypothèse, il resterait à expliquer pourquoi l'intercalation du *t* se serait produite dans les dérivés *erakutsi* et *erakatsi*, et non dans les simples *ik(h)usi* et *ik(h)asi*. Il faudrait admettre que les simples auraient mieux résisté à l'addition d'un *t* parce qu'ils sont d'un emploi beaucoup plus fréquent, et qu'ainsi l'altération y eût paru plus choquante que dans les dérivés. — Malgré tout, cette première hypothèse ne nous paraît guère satisfaisante et nous lui préférerions celle de Schuchardt (*Baskische Studien*, I, p. 46), qui consiste à voir dans les thèmes *erakuts* et *erakats* des composés obtenus de la façon suivante: *era* + radical *kus* ou *kas* + suffixe *ts*. Dans ce cas le groupe final *s* + *ts* se serait réduit par euphonie à *ts*.

Quoi qu'il en soit, nous noterons, en terminant, que fort probablement le verbe *erakuts*, qui exprime l'idée de « montrer », doit être rapproché du verbe *irakur*, qui sert à exprimer l'idée de « lire » (c'est-à-dire sans doute, à l'origine, l'idée *de-faire connaître* par une lecture publique) ; voir § 99.

On constate parfois dans certains dialectes l'addition d'un *t* devant une *s*, à l'initiale des mots

d'emprunt : ex. : souletin *tsardina* = « sardine ». Cette prothèse étant analogue à celle, beaucoup plus fréquente, d'un *t* devant  $\tilde{s}$ , nous renverrons le lecteur au § 77, où est traitée cette dernière question.

§ 74. — Alternances de *r* et *s*, et de *rtz* et *st*.

Les alternances entre *r* et *s* ne sont pas rares en basque ; on en trouve également quelques-unes entre les groupes *rtz* et, *st*. Nous ne les mentionnons ici que pour mémoire, devant les étudier plus spécialement à propos de la lettre *r* ; (voir § 99).

§ 75. — Dans certains doublets, y a-t-il chute d'une *s* ou épenthèse de cette même lettre ?

Il semble, suivant une remarque fort juste de M<sup>r</sup> Uhlenbeck, que dans le mot *t̃simista* ou *̃simĩsta* = « éclair », il y ait chute, par tendance à la dissimilation, d'un élément *st* qui apparaît dans *chistmista*, employé par Liçarrague ; l'*s* existe dans les formes *̃sismista* de Baïgorry, et *̃sismĩsta*, donnée, sans indication de lieu, par le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck cite également l'alternance, pour le mot signifiant « bec », entre *moko* et *mokho* (usités dans la majorité des dialectes), d'une part, et *mosko* (bas-navarrais de Mixe et souletin), d'autre part. Mais ici nous croirions plutôt que les formes sans *s* sont les plus primitives, et que l'*s* n'a été introduite que pour produire un effet de diminutif (1).

La même explication nous paraît devoir s'appliquer aux autres doublets cités par M<sup>r</sup> Uhlenbeck : *mukur(r)* et *moskor(r)* = « sommet » ; ces deux mots sont sans doute apparentés aux précédents ; de plus, dans *moskor(r)* il pourrait y avoir une influence analogique de *koskor(r)* (2).

---

(1) Ce procédé apparaît avec la plus grande netteté dans les formes souletines *̃sarramika* = « égratignure » et *ts̃arramiska* = « petite égratignure » ; (voir §§ 83 et 173).

(2) Il existe d'ailleurs des formes *mokor(r)* et *mokhor(r)* ; voir ce que nous disons au § 175.



Enfin, dans une dernière alternance également signalée par M<sup>r</sup> Uhlenbeck, *milikatu* ou *miĭkatü* = « lécher », en face de *miliskatu* (haut-navarrais d'Elcano), nous croyons aussi à une épenthèse *d*'s destinée à rendre le mot plus expressif ; les formes sans *s* sont d'ailleurs les plus répandues.

§ 76. — Etude particulière de la chuintante  $\tilde{s}$ .

La chuintante que nous représenterons par  $\tilde{s}$  est normalement sourde, comme nous l'avons dit déjà. Elle est analogue au *ch* français, ou du moins elle n'en diffère que par une légère nuance : dans une grande partie du pays basque elle est un peu plus intérieure que la chuintante sourde française : c'est comme un *ch* français qui dessinerait un commencement d'évolution vers le son de *l'x* asturien ou du *ch* allemand de *ich* (1), (Cf. VINSON, *Premier essai de phonétique basque*, Rev. de ling., t. III, p. 441). — Sur la valeur de  $\tilde{s}$  en souletin, voir § 69.

Cette nuance légèrement mouillée que la chuintante présente chez de nombreux Basques semble indiquer que *l's̃* n'a été à l'origine qu'une sifflante sourde pure (*z* basque) suivie d'une mouillure. Et ainsi l'on comprend comment la substitution de  $\tilde{s}$  à *z* est l'un des moyens en usage pour former les diminutifs : ce n'était d'abord qu'une application particulière du procédé qui consiste à former les diminutifs en mouillant certaines consonnes. Le fait qu'un *z* mouillé primitif serait ainsi passé à  $\tilde{s}$  est à rapprocher du traitement que subit, en labourdin et en bas-navarrais, le groupe *z* final + *j* initial : il donne dans la prononciation une chuintante (sonore (2), il est vrai) qui ressemble fort au *j* français.

---

(1) La phonétique expérimentale montrerait probablement que le point d'articulation est ici, normalement, un peu plus intérieur que dans le *ch* francien.

(2) On conçoit que dans le groupe *z* final + *j* initial l'élément

§ 77. — Réduction normale de  $t\tilde{s}$  initial à  $\tilde{s}$  en labourdin et en bas-navarrais.

En labourdin et en bas-navarrais, toutes les fois que le groupe  $t\tilde{s}$  est initial, il se réduit à  $\tilde{s}$ . On remarquera l'analogie de ce phénomène avec celui que nous avons étudié plus haut: la réduction de  $tz$  initial à  $z$ . Seulement, la chute du  $t$  devant la sifflante  $z$  a été une loi plus générale dont l'aire s'est étendue à tout le pays basque, tandis que la chute du  $t$  devant la chuintante s'est produite uniquement dans deux dialectes. Il est probable pourtant, encore une fois, que les deux phénomènes sont intimement liés. Mais la tendance qui a amené la chute du  $t$  dans certains phonèmes initiaux s'est exercée d'une façon plus large en labourdin et en bas-navarrais que dans les autres dialectes, puisque le  $t$  y est tombé aussi bien devant la chuintante que devant la sifflante, tandis que dans le reste du pays il ne tombait que devant la sifflante.

En labourdin et en bas-navarrais, un mot a échappé à l'effet de la loi que nous venons de signaler : c'est l'adjectif  $t\tilde{s}ar(r)$ , qui signifie « mauvais ». Pourquoi a-t-il conservé son  $t$  ? Sa qualité de monosyllabe l'a-t-elle préservé, le ta-t-il été maintenu par un désir d'intensifier l'expression, ou bien les deux dialectes en question ne possédaient-ils point originellement ce mot, et l'ont-ils emprunté plus tard aux autres dialectes, en le laissant tel quel ? Ce sont là des questions auxquelles il est difficile de répondre.

Etant donné que, sauf pour le mot  $t\tilde{s}ar(r)$ , au  $t\tilde{s}$  initial des autres dialectes correspond en bas-navar-

---

*j*, qui est ici au moins aussi important que la consonne dont il est précédé, ait pu agir avec assez de force pour donner au produit une valeur sonore ; au contraire, lors de la mouillure du  $z$  il est naturel que celui-ci, étant l'élément le plus essentiel du phonème, ait exercé une action prépondérante pour conserver au produit la qualité sourde qu'il possédait lui-même.

rais et en labourdin un simple  $\tilde{s}$  initial; il y aurait intérêt, pour unifier l'orthographe basque, à se servir d'un signe particulier pour représenter ce phonème initial. La graphie *ch* serait spécialement indiquée pour cet emploi. Tous les Basques écriraient par exemple *chori*, *chapel*, *chingar(r)* ; les Basques espagnols et les Souletins ne seraient nullement gênés par cette graphie et sauraient que le *ch* initial représente pour eux un  $\tilde{ts}$  tout comme il le ferait dans un mot espagnol ; de leur côté, les Labourdins et les Bas-Navarrais ne seraient point gênés eux non plus par cette graphie *ch*, qui représenterait pour eux le son qu'ils sont accoutumés à lui donner quand ils lisent du français. Mais l'aspect extérieur du mot serait le même pour tout le monde, ce qui est l'un des buts que l'on doit se proposer si l'on veut se rapprocher le plus possible de cet idéal qui serait l'unification de l'orthographe basque. Seul le mot *t̃sar(r)* et ses dérivés continueraient de s'écrire par un  $\tilde{ts}$  initial, et cette exception, facile à apprendre puisqu'elle serait unique, ne saurait gêner personne.

La réduction  
de  $\tilde{ts}$  initial  
à  $\tilde{s}$  en labourclin  
et en bas-na-  
varrais est-elle  
due à une  
influence  
romane ?

Certains romanistes se demanderont peut-être si la réduction de  $\tilde{ts}$  initial à  $\tilde{s}$  en labourdin et en bas-navarrais ne serait pas un phénomène d'origine romane. On constate en effet une réduction identique dans quelques mots gascons : par exemple *chicou*, de l'espagnol « chico » ; *charre*, du basque « *t̃sar(r)* » cité plus haut : pour ces deux mots le gascon prononce par une simple chuintante, non précédée de l'élément *t* qui existe dans la prononciation du mot originel espagnol ou basque. Dans ces conditions, il serait séduisant, au premier abord, de formuler la théorie suivante ; si le labourdin et le bas-navarrais ont réduit  $\tilde{ts}$  initial à  $\tilde{s}$ , c'est par influence du

gascon, tandis que si les dialectes basques espagnols ont conservé *t̃s* initial, c'est sous l'influence du castillan, qui, lui aussi, a conservé intact ce phonème, que dans son orthographe il transcrit par le signe *ch*.

On pourrait tirer argument, en faveur de cette hypothèse, du fait que parfois, dans les dialectes qui prononcent le *t* dans le groupe *t̃s* initial, certains mots présentent ce *t* alors qu'aucune raison étymologique ne le justifie : tel est le cas de la forme *t̃simino* = « singe », usitée en biscayen et en souletin (1). Il est clair qu'ici le *t* ne devrait pas exister, puisque ni le latin *simius*, ni son dérivé espagnol *ximio* (aujourd'hui *jimio*) ne le comportent. Si donc, pourra-t-on dire, les Biscayens ont ajouté ce *t*, c'est sous l'empire des raisons suivantes : à un moment donné, ils avaient, eux aussi, une tendance à réduire à *s̃* le groupe *t̃s* initial ; cependant, sous l'influence du castillan, ils se sont remis à prononcer de nouveau les *t* qui tendaient à s'amuïr ; mais en opérant ce rétablissement il leur est arrivé de se tromper, et de mettre des *t* là où il n'y en avait pas primitivement.

Si cette hypothèse paraît séduisante à première vue, elle devient moins vraisemblable quand on l'examine de près.

---

(1) Cf. le souletin *t̃sarlota* = français « échalote ». Devant une *s* initiale, le souletin présente également un *t* adventice dans *tsardina* = « sardine ». — Le guipuzcoan *t̃sipiroi*, fréquemment espagnolisé en *chipirón* à St-Sébastien (et par contre-coup à Bayonne où ce terme pseudo-castillan est couramment employé) correspond, pour le sens et l'étymologie, à l'espagnol *jibión* ; toutefois, il dérive probablement non de l'espagnol lui-même, mais d'une forme gasconne telle que *sipi* = « seiche ». Il présente donc lui aussi un *t* adventice ; peut-être la prothèse a-t-elle été facilitée ici par l'analogie de *t̃ipi* ou *t̃sipi* = « petit ».

D'abord, on pourrait se demander pourquoi, parmi les dialectes basques français, le labourdin et le bas-navarrais seraient les seuls à avoir subi sur ce point l'influence du français méridional, alors que précisément le dialecte qui, en général, paraît avoir ressenti le plus fortement cette influence, c'est-à-dire le souletin, ne l'aurait pas subie ici (1) : on sait en effet que ce dialecte conserve intact le son de *t̃* initial, tout comme les dialectes basques espagnols.

D'autre part, tant en gascon qu'en béarnais, les mots commençant par *ch* sont fort peu nombreux : aux deux exemples cités plus haut (*chicou* et *charre*) peut-être serait-il difficile d'en ajouter plus d'une vingtaine, et la plupart seraient des mots d'emprunt. Il paraît vraiment bien douteux qu'un si faible contingent ait pu exercer sur le basque une influence analogique aussi forte et ait suffi à créer la notion claire d'une loi phonétique considérée comme importante par ceux qui allaient avoir à l'appliquer.

Il est possible d'ailleurs qu'à un moment donné il ait existé, même dans les dialectes qui ont finalement maintenu le *t*, une tendance à l'amuir plus ou moins complètement. Cette tendance, finalement, n'aurait pas prévalu, mais il y aurait eu, chez certains sujets au moins, une période d'hésitation à la faveur de laquelle des *t* adventices se seraient,

---

(1) On peut toutefois se demander si en béarnais même la suppression du son de *t* dans la prononciation du *ch* initial ne serait pas de date récente : jamais jusqu'à présent nous n'avons entendu dire *tchibau* pour *chibau* = « cheval », ni par des Béarnais, ni par des Souletins. Mais dans la chanson enfantine *arri, arri, chibalet*, parfois employée en Soule à la place de la chanson basque correspondante *arri, arri, zamarko*, il arrive que l'on articule *tchibalet*, et nous avons entendu plusieurs fois une septuagénaire béarnaise fixée depuis longtemps à Tardets qui prononçait ainsi. Est-ce l'articulation ancienne qui, par tradition, se serait conservée dans ce chant ?

par fausse analogie, introduits subrepticement, et ainsi pourrait s'expliquer le *t* de *t̃simino* (1).

Ce même *t* peut aussi s'expliquer plus simplement : il est naturel que lors de l'adoption des mots d'emprunt, qui sont, après tout, des mots étrangers, il se produise parfois des erreurs, et que des phonèmes voisins soient pris l'un pour l'autre : ainsi s'explique sans doute le *t* adventice des formes *gorphutz* et *khorpitz*, du latin « corpus » ; et ainsi s'explique également, semble-t-il, l'*s* adventice de la forme *apuspres*, du français « à peu près » (2). Dans

---

(1) Dans le verbe *t̃sukatu* (latin *exsucare*) = « sécher » ou « essuyer » (haut-navarrais, bas-navarrais de Salazar, guipuzcoan, roncalais) ou *tsūkatū* (souletin), il n'est pas indispensable, pour rendre compte du *t* initial, de recourir aux mêmes explications que pour le mot *t̃simino*: en effet, ce *t* a pu s'introduire dans une forme antérieure \**ensūkatu* (cf. espagnol *enxuyar*, orthographié aujourd'hui *enjuagar*), car l'intercalation d'un *t* entre une *n* et le son de *s* est normale dans une grande partie du pays basque ; on aura donc eu une forme \**entsūkatu*, et lors de la suppression de l'élément initial le *t* aura été considéré comme partie intégrante du thème ; voir d'ailleurs ce que nous disons au § 138, note. — Et d'autre part il n'est pas impossible non plus que le *t* de *t̃sukatu* soit tout simplement l'élément guttural de l'*x* latin, conservé sous la forme d'une dentale : dans ce cas il y aurait eu une forme primitive \**etsūkatu*, réduite plus tard à *t̃sukatu* par simple chute de l'*e* initial. Mais cette explication est, à notre avis, peu vraisemblable, parce qu'elle paraît être en opposition avec la façon dont l'*r* latin a été traité dans les domaines romans qui avoisinent le pays basque. — Quoi qu'il en soit, il existe en béarnais et en gascon un verbe *chucá* prononcé, actuellement du moins, *s̃ücá*.

(2) C'est sans doute à un exemple d'erreuranalogie, c'est-à-dire d'addition fautive d'un son, que nous avons affaire dans le souletin *briulet*, du béarnais *bioulet* = français « violet », dans le bas-navarrais *zerminta*, du français = « serviette », et dans le labourdin *salboin* = « savon », du roman « sabon » ou « xabon » ; et c'est par des méprises semblables que certains sons ont été

le cas de *tsimino*, il a suffi d'autre part, pour faciliter l'erreur, que le phonème  $t\tilde{s}$  fût notablement plus fréquent, à l'initiale, que le son  $\tilde{s}$  simple : le groupe le plus fort numériquement a pu exercer une influence d'attraction.

§ 78. — Usage  
de  $\tilde{s}$   
pour former les  
diminutifs.

Nous avons eu l'occasion de signaler plus haut le procédé en vertu duquel le basque forme des diminutifs en changeant en  $\tilde{s}$  les *s* et surtout les *z* ; nous ne le mentionnons ici que pour mémoire, renvoyant pour les détails aux §§ 66 et 76.

§ 79. — Alter-  
nances de  $\tilde{s}$  avec  
a ou avec *z*.

Nous ne mentionnons ici que pour mémoire les alternances entre  $\tilde{s}$  d'une part, et *z* ou *s* d'autre part, cette question ayant été étudiée aux §§ 66 et 72.

§ 80. — Sonori-  
sation de  $\tilde{s}$ .

Dans certaines régions, la chuintante pure  $\tilde{s}$  peut se sonoriser lorsqu'elle est suivie d'une des consonnes *l*, *m* ou *n*; elle prend alors un son analogue à celui du *j* français ; (comparer ce que nous avons dit de *l's* au § 71). Les combinaisons  $\tilde{s} + l$ ,  $\tilde{s} + m$ ,  $\tilde{s} + n$  sont d'ailleurs fort rares en basque, du moins dans le corps des mots ; nous avons fait la même remarque en ce qui concerne les groupes *zl*, *zm*, *zn*, *sl*, *sm*, *sn*.

§ 81. — Obser-  
vations histo-  
riques.

Dans de nombreux mots d'emprunt, la chuintante pure- basque provient d'une chuintante romane, c'est-à-dire gasconne, béarnaise ou castillane : tel est le cas de *keiṣo*, *keiṣu*, *keṣu* ou *kheṣu*, qui représentent un adjectif verbal correspondant au verbe espagnol *quejar*, et de *keiṣadura* et *keiṣamendu*, empruntés à

---

parfois substitués à d'autres comme dans la forme *kondō* (labourdin de Sare), où le *k* s'est substitué à une *h* : labourdin commun *hoñdo*, de l'espagnol « hongo » = latin « fungus » : (voir § 177).

ce même verbe. Les mots de cette sorte constitueraient l'un des arguments que l'on pourrait invoquer pour prouver que *l'x* a représenté anciennement en castillan une chuintante sourde, si du moins cette vérité avait encore besoin d'être démontrée.

La chuintante romane d'où *l'š* basque tire son origine pouvait provenir d'un *x* latin : c'est ce que l'on constate dans le mot *mataša* ou *mathaša* = « cheveu », du latin *mataxa*; (cf. espagnol *madeja*) ; ici l'intermédiaire entre le latin et le basque a dû être le gascon ou le béarnais.

Ailleurs la chuintante romane provenait d'un groupe latin *sc* précédant un *e* ou un *i* : tel est le cas dans *bašera* = « vaisselle » (labourdin et bas-navarrais) ; par une légère erreur de détail, M<sup>r</sup> Uhlenbeck fait venir ce mot de l'espagnol *bajel* (anciennement *baxel*) : celui-ci est sans doute un dérivé du latin *vas*, tout comme le français *vaisseau*, et par suite c'est un très proche parent du français *vaisselle* et de l'espagnol *vajilla*, qui ont cette même provenance ; mais la source directe du basque *bašera* est dans la forme gasconne *bachère*, qui correspond au français *vaisselle* et à l'espagnol *vajilla* (1).

---

(1) En ce qui concerne l'origine de certains sous de *š*, on peut remarquer que parfois le groupe *tš* est le produit de la transformation d'un *l* mouillé (*t*) : c'est ce que l'on constate notamment dans le guipuzcoan *gūtsi* et le biscayen *gitsi*, qui équivalent pour le sens au labourdin et au bas-navarrais *guti* = « peu » ; ils représentent en effet cette dernière forme *guti*, qui a donné d'abord un diminutif *gūti*, dans lequel le *t* est passé plus tard à *tš* ; (cf. les terminaisons diminutives *-tšo* et *-tsū* usitées dans certaines parties du pays basque espagnol à la place de *-tšo*). — On saisit parfois, en quelque sorte, sur le vif, le passage



§ 82. — Le bas-navarrais use quelquefois d'une chuintante sonore prévocalique.

Le dialecte bas-navarrais possède, dans quelques mots d'emprunt, une chuintante sonore prévocalique analogue au *j* français. Mais il n'en fait qu'un emploi très rare ; l'exemple le plus connu est *Birjina* = « Vierge », où le *j* se prononce en bas-navarrais comme en souletin, ou à peu près.

§ 83. — **Épenthèses et chutes de sifflantes ou de chuintantes**

I. Chuintantes ou sifflantes épenthétiques.

Nous avons signalé au § 75 des cas d'épenthèse d'une consonne appartenant au groupe sifflant et chuintant, et destinée à produire un effet de diminutif. Et nous avons indiqué que l'exemple le plus caractéristique à cet égard était peut-être celui des formes souletines *ĩsarramika* = « égratignure » et *ĩsarramiska* = « petite égratignure ». (On trouvera d'autres variantes de ces deux types au § 173).

Nous noterons, pour mémoire, que d'autres épenthèses paraissent dues, plutôt qu'au désir de produire un effet particulier, à une de ces erreurs qui peuvent survenir lors de l'adoption de mots étrangers : tel serait le cas dans *apuspres* (1), du français « à peu près ».

Des épenthèses apparentes de *ĩ* après *t* sont dues au développement d'une mouillure ; (voir p. 176, n.).

---

de *t* à *ts*: *ĩ* en Soule, en parlant aux petits enfants on emploie souvent, soit comme interjection soit en combinaison avec le verbe *egin*, et dans le sens boire ou manger entièrement la boisson ou la portion d'aliment qui été servie, un mot *ĩtũ* qui représente, le français ou le béarnais *tout* (cf. le français c'est *tout* = « c'est fini »). avec des mouillures destinées à imiter le langage enfantin. Or cette forme est souvent remplacée par les variantes *ĩts* et *ĩtsĩ*.

(1) M<sup>r</sup> Ernault se demande si *apuspres* ne pourrait pas résulter d'un mélange de \* *apupres* avec un type \* *apuspre* : des surcharges de ce genre sont, paraît-il, assez fréquentes en breton.

Certaines sifflantes ou chuintantes initiales paraissent épenthétiques, ainsi qu'il résulte, par exemple, de la comparaison de la forme *zezka* (dans Salaberry) = « chandelle de cire en spirale » avec le bas-nav. et soul. *ezko* = « cire », ou du bas-nav. *šišter(r)* = « quartier de noix » avec l'équivalent sauletin *īster(r)* ; SCHUCHARDT, *Bask. u. Rom.*, p. 38-39). Ici encore on peut soupçonner, à notre avis, une intention diminutive. Mais lorsque la prothèse se présente dans un mot d'emprunt, elle pourrait être due à une mauvaise interprétation de *l's* finale d'un article pluriel roman : tel serait le cas du bas-nav. *šīnkha* (dans Salaberry) = « mauvaise humeur », que Schuchardt rapproche d'une forme (*h*)*inka* existant, avec des acceptions voisines, dans plusieurs dialectes et du portugais *engar* ; (*ibid.*, p. 38).

II. Chutes, réelles ou apparentes, de sifflantes ou chuintantes initiales.

La même cause (mauvaise interprétation d'une *s* romane) a pu produire l'effet inverse, c'est-à-dire la chute d'une sifflante ou chuintante initiale : Schuchardt (*ibid.*) propose cette explication pour les formes *itsain* (bas-nav.) et *antša* (haut-nav.) = « sangsue » ; qui correspondent au haut-nav. *zizain*, au souletin *šīšeñ* et à plusieurs formes similaires (*šišaina*, *šīnšaina*, *šīnšaña*). Des exemples analogues nous sont fournis par le bas-nav. *indu* = « sentier », du roman *senda*, conservé tel quel en souletin, et par la forme *apho* (soul. et autres dialectes) = « crapaud », qui s'oppose à l'espagnol *sapo* et à des formes basques à sifflante initiale. — Sur cette question, voir SCHUCHARDT, *ibid.*, et J. DE URQUIJO, *A propósito de una etimología*, *Rev. internat. des Et. basques*, 1911, p. 160.

Une chute de sifflante initiale préconsonantique se serait produite dans *tholdo* (soul. et autres variétés)

= « lourdaud », si, comme l'a supposé M<sup>r</sup> de Charancey (*Recherches sur les lois phonétiques de la langue basque*, Mémoires de l'Acad. de Caen, 1866, p. 367), il fallait voir dans ce mot un représentant du lat. *stultus* ; mais nous le considérons plutôt comme un équivalent de l'esp. *tonto*, par l'intermédiaire d'un stade *\*tondo* ; (voir § 192, III).

## CHAPITRE VI

# LES LIQUIDES

---

### La liquide *r*

§ 84. – Observation générale.

D'une façon générale, on peut dire que *l'r* a en basque à peu près les mêmes valeurs qu'en castillan, en béarnais et en gascon.

§ 85. – Traitement de *l'r* finale.

D'ordinaire, c'est quand elle est finale qu'elle est le plus faible : si elle se trouve complètement à la pause, elle est en général à peine vibrée (1), du moins chez la plupart des individus, et à moins qu'une intention particulière, telle que le désir de donner plus d'énergie ou plus de solennité au débit, ne vienne à la renforcer (car elle peut alors vibrer très fort).

Certaines *r* finales sont même devenues complètement muettes (sauf dans le débit oratoire) en un grand nombre de dialectes : telles sont principalement les *r* finales des mots *hirur* = « trois », *laur* = « quatre » et *zer* = « quel » ou « comme », où, dans la prononciation courante au moins, *l'r* est muette, pour les deux premiers, non seulement à la pause mais dans toutes les positions, et ne se conserve plus que dans des dérivés comme *laurden* = « quart » (2). Quant au mot *zer*, en de nombreux dialectes, *l'r* finale, dans le langage courant, y est

---

(1) Elle est alors semblable à *l'r* douce fricative espagnole.

(2) Il est probable qu'en basque commun toutes les *r* douces finales ont eu à un moment donné une tendance à devenir muettes, au moins lorsqu'elles étaient à la pause, et si dans certains mots elles se sont maintenues, c'est sans doute par réaction des cas où *l'r* cessait d'être finale ou se trouvait en

devenue muette lorsqu'il est à la pause ou lorsqu'il précède un nom, un adjectif ou un adverbe auquel il se rapporte, par exemple dans des expressions telles que : *zer gizona !* = « quel homme ! », *zer ederra den !* = « comme c'est beau ! », *zer fite ibiltzen den !* = « comme il marche vite ! ».

De même, *l'r* est généralement muette lorsque *zer* est le sujet réel d'une forme verbale non empruntée aux verbes *izan* et *ukhan* ou *ükhen*, par exemple dans des phrases telles que : *zer galdatzen duzu ?* = « qu'est-ce que vous demandez ? », *zer nahi duzu ?* = « qu'est-ce que vous voulez ? ». Mais s'il s'agissait de l'expression *zer nahi* = « n'importe quoi », *l'r* se prononcerait.

Pour ce qui est, au contraire, du pronom *zer* suivi d'une forme verbale personnelle empruntée à *izan* ou à *ukhan* ou *ükhen*, les usages varient légèrement suivant les dialectes. On peut dire cependant qu'en général *l'r* se prononce ; pourtant, en bas-navarrais, lorsque la forme verbale commence par *du*, *l'r* s'amuit le plus souvent ; mais alors le *d*, devenant intervocalique, suit *l'r* dans sa chute. Toutefois, pour que le groupe *r + d* tombe ainsi, il faut que le groupe *du* initial de la forme verbale soit suivi d'une consonne *prononcée* : supposons les formes verbales *zer duk ?* = « qu'est-ce que tu as » ? (forme tutoyante masculine) ; *zer dun ?* = « qu'est-ce que tu as » ? (forme tutoyante féminine) ; *zer duzu ?* = « qu'est-ce que vous avez » ? (forme de politesse) ; *zer duzue ?* = « qu'est-ce que vous avez » ? (en parlant à plusieurs personnes) ; elles se prononcent respectivement, en bas-navarrais, *zeuk*, *zeun*, *zeuzu*, *zeuxüi* ou *zeuzii* ou *zeuzī*.

---

position préconsonantique. Ce phénomène est à rapprocher de celui qui s'est produit en français méridional, mais ici la chute des anciennes *r* douces finales a été plus complète.

Au contraire, dans la forme *zer du* ? = « qu'est-ce qu'il a » ? *l'r* et le *d* ne s'amuïront pas, parce que *l'u* de la forme verbale n'est suivi d'aucune consonne.

De même, si dans la forme *zer dugu* ? = « qu'est-ce que nous avons » ? on prononce la consonne *g* qui suit l'élément du initial de la forme verbale, on pourra amuïr *l'r* et le *d*, et dire *zeugu* ; mais comme d'ordinaire le *g* de cette forme s'amuït lui-même, la manière la plus usuelle de la prononcer sera *zerduu* ou *zerdū* : si la consonne qui suit l'élément *du* disparaît, le groupe *r + d* ne peut plus s'amuïr (1).

Nous aurons l'occasion de faire par la suite des remarques toutes semblables sur le traitement du groupe *n + du* dans certaines formes verbales ; (voir § 122).

D'après M<sup>r</sup> Azkue, dans la déclinaison biscayenne, *l'r* finale des mots *nor* et *zer* est muette lorsqu'elle est suivie d'une consonne (2).

Abstraction faite des cas que nous venons d'étudier, *l'r* finale peut reprendre une certaine force

---

(1) La même règle préside à l'amuïssement, pratiqué parfois en bas-navarrais occidental, du groupe *r + d*, qui se produit lorsque le mot *behar* est suivi du présent de l'indicatif actif : on pourra dire, par exemple, *behaut* pour *behar-dut*, *behauk* pour *behar-duk*, mais *l'r* et le *d* se prononcent forcément dans *behar-du*.

(2) D'après certains grammairiens (voir VAN EYS, *Gram. comp. des dial. basques*, p. 111, et UHLENBECK, *Rev. Internat. des Et. basques*, année 1910, p. 86 ; p. 65 du tirage à part), la forme primitive de l'adjectif numéral *sei* = « six », était *seir*. Il est certain que dans une grande partie du pays basque espagnol on dit *seirak* = « les six », tout comme on dit *irurak* = « les trois », et *laurak* = « les quatre ». Il est vrai qu'on dit de même dans cette région *zazpirak* = « les sept » (et non *zazpiak*) et *zortzirak* = « les huit » (et non *zortziak*). (Voir AZKUE, *Dicc. vasco-esp. -fr.*, II, p. 188, col. I). Quoi qu'il en soit, une chute *d'r* après la diphtongue *ei* dans un primitif \**seir* serait particulièrement facile à expliquer à cause de la surcharge de sons consonantiques qu'aurait présentée une forme de ce genre.

lorsque le mot suivant commence par une consonne, à la condition, bien entendu, qu'il n'y ait aucun arrêt entre les deux mots.

Dans ce cas, l'intensité de *l'r* finale peut varier à l'infini, depuis le son fricatif ou à peine vibré d'une *r* finale à la pause, jusqu'au son, vibré au maximum, de *l'r* forte intervocalique ordinairement transcrite par la graphie *rr*. C'est qu'en effet *l'r* finale est alors traitée comme une *r* placée en position postvocalique et préconsonantique à l'intérieur d'un mot, et les observations que nous formulerons plus loin sur les *r* de cette espèce lui deviennent entièrement applicables ; (voir § 92) (1).

Devant un mot qui commence par une voyelle, *l'r* finale ordinaire devient une *r* douce intervocalique, et se prononce comme les *r* de cette espèce (voir plus loin § 86), pourvu, bien entendu, qu'il n'y ait aucun arrêt entre les deux mots.

Quand une *r* forte devient finale, par exemple dans le substantif *zakhur(r)* ou dans l'adjectif *eder(r)*, voici les règles qui président à son traitement :

Si le mot suivant commence par une voyelle, *l'r* forte finale conserve sa qualité *d'r* forte (pourvu, bien entendu, qu'il n'y ait aucun arrêt entre les deux mots) ; c'est le cas, par exemple, dans des combinaisons telles que : *arbola hori eder(r) eta handi(a) da* = « cet arbre est beau et grand ».

Dans les autres cas, *l'r* forte finale suit le même traitement que les autres *r* finales; (voir ci-dessus) (2).

---

(1) Cependant, d'après M'Azkue, *l'r* finale qui en roncalais correspond au *t* final servant de caractéristique de 1<sup>re</sup> personne du singulier dans les formes verbales, par exemple dans *eztakir* pour *eztakit* = « je ne sais pas », serait toujours douce. *L'r* de cette sorte est d'ailleurs, paraît-il, un peu différente de *l'r* douce ordinaire.

(2) Le fait qu'à la pause ou devant une consonne les *r* originellement douces et les *r* originellement fortes se confondent

§ 86. — De *l'r*  
douce  
intervocalique.

*L'r* douce intervocalique, (que nous appellerons aussi, pour la commodité de notre exposé, *r* simple intervocalique), se prononce à peu près comme *l'r* douce intervocalique du castillan, du béarnais ou du gascon.

Elle constitue un son très élégant et très agréable. Mais sa douceur même fait qu'elles amuïtsovent (1).

Cet amuïssement est d'une fréquence toute particulière en bas-navarrais : des mots qui, en labourdin, conservent fréquemment leur *r* douce intervocalique, par exemple le démonstratif *hori*, la perdent en bas-navarrais.

Quant au souletin, il a fait de l'amuïssement des *r* douces intervocaliques une loi presque générale de sa phonétique actuelle. Il l'applique en effet normalement, au moins dans le langage courant (2), à toutes les *r* de cette sorte, sauf à quelques-unes qui y échappent pour des raisons particulières. Ainsi, dans le mot *oro l'r* se prononce lorsqu'il est employé absolument : ex. : *oro heben gütützu* = « nous sommes tous ici » ; mais quand *oro* suit le mot auquel il se rapporte, *l'r* s'amuït, et les deux *o* se fondent d'ordinaire en un seul : par exemple les expressions

---

et prennent les mêmes articulations a eu pour effet de renforcer les *r* finales de nombreux mots d'emprunt. Donnons un exemple : soit le mot *bipher(r)* ou *phiper(r)* = « piment ». Son *r* devait être originairement douce, puisque le mot est emprunté au latin *piper* ; soit maintenant le mot basque *eder(r)* ; son *r* est normalement forte ; mais à la pause ou devant une consonne il n'y a aucune différence entre *l'r* de *bipher(r)* et celle de *eder(r)* ; par suite, on a été amené à assimiler entièrement, en ce qui concerne la prononciation de *l'r*, *bipher(r)* à *eder(r)*, et à dire, par exemple, au nominatif singulier, *bipherra*, comme on dit *ederra*.

(1) Cet amuïssement se fait par l'intermédiaire d'une valeur affaiblie, identique à *l'r* douce fricative espagnole.

(2) Dans le débit oratoire *l'r* peut reparaître ; il en est quelquefois de même dans la prononciation emphatique.



*hau oro* = « tout ceci », *horik oro* = « toutes ces choses-ci » se prononcent d'ordinaire *hauo*, *hoiko*. La préservation de *l'r* dans le premier cas est due sans doute à un besoin de clarté, ayant pour effet d'empêcher de réduire à l'extrême un mot qui, par le fait même qu'il est employé absolument, doit prendre un certain relief, tandis que dans le second cas il est dans la dépendance d'un autre mot.

C'est sans doute également pour satisfaire à un besoin de clarté que *l'r* douce intervocalique se prononce aussi, en souletin, dans le mot *hura* = « l'eau » (1) ; si elle s'y amuïssait, la structure du mot deviendrait en effet inconsistante et méconnaissable.

L'amuïssement des *r* douces intervocaliques dans la prononciation souletine courante est certainement un phénomène assez récent, car lorsqu'il a commencé d'exister, déjà les lois comportant la transformation de *en* et *üa* en *ia* et de *oa* en *ua* étaient des lois mortes : ce qui le prouve, c'est que les groupes *ea*, *üa* et *oa* résultant de l'amuïssement des *r* intervocaliques restent sans changement : des mots tels que *sobera* = « trop », *dembora* = « temps » (latin *tempora*), *botüra* = français « voiture » se prononcent respectivement *sobea*, *demboa*, *botüa* (2). La loi d'amuïssement normal des *r* douces intervocaliques en souletin est elle-même, au contraire, une loi encore vivante.

---

(1) Peut-être aussi le maintien de *l'r* dans *hura* = « l'eau » est-il dû au désir d'éviter une confusion avec le démonstratif *hura* = « celui-la », dans lequel *l'r* est normalement muette.

(2) L'amuïssement des *r* douces intervocaliques en souletin doit être également postérieur au changement de *u* en *ü* dans ce dialecte : sinon elles n'auraient pu exercer l'action préservatrice que nous avons signalée au § 27, I. — D'ailleurs, quelques septuagénaires originaires de Sainte-Engrace prononcent encore couramment, *et sans aucune intention particulière*, un très grand nombre *d'r* douces intervocaliques.

Chez les Souletins, dans les cas exceptionnels où *l'r* simple intervocalique se prononce, elle a généralement un peu plus de force que *l'r* simple intervocalique des Bas-Navarrais. Il va sans dire qu'ils transportent dans leur prononciation du français cette manière d'articuler *l'r* simple intervocalique, de même que, de leur côté, les Bas-Navarrais étendent à leur prononciation du français leur articulation extrêmement douce de *l'r* simple intervocalique. Et, la différence qui existe entre ces articulations des deux régions, bien qu'elle ne soit qu'une légère nuance, est suffisamment perceptible pour que souvent les Souletins, en entendant un autre Basque parler français, reconnaissent, rien qu'à cette particularité, si c'est un Souletin comme eux, ou si, au contraire, c'est, comme ils disent, un *Manech* (1), c'est-à-dire un Bas-Navarrais ou un Labourdin (car les Labourdins purs participent, eux aussi, en général, à cette prononciation extrêmement douce de *l'r* simple intervocalique des Bas-Navarrais).

A première vue, il y a contradiction entre ce fait que, dans les cas où ils la prononcent, les Souletins articulent *l'r* simple intervocalique un peu plus fortement que les Bas-Navarrais, et cet autre fait qu'ils amuissent cependant cette même lettre beau-

---

(4) Les Souletins désignent familièrement par ce nom les Bas-Navarrais et les Labourdins, et par extension le basque parlé par ceux-ci. En lui-même, le mot *manēs* est une forme familière, usitée en Basse-Navarre et dans le Labourd, du nom propre *Joanes* = « Jean ». Elle se rattache sans doute à un type plus ancien où *l'o* du latin *Johannes* était représenté par un *b* : probablement *Ibanes* ; (cf. le nom propre espagnol *Ibáñez*, et le nom de lieu basque *Donibane* = « Saint-Jean ». Le prénom de *Jean* (ou ses équivalents) semble avoir été autrefois plus répandu encore qu'en n'importe quel autre pays dans la Basse-Navarre et le Labourd, car à Bayonne, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on disait plaisamment que tous les Basques s'appelaient Jean, et toutes les Basquaises Marie.

coup plus fréquemment que leurs voisins de l'ouest : en effet, dira-t-on, si cette *r* est plus forte chez eux, comment disparaît-elle plus facilement ?

Voici l'explication la plus vraisemblable de cette contradiction apparente :

On peut supposer qu'à un moment donné *l'r* simple intervocalique est devenue, en souletin, encore plus adoucie qu'en bas-navarrais, ou cependant elle est déjà si douce. Et cet affaiblissement aura été si considérable qu'il aura abouti à la disparition même de la lettre dans la presque totalité des cas. Mais dans les quelques mots où *l'r* simple intervocalique a été maintenue, les raisons même qui ont causé son maintien (lesquelles sont d'ordre psychologique, et paraissent consister en un désir de clarté) ont dû amener, outre ce maintien, un léger renforcement de l'articulation : puisqu'on sentait qu'il convenait de prononcer nettement cette *r*, on devait être tenté de s'appliquer à la faire clairement ressortir, et par suite *l'r* simple intervocalique souletine, là où elle a subsisté, a pu arriver à sonner un peu plus fort que *l'r* simple intervocalique des dialectes voisins.

Une autre considération semble renforcer cette conjecture. Si *l'r* simple intervocalique souletine est un peu moins adoucie que celle des Bas-Navarrais, en revanche *l'r* forte intervocalique des Souletins est un peu moins forte que celle de leurs voisins, en général du moins, car il faut toujours faire la part des particularités individuelles. Ceci cadre fort bien avec l'hypothèse précédente. On peut supposer qu'à un moment donné les *r* de toutes les catégories ont été, en souletin, légèrement plus faibles que celles des catégories correspondantes en bas-navarrais : par exemple, *l'r* forte intervocalique souletine était légèrement moins forte que *l'r* forte intervocalique bas-navarraise ; il y avait ainsi entre les

deux séries de sons un parallélisme parfait. Les raisons que nous avons exposées précédemment ont amené le renversement de l'ancien état de choses en ce qui concerne *l'r* douce ; mais aucune cause semblable n'ayant agi à l'égard de *l'r* forte, les choses sont restées pour celle-ci dans l'ancien état, et *l'r* forte intervocalique des Souletins continue d'être, en général, légèrement moins forte que celle des Bas-Navarrais. De cet exposé il résulte que c'est dans la prononciation souletine que l'écart est actuellement le moindre entre l'articulation de *l'r* douce intervocalique (quand elle est conservée) et celle de *l'r* forte.

§ 87. — De *l'r*  
forte  
intervocalique.

*L'r* forte intervocalique a, en basque, à peu près la même valeur qu'en espagnol. Nous avons signalé, dans le paragraphe précédent, qu'elle est en général légèrement moins forte chez les Souletins que chez les autres Basques.

On représente d'ordinaire *l'r* forte intervocalique par la graphie *rr*. Quelques Basques font cependant usage, pour la transcrire, d'un signe particulier, consistant en une *r* surmontée d'un point, d'un trait horizontal ou d'un accent. La nécessité d'un signe spécial ne nous paraît pas démontrée, dans la plupart des cas du moins, et la graphie traditionnelle par *rr* nous semble parfaitement claire et à tous égards satisfaisante ; nous reviendrons d'ailleurs plus tard sur ce point (1).

---

(1) En basque comme en espagnol (cf. NAVARRO TOMÁS, *Manual de pron. esp.*, § 117) on entend parfois, surtout dans le langage courant, au lieu de *l'r* forte intervocalique ordinaire, une *r* forte fricative, dans laquelle la langue prend bien approximativement la position qu'il convient pour articuler *l'r* forte véritable, sans pourtant qu'il y ait occlusion complète, et sans que le mouvement vibratoire de la langue soit correctement exécuté.

§ 88. — Epen-  
thèse d'une  
voyelle initiale  
devant *r*.

Dans le basque actuel, le dialecte roncalais mis à part, aucun mot ne peut commencer par une *r*. Par suite, tous les mots qui, à un moment donné, ont pu commencer par cette lettre, ont reçu une voyelle initiale épenthétique. Celle-ci varie suivant les cas : son choix est déterminé par la qualité de la voyelle qui suit *l'r*. Mais il n'y a pas unanimité parfaite entre les dialectes. Voici les règles les plus généralement suivies :

Si la voyelle qui suit *l'r* est un *e*, la voyelle épenthétique sera *e* également : ex. : *errege*, du latin *rege* ; *errebeitzea*, de l'espagnol ancien *recebir*. Sur ce point, il semble qu'il y ait accord complet entre tous les dialectes qui pratiquent l'épenthèse.

Si la voyelle qui suit *l'r* est *i*, la voyelle épenthétique sera également *i* dans certains dialectes, par exemple en labourdin et en bas-navarrais, où l'on dit *irri* (racine exprimant l'idée de « rire »), *irris* (= français « riz »). Mais en souletin et dans divers dialectes basques espagnols, la voyelle épenthétique sera *e*, et les deux mots précédents y apparaîtront sous la forme *erri*, *erris*.

Si la voyelle qui suit *l'r* est un *a*, la voyelle épenthétique sera *a* également : ex. : *arrazoin*, d'un équivalent roman ancien de l'espagnol *razón*. — Quelquefois un son adventice est venu à son tour se préposer à *l'a* épenthétique : c'est le cas dans le bas-navarrais *garratoin*, d'un équivalent roman ancien de l'espagnol *ratón*, où un *g* est encore venu s'ajouter à *l'a*. — Cependant, au lieu d'un *a* épenthétique, on trouve souvent aussi un *e*, par exemple dans le nom propre *Erramon* ou *Erramoun* (de l'espagnol *Ramón*). — Il semble qu'à l'origine la langue ait préféré *a*, et que plus tard elle ait préféré *e*, ce qui fait que les mots de cette sorte ont plutôt *a* s'ils sont anciens, et *e* s'ils sont modernes. Il est possible cependant que le choix de *a* ou de *e* obéisse,

plutôt qu'à une raison d'ancienneté plus ou moins grande, à une différence dans la région romane à laquelle l'emprunt a été fait : en ce cas on aurait plutôt *a* lorsque l'emprunt a été fait au gascon ou au béarnais, et plutôt *e* lorsqu'il a été fait à l'espagnol.

Si la voyelle qui suit *l'r* est un *o*, la voyelle épenthétique est d'ordinaire un *e* : ex. : *Erroma*, nom basque de la ville de Rome ; *errota* = « roue », du latin ou roman *rota*. Quelques exceptions à cette règle sont plus apparentes que réelles : le labourdin *harroka* (où *l'h* adventice est peut-être due à une influence analogique de *harri*) a dû être pris tout formé du gascon *arroca* ou *arroque*, et n'aura fait que conserver en basque la voyelle épenthétique qu'il avait déjà en roman.

Si la voyelle qui suit *l'r* est un *u*, la voyelle épenthétique est normalement *e* : ex. : *erruda*, du roman *ruda* = « rue sauvage ». Cependant on trouve parfois *u* épenthétique dans des formes modernes, telles que *urrupiña*, cité par M<sup>r</sup> Azkue comme équivalent du prénom espagnol *Rufina*.

En résumé, la voyelle épenthétique est en général *e*; mais la voyelle qui suit *l'r*, surtout si c'est un *a* ou un *i*, peut exercer ici une influence attractive et faire que la voyelle épenthétique soit semblable à elle (1).

L'épenthèse d'une voyelle initiale devant *r* n'est pas un fait isolé dans l'histoire des langues : on s'est demandé notamment s'il n'a pas existé en grec

---

(1) La prothèse d'une voyelle devant *l'r* initiale est une particularité souvent mise en relief par ceux qui parodient le langage des Basques, notamment par les anciens auteurs comiques espagnols : ainsi s'explique probablement, par, exemple, la forme *arrascas*, pour *rascas*, mise dans la bouche du Biscayen Juancho dans la *Farsa llamada salamantina* (1553) de Bartolomé Palau.

primitif une loi en vertu de laquelle une voyelle était préposée à toutes les racines commençant par *r* + *voyelle*; d'autre part, le tamoul, d'après M<sup>r</sup> Vinson (*Rev. de ling.*, t. IV, p. 123) répugne également à commencer un mot par *r*.

Mais un domaine voisin de celui du basque, celui du gascon et du béarnais, nous fournit un exemple beaucoup plus topique, parce que plus exactement semblable, l'articulation de la lettre *r* dans ces deux dialectes obéissant à peu près aux mêmes lois qu'en basque.

Seulement, si le béarnais et le gascon ont éprouvé, à un moment donné, la même horreur que le basque pour *l'r* initiale et ont recouru, eux aussi, à une épenthèse de voyelle pour remédier à un état de choses qui leur répugnait, tout ne s'est point passé exactement comme en basque dans l'application du procédé. Alors qu'en basque la lettre épenthétique est généralement *e*, sauf quand la voyelle qui suit *l'r* a exercé une influence attractive ayant pour effet de rendre semblable à elle la voyelle épenthétique, le gascon et le béarnais ont fait usage uniformément de la voyelle *a* pour tous les cas : ex. : *arrazou*, du latin « ratione » ; *arré* ou *arrei* du latin « rem » ; *arrota*, *arroda* ou *arrode* = « roue » ; *arride* = « rire ».

D'autre part, la loi de l'épenthèse devant *r* initiale paraît être, depuis quelque temps déjà, une loi morte en gascon et en béarnais, comme le prouve le fait que les mots *rai* = « frère », *ret* = « froid » et *roumadye* = « fromage » n'ont pas subi cette épenthèse le jour où leur ancienne *h* initiale, provenant de *l'f* du latin *fratre*, \* *frigidu* et \* *fromaticu* est devenue complètement muette. Au contraire, la loi de l'épenthèse d'une voyelle initiale devant *r* est restée jusqu'à nos jours une loi vivante en basque, bien que l'adoption de certaines formes romanes comme prénoms, telles que *Ramón* ou son diminutif

*Ramuntso*, illustré par un roman célèbre, puisse commencer à inspirer des doutes sur sa vitalité future (1). — En roncalais, ainsi que nous y avons fait allusion au commencement de ce paragraphe, la loi d'épenthèse que nous venons d'étudier est depuis assez longtemps une loi morte, comme le prouvent les nombreux mots d'emprunt qui, dans ce dialecte, commencent directement par *r*. Toutefois, le roncalais lui-même a dû pratiquer primitivement l'épenthèse en question, car les mots de pure souche basque ou paraissant tels ne commencent jamais par une *r* dans cette variété euskarienne, pas plus que dans les autres dialectes, ce qui ne nous permet pas de pouvoir discerner, parmi les mots de pure souche basque, quels sont ceux qui ont pu, à un moment donné, commencer par une *r* (2).

Notons, en terminant, que dans les textes anciens, par exemple dans Liçarrague, nous trouvons assez fréquemment, pour les mots d'emprunt, des formes commençant directement par *r* telles que *regue* (= « rege »), pour *errege* ; *resuma* pour *erresuma* = « royaume ». Nous croyons, pour notre part, que ce sont là des graphies savantes sans valeur phonétique réelle, et dues surtout au désir d'imiter de

---

(1) En souletin la tendance à la prothèse d'une voyelle initiale devant *r* paraît morte actuellement, comme le prouve l'adjectif *rrunt* = « rond », couramment employé aujourd'hui dans ce dialecte.

(2) A en juger par la racine du mot *iratze* = « fougère », qui est presque sûrement un emprunt au celtique (voir ci-dessus, page 94, note), il semble que la tendance à pratiquer l'épenthèse d'une voyelle avant *r* initiale ne se soit développée en basque qu'à une époque relativement tardive, puisque le corps du mot *iratze* a pu conserver son *r* douce initiale sans renforcement et sans prothèse vocalique jusqu'au moment, où le préfixe *i* lui a été agrégé.



plus près l'orthographe latine et les graphies en usage dans les langues romanes. Elles sont à rapprocher de celles qui se sont conservées dans certains noms propres, par exemple dans les noms de famille *Recart*, *Recarte*, *Recaurte*, *Rospide*, *Ros*, *Rotaeche* (1), à côté des graphies *Errecart*, *Errecarte*, *Arrospide*, etc. Seulement, dans les noms propres, ces graphies pourraient être, à la rigueur, un reste d'archaïsme et nous présenter un état plus ancien de la prononciation (2).

§ 89. — Chutes de *e* après un groupe *err* initial.

Dans les mots basques tirés d'une forme latine ou romane commençant par *re*, l'épenthèse d'une voyelle avant *r* a été parfois suivie de la chute de *l'e* placé après la consonne, comme en témoigne la forme *erlijyone* pour *errelijyone* = « religion », ainsi que le bas-navarrais *erloï* pour *erreloï* = « horloge », et le souletin *arloja* pour *arreloja* = « horloge » (3). Il n'y a là, semble-t-il, qu'une application particulière d'une tendance plus générale en vertu de laquelle des *e* sont souvent tombés après *r* forte ; (voir § 23).

---

(1) Le nom propre *Rospide* existe tant dans le pays basque français que dans le pays basque espagnol ; mais dans ce dernier il est accentué *Róspide*. La forme *Ros* figure dans le nom du fameux général *Ros de Olano*, d'origine basque, et se conserve dans l'appellation de *ros* donnée à une coiffure militaire bien connue.

(2) Il est curieux de constater que, par une influence analogique de graphies telles que *Recarte* pour *Errecarte*, on est arrivé parfois à supprimer des voyelles initiales suivies de *rr*, dans des mots où elles semblent avoir été primitives : c'est le cas, notamment, dans la graphie *Riarán*, variante du nom de famille basque espagnol *Arriarán*.

(3) En Soule, bien que l'on dise *erreto(r)a* = « le curé », on prononce cependant *Janartoa* pour *Jaun-erretora* = « Monsieur le Curé ».

§ 90. — Pronon-  
ciation de *l'r*  
placée entre une  
liquante et une  
voyelle. — Des  
épenhèses  
anciennes de  
voyelle qui se  
sont produites  
dans les  
groupes de cette  
sorte.

Lorsqu'une *r* se trouve placée entre une liquante et une voyelle, c'est-à-dire lorsque l'une des combinaisons *br, pr, fr, gr, kr, dr, tr* est suivie d'une voyelle, *l'r* peut avoir plus ou moins de force suivant les individus ou suivant l'intensité de l'expression. Sa force peut varier de celle d'une *r* douce intervocalique à celle d'une *r* forte intervocalique ; en d'autres termes, elle peut avoir soit une seule vibration, soit deux vibrations ou même plus encore. La prononciation la plus courante est par une seule vibration, sans relâchement fricatif ; pourtant, chez certains individus, particulièrement vers l'extrémité nord-ouest du domaine bas-navarrais, cette sorte d'*r* a couramment deux vibrations au moins.

En principe, les groupements de cette espèce ne devraient pas exister, puisque le basque ancien les détruisait toujours par l'intercalation, entre la liquante et *l'r*, d'une voyelle épenhétique semblable à la voyelle qui suivait *l'r* : ainsi le roman *cristiano* a donné en labourdin et en bas-navarrais *girstino* et en souletin *khiristi* ; de même le latin *\*libru* a donné en labourdin et en bas-navarrais *liburu* ; le roman, *cruce* a donné *gurutze* ou *khurutze* ; le latin *\*praedicatu* a donné *beredikatu* ou *pheredikatu* suivant les dialectes ; de même encore un équivalent roman du français « trusser » a donné *thorosatu*, que nous trouvons dans Haranéder, pour *trosatu* ou *trozatu*, formes généralement usitées aujourd'hui.

On remarquera l'analogie de cette disposition phonétique avec celle qui a produit en castillan ancien des épenhèses toutes semblables, telles que *corónica* (1) pour *crónica*, *Ingalaterra* pour *Inglaterra* ; (cette dernière forme est encore souvent

---

(1) Comparer, suivant une remarque de M'Ernault, le breton moyen *coronicquon* à côté de *cronicquon*.

employée de nos jours par les Espagnols peu instruits) (1).

Mais la tendance qui a produit en basque les épenthèses de cette sorte est aujourd'hui morte, et même il se manifeste (depuis assez longtemps déjà, ainsi qu'en témoignent les textes écrits) une tendance en sens contraire, ayant pour effet de supprimer certaines voyelles qui sont d'origine épenthétique, ou qui du moins pourraient l'être d'après leur position. Elle s'observe en effet non seulement dans des mots d'origine latine ou romane, pour lesquels une influence romane peut aider à la suppression de la voyelle épenthétique (comme cela peut avoir été le cas dans le souletin *librü*), mais encore dans des mots qui paraissent de pure souche basque, ou du moins antérieurs au roman; comme *andere* (2), qui, dans le Labourd et la Basse-Navarre, devient souvent *andre*. Il semble que dans la forme *andere* le premier *e* soit primitif, mais il est tout semblable, par sa position, à un *e* épenthétique. — En tout cas, voici un exemple de mot d'emprunt où une voyelle placée entre une liquante et une liquide a disparu, bien qu'elle fût primitive : il s'agit de la forme *tupla* (roncalais d'Ustarroz) = oignon », qui

---

(1) M<sup>r</sup>Navarro Tomás (*Rev. de Filol. esp.*, t. IV, année 1917, p. 374) note qu'en espagnol il s'intercale dans les groupes occlusive + *liquide* un petit élément vocalique de très courte durée, et l'on conçoit que parfois celui-ci ait pu se développer et prendre une consistance plus forte. — Chez un Béarnais instruit, né en 1882 à Préchacq-Navarrenx et remarquable par la pureté de son articulation en ce qui concerne les diverses variétés *d'r*, la présence d'un élément vocalique est souvent très perceptible à l'oreille dans le groupe *pr*, par exemple lorsqu'il prononce le français *prêt*; seulement le phonème épenthétique paraît consister ici en un *a* palatal très bref.

(2) Il est fort possible, remarque M<sup>r</sup>Ernault, qu'*andere* soit un emprunt au celtique : cf. irlandais *ainder* = « jeune femme ».

provient évidemment d'un type \* *tupula* procédant lui-même de *tipula*; (voir § 51).

De toutes les voyelles, c'est *l'e* qui, dans cette position, offre le moins de résistance et se supprime le plus facilement, tandis que les autres voyelles se maintiennent assez bien en général (1).

En souletin, la disparition de *l'u* épenthétique dans *librü* est antérieure à l'amuïssement des *r* douces intervocaliques dans ce dialecte, sinon *l'r* se serait amuïe, comme c'est le cas dans le mot *andere*, qui se prononce en souletin *andee* ou plutôt même *ande*.

Dans le verbe souletin *thümbüratü*, du latin « tribulare », *l'r* du phonème latin initial a disparu ; mais il est bien difficile de dire si elle a été supprimée directement, ou si elle a été amuïe à une époque plus ou moins tardive après épenthèse d'une voyelle ; dans ce cas on aurait eu un stade intermédiaire \**thuruburatu* ou \**thurumburatu*, contracté plus tard en \**thuburatu* ou \**thumburatu*; peut-être d'ailleurs des influences analogiques se sont-elles exercées ici, notamment celle de dérivés du latin *tumba* et du latin *turbare* ; (voir § 138).

La répugnance que le basque a éprouvée à un moment donné pour les groupes *liquante + liquide* est si bien morte aujourd'hui que nous voyons apparaître ce groupe, par l'effet d'une métathèse, là où il n'existait pas originairement, comme dans le bas-navarrais *presuna*, emprunté au gascon « per-soune ». Il est vrai que dans cet exemple particulier

---

(1) En espagnol également l'articulation populaire fait parfois disparaître les *e* de cette sorte : ex. : *drecho* pour *derecho* (cf. NAVARRO TOMÁS (*Rev. de Filol. esp.*, t. IV, année 1917, p. 375). La rapidité de la prononciation usuelle suffit à expliquer des chutes de ce genre, tant dans le domaine castillan que dans le domaine basque.

la métathèse a pu se produire dès le roman : bien que personnellement nous n'ayons jamais constaté l'existence d'un type gascon *pressoune* pour *persoune*, une forme de ce genre a pu exister dans le gascon de la région de Bayonne, qui professe une véritable prédilection pour les groupes *liquante* + *liquide* à l'initiale, au point qu'il use normalement du procédé de la métathèse pour constituer des groupes de cette sorte en cette position : il dit par exemple *crabe* pour *cabre* = « chèvre », *crampe* pour *campre* = « chambre », etc.

Il est curieux de constater, précisément, que les tendances du gascon de la région de Bayonne (ainsi, d'ailleurs, que du béarnais de la région d'Orthez) sont, en apparence du moins, diamétralement opposées à celles du basque ancien, en ce qui concerne l'admission des groupes *liquante* + *liquide* ; mais peut-être les métathèses que nous constatons dans l'état actuel de ces deux dialectes sont-elles dues, en réalité, à des épenthèses ayant existé antérieurement. — Si l'on trouve en bas-navarrais une forme *kherestatu* = « châtré » (1), qui suppose un état plus primitif *\*krestatu* ou *\*Krastatu*, il est clair que cette forme métathétique a dû provenir à son tour d'un type roman (très probablement gascon) *\*crasta(r)*, tiré du latin *castrare* par le procédé que nous venons d'indiquer. En somme, l'épenthèse d'un *e* a été précédée ici d'une métathèse, mais cette métathèse devait exister dès le roman.

Si, dans cette forme *kherestatu* et dans d'autres mots du même genre, l'explosive initiale a toujours été à l'état de sourde, et non pas réassourdie de nouveau sous une influence romane après avoir été

---

(1) Cette forme est devenue en souletin *khestatü*, par amuïssement de *l'r* intervocalique et, contraction subséquente des deux *e*.

à l'état de sonore, nous aurions en eux la preuve que la loi qui a eu pour effet l'épenthèse d'une voyelle dans les combinaisons *liquante* + *liquide* était encore vivante alors que déjà la loi de la sonorisation des explosives sourdes initiales était morte. — On pourrait, semble-t-il, faire la même remarque à propos des formes *koloka* (haut-navarrais du Baztan, labourdin d'Ainhoa), et *koroka* (dans Salaberry), qui correspondent pour le sens et l'étymologie à l'espagnol « clueca » et au bayonnais « clouque ».

(En ce qui concerne les groupes *liquante* + *l*, on remarquera qu'ils se sont réduits à l'initiale à une *l* simple, ainsi qu'en témoigne la forme *loka*, usitée en divers dialectes, notamment en souletin, et qui est une variante des types *koloka* et *koroka* cités ci-dessus ; voir § 110) (1).

§ 91. — De  
quelques  
épenthèses d'*r*  
après

une consonne.

La répugnance du basque pour les groupes *liquante* + *r* a tellement bien disparu aujourd'hui que dans le basque actuel nous constatons que des groupés de ce genre ont pris naissance par épenthèse d'une *r* : nous en avons un exemple dans le souletin *briolet*, du béarnais *bioulet* = français « violet ». De même pour le mot signifiant *crochet* (ou aussi clé (2) dans certains dialectes), outre les

---

(1) Nous constatons une réduction du groupe *br* à *b* dans la forme *ebi* = « pluie », employée dans une partie de la Soule ; d'autres Souletins disent en effet *ebri*, et cette dernière forme représente probablement l'intermédiaire entre le type *ebi* le type *euri*, conservé dans les dialectes basques espagnols ; (en bas-navarrais occidental et en labourdin le groupe *eu* s'est réduit à *u*, et l'on dit *uri*).

(2) Le Dictionnaire de M'Azkue ne donne, pour les formes avec *g*, *gako* et *gakho*, que le sens de « clé », et pour les formes à *k* initial, *kako* et *khako*, il ne donne point ce même sens, mais seulement celui de « crochet », avec quelques significations accessoires immédiatement connexes. Nous n'hésitons pas cependant, quelle que puisse être aujourd'hui, dans les divers

types *gako*, *gakho*, *kako* et *khako* nous trouvons une forme *krako* ; il est vrai qu'ici l'épenthèse de *l'r* a pu être facilitée par une influence analogique de *kroka*, évidemment apparenté au français *croc*. Voici encore deux exemples d'épenthèses semblables : *trufania* (bas-navarrais commun) = « Epiphanie », du latin *theophania*, (vx. fr. Tiphaigne), *tropolo* (biscayen d'Arratia) pour *topolo* = « gros ». Dans le premier de ces deux exemples, l'addition de *l'r* a dû être favorisée par une fausse analogie purement formelle avec le verbe *trufatu*. Dans le second, elle doit être due surtout à un désir instinctif de renforcer l'expression (1). — Le souletin *bernapurdent*,

---

dialectes, la valeur exacte des types par *y* et des types par *k* initial, à les identifier tous (cf. SCHUCHARDT, (*Bask. und Rom.*, p. 20), et à y voir des variantes d'un seul et même mot. Celui-ci est sans doute très ancien, et il dérive probablement du nom du légendaire voleur *Cacus*: ce nom est encore populaire aujourd'hui en Espagne où il figure dans des expressions assez courantes, telles que : *Más ladrón que Caco*. Que le nom de ce voleur ait été pris métaphoriquement dans le sens de *crochet* il n'y a rien à cela que de très naturel, le crochet servant à *agripper* les choses, à s'en emparer, à *mettre le grappin* sur elles, comme on dit familièrement. Que du sens de *crochet* on soit passé ensuite à celui de clé, cela n'a rien d'étonnant non plus : n'appelle-t-on pas *crochet* un instrument qui sert à ouvrir de force les portes, et ne dit-on pas *crocheter* une serrure, expression très ancienne en français, car on en trouve des traces dès le XV<sup>e</sup> siècle au moins ? — Nous remarquerons d'ailleurs, dans un mot espagnol même, un passage tout semblable de l'idée de *crochet* à celle de *clé* : le mot *ganzúa* signifie « fausse clé » ; or il n'est probablement qu'un emprunt à une forme basque *gantzo* ou *gantzú*, mais celle-ci à son tour n'était qu'un équivalent de l'espagnol *gancho* = « crochet ». (Les rapports entre *ganzúa* et l'espagnol *gancho* avaient déjà été indiqués par Schuchardt (*Rev. internat. des Et. basques*, juillet-septembre 1912, p. 283). — L'étymologie proposée par Larramendi et citée par les Dictionnaires de Diez (p. 453) et de Körting (n° 3551 de l'éd. de 1891), d'après laquelle *ganzúa* viendrait du basque *gaco-itsua* = « clé aveugle » ou « clé secrète », doit être rejetée.

(1) Dans le biscayen *trosco* = « morceau grossier d'une chose », plutôt qu'un, emprunt à l'espagnol *tosco*, nous pensons qu'il faut

nom d'un gros insecte qui dégage une odeur nauséabonde quand on l'écrase, représente évidemment un type béarnais *bernat-pudent*, qu'on pourrait traduire littéralement par « embrené puant » ; bien que le mot *bernat* soit encore usité en béarnais, notamment dans l'appellation quelque peu grossière de *piche-bernat* ou *picho-bernat* par laquelle on désigne familièrement le vin, il n'a pas été compris ici des Souletins qui y ont vu l'une des formes du prénom de Bernard, et qui par contre-coup ont vu de même dans l'élément *pudent* le prénom de Prudent, encore parfois usité en Soule.

§ 92. — Prononciation de *l'r* placée entre une voyelle précédente et une consonne suivante.

Quand une *r* se trouve placée entre une voyelle (qui la précède) et une consonne (qui la suit), son intensité peut varier considérablement suivant les individus, le plus ou moins d'énergie du langage, et aussi suivant la nature de la voyelle qui la précède. Cette intensité peut aller de l'articulation fricative douce d'une *r* finale à la pause à celle d'une *r* forte intervocalique, en passant par celle d'une *r* douce vibrée.

D'une façon générale, c'est lorsque la voyelle précédente est un *i* que *l'r* qui nous occupe aura le moins de force. Après un *e* elle pourra déjà vibrer un peu plus. Enfin, après les voyelles *a*, *o* et *u*, *l'r* en question sera souvent aussi forte qu'une *r* forte intervocalique.

---

voir de préférence le mot gascon *troz* avec un suffixe diminutif ou dépréciatif. Si pourtant on devait renverser les termes de l'hypothèse, et voir ici l'espagnol *tosco* avec une contamination de l'espagnol *trozo*, cette contamination aurait pu être facilitée par le désir de renforcer l'expression, et le fait serait à rapprocher de celui que nous allons citer: dans les Asturies, une énorme et massive diligence automobile' fait le service entre San Esteban de Pravia et les localités de la côte situées plus à l'ouest ; vu la lourdeur et l'aspect peu élégant de cette voiture on ladésigne couramment sous l'appellation de « *el armatoste* » ; mais les gens peu instruits prononcent souvent *armatoste*.



Peu importe d'ailleurs, au point de vue de l'intensité, l'origine de cette *r*. Prenons par exemple le mot *ur* = « eau ». Son *r* finale est originairement douce, comme on le voit bien lorsqu'elle est suivie d'une voyelle, par exemple au nominatif singulier *ura*. Prenons d'autre part le mot *ur* = « noisette » : son *r* finale est originairement forte, comme on le voit lorsqu'elle est suivie d'une voyelle, par exemple au nominatif singulier *urra*. Cependant, si ces deux mots sont suivis d'un autre mot commençant par une consonne, ils se prononceront exactement de la même façon, par exemple dans des combinaisons telles que *ur bizia* = « l'eau vive », et *ur berdea* = « la noisette verte » ; et comme ici la voyelle précédente est un *u*, l'*r* sera bien plutôt forte que douce chez beaucoup de Basques ; (voir à ce sujet AZKUE, *Dicc. vasco-español-francés*, II, p. 187, col. II) (1).

(Toutefois, d'après le même Azkue, les Roncalais conservent en toute position le son doux aux *r* finales qui, dans ce dialecte, équivalent à l'élément *d* ou *t* du basque commun exprimant, dans les formes verbales, une idée de 1<sup>re</sup> personne du singulier ; voir ci-dessus, p. 183, n. 1).

Dans le mot *potret* (lab., bas-nav., soul.), du français « portrait », la chute de l'*r* finale de syllabe

---

(1) Des *r* préconsonantiques sont souvent tombées en basque ; on en trouvera des exemples dans UHLENBECK (*Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques*, Rev. internat. des Et. basques, année 1910, pp. 83 à 86 ; pp. 62 à 65 du tirage à part). Nous avons déjà signalé l'alternance entre *ürzo* (souletin), *urso* (mixain), d'une part, et, la forme *uso* = « palombe » usitée ailleurs (§ 67, page 123, note) ; nous avons mentionné : également (§ 73) l'alternance, pour un suffixe bien connu, de la forme *tarzün* (souletin) avec *tasun* (forme commune) ; Dechepare a *vnhasuna* à côté de *vnhaçuna*. De même les textes anciens nous montrent que le type primitif du mot asto = « âne » était *arsto*. (Notons encore la forme souletine actuelle *ahartzartz* = « bélier », qui s'oppose à la forme labourdine *aharartzatz*.)

a été causée évidemment par le désir d'éviter la surcharge résultant de la présence d'une deuxième *r* à la syllabe suivante. Au contraire, dans le souteletin *t̃sarlota* = « échalote », il y a eu épenthèse d'une *r* finale de syllabe, causée apparemment par une fausse analogie avec le nom propre *Charlotte*.

§ 93. — Des graphies de la lettre *r*.

Maintenant que nous avons vu tout ce qui concerne la prononciation de la lettre *r* suivant les positions diverses dans lesquelles elle peut se trouver, nous disposons de tous les éléments nécessaires pour examiner la question des meilleures graphies à employer pour la transcrire.

Récapitulons d'abord ces diverses positions, en les énumérant toutefois, pour la commodité de l'exposé qui va suivre, dans un ordre autre que celui que nous avons suivi précédemment. L'*r* peut être :

1° placée entre une consonne précédente et une voyelle suivante ;

2° placée entre une voyelle précédente et une consonne suivante ;

3° finale à la pause ;

4° finale devant une consonne ;

5° finale devant une voyelle ;

6° intervocalique dans le corps d'un mot.

Or, de l'exposé qui précède, il résulte que dans les quatre premières positions énumérées ci-dessus, il ne peut y avoir aucun doute sur la manière d'articuler *l'r*, puisqu'elle résulte de la façon même dont *l'r* est placée. Il sera donc parfaitement inutile d'employer ici des signes diacritiques pour essayer de représenter le plus ou moins d'intensité de la consonne, d'autant que, si l'on devait en employer, il faudrait en inventer toute une série, l'intensité de *l'r* pouvant subir des variations considérables suivant les circonstances. La meilleure graphie

sera donc, en principe, dans ces quatre positions, une *r* simple ordinaire ; nous disons *en principe*, parce que, comme nous le verrons plus loin, on pourra admettre quelquefois, pour la commodité de celui qui écrit plutôt que de celui qui lit, le maintien d'un signe diacritique, bien qu'il soit sans effet pratique ici.

Dans les deux dernières positions, au contraire, *l'r* est intervocalique, soit en liaison, soit dans le corps d'un mot. Elle peut alors posséder deux articulations différentes très nettement tranchées et qu'il importe de distinguer. D'où la nécessité de deux graphies différentes : l'une pour l'articulation douce et l'autre pour l'articulation forte.

En ce qui concerne la première de ces deux articulations, c'est-à-dire l'articulation douce, tout le monde est d'accord pour employer la graphie traditionnelle par une *r* simple. Il n'y a donc aucune difficulté sur ce point.

En ce qui concerne l'articulation forte en position intervocalique, soit en liaison, soit dans le corps des mots, nous nous trouvons en présence de deux graphies : la transcription traditionnelle par *rr*, et la nouvelle transcription proposée ou employée par quelques-uns et qui consiste en une *r* surmontée d'un signe diacritique quelconque. Examinons les avantages et les inconvénients de la première de ces deux graphies.

Le principal reproche (on pourrait même dire le seul reproche) qu'on ait adressé à la graphie *rr* est le suivant : le redoublement de la lettre dans l'écriture devrait représenter un redoublement de son dans la prononciation ; or, *l'r* forte intervocalique ne consiste nullement en une *r* douce redoublée ; en d'autres termes, la différence qui sépare les deux phonèmes est une différence de nature : le procédé d'émission n'est pas le même dans les deux cas, et

la graphie par *rr* ne représente pas exactement la réalité des choses, si l'on veut la prendre au pied de la lettre.

Qu'il y ait une différence de nature entre les deux phonèmes, et que *l'r* forte intervocalique du basque, comme d'ailleurs celle du castillan et des patois du sud-ouest de la France, ne soit pas tout à fait un simple redoublement d'une *r* douce intervocalique, cela est exact. Néanmoins il est impossible de ne pas tenir compte des considérations suivantes :

Lorsqu'un Français des régions franciennes où *l'r* apicale est conservée, par exemple un paysan de Seine-et-Marne au un Bas-Normand de Vire, de Coutances ou de Granville, prononce une *r* douce intervocalique, on ne trouve pas de différence considérable entre sa manière de l'articuler et *l'r* intervocalique des Basques : s'il prononce par exemple les mots *je séparaïs*, son *r* ne se distingue guère de celle que fera entendre un Labourdin ou un Guipuzcoan dans le mot *hare* ou *are*. — Supposons maintenant que ce même Français veuille prononcer les mots *je séparerais*, empruntés au conditionnel du même verbe. En vertu de la loi qui a amuï la plupart des *e* dits muets dans le français moderne (1), *l'e*

---

(1) Cet amuïssement remonte au XVI<sup>e</sup> siècle au plus tard. En voici deux preuves. D'abord Ronsard omet parfois certains *e* que les règles officielles de la poésie ne permettent pas, aujourd'hui encore, de supprimer, bien qu'ils soient muets dans la prononciation correcte : il écrira, par exemple, à l'occasion : *qu'ell'sceut* (= qu'elle sût), tout comme on le fait dans les poésies populaires. Mais il y a une autre preuve plus convaincante encore : Gabriel Meurier, dans son traité intitulé : *Conjugaisons, règles et instructions moult propres et nécessairement requises pour ceux qui désirent apprendre françois, italien, espagnol et flamen*, Anvers, 1558, voulant indiquer la manière d'articuler en espagnol les éléments *gna* et *gno* (par exemple dans *digno*) dit qu'ils se prononcent comme s'ils étaient écrits en français *guena* et *gueno*, ce qui indique clairement que pour lui (il était Belge, mais cela n'infirmé en rien la valeur de son

qui est placé entre les deux *r* sera supprimé par le sujet que nous avons choisi, et il en résultera un contact entre les deux *r* : *je séparerais* devient en réalité *je sépar'rais* : voilà donc notre Français essayant de prononcer deux fois de suite une *r* douce intervocalique ; impossible de chercher un cas plus parfait de redoublement de cette articulation. Or, en fait, le son obtenu ne diffère qu'assez peu (1) de celui de *l'r* forte des Basques. On peut en conclure que si cette dernière n'est pas tout à fait un simple redoublement d'une *r* douce, intervocalique, c'est du moins un son fort voisin de celui auquel on aboutit quand on essaye de prononcer deux fois de suite cette *r* douce, et voilà de quoi justifier la graphie *rr*, qui ne saurait plus nous apparaître comme si mauvaise.

L'étude des redoublements dans la prononciation toscane nous amènerait à une constatation analogue : on sait que dans le dialecte propre de cette région, qui est devenu la langue littéraire et officielle de l'Italie, la syncope d'une voyelle intermédiaire a amené parfois le contact entre deux *r* dont chacune était antérieurement intervocalique. Ainsi, dans la conjugaison du verbe *morire*, il existe pour le futur, à côté de la forme pleine *morirò*, une forme syncopée *morrò* ; or, le son auquel aboutit dans ce cas le

---

témoignage) *l'e* eût été muet dans des mots français qui se fussent écrits de cette manière.

(1) Il serait intéressant que ce point fût soumis aux investigations de la phonétique expérimentale : elles montreraient probablement, croyons-nous, que dans *l'r* redoublée de beaucoup de Franciens non grasseyants l'intervalle entre les vibrations est plus considérable, ce qui donne à l'ensemble de l'articulation une durée plus longue ; il y aurait lieu de rechercher également si le mouvement vibratoire, au lieu de s'exécuter de dedans en dehors comme dans *l'r* forte basque ou espagnole ne s'exécuterait pas de dehors en dedans. — Quoi qu'il en soit, les deux phonèmes sont fort voisins.

redoublement de *l'r* douce ne se distingue pas sensiblement, lui non plus, de *l'r* forte intervocalique des Basques.

Une langue plus voisine du basque en tout ce qui concerne la prononciation de la lettre *r*, nous voulons dire le castillan, nous fournira un exemple encore plus frappant : il présente, lui aussi, des cas de futurs et de conditionnels contractés comme *querré* pour *\*queréré* : ici également les deux *r* intervocaliques produisent par leur contact une *r* forte intervocalique semblable à celle des Basques.

En résumé, il est exact que *l'r* forte intervocalique ne consiste pas purement et simplement, tant en basque qu'en castillan, en une *r* douce redoublée (c'est-à-dire prononcée deux fois de suite), et c'est évidemment la raison qui explique l'exception, anormale au premier abord, en vertu de laquelle *l'r* double du castillan ne s'est pas réduite à une *r* simple lorsque les autres consonnes redoublées du latin se sont simplifiées dans la prononciation de ce dialecte : on sait en effet que celui-ci, depuis bien des siècles, est hostile à tout véritable redoublement de consonne dans la prononciation : il y a, à première vue, une exception, celle de *l'r*, mais nous voyons qu'elle est purement apparente.— L'étude de la prononciation des patois de la France du sud-ouest nous amènerait à une constatation semblable : eux aussi rejettent depuis de longs siècles tout redoublement réel de consonne, mais admettent cependant, pour la même raison que le castillan, une *r* forte intervocalique. Et le même raisonnement peut s'appliquer au basque.

Mais s'il est exact que *l'r* forte intervocalique ne consiste pas en un, simple redoublement d'une *r* douce, il n'en est pas moins vrai que toutes les fois que, dans une langue où *l'r* douce intervocalique s'articule comme en basque (ou à peu de chose près),

on essaye de redoubler ce dernier son, le résultat auquel on aboutit est ou bien une articulation semblable à celle de *l'r* basque intervocalique forte, ou une articulation fort voisine (1) ; dans ces conditions, la graphie *rr* nous paraît très expressive et parfaitement justifiée pour représenter *l'r* forte intervocalique, et, dans le corps des mots au moins, nous la conserverons sans hésiter, d'autant qu'elle a pour elle la tradition, et, dans un grand nombre de cas, l'étymologie.

Seulement, il conviendra de distinguer par un signe graphique *l'r* forte intervocalique de *l'r* douce intervocalique, non pas uniquement lorsque cette *r* forte intervocalique se présente dans le corps d'un même mot (comme dans *ederra*, *ederrago*, *zakhurra*, *horren*, etc.), mais encore lorsqu'elle se présente en

---

(1) Dans un ouvrage récent, intitulé *Manual de pronunciación española*, M'Navarro Tomás résume excellemment, pp. 94-95, les différences qui existent, dans la prononciation castillane, entre *l'r* douce et *l'r* forte ; de ce résumé nous extrayons les observations suivantes, qui peuvent parfaitement s'appliquer à *l'r* douce intervocalique et à *l'r* forte intervocalique dans la prononciation basque : « La *r* simple, y la  $\bar{r}$  multiple se distinguen por varias circunstancias: la *r* consta de una sola vibración ; la  $\bar{r}$ , de dos o más vibraciones ; la *r* es momentánea ; la  $\bar{r}$ , continua o prolongable : el movimiento de la lengua en *r* es realmente de fuera a dentro, mientras que en  $\bar{r}$ , como hemos dicho, la punta de la lengua es empujada repetidamente de dentro a fuera ; la tensión muscular, en fin, es en  $\bar{r}$  mucho mayor que en *r* ». L'auteur ajoute qu'en castillan le nombre des vibrations de *l'r* forte est ordinairement de deux, sauf lorsqu'elle précède la voyelle accentuée, car il est alors de trois, ou lorsqu'elle suit cette même voyelle, car il est alors de quatre ; mais ces divers chiffres peuvent être augmentés proportionnellement lorsqu'on prononce avec force : quoi qu'il en soit, le fait que le nombre de vibrations le plus normal pour *l'r* forte est de deux est de nature à justifier, dans l'orthographe basque comme dans l'orthographe castillane, l'emploi de la graphie *rr* pour représenter *l'r* forte intervocalique.

liaison, par exemple dans des combinaisons telles que celle que nous avons citée plus haut : *eder(r) eta handi* = « beau et grand ». Les Basques négligent d'ordinaire de noter *l'r* forte dans les cas de ce genre, et c'est le seul changement qu'il soit indispensable d'apporter à leurs habitudes graphiques en ce qui concerne la lettre *r*.

Ainsi donc, soit un mot tel que *eder(r)* ou *zakhur(r)*. Nous proposons de continuer à employer comme par le passé *rr* lorsque *l'r* forte est suivie d'une voyelle dans le même mot : *ederra*, *ederrago*, *zakhurra*, etc. Nous admettrions également que l'on conservât les graphies traditionnelles par une *r* simple ordinaire lorsque *l'r* forte est finale à la pause ou finale devant une consonne, par exemple dans *bi arbola eder* (à la pause), *bi zakhur* (à la pause), *arbola eder bat*, *zakhur bat*, etc. Au contraire, il conviendra de noter graphiquement *l'r* forte lorsque celle-ci sera finale en liaison devant une voyelle.

Mais, dira-t-on, si les Basques s'habituent à transcrire des mots tels que *eder(r)* et *zakhur(r)* par une *r* simple ordinaire lorsque ces mots seront à la pause ou devant une consonne (par conséquent dans la grande majorité des cas), ils continueront de commettre la faute qu'ils font actuellement, c'est-à-dire d'oublier de redoubler *l'r* dans les cas moins nombreux où cette *r* finale sera suivie d'une voyelle. Peut-être vaudrait-il donc mieux les habituer à toujours écrire d'une seule et même manière, un même mot à *r* forte lorsque celle-ci sera finale, que ce mot se présente ou à la pause, ou devant une consonne, ou devant une voyelle. En d'autres termes, et pour reprendre les mots qui nous ont déjà fourni les exemples précédents, on continuerait d'écrire par la graphie *rr* lorsque *l'r* forte se trouverait dans le corps des mots, comme dans *ederra*, *ederrago*, *zakhurra*. Mais pour les cas où *l'r* de



cette espèce serait finale, on adopterait une graphie unique, sans s'inquiéter de la modifier suivant que le mot serait à la pause ou suivi d'un autre mot commençant par une consonne ou suivi d'un autre mot commençant par une voyelle. Cette graphie unique ne pourrait évidemment consister en une *r* simple ordinaire, puisque c'est précisément à l'emploi de cette pratique défectueuse qu'il s'agit de remédier. Si l'on trouvait un inconvénient à étendre à tous les cas de cette sorte l'usage de la graphie *rr*, qui paraîtrait peut-être un peu étrange aux yeux des lecteurs basques, nous ne verrions aucun inconvénient à user ici, précisément, d'une *r* surmontée d'un signe diacritique. Seulement, pour que celui-ci fût parfaitement clair et expressif, nous voudrions qu'au lieu de consister en un trait horizontal ou en un point ou en une sorte d'accent, il consistât en une petite *r* surmontant l'*r* principale qui constituerait le corps de la lettre. Ainsi le signe graphique employé dans le cas en question se composerait toujours de deux *r*; seulement, au lieu d'être écrite à la suite de la première comme ce serait le cas pour l'*r* forte intervocalique du corps des mots, cette deuxième *r* serait ici suscrite à la première. On écrirait donc, d'une part, *ederra*, *ederrago*, *zakhurra*, mais d'autre part, *bi arbola eder<sup>r</sup>*, *bi zakhur<sup>r</sup>*, *arbola eder<sup>r</sup> bat*, *zakhur<sup>r</sup> bat*, *eder<sup>r</sup> eta handi*, *zakhur<sup>r</sup> on bat*. Ce système aurait deux avantages : il unifierait l'orthographe d'un même mot dans toutes les positions lorsque ce mot serait invariable ou non décliné, et d'autre part il serait parfaitement clair, puisqu'instinctivement on négligerait de tenir compte du signe diacritique dans les cas où celui-ci serait inutile au point de vue de la prononciation, comme dans les quatre premiers des six derniers exemples, mais dans les cas de liaison avec un mot suivant commençant

par une voyelle le signe diacritique remplirait parfaitement son but et serait aussi clair que la graphie *rr* ; par exemple, lorsqu'on lirait *ur<sup>r</sup> on bat*, on saurait, au premier coup d'œil et sans hésitation possible, qu'il s'agit du mot *ur(r)* = « noisette », et qu'il faut faire sentir *l'r* forte devant la voyelle initiale du mot suivant *on*, tandis qu'en lisant *ur on bat*, on remarquerait immédiatement, vu l'absence du signe diacritique, qu'il s'agit du mort *ur* = « eau », et que *l'r* doit être ici prononcée douce devant la voyelle initiale du mot suivant.

§ 94. — Permutations de *r* et de *l*.

*L'r* douce intervocalique provient souvent en basque d'une *l* primitive. C'est ce que nous montrent par exemple *zeru*, du lat. « \*caelu », et *aingeru*, du lat. « \*angelu » ; pour le premier de ces deux mots, nous retrouvons d'ailleurs *l* dans la variante souletine *zelü* (1).

Il est donc faux de prétendre, comme l'a fait M<sup>r</sup> Philipon, qu'on ne trouve pas en basque de permutations de *l* à *r* (2). Cet auteur s'est basé sur la soi-disant absence de ces permutations pour combattre l'étymologie que l'on a donnée du nom de ville *Illiberris* : on sait en effet qu'on a proposé de l'expliquer par le basque *Hiriberri*. Si, dans l'état actuel de la science, on ne peut affirmer que cette étymologie soit absolument certaine, on ne saurait du moins, pour la rejeter, recourir à l'argument invoqué par

---

(1) Il est difficile de dire si, dans le souletin *zelü*, *l'l* s'explique par une conservation directe ou si elle aura été rétablie après coup sous une influence romane.

(2) Déjà, en 1883, M. Arturo Campión (*Ensayo acerca de las leyes fonéticas de la lengua euskara*, VIII, 1, p. 48) qualifiait à juste titre de « légèreté inexcusable » l'affirmation, avancée par certains auteurs, d'après laquelle les permutations de *r* et de *l* en basque seraient imaginaires.

M<sup>r</sup> Philipon, étant donné surtout que précisément l'élément *ulli* que nous trouvons dans certains noms de famille basques espagnols, tels que *Ullivarri* ou *Ullivarría*, paraît bien n'être qu'une variante des formes plus communes *Uri*, *Iri* et *Hiri*, que nous trouvons ailleurs ; (voir § 27, II) (1).

Quoi qu'il en soit, si *ll* simple du lat. *\*caelu* et du latin *\*angelu* est devenue une *r* dans *zeru* et *aingeru*, *ll* double latine de *\*castellu* a donné une *l* dans le basque *gaztelu*. Ce traitement de *ll* simple et de *ll* double intervocaliques est exactement l'inverse de celui que nous constatons pour ces deux phonèmes en gascon et en béarnais.

Si, comme il paraît probable, le biscayen *solo*, le guipuzcoan *soro* = « champ », le bas-navarrais *sorho* = « regain » (d'après Azkue) et le souletin *soho* (2) = « pré » ne sont qu'un seul et même mot, et si celui-ci à son tour n'est qu'un emprunt à une forme romane non diphtonguée représentant le latin *solum*, nous aurons également ici un passage *d'l* latine simple intervocalique à *r*.

Dans certains autres cas de permutation entre *l* et *r*, il semble au contraire que *l'r* soit primitive. C'est peut-être le cas, notamment, dans le suffixe *-la*, qui alterne avec une forme *-ra*, pour indiquer

---

(1) De même M<sup>r</sup> Menéndez Pidal *Sobre las vocales ibéricas e y o en los nombres toponímicos*, Rev. de Filol. esp., année 1918, p. 229, remarque qu'Oihénart basque sous la forme *Irumberrri* le nom de lieu espagnol *Lumbier* ; et cette identification, qui présente elle aussi une permutation de *r* et de *l*, est tout à fait vraisemblable.

(2) La réduction du groupe *rh* à *h* est normale en souletin ; (voir § 97). *L'r* est conservée dans le nom de famille *Chorho* et dans le nom de lieu *Sorholus* ; pour l'un et pour l'autre de ces deux mots les Souletins ont encore conscience de leur étymologie ; d'ailleurs, quand on parle basque, le nom de lieu *Sorholus* est prononcé *Soholüze*.

le mouvement vers un lieu. Ce suffixe *-la* est surtout usité dans le bas-navarrais oriental et le souletin. Si, comme il paraît vraisemblable, la forme *-ra* est la plus primitive, il sera assez facile d'en rendre compte : elle comprendra un élément *a* qui, à lui seul, exprime la même idée que le suffixe tout entier, comme on peut le voir dans l'adverbe ou pronom de lieu *huna*, formé en ajoutant cet élément *a* au radical *hon* ou *hun* du démonstratif *hau*. L'*r* qui précède cet *a* dans le suffixe *-ra* a dû être à l'origine une *r* de liaison, mais elle a fini par faire partie intégrante du suffixe ; (voir ci-dessous ce que nous disons des *r* de liaison). Seulement, suivant une hypothèse fort vraisemblable de M<sup>r</sup> Uhlenbeck, la forme *-la* dans les dialectes qui s'en servent aura été employée d'abord, par besoin de dissimilation, lorsque le suffixe était accolé à un thème renfermant une *r* ; puis son usage se sera étendu par la suite ; (voir UHLENBECK, *ibid.*, année 1910, p. 77 ; p. 56 du tirage à part).

Enfin, dans certains cas d'alternance entre *l* et *r*, il n'est pas toujours facile de dire lequel des deux sons est le primitif. Le mot *Euskaldun* = « Basque » semble formé à l'aide du mot *euskara* = « la langue basque », et d'un élément *dun* équivalent à la forme verbale *duen* ou *duan* = « qui a » ; *euskaldun* paraît donc signifier littéralement « qui a le langage basque ». On peut se demander, à première vue, si dans ce mot *ll* provient d'une transformation de *lr*, ou si, inversement, nous n'aurions pas ici une conservation d'une *l* primitive qui se serait changée en *r* dans le mot *euskara*. La première de ces deux hypothèses est généralement admise, et voici les raisons qui doivent la faire considérer comme la plus vraisemblable :

Le mot *baldin* (souvent abrégé en *balin*) n'est sans doute qu'une variante de *bardin* ; rien ne

s'oppose en effet, au point de vue sémantique, à cette identification : *baldin* ou *balin* s'emploie en union avec la particule *ba* prise dans le sens de la conjonction française ou espagnole « si », et l'addition de l'élément qui nous occupe ne change guère la signification : *balimba* équivaut à peu près au simple *ba*; il est seulement plus clair dans certains cas, où l'élément *ba* pourrait être pris, à première vue, pour une particule d'affirmation. Le mot *bardin* signifiant « de même », « également », « pareillement », rien ne s'oppose à ce qu'on lui identifie *baldin* ou *balin* : *balimba* signifiera alors littéralement « également si », « même si », et l'on comprend que cette expression ait pu devenir un simple équivalent de *ba* employé seul dans le sens de « si ». — Mais *bardin* à son tour est une variante de *berdin*. Or, *berdin* est évidemment un dérivé de *ber* = « même ». Dans *ber* il est fort probable que *l'r* est primitive ; et si elle l'est dans ce mot, elle le sera également dans son dérivé *berdin* ou *bardin*; en ce cas nous aurons simplement dans *baldin* un exemple de changement de *r* en *l* devant un *d* ; et, vu l'analogie des circonstances, il y a lieu de croire que nous avons affaire à un changement tout semblable dans *euskaldun*.

Une forme non moins probante pour la priorité de *r* sur *l* dans l'alternance que nous offrent les mots *euskara* et *euskaldun* nous est fournie par *zamaldun* = « cavalier », cité par Lécuse, et dans le premier élément duquel nous retrouvons le mot *zamari* = « cheval ». Or, *l'r* paraît primitive dans *zamari*, que l'on explique d'ordinaire, avec beaucoup de vraisemblance, par le latin *sagmarius*.

Le même rapport existe entre le substantif *afari* = « souper » et le verbe correspondant *afaldu* (souletin *aihaltü*), et entre le substantif *bazkari* = « dîner » et le verbe correspondant *bazkaldu* (souletin *bazkaltü*).

Ce n'est pas seulement devant la dentale *d* que *l'r* paraît avoir eu une tendance à se changer en *l*, mais également devant la dentale *t* ; cela ressort, déjà des formes souletines que nous venons de citer, *aihaltü* et *bazkaltü*, mais encore d'autres formes telles que le souletin *oãlategui* = « poulailler », de *oãlar(r)* = « coq », et *zamaltegi* = « écurie », extrait de Lécluse par M<sup>r</sup> Azkue.

On trouve de même des passages de *r* à *l* devant le *t* du *g* groupe *tz*, par exemple dans le souletin *zamalztzañ* (1) qui signifie littéralement « personne qui garde les chevaux » ou « qui en prend soin », et qui est aussi le nom de l'un des personnages traditionnels des mascarades.

On peut noter une *l* provenant de *r* devant *k* dans le verbe *zamalkatu* = « chevaucher », donné comme souletin par M<sup>r</sup> Azkue (et actuellement inusité, semble-t-il). Mais ici il n'est pas sûr que le changement-de *r* en *l* soit d'ordre purement phonétique ; il pourrait bien être simplement analogique.

On trouvera dans la *Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques*, de M<sup>r</sup> Uhlenbeck (*ibid.*, année 1910, p. 76 ; p. 55 du tirage à part) d'autres exemples d'alternances entre *r* et *l*, dont un bon nombre paraissent dues à des dissimilations. C'est à cette même cause que l'on doit sans doute attribuer *l'l* de la forme *bulhar(r)* = « poitrine » ; le type primitif paraît être *burar(r)*, qui s'est conservé en roncalais. L'antériorité de *r* semble attestée par le fait que *l'u* n'est pas passé à *ü* en souletin ; (voir § 27, I). Nous ignorons sur quelles raisons M<sup>r</sup> Uhlenbeck se base pour supposer que le type par *l* serait ici le plus

---

(4) Le dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue cite ce mot sous une forme *zamalzain*, mais la prononciation souletine, telle que nous la connaissons, est *zamalztzañ*.

primitif (*ibid.*, pp. 76-77 ; pp. 55-56 du tirage à part) ; probablement cette hypothèse lui aura été suggérée par cette constatation que le domaine de *bulhar(r)* est infiniment plus étendu que celui de *burar(r)*, et ainsi il aura considéré le type par *l* comme le plus normal ; mais l'état de plus grande généralisation d'une forme ne prouve pas toujours son antériorité, ainsi que M<sup>r</sup> Uhlenbeck le remarque justement lui-même à propos d'une autre question ; (*ibid.*, p. 79 ; p. 58 du tirage à part).

§ 95. — Emploi  
de *l'r* douce  
intervocalique  
comme  
consonne de  
liaison.

*L'r* douce intervocalique est d'un usage très fréquent en basque comme consonne de liaison pour éviter l'hiatus. En particulier, elle sert très souvent dans la déclinaison à relier entre eux le radical et la désinence, ou encore les divers suffixes que celle-ci peut comprendre en elle. (Nous traiterons cette question en détail dans un ouvrage consacré spécialement à la déclinaison basque). Sur l'emploi de *l'r* douce intervocalique de liaison, on trouvera des détails précis et complets dans le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue (p. 188, col. I à III, et p. 189, col. I).

Nous avons déjà fait remarquer un peu plus haut (§ 94) que des *r* paraissant avoir appartenu originellement à la catégorie des *r* de liaison ont fini par faire partie intégrante de certains suffixes ; sur ce point, nous renvoyons encore à l'ouvrage que nous publierons plus tard sur la déclinaison basque.

Seulement, l'amuïssement des *r* douces intervocaliques, si fréquent aujourd'hui dans certaines régions du pays basque, a pour effet de faire disparaître dans la prononciation de ces régions de nombreuses *r* de liaison, de sorte qu'il s'y trouve rétabli un grand nombre d'hiatus qui disparaissaient autrefois. C'est un exemple frappant de la facilité avec laquelle il peut arriver qu'une langue, à des

époques diverses de son histoire, obéisse successivement à des tendances opposées.

Sur l'origine des *r* de liaison, une intéressante hypothèse de van Eys, complétée et mise au point par M<sup>r</sup> Uhlenbeck, est à mentionner : la forme primitive du suffixe *-a* qui constitue la désinence du nominatif singulier devait, d'après cette hypothèse, être primitivement un suffixe *-ar*, probablement apparenté à la forme du singulier du démonstratif *hura*, qui fait au génitif *haren*, au datif *hari*, etc. Dès lors la désinence du génitif déterminatif singulier devait être tout naturellement *ar + en*, c'est-à-dire *aren*, et celle du datif singulier devait être non moins naturellement *ar + i*, c'est-à-dire *ari* (1). Mais lorsqu'au nominatif le suffixe *-ar* se fut réduit à *-a*, l'*r* du génitif et du datif eut toutes les apparences d'une simple lettre euphonique de liaison, et son emploi fut étendu par analogie à d'autres formes, par exemple au génitif déterminatif indéfini des thèmes à terminaison vocalique ; en d'autres termes, des types tels que *semearen* et *semeari*, qui, à l'origine, se décomposaient de la façon suivante : *seme + ar + en*, *seme + ar + i*, furent interprétés par la suite comme devant se décomposer ainsi : *seme+a+r+en*, *seme+a+r+i*, et par analogie il en est résulté des types tels que *seme + r + en* pour *seme + en* ; *seme + r + i* pour *seme + i* ; *seme + r + ik* pour *seme + ik*, etc. ; (voir VAN EYS, *Grammaire comparée des dialectes basques*, p. 59 et pp. 79-80 et UHLENBECK, *ibid.*, année 1910, p. 86 ; p. 65 du tirage à part).

Quelquefois les hiatus que l'intercalation de l'*r* de liaison avait pour résultat de faire disparaître semblent provenir de la chute d'une *n* intervocali-

---

(1) Les désinences caractéristiques du génitif déterminatif et du datif sont en effet respectivement *-en* et *-i*.



que. Par exemple, les formes *Jauregi* et *Jauretse* paraissent devoir leur origine à des types primitifs *Jaunegi* et *Jaunetse*, devenus plus tard *Jauegi* et *Jauetse*, avec addition de *l'r* pour éviter l'hiatus (1). Dans l'alternance entre le souletin *egünaldi* = « temps qu'il fait » ou « journée », et la forme *eguraldi*, employée dans plusieurs autres dialectes, nous avons un exemple frappant de chute *d'n* intervocalique avec intercalation ultérieure d'une *r* (2).

§ 96. — Des  
épenhèses  
*d'r* inter-  
vocaliques.

Comme nous venons de le voir, les épenhèses *d'r* intervocaliques ont été, à un moment donné, l'un des moyens normaux employés en basque pour détruire les hiatus.

Mais, outre ces épenhèses anciennes *d'r* intervocaliques, on peut en constater de modernes, dues à de fausses analogies. En Bas-Navarrais, par exemple, l'amuissement facultatif de certaines *r* intervocaliques donne à de nombreux mots une double forme, l'une avec *r* et l'autre sans *r* : *dira*

---

(1) Le nom propre *Jaurgain* donnerait à penser, à première vue du moins, qu'une variante *Jaur* pour *Jaun* à pu avoir une existence propre ; mais il est probable que le type *Jaur* n'a pris naissance que dans les cas où cet élément était suivi d'une voyelle ; seulement on en aura fait par la suite une extension analogique comme celle que nous trouvons dans le mot *Jaurgain*. — M<sup>r</sup> Vinson, Rev. Internat. des Et. Basques, année 1909. p. 355, explique le mot *Jaurgain* comme une contraction de *Jauregigain*. Cette hypothèse est parfaitement admissible, car les exemples de fortes contractions ne sont pas rares en basque, mais nous croyons que *l'r* de *Jaurgain* pourrait également s'expliquer, comme nous venons de l'indiquer dans la présente note, par une extension analogique du type *Jaur*, emprunté à *Jauregi* et *Jauretse*.

(2) M<sup>r</sup> Ernault observe que dans un nombre notable de mots bretons *n* est également devenue *r*, surtout dans le dialecte de Vannes (cf. le Glossaire *moyen breton* de cet auteur, 391, 732, etc.).

et *dia* = « ils sont », *zira* et *zia* = « vous êtes », *distira* et *distia* = « briller » ; pour des mots d'emploi plus rare on en est arrivé parfois à ne plus savoir au juste s'il fallait une *r* ou non ; ainsi ont pu prendre naissance des formes où *l'r* ne peut se justifier par l'étymologie : tel est le cas du mot *tireso*, que l'on trouve dans Salaberry, et qui vient de l'esp. *tieso* (lat. *tensus*). Nous ajouterons qu'ici le verbe espagnol *tirar* ou ses équivalents basques ont pu exercer une influence analogique directe, car ce verbe et surtout certains de ses dérivés peuvent exprimer parfois une idée de « raideur », notamment le substantif *tirantez*.

Un autre exemple d'intercalation d'une *r* non étymologique nous est fourni par le guipuzcoan *biraje*, de l'esp. *viaje*; (ailleurs, comme le remarque M<sup>r</sup> Uhlenbeck, *ibid.*, année 1910, p. 79 ; p. 58 du tirage à part, la consonne intercalaire a été un *d*, sous l'influence d'une fausse analogie de *bide* = « chemin » (1).

§ 97. — Permutations apparentes de *r* douce intervocalique et de *h*.

Il y a en souletin des alternances apparentes entre *r* douce in tervocalique et *h* : par exemple *ahin* pour *arin* = « léger » ; *ehi* pour *eri* ou *erhi* = « doigt » ; *soho* pour *soro* ou *sorho* = « pré » ; (voir d'ailleurs § 94). Elles peuvent, semble-t-il, s'expliquer de deux façons :

1° L'amuïssement, normal dans ce dialecte, de la presque totalité des *r* douces intervocaliques a pour

---

(1) Nous trouvons également une *r* épenthétique dans le guipuzcoan *ĩsipiroi*, qui paraît dérivé d'un ancien type gascon \**sipion*; (voir page 172, note). — D'autre part, les datifs pluriels en *-eri*, souvent employés en labourdin moderne, sinon dans le langage courant, du moins dans l'écriture ou dans le débit oratoire, peuvent être dus à une réaction analogique de la désinence *-ari* du datif singulier sur la désinence normale *-ei* du datif pluriel.

effet d'y produire de nombreux hiatus. Il n'est pas impossible que parfois le procédé employé pour les détruire ait été l'intercalation d'une *h*, bien que normalement nous constatons que les hiatus de cette sorte se résolvent soit en une diphtongue, soit en une voyelle plus ou moins allongée.

2° Sinon dans la totalité, du moins dans la grande majorité des cas, il y a eu, semble-t-il, non pas chute de *l'r* et intercalation ultérieure d'une *h* à sa place, mais bien réduction d'on groupe *rh* à *h*. Soit par exemple le mot qui signifie « doigt » ; il se présente sous la forme *eri* en haut-navarrais et en roncalais, et sous la forme *ehi* en souletin ; mais l'intermédiaire nous est donné par le type labourdin et bas-navarrais *erhi* ; il en est de même pour l'exemple cité plus haut : la forme *ahin* du souletin, qui s'oppose à la forme *arin* des dialectes basques espagnols, n'est qu'une réduction d'un type *arhin* conservé en bas-navarrais. D'ailleurs, on trouve encore en souletin les formes par *rh*, *erhi* et *arhin*, employées concurremment avec les formes réduites *ehi* et *ahin*. Seulement, il n'est pas étonnant que devant *l'h l'r* soit tombée facilement en souletin alors qu'elle s'est conservée en bas-navarrais : c'est que, dans la prononciation souletine, elle sonne, dans cette position, beaucoup plus faiblement que dans la prononciation bas-navarraise (chez la plupart des individus du moins), comme on peut le constater en entendant prononcer un nom de famille tel que *Arhex* par des Souletins et des Bas-Navarrais : chez les premiers, on entend beaucoup plus *l'h* que *l'r*, et c'est plutôt le contraire chez les seconds (1).

Quoi qu'il en soit, nous ne croyons pas, pour notre

---

(1) Dans les mots tels que *erhi*, *l'r*, chez les Bas-Navarrais occidentaux, a communément deux vibrations au moins.

part, que l'explication proposée par un de nos plus savants basquistes pour ces substitutions apparentes de *h* à *r* en souletin doit être admise : « Es probable que esto sea debido a la influencia que en la fonética de este dialecto ejerce la lengua francesa, siendo de todos conocida la gran dificultad que tienen muchos franceses para pronunciar la *r*, aún la suave ». (AZKUE, *Dicc.* II, p. 188, col. I). Tout d'abord, il ne faut point parler d'influence française en ce qui concerne la phonétique souletine, d'autant que, même en ce qui a trait au vocabulaire, le souletin n'a presque jamais subi l'influence du français qu'à travers le béarnais. D'autre part, l'allusion que fait M<sup>r</sup> Azkue au grasseyement de beaucoup de Français ne saurait être retenue, puisque précisément en Soule (comme, d'ailleurs, dans la région béarnaise voisine), le nombre des individus qui grasseyent est encore absolument infime, et les sujets atteints de ce défaut sont à peu près uniquement des personnes qui ont été élevées hors du pays et qui ne peuvent exercer aucune influence sur les autres Souletins, d'autant que d'ordinaire ce sont des gens qui parlent assez peu le basque (1).

Parfois, dans les cas où *r* alterne, en apparence du moins, avec *h*, nous trouvons aussi des formes par *g*, soit qu'il y ait eu intercalation de cette gutturale après chute de *l'r* intervocalique, soit que ce *g* puisse représenter au contraire le reste d'un phonème primitif dont *l'h* ne serait qu'un produit ;

---

(1) Le fait suivant montrera combien le grasseyement est encore exceptionnel en Soule : à Tardets, de nombreux enfants âgés de moins de dix ans, surtout dans les classes populaires, ignorent presque complètement le basque et ne pratiquent guère d'autre langue qu'un très mauvais français ; or, même chez eux, les diverses variétés d'*r* restent très purement apicales, sans la moindre tendance au grasseyement.

(voir VAN EYS, *Dict. basque-français*, pp. 259, 357, 358, 391 ; et UHLENBECK, *Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques*, Rev. Internat. des Et. basques, année 1910, pp. 81-82 ; pp. 60-61 du tirage à part).

§ 98. — Permutations, au moins apparentes, entre *r* douce intervocalique et *r* forte intervocalique.

On trouve en basque, du moins dans certains dialectes, quelques exemples de permutations entre *r* douce intervocalique et *r* forte intervocalique. Ils sont tout à fait exceptionnels, et l'on doit dire qu'ils constituent une anomalie, car on peut affirmer que régulièrement le basque ne confond jamais ces deux phonèmes. Nous allons examiner les plus notables de ces quelques exemples, et nous verrons qu'il n'est pas difficile d'en rendre compte.

A Mendionde, on emploie souvent pour le mot signifiant « diable » une forme *deurru*, dont l'*r* forte intervocalique est anormale, puisque les types ordinaires du mot *deburu* ou *debru* ne comportent qu'une *r* douce, qui provient de l'*l* du latin *diabolus*. Il y a deux explications possibles pour la forme *deurru* :

Si son premier *u* provenait d'une semi-vocalisation du *b* de *debru*, l'*r* forte pourrait s'expliquer de la façon suivante : nous avons vu que dans le groupe *br* certains Basques, particulièrement dans la Basse-Navarre, donnent à l'*r* deux vibrations au moins ; dans ce cas, l'*r* aurait été prononcée ainsi dans *debru*, et aurait conservé son articulation forte après la semi-vocalisation du *b* en *u*.

A cette explication nous préférons cependant de beaucoup celle que nous allons énoncer maintenant.

Dans *deburu*, le *b* intervocalique se sera amuï, chose très fréquente en bas-navarrais. D'autre part, le mot en question étant employé à chaque instant dans des expressions exclamatives, telles que *Deurrüya !*, *Deurru misaia !*, *Deurru gizona !*, etc.,

on conçoit que pour donner plus d'énergie à l'interjection on ait été amené à renforcer *l'r*, en lui donnant le maximum d'intensité.

Quoi qu'il en soit, il convient de noter, au moins pour mémoire, le rapprochement que l'on pourrait faire entre le renforcement de *l'r* dans *deuru*, devenu à Mendionde *deurru*, et celui d'une *r* semblablement placée entre deux *u* que nous constatons dans une forme *murru* usitée par certains Bas-Navarrais (notamment à Espelette) à la place de la forme normale *muru* = « mur ».

Cependant il est assez probable que dans *murru* le renforcement de *l'r* est plutôt dû à l'existence, à un moment donné, d'une forme *murhu* dans laquelle *l'r* sera devenue très vibrante devant *l'h*, celle-ci ayant disparu plus tard. Au contraire, c'est évidemment à un renforcement destiné à intensifier l'expression que nous avons affaire dans celles des variantes du mot signifiant « égratigner » qui comportent une *r* double ; on les trouvera citées au § 173.

Un cas de transformation *d'r* douce intervocalique en *r* forte, dû au désir évident de donner plus de force à une interjection, nous est offert par le mot *purra*, qui, dans de nombreuses régions, tant du pays basque espagnol que du pays basque français, sert à appeler les poules ; le mot est manifestement un emprunt au gascon ou béarnais *poura* = « poule » (1).

En certaines régions, notamment en Soule, le changement de *l'r* douce intervocalique en *r* forte pour produire un effet d'emphase est un procédé

---

(1) Le mot *purru* = « ânon », usité à Saint-Jean-Pied-de-Port, ne doit sans doute pas s'expliquer par une forme romane dérivée du latin *pullus*, mais tout simplement par l'espagnol *burro*.

assez fréquemment employé : dans les cas de cette sorte on dira, par exemple, *orro* pour *oro* = « tout » ou « tous ».

Comment s'explique *l'r* forte intervocalique du mot *korradu*, usité dans le haut-navarrais du Baztan, et qui correspond à l'espagnol *cornado*, lequel dérive à son tour de *coronado* ? Notons d'abord qu'il existe une variante *kornadu* (bas-navarrais des Aldudes). Dans cette dernière forme, *l'r* peut devenir forte en vertu de sa position préconsonantique. Il n'est guère permis de supposer cependant que *korradu* dérive de *cornadu* par simple chute de *l'n*. Peut-être *l'r* forte de *korradu* est-elle le résultat d'une contamination entre le type *cornadu* et un type *\*coroadu* obtenu par une chute d'*n* intervocalique ayant eu lieu soit en basque même, soit dès le roman. — Il est possible aussi, après tout, que nous ayons tout simplement affaire à une de ces erreurs faciles à commettre lors de l'adoption de mots étrangers, telles que nous en avons donné des exemples à la fin du § 77.

Le mot qui correspond pour le sens et l'étymologie à l'espagnol *perejil* et au français *persil* se présente sous diverses formes qu'on peut classer en deux types, l'un par *r* douce : *peresil*, *pheresil*, *perezil*, et l'autre par *r* forte : *perresil*, *pherresil*, *perrresil*, *perrezil*. Peut-être pourrait-on expliquer de la façon suivante les formes par *r* forte : un type roman où *l'e* qui suit *l'r* serait tombé comme dans le français *persil* aurait donné en basque une forme où *l'r* devenait de même préconsonantique : par exemple *\*persil*, *\*pherzil*, *\*persil*, *\*perzil*. Dans des formes de ce genre, *l'r* serait devenue forte en vertu de sa position préconsonantique, Plus tard, un *e* aurait été rétabli sous l'influence des formes du type *peresil*,

*pheresil* ou *perezil̃*; mais *l'r* devenue forte le serait restée. Précisément on peut constater que les formes à *r* forte se rencontrent surtout dans les dialectes basques espagnols, et cela peut paraître un peu surprenant à première vue, puisque l'espagnol *perejil* n'a qu'une *r* douce ; mais si l'on admet l'hypothèse que nous venons d'exposer, on pourra inférer que cette forme espagnole elle-même aura contribué à faire rétablir *l'e* de la seconde syllabe dans les variantes dissyllabiques que nous avons supposé avoir existé à un moment donné (1).

Si la tendance à prononcer plutôt fortes que douces les *r* qui sont précédées d'une voyelle et suivies d'une consonne est ancienne en basque, peut-être certaines *r* fortes intervocaliques actuelles lui doivent-elles leur origine : par exemple, si le mot *Atharratxe* a une *r* forte, c'est peut-être tout simplement parce que, primitivement, cette *r* aura été suivie d'un *d*, conservé dans la forme béarnaise *Tardets* (voir § 182) ; dans ce cas, *Atharratze* serait une réduction d'un ancien type tel que *\*Athardatze* ou *\*Athardhatze*; mais, bien entendu, ce n'est là qu'une simple hypothèse, et il est fort possible que la forme basque primitive du mot ait été autre que celles que nous venons de supposer.

Certaines permutations paraissent propres au dialecte bas-navarrais.

---

(2) Il n'est pas rare que la forme actuelle d'un mot basque dans tel ou tel dialecte soit due à une contamination entre les formes de langues romanes différentes: tel paraît être, par exemple, comme nous l'avons remarqué page 109, note, le cas du souletin *mañifico*, qui a évidemment pour base, comme le prouve son *o* final, l'espagnol *magnifico*, mais avec une influence contaminatrice du français *magnifique*, auquel paraît dû le son de *ñ* et peut-être aussi le déplacement de l'accent. tonique. — Cf. de même ce que nous disons des formes contaminatrices *itsura* et *jüsto*, § 27, I, texte et notes.



Le mot *uran*, si fréquent dans la toponymie et dans les noms de famille basques, se présente normalement avec une *r* douce intervocalique. Cependant on le trouve parfois sous une forme comportant une *r* forte, par exemple dans le nom de famille *Arranbide*. Peu importe ici le point de savoir si dans ces divers noms l'élément *aran* ou *arran* est pris dans le sens de « vallée », ou dans le sens de « prunier » (1), qu'il a encore en certains endroits et qu'il a dû avoir autrefois en basque commun ; dans un cas comme dans l'autre, il y a sûrement dualité de formes pour une même signification. On pourrait supposer, à première vue, que *l'r* double provient ici d'une simple faute de scribe, commise à un moment donné dans les registres de paroisse ou de l'état civil, et perpétuée ensuite par tradition dans la famille. Toutefois, il ne paraît pas nécessaire de recourir, dans ce cas particulier, à une explication de ce genre, d'autant que les erreurs de cette espèce sont,

---

(1) D'après les dictionnaires, en particulier celui de M'Azkue, le mot *aran*, sous l'une quelconque de ses variantes, n'est plus commun aujourd'hui que dans le sens de « vallée » et dans celui de « prune », mais non dans celui de « prunier » Il faut bien admettre cependant que dans cette dernière acception il a été infiniment plus répandu autrefois qu'aujourd'hui, sinon certains noms de maison ou de famille, comme *d'Aranpé*, sont inexplicables : *Aranpé* doit signifier « sous le prunier » (c'est-à-dire « maison placée plus bas que le prunier »), tout comme *Inchauspé* signifie « sous le noyer » (c'est à-dire « maison placée plus bas que le noyer »). Ou sait d'ailleurs qu'en basque, encore aujourd'hui, le même mot sert souvent à désigner tantôt un fruit, tantôt la plante qui le produit. La même chose a encore lieu quelquefois en espagnol, où *plátano* désigne aussi bien le bananier que la banane, et où *nispero* désigne aussi bien le néflier que la nèfle. Peut-être, dans ce phénomène sémantique que nous constatons en basque, n'y a-t-il qu'un cas particulier d'une tendance plus générale de cette langue à désigner par le même mot un végétal et son produit : *ogi* désignant à la fois le blé et le pain de froment, et *artho* le maïs et le pain de maïs ou « *méture* ».

à tout prendre, infiniment moins fréquentes qu'on ne le suppose d'ordinaire. L'explication la plus vraisemblable de formes comme celle qui nous occupe est la suivante :

A côté du type commun *aran*, il a existé également une variante *arhan*. Dans celle-ci *l'r* est devenue forte parce qu'elle était suivie d'une consonne. Plus tard *l'h* a disparu, mais *l'r* est restée forte. Cette explication de la double forme du mot *arran* paraît corroborée par certains indices : *arhan* pourrait bien avoir été plus primitif que *aran*, et si l'élément initial du nom basque du village d' « Arcangues », *Arrangoitz* (1), est bien le même que le mot *aran* signifiant « vallée », nous retrouverions une trace de *l'h* primitive dans le *c* du nom gascon de cette localité.

L'explication que nous venons de donner pour *l'r* double du nom propre *Arranbide* pourrait sans doute s'appliquer à d'autres doublets basques.

§ 99. — Alternances entre *r* et *s* ou *ts*, et entre les groupes *rtz* et *st*.

La question des alternances de *r* et de *s* ne se présente pas en basque avec le caractère de simplicité qu'elle revêt dans certaines langues, par exemple le latin, dans lequel il y a eu simplement, à un moment donné, changement en *r* de toutes les *s* intervocaliques alors existantes, avec parfois réaction analogique des formes ainsi transformées sur celles où *l's* était finale. En basque, cette question est au contraire assez compliquée, et, en l'absence de documents anciens, nous sommes réduit à peu près uniquement à présenter un simple exposé des alternances telles qu'on les constate, sans pouvoir les expliquer ni chercher à reconstituer l'état primitif

---

(1) Mentionnons en passant le curieux rapprochement qui paraît s'imposer, à première vue du moins, entre ce nom de lieu basque et le nom de lieu landais *Arengosse*.

des formes alternantes. Tout d'abord, on peut se demander si nous n'aurions pas une alternance entre *r* douce intervocalique et *s* dans les mots *oro* = « tout » ou « tous » (actuellement usité surtout en souletin) et *oso* = « entier » (forme commune). La ressemblance de sens entre les deux mots autorise cette supposition ; (cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 457).

En tout cas, *l's* peut alterner avec *r* forte intervocalique : le verbe qui sert à exprimer l'idée de « dire » se présente au participe passé sous la forme *erran* dans les dialectes du nord et de l'est, tandis qu'en biscayen et en guipuzcoan il se présente sous la forme *esan* ou même *ezan*.

Nous nous trouvons en présence d'une alternance entre *r* et *s* en position préconsonantique dans les formes *ernatu* = « s'éveiller » (labourdin, bas-navarrais), *ernai* = « éveillé » (guipuzcoan), *erne* = « éveillé » ou « dégourdi » (labourdin et bas-navarrais) et *esnatu* = « s'éveiller » (guipuzcoan). Nous avons encore une alternance semblable entre le biscayen *arnasa* (AZKUE) ou *arnase* (VAN EYS et UHLENBECK) = « respiration », et le guipuzcoan *asnasa* (AZKUE) ou *asnase* (VAN EYS et ULHENBECK). Mais ici, suivant une judicieuse remarque de van Eys (*Dictionnaire basque-français*, p. 37), l'antériorité de la forme par *s* semble assurée, car le premier élément du mot n'est probablement que *ats* = « respiration », avec réduction régulière du groupe *ts* à *s* devant la consonne suivante.

Nous avons une alternance entre *r* forte finale et *s* dans les mots *sagar(r)* = « pomme » et *sagasti* = « pommeraie » (haut-navarrais d'Oyarzun, guipuzcoan et biscayen). Peut-être dans le nom de famille basque espagnol *Sagasta* et le nom de famille basque français *Sagaspe* le premier élément est-il le même que dans *sagasti* ; mais la chose n'est pas

absolument sûre, car nous pourrions avoir affaire ici au mot *sagats*, variante usitée en guipuzcoan, en biscayen et dans une partie du domaine haut-navarrais pour *sahats* ou *saats* = « saule ». Nous ne pouvons manquer de signaler également l'alternance, déjà mentionnée ailleurs (§§ 67, notes et 68 III), entre *zapar(r)* et *tzapast* ; (cf. espagnol *chaparrón*).

Le thème verbal *irakur*, qui sert à exprimer l'idée de « lire », paraît bien n'être qu'une variante du thème verbal *erakuts*, qui sert à exprimer l'idée de « faire voir », c'est-à-dire de « montrer ». Et ce dernier, à son tour, est évidemment formé d'un élément *era*, qui sert à rendre l'idée qu'exprime en français le verbe « faire » devant un infinitif (« faire voir », « faire savoir », « faire mettre », etc.), et une racine *kuts* qui est certainement la même, dans sa partie essentielle, que la racine *kus* ou *khus* du verbe *ikhusi* servant à exprimer l'idée de « voir », bien qu'on en soit réduit aux hypothèses sur le point de savoir pourquoi cette racine se présente avec un *t* dans l'un des deux verbes et sans *t* dans l'autre ; (§ 73). Au point de vue sémantique, il n'est pas difficile d'expliquer comment un verbe signifiant « lire » peut n'être qu'une variante d'un verbe signifiant « faire voir » : le sens primitif du thème verbal *irakur* a dû être celui de « faire voir » par une lecture à haute voix, « faire connaître » par une lecture publique (par exemple celle des bans ou proclamations), et de là on sera passé au sens de « lire » en général. — Il est difficile de dire si dans *irakur* l'*r* a été d'abord douce ou forte: d'une part, le fait qu'en souletin l'*u* n'est pas passé à *ü* semblerait indiquer qu'elle était douce ; mais d'autre part, à côté de la forme *irakurtü*, le souletin présente un équivalent *irakurri*, dans lequel nous avons une *r* intervocalique forte ; ce dernier type ne

serait-il qu'une formation tardive, obtenue par substitution analogique du suffixe *-i* au suffixe *-tu*, avec renforcement également analogique de *l'r* ?

Une autre alternance un peu plus complexe est celle que nous constatons entre les phonèmes *rtz* et *st*. Pour le nom de nombre qui signifie « cinq », certaines régions disent *bortz*, et d'autres *bost* ; parmi celles qui préfèrent cette dernière forme, il en est de très éloignées les unes des autres, depuis la Soule jusqu'à la Biscaye. De même, pour l'adjectif signifiant « autre », il existe deux formes, *bertze* et *beste* ; et les régions qui pour le nom de nombre signifiant « cinq » préfèrent la forme par *rtz* préfèrent également ici la forme correspondante *bertze*, tandis que celles qui disent *bost* disent d'ordinaire aussi *beste*. Des alternances toutes semblables nous sont fournies par les formes *ortzegun* et *ostegun* (souletin *ostegün*) = « jeudi » ; *ortzirale* et *ostirale* = « vendredi » (1).

Il nous paraît absolument impossible de dire sous quelle forme on devrait reconstituer le phonème primitif ; le rapprochement que nous allons faire semblerait toutefois indiquer que *l'r* est un de ses éléments originels. Il est difficile en effet de ne pas voir dans *bertze* ou *beste* un proche parent de l'adjectif *berri*, qui signifie « nouveau ». Il est même sûr qu'avant de se cantonner dans sa signification actuelle de « autre », *bertze* ou *beste* n'a été qu'un synonyme de *berri*, car les deux formes sont employées concurremment dans les noms de maison ou de famille, et un nom de maison tel que *Et̃sebestea* n'est évidemment qu'un équivalent ancien de *Et̃seberria* ; de même, le nom de famille basque

---

(1) Cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 457.

espagnol *Echebeste* ou ses équivalents, si fréquents dans le pays basque français sous des formes romanisées telles que *Etchebès*, *Etchevers*, *Chavez*, etc., ne sont que des synonymes des formes, si répandues elles aussi, *Etcheverry*, *Chavarry*, *Xavier*, etc. Certaines formes paraissent même dues à une contamination orthographique des romanisations du type *bertze* ou *beste* avec les romanisations du type *berri* : tels sont les noms propres *Chabert* et *Chevert*. — Il semble d'ailleurs à peu près sûr que *bertze* et *beste*, d'une part, et *berri*, d'autre part, ne sont que des dérivés de la racine du mot *bi* = « deux » ; du sens de « deuxième » il est facile, en effet, de passer à celui de « nouveau »

Mais si, comme il paraît probable, *l'r* est primitive dans *berri*; elle pourrait bien l'être aussi dans *bertze*. Toutefois cela n'est pas absolument sûr ; on pourrait même trouver un argument qui, à première vue du moins, semblerait inciter à renverser les termes de l'hypothèse, et à voir dans *l'r* de *berri* un élément moins primitif que le groupe *st* de *beste*. On a fait remarquer en effet que le mot basque *agorril(a)*, qui désigne le mois d' « août », ressemble singulièrement au mot espagnol *agosto* ou à d'anciennes formes romanes équivalentes. Or, dans ces diverses formes romanes, le groupe *st* est indubitablement primitif, puisqu'il représente le groupe similaire du latin *augustus*. Par suite on pourrait dire : *l'r* forte de *berri* est au groupe *st* du mot *beste* comme *l'r* forte de *agorril(a)* est au groupe *st* du latin *augustus*.

Il nous paraît probable, cependant, que la ressemblance entre *agorril(a)* et des formes romanes telles que *agosto* est purement fortuite, encore qu'elle ait pu exercer quelque influence pour faire préférer définitivement, dans la désignation du mois d'août, le nom de *agorril(a)* à d'autres noms qui ont pu se

trouver, à un moment donné, en concurrence avec lui. D'ailleurs, *agorril* n'est sans doute qu'un dérivé de *agor(r)* = « sec », et *agor(r)* à son tour désigne dans certaines régions non pas le mois d' « août » mais le mois de « septembre », ce qui rend difficile une dérivation d'une forme roman et elle que *agosto* (1).

Quoi qu'il en soit, si *l'r* paraît avoir été l'un des éléments du groupe primitif de phonèmes qui est à la base de *rtz* et de *st*, le *t* lui-même, a dû être aussi un de ces éléments primordiaux ; peut-être le groupe originel était-il quelque chose comme *rzt*, à moins que la variante *rtz* ne soit vraiment la forme ancienne, dont *st* ne serait qu'une altération.

Entre *hartz*, substantif verbal servant à exprimer l'idée de « prendre », et *haste*, substantif verbal servant à exprimer l'idée de « commencer », il semble, à première vue du moins, qu'il y ait la même alternance qu'entre *bortz* et *bost*, *bertze* et *beste*. Cependant il est fort possible que l'alternance dont il s'agit ici ne soit pas exactement de la même nature que les deux autres. Que la racine des deux verbes en question soit identique, nous en sommes absolument convaincu, et de fortes raisons sémantiques nous obligent à l'admettre : en latin le verbe *incipere*, qui signifie « commencer », est un dérivé de *capere*, qui signifie « prendre » ; de même, en allemand, le verbe *anfangen* = « commencer » est formé à l'aide de *fangen* = « prendre » ; en français même, le verbe *entreprendre*, qui signifie à peu près la même chose que « commencer », est lui aussi un dérivé du verbe *prendre*. Il est naturel, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi, puisque *commencer* une chose, c'est, en quelque sorte, « la prendre en mains ». Il

---

(1) Cf. SAROIHANDY, *Rev. internat. des Et. basques*, année 1913, pp. 477-478, et SCHUCHARDT, *ibid.*, année 1914, pp. 74-75.

n'est donc pas étonnant qu'en basque un verbe signifiant « commencer » nous offre la même racine qu'un verbe signifiant « prendre » ; seulement, il semble qu'ici tout se réduise à une alternance entre *r* et *s*, à peu près du même genre que celle qui peut exister entre *irakur* et *ikhusi*; en effet, la racine du verbe signifiant « prendre » est *har(r)*, et celle du verbe signifiant « commencer » est *has*. Si maintenant les substantifs verbaux tirés de ces racines sont respectivement *hartze* et *haste*, c'est sans doute simplement parce que, dans la formation des substantifs verbaux en général, le basque fait usage de deux suffixes *-tze* et *-te*, employant l'un de préférence à l'autre, dans tel cas déterminé, pour des raisons d'euphonie ; or, précisément, avec les thèmes verbaux terminés par *r*, le basque commun préfère d'ordinaire le suffixe *-tze*, tandis qu'avec les thèmes verbaux terminés par *s* le suffixe *-te* est seul en usage. Comme on le voit, l'alternance entre *l'enseln-ble* du groupe *rtz* et *l'ensemble* du groupe *st* dans les substantifs verbaux *hartze* et *haste* paraît purement fortuite, bien qu'elle participe sans doute des tendances euphoniques qui ont fait aboutir d'une part à un groupe *rtz* dans *bortz* et dans *bertze* et d'autre part à un groupe *st* dans *bost* et dans *beste* un élément primitif qu'il est impossible actuellement de reconstituer avec certitude.

§ 100. — Résolution de *r* forte intervocalique en un groupe *rl*.

Nous ne noterons ici que pour mémoire une résolution *d'r* forte intervocalique en un groupe *rl* dans le mot *gerla* = « guerre », du roman *guerra*; (voir § 106).

§ 101. — Alternances entre *r* douce et *d*.

Nous avons déjà fait allusion (page 183, n. 1) à une *r*, finale douce propre au roncalais, et qui correspond au *d* (devenu *t* en position finale) qui, dans les autres dialectes, est une caractéristique



de première personne du singulier dans les formes verbales.

Mais nous trouvons une alternance entre, *d* et *r* douce en position intervocalique dans les formes *soldado* et *soldaro* = « soldat ». Peut-être la seconde, qui est usitée surtout dans le pays basque français, a-t-elle été influencée par le mot *soudard* ou *soudart* qui au XVI<sup>e</sup> siècle paraît avoir été plus usité en France (1) que son équivalent *-soldat*, lequel est plus voisin de la forme italienne à laquelle il doit son origine. — De même *gera* ou *kerá* provient de l'espagnol *queda* (voir § 169, II) ; de même encore, la forme biscayenne et guipuzcoane *trebera* paraît être un emprunt plus ou moins direct à l'espagnol *trébede* = « trépied » ; (dans l'équivalent *trepete*, usité dans le haut-navarrais du Baztan, il y a sans doute lieu de voir plutôt une forme d'origine gasconne ou béarnaise).

M<sup>r</sup> Azkue cite dans son Dictionnaire (p. 187, col. I à III) divers autres exemples de permutations entre *d* et *r* douce en position intervocalique, comme *uda* pour *ura*, *idu* pour *iru* et *idargi* pour *irargi* (dans certaines régions des domaines guipuzcoan et biscayen), et inversement *eran* pour *edan*, *ero* pour *edo*, *iriki* pour *idiki*, *ikusi rau* pour *ikusi dau* (dans certaines régions des domaines biscayen et guipuzcoan : Eibar, Placencia, Lequeitio et Saint-Sébastien).

Il n'est pas impossible que dans quelques mots où la forme par *r* est aujourd'hui normale la forme par *d*, soit en réalité plus primitive. Inversement, dans *amodio*, le *d* provient de *l'r* de l'espagnol *amorío*. Le *d* provient également d'une *r* dans la

---

(1) M<sup>r</sup> Ernault observe que le breton n'a que *soudart* ou *soudard*, sans nuance dépréciative.

forme *bedori* (1) pour *berori*, citée par M<sup>r</sup> Uhlenbeck (*ibid.* année 1910, p. 81 ; p. 60 du tirage à part).

Au contraire, dans l'alternance entre *inguda* (guipuzcoan) d'une part, *ingura* (labourdin) et *yungura* (biscayen) d'autre part, le *d* est primitif ; car ce mot, qui signifie « enclume », représente le latin *incudine* (esp. *yunque*).

De même, la forme par *d* est évidemment la plus primitive dans l'alternance entre *mediku* = « médecin » et *miriku* ; seulement on pourrait presque se demander si la forme par *r* n'aurait pas subi d'une manière quelconque, plus ou moins indirecte, l'influence du vieux français *mire*.

Dans l'alternance entre *iruzki* et *iduzki* = « soleil », il est bien difficile de décider quelle est la forme la plus primitive, d'autant qu'il existe un troisième type par *g*, *iguzki* ou *eguzki*, en faveur duquel on pourrait tout aussi bien revendiquer la priorité ; (voir ci-dessous § 159).

Dans l'alternance entre le guipuzcoan *biraje* = « voyage », et les formes *bidaje* (souletin) et *pidaia* (2) (bas-navarrais), *l'r* et le *d* sont épenthétiques. L'épenthèse de *l'r* a peut-être été facilitée dans la première de ces deux formes par une fausse analogie de l'espagnol *virar* ; quant au *d* des deux autres, il est dû à peu près sûrement à une fausse analogie de *bide*.

L'origine des formes *ibiria* = « gué », citée comme labourdine par Uhlenbeck (*ibid.*, p. 83 ; p. 62 du tirage à part) et *ibide* (AZKUE, *Dicc.*) ou *ipide* (Sylvain Pouvreau) n'est pas absolument sûre ; en tout cas, s'il n'est pas certain que le second élément provienne

---

(1) Ici le changement de *r* en *d* paraît dû à un désir de dissimilation.

(2) Il est difficile de dire si la variante bas-navarraise *piaia* est due à l'amouissement du *d* de *pidaia*, ou si elle n'est pas tout simplement la conservation d'un type plus primitif,

du mot *bide* = « chemin », il paraît au moins très probable que ce dernier a dû exercer ici encore une influence analogique.

Van Eys (*Essai de grammaire*, 2<sup>e</sup> éd. p. 8) explique *egundaño* = « jusqu'à ce jour » et *igazdaño* = « jusqu'à l'année dernière » par *egun-ra-ño*. Duvoisin (*Courrier de Bayonne*, 9 février 1868) conteste cette explication, disant qu'il n'existe pas de suffixe *-raño*, et suppose une contraction de *egunera dino*. M<sup>r</sup> Vinson (*Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 451) donne raison à van Eys et dit que l'on a pu avoir la série suivante : *eguneradino*, \**eguneraino*, \**egun-raino*, *egundaino*, la permutation de *r* en *d* s'expliquant par le besoin de détruire le groupe *nr*.

En ce qui concerne *aran* et *edan* = « prune », il est fort possible que la variante par *r* soit la plus primitive (cf. l'aragonais *arañón* et le gasc. *aragnoun*) ; le rapprochement avec d'autres formes indo-européennes, notamment avec des mots celtiques, sans éclairer la question d'une façon parfaite, semble plutôt en faveur de la priorité de *r*.

Certains mots nous fournissent des exemples de permutations, au moins apparentes, entre *r* douce et *g* : telles sont les formes *Ugarte* ou *Ugalde* pour *Urarte* et *Uralde*. Il est difficile de dire s'il y a eu substitution directe de *g* à *r*, ou s'il y a eu d'abord chute de *l'r* (1), avec intercalation ultérieure d'un *g* pour éviter l'hiatus. Une troisième hypothèse est d'ailleurs possible : au lieu du *g* il aurait pu y avoir plus anciennement un *d*.

Dans l'alternance entre *sarats* et *sagats*, il est également difficile de dire s'il y a eu changement

---

(1) Les variantes que nous présentent les noms propres *Huarte*, *Uhart*, *Duhalde*, etc. nous offrent précisément des types avec chute de *r*.

102. — Permutations, au moins apparentes, de *r* douce et de *g*.

direct de *r* en *g*, ou s'il y a eu d'abord chute de *l'r*, avec développement ultérieur d'un *g* destiné à faire disparaître un hiatus qui ailleurs est détruit par une intercalation *d'h*, ce qui donne *sahats*. En tout cas la forme par *r* semble la plus primitive, car la consonne originelle a dû être une *l*, si, comme il paraît probable, le mot est un dérivé plus ou moins indirect du latin *salice*.

Nous avons déjà signalé au paragraphe précédent l'alternance entre *iruzki*, *iduzki*, *iguzki* et *eguzki* = « soleil » ; mais nous aurons l'occasion de l'étudier par la suite ; (§ 159).

Dans l'alternance entre *argizari* et *argizagi* = « lune », la forme par *r* est sans doute la plus primitive. A première vue, on pourrait croire que si l'élément *ri* s'est changé en *gi*, c'est par une influence attractive et analogique de l'élément *gi* de la deuxième syllabe. Cependant M<sup>r</sup> Uhlenbeck est d'avis que la cause probable qui aura amené ou facilité le changement de *r* en *g* aura été une influence dissimilatrice exercée par *l'r* de *argi*, et les alternances suivantes semblent lui donner raison : *buruzari* et *buruzagi* = « chef » ; *ernari* et *ernagi* = « pleine » (en parlant d'une femelle).

§ 103. — Alternance entre *r* douce intervocalique et *b*.

La tendance, à amuïr *l'r* intervocalique d'une part, et les explosivessonores intervocaliques d'autre part, a eu, comme nous l'avons laissé entendre déjà, cette conséquence que dans certains mots on en est arrivé à ne plus savoir au juste quelle était la nature de la lettre amuïe, et ainsi on a pu rétablir par erreur une consonne pour une autre : on peut expliquer de la sorte *l'r* de la forme *toraja* (guipuzc. de Berastegui) pour *tobaja* (guipuzc. de Tolosa), dérivé plus ou moins indirect du latin *tobalea*; (voir page 104, note et § 221, XI, note).

§ 104. — Traite-  
ment des explo-  
sives sourdes  
après *r*.

Après les consonnes *l*, *m*, *n*, les explosives sourdes se sont sonorisées à un moment donné dans la plus grande partie du domaine basque, mais après la consonne *r* elles se sont maintenues intactes, sauf dans le haut-navarrais de la région d'Elcano, où elles se sont également sonorisées dans cette position ; (ASKUE, *Dicc.* II, p. 188, col. I). Pour l'étude détaillée de la question de la sonorisation des explosives sourdes après les liquides et les nasales, nous renverrons au § 111. Cependant, nous pouvons faire dès à présent l'observation suivante : là où les explosives sourdes ne se sonorisent pas après *r*, c'est-à-dire dans la plus grande partie du domaine basque, il ne semble pas, comme on pourrait en admettre l'hypothèse à première vue, qu'il y ait eu d'abord sonorisation, puis, à une époque ultérieure, réassourdissement. En effet, s'il y avait réassourdissement, on ne voit pas pourquoi certains mots tels que *argi* = « lumière », *orga* = « chariot », *gorde* = « caché », *urde* = « porc », *lerdo* « jeudi-gras » auraient échappé à ce réassourdissement, et comment en basque commun ils auraient conservé leur sonore. Sans doute, on trouve bien, après *r*, quelques rares exemples d'alternances entre une explosive sonore et la sourde correspondante : *aurdiki* = « jeter », à côté de *aurtiki* (haut-nav. du Baztan et guipuzc.) et de *aurthiki* (forme labourdine) ; guipuzc. d'Iciar *orgatĩla* = « cheville du pied », à côté du bisc. et guipuzc. *orkatĩla*; *jargi* = « siège », (dans Salaberry), à côté de *jarki* (bisc. d'Araba). On pourrait supposer que les formes à sonore sont ici des restes de types anciens ayant échappé au réassourdissement (1). Mais les exemples

---

(1) Dans cette hypothèse, le basque commun nous présenterait, poussée à l'extrême, une situation qui tend à se

de cette sortie sont trop peu nombreux pour qu'on puisse baser sur eux une théorie ; d'ailleurs, dans l'alternance entre *jargi* et *jarki*, il peut se faire qu'il s'agisse seulement d'une dualité de suffixes, ou d'une extension analogique du suffixe *-ki*. Dans l'alternance entre *orgatīla* et *orkatīla*, plusieurs hypothèses sont possibles, entre autres celle-ci : si la forme par *g* est la plus primitive (1), la forme par *k* pourra être due à une influence analogique exercée soit par le mot *orko* = « talon », soit par l'esp. *horca* ou un de ses dérivés ; enfin le consonantisme du verbe qui signifie « jeter » paraît avoir subi des transformations anormales ; outre les formes labourdines déjà citées, il en existe une quatrième, *aurdigi*, que l'on rencontre à Sare ; peut-être celle-ci

---

réaliser, mais ne l'est pas encore complètement, dans les patois des régions pyrénéennes avoisinant le pays basque : M<sup>s</sup> Saroïhandy (Rev. internat. des Et. basques, année 1913, *Vestiges de Phonétique ibérienne en territoire roman*) observe que dans ces parlers les exemples de sonorisations d'explosives sourdes après *l*, *m* et *n* sont encore nombreux, tandis que les exemples de sonorisations semblables après *r* sont actuellement très rares : en dehors des noms de lieux dérivés du latin *urtica* et dans lesquels le *t* est passé à *d*, il ne cite guère qu'un seul mot où l'on constate le changement de *rt* en *rd*: *suarde* = esp. « suerte ». En basque, au contraire, les explosives sourdes seraient primitivement devenues sonores après *r*, tout comme elles le sont devenues après *l*, *m* et *n*; seulement, après *r*, le réassourdissement aurait été à peu près général, tandis qu'après *l*, *m* et *n* le maintien de la sonore aurait été le cas le plus normal.

(1) La variante *orgatīla* fait songer à quelque forme romane pyrénéenne telle que *\*horga* ou *\*horgata*. Cependant Schuchardt, dans son compte rendu de la première rédaction des *Beiträge zu einer vergleichenden Lautlehre der baskischen Dialekte*, paru dans le *Museum* de Leyde, août-septembre 1903, pp. 393-406, voit dans la syllabe *or* de *orgatīla* ou *orkatīla* le même élément que nous retrouvons dans *ort(h)uts* = « pied nu » et dans *orpo* ou *erpo* = « talon ». Dans cette hypothèse, fort vraisemblable d'ailleurs, l'hésitation entre *k* et *g* pourrait s'expliquer simplement par l'ancienne position initiale de la vélaire ; (§ 169).

est-elle la plus primitive ; *aurdiki* en proviendrait par une substitution ou altération de suffixe analogue à celle que nous avons supposée à propos de *jarki* ; seulement, en beaucoup d'endroits, l'assourdissement de la gutturale *g* en *k* aurait entraîné, par une sorte d'influence analogique, un assourdissement parallèle de la dentale *d* de la syllabe précédente. Quoi qu'il en soit, ces exemples d'alternances sont trop peu nombreux et trop peu clairs pour que, encore une fois, on puisse baser sur eux une théorie solide (1).

§ 105. — Du grasseyement.

La prononciation grasseyante (2) de *l'r* est absolument contraire à toutes les traditions de la langue basque. Elle commence cependant à pénétrer dans quelques localités du Labourd et de la Basse-Navarre, comme St-Jean-de-Luz et Hasparren. Cela paraît dû à l'invasion de ces localités par des familles venues d'ailleurs : à St-Jean-de-Luz ce sont principalement les baigneurs ou les résidents riches ; à Hasparren ce sont des ouvriers. En général, les sujets atteints de ce défaut n'ont pas le grasseyement des Français du nord, mais bien le grasseye-

---

(1) Au point de vue sémantique il n'y aurait pas de difficulté à ce que le basque *orga* = « chariot » fût dérivé d'un type roman *horca* ou *horga* < latin *furca* ; aux confins du pays basque, à Anglet, on voit encore des chariots dont le timon est relié aux pièces latérales de la voiture par deux pièces de bois qui forment avec lui une véritable fourche ; des dispositifs de ce genre, avec cette particularité que parfois la fourche est à trois branches, sont courants dans le pays basque même, notamment en Soule.

(2) Nous employons le terme d'« r grasseyée » ron au sens spécial d'« r uvulaire » que lui donnent certains phonéticiens (cf. GRAMMONT, *Traité prat. de pron. fr.* p. 66), mais au sens vulgaire, qui en fait un terme général désignant toutes les *r intérieures*, c'est-à-dire autres que les variétés apicales vibrées ou fricatives.

ment méridional qui est un peu différent : celui-ci eu effet est plus voisin de l'aspiration, et le son y est formé plus près de la gorge ; cela le rend sensiblement plus laid que celui des Français du nord. Les Basques qui grasseyent (comme d'ailleurs les Méridionaux présentant un grasseyement total) ne font aucune différence entre *r* douce et *r* forte, les ramenant toutes deux à une seule et même articulation, tandis que les Français du nord qui grasseyent prononcent dans certaines circonstances une *r* redoublée.

Cependant il se rencontre des cas sporadiques de Basques qui prononcent correctement *l'r* douce, bien qu'ils grasseyent pour *l'r* forte. Personnellement, nous connaissons au moins un cas de ce genre : il s'agit d'un sujet né en 1894 à Ustaritz, et appartenant à une famille bourgeoise. Chez lui, cette particularité de prononciation est naturelle, tandis que chez d'autres personnes nous croyons fort qu'elle est affectée. Il est à remarquer, en tout cas, que dans certaines régions du domaine français méridional où le grasseyement s'est implanté soit pour la totalité, soit pour une partie seulement des diverses variétés *d'r*, on paraît être passé par le stade suivant : prononciation apicale pour *l'r* douce intervocalique, et grasseyante pour *l'r* forte ; tel serait encore, croyons-nous, l'état de choses actuel dans une partie de la Provence. Il semble qu'à Agen, où le grasseyement s'étend aujourd'hui (dans les classes bourgeoises du moins) à toutes les sortes *d'r*, il n'atteignait pas encore les *r* douces dans la génération née vers 1840; seulement, les *r* finales à la pause avaient, dès cette génération, une valeur très aspirée, qui rappelle celle du *ch* allemand de *nach* (prononciation courante aujourd'hui, pour *l'r* finale à la pause, à Bayonne et, d'une façon générale, chez tous les sujets grasseyants de la France du sud-ouest). —



Un exemple particulièrement caractéristique de cette ancienne prononciation agenaise était, paraît-il, l'homme politique bien connu, M<sup>r</sup> Chaumié, et rien n'était plus curieux, nous a-t-on dit, que d'entendre de sa bouche certains mots comme *fureur*, à cause du contraste qu'il y avait entre les articulations extrêmement différentes des deux *r*.

Il est incontestable qu'il y a aujourd'hui dans la région du sud-ouest un préjugé en faveur du grassement: comme c'est la prononciation des Parisiens et des Bordelais, quelques personnes s'imaginent qu'elle est plus « distinguée » ; on oublie qu'il y a trente ans à peine elle était encore réputée comme un défaut chez les acteurs, et que l'articulation apicale de *l'r* est toujours normale dans une grande partie des régions franciennes. De l'influence de ce préjugé nous donnerons deux exemples : une personne originaire du Gers était religieuse dans un couvent des Landes : elle ne grasseyait pas le moins du monde ; mais ayant, été nommée supérieure d'une maison de son ordre dans une petite ville béarnaise fort riche, elle crut qu'il convenait d'acquérir une prononciation plus « distinguée » et plus en harmonie avec l'importance de ses nouvelles fonctions, et le grassement affecté qu'elle a adopté depuis lors fait la joie des personnes qui l'ont connue précédemment. — Une dame souletine avait recueilli une jeune espagnole orpheline : elle l'obligeait à grasseyer et lui faisait des reproches lorsqu'elle la surprenait à articuler une *r* « roulée » : elle n'a réussi qu'à lui donner une prononciation particulièrement aspirée des *h*, qui contraste désagréablement avec la jolie articulation apicale d'une de ses sœurs plus jeunes.

On peut se demander pourtant s'il n'existe pas, dans une partie du pays basque, une tendance *spontanée* à une évolution des diverses variétés *d'r* vibrées

vers le grasseyement ; les intermédiaires entre les deux sortes extrêmes de prononciations seraient fournis par des *r* très fricatives. Il est en effet certains sujets dont on ne peut dire qu'ils grasseyent et dont cependant l'articulation n'est pas tout à fait normale. Cette particularité (dont, à une date récente, on trouvait plusieurs exemples parmi les chanoines de la cathédrale de Bayonne) ne se rencontre pas uniquement dans les classes bourgeoises, et nous pourrions citer des paysans nés vers 1850, ayant peu pratiqué la langue française, qui la présentent également. Ces articulations très fricatives donnent encore à l'oreille, surtout à première audition, plutôt l'impression d'une *r* correcte que celle d'une *r* grasseyée ; elles sont d'ailleurs exceptionnelles ; faut-il y voir cependant l'indice d'une future évolution spontanée ? Il est malaisé de le dire, et ceci nous montre une fois de plus combien la question de la possibilité des réactions phonétiques d'une langue sur une autre est difficile à trancher, même lorsqu'on est contemporain des faits.

Quoi qu'il en soit, il semble que jusqu'à présent le grasseyement véritable et complet ne puisse se développer que dans les milieux où il existe un ferment étranger plus ou moins considérable. Et il y a de bonnes raisons pour espérer qu'il sera possible de maintenir les articulations apicales correctes, qui ont toutes sortes d'avantages : outre qu'au point de vue esthétique elles sont infiniment supérieures aux autres, elles donnent à celui qui les possède une incontestable agilité d'organe, fort précieuse pour l'acquisition des langues étrangères : l'expérience montre que dans les régions du sud-ouest de la France, partout où le triomphe du grasseyement est complet et atteint *l'r* douce intervocalique elle-même, ce phénomène s'accompagne de la perte de toutes les articulations délicates qui requièrent une

souplesse particulière de la langue : presque toujours un sujet qui grasseye est incapable d'articuler correctement // mouillée, ainsi que le *g* et le *d* fricatifs, et tout l'ensemble de la prononciation est alourdi ; il suffit, pour s'en convaincre, de comparer le peu d'aptitude qu'ont les jeunes Bordelais et les jeunes Bayonnais à prononcer des langues étrangères (et nous ne parlons pas seulement de l'espagnol, mais aussi de l'anglais et de l'allemand) avec la facilité qu'ont d'ordinaire les Gascons lorsqu'ils ont été élevés dans de petites villes ou à la campagne.

Aussi les parents et les instituteurs devraient-ils lutter avec soin contre le préjugé en faveur du grasseyement, qui ne pourrait que favoriser des tendances susceptibles de priver la langue basque de quelques-unes de ses articulations les plus élégantes.

## La liquide /

§ 106. — Généralités.

Cette lettre s'articule comme en français, c'est-à-dire que c'est une / très pure, sans aucune tendance à évoluer vers un autre son (1).

---

(1) L'articulation normale de // basque nous paraît être celle de // normale française dite / plane. Cependant nous croyons possible l'existence, chez certains sujets et dans quelques cas particuliers, d'une / « creuse », analogue à celle qui est si fréquente en espagnol, et dans laquelle la partie antérieure du dos de la langue prend une forme légèrement concave; (cf. NAVARRO TOMÁS, *Sobre la articulación de la l castellana*, Barcelone, 1917, pp. 7-8). En revanche, on rencontrerait difficilement chez les Basques, croyons-nous, cette autre variété d'// « creuse », normale en catalan, en portugais et en anglais, dans laquelle la partie postérieure du dos de la langue s'élève contre le voile du palais, presque autant que pour la prononciation d'un *u* (= français *ou*) : cette dernière variété donne en effet à l'oreille l'impression d'une articulation participant à la fois de *u* et de *l*. En tout cas, le basque paraît ignorer, aujourd'hui comme autrefois, les semi-vocalisations de / en *u* dont on trouve tant

Nous avons noté plus haut (§ 94) que *l'l* permute quelquefois avec *l'r*. Nous ne reviendrons point sur cette question, sauf pour rappeler une dissimilation curieuse d'une *r* double primitive dans *gerla* = « guerre ».

Il ne semble pas qu'en basque on rencontre jamais, dans le corps d'un même mot, la combinaison *n+l* (1).

§ 107. — Rapports  
entre *d* et *l*.

*L'l* provient quelquefois d'un *d* primitif, par exemple dans *lanjer* = « danger ». Des permutations de cette sorte ne sont pas rares dans le passage d'une langue à une autre, comme le montre le latin *Ulysses*, en face du grec Ὀδυσσεύς (le grec lui-même présente d'ailleurs une variante Ὀλυττεύς).

Dans certaines variétés de biscayen, notamment celles de Marquina, Lesaca et Mondragon, nous trouvons parfois un *d* intervocalique là où les autres dialectes présentent soit une *l̃*, soit une *l* ou un groupe *lh* ; ex. : *zidar(r)*, en face de *ziĭlar(r)* et *zilhar(r)* = « argent » ; *edur(r)*, en face de *elur(r)* *elhur(r)*, ou même *erur(r)* = « neige » ; *bedar(r)*, en face de *belar(r)* et *belhar(r)* = « herbe » ; (la forme *bedar(r)* est même normale en biscayen commun, et *zidar(r)* se rencontre jusqu'en des régions très éloignées du domaine biscayen, à Salazar et dans le Roncal).

Pour ces divers mots, il n'est pas très facile de savoir quel a été le phonème originel ; toutefois, en ce qui concerne *zidar(r)* ou *zilhar(r)*, il ne semble pas qu'il ait pu être un *d*, car le mot paraît être apparenté au type germanique qui a donné en allemand moderne *Silber* et en anglais *silver* (gothi-

---

d'exemples en gascon: en béarnais et en castillan même, et les quelques exemples apparents que l'on en pourrait citer sont certainement des emprunts directs au roman; (voir §§ 36 et 222).

(1) A propos de la combinaison anormale *n + r*, voir § 186.

que *silubr*) ; peut-être même, suivant, une remarque de Mr Uhlenbeck (*Rev. internat. des Et. basques*, année 1910, p. 87 ; p. 66 du tirage à part), le type primitif aurait-il été *zirar(r)*. (Cf. la forme *sirebro* que donne, pour l'ancien slave, le *Deutsches Wörterbuch* de F. Tetzner) (1).

---

(1) M'Ernault suggère un rapprochement intéressant entre le basque *bedar(r)*, *belar(r)*, *belhar(r)* = « herbe » et les mots celtiques qui signifient « cresson » : breton *beler*, gallois *berwr*, irlandais *biolar*, gaélique *biolaire* ; (cf. l'espagnol *berro*). Pour ces différentes formes celtiques on a proposé diverses étymologies, les unes par le germanique, les autres par une racine indo-européenne qui serait celle du latin *fervere*, du grec  $\varphi\rho\acute{\epsilon}\alpha\rho$  et de l'allemand *Brunnen*, soit encore par la racine exprimant l'idée de « chose piquante » qui a donné en breton *ber* = « broche » et en latin *veru*; (la dernière de ces trois explications, si elle ne souffre pas de difficulté au point de vue phonétique, puisque *b* initial, en celtique, peut provenir aussi bien de *g* que d'une labiale indo-européenne, ne nous paraît pas très satisfaisante au point de vue sémantique). Peu importe d'ailleurs, la question de l'origine des formes celtiques signifiant « cresson » n'ayant pas d'intérêt direct au point de vue qui nous occupe. Ce qui paraît fort vraisemblable, c'est qu'un type celtique tel que \**berura* a donné naissance aux diverses formes énumérées plus haut, ainsi qu'au latin (ou gaulois ?) *berula*; en ce cas, si *betar(r)*, *belhar(r)* ou *bedar(r)* étaient des emprunts plus ou moins directs à ce même type, ils s'expliqueraient par une dissimilation d'un primitif \**berar*. (M'Uhlenbeck, *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 27, 1903, p. 626 cite une forme *berarra* dans un texte de 1596; cf. *bulharr* = « poitrine », qu'on explique par un primitif *burarr*). — La seule difficulté que présente ce rapprochement, c'est la différence de signification qui sépare ici le celtique du basque ; il faudrait expliquer comment en celtique le sens général d' « herbe » a pu être restreint au sens particulier de « cresson », ou, inversement, comment en basque on a pu passer du sens particulier de « cresson » au sens général d' « herbe » ; bien qu'étonnante, cette dernière extension sémantique ne serait cependant pas unique en son genre, si, comme il est fort possible, le basque *lili* = « fleur » (terme général) est un dérivé plus ou moins direct du latin *lilium* = « lis » (terme particulier). — Quoi qu'il en soit, on peut voir un argument en faveur du rapprochement de *bedar(r)*, *belar(r)* ou *belhar(r)* avec le celtique dans le fait que, suivant une remarque de M'Ernault, les emprunts certains

§ 108. — Permuta-  
tions entre  
*l* et *n*.

D'autres fois, une *l* basque peut provenir d'une *n* étrangère, comme c'est le cas dans *liranja*, de l'esp. *naranja* ; mais ici il est possible que le changement de *n* en *l* ne se soit pas produit dans le basque même, et que le mot ait été pris tout formé du gascon *l'iranye*. (Cf. A. LÉON, *Rev. internat. des Et. basques*, année 1909, p. 462).

*L'l* initiale provient également d'une *n* dans le souletin *labela* = « couteau » ; la variante *nabela*, usitée elle aussi en Soule, nous montre qu'il faut voir dans ce mot un dérivé du latin *novacula*, par l'intermédiaire d'une formé romane *navāla* (cf. espagnol *navaja*) ; voir d'ailleurs §§ 51, note et 215. On trouvera dans VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, *Rev. de ling.* t. III, p. 454, et dans UHLENBECK, *Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques*, *Rev. internat. des Et. basques*, année 1910, pp. 69-70 ; (pp. 48-49 du tirage à part) des exemples d'alternances entre *n* et *l*, tirés de mots de pure souche basque ou du moins paraissant tels.

§ 109. — Alter-  
nances entre  
*ĩ* et *l*.

Dans certains dialectes, *ll* mouillée, que nous représentons par le signe *ĩ*, semble s'être normalement résolue (*sauf lorsqu'elle avait une valeur de diminutif*), en un groupe *il*. Dans ces dialectes, de nombreuses *l* proviennent donc en réalité d'une *ĩ*. Mais nous traiterons spécialement de cette question à propos de *llĩ* ; (§ 211, II).

Il en résulte des alternances entre *ĩ* d'une part et *l* d'autre part ; seulement, dans les dialectes ou la

---

ou les plus probables du basque au celtique concernent surtout la faune et la flore. — Dans l'alternance entre *edur(r)*, *erur(r)*, *elur(r)* ou *elhur(r)*, le phonème primitif pourrait également avoir été une *r* : *erur(r)* fait songer au breton *erc' h*, qui, d'après M<sup>r</sup> Ernault, devait être en gaulois quelque chose comme *\*argio*.

mouillure a disparu, il est arrivé souvent qu'une aspiration s'est développée après *ll*. Ainsi paraissent s'expliquer des doublets tels que *illun* = « obscur » (haut-nav., guipuzc. et biscayen), à côté de *ilhun* (lab. et bas-nav.) ; *zĩlar(r)* = « argent » (dialectes basques espagnols), à côté de *zilar(r)* et de *zilhar(r)* (lab., bas-nav. et souletin).

Néanmoins, dans les cas d'alternance entre  $\tilde{l}$  et *l*, il est possible que parfois la forme par *l* soit la plus primitive, et que la forme par  $\tilde{l}$  doive alors son origine soit au désir d'introduire une idée diminutive, soit au contact de *ll* avec un *i*.

Nous avons vu plus haut (§ 90) que le basque a éprouvé, à un moment donné, de la répugnance pour les groupes *liquante* + *liquide*, et que d'ordinaire il les a détruits par l'intercalation d'une voyelle épenthétique semblable à la voyelle qui suivait la liquide. Nous avons noté également que cette répugnance a cessé par la suite.

Un certain nombre de phonèmes composés d'une liquante et d'une *l* se sont réduits à *ll* seule. Il semble qu'à l'origine ce traitement ait été normal lorsque le phonème se trouvait en position initiale (1). Il en a été ainsi principalement pour le groupe *pl*, dans *luma*, du latin *pluma*, *landa*, du latin *planta*, et *laket*, du latin *placet*. Dans ce dernier exemple,

---

(1) Dans le cas où le basque *larru* = « peau » serait un emprunt au celtique, son *l* initiale constituerait également le résidu d'un groupe primitif *pl* ; mais ici la liquante serait tombée dès le celtique. *Larru* rappelle en effet le breton *ler* ; celui-ci, observe M'Ernault, vient de *lezzr*, irlandais *lethar*, qu'on explique par \**pl-e-tro* (cf. latin *pellis*), ce qui impliquerait un emprunt celtique pour l'allemand *Leder*. — Que le basque *-rr-* puisse venir ou non de *-tr-*, l'origine celtique de *larru*, sans être certaine, nous paraît parfaitement admissible.

§ 110. — Des groupes *liquante* + *l*.

I. Des épenthèses auxquelles ils ont donné lieu.

II. Réduction à *ll* de certains groupes *liquante* + *l*.

la conservation du *c* latin avec sa valeur primitive *k* nous montre que le mot a dû passer en basque dès une époque extrêmement ancienne (1).

Peut-être convient-il d'expliquer de même la chute de *l'f* initiale dans le mot *lore*, qui provient, directement ou non, du latin *flore*. Cependant il est fort possible que la chute de *l'f* ne se soit point produite après l'introduction du mot en basque, et qu'il ait été emprunté au gascon ou au béarnais à une époque où, dans ce dialecte, *l'f* était déjà changée en *h*, ou même complètement amuïe.

Il semble, que dans le mot *loka*, qui correspond pour le sens et l'origine à l'espagnol *clueca* et au bayonnais *clouque*, nous ayons une réduction analogue d'un groupe initial *cl* à *l*; (voir § 90).

Un *g* initial a disparu devant une *l* dans le basque *loria* = « gloire ».

Dans les cas qui précèdent, le phonème *liquante + l* était initial. Dans l'exemple qui suit, nous avons, en apparence du moins, une suppression de liquante

---

(1) Il semble qu'exceptionnellement le groupe *pl* ait pu se réduire parfois à *p* (ou *ph*); c'est du moins ainsi que M' Uhlenbeck (*ibid.*, année 1910 p. 89; p. 68 du tirage à part) explique les formes *pezoin* (haut-nav. du Baztan, bas-nav. commun, lab. de Saint-Pée) et *phezoin* (bas-nav. des Aldudes) = « mur en pisé qui soutient un terrain sur élevé », qu'il identifie (et cette hypothèse est très vraisemblable) avec un mot *lesuin*, cité comme labourdin par van Eys, et qui signifie « fossé de clôture ». Le phonème primitif aurait été *pl*, et aurait subi, d'une part, une réduction anormale à *p*, et, d'autre part, la réduction normale à *l*. — Dans les formes *laño* = « simple », « candide » ou « naïf » (lab. d'Ainhoa) ou *laiño* (haut-nav. du Baztan, bas-nav., lab.), nous avons certainement affaire à un dérivé du latin *planus*; seulement, il ne s'agit sans doute pas d'un emprunt direct ancien, mais plutôt d'un emprunt à l'espagnol *llano*, avec déplacement de la mouillure, qui a sauté, par métathèse, de *ll* initiale à *ln* ultérieure. — Bien entendu, dans les emprunts modernes, ou de date relativement récente, le groupe *pl* initial est resta tel quel : ex. : *plegatu* = « plier », du roman *plegar*.



dans un groupe interne : il s'agit du biscayen *tolez* = esp. « doblez ». Cependant il est fort possible que la réduction de *bl* à *l* se soit produite non pas une fois que le mot était déjà entré dans la langue basque, mais bien dès le roman même; dans ce cas, *tolez* n'aurait pas été emprunté au castillan lui-même, mais à quelque dialecte, aujourd'hui disparu, où les groupes *bl* ou *pl* internes se réduisaient à *l*, comme c'est encore le cas en galicien et en asturien : cf. galicien *fala* (latin *fabula*) ; asturien *polo* = castillan « pueblo », du lat. *populus*; asturien *pola* = castillan « puebla », du radical du lat. *populus*.

Nous constatons de même une disparition de liquante en position interne dans *eleiza* ou *eliza*, qui vient du lat. *ecclesia*, soit directement, soit par l'intermédiaire d'une forme romane (1).

Dans la plus grande partie du domaine basque (la Soule exceptée), la liquide *l* a eu, à un moment donné, la propriété, lorsqu'elle était suivie d'une des explosives sourdes *p*, *k* ou *t*, de la changer en l'explosive sonore correspondante *b*, *g* ou *d*. Cette

---

(1) Au moins dans les cas où le groupe *liquante* + l'était initial, il est fort possible que le processus qui a abouti à la disparition de la liquante ait été le suivant: 1<sup>er</sup> stade : mouillure de *ll*; 2<sup>e</sup> stade : dans le groupe ainsi obtenu *liquante* + *l̃*, résorption de la liquante ; 3<sup>e</sup> stade : disparition de la mouillure. Des trois phénomènes que suppose ce processus, les deux premiers ont des analogues dans les domaines romans qui avoisinent le pays basque: non seulement la mouillure de *ll* après une liquante a été commune à un grand nombre de parlers romans, mais de nos jours encore l'articulation *l̃l-* pour *pl-* est caractéristique de l'accent d'Orthez ; d'autre part, la résorption de la liquante après mouillure de *ll* est un trait, normal de la phonétique castillane. Quant à la disparition ultérieure de la mouillure elle-même, elle a pu n'être qu'un cas particulier d'application de la tendance qui, en position interne, a souvent résolu les *l̃* en un groupe *i* semi-voyelle + *l* ; (voir § 211, II).

§ 111. — Sonorisation ancienne des explosives sourdes après la liquide *l*.

particularité n'était d'ailleurs pas spéciale à la liquide *l* : elle lui était commune avec les nasales *m* et *n*, comme nous l'avons déjà indiqué au § 104, ou nous avons signalé également que dans une partie du domaine haut-navarrais *l'r* elle-même avait exercé aussi cette action sonorisante, qui n'apparaît pas dans les autres dialectes.

La loi de sonorisation des explosives sourdes après *l, m, n* est morte plus tardivement que la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales.

La tendance qui a ainsi sonorisé, à un moment donné, les explosives sourdes lorsqu'elles étaient précédées d'une des lettres *l, m, n* est morte depuis longtemps déjà, car dès le XVI<sup>e</sup> siècle on trouve dans les textes de nombreuses formes qui prouvent qu'elle ne s'exerçait plus (*santu, testamentu, etc.*). On peut affirmer cependant que cette tendance a exercé son action postérieurement à celle qui a amené la sonorisation des explosives initiales, ou que du moins elle lui a survécu et n'est morte que bien après elle, ainsi qu'en témoignent des formes telles que *phondu* ou *phundu*, de l'esp. « punto » ; *kondo*, d'une forme romane équivalente à l'esp. « cuento » ; *khondatu* ou *kondatu*, du roman « contar » ; *kunder* = « grain de chapelet » (cf. esp. *cuenta*) ; *kunderak* (pluriel) = « le chapelet » ; à l'époque où ces mots se sont introduits dans la langue, il était déjà trop tard pour qu'ils subissent le changement de la sourde initiale en sonore qui s'était produit à une époque plus ancienne, mais il était encore assez tôt pour que le *t* se changeât en *d* après la nasale *n*.

Remarques sur la sonorisation des explosives sourdes après la liquide *l* et les nasales.

Dans les dialectes qui ont appliqué la loi de sonorisation des explosives sourdes après la liquide *l* et les nasales, de nombreux mots, en l'état actuel de la langue, paraissent faire exception à cette loi. Mais ces exceptions peuvent toutes se ramener à trois causes :

1<sup>o</sup> ou bien, (et c'est le cas le plus fréquent), le

mot dans lequel existe la combinaison *liquide ou nasale + explosive sourde* n'a commencé d'exister dans la langue, du moins sous sa forme actuelle, qu'à une époque trop tardive pour qu'il pût subir l'effet de la loi de sonorisation, qui était déjà morte ;

2° ou bien la sourde a été rétablie après coup, sous l'effet d'une influence analogique ;

3° ou bien le désir de rendre l'expression plus énergique ou plus pittoresque a maintenu ou fait rétablir la sourde.

A la première de ces trois explications ressortissent deux catégories de mots : d'une part, tous les mots d'emprunt introduits à une époque très tardive ; d'autre part, les mots basques dans lesquels la chute d'une voyelle intermédiaire a donné naissance, à une époque très tardive également, à un groupe *liquide ou nasale + explosive sourde*. Comme exemple de mots appartenant à cette deuxième catégorie, on pourrait citer les formes labourdines et bas-navarraises *huntan, huntako, huntarik*, etc., empruntées à la déclinaison du démonstratif *hau* : ici le groupe *nt* a pris naissance à une époque tardive par la disparition d'un *e* intermédiaire, qui s'est conservé dans les dialectes basques espagnols pour les formes correspondantes *onetan, onetako, onetarik*, etc.

Dans *hunkitu* = « toucher » (lab. et bas-nav.), *l'n* est épenthétique, comme le montre la comparaison avec le type *ukitu*, usité ailleurs. Le fait que le *k* n'est point passé à *g* après *l'n* épenthétique est dû probablement à ce que l'introduction de cette nasale s'est produite à une époque trop tardive ; à moins que le désir d'intensifier l'expression n'ait suffi à maintenir ici la sourde.

Lorsqu'un suffixe commençant par une explosive sourde a été accolé à un thème terminé par une *l* ou par une nasale, si le mot date d'une époque très ancienne, l'explosive initiale du suffixe apparaît sous

une forme sonorisée ; mais si le mot est de formation plus récente, la sourde a généralement été conservée : toutefois, dans un cas comme dans l'autre, des influences analogiques ont pu se produire, qui ont eu pour effet soit de rétablir la sourde là où la sonore a dû exister antérieurement, soit de généraliser la sonore là où, chronologiquement, une forme avec sourde eût dû seule prendre naissance : comme exemple de ce deuxième cas, on peut citer le traitement du suffixe *-ko* dans certaines formes de déclinaison labourdines ou bas-navarraises telles que *Israelgo* = « d'Israël ».

Il est arrivé parfois qu'un même thème, avec un même suffixe, a donné lieu à deux dérivés : l'un plus ancien avec sonore, l'autre plus moderne avec sourde ; ainsi, l'adjectif *on*, combiné avec le suffixe *-tasun*, a donné, en bisc. et en guipuzc., un premier dérivé *ondasun*, qui signifie « bien matériel », « fortune », etc., et un second dérivé *ontasun*, qui signifie « bonté ».

Pour les mots d'emprunt, il n'est pas toujours facile de décider si la conservation de leur explosive sourde ressortit à la première ou à la seconde des deux explications ci-dessus. Par exemple, dans la forme guipuzcoane *santu*, il n'est pas facile de dire si le *t* y apparaît conservé simplement parce qu'elle aurait été empruntée à une époque tardive ou si, après être devenue d'abord un *d*, la dentale a été réassourdie par la suite sous l'influence de l'esp. *santo*; ( le lab. et le bas-nav. conservent une forme *saindu* d'aspect très archaïque).

Dans les mots qui ressortissent à la seconde des explications ci-dessus, il arrive parfois que la forme à explosive sonore subsiste à côté de la forme à explosive réassourdie : par exemple, à côté de *tanga* = « pot » ou « bassine » (bisc. d'Arratia, de Lequeitio, de Marquina et de Mondragon), il existe une variante

*tanka* (bisc. d'Arratia et d'Orozco) ; ici la sourde a probablement été rétablie sous l'influence de l'esp. *tanque*.

Le fait que pour certains mots l'existence d'un équivalent roman à explosive sourde a suscité le rétablissement de cette même sourde en basque donnant ainsi lieu à la coexistence de deux doublets, l'un, plus ancien, à consonne sonore, l'autre, plus récent, à consonne sourde, a eu pour conséquence de faire créer parfois, par fausse extension analogique, dans les mots d'emprunt (ou que l'on jugeait tels), une forme à explosive sourde, là même où le roman présentait la sonore ; ainsi s'explique sans doute un autre mot *tanka*, cité par M<sup>r</sup> Azkue avec le sens de « béquille » : si ce mot existe véritablement (car M<sup>r</sup> Azkue ne le donne que sous réserves), il est évidemment apparenté, comme l'indique l'idée d' « équilibre » impliquée dans le sens de « béquille », aux mots espagnols *tángano* et *tanganillas* ; ici on attendrait donc un *g*, comme dans le roman lui-même ; et si à ce *g* il s'est substitué un *k*, c'est apparemment en vertu de la tendance, que nous venons de signaler, à généraliser la sourde dans les mots empruntés ou que l'on croyait tels. Toutefois, il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de cette tendance, qui n'a pas réussi à prospérer pleinement, car les exemples de réassourdissement par analogie réelle ou fausse, sont, malgré tout, restés exceptionnels.

Le souletin ne sonorise pas les explosives sourdes après  
*l, m, n.*

Le souletin, avons-nous dit, a échappé (ou du moins *paraît* avoir échappé) à l'effet de la loi que nous étudions. Il dit en effet *heltü, egünko, hebentik, franko, zankho* (cf. esp. *zanco* = « échasse » et *zanca* = « jambe longue et maigre »), alors que les autres dialectes disent, pour les mêmes mots, *heldu, egungo, hemendik, frango, zango*, etc.

Première expli-  
cation possible  
de cette  
exception.

A première vue, il semble que le souletin n'ait fait que conserver un état primitif de la langue, et il est fort possible qu'il en soit réellement ainsi.

Deuxième  
explication  
possible.

Cependant on a donné de ce phénomène une autre explication. M<sup>r</sup> Saroïhandy (1) fait remarquer que dans toute une partie du domaine roman pyrénéen le traitement des explosives sourdes après les consonnes *l*, *m* ou *n* a été le même que dans la majorité des dialectes basques, c'est-à-dire que la sonorisation a été de règle à un moment donné. Mais par la suite l'influence d'un autre dialecte roman plus septentrional ou plus oriental, et considéré comme plus académique, a fait réagir contre les effets de cette loi de sonorisation en rétablissant la sourde là où elle existait dans le dialecte académique: Il est même arrivé parfois qu'on a été trop loin dans ce rétablissement de la sourde, et que l'on a introduit celle-ci là où elle n'avait jamais existé : ainsi s'expliqueraient, notamment, dirons-nous, le bayonnais *crampe* (pour lequel il y aurait eu une série *cámara*, *cambra*, *cramba* et *crampa* ou *crampe*) (2), et sans doute aussi le féminin gascon et béarnais de l'adjectif *caut*, qui est *cauta*, *caute* ou *cauto*, ainsi que les dérivés de ce même adjectif, *cautère* = « chaudière », *Cauterets*, etc.

L'exemple du féminin et des dérivés de cet adjectif ne serait pas très décisif à lui seul, car peut-être l'analogie de *haut* donnant *hauta*, *haute* ou *hauto* serait-elle suffisante pour en rendre compte (3).

---

(1) *Vestiges de Phonétique ibérienne en territoire roman*, Rev. internat. des Et. basques, oct.-déc. 1913.

(2) Cf. les noms propres *Lacrambe* et *Lacrampe*, où le dérivé gascon du lat. *camera* paraît pris au sens de « grange », qu'a aussi le basque *gambera*, *kambera* ou *khambera*, notamment dans le nom de famille *Cambérabéro*.

(3) De même en français l'analogie de *fort* et de *court* qui font

Mais l'exemple du bayonnais *crampe* paraît plus concluant (1), étant donné qu'il est corroboré par une constatation intéressante : dans les régions même du Béarn où la sourde est actuellement seule existante, on trouve souvent la sonore conservée dans les noms propres, par exemple *Candau* pour *Cantau*. D'autre part, on constate encore dans certains villages la coexistence de formes d'un type plus ancien avec sonore et d'un type plus moderne avec sourde ; par exemple, dans la région de Montory on tourne en ridicule la prononciation des Béarnais de ce village en disant *Mondory* pour Montory.

Voici donc l'hypothèse qu'on a émise à ce sujet : à une époque ancienne, la loi de la sonorisation des sourdes après les consonnes *l, m, n* aurait été commune à toute une région comprenant le pays basque, le Béarn et une partie de la Gascogne. Puis, à un moment donné, ces Gascons et ces Béarnais, s'apercevant que leur prononciation était en contradiction sur ce point avec celle des régions qui parlaient un langage considéré comme plus académique et seul correct, auraient modifié leur propre parler pour rétablir la sourde là où ils la voyaient ou la croyaient exister dans le dialecte académique.

Mais alors les nombreux Souletins qui parlaient béarnais, s'apercevant qu'il convenait, le plus souvent du moins, de prononcer par une sourde les combinaisons de sons de l'espèce qui nous occupe,

---

au féminin *forte* et *courte* a entraîné le féminin *verte*, de *vert*, à la place du féminin *verde*, encore conservé en quelques patois, notamment dans le Pas-de-Calais. En certaines régions normandes, l'influence analogique exercée par les féminins *forte* et *courte*, dont les masculins sont prononcés en réalité *for* et *cour*, a été plus intense encore, puisqu'elle a entraîné pour l'adjectif *mûr* un féminin *murte*.

(1) Cf. le type *lenca* pour *lenga* = « langue », usité dans certaines localités landaises.

auraient étendu au basque lui-même cette nouvelle particularité de leur prononciation, laquelle, de proche en proche, aurait fini par s'imposer à tout le dialecte souletin.

Cette théorie est fort séduisante. Elle peut néanmoins donner lieu à quelques objections :

Objections  
contre la  
théorie  
précédente.

Tout d'abord, il peut sembler quelque peu étrange qu'un changement de prononciation tendant au rétablissement de la sourde et venant du Béarn ait pu triompher en Soule si complètement que, pour notre part, nous n'avons réussi à constater nulle part, pour aucun mot, un dualisme de formes, alors qu'en Béarn même, dans une région qui touche à la Soule (le village de Montory, précédemment cité), il subsiste des traces de l'ancien état de choses.

Mais ce qui est plus difficilement explicable, c'est le fait que si à un moment donné les Souletins ont volontairement (ou, du moins, consciemment) rétabli ou établi la sourde dans les groupements en question, certains mots, qui appartiennent manifestement au vieux fonds de la langue et ne paraissent pas avoir été empruntés par le souletin aux autres dialectes basques postérieurement à l'époque où se serait produit le rétablissement de la sourde, ont pu conserver la sonore. Pourquoi, si à un moment donné on s'est mis à dire *hebentik*, *heltü*, *althare*, *galthatü*, au lieu de *hebendik*, *heldu*, *aldare*, *galdatu*, qu'on aurait dit précédemment en souletin, ne s'est-on pas mis à dire aussi *menti* pour *mendi*, *hanti* pour *handi*, *galtu* pour *galdu*, *Zalkize* pour *Zalgize*, *orolti* pour *oroldi*, etc. ? (1). Il semble que le

---

(1) On pourrait encore citer, comme exemple de sonore conservée en souletin, le mot *danga* = « coup de cloche » ou « sonnerie de cloche », dérivé de la racine du verbe latin *tangere* (ancien espagnol *tañer*); mais il ne serait pas aussi probant que ceux que nous indiquons dans le texte, parce que *danga*



changement, puisqu'il était conscient, eût dû être général (1). Et d'autre part, il serait bien invraisemblable que des mots tels que *mendi* et *handi* n'appartinssent pas au fonds primitif du souletin et eussent été empruntés par lui aux autres dialectes basques postérieurement à l'époque ou le rétablissement de la sourde aurait eu lieu. Dès lors, s'ils existaient en souletin lorsque ce rétablissement s'est fait, comment ont-ils pu y échapper ? — Notons en passant que dans le mot *mendi* la ressemblance de sens et de forme avec le roman *mont* et ses dérivés aurait dû favoriser le changement de *d* en *t*. Dans ce cas, il faudrait admettre que le souletin est une sorte de mosaïque linguistique, où, lors de sa constitution, des éléments hétérogènes se sont juxtaposés sans qu'il ait été procédé à leur unification : si la

---

aurait pu être considéré comme faisant onomatopée, ce qui aurait protégé le *g* contre l'assourdissement — Un exemple meilleur serait la forme souletine *algar(r)* = « mutuellement » ; ce mot donne même lieu à une constatation curieuse : ici le souletin, d'accord avec la forme bas-nav. *elgar(r)*, présente la sonore *g*, tandis que le lab. *elkhar(r)* et la forme haut-nav., lab. et guipuzc. *elkar(r)* présentent la sourde correspondante *k*. Cette situation est presque le contraire de la normale, et elle n'est pas facile à expliquer. Nous inclinons à penser qu'ici le *g* est primitif, et que les formes avec *k* ont été produites par une influence analogique du suffixe *-kar(r)*.

(1) A première vue, la comparaison des formes souletines *galdü* et *heltü* pourrait suggérer l'hypothèse suivante : la sonore *d* aurait été maintenue dans *galdü* par une sorte d'analogie avec la sonore *g* de la syllabe précédente : la douceur du premier son eût maintenu celle du second ; au contraire, lorsqu'à la syllabe précédente il y aurait eu un son de consonne énergique, tel que *h* ou *kh*, la force même de cette articulation aurait entraîné par contre coup le réassourdissement de l'explosive sonore qui suivait la liquide ou la nasale : d'où le *t* de *heltü* et de *sükhalte*. Seulement, cette hypothèse ne cadre guère avec des formes telles que l'adjectif *handi*, dans lequel la présence de *h* eût dû, en ce cas, faire passer à *t* le *d* suivant, ou le thème *galtha* = « demander », dans lequel le *g* de la première syllabe eût dû, en cette hypothèse, maintenir un *d* après *l'*.

Soule a été à un moment donné un pays de colonisation où des Basques venus de diverses autres régions ont cohabité, des formes empruntées à des dialectes différents auraient pu s'y trouver mélangées ; il arrive, paraît-il, quelque chose de semblable dans le langage de certains villages de l'Argentine, qui ont été peuplés par des éléments originaires les uns de la Castille, les autres des Asturies et de la Galice, et où il s'est formé un langage composite dans lequel, par exemple, on emploie indifféremment des formes telles que *yerro*, *fierro* et *ferro*. Il est clair que si, pour tel mot, c'est une forme originaire d'une région donnée qui finit par prévaloir, et pour tel autre mot une forme originaire d'une autre région, il n'y a plus, à la longue, d'unité phonétique dans la langue qui résulte de cette fusion. Si cette hypothèse était vraie pour le souletin, elle nous expliquerait comment *galdü* a pu se maintenir à, coté de *heltü*, et comment *bestalde* = « d'aïlleurs » peut coexister avec *sikhhalte* et avec l'expression *althean* (prononcée *althin*), qui gouverne le génitif et signifie « en comparaison de ».

Peut-être serait-il plus prudent de s'en tenir à l'hypothèse suivante : à un moment donné, il a existé dans une vaste région comprenant la plus grande partie du pays basque, le Béarn et une partie de la Gascogne une loi phonétique qui avait pour effet de changer les explosives sourdes en sonores après les liquides et les nasales. Mais si cette loi procédait d'une tendance commune à l'ensemble de cette région, il n'y aurait pas eu pour son application une formule parfaitement uniforme : déjà, nous voyons qu'après la liquide *r* la sonorisation ne se rencontre que dans une partie du domaine haut-navarrais, alors que dans ce cas particulier le reste du pays basque lui échappe ; il ne serait pas très étonnant, dès lors, qu'une autre

partie de ce même pays basque ait pu échapper également à son action en ce qui concerne les trois autres lettres *l*, *m*, *n*, et qu'ainsi les formes souletines actuelles nous présentent sur ce point l'état ancien de la langue ; en ce cas le *d* de *mendi* et de *handi* serait primitif, tout comme l'est, de son côté, le *t* de *heltü* et de *hebentik* (1) ; dans cette hypothèse ; la forme *galdü* serait probablement un emprunt relativement tardif à un autre dialecte, par exemple au-bas-navarrais, et il en serait de même de *bestalde* ; puisque le souletin a emprunté à une autre langue la conjonction *solamente*, dont il fait un usage extrêmement fréquent, il n'y a pas d'impossibilité à supposer qu'il a pu prendre à un dialecte voisin cette autre conjonction qu'est le mot *bestalde* (2).

---

(1) Dans cette hypothèse, pour expliquer la conservation de l'explosive sonore en souletin dans les mots *senditü* = « sentir », *sendotü* = « guérir » et *dembora* = « temps », il suffirait d'admettre qu'ils ont été empruntés tels quels par le souletin à un autre dialecte. Sans doute il ne faudrait pas abuser des explications de ce genre, mais elles peuvent être admises quand il s'agit de mots qui n'appartiennent pas au fonds même de la langue ; il faut bien alors que certaines régions du pays basque les aient empruntés avant d'autres, et qu'ils soient passés des premières aux secondes : quand nous voyons, par exemple, les Bas-Navarrais employer le mot *khikera*, de l'espagnol *jicara*, on est bien obligé de penser qu'ils ne l'ont pas tiré eux-mêmes directement du castillan, mais emprunté à leurs voisins les Basques espagnols, qui, par suite, auront possédé avant eux son équivalent ; de même, avant de pénétrer jusque dans la Haute-Navarre, il faut bien que le mot *fite*, qui vient du français « vite », ait été usité d'abord dans le pays basque français. — En ce qui concerne *dembora*, le fait qu'il aurait été emprunté à une époque relativement tardive à un dialecte voisin pourrait bien être confirmé par le maintien de *l'o* qui y précède *l'r* intervocalique : si le mot était vraiment ancien en souletin, il est probable que cet *o* serait passé à *u*, à moins toutefois qu'une influence analogique de formes telles que *orai* ou *orano* n'ait empêché ce changement.

(2) Dans l'hypothèse où le souletin aurait d'abord sonorisé, comme l'ont fait les autres dialectes, les explosives sourdes

Quoi qu'il en soit, nous nous abstenons de conclure, et nous nous contenterons d'avoir exposé, aussi impartialement que nous l'avons pu, les considérations diverses auxquelles peut donner lieu cette question (1). Peut-être quelque linguiste, plus heureux que nous, saura-t-il découvrir la preuve décisive qui permettra de trancher la question.

§ 112. — De  
quelques  
chutes  
d'l devant tz.

Devant le groupe *tz*, nous trouvons parfois une chute d'l causée par le désir d'alléger une combinaison de consonnes trop chargée : on s'explique facilement qu'un mot tel que *arraultza* ou *arraultze* = « œuf » soit devenu *arraultze* en biscayen et en souletin : il y avait en effet ici une succession de

---

après *l*, *m* ou *n*, les formes *heltü* et *khentü* à côté de *galdü* restent toujours embarrassantes, même si l'on devait supposer que les radicaux de ces trois verbes se présentaient primitivement sous les formes *gal*, \* *helt* et \* *khent*.

(1) A première vue, certains noms de famille de la Soule sembleraient corroborer l'hypothèse de l'origine béarnaise du rétablissement de la sourde après les consonnes *l*, *m*, *n* dans le dialecte de cette région. Tel serait par exemple le nom de famille *d'Aranpé*. Le raisonnement suivant paraît en effet tout naturel au premier abord : « la forme normale du suffixe par lequel se termine ce mot n'est pas *p* mais *b*, comme le prouvent des noms tels que *Althabe* ; donc, si pour certains mots, nous trouvons la forme *p*, cela pourra être dû, dans quelques-uns comme *Inchauspé*, à une consonne sourde précédente ; mais là où cette raison n'existe pas, comme c'est le fait dans le nom *d'Aranpé*, nous devons supposer que la sourde a été rétablie sous une influence étrangère ». En réalité, il est établi que d'assez bonne heure les formes *b* et *p* ont été souvent employées arbitrairement l'une pour l'autre, au point que M'Azkue cite, comme appartenant à un texte biscayen, l'exemple *Jangoikoaren pean* = « avec la grâce de Dieu » (*Dicc.* II, p. 160, col II), et d'autre part il cite également (*ibid.* II, p. 150, col. II) une expression *maipera* = « sous la table » (avec mouvement), qui ne peut appartenir qu'à des dialectes basques espagnols, puisque la forme *mai* leur est propre ; il note encore l'expression *ilumpean* = « dans l'obscurité », qui est employée dans bien des régions différentes. La labiale sourde du nom de famille souletin *d'Aranpé* ne peut donc fournir un argument décisif.

quatre éléments consonantiques, puisque *l'u* qui précède *ll* est lui-même consonne ; (ailleurs *ll* s'est conservée, mais l'allégement s'est produit d'une autre manière, par réduction anormale du groupe au à *o* ou à *u*, comme dans le salazarais *arroltze* et le bas-navarrais occidental *arrultze*).

Chez les Souletins, la suppression du *t* dans le groupe *ltz* est à peu près générale dans la combinaison *giltz-bat* = « une clé », et l'on prononce alors *giz-bat* (avec *z* sonore) ; mais beaucoup suppriment aussi *ll* et disent *giz-bat* ; (ici encore le *z* est sonore) ; de même l'expression *beltz-beltza* = « tout noir » est habituellement prononcée en souletin *bez-beltza* ; (le premier *z* est sonore).

Nous constatons également une disparition *d'l* devant un groupe *tz* dans le mot *itze* (dialectes basques français), qui s'oppose à *iltze* (guipuzc.) et *ultze* (bisc. de certaines régions). Mais il existe aussi un type par *n* : *untze* (bisc. commun), au sujet duquel trois hypothèses sont possibles : 1° il pourrait être le type primitif ; 2° *l'n* pourrait y être de nature épenthétique ; 3° *l'n* pourrait être le produit d'une accommodation de *ll*. La seconde de ces trois hypothèses nous paraît la moins probable, et nos préférences seraient plutôt en faveur de la troisième (1).

§ 113. — Autre chute, au moins apparente, de la consonne *l*.

Le mot qui signifie « oreille » présente les formes suivantes: en bisc. et en guipuzc., *belarri*, en salazarais et en roncalais, *bearri*, et dans les dialectes basques français, *beharri*. Vu l'absence d'autres exemples analogues, nous ne pensons pas qu'il faille songer ici à une chute directe de *ll* intervocalique.

---

(1) Une présomption de plus en faveur de l'antériorité du type *iltze* nous est fournie par le fait que *ll* se retrouve également dans *giltz*: = « clé » : Schuchardt remarque en effet (*Baskisch und Romanisch*, p. 20) que ce mot doit être proche parent de *iltze*, tout comme en latin *clavis* est proche parent de *clavus*,

Nous croirions plutôt à l'une des deux explications suivantes : ou bien le type primitif serait \* *berarri*, qui eût donné d'une part *belarri* par dissimilation, et d'autre part *bearri* par chute de *l'r* douce intervocalique, avec intercalation d'une *h* dans les dialectes basques français; ou bien la forme primitive serait *bearri*, avec épenthèse ultérieure, en biscayen et en guipuzcoan, d'une *r* douce intervocalique, devenue plus tard *l* par dissimilation. M<sup>r</sup> Uhlenbeck (*ibid.*, année 1910, p. 87 ; p. 66 du tirage à part) signale judicieusement la parenté qui pourrait bien exister entre *beharri* = « oreille », et *behatu* = « être attentif », « écouter » ou « regarder ».

§ 114. — Epen-  
thèse d'une *l*.

Les cas d'épenthèse directe d'une *l* paraissent extrêmement rares en basque ; nous citerons seulement la forme *salboin* = « savon » (bas-nav. occidental et lab.), où *l'l* adventice paraît due à une fausse analogie de formes romanes dérivées du latin *salvus*.

§ 115. — Semi-  
vocalisation,  
réelle ou  
apparente, de  
*l* en *u*.

Voir § 36, II.

## CHAPITRE VII

# LES NASALES

---

### La nasale *n*

§ 116. – Généralités.

En général *l'n* basque est une nasale très pure, semblable à *l'n* ordinaire du castillan, du français ou de l'italien.

Cependant, quand elle est suivie d'une gutturale, elle prend le son particulier qu'elle a également, dans le même cas, en castillan, en italien, et dans les dialectes français méridionaux. Nous reviendrons plus loin sur ce son ; (§ 128).

Quand elle est suivie d'un *b* ou d'un *p*, *l'n* devient en réalité une *m*. Le fait ne nous paraît pas douteux, bien qu'il soit méconnu par certains auteurs. Nous exposerons la question d'une façon plus détaillée à propos de *l'm*; (§ 132).

Devant une dentale, au contraire, *l'n* reste parfaitement pure, sinon dans son procédé d'articulation, du moins dans l'impression auditive produite ; quelquefois cependant elle peut être très atténuée, comme nous le verrons par la suite ; (§ 120).

Nous avons déjà signalé que lorsqu'une nasale suit une voyelle, elle peut déteindre, en quelque sorte, sur celle-ci, en 'produisant chez elle un commencement de nasalisation (voir §§ 2, 9 et 17) ; mais cela n'empêche pas *l'n* elle-même de continuer à se prononcer, bien que chez certains Basques elle s'atténue alors plus ou moins, surtout après *e* (1) :

---

(1) Chez certains sujets, notamment en Soule, la nasalisation de *l'e* avec. atténuation de *l'n* est fort sensible lorsque *l'n* est

on sait que dans certaines langues au contraire, telle que le français, la nasalisation de la voyelle s'est accompagnée d'une résorption totale de la consonne elle-même : dans les mots français *pan*, *bien*, *bon*, *brun*, la voyelle s'est complètement nasalisée, mais *l'n* elle-même a totalement disparu, du moins chez les Français qui articulent correctement (1).

---

suivie, sans aucun arrêt, d'un *d*. Il ne peut être question ici d'influence française, car cette particularité se rencontre chez des personnes dont la prononciation est très pure par ailleurs ; de plus, si cette nasalisation et la résorption partielle de *l'n* n'étaient pas spontanées, elles se produiraient avec autant de force devant les consonnes autres que *d*.

(1) Il ne faut pas confondre avec les nasalisations incontestablement spontanées, signalées plus haut, des nasalisations excessives accompagnées d'une résorption plus ou moins complète de la nasale elle-même, que l'on rencontre chez quelques rares sujets dans le pays basque français : ces dernières sont dues à une influence française. On les constate, par exemple, chez un chanteur basque très célèbre, et c'est là sans doute une particularité qui remonte à son passage au Conservatoire de Paris : le soin qu'il aura mis alors à corriger son articulation des voyelles nasales françaises a eu sa répercussion sur sa prononciation du basque, qui, sauf sur ce point, est restée très pure. Une institutrice labourdine est également connue, dans la région où elle habite, comme présentant au plus haut degré cette particularité. — Dans les régions méridionales de la France on se rend compte en général que pour parler correctement le français il convient de nasaliser la voyelle et de résorber la consonne aussi complètement que possible dans les combinaisons *am*, *an*, *em*, *en*, *om* et *on*, pourvu que la consonne ne soit pas syllabifiée avec une voyelle suivante. Mais on perd de vue que le français moderne admet parfois, dans les mots étrangers ou savants, l'absence complète de nasalisation et la prononciation intégrale de la consonne : aussi les Français des régions méridionales prononcent-ils souvent, ou à peu de chose près, *trāwè*, *Carmè*, *géraniô*, pour *tramwè*, *Carmèn*, *géraniôm*, etc. ; et si des mots tels que *dame*, *homme*, *chienne*, etc., échappent à cette nasalisation incorrecte, c'est simplement parce que les sujets de ces régions ont presque toujours conscience de la présence de *l'e* muet, et



Pour ce qui concerne les permutations entre *n* et *l*, nous renverrons au § 108.

§ 117. — Chute  
de *l'n*  
intervocalique.

*L'n* intervocalique est souvent tombée en basque. Certaines chutes *d'n* intervocaliques sont anciennes, d'autres paraissent modernes.

Les mots d'origine latine nous présentent des chutes *d'n* telles que celles que nous constatons dans *ahate* = « canard », du latin *anate* ; *ohore* = « honneur », du latin *honore*; *katea* (bisc.), *khatia* (soul.) = « chaîne », du latin *catena*; *pukūlī* (soul., d'après Azkue), *pukūlu* (soul., d'après Gèze) (1), du latin *foenuculum*.

Mais il est assez difficile de déterminer si dans les exemples de cette sorte, ainsi que dans des formes qui paraissent plus modernes, telles que *komekatu* = « communier » (haut-nav. du Baztan, lab.) et *khoro* = « couronne » (que l'on trouve dans Salaberry) (2), la chute de *l'n* s'est produite après

---

syllabisent avec lui la consonne nasale. Chez les individus qui dans leur enfance ont parlé le français plus que le patois, on constate même une inaptitude complète à prononcer autrement que par l'articulation nasale avec résorption de la consonne les groupes *a, e, o* ou *ö* + *nasale* lorsqu'ils se présentent en une même syllabe. Cette particularité est courante à Bayonne pour les générations nées entre 1860 et 1880, dans les classes populaires et la petite bourgeoisie, et même elle a gagné, dans l'agglomération urbaine, la prononciation du patois. Chez les sujets qui la présentent, le latin *sanctam*, par ex., sera prononcé comme le français *sentant*, abstraction faite de l'accent tonique. Il est probable que le cas de l'institutrice labourdine ressortit à la même explication.

(1) Nous donnons ces deux formes sous toutes réserves, car le type souletin courant est *pūhūlū* ; mais celui-ci paraît être un emprunt plus récent au roman ; voir § 208, note.

(2) Il existe aussi une forme *koroa* ; comme le remarque M<sup>r</sup> Uhlenbeck, on trouve dans Liçarrague *coroabat* = « une couronne », et dans Dechepare, *coroaturic* = « couronné ».

que le mot fut entré dans la langue basque, ou si au contraire il a été emprunté au roman après que *l'n* y était déjà tombée : on sait en effet que dans quelques dialectes romans, tels que le béarnais et certaines variétés du gascon, la chute des *n* intervocaliques primitive est normale.

Quoi qu'il en soit, pour détruire l'hiatus auquel donnait naissance la disparition de *l'n* intervocalique primitive, les dialectes qui font usage de *l'h* en ont souvent intercalé une (1), surtout quand les deux voyelles étaient semblables, comme c'est le cas dans les exemples *ahate* et *ohore* (soul. *uhure*) cités plus haut (2).

---

(1) Si, comme il est fort possible (voir SAROÏHANDY, *Vestiges de Phonétique ibérienne en territoire roman*, Rev. internat. des Et. basques, année 1913), le nom de *Béhasque*, qui est celui d'un village des environs de Saint-Palais, est identique par l'origine à celui de la localité aragonaise de *Benasque*, il se serait produit, dans le nom basque une chute d'*n* intervocalique, avec développement d'une *h*. — Cependant M'Saroïhandy (nous ignorons pour quelles raisons) renonce aujourd'hui, paraît-il, à ce rapprochement.

(2) Telle est du moins, au sujet de *i'h* qui occupe actuellement la place de *l'n*, l'hypothèse qui se présente la première à l'esprit ; mais il est possible aussi que, dans certains cas au moins, le processus ait été différent : il y aura eu d'abord développement d'une *h* après *l'n*, puis chute ultérieure de *l'n*. Il semble qu'il en ait été ainsi, en particulier, dans certains mots de pure souche basque ou paraissant tels, pour lesquels on constate jusqu'à une époque récente, ou même jusqu'à nos jours, l'existence de trois formes, l'une par *n* ou *ñ*, l'une par *nh* et l'autre par *h* seule : tel est probablement le cas de certains mots commençant par *i* : voir ce que nous disons plus loin des formes *inhardetsi*, *inhaurteri*, *inhauteri*, etc. — Schuchardt (*Baskisch und Romanisch*, p. 23) croit pouvoir formuler la règle suivante : pour les mots où la chute de *l'n* intervocalique se serait produite dès le roman, les dialectes qui font usage de *l'h* n'auraient intercalé l'aspiration que lorsque l'hiatus résultant de la disparition de *l'n* précédait immédiatement la voyelle accentuée, d'où les formes *dihârü*, *mehâtsü*, *ohöre*, s'opposant à *garáu*, *gathéa*, *koróa* ; le type *ahate* s'expliquerait de même par une accentuation *anáte* attestée par le sarde *anáde*. Schu-

Le suffixe latin *-one*, pour les mots que l'on peut croire les plus anciens, apparaît sous les formes *-oe* ou *-oi*, par exemple dans *leoe* ou *leoi*, du latin *leone*, et dans *arratoe* ou *arratoi* = esp. *rartón*. Il semble que dans les mots de cette espèce nous ayons affaire à une simple chute de *l'n* intervocalique du suffixe latin, plutôt qu'à une réduction, par chute d'une *n* finale, d'anciens types en *oin* conservés en labourdin et en bas-navarrais. Sans doute, une réduction de *oin* à *oi* serait tout à fait normale dans ces dialectes, comme le montre la forme *mai* = « table » qui leur est commune et s'oppose à *mahain* et *mahin* des dialectes basques français ; de même, le guipuzcoan nous présente la réduction *arrai* = « poisson », pour *arrain*, conservé en bas-nav., en lab. et en bisc. ; (voir ci-dessous § 121). Mais un passage de *i* à *e* pour donner les types en *oe* serait un peu surprenant dans cette position. Nous croyons donc que l'explication la plus vraisemblable est de supposer une simple chute de *l'n* intervocalique, d'où une forme *oe*, facilement devenue *oi* en beaucoup d'endroits. Quant à la variante en *oin* du labourdin et du bas-navarrais, elle peut s'expliquer de deux façons principales :

1° L'existence d'une *n* finale dans une forme romane du même suffixe a pu, à un moment donné, faire rétablir par analogie une *n* dans la forme basque du suffixe : en d'autres termes, *oin* serait une contamination de *oi* avec un type roman *on*.

---

chardt observe que la forme labourdine et bas-navarraise *liho* = « lin » paraît contredire cette règle, mais il suppose qu'ici la chute de *l'n* s'est produite postérieurement à l'introduction du mot en basque, et le rapport existant entre *liho* et les formes haut-navarraise et bas-navarraise *lino* et *liño* serait celui que l'on constate entre les types *ihar*, *inhar* et *iñar*, ou entre *giharre*, *ginharre* et *giñarre*.

2° Il est possible aussi que le type *oin* soit indépendant des types *oe* ou *oi*, tout comme à son tour le type souletin *u* que nous trouvons dans *arrazu*, *arrathu*, etc. est indépendant de tous les autres, et emprunté directement au béarnais. Dans ce cas, on devrait supposer un type roman en *oñ*, dérivé du primitif latin *one* en passant par un état intermédiaire *on + i consonne*. Ce type en *oñ* aurait été adopté en labourdin et en bas-navarrais ; mais plus tard la résolution des *n* mouillées postvocaliques en un groupe *in* (§ 211, II) aurait donné régulièrement l'actuel *oin*. D'où les formes labourdines et bas-navarraises *lehoin*, *garratoin*, *arrazoin*, etc. Cette seconde hypothèse nous paraît plus probable que la première.

Comme exemples de chutes *d'n* intervocaliques dans certains dialectes, nous pouvons encore citer l'alternance des formes *giarra* (guipuzc.) = « chair vive » ou « maigre de la viande », *giharra* (lab.), *giharre* (soul.) avec *ginharre* (mixain) et *giñarre* (lab.) ; nous citerons également celle de *ihautiri* (soul.) = « carnaval » avec *inauteri* (usité dans certaines régions du guipuzc.), *inhaurteri* (forme lab., d'après Uhlenbeck), *inhauteri* (forme bas-nav., d'après Azkue) et *iñoteri* (forme guipuzc., d'après Uhlenbeck et haut-nav. d'après Azkue) ; enfin *baina* = « mais » s'est réduit à *baia* dans quelques variétés dialectales.

Certains auteurs emploient concurremment des formes avec *n* et des formes sans *n* : suivant une remarque de M<sup>r</sup> Uhlenbeck, « Oihenart a encore *inhardetsia*, *inhardesteric*, mais à côté *ihardesperna*, alors que Liçarrague, qui est presque antérieur d'un siècle, ne connaît que la forme avec *h* : *ihardestaçue...* », etc.

Nous avons probablement une chute *d'n* primitive initiale, mais devenue ensuite intervocalique, dans

le pronom souletin *ihurere* = « personne », qui devient *ihue* dans la prononciation courante. Ce mot doit s'expliquer comme formé de *ehor* ou *ehur* = « personne » et de l'adverbe *ere* pris dans le sens de « pas même » ; (on sait que le souletin a également incorporé cet adverbe *ere* au pronom *deus* = « rien » pour en faire un mot *deüfere* qui a supplanté chez lui le simple *deus*). Quant à *ehor* (où *l'o* est devenu *u* dans la prononciation souletine), il n'est sans doute qu'un composé de la négation *e* (que nous trouvons également employée dans la conjugaison devant les formes verbales commençant par *n*) et du pronom *nor* = « qui » (lequel se prononce *nur* en souletin). Seulement *l'n*, qui s'est conservée dans *nor* ou *nur* parce qu'elle était initiale est tombée dans *ehor* ou *ehur* parce qu'elle était devenue intervocalique. (Dans les autres dialectes on emploie des formes *nehor* ou *nihor*, dans lesquelles *l'n* initiale paraît pouvoir s'expliquer de deux façons : ou bien elle aurait été ajoutée par une influence analogique des mots négatifs romans ; ou bien elle serait *l'n* du primitif *e-nor*, déplacée sous une influence analogique de ces mêmes mots négatifs romans).

Dans les cas que nous venons d'étudier, nous avons trouvé de nombreux exemples où une *h* se rencontre à l'endroit qui était primitivement occupé par une *n* intervocalique ; mais parfois aussi un *g* s'est développé à la place de *l'n* : ainsi, à côté des formes *ines* = « fuite » (roncalais et diverses régions du haut-nav. et du bisc.) et *ihes* (dialectes basques français) nous trouvons une variante *iges* (haut-nav. bisc., guipuzc.).

Les chutes récentes de *n* intervocalique se constatent surtout en bas-navarrais. Dans ce dialecte, en effet, les génitifs déterminatifs de participe passé qui servent à former le futur voient d'ordinaire

tomber, dans la prononciation courante, *l'n* finale du participe passé, devenue intervocalique par l'addition de la désinence *-en* ; et les deux voyelles qui se trouvent ainsi rapprochées donnent lieu, soit à une diphtongue *ai* si la première des deux voyelles est un *a*, soit à un *i* redoublé ou long si cette première voyelle est elle-même un *i*. Les futurs *izanen da*, *izanen dut*, *joanen da*, *emanen dut*, *erranen dut*, *jinen da* se prononceront alors respectivement *izain da*, *izain dut*, *jwain da*, *emain dut*, *errain dut*, *jiin da* ou *jīn da*.

Il est pourtant un futur qui fait exception à cette règle : c'est celui du verbe *egin* : chez lui la chute de *l'n* ne se produit pas, sans doute parce que lui-même se réduisant à *in* dans la prononciation courante de ce dialecte, on s'est abstenu, d'instinct, de lui faire subir le même traitement, pour ne pas le rendre par trop méconnaissable. Une forme telle que *eginen dut* se prononcera donc *inen dut* (ou même *ineut*).

En basque commun, certaines *n* finales tombent, en composition, devant une voyelle. Parfois il s'intercale alors, à la place de *l'n*, une *r* douce, comme dans les mots *jauregi* et *jauretse* déjà signalés plus haut (§ 95). Mais dans d'autres cas il ne s'intercale rien : ex. : *eguerdi* = « midi » pour *egunerdi* = « milieu de la journée ». Seulement, les hiatus de cette sorte peuvent être atténués ou détruits de diverses manières : par exemple, dans certaines régions, *l'e* du groupe *ue* dans *eguerdi* se change en *a* : *eguerdi* devient alors *eguardi*.

§ 118. — Alternances, au moins apparente, entre *n* et *r*.

Nous avons eu l'occasion de signaler plus haut certaines alternances entre *n* et *r* qui paraissent dues à une chute *d'n* intervocalique, suivie d'une intercalation *d'r* douce ; telle est du moins l'explication que nous avons proposée pour *jauregi*,

*jauretse* et *eguraldi* (§ 95) ; à ces exemples nous pouvons ajouter celui des doublets *belaunikatu* = « s'agenouiller » (haut-nav., bisc., guipuzc., lab.) et *belhaunikatu* (bas-nav. de St-Jean-Pied-de-Port), d'une part ; *belaurikatu* (bas-nav. de Salazar, roncalais d'Ustarroz), *belhaurikatu* (bas-nav. de Baïgorry et Liçarrague) et *belharikatü* (soul.), d'autre part, ainsi que l'exemple tiré des mots *uzterina* = « croupière » (dans Salaberry) et *üztari* (soul.), qui paraissent dérivés de *buztan* = « queue » : Sylvain Pouvreau donne avec ce même sens une variante *buztarin* (1).

Nous avons indiqué également qu'une forme telle que *Jaurgain* nous paraissait pouvoir s'expliquer par une extension analogique d'un élément avec *r* substitué à un élément primitif par *n*. Nous verrions volontiers un fait du même genre dans les formes *Oyarbide* ou *Oyharbide*, dans lesquelles l'élément *oyar* ou *oyhar* paraît bien ne pas être autre chose que le mot *oian* ou *oihan* = « bois » ou « forêt ».

C'est encore, croyons-nous, à un phénomène du même genre que serait due l'existence, à côté de *oyen* = « oblique » ou « de travers », cité par M<sup>r</sup> Uhlenbeck (*ibid.*, année 1910, p. 69 ; p. 48 du tirage à part), des types *oiher(r)* = « tortueux », « oblique » (manuscrit d'Oihenart), *oker(r)* (haut-nav., bisc., guipuzc., bas-nav. de Salazar) ou *okher(r)* (bas-nav., soul.) = « tordu », « oblique » ou « dévié ».

§ 119. — Certaines *n* intervocaliques paraissent adventices.

Comme nous l'avons laissé entendre au paragraphe précédent, la chute de certaines *n* intervocaliques a amené pour quelques suffixes d'origine romane

---

(1) M<sup>r</sup>Uhlenbeck croit que dans une forme *iñaztor* qu'il cite comme signifiant « fougère » en guipuzcoan nous aurions le phénomène inverse: d'un primitif *\*iraztor* on aurait tiré par dissimilation *\*inaztor*, devenu *iñaztor* par palatalisation de *l'n* au contact de *l'i* (Rev. internat. des Et. basques, année 1910, p. 67 ; p. 46 du tirage à part).

une dualité de formes, les unes sans *n*, les autres avec *n*, le suffixe *-oe* par exemple pouvant coexister avec une variante *-one*. Il semble que de même le suffixe espagnol *-ino* ait eu en basque une variante *-io*. Mais cette dualité de formes a pu déterminer, par fausse analogie, la création d'un type *-ino* dans des mots où seule l'existence d'un type par *-io* pouvait se justifier étymologiquement. Ainsi s'expliquent probablement les variantes *šimino* (bas-nav. et lab.) et *tšimino* (bisc. et soul.), qui coexistent avec *tšimio* (haut-nav. d'Oyarzun), de l'ancien esp. *ximio*. Cette explication vaut sans doute aussi pour la forme *lamina* (bas-nav. des Aldudes) = « monstre » ou « fée », du lat. *lamia*; *l'n* adventice s'est même mouillée dans la forme *lamiña*, qui, d'après Azkue, aurait à peu près le même sens en labourdin, en biscayen et dans une variété de guipuzcoan, et qui, en tout cas, existe en souletin avec la valeur de « sorcière » (1). Un type sans *n* s'est conservé, d'après M<sup>r</sup> Azkue, dans le haut-navarrais du Baztan sous la forme *lami*.

§ 120. — La présence ou l'absence d'une *n* dans certains doublets est-elle due à une épenthèse ou à un amuïssement ?

A côté des formes *ikatz* et *ikhatz* = « charbon », qui sont les plus normalement usitées en divers dialectes, nous constatons en certaines régions l'existence de formes avec *n* : *inkatz*, dans le biscayen de Cigoitia, et *inkhatz* en souletin. M<sup>r</sup> Uhlenbeck croit que les formes par *n* seraient ici les plus primitives, et le fait qu'on les rencontre en des régions aussi éloignées l'une de l'autre que la Biscaye et la Soule serait, à première vue, de nature à lui donner raison, bien que les causes de la chute de *l'n* n'apparaissent pas ici très clairement. Cepen-

---

Cf. SCHUCHARDT, Museum, Leyde, août - septembre 1903, p. 398.



dant nous croyons plutôt, malgré tout, que *l'n* est épenthétique.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck croit également à une chute *d'n* dans le biscayen *emetik*, qui est quant au sens l'équivalent de *hebentik* ou *hemendik*, usités ailleurs. Pour prouver la possibilité de la disparition d'une *n* devant la dentale *t*, on pourrait invoquer l'existence de la forme *īleti* = « tison » (lab., haut-nav. d'Esteribar, et certaines variétés guipuzc. et bisc.), à côté des variantes *īlendi* (bas-nav. de Salazar), *īlenti* (guipuzc. de Goyeri et plusieurs variétés bisc.), *ilinti* (bisc. d'Arratia et d'Orozco, roncalais d'Ustarroz), *ilhinti* (soul.), etc. La grande extension des formes par *n* semblerait indiquer que la nasale est ici primitive ; cependant la non-sonorisation du *t* après *n* dans *īlenti* et *ilinti*, usités comme nous venons de le dire en des régions où le groupe *nt* passe normalement à *nd* lorsqu'il est ancien et que des raisons particulières n'ont pas fait rétablir la sourde, donnerait lieu de penser que *l'n* pourrait bien, dans ce cas particulier, être de nature épenthétique. Par conséquent, il n'est pas absolument sûr que nous ayons affaire ici à un bon exemple de chute d'une *n* devant un *t*. — D'autre part, en ce qui concerne la forme *emetik*, il n'est pas certain non plus qu'elle doive forcément s'expliquer comme une réduction d'un primitif *ementik*; dans *emen* = « ici », *l'n* finale n'est peut-être qu'un suffixe caractéristique de locatif : le type *emetik*, au lieu d'être tiré de la forme complète *emen*, pourrait bien avoir été directement tiré du radical seul, *eme-*, dépouillé de cette désinence de locatif.

Nous ne croyons pas non plus que les adverbes de lieu avec mouvement *nora* et *norat* doivent forcément s'expliquer comme des réductions de types *nonra* et *nonrat* : le mot *non* = « où » est

évidemment formé d'un thème interrogatif *no* accompagné de la désinence *-n* caractéristique du locatif sans mouvement : les mots *nora* et *norat* ont fort bien pu être tirés directement du radical *no*, avec adjonction directe des désinences *-ra* ou *-rat* indiquant mouvement.

De même, il ne nous paraît pas certain que dans l'adjonction du suffixe *-la* aux formes verbales nous ayons affaire à une chute de *l'n* finale (caractéristique du relatif devant *l'l* du suffixe) ; en d'autres termes, si l'on dit *dela*, *zela*, *duela*, *zuela*, etc., ce n'est peut-être pas par réduction de formes plus anciennes qui eussent été *\*denla*, *\*zenla*, *\*duenla*, *\*zuenla*, etc., mais bien parce qu'il y aurait *substitution directe* du suffixe *-la* au suffixe *-n*, caractéristique du relatif, et non pas *adjonction* du suffixe à la forme même du relatif.

Nous avons noté plus haut des chutes *d'l* devant le groupe *tz*, lesquelles s'expliquaient par le désir d'alléger des phonèmes un peu chargés. Il semble que certaines chutes *d'n* devant ce même groupe *tz* soient dues à une cause toute semblable ; ainsi s'expliquerait, par exemple, la variante *aitzin* (haut-nav., soul.) pour *aintzin* (bas-nav.) = « devant ». Nous trouvons une accommodation du même groupe sous la forme *ltz* dans le type salazarais *altzina*.

Nous avons signalé également la coexistence de types par *ltz* ou par *tz* seul avec des formes *ntz* pour le mot qui signifie « clou » (voir § 112) ; mais ici les formes par *ltz* semblent les plus primitives (1).

En revanche, des doublets *ahantzi* (haut-nav.

---

(1) Dans la forme *phunzela* = « pucelle » (cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 454), il est possible que *l'n* soit le produit d'une nasalisation pure et simple ; mais il peut se faire également qu'elle soit due à une accommodation de la première *l* d'un ancien type roman *pulcela*.

d'Esteribar, lab. commun et bas-nav. occidental) et *ahatzi* (bas-nav.) ou *ahatze* (soul.) = « oublier », celui qui comporte une *n* est probablement le plus primitif. Ici la chute de *l'n* a pu se produire d'abord dans les formes ou le groupe *ntz* se trouvait en position préconsonantique, par exemple dans *ahantztea*, *ahantzten* : dans les groupes de cette sorte le *t* qui précède le *z* doit régulièrement tomber ; d'où il résulte des formes telles que *ahantztea*, *ahantzten*. Mais le phonème tel qu'il est reste encore très chargé : chez les Bas-Navarraïens occidentaux, le procédé employé pour lui faire subir un nouvel allègement consiste à amuir presque complètement *l'n*, tout en laissant à *l'a* précédent une teinte très sensiblement, nasalisée : le groupe *anz* est alors prononcé presque comme le groupe *ans* dans le français *anse*. On conçoit que chez d'autres Basques *l'n* ait pu se résorber complètement sans même laisser à la voyelle précédente une teinte nasale. Des formes de ce genre la chute de *l'n* a pu être généralisée facilement et étendue au reste de la conjugaison.

Au contraire, il, n'est pas sûr que les formes d'imparfait *nitzen* = « j'étais » et *hitzen* = « tu étais », usitées dans une partie de la Basse-Navarre occidentale, soient dérivées des variantes plus communes *nintzen* et *hintzen* par suppression d'une *n* devant le groupe *tz* : il se pourrait bien que les types sans *n* fussent les plus primitifs, et que dans les autres *l'n* n'ait été ajoutée que pour renforcer l'idée d'imparfait. Schuchardt a montré en effet que l'addition d'une *n* a été, d'une façon générale, l'un des procédés employés à cette fin.

§ 121. — Chutes de *n* finales.

Nous avons examiné au § 117 la question de savoir si, parmi les représentants basques du suffixe latin *-one*, la forme *-oi* serait due à la chute de *l'n*

finale de la variante *-oin*. Quoi qu'on doive penser sur ce point, il semble que le guipuzcoan *arrai* = « poisson » doive s'expliquer par la chute de *l'n* finale d'un type *arrain*, qui s'est conservé en labourdin et en bas-navarrais ; (le souletin dit *arrañ*). Il ne nous paraît pas probable qu'il y ait lieu d'envisager une influence analogique exercée par un autre mot *arrai* qui désigne le poisson appelé *raie* en français, car cette réduction d'une finale *ain* à *ai* n'est pas un fait isolé : comparer l'exemple, déjà cité, de *mai*, forme des dialectes basques espagnols pour *mahain* = « table » ; comparer de même l'alternance entre *usai* (guipuzc.) et *pain* = « odeur », usité en plusieurs dialectes, notamment en lab. et en bas-nav., et entre *zai* et *zain* = « gardien ».

Dans les exemples qui précèdent, *l'i* après lequel il est tombé une *n* était le second élément d'une diphtongue ; il était donc semi-consonne. Mais on constate également des chutes *d'n* finales après des *i* entièrement voyelles, comme le montrent les alternances *irrintzi* (bisc., guipuzc., bas-nav. de Salazar) et *irrintzin* (dialectes basques français) (1), qui signifient les mêmes choses que l'espagnol *relincho* ; *izoki* = « saumon » (guipuzc.) et *izokin* (lab., bas-nav. et autres variétés).

Le rapport qui existe entre la répartition dialectale des types sans *n* et celle des types avec *n* pour les mots précédents paraît presque renversé en ce qui concerne *orai* et *orain* = « maintenant » : en effet, la forme avec *n* est bien employée en biscayen

---

(1) Bien entendu, comme nous l'avons indiqué dans notre préface, le lecteur doit se rappeler que les expressions *dialectes basques espagnols* et *dialectes basques français* doivent toujours être prises dans un sens approximatif, les limites des phénomènes phonétiques ne concordant pas toujours exactement avec les frontières politiques.

commun, mais nous la trouvons également en guipuzcoan commun, et aussi, d'après M<sup>r</sup> Azkue, dans une région du domaine haut-navarrais ; en revanche, *orai*, sans être rare dans les dialectes basques espagnols, est normal dans les dialectes basques français, alors que ceux-ci; pour les mots précédemment étudiés, préfèrent les formes par *n*. Il n'est pas très facile d'expliquer cette anomalie au moins apparente. Nous dirons seulement que si le mot *orai* ou *orain* est manifestement, dans sa racine, un emprunt au roman, son suffixe terminal n'est pas d'une clarté parfaite. Il est possible d'ailleurs que l'irrégularité de la répartition de ses formes soit due à une raison très simple : les dialectes basques français ont pu emprunter directement le type *orai* tout formé à des régions du pays basque espagnol qui le possédaient déjà : nous avons vu, en effet, qu'il faut tenir compte, dans les mots d'emprunt, de ce fait que certains d'entre eux au moins ont dû exister d'abord dans une région déterminée, de laquelle ils sont passés à d'autres régions, et ainsi peuvent s'expliquer certaines des irrégularités qu'ils présentent par rapport aux habitudes phonétiques des contrées qui ont été les dernières à les recevoir ; (voir § 111; p. 259, note).

Pour rendre la conjonction espagnole *con* ou la conjonction française *avec*, le basque commun fait usage d'une désinence *-ekin* ; mais en certaines régions, notamment en Soule, on emploie également deux autres désinences *-ekila* et *-ekilan*; enfin le souletin se sert aussi d'une quatrième désinence *-eki* ; il semble que dans l'état actuel de ce dialecte l'usage des quatre formes *-ekin*, *-ekila*, *-ekilan* et *-eki* soit tout à fait indifférent. M<sup>r</sup> Uhlenbeck voit dans *-eki* une réduction de *-ekin* par chute de l'*n* finale. Nous croyons plutôt, pour notre part, que *-eki* est le type primitif, et nous verrions volontiers dans

l'élément *ki* le suffixe qui sert à former les adverbes : ce suffixe eût exprimé primitivement une idée d'union : ainsi s'expliquerait, d'une part, qu'il ait pu servir à former la désinence signifiant « avec », et que d'autre part il ait pu servir à former également des adverbes à l'aide des adjectifs : lorsque, par exemple, de l'adjectif *ezti* = « doux », on a tiré l'adverbe *eztiki* = « doucement », on a pu vouloir dire, littéralement, à l'origine, « en union avec quelque chose de doux », c'est-à-dire, par conséquent, « avec de la douceur ». Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que deux considérations viennent la renforcer. D'une part, les adjectifs basques expriment volontiers, outre leur idée propre, celle que nous exprimons par le substantif abstrait correspondant, ou que l'espagnol peut exprimer également par l'adjectif précédé de l'article *lo* ; par exemple, l'adjectif *behar(r)* signifie « nécessaire » (*menestero*), « qui a besoin » ; mais il veut dire aussi « le fait d'être nécessaire » (*lo menestero*), « le besoin ». D'autre part l'espagnol, qui offre, au point de vue des particularités de sa syntaxe, tant de ressemblances psychologiques avec le basque, a une prédilection toute particulière pour le procédé qui consiste, lorsqu'il s'agit de rendre les idées que le français exprime par les adverbes en *-ment*, à employer l'adverbe *con* = « avec », uni à un substantif abstrait : ex. : *con frecuencia* = « fréquemment » ; *con facilidad* = « facilement » ; *con dificultad* = « difficilement » ; *con calma* = « tranquillement », « doucement » ou « posément ». Il en résulte que lorsque le basque dit *azkarki* = « fortement », il ne fait, au fond, qu'employer la même tournure dont l'espagnol fait usage lorsqu'il dit *con fuerza* ; lorsque le basque dit *eztiki* ou *emeki*, il emploie un tour identique à celui des expressions espagnoles *con suavidad* ou *con calma*.

Nous croyons donc que l'élément *ki* des quatre désinences *-eki*, *-ekin*, *-ekila*, *-ekilan* n'est autre que le suffixe *-ki* usité dans la formation des adverbes. Seulement, on aura pris de bonne heure l'habitude d'ajouter à la forme la plus simple de la désinence, c'est-à-dire *-eki*, un suffixe exprimant une idée de locatif ; cela est fort naturel puisque, la plupart du temps, l'idée d'union précise, jusqu'à un certain point, un lieu : quand on dit : « Mon frère était avec moi », on donne par là même une indication sur le lieu où se trouvait « mon frère ». Il est à présumer qu'au début on employait la forme *-ekin* uniquement lorsque l'idée d'union s'accompagnait d'une idée de locatif sans mouvement, puisque le suffixe *-n* est la caractéristique de cette sorte de locatif. Quant à la forme *-ekila*, si son élément final *-la* est à identifier avec le suffixe *-la = -ra* qui sert à exprimer le mouvement vers un lieu, la forme *-ekila* aura été employée d'abord lorsqu'il y avait mouvement, par exemple dans des phrases telles que « Venez avec moi = Venez à moi » ; si, au contraire, ce même élément est à identifier avec le suffixe *-la* qui sert à exprimer une idée de manière, son addition à la désinence *-eki* ne nous surprendra pas trop non plus, puisque, après tout, indiquer avec qui ou avec quoi se trouve une chose ou une personne, c'est préciser sa manière d'être. Quoi qu'il en soit, il a dû arriver un moment où les trois formes *-eki*, *-ekin* et *-ekila* se sont employées à peu près indifféremment, et où même une quatrième forme *-ekilan* a pris naissance par addition du suffixe *-n* que nous trouvons dans *-ekin*. Seulement, le souletin paraît à peu près être le seul dialecte qui ait conservé concurremment les quatre formes ; dans la plupart des autres régions, l'usage n'en a finalement retenu que deux ou trois, ou même une seule.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck signale également une chute d'*n*

finale dans le suffixe souletin *-u*, qui correspond au suffixe latin *-one*, et par suite au suffixe *-oin* du labourdin et du bas-navarrais : ex. : lab. et bas-nav. *arrazoin* = « raison », soul. *arrazu* (avec *z* sonore) ; lab. et bas-nav. *garratoin* = « rat », soul. *arrathu*. Mais on ne saurait dire qu'il y ait ici chute proprement dite, survenue en souletin même, d'une *n* finale : en réalité, le souletin a emprunté directement au béarnais la forme particulière de ce suffixe final, à une époque où *l'n* était déjà muette dans cette langue : on sait en effet que dans plusieurs variétés béarnaises les véritables *n* finales sont muettes depuis longtemps, et que, notamment, le suffixe latin *-one* se présente, dans ces variétés, sous la forme *-ou*. En ce qui concerne le mot *arrazu*, en particulier, son emprunt direct au béarnais, à une date relativement récente, nous est confirmé par la prononciation sonore de son *z*.

§ 122. — Chute du groupe *n + d*.

Dans la prononciation courante de certaines régions du domaine bas-navarrais occidental, le groupe *n + d* tombe parfois lorsqu'il est en position intervocalique. Nous avons déjà signalé le fait (§ 33) ; nous ajouterons ici que cette suppression ne peut se faire qu'autant que *l'u* qui suit le *d* est lui-même suivi d'une consonne *réellement prononcée* : la règle qui régit la chute du groupe *n + d* dans les cas de cette sorte est donc semblable à celle qui régit, dans les mêmes régions, la chute de certains *k* et de certains *t* intervocaliques (voir §§ 157 et 179) ; on remarquera l'analogie que cette règle présente également avec celle qui préside à la chute du groupe *r + d* dans les cas étudiés au § 85.

§ 123. — *n* actuelle provenant de la résolution d'anciennes *ñ*.

A propos de la lettre *l*, nous avons mentionné (§ 109) la résolution en un groupe *il* qu'ont subie, dans certains dialectes, et là où elles n'étaient pas



un signe de diminutif, les anciennes *l* mouillées postvocaliques. Dans ces mêmes dialectes, les anciennes *n* mouillées postvocaliques ont subi une réduction toute parallèle en un groupe *in*, là où elles n'étaient pas un signe de diminutif. Il en résulte que dans ces variétés un assez grand nombre d'*n* actuelles proviennent en réalité d'une *n* mouillée primitive. Mais nous traiterons la question plus en détail à propos de la lettre *ñ*.

Nous noterons cependant que si d'anciennes *ñ* postvocaliques se sont ainsi résolues dans certains dialectes en un groupe *in*, le phénomène inverse paraît s'être produit fréquemment dans d'autres régions. Nous avons déjà signalé qu'en souletin le mot *belhaun* = « genou » est devenu *belhañ*, sans doute par l'intermédiaire d'un stade *belhain*, et que, dans ce même dialecte, *arrain* = « poisson » est devenu *arrañ*. Cette palatalisation de *l'n* au contact d'un *i* antérieur est particulièrement fréquente dans les dialectes basques espagnols ; l'un des exemples les plus frappants nous est fourni par l'interrogatif *zein*, qui, dans ces dialectes, devient souvent *zeiñ*; ici, l'antériorité de la forme sans mouillure par rapport à la forme palatalisée paraît démontrée par le fait que *zein* est généralement interprété comme une contraction de *zeren* ou *zeen* (1) ; on trouvera dans la *Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques* de M<sup>r</sup>Uhlenbeck, *ibid.*, année 1910, p. 66 ; (p. 45 du tirage à part) un grand nombre d'exemples de ce phénomène. M<sup>r</sup>Uhlenbeck ajoute avec raison que la palatalisation ne se produit point lorsque, dans le même mot, la nasale est immédiatement suivie d'une gutturale ou d'une dentale ; (il aurait

---

(1) Un exemple curieux nous est fourni également par la forme *lamiña* (soul., bisc., lab.), qui coexiste avec *lamina* (bas-nav. des Aldudes): ici, *l'n* est adventice; (voir § 119).

même pu généraliser davantage et dire qu'une consonne quelconque suffit en général à empêcher la palatalisation, pourvu qu'elle suive immédiatement la nasale, dans le corps d'un même mot).

§ 124. — Alternances entre *n* et *d*.

On trouve en basque, après *r*, quelques exemples d'alternances entre *n* et *d*. Le plus connu nous est fourni par les variantes *ardao* = « vin » (bisc.), *ardu* (soul.), *ardo* (haut-nav., bas-nav. de Salazar) et *arno* (bas-nav.). On constate une alternance du même genre entre les formes *burdina* = « fer » (haut-nav., bisc. commun, bas-nav., lab.), *burdiña* (haut-nav., bisc. commun), *bürdüña* (soul.) et *burni* (guipuzc.).

Il est assez difficile de dire quel est, dans les cas de ce genre, le type le plus primitif. On pourrait toutefois supposer, en ce qui concerne le mot qui veut dire « fer », que les formes par *d* auraient conservé la consonne originelle, tandis que le guipuzcoan *burni* s'expliquerait de la façon suivante : dans un primitif *burdin* ou *burdina* le *d* serait passé à *n* sous l'effet d'une influence assimilatrice exercée par l'*n* suivante ; il en serait résulté un type *\*burnin* ou *\*burnina*, dans lequel la seconde *n* serait tombée par la suite, soit en qualité *d'n* finale précédée de *i* (d'où *\*burnin* réduit à *burni*), soit en qualité *d'n* intervocalique (d'où *\*burnina* réduit à *\*burnia*, et plus tard à *burni*). Bien entendu, nous ne donnons cette explication que sous toutes réserves.

§ 125. — Alternances, au moins apparentes, entre *n* et *t*.

Nous trouvons, après *s* ou *z*, un exemple d'alternance, au moins apparente, entre *n* et *t*, dans les formes *gasna* = « fromage » (haut-nav. du Baztan, bas-nav. et lab.), *gazna* (soul.) et *gazta* (bas-nav. de Salazar, haut-nav. de Larraun et guipuzc.) (1). Le

---

(1) La forme par *t* est déjà citée par l'Allemand Arnold von Harff, qui fit un voyage à travers le pays basque à la fin du X<sup>e</sup> siècle.

fait qu'on rencontre après *r* des exemples d'alternances entre *n* et la dentale *d* peut nous autoriser à croire qu'une alternance réelle, après une sifflante, entre *n* et la dentale *t*, n'est pas impossible. Mais il pourrait bien se faire également que *gasna* ou *gazna* d'une part, et *gazta* d'autre part, dussent s'expliquer simplement par un dualisme de suffixes ; si, comme il est assez vraisemblable, l'élément *gas* ou *gaz* tire son origine du latin *caseus* (1), il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, pour obtenir le mot signifiant « fromage », on eût fait usage, suivant les régions, de deux suffixes différents, bien que, dans l'état actuel des choses, l'origine et la nature de ces deux suffixes ne nous apparaissent plus très clairement (2).

§ 126. — Alternances entre *m* et *n*

Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire le changement normal de *n* en *m* devant les labiales *b*, et *p*, devant revenir plus amplement sur cette question-au § 132. Nous ne ferons également allusion que pour mémoire au changement inverse en *n* que, dans les mots étrangers, subit d'ordinaire *l'm* finale ; (§ 130).

En dehors de ces permutations régulières, les alternances entre *n* et *m* sont rares : M<sup>r</sup> Uhlenbeck cite une variante labourdine *berme* pour *berne* =

(1) Schuchardt est de cet avis, et il fait remarquer, dans sa critique du travail de Giacomino sur les rapports du basque avec l'égyptien, que l'élément *gas* ou *gaz* se retrouve dans *gazur* = « petit-lait » (littéralement « eau de fromage »).

(2) Dans le cas où il serait prouvé que *gazta* vient de *gazna*, on pourrait se demander si le basque *asto* = « âne » ne vient pas de l'espagnol *asno*: dans les deux cas nous aurions un changement de *n* en *t* après une sifflante. Mais la ressemblance de *asto* avec *asno* est peut-être purement fortuite, on simplement due à une parenté préromane, d'autant que l'on trouve dans les *Prov.* d'Oihenart, n<sup>o</sup> 326, une variante *arsto*; si malgré tout l'on devait admettre que *asto* vient de l'esp. *asno*, il faudrait en conclure que *l'r* de *arsto* est adventice.

« tibia » ; comme il le remarque avec raison, *l'n* est ici primitive, car *berne* représente le latin *perna*; (d'après M<sup>r</sup> Azkue, il existe d'ailleurs en haut-nav., en guipuzc. et en bisc. une forme *berna*, qui signifie « jambe » ou « mollet ») (1). Le changement de *n* en *m* dans *berme* serait dû à une influence attractive du *b* précédent. M<sup>r</sup> Uhlenbeck cite également une permutation inverse de *m* à *n* dans la variante *baberruna* = « haricot » (que M<sup>r</sup> Azkue cite sous la forme *baberrun* comme haut-nav. et guipuzc.), provenant de *baberruma* (haut-nav. de Goizueta d'après Azkue, et guipuzc. d'après Bonaparte) ; le mot s'explique en effet comme signifiant littéralement « fève romaine » (*baba-erruma*).

127. — Sonori-  
sation  
des explosives  
sourdes après *n*.

Nous avons exposé (§ 111) la loi en vertu de laquelle, dans la plupart des dialectes basques, à un moment donné, les explosives sourdes sont devenues sonores lorsqu'elles étaient précédées d'une des consonnes *l*, *m* ou *n*. Nous avons noté également que le souletin, dans son état actuel du moins, fait exception à cette règle, qu'une partie du domaine haut-navarrais étend au contraire aux explosives sourdes précédées de *r*. Nous ne reviendrons pas en détail ici sur cette question, nous bornant à renvoyer, d'une part, aux paragraphes déjà cités, et, d'autre part, au § 116, où nous avons indiqué les différentes valeurs que prend alors *l'n* elle-même, celle-ci restant pure, ou peu s'en faut, si l'explosive suivante est une dentale, prenant au contraire une valeur particulière si l'explosive est une gutturale, et devenant enfin une *m* si l'explosive est une des labiales *b* ou *p*.

---

(1) Voir au § 138 ce que nous disons du mot *kuma* = «berceau»,

## La nasale $\overset{\circ}{n}$

§ 128. — Valeur particulière de la nasale devant les gutturales.

Nous représenterons ici par le signe  $\overset{\circ}{n}$  la valeur particulière que prend la nasale  $n$  lorsqu'elle est suivie d'une gutturale. Ce son atténué n'est pas spécial au basque : il lui est commun avec l'italien, le castillan, les dialectes français méridionaux et une foule d'autres langues. Le français moderne, tel du moins qu'il est prononcé dans les régions franciennes, l'ignore actuellement (ou presque) ; mais il est évident que le grec ancien et le latin l'ont connu aussi puisque le premier le transcrivait par la graphie  $y$ , et que, en ce qui concerne l'orthographe latine, un grammairien ancien aurait voulu voir, à l'imitation du grec, la graphie  $g$  remplacer pour cette articulation la graphie latine traditionnelle par  $n$ .

Pour transcrire ce son dans l'orthographe usuelle, la graphie traditionnelle  $n$  nous paraît, à tout prendre, la moins imparfaite de toutes. C'est qu'en effet, dans la plupart des langues qui possèdent le son  $\overset{\circ}{n}$ , lorsque nous cherchons quel est, de tous les autres sons de cette langue, celui qui s'en rapproche le plus, nous trouvons que c'est  $l'n$  ordinaire (1). Et c'est pourquoi presque toutes les langues se contentent de cette  $n$  ordinaire pour le représenter dans l'écriture : bien rares sont celles qui, comme le grec, ont eu l'idée de recourir à un autre signe.

---

(1) En effet, quand la gutturale qui suit  $l'n$  se trouve modifiée par la suite et perd sa valeur primitive, c'est à une  $n$  ordinaire que l'ancien son  $\overset{\circ}{n}$  aboutit : ainsi le son de  $\overset{\circ}{n}$  que possédait  $l'n$  du latin *vincere*, à l'époque où le  $c$  avait encore dans ce mot sa valeur gutturale primitive, est devenu un son de  $n$  ordinaire lorsque le  $c$  a eu pris une articulation toute différente dans beaucoup de langues romanes.

Pour notre part, nous sommes d'avis qu'il n'y a pas lieu d'introduire dans l'écriture basque un signe nouveau pour représenter ce son, et c'est uniquement pour la commodité de l'exposition que nous avons fait usage dans ce paragraphe du signe  $\overset{\circ}{n}$  : nous croyons inutile de l'introduire dans l'écriture, où la lettre  $n$  suffit parfaitement, d'autant qu'elle ne peut prêter à aucun doute, puisque, dans la prononciation basque, toute  $n$  suivie d'une gutturale prend *automatiquement* le son en question.

§ 129. — Dans les dialectes qui pratiquent le son aspiré du  $j$  espagnol, la nasale prend, devant ce son, la même valeur que devant les gutturales.

Dans les dialectes basques espagnols, lorsque le  $j$  prend le son aspiré du  $j$  castillan, si une  $n$  précède immédiatement ce  $j$ , elle prend le son de  $\overset{\circ}{n}$ . Cette particularité existe également dans la prononciation castillane. Dans le corps des mots, il arrive rarement que cette combinaison de sons se produise en basque, et on ne la rencontre guère, croyons-nous, que dans des mots d'emprunt ; mais elle se produit plus fréquemment entre  $n$  finale et  $j$  initial.

### La nasale $m$

§ 130. — Généralités.

La lettre  $m$  se prononce en basque comme dans la plupart des langues romanes, le castillan notamment.

Tout comme cette dernière langue, le basque, normalement, n'admet pas la consonne  $m$  à la fin des mots ; on sait que le castillan change en  $n$  les  $m$  finales des mots d'emprunt eux-mêmes, disant et écrivant *Adán* pour *Adam*, *Jerusalén* pour *Jerusalem*, *Belén* pour *Bethléem* ; et si parfois il conserve *l'm* dans l'écriture, par exemple dans *álbum*, on prononce en réalité par une  $n$ .

Le gascon et le béarnais, au contraire, comportent un usage fréquent de *l'm* finale. Les tendances du basque sont, sur ce point, beaucoup plus voisines

de celles du castillan : on ne trouvera pas, en effet, nn seul mot purement basque qui soit terminé par une *m* ; il est seulement vrai de dire que la prononciation basque a un peu plus de tolérance que la prononciation castillane pour *l'm* finale dans les mots d'emprunt récent.

§ 131. — Nasalisation de voyelles par contact d'une *m*.

Nous avons déjà signalé en leur lieu (§§ 2, 9 et 17) les nasalisations plus ou moins marquées auxquelles le contact d'une nasale peut donner lieu chez certaines voyelles. Pour que *l'm* puisse agir ainsi, il faut, normalement, qu'elle soit le premier élément d'une entrave ; *l'n*, au contraire, peut provoquer les nasalisations de cette sorte lorsqu'elle est finale à la pause, condition que *l'm* ne saurait réaliser normalement, puisque, comme il est dit au paragraphe précédent, *l'm* finale, en principe, n'existe pas en basque, et ne saurait, par suite, se rencontrer à la pause (sauf dans des mots d'emprunt), encore que la prononciation réelle la fasse entendre à la finale lorsqu'il y a liaison avec un mot suivant commençant par *b* ou *p* : mais alors, précisément, elle est le premier élément d'une entrave. A part cette observation, tout ce que nous avons dit des nasalisations produites par la lettre *n* s'appliquera aussi aux nasalisations produites par la lettre *m*; (voir § 116).

§ 132. — Quelle est la nature exacte de la nasale devant une labiale explosive ?

Toute *n* suivie, sans aucun arrêt, d'un *b* ou d'un *p*, devient en réalité, avons-nous dit (§ 116), une *m* dans la prononciation. L'orthographe basque avait l'habitude, jusqu'à ces dernières années, de reproduire dans l'écriture cette particularité de la prononciation lorsqu'elle se produit dans le corps d'un mot, d'où les graphies *zombait*, *zembait*, *zombat*, *zembat*, *dembora*, etc. Au contraire, lorsque la nasale était finale de mot, on la transcrivait par

une *n* : on écrivait, par exemple, *aran bat*, *mahain bat*, etc. Mais depuis quelques années il s'est introduit chez certains basquistes un usage tendant à écrire *n* au lieu de *m* dans le corps des mots, d'où les graphies *zenbait*, *zenbat*, *denbora*, etc. Celles-ci ont été adoptées par M<sup>r</sup> Azkue ; pour les justifier, il déclare que sans doute la graphie par *n* ne représente pas la véritable prononciation, mais que la graphie par *m* n'est pas plus parfaite que la sienne, attendu que le son véritable auquel on a affaire dans la prononciation n'est ni une *n*, ni une *m*, mais une simple « résonance » ; or, ajoute-t-il, dès lors qu'on représente par *n* la résonance à laquelle aboutit la nasale devant les gutturales, bien que cette graphie par *n*, de l'aveu de tous, ne représente pas la valeur exacte de cette résonance, il n'y a pas de raison pour ne pas employer non plus cette graphie, si imparfaite soit-elle, pour représenter aussi la résonance à laquelle aboutit la nasale devant les labiales *b* ou *p*.

Avant de discuter cette théorie, nous commencerons par reconnaître que la question n'a pas d'importance pratique au point de vue des Basques eux-mêmes, vu que d'instinct ils donnent toujours à la nasale la valeur qui lui convient, que la graphie adoptée soit *n* ou *m*. Nous laisserons donc de côté, pour un instant, la question de savoir laquelle des deux graphies, au point de vue pratique, a le plus d'avantages ou d'inconvénients ; et nous traiterons d'abord la question de la prononciation réelle.

Pour nous, contrairement à la théorie de M<sup>r</sup> Azkue, il n'y a pas de doute : devant les labiales *b* ou *p* les Basques prononcent réellement une *m*. Nous verrons tout à l'heure pour quelle raison les Basques, et M<sup>r</sup> Azkue lui-même, ont pu être induits en erreur sur ce point. Si d'ailleurs le témoignage de nos propres oreilles ne paraissait pas suffisant,



les personnes les plus qualifiées pour trancher la question seraient des Français, surtout s'ils sont originaires des régions franciennes : parmi les populations de langue romane, ils sont peut-être les seuls en effet qui sachent distinguer nettement la valeur exacte des nasales devant les labiales *b* et *p*, attendu que la prononciation actuelle du français connaît parfaitement les quatre combinaisons *m pure + b*, *m pure + p*, *n pure + b*, *n pure + p* ; nous trouvons des exemples de ces quatre combinaisons dans les expressions ou mots suivants : *problème bien facile*, *dur comme pierre*, *Hennebont*, *bonne princesse*. L'amuïssement des *e* muets dans le français moderne a pour effet de produire dans ces quatre mots ou expressions les quatre combinaisons indiquées : *m pure + b* dans *problèm' bien facile* ; *m pure + p* dans *dur comm' pierre* ; *n pure + b* dans *Henn' bon* ; *n pure + p* dans *bonn' princesse*. Or il se trouve qu'un Français qui entend un Basque prononcer le groupe *mb* dans le mot *zambat* y reconnaît exactement le son qu'il prononce lui-même quand il dit *problèm' bien facile*, et si à son tour il essaie de prononcer le mot *zambat* par une *m*, son articulation satisfait pleinement une oreille basque.

Un autre argument vient appuyer le précédent. Chez les Bas-Navarrais il arrive fréquemment que le groupe *mb* subit une réduction dans la prononciation courante, par résorption du *b*. Dans ce cas, ce qui reste du phonème est précisément une *m*, et dès formes telles que *zombat* et *zombit* deviennent alors *zomat* et *zomit*, tout comme en espagnol les réductions de *mb* ont abouti à *m* tant dans le castillan correct (*plomo*, *paloma*, *lomo*, etc.) que dans la prononciation populaire, où par exemple un mot tel que *conveniencia*, qui se prononce en réalité *combeniencia*, devient parfois *comeniencia*.

En ce qui concerné le groupe *nasale + b*, il serait d'ailleurs étrange que le premier élément n'y devînt pas en basque une *m*, alors que précisément, comme nous le verrons plus loin (§ 134), les consonnes *m* et *b* ont dans cette langue des rapports si étroits qu'elles permutent très fréquemment l'une avec l'autre.

Comment se fait-il donc que les Basques eux-mêmes aient pu parfois se méprendre sur la valeur exacte de la nasale dans les groupes qui nous occupent ?

Lorsqu'un Basque essaie d'analyser la valeur exacte qu'il donne au premier élément des groupes *nasale + b* ou *nasale + p*, il lui arrive ce qui arrive d'ordinaire, dans le même cas, aux Espagnols, ainsi que nous l'expliquons dans un autre ouvrage, consacré à la prononciation du castillan. Soit par exemple le mot *zembat*. Croyant mieux saisir ainsi la valeur exacte de la nasale, le Basque qui tente l'expérience essaiera de séparer les syllabes, mettant entre elles un intervalle. Mais alors la nasale n'est plus étroitement unie à la labiale suivante : elle devient en réalité une nasale finale, et comme en position finale *l'm* répugne aux Basques presque autant qu'aux Castellans, sans s'en rendre compte notre expérimentateur change *l'm* en une *n*, ou peu s'en faut ; et voilà comment l'analyse qu'il a tenté de faire lui donne un résultat inexact (1).

---

(1) En ce qui concerne la prononciation castillane, les expériences de M<sup>r</sup>Navarro Tomás ont pleinement confirmé la théorie que nous exposons ici; nous sommes convaincu que si elles étaient renouvelées sur des sujets basques, elles donneraient le même résultat, sauf la particularité suivante : chez beaucoup de Basques français plus ou moins bilingues, le retour automatique de *m* à *n* à la pause ne se produirait sans doute pas forcément, l'habitude de parler français ou surtout, béarnais leur ayant fait acquérir la faculté, d'articuler une *m* finale.

§ 133. — Des meilleures graphies à employer pour les nasales lorsqu'elles sont suivies d'une labiale explosive.

La question de la prononciation réelle étant maintenant élucidée, revenons au, point de vue les orthographique.

Y a-t-il intérêt à conserver les graphies *mb*, *mp*, conformes à la prononciation réelle, ou à généraliser les graphies *nb*, *np* ?

Au fond la question posée revient à ceci : faut-il préférer sur ce point les graphies représentant le mieux la prononciation réelle, ou au contraire celles qui, la plupart du temps, du moins dans les mots de pure souche basque, se rapprochent le plus de l'étymologie ?

Les deux conceptions peuvent se défendre. Toutefois, nos préférences vont aux graphies plus traditionnelles *mb*, *mp* : outre qu'elles représentent mieux la prononciation véritable, elles ont l'avantage d'être plus en harmonie avec les graphies généralement usitées dans les langues étrangères, et par conséquent de ne pas troubler les habitudes graphiques des très nombreux Basques qui sont bilingues.

Mais, dira-t-on, lorsqu'un mot finissant par *n* sera suivi, sans ponctuation, d'un mot commençant par l'une des deux labiales en question, conviendra-t-il de changer *l'n* en *m* dans l'écriture ? Devra-t-on, par exemple, écrire *aram bat*, *mahaim bat*, *araim bat*, plutôt que *aran bat*, *mahain bat*, *arain bat* ? A notre avis, on peut sans inconvénient conserver la graphie habituelle par *n* finale, puisqu'une sorte de tradition, commune à beaucoup de langues, veut qu'on ne modifie pas, dans l'écriture, du moins en général, la consonne finale des mots pour l'adapter à la consonne initiale du mot suivant. C'est en vertu de cette tendance que les Grecs anciens préféraient déjà, d'ordinaire, les graphies: τὸν πατέραου τὴν πόλιν  
aux graphies, plus exactes phonétiquement, τὸμ  
πατέρα ou τὴμ πόλιν employées parfois dans les manus-

crits ; de même les Latins ont généralement préféré écrire *non bene, non potuit, ad te*, plutôt que d'avoir recours aux graphies plus exactes *nom bene, nom potuit, at te* (1).

Si pourtant l'on préférerait écrire *aram bat, mahaim bat, arraim bat*, etc., nous n'y verrions, pour notre part, aucun inconvénient.

§ 134. — Permutations entre *m, b, p* et *f*.

Nous avons fait allusion plus haut à des permutations, fréquentes en basque, entre *b* et *m*. Tous les dialectes peuvent en fournir des exemples. Toutefois, l'étude des mots d'emprunt semble indiquer qu'en général (2) les formes par *b* sont les plus primitives.

Nous avons déjà signalé (§ 35) la forme *hemen*, qui correspond au souletin *heben*, où il est permis de supposer que le *b* est plus primitif et proviendrait d'un *u* intervocalique antérieur.

Il va sans dire que souvent le *b* qui a produit plus tard une *m* peut lui-même venir d'un *v* latin : c'est le cas de *l'm* initiale dans le mot *mihimen* = « osier », lequel provient du latin *vimen*, apparemment par l'intermédiaire d'un type *bimen*. C'est également le cas de *l'm* initiale dans le bas-navarrais *misai* = « figure » ou « visage », du gascon *bisadye* ; le souletin, ici encore, a conservé le *b*, et dit *bisai*.

Notons aussi la forme *mentura*, de l'espagnol *ventura*, où le *v* se prononce comme un *b*.

Un exemple de *b* passé à *m* nous est fourni par

---

(1) De même en français: remarque M'Ernault, nous écrivons par une *n* de *mal en pis*, bien *qu'empirer* s'écrive par une *m*.

(2) Nous disons « en général », parce qu'il y a des exemples de permutation de *m* en *b*: en Soule, notamment, la forme *bedezi*<sup>\*</sup> est plus usitée que la forme *medezi*<sup>\*</sup> = « médecin » ; ici, évidemment, *l'm* est primitive; M'Uhlenbeck cite de même, comme labourdine, une forme *labina*, pour *lamina*, du latin *lamia*; (voir § 119).

le bas-navarrais *mainhu*, tiré du latin *balneum*, soit directement, à une époque très ancienne, soit plus tard, par l'intermédiaire d'une forme romane. Nous citerons aussi le nom bas-navarrais de *Biarritz*, qui est *Miarritze*.

Très souvent le *b* qui est ensuite passé à *m* provenait lui-même d'un *p* initial latin ou roman : comme nous le verrons plus loin, les explosives sourdes initiales se sont en effet sonorisées à une époque ancienne ; tel est le cas de *mertsika* = « pêche », du lat. *persica* ; (cf. l'esp. *albérchigo* = « brugnion », qui représente le lat. *persicus* par l'intermédiaire d'une forme arabisée) ; tel est le cas également du bas-nav. *Mendekoste*, qui provient du lat. *Pentecostes*, par l'intermédiaire d'un type \**Bendekoste* (1). Seulement il est arrivé que dans certaines régions où l'on en était resté au stade *b* celui-ci est redevenu par la suite un *p* sous une influence romane : il en résulte des alternances entre *m* et *p* suivant les régions ; par exemple, à côté du bas-nav. *Mendekoste*, nous trouvons en soul. la forme *Phintakoste*, qui doit s'expliquer de la façon suivante : le souletin paraît avoir pratiqué moins largement que les autres dialectes le changement de *b* en *m*, comme le montre l'emploi qu'il fait de *heben* au lieu de *hemen* ; il a donc dû en rester, pour le mot signifiant « Pentecôte », à une forme par *b* initial ; mais plus tard ce *b* a été réasourdi en *p* sous une influence béarnaise.

---

(1) Il est difficile de préciser les lois auxquelles ont obéi la conservation du *b* ou son changement en *m*. M'Albert Léon remarque qu'en général le passage à la nasale s'est produit quand le *b* était suivi, à peu de distance, d'une nasale ou d'une liquide : ce serait le cas, par exemple, dans *hemen*, *Mendekoste*, *mainhu*, *meršika*, et même dans *Miarritze*. Cette observation nous paraît fort juste, bien qu'elle ne suffise pas à rendre compte de tous les cas.

Ainsi que nous l'indiquerons au § 149, III, il est arrivé fréquemment que des explosives sonores initiales étymologiques ont été fautivement réasourdies en vertu d'une tendance qui faisait considérer les sourdes comme plus romanes que les sonores, en position initiale, et par suite avait, pour effet d'évincer les sonores là même où elles étaient, primitives. De ceci il résulte que dans certains mots d'emprunt pour lesquels le modèle roman lui-même avait un *b* ou un *v* à l'initiale, des formes par *p* ont pris naissance en basque, et peuvent ainsi alterner avec des variantes où la labiale sonore initiale était passée à *m* : M<sup>r</sup>Uhlenbeck cite une forme de ce genre, *parra* = « ligne », « limite », « trait », comme alternant en lab. et en bas-nav. avec une forme *marra* ; l'une et l'autre procèdent évidemment d'un type *barra* emprunté au roman, mais ce type lui-même paraît avoir disparu en basque (1).

Nous trouvons une quadruple alternance entre *m*, *b*, *p* et *f* dans les formes *imiñi* = « mettre » ou « placer » (plusieurs variétés biscayennes et dans Salaberry), *ibeni* (dans Axular), *ipiñi* (guipuzc.) et *ifini* (plusieurs variétés bisc.). Il est difficile de dire quelle est ici la forme la plus primitive ; nous ne croyons pas cependant que ce soit le type par *m*, qui paraît dû à une assimilation ; (voir UHLENBECK,

---

(1) Dans les variantes *potiko* (bas-nav. de St-Jean-Pied-de-Port et soul.) et *putiko* (bas-nav. de Hasparren) = « gars » ou « gaillard », le *p* paraît dû uniquement au désir d'intensifier l'expression, pour mieux rendre l'idée de force ou d'énergie que ces deux variantes impliquent ; (voir § 149, III). Elles paraissent supposer l'existence, à un moment donné, d'un type *\*butiko* pour *mut(h)iko* = « garçon » ; *\*butiko* serait d'ailleurs le représentant régulier d'un dérivé tiré, à l'aide du suffixe diminutif roman *-ico*, du latin *putus* = « jeune garçon ». Dans ce cas, le changement de *b* initial en *m* dans *muthiko* aurait pu être facilité par une influence analogique de *muthil*.

*ibid.*, année 1910, p. 67 ; p. 46 du tirage à part).

On identifie généralement l'un à l'autre (voir AZKUE, *Dicc.* II, pp. 28-29 et 162) les deux suffixes *-men* et *-pen*, qui servent à former des substantifs abstraits à l'aide des radicaux verbaux : ex. : *aipamen* = « mention » (haut-nav., guipuzc.) ou *aiphamen* (bas-nav., lab., soul.) ; *eramen* = « insistance » ou « obstination » (bisc. de Mundaca) ; *galmen* = « perdition » (haut-nav., guipuzc., bisc.) ; *pairamen* = « souffrance » (bas-nav., lab.) ; *ikusmen* = « vue », « puissance visuelle » (guipuzc.) ; *irudimen* = « imagination » (guipuzc.) ; *erospen* = « achat » ; *irakaspen* ou *erakaspen* = « enseignement » ; *iraupen* = « durée » ; *luzapen* = « retard » (formes communes) ; *oroipen* = « souvenir » (haut-nav., bas-nav., guipuzc. lab.), *orhipen* (soul.). Si réellement nous avons affaire ici à deux variantes d'un même suffixe, il a dû y avoir un chaînon intermédiaire *ben* ; mais cette forme par *b* ne paraît s'être conservée nulle part, ou du moins, si elle existe encore, on ne doit la rencontrer que dans quelques rares localités. Toujours dans la même hypothèse, les formes *ben* et *men* auraient été employées primitivement lorsque le radical verbal était terminé soit par une voyelle, soit par une consonne admettant après elle une sonore, et la forme *pen* aurait été employée lorsque le radical verbal se terminait par une consonne comportant après elle une sourde. Dans le cas où nous aurions affaire ici à un emprunt au suffixe latin *-men*, ou même (chose moins vraisemblable) au suffixe gascon ou béarnais *-men* (prononciation réelle de *-ment*), le type primitif eût été *-men*.

§ 135. — Alternances entre *m* et *n*.

La question des alternances entre *m* et *n* a été traitée au § 126 : nous ne la mentionnons ici que pour mémoire.

§ 136. — Résorption du *b* dans le groupe *mb*.

Nous avons eu l'occasion de signaler plus haut les chutes de *b* qui se produisent parfois après *l'm* dans la prononciation courante de certains dialectes ; (§ 133). Nous ne les mentionnerons ici que pour mémoire.

§ 137. — D'une *m* qui, à première vue, peut paraître épenthétique.

Il semble bien que le nom de lieu haut-navarrais *Lecumberri* et son analogue bas-navarrais *Lecumberry* (que l'on prononce, en parlant basque, *Lekhumberri*), soient un composé de *leku* ou *lekhu* = « lieu », et *berri* = « nouveau ». Ils signifieraient donc littéralement « localité nouvelle », « localité récemment fondée ». Dans ce cas, comment conviendra-t-il d'expliquer *l'm* qui précède le *b* ?

Si, comme il n'est pas absolument impossible, le mot *leku* vient du latin *locus*, on serait tenté de voir dans *l'm*, de ces formes *l'm* finale de l'accusatif latin *locum*, qui, par extraordinaire, aurait été conservée ici, protégée par le *b* qui la suivait. Mais cette hypothèse nous paraîtrait bien hasardeuse.

Si au contraire le mot *leku* est de pure souche basque, faudra-t-il supposer que sa forme primitive comportait une nasale finale (*\*lekum* ou *\*lekun*) qui serait tombée partout ailleurs et ne se serait, conservée que dans ce mot parce qu'elle y était, défendue par le voisinage du *b* ?

Peut-être encore conviendra-t-il de voir simplement ici un de ces phénomènes de nasalisation auxquels est particulièrement favorable, dans toutes les langues, la proximité d'une labiale, et surtout d'un *b*.

Mais une dernière hypothèse nous paraît plus vraisemblable : si l'on considère que le nom basque de la localité appelée en gascon et en français *Bonloc* est *Lekhuine*, qui s'explique comme devant se décomposer ainsi : *Lekhu* + *on* + la terminaison *-e* caractéristique des noms de lieu, on pourrait penser que



*Lekumberri* ou *Lekhumberri* devrait se décomposer de la façon suivante : *leku* (ou *lekhu*) + *on* + *berri* ; le mot signifierait donc « le nouveau Bonloc » ; seulement le groupe *u* + *o*, qui apparaît sous la forme *ui* dans *Lekhuine* (§ 31), aurait été réduit ici à un *u* à cause de la longueur plus considérable du composé.

Quoi qu'il en soit, nous avons tenu à signaler les principales questions que soulève *l'm* de ce nom de lieu (1).

§ 138. —

### DES NASALISATION ÉPENTHÉTIQUES

Nous avons signalé au § 119 la nature probablement adventice de certaines *n*. Mais dans les cas étudiés alors l'intercalation d'une *n* paraissait due à une confusion de suffixes. Nous allons examiner maintenant un genre d'épenthèse qui paraît être, non plus de nature surtout analogique, mais plus purement phonétique.

Dans toutes les langues romanes il existe des exemples plus ou moins nombreux de cas où après une voyelle il s'est développé une nasale : la voyelle, sous l'empire de raisons plus ou moins difficiles à définir, aura pris d'abord une teinte légèrement nasalisée. Cette nasalisation, se développant par la suite, a fini par aboutir à la formation d'une véritable consonne nasale réellement prononcée. Les cas de cette sorte, on le sait, sont particulièrement fréquents en castillan, ainsi qu'en témoignent des formes telles que *trampa*, d'une racine *trap* ; *zam-*

---

(1) M. Ernault se demande si les formes *Lecumberri* et *Lekhumberri* ne seraient pas un indice de ce que dans *Lekhuine* le passage de *uo* à *ui* se serait fait par le processus suivant : *uo* > *uu* > *uü* > *ui*. Dans cette hypothèse, le groupe *u o* aurait évolué d'une façon différente dans *Lecumberri* ou *Lekhumberri* : à cause de la longueur du mot, on serait passé du stade *uu* aux types actuels par simple fusion des deux voyelles.

*bullir* (1), du latin *subbullire* (il existe d'ailleurs un doublet *zabullir*); *sonsacar* (de *so* et *sacar*) ; *enjugar*, du lat. \**exsucare* ; *ensanchar*, du lat. *exempliare* ; esp. ancien *enxiemplo*, du lat. \**exemplu* ; *ponzoña*, du lat. *potione*; *manzano*, du lat. \**mattianu*, etc. Le basque présente des épenthèses analogues, par exemple *kimpula*, variante de *kipula* = « oignon » ; *hunki* ou *hunkitu* = « toucher » (dial. basques français), variante de *ukitu*, conservé ailleurs ; *zerminta* (bas-nav. occidental), du français *serviette* ; *pontzo* = « citerne », de l'esp. *pozo* = « puits » ; il existe d'ailleurs une variante *putzu*, qui semble beaucoup plus ancienne.

L'analogie paraît avoir joué un rôle plus considérable dans les exemples qui vont suivre.

Dans la forme *kuma* = « berceau » (haut-nav. d'Araquil, bisc. commun, guipuz. de Goyerri), il semble que *l'n* du latin ou du roman *cuna*, au lieu de se résorber complètement (comme c'est le cas dans la variante *kua*, bas-navarrais de Salazar), après une période où sans doute elle s'était réduite à une simple teinte nasale appliquée à la voyelle précédente, se soit renforcée de nouveau, mais en prenant cette fois la forme d'une *m* au lieu de celle d'une *n*. Cependant il est fort possible que cet aboutissement à une *m* ait été facilité par l'in-

---

(1) Dans les cas de cette sorte il en est plusieurs où la nasalisation a pu être d'abord une transformation accommodatrice d'un élément consonantique existant en latin ; par exemple, l'origine de la nasalisation de *zabullir* est peut-être dans le premier *b* du latin *subbullire*, *l'n* de *sonsacar* pourrait provenir à la grande rigueur du *b* du préfixe latin *sub-*, et l'origine de la nasalisation des mots *enxiemplo* (espagnol ancien), *enjugar* et *ensanchar* est peut-être dans l'élément guttural que contenait *l'x* latin ; mais, bien entendu, c'est là une simple hypothèse, et la nasalisation a pu, aussi bien, prendre naissance de toutes pièces.

fluence de quelque mot roman tel que l'ancien gascon *coma* ou *couma* (conservé aujourd'hui dans le nom propre *Lacome*), et qui n'était qu'une variante de la forme *comba* ou *combe*, si répandue dans les régions méridionales de la France. La ressemblance de forme entre un *berceau* et les contours arrondis d'une « *combe* » autorise cette supposition : cf. esp. *combar* = « gondoler ». (Le roncalais *kuna* et le souletin *khüña* ont conservé l'*n* intervocalique, et le second de ces dialectes lui a imposé une mouillure, sans doute pour ajouter une idée de diminutif).

Dans le verbe souletin *thümbüratü*, du latin *tribulare*, l'épenthèse d'une *m* a pu être facilitée par une fausse analogie avec des mots romans dérivés du latin *tumba* ; (voir § 90).

Enfin dans *šangrin* = « chagrin » (VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 454), il est possible que la nasalisation ait été facilitée par la présence d'une *n* à la syllabe suivante ; notons cependant que le souletin dit *šangrí* (1).

---

(1) Le souletin *šintšu* = « graisserons » correspond au gascon *chichouns*, qu'à Bayonne on francise en *chichons*. Nous croyons que l'origine de ce terme doit être cherchée dans le lat. *scissione* (cf. esp. *chichón*). L'*n* du type souletin paraît donc adventice : mais il est possible que la nasalisation ait été facilitée par une influence contaminatrice des formes telles que *chingar(r)* et *chingor(r)* qui, entre autres acceptions, possèdent également celle de « graisserons ». Ce qui rend vraisemblable cette contamination supposée, c'est qu'une nasalisation semblable se retrouve, très loin de la Soule, dans le mot *chinchotas* usité dans l'esp. de Vitoria (Sur *chingar(r)* et autres formes apparentées, voir SCHUCHARDT, *Romano-baskisches*, Zeitschr. f. rom. Phil., 1887, p. 497-498).

## CHAPITRE VIII

### Les labiales *b*, *p*, *f*

---

§ 139. – Généralités.

Le basque connaît trois labiales, parmi lesquelles deux sont explosives (*b*, et *p*), et l'autre continue (*f*). Cette dernière paraît d'ailleurs n'être pas l'un des sons primordiaux et essentiels de la langue basque (1). Comme nous le verrons plus loin, elle existe surtout dans des mots d'emprunt ; et si nous la rencontrons quelquefois dans des mots de pure souche basque ou paraissant tels, il semble qu'elle n'y soit d'ordinaire que le produit de la transformation relativement récente de quelque autre phonème que sa position particulière rendait un peu difficile à prononcer ; il en serait ainsi dans *ofe*, forme employée dans quelques régions de la Basse-Navarre pour *ohe* = « lit » (2), et aussi dans *afari* = « souper », variante employée par la plupart des dialectes, alors que la forme la plus voisine du type primitif paraît nous être conservée dans le

---

(1) Même dans les mots d'emprunt, *l'f* n'apparaît guère en basque qu'en position prévocale ou devant les liquides *l* et *r*. Dans la forme *biztek*, parfois employée pour *bifteka* ou *biftek* (voir § 163, texte et notes), il n'est pas très facile de dire si la sifflante est due à une réduction du groupe anglais *fs*, ou si *-zt-* est le produit d'une accommodation du groupe *ft* du français *bifteck*, qui est contraire aux habitudes de la langue basque. Nous remarquerons seulement que la prononciation espagnole courante du même mot est *bisté*, et qu'en Gascogne nous avons entendu dire *bistec*. M'Ernault note également comme bretonne une prononciation analogue.

(2) Les principales variantes de ce mot sont, d'après M'Azkue : *oe*, *ohe* (formes les plus communes), *obe* (dans Araquistain), *ofe* (bas-nav. des Aldudes et de Baïgorry), *oge* (bisc., guipuzc.), *oghe* (lab.) et *oi* (bisc., guipuzc., roncalais).

mixain *auhari* (devenu en souletin *aihari*); il ne semble pas du moins qu'il convienne de renverser les termes de l'hypothèse (1).

Mais si le basque paraît avoir eu peu de goût pour la continue *f*, il a bien plus de répugnance encore pour la sonore correspondante, c'est-à-dire pour le *v* français ou italien. Il ne semble pas qu'aucun dialecte basque fasse actuellement usage de ce son, même dans des cas exceptionnels. Dans les mots latins empruntés directement, le *v* est devenu un *b* ; celui-ci à son tour s'est même parfois transformé en *m*, comme dans l'exemple déjà cité *mihimen* = « osier », du latin *vimen* ; (§ 134).

Dans les mots empruntés à l'espagnol, au gascon ou au béarnais, le *v* est aussi devenu *b*. Ici encore le *b* est parfois passé à *m*, comme dans *mentura* ; (§ 134).

---

(1) Schuchardt (*Museum*, août-septembre 1903, p. 397) explique le mot *afari* par le latin *apparium*, et cette hypothèse est fort vraisemblable. En ce cas, *l'u* de la forme *auhari* serait le produit d'une vocalisation du premier *p* du latin *apparium*, et *l'h* ou ses succédanés représenteraient le second *p*. Il existe d'ailleurs, d'après M'Azkue, un type *apari* en bisc. et en guipuz, avec sa variante *aphari* en lab. ; et, d'après M'Azkue également, le verbe correspondant se présente sous la forme *apaldu* en bisc., en guipuzc. et en haut-nav., avec une variante bas-nav. et lab. *aphaldu*. — Si dans le mixain *auhari* *l'u* est une vocalisation du premier *p* de *apparium*, il semble que dans la forme bas-nav. et soul. *auher(r)* = « paresseux », il soit une vocalisation de *l'l* d'un type primitif *alfer(r)*, conservé tel quel ou sous une variante *alper(r)* en bisc., en guipuzc., en haut-nav. et en lab. Il a dû exister aussi une variante *\*aufer(r)*, dont sans doute l'aezcoan *afér(r)* procède par simple réduction de *au* à *a* ; ce type *\*aufer(r)* à son tour nous fournit le chaînon intermédiaire entre le primitif *alfer(r)* et la forme bas-nav. et soul. *auher(r)*, qui, en salazarais, apparaît réduite à *auer(r)*. Schuchardt (*ibid.*), explique le mot par le roman *\*alfier*, ou *aufié*. — Il est probable que les variantes qui présentent *au-* sont dues à une influence romane directe.

Dans les mots empruntés au français, le *v* est d'ordinaire devenu également un *b* (1).

Dans les mots d'emprunt, cependant, le *v* est parfois devenu *f*. Cela peut se rencontrer dans des mots empruntés au gascon, par exemple dans le basque *kafi* = « nid de certains oiseaux », évidemment tiré d'une ancienne forme gasconne *cavi* ou *gavi*, du lat. *cavea*. Le fait qu'ici le *v* roman est devenu une *f* et non un *b*, laisse supposer que le basque l'a emprunté à une époque où en gascon même le *v* intervocalique n'avait pas encore pris la valeur qu'il a aujourd'hui, et qui est presque celle d'un *b*. Nous trouvons également une *f* provenant d'un *v* dans *kofatu*, qui exprime l'idée de « devenir creux », et qui est manifestement emprunté à une forme *covar*, variante de l'esp. *cavar*: le mot lat. *cava* ayant donné en castillan même *cueva* et dans d'autres dialectes *cova* (ainsi qu'en témoignent certains noms propres tels que *Covarrubias* = *Covas rubias*), il est naturel que le verbe latin *cavare* ait produit dans certains dialectes hispaniques une forme \**covar*.

Mais c'est surtout dans les mots tirés du français que le *v* a fréquemment donné une *f*. L'un des exemples les plus typiques est le mot *fite*, du français « vite », qui est aujourd'hui d'un usage général dans tout le pays basque français, et a même pénétré dans une grande partie du pays basque espagnol. On sait d'ailleurs que quelques Basques très peu instruits éprouvent une certaine difficulté à distin-

---

(1) C'est justement parce que les *v* romans étaient devenus eux-mêmes des *b* plus ou moins purs que les textes basques anciens font souvent usage de la graphie *v* pour *b*: M'Uhlenbeck (*ibid.*, année 1910, p. 90; p. 69 du tirage à part) a absolument raison lorsqu'il semble refuser à cette graphie toute valeur phonétique réelle. Elle s'est conservée souvent dans les noms propres: *Etcheverry*, *Echevarria*, *Etchevers*, *Salaverria*, *Ullivarria*, à côté de *Etcheber*, *Sallaberry*, *Etchebès*, *Ullibbarri*, etc.

guer en français les sons *v* et *f*, et les confondent souvent, tant en parlant qu'en écrivant.

Le peu de goût dont témoigne le basque pour les labiales continues (*v* et *f*) ne doit pas nous surprendre, car il est un fait commun à toute une vaste région qui comprend, à des degrés divers, le domaine proprement castillan, le pays basque, le Béarn, la Gascogne, le Languedoc et le domaine catalan, abstraction faite de la région de Valence. Nous disons « à des degrés divers », car, seuls, le domaine proprement castillan, le pays basque, le Béarn et la majeure partie de la Gascogne répugnent à *l'f* aussi bien qu'au *v*, tandis que le Languedoc et les régions qui l'avoisinent, ainsi que le domaine proprement catalan, répugnent au *v* mais non pas à *l'f*.

§ 140. — Le *v* a peut-être existé en basque ancien.

Il n'est pas absolument sûr qu'à une époque très ancienne le basque ait éprouvé pour le son de *v* la répugnance dont il fait preuve aujourd'hui. Cela semblerait résulter du traitement de certaines *f* latines. Soit par exemple le latin *festā*. Il a donné en basque *bestā*. Peut-être le passage de *f* à *b* s'est-il opéré de la façon suivante : en vertu d'une loi que nous exposerons bientôt, et qui est commune aux labiales, aux gutturales et aux dentales, la sourde initiale *f* a pu d'abord se muer simplement en la sonore correspondante, c'est-à-dire *v* ; seulement, ce *v* sera devenu plus tard un *b*, par suite de la répugnance du basque pour cette continue sonore.

Toutefois, il n'est pas certain que la loi en vertu de laquelle, à un moment donné, les anciens *p*, *k* ou *t* initiaux sont devenus les sonores correspondantes *b*, *g* ou *d* se soit appliquée aussi aux *f* initiales, si du moins il existait de cette sorte *d'f* en basque à cette époque reculée : en d'autres termes, il est fort possible que la loi d'après laquelle,

à un certain moment, les sourdes initiales se sont sonorisées, ait concerné seulement les explosives (*p, k, t*), sans s'appliquer en même temps à une continue comme l'eût été *l'f*.

Peut-être donc la forme *besta* doit-elle s'expliquer par un autre processus : si à l'époque où *festa* s'est introduit en basque, cette langue ignorait encore le son de *f*, elle a pu chercher à le rendre par son équivalent le plus rapproché, et en faire, par exemple, un *p* plus ou moins pur. Plus tard, lorsque s'est exercée la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales, ce *p* se sera changé en *b* comme les autres.

Quoi qu'il en soit, nous noterons encore une autre transformation de *l'f* romane initiale en basque : elle est devenue parfois un *ph* dans les dialectes qui font usage de *l'h*, et aussi un simple *p* dans les dialectes qui l'ignorent. Mais il est certain que les formes qui présentent des traitements de cette sorte sont infiniment moins anciennes dans la langue que celles où *l'f* initiale a abouti à un *b* : elles sont en effet évidemment postérieures à l'époque de la sonorisation des explosives sourdes initiales, puisque la leur est restée sourde ; ou du moins, à supposer que telle ou telle de ces formes soit vraiment ancienne dans son ensemble, le *p* ou le *ph* initial y a été rétabli à une époque relativement tardive à la place d'un *b* qu'elle a certainement présenté dans un stade plus ancien. Donnons quelques exemples. *L'f* romane initiale est devenue *p* dans le nom propre basque espagnol *Payueta*, évidemment formé de *payo* ou *payu* = « hêtre » + le suffixe locatif *-et*. (Notons que le même élément est resté, ou, plus probablement, redevenu *f* dans le nom propre basque français *Fagalde*) (1).

---

(1) Voici d'ailleurs, d'après le Dictionnaire de M'Azkue, les principales variantes des représentants basques du latin *fagus* :



Dans une partie de la Basse-Navarre, nous trouvons, à la place de *besta*, une variante *phesta*, évidemment beaucoup plus moderne : pour montrer à quel point les exemples de *f* romane initiale rendue par *ph* peuvent être récents, il suffira de citer la forme bas-navarraise *phurt̃seta* = « fourchette », usitée dans une partie de la vallée de la Nive (1).

---

*bago* (haut-nav. du Baztan et de Lesaca, bas-nav. de Salazar, lab. d'Ainhoa, roncalais et soul.), *pago* (haut-nav., bisc., bas-nav., guipuzc.), *phago* (dans Salaberry) et *fayo* (bas-nav., lab. commun). Seule la forme *bago* est absolument régulière; dans les autres, le phonème initial a été modifié ou restitué sous des influences romanes plus ou moins directes.

(1) Un indice de l'existence possible de la continue sonore *v* en basque ancien pourrait nous être fourni par le nom même de la région appelée *Navarre* : les graphies traditionnelles de ce nom, tant en espagnol que dans les autres dialectes romans, supposent ici une labiale continue (*v* ou *f*), et non une labiale explosive (*b* ou *p*). En effet, le castillan ancien, à une époque où il ne confondait point *b* et *v*, n'écrit jamais les mots *Navarra* et *navarro* par un *b*, mais bien par un *u*, qui équivaut ici à un *v* ; d'autre part, les formes conservées comme noms propres *Nafarro* et *Naharro* supposent également une labiale continue, et l'on trouve en basque même la forme *nafar(r)*. Si donc, comme il est assez vraisemblable, le nom de cette région est d'origine basque, nous aurions ici un indice de l'existence possible du *v* en basque ancien. — D'un autre côté, les graphies espagnoles traditionnelles du castillan, tant ancien que moderne, pour *Vizcaya* et ses dérivés, sembleraient attester que ces mots, qui paraissent bien être d'origine basque, avaient primitivement un *v* eux aussi. Si *Vizcaya*, comme il est possible, n'est autre que le mot basque *bizkai*, pris dans l'acception d'« endroit élevé ou montagneux », il en résulterait que ce mot basque lui-même avait primitivement un *v* au lieu d'un *b*; et si au contraire, comme il est possible également, nous devions voir dans l'élément *Vizc-* du mot espagnol *Vizcaya* la racine du latin *vasco* et du basque *euskara* ou *uskara*, *euskaldun* ou *uskaldun*, la présence du *v* à un moment donné serait encore plus facilement explicable, puisqu'il proviendrait d'un *u* primitif; (l'hypothèse qui consisterait à voir dans *Vizcaya* un mot apparenté au latin *vasco* pourrait être corroborée par ce fait bien

Inversement, d'ailleurs, il est arrivé parfois que des *p* romans ont été rendus par des *f*; c'est ainsi que le verbe *probatu*, de l'espagnol « probar », se présente en certaines régions du pays basque français sous la forme *frogatu*.

§ 141. — Observations sur la labiale *p*.

La labiale *p* a en basque le même son que dans le castillan et les dialectes français méridionaux, c'est-à-dire le son normal de la labiale explosive sourde du type le plus pur. En l'état actuel de la langue, elle est souvent suivie d'une *h* dans les dialectes qui font usage de l'aspiration. Cette particularité, sur laquelle nous reviendrons plus tard, lui est commune avec les autres explosives sourdes, c'est-à-dire *k* et *t*.

§ 142. — Observations sur la labiale *b*.

En basque, le *b* a à peu près la même valeur que dans la prononciation castillane pure et dans les dialectes gascons et béarnais, c'est-à-dire qu'en principe il a un son de sonore explosive pure, à peu près semblable au son tout à fait pur du *b* français ou italien ; pourtant, lorsqu'il est intervocalique, soit normalement, soit accidentellement, il a, dans la prononciation courante, une tendance à dessiner un léger commencement d'évolution vers le son de *w*, ou vers le son de *v* français ou italien (1).

---

connu que le nom de *Vizcaya* ou ses équivalents ont souvent servi à désigner le pays basque tout entier, de même que le mot *vizcaino* servait à désigner un Basque de n'importe quelle région). — Il est arrivé parfois que des *b* latins internes soient passés à *f*, sans doute par l'intermédiaire d'un ancien *v* roman : ex.: bas-nav. *tafaila*, dérivé du lat. *tobalea*, sans doute par l'intermédiaire d'une ancienne forme gasconne (ou béarnaise) *toṽāla* ou *tavāla*; (voir § 51). Il en est sans doute de même dans *taferna* (cf. le nom de famille *Tafernaberry*).

(1) Le *b* basque est alors analogue au *b* fricatif castillan ou gascon.

Le *b* intervocalique tombe facilement dans certains dialectes basques, principalement le bas-navarrais. Cette particularité lui est commune avec les autres explosives sonores *g* et *d* (1). En Soule, au contraire, le *b* intervocalique est très solide. Cependant, nous constatons sa chute dans le souletin *amuskerrri* = « quinzaine », contraction de *amabostkerri*.

§ 143. — Certains hiatus sont détruits en quelques régions par une épenthèse de *b* intervocalique.

Nous avons signalé en son lieu que dans certains dialectes on détruit, par un *b* épenthétique, l'hiatus formé par les groupes *ua* (§ 30) ; en quelques endroits, on applique le même traitement à d'autres groupes, notamment *oa* (§ 10).

§ 144. — Permutations de *b* et de *g* : un *b* roman paraît même être passé exceptionnellement à *d*.

Le *b* permute quelquefois avec le *g*, qui est comme lui une explosive sonore : l'amuïssement plus ou moins complet que subissent dans beaucoup de régions les explosives sonores intervocaliques facilite évidemment les permutations de cette espèce : le son, étant affaibli, est perçu moins nettement, et l'on se trompe facilement sur sa valeur exacte ; cf. SCHUCHARDT, *Bask. u. Rom.*, p. 24.

Ainsi, à côté de la forme *nagusi* = « maître », et de la variante très usitée *nausi*, nous trouvons aussi un type *nabusi*. D'autre part, un exemple bien clair de substitution de *b* à *g* nous est fourni par les formes *abozto* et *abuztu*, de l'espagnol *agosto* ; (UHLENBECK, *ibid.*, année 1910, p. 91 ; p. 70 du tirage à part) ; on trouve une permutation toute semblable

---

(1) Pour que le *b* intervocalique tombe dans ces dialectes, il n'est pas nécessaire qu'il soit interne : il peut tomber même lorsque, en position initiale, il est immédiatement précédé d'un son de voyelle : des expressions telles que *ẽise bat* = « une maison », *gauza bat* = « une chose », seront souvent prononcées respectivement, en bas-navarrais, *ẽise-at* et *gauza-at*.

dans les formes espagnoles populaires *abujero* et *bujero* pour *agujero*.

Un *b* roman paraît être, exceptionnellement, passé à *d* dans le souletin *godalet* = « verre à boire » ; (cf. français *gobelet* et espagnol *cubilete*) ; il est fort possible qu'une forme romane telle que le français *godet* soit intervenue ici, ou même qu'un mot tel que *godailier* ait exercé une influence contaminatrice.

Un exemple de substitution de *g* à *b* sous l'empire de raisons sémantiques nous est fourni par le souletin *degrü* : dans ce dialecte on prononce ainsi le mot *debrü* lorsqu'il est pris dans un sens figuré et qu'on veut en atténuer la force : on dira par exemple *degrü haurra* ! = « diable d'enfant ! »

Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question au § 159.

§ 145. — Permutations entre *b* et *m*, et entre ces deux consonnes et les labiales *p* et *f*.

Le *b* permute souvent avec *m*, et ces deux lettres peuvent aussi permuer exceptionnellement avec *p* et *f*. Nous ne mentionnons ici le fait que pour mémoire ; voir § 134.

Les permutations entre *b* et *p* seront étudiées plus loin. Quant aux permutations entre *b*, *p* et *f*, le paragraphe 134 auquel nous venons de renvoyer contient tout ce qu'il y a d'essentiel à dire à leur sujet.

§ 146. — Alternances entre *f* et *h*, et même entre ces deux lettres et *m*.

Nous avons signalé au § 139 (texte et notes) quelques cas d'alternances entre *f* et *h*, notamment *afari* = « souper », à côté du mixain *auhari* et du soul. *aihari* ; *alfer(r)* ou *alper(r)*, à côté du basnav. et soul. *auher(r)*. Il semble que dans le premier de ces exemples un *p* soit passé d'une part à *h*, et d'autre part à *f* par l'intermédiaire d'un stade *ph* ; dans le second, *l'f* paraît primitive ; mais il est difficile de dire si le passage de *f* à *h* a été

spontané ou s'il est dû à l'analogie d'une forme romane (1). Quoi qu'il en soit, les cas d'alternances réelles entre *f* et *h* sont rares. Nous mentionnerons celui que nous rencontrons entre les formes *fuiñ* = « moelle » ou « sève » (lab. de la côte) et *huiñ* (lab. de Guéthary). Il semble qu'ici la priorité doive être plutôt attribuée à la labiale, car il existe aussi des variantes par *m* initiale : *muin* (bas-nav. des Aldudes et de Salazar), *muiñ* (haut-nav. du Baztan, guipuzc. commun, lab. commun), *mun* (bas-nav. de Saint-Jean-Pied-de-Port) et *muñ* (haut-nav. commun, guipuzc., lab. commun). M<sup>r</sup>Uhlenbeck remarque avec raison que les cas de cette sorte sont extrêmement rares et peu clairs. (*ibid.*, année 1910, p. 88 ; p. 67 du tirage à part). Peut-être la forme *huiñ*, usitée à Guéthary, localité très rapprochée de la limite du domaine gascon, doit-elle son *h* à une influence romane, soit par une fausse analogie avec quelque mot gascon, soit que le mot basque lui-même ait pénétré à une époque ancienne dans la région gasconne limitrophe (à Biarritz, par exemple), y ait subi le changement de *f* en *h* qui est normal dans le dialecte de cette région, et ait pu réagir alors sur la forme *fuiñ*, jusque-là usitée à Guéthary (2).

§ 147. — Alternances internes entre *b* et *ph* ou *p*.

Dans le corps des mots il semble qu'il y ait parfois des alternances entre *b* d'une part, et *ph* (ou même *p*) d'autre part.

---

(1) La seconde alternative nous paraît cependant la plus vraisemblable.

(2) Si, comme il paraît probable, *Taharna*, nom d'une maison souletine, n'est qu'une variante de *taferna*, son *h* paraît de loir s'expliquer de la façon suivante : ayant conscience qu'en béarnais *lh* correspond souvent à une *f* conservée en basque, on aura substitué *h* à *f*, en croyant mieux imiter le béarnais, bien que ce dialecte, en vertu de ses lois phonétiques, ne puisse comporter, pour représenter le latin *taberna*, aucune forme par *h*.

Nous ne voulons pas parler ici des doublets qui doivent leur origine soit aux divergences qui existent entre les dialectes pour le traitement des explosives précédées d'une nasale ou d'une liquide, soit aux réactions analogiques qui se sont produites pour les explosives placées dans cette position ; (voir § 111).

Nous ne voulons pas parler non plus des alternances qui, pour des mots d'origine romane, sont la conséquence de réactions analogiques de types romans eux-mêmes : par exemple dans des noms propres tels que *Abadia* à côté de *Aphatia*.

Mais lorsque nous comparons entre elles les variantes du mot qui signifie « faucher », nous constatons que les unes ont un *b* et les autres un *ph* ou un *p* : *ebagi* (bisc.), *ebaki* (haut-nav., bas-nav., guipuz, , lab., roncalais, soul.), *epaki* (bisc., d'après Uhlenbeck), *epai* (dans Oihenart et bisc. de Marquina), *ephai* (bas-nav., lab.). En souletin, il est curieux de constater que le verbe se présente sous la forme *ebaki*, mais qu'il existe également un substantif verbal *ephaitea* (prononcé *ephaitia*), et que l'on trouve aussi le *ph* dans le substantif *ephaile* = « faucheur ». Il n'est pas très facile de rendre compte de ce dualisme de formes un peu anormal. On peut toutefois remarquer que l'*e* initial de ces divers mots est probablement un préfixe ajouté après coup. Sans doute, dans les autres verbes où ce préfixe paraît exister également, la sourde qui était primitivement initiale ne semble pas, en général, s'être sonorisée. Le radical verbal *kar(r)* ou *khar(r)* = « porter » a donné *ekharri* et non *egarri* (1). Cependant, d'une part, à supposer que

---

(1) Sans doute il existe bien un verbe *egari*, qui a un sens voisin de celui de *ekharri*, mais il n'est nullement démontré que les racines de ces deux verbes doivent être identifiées l'une

l'addition du préfixe dans *ekarri* ou *ekharri* ait été postérieure à l'époque où la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales (§ 149) exerçait encore son action, la sourde aurait pu être maintenue par analogie avec les formes où elle n'était pas initiale, comme *dakar(r)* ou *dakhar(r)*, etc. ; d'autre part, si dans *ekarri* ou *ekharri* l'adjonction du préfixe s'est produite à une époque où la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales pouvait encore faire sentir son action, il a suffi de cette adjonction pour que le *k* cessât ici d'être initial ; mais il n'est pas déraisonnable de supposer que dans le verbe qui signifie « faucher » l'adjonction définitive du préfixe *e* a pu être plus tardive ; en ce cas, il aurait pu y avoir un type primitif par *p* initial (tel que *\*pagi* ou *\*paki*), qui aurait -donné par la suite, d'une part, un type *\*epagi* ou *epaki* par adjonction du préfixe, et un autre type *\*bagi* ou *\*baki* par sonorisation de l'explosive initiale (1). De ces deux types il en serait résulté un troisième, *ebagi* ou *ebaki*, obtenu par contamination.

Le verbe qui signifie « faucher » présente d'ailleurs une difficulté particulière par l'alternance entre *g* et *k* dans sa terminaison. Peut-être le dualisme de formes que nous constatons pour la labiale de la seconde syllabe n'est-il qu'une conséquence de celui que nous constatons également pour la gutturale de la syllabe suivante (et sur lequel nous reviendrons au § 168). Quoi qu'il en soit, l'assourdissement ou la sonorisation qu'aura subie à un

---

à l'autre, d'autant que *l'r* n'a pas la même qualité dans les deux verbes ; (il est vrai que ceci n'est pas une preuve absolue, *l'r* étant à la fin du radical).

(1) Comparer ce que nous disons de l'alternance entre la sonore et la sourde dans les formes *gai*, *gei*, et *kai* et *ekhei* au § 169, II.

moment donné cette gutturale a pu réagir en certaines régions sur la qualité de la labiale antérieure, soit dans un sens assimilateur, soit dans un sens dissimilateur. (Cf. ce que nous disons des formes *aurdigi*, *aurdiki* et *aurthiki*, § 104).

Il n'est pas impossible non plus que dans les cas où nous rencontrons une alternance interne entre une sonore et une sourde, le phonème primitif ait été parfois une sonore suivie d'une aspiration ; par exemple, là où nous constatons une alternance interne entre *b* et *ph* ou *p*, le phonème primitif aurait pu être *\*bh*. Par la suite, il aurait pu évoluer de deux façons suivant les régions : dans les unes, il se serait réduit à *b* par simple chute de *l'h*, et dans les autres, le *b* se serait changé en *p* devant l'aspiration.

De toutes façons on remarquera que les alternances internes entre une explosive sonore et la sourde correspondante (abstraction faite, encore une fois, des cas de dualisme que nous avons déjà écartés plus haut comme ne faisant pas l'objet du présent paragraphe) se rencontrent à peu près exclusivement là où l'explosive qui donne lieu à alternance a pu, à une époque très ancienne, être initiale ou semi-initiale, c'est-à-dire lorsqu'elle appartient à un radical auquel un préfixe semble s'être adjoint par la suite (1), ou bien encore lorsqu'elle est la première lettre d'un suffixe qui a pu, pendant une période assez longue, conserver une certaine indi-

---

(1) Si la variante *ipide*, donnée par Pouvreau à la place de la forme lab. *ibide* = « gué » est exacte, nous aurons ici un nouvel exemple d'alternance interne entre *b* et *p*. Le type *ipide* pourrait être dû, à la rigueur, à une réaction analogique du bas-nav. *pidaia* = « voyage » ; mais peut-être faudrait-il voir dans cette alternance un nouvel exemple de celles qui paraissent s'expliquer par l'adjonction tardive d'un préfixe : celui-ci eût été le préfixe *i-* dont nous avons parlé au § 46.



vidualité propre, et par suite être traité comme un mot indépendant. Par conséquent, les cas d'alternance interne que nous étudions ne sont peut-être, au fond, que des cas un peu spéciaux de l'alternance initiale entre explosive sonore et explosive sourde, que nous étudierons plus loin. En ce qui concerne, notamment, certains suffixes qui paraissent avoir eu deux formes, l'une par une sonore initiale et l'autre par une sourde, comme c'est apparemment le cas pour le suffixe verbal *-de* ou *-te.*, caractéristique de troisième personne du pluriel, peut-être ce dualisme s'explique-t-il simplement par le fait qu'à l'origine on employait l'un ou l'autre type suivant qu'il s'accommodait mieux à la forme du thème auquel on l'accolait, mais peut-être aussi faut-il recourir à une autre explication : la forme primitive a pu être celle où l'initiale est sourde, et elle se sera conservée d'abord dans de nombreux cas où des raisons particulières justifiaient son maintien ; mais ailleurs la sourde aura subi la sonorisation générale des explosives initiales, parce que le suffixe était encore considéré comme un élément indépendant, formant un mot à lui seul. Plus tard, des réactions analogiques auront embrouillé les choses en étendant l'une ou l'autre des deux formes hors des cas où elle devait être employée primitivement.

Si même, enfin, aucune des hypothèses ci-dessus énoncées ne se trouvait juste, on pourrait remarquer que les nombreux cas d'alternance entre sonore et sourde auxquels ont donné lieu les réactions romanes qui sont venues rétablir des sourdes soit à l'initiale, soit après une liquide ou une nasale, alors que le jeu normal des lois phonétiques de la langue même avait, à un moment donné, produit des sonores à ces mêmes places, a pu finir par instaurer dans l'ensemble de la langue une sorte d'incertitude ou d'instabilité qui se serait, dans des cas exception-

nels, manifestée par des alternances internes sporadiques du genre de celles que nous venons de signaler.

§ 148. — Observations sur le groupe *ph*.

Un mot assez instructif au sujet de l'origine possible du groupe *ph* pourrait être le mot *aphex*, dérivé plus ou moins indirect du latin *abbas* (le haut-nav. et le guipuzc. ont une variante *apaiz*). Le *b* redoublé du latin a pu aboutir à *ph* de deux façons au moins : soit que le supplément d'énergie nécessité par le redoublement du *b* dans la prononciation primitive ait abouti à le faire suivre d'une aspiration (d'où un groupe *bbh* devenu plus tard *ph*, directement ou par l'intermédiaire d'un stade *bh* avec *b* non redoublé), soit que le premier *b*, se trouvant final de syllabe, fût devenu par là même une sourde à un moment donné ; dans ce second cas on aurait eu une série *apb-* > *aph-*, le second *b* s'étant ou résorbé directement, ou assimilé au *p* précédent pour donner, pendant une certaine période, un *p* redoublé.

En France, dans la transcription des noms propres basques, on a souvent négligé d'écrire l'aspiration, sans doute parce que l'on craignait que le groupe *ph* ne fût interprété comme équivalant à une *f* : de là des graphies telles que *Apestéguy* pour *Aphéz-téguy*. (Nous verrons plus tard que l'on a omis de même la notation de l'aspirée dans les groupes *kh*).— Dans certains noms propres comme *Appeceix*, nous trouvons un *p* redoublé, qui peut-être était destiné, à l'origine, à essayer de rendre, bien que d'une manière imparfaite, le phonème *ph*.

§ 149. — Sonorisation de l'explosive sourde *p* à l'initiale.

I. Exposé.

Par l'effet d'une loi à laquelle nous avons déjà fait allusion (§ 140), à un moment donné, les explosives sourdes initiales se sont transformées en leurs sonores correspondantes. C'est ce qu'établissent

clairement les mots d'emprunt latins de la couche la plus ancienne. Donnons en quelques exemples : *bilo* ou *bilho*, du lat. *pilus* ; *bake*, du lat. *pace* ; *bikhe*, du lat. *pice* ; *barka* ou *barkha*, du radical du lat. *parcere*; *bekhatu*; du lat. *peccatum* (1).

Il est donc certain qu'un grand nombre de *b* initiaux du basque actuel ont été des *p* à une époque ancienne. Bien entendu, il n'est pas permis de conclure de là que tous les *b* initiaux du basque proviennent d'un *p* : beaucoup, parmi eux, peuvent parfaitement être primitifs ; mais ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'une grande partie d'entre eux au moins sont le produit de la sonorisation d'un ancien *p* initial.

II. La loi de sonorisation des explosives sourdes initiales est depuis très longtemps une loi morte.

Seulement, la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales est depuis très longtemps une loi morte : elle l'était déjà alors que la loi de sonorisation des explosives sourdes après les consonnes *l*, *m*, *n*, dans les dialectes autres que le souletin, était encore une loi vivante, comme le montre l'exemple du mot *phondu* ou *phundu* (de l'esp.

---

(1) M'Uhlenbeck (*ibid.*, année 1910, pp. 90-91 ; pp. 69-70 du tirage à part.) indique la possibilité de l'hypothèse suivante : dans des formes telles que *bake*, *bikhe*, *bekhatu*, etc., la sonorisation de la consonne initiale serait due à une tendance en vertu de laquelle on aurait évité d'avoir deux syllabes de suite commençant par une explosive sourde. A notre avis il y a eu, à un moment donné, une loi générale d'après laquelle toute explosive sourde initiale alors existante est devenue sonore, sauf lorsque des influences particulières ont maintenu ou rétabli la sourde. En effet, l'hypothèse qui consiste à admettre que la sonorisation se serait exercée seulement lorsque la seconde syllabe commençait elle aussi par une explosive sourde nous paraît insuffisante pour rendre compte de sonorisations comme celles que nous rencontrons dans des formes telles que *bilo* ou *bilho*, du lat. *pilus*; *girstino*, du lat. *christianus* ou du roman *cristiano*; *dorre*, du roman *torre*; *gerezi*, du lat. *cerasia*, etc. — Cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 43, et SCHUCHARDT, *Museum*, août-sept, 1903, p. 402.

*punto*), entré dans la langue trop tard pour subir l'effet de la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales, puisque sa première lettre *p* ne s'est pas changée en *b*, mais assez tôt encore pour subir l'effet de la loi de sonorisation des explosives sourdes après *l*, *m*, *n*, puisque le groupe *nt* de l'esp. *punto* apparaîait ici transformé en un groupe *nd*.

Or, la loi qui a sonorisé les explosives sourdes après *l*, *m*, *n* dans la plupart des dialectes, était déjà morte au XVI<sup>e</sup> siècle au plus tard, puisque des formes comme *Jainkoa* et *huntan* apparaissent déjà dans les textes imprimés bas-navarrais ou labourdins de cette époque, comme le *Testamentu berria* (1) de Jean de Liçarrague (1571). Par suite, la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales était morte dès une époque plus ancienne encore.

III. La question  
du *p* initial.

Il ne semble pas qu'aucun mot d'une grande ancienneté en basque ait pu, en principe, échapper à la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales, celle-ci étant solidement établie par un grand nombre d'exemples. Nous reviendrons plus tard sur ce point à propos des gutturales et des dentales ; pour le moment nous nous contenterons de le traiter uniquement en ce qui concerne les labiales.

Aucun mot vraiment très ancien, disons-nous, n'a pu échapper à l'action de cette loi, que ce mot fût d'emprunt ou de pure souche basque. Par conséquent, aucun mot vraiment ancien en basque ne peut, dans l'état actuel de la langue, à moins qu'il n'ait été rajeuni, commencer par la lettre *p*, puisque celle-ci a dû, en cette position, se changer en *b* dès une époque déjà lointaine. Cependant, lorsque nous

---

(1) La forme *testamentu* elle-même est caractéristique à cet égard.

feuilletons un dictionnaire basque, nous voyons que les mots commençant actuellement par *p* forment un contingent assez considérable : dans le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue, par exemple, ils occupent plus de trente pages. Cette constatation n'infirme pas la valeur du principe que nous avons posé, car si on les examine attentivement, on verra que pour tous l'exception qu'ils constituent à première vue rentre dans l'une des catégories suivantes :

I. La labiale sourde n'est devenue initiale qu'à une époque relativement récente, par chute d'une voyelle ou d'un groupe initial précédent.

II. Le mot est purement basque, mais il est de nature onomatopéique ou interjective, ou bien (que le mot soit d'emprunt ou de pure souche basque) le désir d'intensifier l'expression ou de la rendre plus pittoresque a fait préférer la sourde à la sonore. Cette catégorie est fort nombreuse (1).

III. Le mot est purement basque, mais il n'a pour ainsi dire plus d'existence individuelle : il est presque toujours employé, comme suffixe, position où la labiale par laquelle il commence cesse d'être initiale de mot, ce qui explique son maintien comme sourde ; tel est le cas du suffixe *-pe*, variante de *-be*.

IV. Le mot qui constitue l'exception est un mot d'emprunt qui n'appartient pas aux couches les plus anciennes ; parmi les diverses catégories que nous énumérons, celle-ci est probablement la plus nombreuse. Peut-être convient-il d'y ranger quelques mots basques formés tardivement à l'aide d'un

---

(1) Comme exemple de cette préférence donnée à la sourde pour intensifier l'expression, on pourrait citer, apparemment, le verbe *piztu* ou *phiztu* = « allumer » ; il existe d'ailleurs en biscayen une variante *biztu*. (Cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 450, et SCHUCHARDT, *Zeitschr. f. rom. Philol.*, 1887, p. 489-490).

radical verbal qui, par ailleurs, ne se présente que précédé d'un préfixe quelconque.

V. Le mot a été emprunté très anciennement, et il a subi la sonorisation de la sourde initiale ; mais à côté de la forme sonorisée, une influence romane ultérieure a fait rétablir un autre type avec sourde initiale, par exemple *pake* et *pike*, usités en certains endroits à la place des formes normales et régulières *bake* ou *bakhe* et *bike* ou *bikhe*. (Le maintien du *c* latin sous la forme *k* montre que les mots dont il s'agit ont été empruntés dès une très haute antiquité). Il a même dû arriver souvent que pour certains mots la forme régulière avec sonore ait disparu complètement devant l'invasion (facilitée par l'analogie du roman) de la forme à sourde initiale ; il a pu arriver parfois encore que dans des vocables purement basques la sourde ait pris naissance de la même façon, par suite d'une fausse analogie avec un mot roman.

VI. Le fait que pour de nombreux mots d'emprunt il y a eu, comme nous venons de le dire, concurrence entre un type à sonore initiale et un type à sourde initiale (ce dernier plus conforme au roman), a dû avoir pour conséquence de créer une série analogue de deux types là même où le roman comportait une sonore initiale ; et ici encore la forme avec sourde a pu prévaloir, par analogie avec les cas auxquels il est fait allusion dans l'alinéa précédent ; ainsi, sans doute, doivent s'expliquer des formes telles que le bas-navarrais *phonet* = « béret », du roman *bonnet* ; *purru* = « ânon » (bas-nav. de Saint-Jean-Pied-de-Port), de l'espagnol *burro* ; peut-être est-il même arrivé parfois qu'une fausse analogie avec un mot roman, même commençant par une sonore, ait pu amener la création, pour un mot purement basque, d'un type à sourde initiale.

Dans le souletin *phiper(r)* = « piment » (du lat. *piper*), qui correspond à *biper(r)* ou *bipher(r)*, généralement usités dans les autres dialectes, le rétablissement du *p* initial rentre évidemment soit dans le cinquième, soit dans le sixième des cas ci-dessus énumérés; dans le 5<sup>e</sup> s'il y a eu pour ce rétablissement une influence romane directe, et dans le 6<sup>e</sup> s'il est simplement l'effet de la généralisation analogique à laquelle s'applique ce 6<sup>e</sup> cas.

Encore une fois, si l'on examine attentivement tous les mots que donne le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue à l'article *p*, on verra qu'ils rentrent dans l'une des six catégories ci-dessus. Donnons quelques exemples, parmi lesquels certains porteront précisément sur des mots qui, à première vue, pourraient paraître des plus difficiles à expliquer (1).

*Padu.* — Désert ou lande.

*Padura.* — Varenne.

*Pagauso* ou *paguso.* — Pigeon ramier.

*Phaile.* — Faucheur.

*Paisatü.* — Tromper les enfants.

*Paitar.* — Eau-de-vie ou autre liqueur forte.

*Paitela.* — Gros crabe.

*Pakaiñeria.* — Fléau de batteur en grange.

*Pakaka.* — Lutte d'hommes.

*Pakant.* — Seul, sans compagnon — impair.

*Pakin.* — Coutelas.

*Pako.* — Sombre (en parlant d'un lieu).

*Paolo.* — Rougeole.

*Palsa.* — Flaque d'eau.

*Papao.* — Croquemitaine.

---

(1) Sur les mots commençant par *p*, voir une très savante étude de Schuchardt, *Romano-baskisches*, Zeitschr. f. rom. Philol., 1887, p. 474-512.

*Par* (1). — Caprice, obstination — face, front.

*Parta*. — Bourbier, marécage.

*Patz*. — Lente.

*Pedoi* (2). — Sorte de serpe ou de coutelas.

*Pelo*. — Sabot des animaux de l'espèce chevaline,

*Phesi*. — Tempête.

*Popil*. — Etui pour la pierre à aiguiser du faucheur.

*Poto*. — Idem.

*Putiña*. — Interjection qui sert à appeler les poules.

*Put̃se*. — Interjection servant à appeler l'âne.

*Put̃siko*. — Interjection servant à appeler l'ânon.

*Pidaia* ou *piaia*. — Voyage.

Les deux premiers mots de cette liste sont probablement apparentés l'un à l'autre. Il ne serait pas impossible qu'ils le fussent également avec le lat. *vadum*, où le *v* aurait donné en basque un *b* ; plus tard, un dualisme de formes du genre de ceux que nous avons signalés ci-dessus au numéro VI aurait pris naissance, et le triomphe du *p* aurait pu être favorisé par l'analogie de formes romanes dérivées du latin *palus* = « marais ».

Quant au mot *phaile* = « faucheur », il rentre dans l'exception prévue ci-dessus au numéro I : c'est une syncope pour *ephaile* ; on trouve de même en certaines régions *phurdi* pour *iphurdi* = « derrière », et *purdiko* pour *iphurdiko*.

---

(1) Ce mot a été étudié par Schuchardt, sous la forme *parra*, Zeitschr. f. rom. Philol., 1887, p. 502.

(2) Schuchardt, *ibid.*, p. 481, avec beaucoup de vraisemblance, rattache *pedoi* à une forme romane telle que l'esp. *podón* ; nous ajouterons, pour notre part, que le changement du premier *o* en *e* paraît dû à une dissimilation : cf. *pherdo* = « refrain », que Schuchardt, *ibid.*, p. 496, explique très heureusement par le franç. mérid. *bordó* = « vers ». — Sur les rapports de *pedoi* (dont il existe une variante *bedoi*, usitée à Briscous) avec le béarnais *bedoi*, voir A. THOMAS, *Ess. de phil. franç.*, p. 122, et SCHUCHARDT, *Bask. u. Rom.*, p. 17.



Pour le mot *paisatü*, qui veut dire « tromper les enfants » (bas-nav. de Mixe), on pourrait supposer, à première vue, qu'il doit son origine à quelque dérivé du grec *παῖς*, tel que le français *page* (si du moins l'étymologie de *page* par le grec *παίδιον* est exacte) ; mais il n'est probablement qu'un emprunt à une forme romane équivalente au verbe français *baiser* pris vulgairement dans le sens d'« attraper », « duper » ou « ennuyer » ; et le *b* initial aura été assourdi en vertu de la fausse analogie qui fait l'objet du VI<sup>e</sup> cas mentionné plus haut.

De même, *paitela* a, dans sa terminaison au moins, un aspect roman.

Le mot *pakaiïeria*, qui désigne le « fléau », pourrait bien être tout simplement, un dérivé assez récent de l'esp. *paja*, avec le son moderne du *j* castillan rendu par un *k*, ce dont nous avons déjà signalé des exemples. (§ 55) ; ce qui rend cette hypothèse encore plus vraisemblable, c'est que, d'après M<sup>r</sup> Azkue, ce mot serait usité dans le bas-navarrais de Bardos, où précisément le son du *j* castillan n'existe pas.

Quant au mot *pakant*, sa terminaison atteste une origine gasconne ou béarnaise, et il ne faut voir en lui qu'un exemple de la substitution de *p* à *b* signalée plus haut sous le numéro VI ; *pakant* n'est qu'une variante de *bakant*, conservé en souletin et, dans certaines régions de la Basse-Navarre, et celui-ci représente un original roman *vacant*.

*Parta* n'est évidemment que le mot *barthe*, si connu dans le midi et le sud-ouest de la France, et notamment à Bayonne, où il existe une association appelée *Syndicat des barthes de l'Adour*.

Quant à *pakin* = « coutelas », il est impossible de ne pas reconnaître en lui le mot *faca*, qui a le même sens en espagnol populaire.

Dans *phesi* = « tempête », la sourde initiale est peut-être due à ce désir d'intensifier l'expression auquel nous avons fait allusion plus haut.

De *popil* nous parlerons plus spécialement au § 154 ; dès maintenant nous pouvons remarquer que la nature de sa voyelle initiale a dû être déterminée en partie par le désir de produire un redoublement, et par suite ce mot rentre dans la II<sup>e</sup> des catégories énumérées plus haut.

La forme *papao*, usitée en Biscaye pour désigner « croquemitaine », doit s'expliquer par le désir d'intensifier l'expression, et elle est d'autant plus typique que la labiale initiale n'est pas ici la seule à subir l'assourdissement : la seconde labiale a partagé le sort de la première : il paraît difficile, en effet, de ne pas rapprocher le bisc. *papao* d'une forme *babau* employée en souletin avec le même sens ; or, *babau* n'est qu'une prononciation plus enfantine de *barbau*, avec suppression de *l'r* pour mieux imiter le langage des petits enfants, qui ont de la peine à prononcer cette lettre. *Barbau*, à son tour, représente en réalité une forme plus pleine *barbaro*, dans laquelle *l'r* intervocalique a été amuïe, comme cela est normal en souletin (1). Voici donc comment on peut interpréter le biscayen *papao* : un primitif *barbaro* est devenu *babao* ou *babau*, grâce à la suppression des *r* destinée à imiter le langage enfantin ; mais le désir d'intensifier l'expression (2), bien naturel ici, puisqu'il s'agit d'un

---

(1) La forme pleine *barbaro* s'entend encore souvent à Sainte-Engrâce, au moins en prononciation emphatique. A défaut de cette preuve directe, son existence serait attestée par le diminutif *barbañõ*, où *l'r* est intentionnellement changée eu *ñ*, conformément aux lois ordinaires qui président à la formation des diminutifs et au langage enfantin ; (voir plus loin § 210).

(2) Sur le désir d'intensifier l'expression en général, voir ce que nous disons au § 169, II. Un exemple curieux de *p* initial

mot destiné à effrayer les petits enfants, a fait changer les sonores en sourdes, d'où une forme *papao* ou *papau* (1).

Dans les mots *putiña*, interjection servant à appeler les poules (soul.), *putsē*, interjection servant à appeler l'âne (bas-nav. de Salazar) et *putsiko*, interjection servant à appeler l'ânon (bas-nav. de Salazar), il n'est pas nécessaire, pour expliquer leur sourde initiale, de faire intervenir leur qualité d'interjections : tous les trois sont sans doute d'introduction tardive : en tout cas, ce sont évidemment des dérivés de formes béarnaises ou gasconnes *poutch*, *pout̃* ou *pout*, qui sont elles-mêmes des représentants normaux du lat. *pullus*.

*Pidaia* ou *piaia*, déjà mentionné au § 101, est un emprunt au gascon *viadye* ou *biadye*; mais on peut faire à son sujet une constatation curieuse ; la forme *pidaiia* a d'abord subi l'influence analogique du mot *bide* = « chemin » (2), auquel elle doit vraisemblable-

---

destiné à produire cet effet nous est fourni par celui des formes *putiko* et *potiko*, déjà signalées p, 294, n.

(1) Si l'on n'admettait point notre identification du biscayen *papao* avec les formes de la série souletine *barbaro*, *barbao*, *barbau*, *babao*, *babau*, il n'en conviendrait pas moins d'établir, comme nous le suggère M'Ernault, un rapprochement entre *papao* et toute une série de formes à signification analogue, usitées en diverses langues ; nous citerons seulement, à titre d'exemples, le moyen breton *barbow* et le serbe *baw-baw* (dont la diphthongue est, paraît-il, phonétiquement anormale). A l'exception d'une forme *Papô*, qui est donnée comme l'un des noms du diable dans le dialecte de Téramo (cf. *Mélusine*, VI, 30), il semble que toutes les formes auxquelles nous faisons allusion présentent des labiales sonores, ce qui, en tout état de cause, paraît confirmer notre explication des sourdes de *papao*. M'Ernault se demande s'il ne conviendrait pas de rapprocher également du mot que nous étudions l'angl. *bugbear*; (cf. l'esp. *bu*).

(2) Schuchardt est de cet avis; (*Zeitschr. f. rom. Philol.*, 1887, p. 499).

ment son *d* épenthétique ; mais cette analogie a été perdue de vue par la suite, et le *b* initial de cette forme s'est assourdi plus tard, soit peut-être sous l'empire d'une fausse analogie avec le français *piéd* ou l'un de ses équivalents romans, soit tout simplement en vertu de la fausse généralisation analogique signalée plus haut sous le n° VI.

On voit que, de proche en proche, on arrive à éliminer de la liste ci-dessus presque tous les mots, même ceux qui paraissent les plus irréductibles, à première vue. Il est vraisemblable que les deux ou trois qui resteraient à expliquer sur cette liste n'offriraient pas eux non plus de difficultés si nous étions mieux informés sur le roman ancien des régions qui avoisinent le pays basque.

Aux observations qui précèdent, nous ajouterons encore les considérations suivantes :

Dans les cas d'alternance entre une sonore et une sourde à l'initiale dans les mots d'emprunt (par exemple, en ce qui concerne les labiales, entre *b*, d'une part, et *ph* ou *p* d'autre part), il n'est pas impossible que pour quelques mots l'existence des doublets soit due à la cause suivante: ils ont pu entrer dans la langue à l'époque où la loi de sonorisation commençait à ne plus être vivante ; dès lors il a suffi qu'ils se soient introduits dans une région un peu plus tôt que dans une autre pour qu'ils aient subi la sonorisation dans la première seulement (1).

---

(1) A première vue, on pourrait être tenté de voir un exemple de fait de cette sorte, concernant, il est vrai, au lieu du *p* initial, le *k* initial (mais peu importe puisque ces deux sons ont subi des traitements parallèles), dans l'existence de la variante *keriza* à côté de la forme *gerezi* = « cerise » : il faut bien, dira-t-on, que la forme *keriza* soit très ancienne, puisque le *c* latin y apparaît conservé avec sa valeur primitive de *k*, et

D'autre part; là où sous une influence romane ou analogique un type à sourde initiale a pris naissance à côté d'un type plus régulier à sonore initiale, peut-être cette dualité de formes n'aurait-elle pu se produire pour un mot extrêmement usité, tel que *bortha* = « porte », par exemple, car alors la nouvelle forme avec sourde eût paru trop choquante, mais l'influence romane ou analogique pouvait s'exercer sans inconvénient lorsqu'il s'agissait d'un de ces mots qui, bien qu'assez usités, ne sont pas néanmoins de ceux qu'on emploie à chaque instant.

§ 150. — La sourde est seule admise, à l'initiale, dans certaines combinaisons.

Nous avons déjà signalé incidemment que le *b* initial peut devenir (ou redevenir) *p* lorsqu'il est immédiatement précédé de certaines consonnes.

Ainsi les particules *ba* = « si » et *bait* ou *beit* = « parce que » (1) deviennent (ou redeviennent) respectivement *pa* et *pait* ou *peit* lorsqu'elles sont précédées de la négation ; alors qu'on dit, par exemple, *ba-da* = « s'il est », *beita* = « parce qu'il est », on dit au contraire *ezpa-da* = « s'il n'est pas », *ezpeita* = « parce qu'il n'est pas ».

Sans doute, il est difficile de dire s'il s'agit ici de la transformation d'une sonore initiale primitive *b* en la sourde correspondante *p* sous l'influence de la sourde précédente *z*, ou, au contraire, du maintien exceptionnel d'une sourde initiale primitive *p* favorisé par la même cause. En l'absence de tout élément permettant de trancher la question, la seconde hypothèse n'est pas moins vraisemblable que la première.

Nous trouvons encore ce changement de *b* en *p*

---

non pas transformé en sifflante. Mais la véritable explication de *keriza* est autre, et nous l'indiquerons plus loin.

(1) A vrai dire, cette dernière correspond assez-bien, dans son usage, à l'esp. *que* pris dans le sens de *porque*.

(ou ce maintien d'un *p* primitif) dans le même mot *pa = ba* après la négation dans la particule '*zpa* (pour *ezpa*), que l'on emploie parfois pour joindre ensemble deux noms de nombre : on dit par exemple *bizpahirur* = « deux ou trois » ; peu importe, au point de vue qui nous occupe, le fait de savoir s'il faut interpréter, avec M' Azkue, l'élément '*zpa* comme une contraction de *ezpada* = « si ce n'est », ou simplement comme une forme élidée pour *ezpa* = « sinon », l'élément verbal *da* = « il est » étant cette fois sous-entendu, opinion fort plausible ; dans l'une et l'autre hypothèse, il est certain que le *z* représente le mot *ez*, et que le *p* suivant représente le *b* de la particule *ba* = « si ».

Le *b* initial peut également devenir ou redevenir *p* lorsque le mot précédent se termine par l'une des explosives sourdes *k* ou *t*. Par exemple, dans la phrase suivante, le *b* initial du mot *bezala* = « comme » deviendra *p* (ou le redeviendra) parce qu'il est précédé d'un *k* ; et bien que celui-ci s'amuisse lui-même alors dans la prononciation de la plupart des Basques, son effet sur la labiale initiale suivante n'en reste pas moins acquis :

*nik pezala egizu* = « faites comme moi ».

De même, dans l'expression bas-navarraise *kanihet pat* = « un couteau », le *b* initial de *bat* = « un » devient *p* (ou le redevient) parce qu'il est immédiatement précédé du *t* final de *kanibet*, bien que ce *t* lui-même s'amuisse alors d'ordinaire dans l'état actuel de la prononciation : on prononcera en effet *kanibe-pat* ou même *kanīpat*, par suite de l'amuisement du *b*, intervocalique. — Autres exemples : dans l'expression souletine *godalet-pat* = « un verre », le *p* s'explique comme dans l'exemple précédent, et le fait que le *t* de *godalet* est alors muet actuellement n'empêche pas la labiale initiale de *bat* d'être

sourde ; de même encore, l'expression souletine qui signifie « un quart » se prononce *kar' pat* et non pas *kart bat* ou *kar bat* ; le *t* du mot *kart*, bien qu'amuï, impose ici la labiale sourde.

De même, enfin, l'expression *ba-dakit*, *bai* sera prononcée par beaucoup de Basques *ba-daki' pai* : ici encore, bien que le *t* lui-même s'amuïsse actuellement, il a pour effet de faire prononcer sourde la labiale suivante.

Nous aurons l'occasion de faire, à propos des gutturales et des dentales, des remarques toutes parallèles à celle ; que nous venons d'exposer à propos des labiales (1).

Il est curieux de constater qu'en basque, dans les groupes formés de deux consonnes appartenant l'une et l'autre à des catégories de sons pour les quelles il existe des types sonores et des types sourds, c'est la première des deux consonnes qui régit la qualité de la seconde ; lorsque la première est sourde, la seconde le sera donc aussi en général ; en grec et en latin, c'est au contraire la première consonne qui s'accommode à la seconde : le fait, en ce qui concerne le grec, est bien connu, et en latin les exemples abondent : *tectum*, de la racine *teg* ; *tactus*, de la racine *tay* ; *lapsus*, de la racine *lab*, etc. Dans les langues romanes, c'est d'ordinaire également la première des deux consonnes qui adopte la qualité de la seconde, malgré quelques rares exceptions, comme celle qui concerne le traitement de certains groupes *ch + v* dans la prononciation française courante : on sait en effet que chez

---

(1) Pour des raisons identiques à celles que nous exposons au dernier alinéa du § 165, VII, il serait à souhaiter que l'on ne dédaignât pas de noter, dans les graphies, les cas où dans ces diverses combinaisons on prononce en réalité par la sourde et non par la sonore.

les Français des régions franciennes lorsque, dans les mots *cheval*, *cheveu* et *cheville* l'e devient muet, ce n'est pas le *ch* qui se sonorise en *j* devant le *v* suivant, mais le *v* qui s'assourdit en *f* pour s'adapter à la valeur sourde du *ch* qui le précède, et l'on dit par exemple un *chfal*, un *chfeu*, la *chfille*, et non pas un *jval*, un *jveu*, la *jville* (1). Mais, encore une fois, ce genre de traitement est exceptionnel en français, et il est probablement dû ici à ce que, le *ch* prenant un relief particulier du fait qu'il est initial, on aura préféré instinctivement le maintenir intact et altérer plutôt le phonème interne, qui est moins en vue.

Si les groupes de cette sorte reçoivent en basque un traitement opposé à celui qu'ils reçoivent d'ordinaire en grec, en latin et dans les langues romanes, cela peut être dû, évidemment, à une différence foncière, qui aurait existé à un moment donné (ou existerait encore), sur ce point particulier, entre les tendances phonétiques naturelles des Basques et celles des autres peuples de l'Europe occidentale. Cependant il n'est pas interdit de chercher à cette anomalie une explication, et voici celle que (sous toutes réserves) nous proposerons :

Comme nous l'exposons ailleurs, il semble qu'à un moment donné les explosives sourdes initiales alors existantes se sont sonorisées en basque. On conçoit cependant qu'à l'époque même où cette sonorisation a commencé de se produire les sourdes aient pu se maintenir traditionnellement lorsqu'elles

---

(1) Un autre exemple d'adaptation de la seconde consonne à la première nous est fourni par la deuxième *s* du français *subsister*, qui est sonore, peut-être par dissimilation euphonique. Au contraire, remarque M'Ernault, l'*s* reste sourde dans le français *observer*, tandis qu'elle est sonorisée dans l'anglais *observe*.



étaient précédées d'une autre consonne également sourde: Un même mot avait alors deux types : l'un commençant par une consonne sonore (et ce type tendait à devenir la forme normale), l'autre commençant par la sourde correspondante (et c'était le type primitif), encore employé toutes les fois que le mot précédent finissait par une consonne sourde. Dès lors, par fausse généralisation analogique, une dualité toute semblable de types a pu prendre naissance pour les mots même où la sonore initiale était primitive, et on les aura dotés d'une forme nouvelle commençant par la sourde correspondante, et destinée à être employée lorsque le mot précédent avait une terminaison sourde.

Généralisant plus encore, on aura étendu à tout l'ensemble de la langue et notamment aux suffixes la proscription de la sonore et son remplacement par la sourde après certaines consonnes : c'est ainsi, par exemple, qu'un suffixe dont la forme normale paraît être *-ba* (car nous le trouvons dans les mots *osaba*, *illoba* et *arriba*) se présente sous la forme *-pa* dans *ahizpa*.

§ 151. — Chutes  
hypothétiques  
de labiales  
initiales  
prévocaliques.

Il semble que dans certaines formes un *b*, initial ait disparu : tel serait le cas dans le mot, déjà cité plus haut (§ 118), *uzterina* = « croupière » (dans Salaberry) ou *üztari?* (soul.) ; il est probable, en effet, que nous avons affaire à un dérivé de *buztan* = « queue », et cette conjecture est corroborée par un type *buztarin*, que donne Sylvain Pouvreau. Le même rapport existerait entre *uztari* = « joug », usité dans la plupart des dialectes, sauf le bisc., et la variante *buztarri*, employée dans le domaine du bisc. commun et dans quelques autres régions.

Suivant une judicieuse remarque de M<sup>r</sup> Uhlenbeck (*ibid.*, année 1910, p. 92 ; p. 71 du tirage à part), les chutes de *b* initial ne se seraient guère produites

que devant les voyelles *o* et *u* ; et ceci n'est pas surprenant, car c'est avec ces deux voyelles, et surtout avec *l'u*, que le *b* a le plus d'affinité et peut par conséquent se fondre le plus facilement.

L'exemple le plus connu d'une chute de *b* initial paraissant assurée nous est fourni par *urki?* = « bou-leau » (forme commune), dont il a dû exister, comme nous l'avons noté ailleurs, une variante *urku* (§ 27, II) ; le mot est sans doute apparenté à la racine de l'allemand *Birke*, et des types par *b* initial se sont conservés en basque même, dans une forme bas-nav. *burkhi* et la variante soul. *bürkhi*.

Allant plus loin, on a supposé que la forme commune on = « bon » soul. *hun*) pourrait être un emprunt à un dérivé roman du lat. *bonus*, avec chute du *b* initial ; (UHLENBECK, *ibid.*).

On a pensé de même que *ōlo* = « poule » (soul.), *oilo* (haut-nav., bisc., bas-nav., lab.) ou *oiōlo* (forme commune) pourrait être un très ancien emprunt à l'esp. *pollo* ; (UHLENBECK, *ibid.*, p. 90 ; p. 69 du tirage à part). Dans ce cas, ajouterons-nous, on pourrait supposer, à la rigueur, que le *p* initial de la forme espagnole aurait été rendu d'abord par un *ph*, réduit plus tard à une aspiration, qui eût elle-même disparu par la suite ; mais une autre explication serait plus vraisemblable : le *p* se serait d'abord sonorisé en *b*, et celui-ci se serait amuï par la suite.

M<sup>r</sup>Uhlenbeck se demande également s'il ne faut pas rapprocher l'élément *ant̃s* que nous trouvons dans le nom de poisson *ant̃sarrain*, de l'esp. *pancho* (nom d'un poisson souvent cité par Pereda), et s'il ne conviendrait pas d'identifier *otso* = « loup » avec le labourdin *potzo* = « grand chien ».

§ 152. — Le  
basque n'admet  
pas le *p* final.

En basque, le *p* ne peut jamais être final, alors qu'au contraire les deux autres explosives sourdes, c'est-à-dire *k* et *t*, le sont fréquemment. A ce point de vue, on peut dire que le basque occupe une position intermédiaire entre celle du castillan ancien d'une part, et celle du français méridional et du vieux français d'autre part. On sait en effet que le castillan primitif semble avoir toujours rejeté, à la finale, tant la labiale sourde *p* (1) que la gutturale sourde *c* : s'il paraît avoir admis, pendant une certaine période, la dentale sourde *t*, bien vite sa tendance à rejeter toute explosive finale s'est affirmée plus fortement, et le *t* final lui-même, qu'il tolérait d'abord, a dû ou s'amuir ou se transformer

---

(1) L'ancienne forme castillane *quiçab* (sans doute prononcée *quiçap*) ne saurait infirmer ce que nous disons de la répugnance du castillan primitif pour le *p* final. Il nous paraît bien probable en effet que *quiçab* était en réalité un emprunt direct au français méridional (ou au catalan) *qui sap* (écrit indifféremment *qui sap* ou *qui sab*). Deux particularités nous engagent à le croire : la première est la présence du *ç* à la place de *l's* sourde que l'on attendrait, anomalie plus facile à expliquer dans un mot d'emprunt que dans un mot de pure souche castillane ; (il a suffi que *l's* du français méridional n'eût pas exactement le même timbre que *l's* du castillan pour que celui-ci l'ait rendue par le *ç*) ; la seconde est la dualité de formes auxquelles ce mot a abouti par la suite, puisque le castillan moderne dit *quizá* ou *quizás*. La première de ces deux formes s'explique facilement par simple chute du *b* ou *p* final, mais la seconde, où la labiale finale est devenue une *s*, traitement tout à fait extraordinaire, semble indiquer que pour beaucoup d'Espagnols le phonème final de ce mot paraissait anormal et qu'ils ne savaient pas au juste quelle valeur exacte ils devaient lui donner : l'existence même des deux doublets est un indice de l'embarras où l'on se trouvait à cet égard. — D'autre part, le fait qu'un mot ayant cette signification ait pu être emprunté à une langue ou à un dialecte étranger ne doit pas nous étonner : ne voyons-nous pas nos écrivains français, et surtout nos journalistes, employer assez fréquemment des expressions étrangères de même sens, comme l'espagnol « *¿ Quién sabe ?* » et surtout l'italien « *Chi lo sa?* »

en une continue (1), de sorte que, normalement, la prononciation du castillan moderne répugne absolument à tout son explosif à la finale.

Le basque, au contraire, admet à la finale non seulement la dentale sourde *t*, mais encore la gutturale sourde *k*; en cela il ressemble à son voisin lé français méridional. Mais, à l'inverse de celui-ci, il ne va pas jusqu'à admettre en outre la labiale *p* en position finale.

§ 153. — Le  
basque rejette  
les explosives  
sonores finales,  
et notamment  
le *b*.

Si le basque n'admet pas le *p* final, il admet bien moins encore le *b* final (2), car il ne tolère jamais à la fin des mots les explosives sonores. Nous verrons même ultérieurement qu'il a assourdi en *t* certains *d* primitifs à la fin d'un bon nombre de formes verbales. En tout ceci, sa pratique est absolument conforme à celle du français méridional tant ancien que moderne et du vieux français. Le castillan lui-même semble avoir, dès une époque

---

(1) Comme on le sait, le castillan ancien admettait le *t* final, qu'il transcrivait aussi par la graphie *d*, vestige d'un état plus primitif de la langue. Mais on sait que ce *t* ou *d* final, chez un très grand nombre d'Espagnols, est depuis longtemps devenu muet, et que chez d'autres il a pris le son *continu* du *z* castillan, usage qui est attesté dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle au moins; la prononciation correcte admet bien, sous certaines conditions, un son de *d* final, mais elle l'atténue presque toujours très fortement.

(2) Le fait que certaines régions prononcent *gabon* pour *gau-on* ne saurait infirmer ce que nous disons de la répugnance du basque pour le *b* final. Tout d'abord, il y aurait lieu de vérifier (ce que les circonstances ne nous ont pas permis de faire par nous-même) si le *b* de cette espèce est bien un *b* ordinaire, nettement explosif, ou s'il ne s'infléchit pas plus ou moins sensiblement vers le son *continu* du *v* français ou italien. D'autre part, à supposer même que le *b* reste nettement explosif, le fait que les deux éléments *gab* et *on* constituent ici une seule expression a pu les faire considérer comme formant un mot composé ou même un seul mot simple, dans lequel le *b* ne saurait être traité comme une lettre finale.

très ancienne, répugné également aux *explosives* sonores finales.

§ 154. — Alternance  
entre *p* et *k*.

Dans le mot *popil* (bas-nav. d'Irissarry), qui désigne un étui servant aux faucheurs à mettre leur pierre à aiguiser, il faut sans doute reconnaître un équivalent étymologique du français *coffin* ou *couffin* (latin *cophanus*), employé en certains endroits dans le même sens ; (à Rouen, *coffin* désigne les cornets de papier appelés en espagnol *cucuruchos*). Ici la consonne initiale, de gutturale qu'elle était, est devenue labiale, probablement sous une influence analogique exercée par le *p* de la syllabe suivante et tendant à produire un redoublement.

Nous étudierons plus loin (§ 174) un autre exemple de permutation entre *p* et *k* dans lequel, bien que l'antériorité de la gutturale sur la labiale soit assez probable, elle ne paraît pas aussi certaine que dans le précédent.

§ 155. — Alternances  
entre *p* et *t*.

Les alternances entre *p* et *t* sont fort rares ; M<sup>r</sup> Uhlenbeck n'en mentionne que quatre, réelles ou apparentes (*ibid.*, année 1910, p. 89 ; p. 68 du tirage à part) : dans l'alternance entre *aipatu* = « mentionner » (haut-nav., guipuzc.) ou *aiphatu* (dial. basques français) et *aitatu* (bisc. commun et quelques variétés guipuzc. ou haut-nav.), le *p* est sans doute primitif, car ce verbe doit être un dérivé du mot *aipu* (haut-nav., guipuzc.) ou *aiphu* (dial. basques français) = « renommée ».

Au contraire, dans l'alternance entre *sepha* = « colère », « acharnement » ou « obstination » (Oihénart, Haraneder et Duvoisin) et *seta* (haut-nav. du Baztan, bisc. d'Arratia, de Marquina, d'Oñate, lab. d'Ainhoa, roncalais), le *t* paraît primitif, car le mot n'est sans doute qu'un emprunt au latin *secta*. (SCHUCHARDT, *Museum*, août-septembre 1903, p. 399).

Dans l'alternance entre *aizpa* ou *ahizpa* (formes communes) = « sœur » (d'une femme) et *aizta* (bisc. commun), il est possible que nous ayons affaire à une permutation pure et simple, comme M<sup>r</sup> Uhlenbeck semble le laisser entendre, mais il ne nous paraît pas impossible non plus que cette dualité de formes soit due à une différence de suffixe.

Enfin, dans l'alternance entre les formes *tso<sup>ten</sup>* (bisc. d'Arratia et d'Orozco), *tso<sup>tin</sup>* (plusieurs variétés bisc.), *zot<sup>in</sup>* (haut-nav. d'Araquil, bisc., bas-nav. de Salazar, guipuzc.), *ṣot<sup>in</sup>* (bas-nav. de Mixe, de Hasparren et de Salazar, roncalais), *ṣo<sup>then</sup>* (soul. commun), d'une part, et *tṣop<sup>in</sup>* (haut-nav. du Baztan, lab., guipuzc. d'Echarri-Aranaz), *zop<sup>in</sup>* (haut-nav. du Baztan et d'Oyarzun, guipuzc. de Berastegui), *ṣop<sup>in</sup>* (haut-nav. du Baztan, lab. d'Ainhoa et de Saint-Pée) = « hoquet », d'autre part, la substitution d'une explosive à une autre pourrait bien être due à une raison sémantique, c'est-à-dire à un désir de rendre le mot plus expressif ; dans ce cas, le *t* pourrait bien être primitif et le *p* plus récent (1).

A ces alternances, nous ajouterons, pour notre part, celle que présentent les mots *phorrokatu* et *thorroka* (voir plus loin, § 192, V), et celle que présenterait l'initiale de la seconde syllabe dans les formes *dorpe* (bas-nav.) = « brusque » ou *thorpe* (soul.) = « brusque » ou « lourdaud », d'une part, et *tholde* (bas-nav. ?) ou *toldo* (mixain) = « grossier » ou « sot », d'autre part, si du moins ces deux dernières formes devaient être identifiées aux deux

---

(1) Schuchardt rapproche ces formes de divers mots analogues se rencontrant en d'autres langues, et dont la plupart présentent non pas un *t*, mais un *k* ou un *p*. (*Museum*, août-septembre 1903, p. 396).

premières, ce qui n'est pas certain. *Dorpe* et sa variante *thorpe* sont un emprunt évident à l'esp. *torpe*. Mais la forme *toldo* pourrait bien être tout simplement un emprunt à l'esp. *tonto*, assez ancien déjà pour que la seconde dentale ait pu subir la sonorisation qui a été normale à un moment donné après les consonnes *n* ou *l*. Dans ce cas, la forme *tholde*, si elle existe vraiment, pourrait s'expliquer à la rigueur par une sorte de contamination entre *dorpe* et *toldo*, ou, plus simplement encore, par une de ces permutations entre terminaisons, qui se conçoivent facilement dans les mots d'emprunt.

## CHAPITRE IX

# LES GUTTURALES

---

§ 156. — Génér-  
ralités.

Le basque connaît une gutturale sonore *g* et une gutturale sourde *k* (1). Cette dernière est souvent suivie d'une *h* dans les dialectes qui comportent

---

(1) Dans la transcription traditionnelle des noms propres basques, le son *k* est représenté tantôt par *c*, tantôt par *qu*. De même qu'on trouve parfois dans les noms de famille français méridionaux la graphie *k*, par exemple dans *Lakanal* ou dans le nom gascon *Kancellary*, on la trouve exceptionnellement dans le nom basque *Bourbaki*; mais cet exemple est peut-être unique; (la graphie *Azkue* pour *Ascue* est, paraît-il, toute récente). — Les graphies des noms propres ne font que conserver l'ancien usage basque, qui était le suivant : transcription par *c* devant *a*, *o*, *u*; par *qu* devant *e*, *i*; par *c* (ou quelquefois *q*) à la fin des mots ; par *k* (ou quelquefois *q*) devant *h* : comme on le voit, ces graphies étaient basées sur l'usage castillan, gascon et français. — L'idéal serait peut-être d'adopter pour transcrire cette lettre un signe spécial ç, qui aurait deux avantages : d'une part, il rappellerait à la fois les signes *c* et *q* employés avec la même valeur dans les langues romanes. Ainsi les mots d'emprunt conserveraient à peu près, en passant en basque, la physionomie qu'ils avaient en roman, ce qui les rendrait plus aisément reconnaissables ; et les noms propres basques auraient presque le même aspect dans leur langue d'origine que dans leurs transcriptions romanes. D'autre part, les permutations entre *y* et *k* étant courantes en basque, il y aurait intérêt à ce que le signe destiné à représenter le *k* eût pour l'œil une grande ressemblance avec celui du *y*, pour conserver aux variantes d'un même mot des aspects presque semblables : le signe dont nous proposons l'emploi réaliserait cette condition. L'adoption de ce caractère n'entraînerait pour les imprimeries aucune dépense appréciable : il suffirait pour l'obtenir de donner quelques coups de lime sur « l'œil » du caractère *q* ordinaire ; et le temps employé à ce travail ne représenterait pas une dépense aussi élevée que ne l'est, l'acquisition des *k* supplémentaires dont nos imprimeries françaises et espagnoles sont obligées de se munir lorsqu'elles veulent éditer des textes



l'usage de l'aspiration (1). Mais, bien entendu, le groupe *kh* ne peut exister qu'en position prévocalique, *l'h* ne se rencontrant en basque que devant une voyelle.

Le *g* et le *k* ont en basque le même son que dans le français 'méridional et le castillan. Seulement, le *g* intervocalique devient très souvent muet, surtout en bas-navarrais et en labourdin, comme nous le signalerons, plus amplement au § 158. Lorsque le *g* intervocalique ne s'amuit pas complètement, il a le plus souvent, dans la prononciation courante, la valeur atténuée du *g* fricatif espagnol ou gascon.

Le *k* intervocalique peut aussi s'amuir exceptionnellement, comme nous allons l'indiquer ci-dessous.

§ 157. — Chutes  
du *k*  
intervocalique.

Les chutes récentes de *k* intervocalique sont très rares en basque, et ne se rencontrent guère, croyons-nous, que dans la prononciation des Bas-Navarrais occidentaux. Ceux-ci en effet amuisent parfois, en langage courant, le *k* du radical dans la conjugaison du verbe *jakin* = « savoir » ; ils diront, par exemple, *eztait* pour *eztakit* = « je ne sais pas ». Mais pour que cet amuisement se produise, il faut, semble-t-il, que deux conditions soient réunies : 1° que *l'i* du radical *aki* soit suivi d'une consonne *réellement* prononcée ; 2° que *l'a* du radical soit précédé d'une consonne *réellement* prononcée. On pourra donc dire *eztait* pour *eztakit*, parce qu'ici les deux conditions sont remplies ; mais on ne dira pas *badait* pour *badakit*, parce qu'ici la seconde des

---

basques. Elles n'ont d'ordinaire en effet qu'un approvisionnement très réduit. en ce qui concerne cette « sorte », d'un emploi si restreint dans les orthographes française et castillane.

(2) Normalement on ne trouve pas en basque de consonnes sonores suivies d'une aspiration. Cependant M'Azkue signale comme labourdine, mais sans indiquer dans quelles localités elle est employée, une forme *oghe* pour *oge* ou *ohe* = « lit ».

deux conditions n'est pas remplie, le *d* qui précède l'*a* s'amuissant lui-même dans la prononciation courante, en qualité de *d* intervocalique ; le *k* ne s'amuira pas non plus dans *eztaki* = « il ne sait pas » (parce que la première des deux conditions n'est pas remplie, l'*i* n'étant suivi d'aucune articulation consonantique), ni dans *eztakip* = « nous ne savons pas », parce qu'ici encore la première des deux conditions n'est pas remplie, le *g* qui suit l'*i* s'amuissant lui-même dans la prononciation courante, en qualité de *g* intervocalique.

On admet généralement comme certaines des chutes anciennes de *k* intervocaliques. Pour notre part, plusieurs d'entre elles ne nous paraissent pas absolument assurées ; d'autres ne nous semblent avoir été motivées que par des raisons spéciales. Nous allons d'ailleurs discuter quelques-uns des exemples les plus caractéristiques.

On suppose qu'il y a eu chute d'un *k* intervocalique dans certaines désinences du pluriel des noms communs et des adjectifs ; par exemple, la désinence de l'actif pluriel, qui est *-ak* dans les dialectes basques espagnols et *-ek* dans les dialectes basques français, eût été primitivement *-akek*, devenu plus tard *-aek* par chute du *k* intervocalique ; à son tour, *-aek* se serait contracté en *-ak* dans les dialectes basques espagnols, et en *-ek* dans les dialectes basques français. De même, la désinence du génitif pluriel *-en* serait un produit contracté de *-aken*, et la désinence *-ei* du datif pluriel serait une contraction d'un primitif *-aki* (1). (L'élément *-ak* des désinences primitives ne serait autre que le suffixe *-ak* encore conservé aujourd'hui comme désinence du nominatif pluriel).

---

(1) La même explication pourrait, au pluriel, s'appliquer à d'autres cas encore, notamment à la désinence *-ez* de celui que divers grammairiens appellent *instrumental*.

Cette théorie, si satisfaisante pour l'esprit, que l'on trouvera exposée dans la belle grammaire de Mr Arturo Campión et dans le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue (I, p. 455, col. II), est parfaitement admissible. Cependant, si une ingénieuse hypothèse de M<sup>r</sup> Albert Léon se trouvait justifiée, ce ne serait pas, à proprement parler, à une chute de *k* intervocalique que nous aurions affaire dans ces désinences du pluriel, mais plutôt à une chute de *g* : d'après M<sup>r</sup> Léon, il serait possible qu'il y eût identité entre l'élément *ag* du suffixe *-aga* qui exprime une idée d'abondance, et la désinence *-ak* caractéristique du nominatif pluriel ; seulement, dans cette dernière, le *g* serait passé à *k* parce qu'il était final ; (voir ci-dessous, § 163). Dans le cas où cette hypothèse de M<sup>r</sup> Léon serait exacte, nous pourrions en déduire une seconde, ainsi conçue : la désinence primitive de l'actif pluriel n'aurait pas été *-akek*, mais *\*-agek* ; celle du génitif pluriel n'aurait pas été *-aken*, mais *\*-agen* ; et celle du datif pluriel n'aurait pas été *-aki*, mais *\*-agi* ; plus tard ces types *\*-agek*, *\*-agen* et *\*-agi* se seraient contractés respectivement en *-ak* ou *-ek*, *-en* et *-ei*. Dès lors, ce n'est pas à une chute de *k* intervocalique que seraient dues les formes actuelles, mais à une chute de *g* intervocalique, phénomène beaucoup plus fréquent dans l'histoire des langues en général, et en particulier dans celle du basque.

Cependant, deux faits sembleraient plaider en faveur de la chute réelle d'un *k* intervocalique plutôt que d'un *g* dans les désinences en question : d'une part, la comparaison avec les formes de la déclinaison ibérique, dans la mesure où l'on a pu les reconstituer (1), semble indiquer que celles-ci

---

(1) Voir SCHUCHARDT, *Die iberische Deklination*, Vienne, Alfred Holder, 1907; et UHLENBECK, *La declinación ibérica*, Rev. internat. des Et. basques, année 1908, pp. 399 et suivantes.

comportaient un son de *k* (écrit par la graphie *c*) comme caractéristique des cas du pluriel : la terminaison du génitif pluriel semble avoir été *cen = Ken* en ibérique, et celle du datif pluriel *cei = kei*.

D'autre part, dans certaines variétés du haut-navarrais, on rencontre des formes qui, à première vue du moins, paraissent être la conservation pure et simple des désinences primitives supposées plus haut : actif pluriel *-akek*, génitif pluriel *-aken*, datif pluriel *-aki*, etc. Cependant l'existence de ces types n'est pas une preuve absolue en faveur de la première des hypothèses mentionnées ci-dessus, car ils auraient pu être refaits à une date relativement récente, en adaptant simplement à la forme en *-ak* du nominatif pluriel les caractéristiques ordinaires et générales des divers cas de la déclinaison basque : *-k* pour l'actif, *-en* pour le génitif, *-i* pour le datif (1), etc. L'existence des formes par *k* signalées ci-dessus dans certaines variétés haut-navarraises n'est donc pas une preuve absolue en faveur de l'hypothèse en question, encore qu'elle ajoute une forte présomption aux raisons qui militent déjà en sa faveur. — D'autre part, si nous croyons à la parenté du basque avec l'ibère, il n'est pas sûr qu'à l'époque où ce

---

(1) Que des désinences casuelles aient pu ainsi être refaites après coup, cela paraît résulter de la comparaison même des diverses formes du datif pluriel, qui se présentent, suivant les régions, sous quatre ou cinq types principaux : *-aki*, *-ai* ou *-ei*, *-eri* et *-er*. Le fait que des dialectes (ou des auteurs anciens, comme Liçarrague) qui n'amuissent pas, en général, les *r* intervocaliques emploient cependant normalement le type *-ei* pour le datif pluriel nous montre qu'il n'est pas une contraction de *-eri*. Cette dernière forme paraît donc avoir été refaite analogiquement, de la manière suivante : prenant comme base le rapport qui existe entre l'actif singulier *gizonak* et l'actif pluriel *gizonek*, ou entre l'instrumental singulier *gizonaz* et l'instrumental pluriel *gizonez*, on a pu, sur le datif singulier *gizonari*, former le datif pluriel *gizoneri*.

dernier présentait les formes de déclinaison reconstituées par Schuchardt le basque coïncidât entièrement avec lui : il pouvait être une langue différente bien que voisine.

Un autre exemple de chute de *k* intervocalique qui paraît, à première vue du moins, plus fortement assuré, nous est fourni par certaines formes du relatif verbal : en de nombreuses régions, lorsqu'une forme verbale terminée par un *k* indiquant une idée de seconde personne du singulier masculine est mise au relatif (ou reçoit un suffixe tel que *-ala* ou ses dérivés), le *k* tombe devant l'*a* de l'élément qui s'ajoute alors à la forme verbale simple : par exemple, en roncalais de la forme verbale simple *duk* = « tu as », on tirera la forme relative *duan* (et non *dukan*) = « que tu as » ; en biscayen commun, où la forme verbale simple correspondante se présente sous le type *dok*, la forme relative qui en est dérivée sera de même *doan* et non *dokan*. Dans d'autres régions, le groupe de voyelles qui résulte de l'absence du *k* subit des transformations conformes aux habitudes phonétiques locales : en souletin, par exemple, le groupe *ua* qui résulte de l'absence du *k* de la forme simple *duk* dans le relatif *duan*, devient dans la prononciation un groupe *ia*, qui, exceptionnellement, n'admet point la réduction à *i* signalée au § 4, et ce, pour éviter la confusion qui en résulterait avec la forme *dian* ou *din* = « qu'il a », relatif de *dü* = « il a ».

Mais dans d'autres dialectes le *k* de la deuxième personne du singulier masculine est maintenue au relatif : par exemple, de la forme verbale *duk* = « tu as », le bas-navarrais tire le relatif *dukan*, et de la forme correspondante *dek*, le guipuzcoan tire *dekan*.

Malgré tout, ici encore, il n'est pas sûr que dans les dialectes où la forme du relatif ne comporte pas de *k* nous ayons affaire à une chute pure et simple

de cette lettre : supposons, par exemple, que la forme primitive de la caractéristique de la seconde personne du singulier masculine ait été *g* : il sera devenu normalement *k* lorsqu'il était final ; de là des formes telles que *duk*, *dok* ou *dek* = « tu as » ; mais lorsque le *g* était intervocalique il pouvait se conserver : d'où des formes telles que *dugan* ou *dogan* devenues respectivement en roncalais ou en biscayen *duan* ou *doan*. Dans cette hypothèse, le bas-navarrais *dukan* et le guipuzcoan *dekan* auraient été refaits après coup par analogie avec les formes simples *duk* et *dek*. Toujours dans cette même hypothèse, il se serait passé pour la deuxième personne du singulier masculine quelque chose d'analogue à ce qui paraît s'être passé réellement pour la première personne du singulier : la caractéristique de celle-ci se présente en effet sous la forme *t* en position finale, par exemple dans *dut* = « j'ai » (lab., bas-nav., etc.), *dot* (bisc.) ou *det* (guipuzc.). Cependant il y a de bonnes raisons de croire (1) que cette caractéristique de la première personne du singulier n'était pas, à l'origine, la sourde *t*, mais bien la sonore correspondante *d* qui, sans doute, tout en devenant *t* en position finale, aura conservé son état sonore primitif dans le relatif *dudan*, généralement employé en labourdin, et dans un grand nombre d'autres formes semblables ; (les autres dialectes, pour la plupart, maintiennent aussi le *d* dans les formes où il se trouve ainsi en position intervocalique). Or, si dans les formes du relatif quelques dialectes ont, comme nous le disions plus haut, rétabli le *k* qui exprime une idée de deuxième personne du singulier masculine, quelques-uns nous présentent de même la sourde *t*

---

(1) Voir p. 183, n. 1 et p. 232.

à la place de la sonore *d* dans les relatifs où cette dentale exprime une idée de première personne du singulier : et précisément, le guipuzcoan commun, qui dit *dekan*, et non *dean* = « que tu as », dit aussi *detan* au lieu de *dedan* = « que j'ai » ; de même, certains Bas-Navarraïses disent *dutan* (1) au lieu de *dudan*, et, d'après M<sup>r</sup> Azkue, le biscayen de Mundaca met également un *t* au lieu d'un *d* dans les dérivés de *dot* = « j'ai », où le *d*, caractéristique de première personne du singulier, aurait dû être conservé comme intervocalique, par exemple dans *dotaz* = « je les ai » ; (AZKUE, *Dicc.* II, p. 258, col. II).

Ainsi donc, dans la disparition au moins apparente, au relatif et autres dérivés semblables, du *k* qui caractérise la deuxième personne du singulier masculine, il n'est pas sûr que nous ayons affaire à une chute véritable de *k*, et il est possible qu'ici encore le fait doive se ramener à une chute de *g* intervocalique, phénomène beaucoup plus fréquent, et en quelque sorte normal (2).

---

(1) Il en est ainsi, notamment, à Espelette.

(2) Dans des formes verbales telles que *daroiat*, *dauyat*, *daiat* (bas-nav. occidental) et *deiat* (soul.) = « je l'ai à toi », le type primitif est sans doute *\*daro'at*, dans lequel nous avons une disparition de gutturale (*k*, ou peut-être *g*, suivant l'hypothèse exposée ci-dessus), qui servait de caractéristique de 2<sup>e</sup> personne du singulier masculine : c'est du moins ce qui paraît résulter de la comparaison avec les formes féminines correspondantes : *daronat*, *daunat*, *dainat* (bas-nav. occidental) et *deñat* (soul.) ; seulement, dans les types *daroiat* et *dauyat*, l'*i* consonne a été ajouté pour détruire un hiatus ; dans *daiat*, l'*i* peut résulter soit d'un changement pur et simple de la diph-tongue *au* en *ai* dans un intermédiaire *\*dauat*, soit de la fusion de deux *i* consonnes, le premier provenant du changement de *au* en *ai* dans le type *dauyat*, et le second n'étant autre que l'*y* de *dauyat* ; enfin le souletin *deñat* provient évidemment d'un intermédiaire *\*deinat*. Dans les paradigmes masculins que nous avons énumérés, la chute de la gutturale peut s'expliquer comme dans les formes précédemment étudiées *duan* = « que tu as » (roncalais), *doan* = « que tu as » (bisc.), etc.

Il semble qu'en bas-navarrais, et même en labourdin; le voisinage d'un *i* ait pu favoriser parfois la chute d'un *k* intervocalique : c'est du moins ce qui paraît résulter de l'étude de la déclinaison du pluriel dans les démonstratifs : voici en effet un tableau qui présente la déclinaison de ce pluriel pour les trois démonstratifs *hau*, *hori* et *hura*.

PLURIEL DES DÉMONSTRATIFS

|                      |            |                             |                            |
|----------------------|------------|-----------------------------|----------------------------|
| Nominatif            | hauk       | horik ou hoik               | hek                        |
| Actif                | hauyek     | horiek ou hoyek             | hekiek ou heyek            |
| Datif                | hauyei     | horiei ou hoyei             | hekiei ou heyei            |
| Génitif déterminatif | hauyen     | horien ou hoyen             | hekien ou heyen            |
| Génitif attributif   | hauyetako  | horietako ou hoyetako       | hekietako ou heyetako      |
| Destinatif           | hauyentzat | horientzat ou hoyentzat     | hekientzat ou heyentzat    |
| ou :                 | hauyendako | horiendako ou hoyendako     | hekiendako ou heyendako    |
| Unitif               | hauyekin   | horiekin ou hoyekin         | hekiekin ou heyekin        |
| Cas en <i>z</i>      | hautaz     | horietaz, hoyetaz ou hoitaz | hekietaz, heyetaz ou hetaz |
| Inessif              | hauyetan   | horietan ou hoyetan         | hekietan ou heyetan        |
| Aditif               | hauyetarat | horietarat ou hoyetarat     | hekietarat ou heyetarat    |
| Discédent            | hauyetarik | horietarik ou hoyetarik     | hekietarik ou heyetarik    |

(Pour le destinatif, les formes en *-entzat* sont employées en labourdin et dans la plus grande partie du domaine bas-navarrais occidental ; et les formes en *-endako* sont usitées en bas-navarrais oriental et dans la partie est du domaine bas-navarrais occidental, notamment à Mendionde).

Pour le démonstratif *hura*, il semble bien que les types où le radical *he* est directement suivi d'un *i* consonne (*y*) et non pas d'un *k* soient dus à un amuïssement réel de cette gutturale ; seulement, *l'i* qui suivait le *k*, devenant intervocalique, a cessé d'être voyelle, et passe à l'état de semi-consonne. On peut se demander cependant si l'amuïssement du *k* n'aurait pas été facilité ici par une influence analogique exercée par le démonstratif *hori* : des formes telles que *horiek*, *horien*, etc. devenaient naturellement *hoyek*, *hoyen*, etc., par amuïssement de *l'r* intervocalique et consonantification subsé-



quente de *l'i* suivant ; dans ces conditions, il n'est pas interdit de penser que le pluriel du démonstratif *hura* a pu chercher à se modeler sur celui-ci ; d'où la généralisation des types *heyek*, *heyen*, *heyetako*, *heyekin*, etc., devenus courants en bas-navarrais.

Un autre exemple de chute au moins apparente de *k* intervocalique nous est fourni par les formes *epai* (dans Oihenart et bisc. de Marquina) et *ephai* (bas-nav., lab.) = « faucher », qui alternent avec *ebaki* (haut-nav., guipuz., bas-nav., lab., roncalais, soul.) et *epaki* (bisc., d'après Uhlenbeck). Mais ici encore il n'est pas sûr que nous ayons affaire à une chute véritable de *k* : l'existence d'un type *ebagi* (bisc.) nous oblige à penser que la consonne disparue aurait pu être tout aussi bien, à l'époque de sa chute, un *g*.

M<sup>r</sup>Uhlenbeck signale une autre chute de *k* intervocalique à propos des formes *oker(r)* (haut-nav., bisc., guipuzc., bas-nav. de Salazar) ou *okher(r)* (bas-nav., soul.) = « tordu », « oblique » ou « dévié », et *oiher(r)* (ms. d'Oihenart) = « tortueux », « oblique ». Il explique la forme *oiher(r)* comme provenant de *oker(r)* par chute du *k* intervocalique, avec intercalation subséquente d'un *i* consonne pour détruire l'hiatus *o + e*, et épenthèse ultérieure d'une *h* dans les dialectes qui pratiquent l'aspiration ; (*ibid.*, année 1910, p. 107 ; p. 86 du tirage à part). Cette hypothèse est fort vraisemblable ; mais, malgré tout, on peut se demander ici encore si la lettre supprimée était bien une gutturale sourde pure et simple, ou si le *k*, là où il existe actuellement, n'aurait pas une autre origine ; en tout cas, M<sup>r</sup>Uhlenbeck cite lui-même (*ibid.*, année 1910, p. 69 ; p. 48 du tirage à part) une variante *oyen*, qu'il donne comme labourdine, et dans laquelle la conservation du phonème final sous la forme *n* paraît attester une existence indépendante (voir ci-dessus, § 118) ;

or, elle coïncide, pour le point qui nous occupe actuellement, avec les types qui seraient les moins primitifs.

En résumé, nous constatons en certains endroits quelques chutes, sans doute récentes, et dans des conditions déterminées, d'un *k* intervocalique. Dans l'ensemble de la langue, on peut présumer en outre, avec vraisemblance, quelques chutes anciennes de cette même lettre en position intervocalique, mais aucun de ces derniers exemples ne paraît pouvoir être considéré comme offrant une certitude absolue.

§ 158. — Chutes  
de *g*  
intervocalique.

De même que les deux autres explosives sonores *b* et *d*, le *g* s'amuit fréquemment en position intervocalique. C'est surtout en bas-navarrais (et, à un degré moindre, en labourdin) que cet amuïssement est fréquent : des formes telles que *dugu*, *ba-dugu*, *etzugu*, *ba-dakigu*, *etzakigu*, *dauzkigu*, etc. deviennent volontiers, dans la prononciation bas-navarraise courante, *duu*, *ba-duu*, *eztuu*, *baakiu*, *etzakiu*, *dauzkiu*, etc. Lorsque, dans deux syllabes successives, il se trouve un *d* et un *g*, intervocaliques l'un et l'autre, c'est le *g* qui est amui de préférence, et le *d* qui est conservé, comme on peut le voir dans *ba-dugu* qui devient *baduu* plutôt que *baugu*. La conservation ou l'amuïssement du *g* paraît d'ailleurs être conditionné par la chute ou le maintien d'une autre sonore intervocalique dans la syllabe précédente ou la syllabe suivante. Ainsi, dans les formes fortes du verbe *egon*, le *g* s'est maintenu en basque commun dans les cas où il était la seule sonore intervocalique du mot, par exemple dans *egon*, *egoiten*, etc. (encore que, même ici, certains l'amuïssent à l'occasion). Mais dans l'impératif *zaude* = « restez » ou « attendez », que l'on explique généralement par un primitif *\*zagode*, le basque commun a supprimé le *g*, sans doute

parce que, après cette suppression, le mot possédait encore une ossature suffisante, grâce au maintien du *d* intervocalique suivant.

Dans l'état actuel de la langue, certains *g* qui normalement se sont conservés peuvent cependant s'amuir lorsque le mot auquel ils appartiennent fait partie de toute une expression, dont l'ensemble forme alors une armature suffisante, tandis que le mot apparaîtrait trop inconsistant si, lorsqu'il est employé seul, il laissait tomber son *g* intervocalique. Ainsi, dans l'impératif singulier *ago* = « reste » ou « attends », du verbe déjà cité *egon*, le *g* intervocalique s'est maintenu, et il se prononce réellement quand le mot est employé seul ; mais beaucoup l'amuissent lorsque cet impératif est accompagné d'un autre mot, et une expression telle que *ago isilik* = « tais-toi » (littéralement : « reste silencieux ») est souvent prononcée au *isilik*.

Comme exemples de chutes de *g* intervocaliques, on peut citer encore, entre des centaines d'autres, le verbe *beiratu*, souvent employé en lab. et en basnav., pour *begiratu* = « regarder », « veiller », « garder » ou « conserver » (de *begi* = « œil »), et la réduction bien connue de *egin*, *egiten*, *egitea*, etc. à *in*, *iten*, *itya*, etc. dans la prononciation basnavarraise courante, sans doute par l'intermédiaire de types en *ei* ; (§ 20, I). On peut citer également, semble-t-il, l'alternance entre les variantes *nagusi* et *nausi* = « maître », où le type par *g* paraît être le plus primitif, bien qu'on trouve aussi une forme *nabusi*.

En souletin, le *g* intervocalique est en général assez solide ; (il en est de même pour les deux autres explosives sonores *b* et *d*, comme nous l'avons déjà remarqué en ce qui concerne la première, et comme nous le verrons par la suite en ce qui con-

cerne la seconde); ainsi le verbe déjà mentionné *begiratu* conservera son *g* en souletin. Malgré tout, de même que ce dialecte offre quelques cas de chutes de *b* intervocaliques, il présente également quelques suppressions de *g* entre voyelles, mais ici, comme pour le *b*, la chute du *g* est amenée, le plus souvent, par des contractions plus ou moins fortes, et d'ordinaire le *g* est accompagné dans sa chute par une voyelle : de même que *amabostkerri* est devenu *amoskerri* ou *amuskkerri*, de même le mot *hogeï* se réduit à *hoï* dans les nombres composés (*hoï-ta-bat* = *hogeï-ta-bat*, *hoï-ta-biga* = *hogeï-ta-biga*, etc.). De même encore l'impératif *so-egizü* = « faites attention » ou « regardez » devient, dans la prononciation courante, *so-gizü*, ou, plus souvent encore, *soizü* (1); et la 2<sup>me</sup> personne du singulier masculine *so-egik* = « regarde » devient le monosyllabe *soik*.

§ 159. — Alternances  
entre *b* et *g*,  
*g* et *d* (ou *t* ?),  
*g* et *r*.

Les cas d'alternance entre *b* et *g* d'une part, et entre *g* et *d* d'autre part, ne sont pas rares en basque. Ils ont été facilités par la tendance que les explosives sonores ont à s'amuïr dans la prononciation courante lorsqu'elles sont intervocaliques. Il est clair que si elles sonnent faiblement, leur valeur exacte sera moins nette et moins distinctement perçue, et par suite elles permueront plus facilement entre elles.

Nous avons donné au § 144 quelques exemples de permutations entre *b* et *g* ; dans l'un d'entre eux le *g* était probablement primitif, et dans un autre il l'était certainement. Voici maintenant deux exemples inverses : il s'agit d'abord de la forme *degrü*,

---

(1) Comme exemple de chute de *g* intervocalique en souletin commun, on peut citer la forme *intzaur(r)* = « noix », qui est d'ailleurs, à peu de chose près, celle du basque commun. Mais le souletin de Sainte-Engrace conserve encore le *g* et dit *intzagor(r)*.

souvent employée en souletin pour *debrü* dans les expressions ayant une valeur interjective ; ici la substitution de *g* à *b* est voulue, et elle est destinée à atténuer l'expression. Le second exemple nous est fourni par la forme *frogatu*, variante employée en certaines régions du pays basque français pour *probatu* = « prouver ».

Donnons maintenant des exemples de permutation entre *g* et *d* : *biga* = « deux » (soul.), *bida* (haut-nav. du Baztan, bas-nav. des Aldudes et de Salazar) ; *sugur(r)* = « nez » (haut-nav.), *sudur(r)* (forme commune) ; *diño* = « jusqu'à » (bisc., guipuzc.), *giño* (bisc.) (1).

Un passage à peu près sûr de *g* à *d* nous est fourni par les formes *dupa* et *dupel* sur lesquelles nous reviendrons au § 171.

Dans l'alternance entre *danda* (haut-nav. d'Elcano, bisc., bas-nav. commun, roncalais) et *danga* (mixain, souletin et dans Salaberry) = « son de cloche », M<sup>r</sup> Uhlenbeck croit que *danda* est le type originel, et que *danga* s'expliquerait par dissimilation. Nous croyons plutôt, au contraire, que *danga* est primitif, car il ressemble singulièrement au radical du latin *tangere* ; (cf. esp. *tañer* = « sonner » [les cloches]) ; *danda* serait le résultat d'une assimilation destinée à produire un effet de redoublement.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck signale encore, comme exemple d'alternance entre *g* et *d*, *agor(r)* et *ador(r)* = « sec » ; ici la forme par *g* est commune, et elle est très probablement primitive. De cette alternance, M<sup>r</sup> Uhlenbeck rapproche celle qui existe entre *idor(r)* (plusieurs variétés haut-nav. et bas-nav., guipuzc.,

---

(1) M<sup>r</sup> Uhlenbeck signale également une forme *duzti* pour *guzti* = « tout », que l'on trouve dans les *Refranes* de 1596.

lab., ronc., soul.) et *igar(r)* (haut-nav. d'Esteribar, bisc. commun, guipuzc.) ; mais ici la primitivité du *g* ne paraît pas aussi assurée; (il existe d'ailleurs une variante lab. *ihar(r)*) ; voir plus loin § 160).

Pour le mot qui signifie « sentier », le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue donne un assez grand nombre de formes, les unes avec *d*, les autres avec *g* : *bidezidor(r)* (roncalais), *bidezador(r)* (plusieurs variétés bisc.), *bide-ñidor(r)* (lab.) ; *bide-ñigor(r)* (haut-nav. du Baztan, lab. de Saint-Pée), *bidezingor(r)* (bisc. de Marquina). M<sup>r</sup> Uhlenbeck suppose qu'ici le *d* est primitif, et que le *g* serait dû à une dissimilation causée par le *d* du mot *bide*. Cependant le fait que l'on trouve parfois *zidor(r)* et *zigor(r)* employés seuls (le premier en bisc. et en guipuzc., et le second dans deux régions biscayennes), et que dans le haut-nav. du Baztan on dit *zigor-bide*, en intervertissant les termes, semblerendrait inutile cette hypothèse. En présence des formes qui comportent une *n* (et à celles que nous avons citées s'ajouterait, d'après M<sup>r</sup> Azkue, le type *bide-ziñor*, du biscayen d'Orozco), on pourrait se demander si l'élément initial litigieux ne serait pas un emprunt plus ou moins altéré à l'esp. *senda*, d'autant que précisément il existe dans le haut-nav. du Baztan une forme *bide-ñenda* (1). Dans ce cas, le *d* serait primitif, et la chute de *l'n* serait due à une fausse analogie de *idor(r)*. Mais il est possible qu'il faille plutôt renverser les termes de l'hypothèse que nous venons d'émettre, et voir dans *l'n* que comportent certaines variantes un élément épenthétique. Quoi qu'il en soit, nous noterons pour mémoire que l'on trouve

---

(1) Bien que M<sup>r</sup> Azkue ce l'indique pas, ce type existe aussi en souletin.

également une variante *bide-zior(r)* (bisc. de Lequeitio et Dictionnaire d'Araquistain).

Une alternance entre *g* et *d*, compliquée d'une alternance avec *r*, nous est fournie par les formes *itsogon* = « espérer » ou « attendre » (guipuzc. de Tolosa), *itsodon* (guipuzc.), *itsedon* ou *itseden* (bisc. du Choriéri, guipuzc.), *itsoron* (guipuzc. commun), *itsaron* (biscay. commun, guipuzc.). Ici encore il existe des formes sans consonne intervocalique : *itsoon* (guipuzc. d'Andoain) et *itson* (biscayen de Lequeitio, guipuzc. de Cegama).

Nous avons déjà signalé antérieurement, pour le mot signifiant « soleil », l'alternance entre les formes *iruzki*, *iduzki*, *iguzki* et *eguzki*. A première vue, il semble que cette dernière soit la plus primitive, et que le mot soit un dérivé de *egun* = « jour ». Mais une hypothèse inverse est fort possible également ; la forme par *r* ou la forme par *d* serait alors primitive, et la consonne originelle aurait été changée en *g* sous l'influence d'une fausse analogie de *egun* (1).

En ce qui concerne les cas d'alternances entre *g* et *r* en général, nous renverrons le lecteur au § 102.

Des cas d'alternance interne entre *g* et *h* ne sont pas rares.

Parmi eux un certain nombre au moins peuvent s'expliquer très simplement de la manière suivante : pour détruire un hiatus, on a intercalé dans certaines régions un *g*, et dans d'autres une *h*.

L'hiatus qu'il s'agissait de détruire pouvait être causé par la chute d'une consonne intervocalique. La consonne tombée paraît avoir été une *r* (prove-

---

(1) Sur un passage de *g* à *t* par l'intermédiaire soit d'un stade *k*, soit d'un stade *d*, voir § 202.

§ 160. — Alternances internes entre *g* et *h* ; certains *g* intervocaliques sont-ils épenthétiques?

nant elle-même d'une *l*) dans le cas d'alternance qui nous est offert par les formes *sagats* et *sahats* = « saule », ainsi qu'il semble résulter du type *sarats*, conservé en guipuzc. commun, dans le haut-nav. de Lesaca et en diverses variétés bisc. ; voir § 102. La consonne tombée paraît avoir été une *n* dans le cas d'alternance qui nous est offert par les formes *iges* = « fuite » (haut-nav., bisc., guipuzc.) et *ihes* (dial. basques français), comme semble l'indiquer le type *ines*, conservé en roncalais et en diverses régions des domaines haut-nav. et bisc. ; voir § 117.

Ailleurs, l'hiatus qu'il s'agissait de détruire paraît avoir été causé par le dédoublement d'une voyelle; tel pourrait être le cas dans l'alternance entre *zagar(r)* = « vieux » (haut-nav. du Baztan) et *zahar(r)* (dial. basques français), qui paraissent provenir d'un primitif *zar(r)*, conservé (ou rétabli) en salazarais, et, d'une façon générale, dans les dialectes basques espagnols, par l'intermédiaire d'un type *zaar(r)*, encore existant dans le bisc. de Marquina ; voir § 49.

Dans d'autres cas d'alternance il est difficile de dire si le *g* a été intercalé pour détruire un hiatus ou s'il est primitif. Cette incertitude est permise, par exemple, en ce qui concerne les formes *igar(r)* (haut-nav. d'Esteribar, bisc. commun, guipuzc.), d'une part ; *ihar(r)* (lab. commun) et *eihar(r)* (bas-nav. commun, lab., soul.), d'autre part. Ces types sont d'ailleurs peut-être apparentés aux formes citées plus haut *idor(r)*, *ador* et *agor(r)* ; voir au paragraphe précédent.

La même incertitude existe en ce qui a trait aux formes *ego* = « moudre » (guipuzc. et deux variétés haut-nav.) et *eho* (soul. et dans Salaberry), et par suite, en ce qui a trait également aux formes *igara* = « moulin » (haut-nav., lab.), d'une part, *eihara* (bas-nav. de Baïgorry et de Salazar), ou



*eihera* (lab., soul.), qui paraissent empruntées à la même racine (1).

Il est difficile aussi de dire si le *g* est épenthétique ou primitif dans les formes *igaz* = « l'année dernière » (haut-nav., bisc., guipuzc.) et *igez* (plusieurs variétés bisc.), qui alternent avec des formes sans *g* : *ihaz*, *iaz* (plusieurs variétés bisc.), *jaz* = *yaz* (haut-nav., bas-nav., lab.), *ijaz* et *ijez* (bisc. d'Ochandiano), *iez* (bisc. du Choriéri) et *ĩaz* (bas-nav. de Salazar, roncalais). Seulement, dans le cas où le *g* serait primitif, sa chute dans *jaz* = *yaz*, *iez* et *ĩaz* est certainement très ancienne, puisque *l'i* a pu ici se diphtonguer avec la voyelle suivante et éprouver les altérations subséquentes que *l'i* consonne initial ancien a normalement subies dans la prononciation des diverses régions auxquelles appartiennent ces dernières formes. (Dans les variantes *ijaz* et *ijez*, le *j* est dû à l'évolution d'un *i* consonne qu'a dégagé *l'i* voyelle antérieur devant la voyelle suivante ; ces deux variantes dérivent donc d'un état *\*i-az* ou *i-ez*, par l'intermédiaire d'un stade *\*iyaz* ou *\*iyez*).

§ 161. — Alternances vraisemblables entre nasales et gutturales.

De la chute de certaines *n* intervocaliques, avec épenthèse ultérieure d'un *g*, résultent quelques alternances comme celle déjà signalée au paragraphe précédent entre *ines* = « fuite » (roncalais) et *iges* (haut-nav., bisc., guipuzc.) ; ailleurs on a *iher* (dial. basques français).

Mais d'autres alternances, au moins apparentes, entre *n* et *g* soulèvent des questions plus embarrassantes. Par exemple, il semble bien, comme le remarquent M<sup>r</sup> Campion et M<sup>r</sup> Uhlenbeck, que le mot

---

(1) Comme on pouvait s'y attendre, on trouve aussi des formes sans *g* et sans *h*, *eo* (haut-nav., guipuzc.), pour le verbe signifiant « moudre », et *eiara* (deux variétés bas-nav.), pour le substantif signifiant « moulin ».

souletin *amiñi* = « peu » ou « petite quantité » doit être identifié au substantif lab. *amigi* = « miette ». Mais quel est ici le phonème primitif ? Le type originel aurait-il été \**amini*, devenu, d'une part, *amiñi* en souletin par addition d'une mouillure destinée à produire un effet de diminutif, et, d'autre part, *amigi* en labourdin par chute de *l'n* intervocalique et épenthèse ultérieure d'un *g* ? Ou bien, au contraire, si le *g* était primitif, y aurait-il eu en souletin substitution d'une nasale mouillée pour produire un effet de diminutif ? Il est difficile de choisir entre ces deux hypothèses, qui ne sont d'ailleurs pas les seules possibles.

Avec M<sup>r</sup> Uhlenbeck nous ne croyons pas qu'il y ait lieu d'identifier le haut-nav. *agitz*, qui se présente en bas-nav. sous la forme *hagitz*, et qui s'emploie comme adjectif dans le sens de « fort » ou comme adverbe dans le sens de « très », avec le mot bien connu *hainitz*, *hanitz* ou *haniñs* = « beaucoup ». Au point de vue sémantique, cette identification ne ferait aucune difficulté. Mais *hainitz* est probablement un dérivé de la racine *haun* ou *han* que nous trouvons dans l'adjectif *haundi* ou *handi* = « grand ». Quoi qu'il en soit, si cette identification devait être admise malgré tout, il conviendrait, semble-t-il, de voir ici dans la nasale le phonème primitif.

Si l'on admettait qu'une nasale a pu provenir d'une gutturale dans *amiñi* < *amigi*, et que cette transformation ou substitution a été due au désir de former un diminutif, peut-être pourrait-on expliquer de la même façon *l'n* qui sert de caractéristique à la deuxième personne du singulier féminin dans le tutoiement : la gutturale (*k* dans son état actuel, mais peut-être *g* autrefois), qui sert de caractéristique dans les formes masculines correspondantes,

aurait d'abord été d'un emploi général, aussi bien lorsqu'on s'adressait à une femme que lorsqu'on s'adressait à un homme ; seulement le désir d'adoucir l'expression lorsqu'on parlait à une femme aurait fait remplacer ici la gutturale par une *n*, et cette gutturale n'aurait été maintenue que lorsqu'on parlait à un homme. — Bien entendu, cette théorie est purement hypothétique, et nous ne la donnons que sous toutes réserves.

§ 162. — Disparition d'une gutturale devant une liquide.

Nous ne mentionnons ici que pour mémoire la disparition d'une gutturale latine ou romane dans le basque *eleiza* ou *eliza* = « église » ; voir § 110, II.

§ 163. — Le basque admet le *k* final.

Le *k*, comme nous l'avons remarqué au § 152, peut être final de mot. En cela il ressemble à l'explosive sourde *t*, mais diffère de l'explosive sourde *p*. Cependant il semble que le basque ait un peu plus de répugnance pour le *k* final que pour le *t* final ; c'est du moins la conclusion qui paraît se dégager de l'observation suivante. On trouve en basque un assez bon nombre de substantifs et d'adjectifs dont le radical se termine par la lettre *t*. Sans doute, la plupart sont des mots d'emprunt, tels que *kanibet*, *godalet*, *ištant*, *kontent*, *prest*. Mais quelques autres sont peut-être des mots de pure souche basque, notamment ceux qui sont terminés par le suffixe locatif *-et*. En revanche, on trouvera difficilement un nom ou un adjectif dont le radical, et par suite le nominatif indéfini, soit terminé par la lettre *k*. Ceux même qui sont empruntés à des mots romans terminés par une lettre équivalente au *k* basque reçoivent un *a* final qui fait désormais partie intégrante de leur radical : du français *bifteck*, par exemple, le bas-navarrais a tiré le substantif *bifteka*, dans lequel l'*a* fait réellement partie intégrante du radical, puisqu'on dit *bifteka bat* = « un

bifteck », et non pas *biftek bat* ou *bifte(k) pat* comme on le dirait si *l'a* n'appartenait pas au radical (1).

Il en résulte que le *k* final ne se trouve guère en basque que dans des formes verbales ou dans des suffixes, notamment dans ceux qui servent à former les désinences de la déclinaison.

En somme, si l'on compare l'aptitude que possèdent les trois explosives sourdes *p*, *k* et *t* à être employées à la finale, on constate que cette aptitude est à son maximum dans la dentale (*t*), qu'elle existe encore, mais à un degré moindre, dans la gutturale (2) (*k*), et qu'elle est nulle dans la labiale (*p*) ; voir d'ailleurs ce que nous disons des explosives sourdes finales au § 152.

Si le *k* final est admis en basque, il subit devant certaines consonnes des accommodations que nous étudierons au § 165.

§ 164. — Chutes  
hypothétiques  
de *k* final.

Concurremment avec le suffixe *-tik*, qui sert à exprimer l'idée de « provenance » ou celle de « passage à travers une chose », on trouve aussi, employée dans le même sens, une forme *-ti*; M<sup>r</sup> Uhlenbeck (*ibid.*, 1910, p. 107 ; p. 86 du tirage à part) en cite un certain nombre d'exemples, empruntés à divers auteurs. D'après M<sup>r</sup> Azkue, cet emploi de *-ti* pour *-tik* serait normal dans le bisc. d'Arratia, de Mundaca, d'Orozco et du Choriéri, et les deux

---

(1) Exceptionnellement cependant, le souletin dit *biftek bat* ou *biztek bat* (voir § 165, II).

(2) Peut-être, à un certain moment, y a-t-il eu en basque assez de répugnance à l'égard de la gutturale *k* en position finale pour qu'il y ait existé une tendance à changer en *t* les gutturales *g* ou *k* lorsqu'elles étaient finales de mot ou de syllabe ; ainsi pourraient s'expliquer des composés tels que *otozal*, de *ogi* + *azal* : on aurait d'abord eu une forme \**og* + *azal* ; mais celle-ci étant syllabisée *og-azal* le *g*, final de syllabe, serait devenu *k*, et ce *k*, à son tour, serait passé à *t*; (voir §§ 166, 192, IV et 202).

formes seraient employées concurremment dans celui d'Izpaster et de Mondragón. Nous pouvons ajouter qu'en souletin on trouve le même dualisme. M<sup>r</sup>Uhlenbeck pense que la forme *-ti* vient de *-tik*, par chute du *k* final. La chose est fort possible, bien qu'elle ne nous paraisse pas absolument sûre : cette chute est en tout cas, croyons-nous, un fait isolé, et nous ne connaissons pas d'autre exemple analogue en basque ; il pourrait s'agir simplement d'un dualisme de suffixes. Si pourtant l'on devait admettre l'opinion de M<sup>r</sup>Uhlenbeck, on pourrait en inférer que le *k* final avait, en principe, une tendance à tomber en basque, et que cette tendance aurait produit son plein effet là où rien n'est venu s'y opposer ; ainsi pourrait s'expliquer le fait qu'aucun radical de nom ou d'adjectif ne se termine par la lettre *k*, comme nous l'avons remarqué au paragraphe précédent ; au contraire, le *k* final se serait maintenu toutes les fois qu'une raison de clarté l'exigeait, par exemple lorsque, dans la déclinaison, il est une caractéristique d'actif ou appartient à une désinence de pluriel, ou lorsque, dans la conjugaison, il est une caractéristique de deuxième personne du singulier masculin. Dans cette hypothèse, il aurait eu une tendance à s'amuir dans la terminaison *-tik*, parce que, même réduite à *-ti*, elle était encore suffisamment claire ; mais la tendance en question n'aurait pas prévalu partout, en ce qui concerne l'élément *-tik*, parce que le suffixe *-ik* (ou *-rik*), qui n'était lui-même à l'origine qu'une variante de *-tik*, et où le *k* devait forcément se conserver pour éviter une confusion avec la désinence *-i* (ou *-ri*) caractéristique du datif, aurait réagi analogiquement sur *-tik* pour y maintenir le *k*. — Quoi qu'il en soit, on remarquera que c'est précisément dans les dialectes où le suffixe *-ik* (ou *-rik*) est encore souvent employé exactement avec la valeur

de *-tik* (c'est-à-dire en bisc. et en soul.) (1) que *-ti* est également employé à la place de *-tik* ; tandis que dans les dialectes où *-tik* d'une part. et *-ik* (ou *-rik*) d'autre part ont fini par être spécialisés dans des emplois différents (2) l'usage de *-ti* pour *-tik* paraît beaucoup plus rare, et se rencontre surtout dans des locutions adverbiales, qui sont des expressions toutes faites, telles que *goiti*, *beheiti*, etc. ; et cette constatation, si elle ne va pas directement à l'encontre de l'hypothèse que nous étudions, n'est pas non plus en sa faveur, car c'est précisément, semble-t-il, dans les régions où *-tik* et *-ik* sont encore souvent synonymes que la réaction de *-ik* sur *-tik* eût dû être la plus forte, et où par conséquent l'usage de *-ti* pour *-tik* devrait être le plus rare.

---

(1) En souletin, le suffixe *-ik* est employé à la place de *-tik* pour former le cas de la déclinaison que nous appellerons *le discédent* : on dira, par exemple, dans ce dialecte, *Baiuna(r)ik*, *Atharratze(r)ik*, *Ligi(r)ik*, etc. = « de » ou « par Bayonne », « de » ou « par Tardets », « de » ou « par Licq », etc., alors qu'en lab. ou en bas-nav. on dirait *Baionatik*, *Atharratzetik*, *Ligitik*, etc.

(2) En labourdin et en bas-navarrais, par exemple, la désinence *-tik* sert à former le cas que nous appellerons *discédent* (voir note précédente), tandis que la désinence *-ik* a divers emplois, dont le principal est d'exprimer le partitif indéfini dans les phrases non affirmatives de forme, c'est-à-dire dans celles qui sont négatives, interrogatives ou dubitatives *dans la forme*; ex. : *eztuzu haurrik* = «vous n'avez pas d'enfants » (phrase négative); *ba-duzuia haurrik?* = « avez-vous des enfants ? » (phrase interrogative dans la forme) ; *ba-othe-du-haurrik?* = « est-ce qu'il aurait des enfants? » (phrase dubitative dans la forme). — Mais en combinaison avec le suffixe *-ta* le labourdin et le bas-navarrais continuent d'employer *-ik* avec la valeur de *-tik*: il en est ainsi dans la déclinaison des noms communs et des adjectifs qualificatifs, au discédent indéfini et au discédent pluriel ; ex. : *zoin herrita(r)ik jiten zira?* = « de quel pays venez-vous? » ; (*herrita(r)ik* est le discédent indéfini de *herri*) ; *Ameriketako herrieta(r)ik pasatu da* = « il est passé par les pays d'Amérique » ; (*herrieta(r)ik* est le discédent pluriel de *herri*).

§ 165. — Traite-  
ment du *k*  
devant certai-  
nes consonnes.  
I. Observation  
générale.

Quand un *k* final de mot est suivi, sans arrêt intermédiaire, de certaines consonnes, il donne lieu, le plus souvent, à diverses accommodations.

II. Combinai-  
son *k* + labiale  
explosive.

Si la consonne suivante est une labiale explosive (*b* ou *p*), elle prend ou conserve la qualité sourde ; en d'autres termes, si la labiale est *p* elle reste sans changement, et si elle est *b* elle devient (ou redevient) *p*. Le *k* lui-même s'amuït d'ordinaire devant la labiale ; mais le fait que cette dernière garde ou prend la qualité sourde semble indiquer qu'à un stade plus ancien de la langue le *k* ne s'amuïssait pas, puisqu'il a pu réagir sur la consonne suivante pour la mettre ou la maintenir au même degré que lui. On dira par exemple ni' *pai* pour *nik bai* = « moi oui » (avec un verbe transitif sous-entendu, dont *moi* est le sujet actif).

Cependant, comme nous l'avons remarqué dans une note du § 163, le souletin prononce *biftek bat* ou *biztek bat* = « un bifteck », sans doute parce que *biftek* ou *biztek* est encore trailé comme un mot à demi étranger, et échappe, par conséquent, aux lois ordinaires de la langue.

III. Combinai-  
son *k* + guttu-  
rale.

Si la consonne initiale du mot suivant est une gutturale (*g* ou *k*), elle prend ou conserve la qualité sourde ; en d'autres termes, si la gutturale initiale est elle-même *k* elle reste sans changement, et si elle est *g* elle devient (ou redevient) *k* (1). Mais le *k* ainsi conservé ou ainsi obtenu se fond en un seul avec le *g* précédent, car le basque, semblable en ceci à l'espagnol et à la plupart des dialectes romans autres que ceux de l'Italie et le français moderne, n'admet pas les redoublements réels de consonnes

---

(1) Cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling. t. III, p. 443.

dans la prononciation. Une expression telle que *dударик gabe* = « sans doute » deviendra donc pratiquement *dударикabe* (en prononciation bas-navarraise courante *duaikā*).

Cependant certains dialectes n'appliquent, pas exactement la règle qui précède. En souletin, par exemple, les combinaisons *k + k* se réduisent bien à un seul *k*, mais les combinaisons *k + g* se réduisent d'ordinaire à *g* ; ex. : *zük gorde düzü* = « c'est vous qui l'avez caché » sera prononcé *zü' gorde düzü* ; *amarik gabe* = « sans mère » sera prononcé pratiquement *amai' gabe*. Malgré tout, le souletin pratique la réduction de *k + g* à un simple *k* dans les associations de mots appartenant aux types qui présentent le maximum de fréquence : par exemple, l'expression *gük ginizün* = « c'est nous qui l'avions » sera prononcée aussi bien *gükinizün* que *gü' ginizün*.

IV. Combinaison *k + dentale*.

Si la consonne suivante est une dentale, elle prend ou conserve la qualité sourde ; en d'autres termes, si la dentale est *t* elle reste sans changement, et si elle est *d* elle devient (ou redevient) *t*. Le *k* lui-même s'amuit alors dans la prononciation de très nombreuses régions, et des expressions telles que *nork daki ?* = « qui sait ? » (basque commun), *eginik düzü* = « c'est fait » (soul.), etc. deviendront en réalité *nor' taki ?*, *egini' tüzü*, etc. (1). Néanmoins, dans quelques endroits de la Basse-Navarre, le *k* se maintient le plus souvent alors, et une expression telle que *onak dira* = « ils sont bons » y est prononcée *onak tia*.

V. Combinaison *k + sifflante ou chuintante*.

Devant une sifflante ou une chuintante le *k* devient, dans la prononciation courante, un *t* ; ex. : *heltürik zinen ?* = « vous étiez arrivé ? » (soul.) sera prononcé *heltuit zinen ?*

---

(1) Cf. VINSON, *ibid.*



VI. Combinaison  $k$  + nasale ou liquide.

Bien que les combinaisons  $k + n$  et  $k + m$  ne soient pas admises en basque dans le corps des mots, il arrive souvent que l'on n'amuïsse pas le  $k$  final devant les nasales. Mais cet amuïssement peut se faire cependant. Une expression telle que *nik nahi dut* = « c'est moi qui le veux » pourra donc être prononcée telle qu'elle s'écrit, ou au contraire en amuïssant le  $k$ .

VII. Conclusions.

Il est vraisemblable que, dans le corps des mots, des accommodations semblables à celles que nous venons de décrire se sont produites parfois dès une époque très ancienne sans que nous puissions toujours actuellement en retrouver la trace.

En ce qui concerne les accommodations auxquelles donne lieu le  $k$  final, convient-il de les noter dans l'écriture ? Presque tous les Basques s'abstiennent de cette notation. A notre avis, cependant, il y aurait lieu de tenir compte dans les graphies de certaines d'entre elles. Nous sommes d'accord avec les écrivains et avec M<sup>r</sup> Azkue pour reconnaître qu'il y a intérêt, au point de vue de la clarté, à écrire le  $k$  final lors même qu'il s'amuit ou s'altère dans la prononciation. Mais nous croyons qu'il y aurait lieu de noter dans l'écriture l'assourdissement du  $b$ , du  $g$  et du  $d$ , pour conserver quelque chose d'un état plus primitif de la langue, dans lequel bien des sonores initiales actuelles devaient être des sourdes. Lorsqu'après le mot *nork* on prononce *taki* au lieu de *daki*, qui sait si, au lieu d'altérer cette forme verbale, on ne fait pas autre chose, en réalité, que lui conserver son aspect primitif ? Dans le doute, il serait au moins prudent, croyons-nous, de conserver, à tout hasard, ces vestiges possibles de l'état ancien de la langue. Nous aimerions donc à voir se généraliser des graphies telles que *nik pai*, *dudarik kabe*, *nork taki* ?, *eginik tüzü* (souletin), etc.

§ 166. — Le  
basque n'admet  
pas le *g* final.

Bien entendu, le basque répugne totalement au *g* final, puisqu'il ne tolère à la fin des mots aucune explosive sonore.

Il est à présumer que souvent le *k* final actuel provient d'un ancien *g*, assourdi par la suite en vertu de sa position. A ce propos nous rappellerons l'ingénieuse hypothèse déjà citée, émise par M<sup>r</sup> Albert Léon, et qui consisterait à voir dans l'élément *ag* du suffixe locatif bien connu *-aga* le même élément que dans la désinence *-ak* du nominatif pluriel ; il exprimerait dans les deux cas une idée d'abondance ou de pluralité (voir § 157) ; seulement le *g* se serait maintenu dans le suffixe *-aga* parce qu'il y était intervocalique, tandis que dans la désinence du nominatif pluriel il serait passé à *k* en vertu de sa position finale.

Peut-être un second exemple de *g* final devenu sourd nous est-il fourni par le *k* terminal de nombreuses formes verbales tutoyantes masculines, comme *duk*, *dauk*, *zauk*, etc. S'il a été réellement un *g* à l'origine, ce *g* pourrait être apparenté à l'élément, initial *h* du pronom *hi* = « tu » ou « toi ». L'*h* de ce pronom, que nous retrouvons dans de nombreuses formes verbales, telles que *haiz*, *huen*, etc. pourrait être le résidu d'un ancien phonème primitif *\*gh*, lequel se serait réduit à *h* lorsqu'il était initial, mais, quand il était final, à un *g* devenu plus tard un *k*. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce point lorsque nous traiterons de la lettre *h* (1).

---

(1) Peut-être certains *g* sont-ils passés à *t*, soit par l'intermédiaire d'un stade *k*, soit par l'intermédiaire d'un stade *d*, lorsque, par suite d'une élision, ils se sont trouvés placés en fin de syllabe ; voir § 202, n.

§ 167. — Sonorisation de la gutturale sourde après les nasales et les liquides.

Nous rappellerons ici, pour mémoire, que, dans les dialectes autres que le souletin, la sourde *k* s'est, à un certain moment, sonorisée en *g* après les nasales et la liquide *l*, et que, dans une partie du domaine haut-navarrais, cette sonorisation s'est produite également après la liquide *r* ; (voir §§ 104, 111, 127 et 128).

§ 168. — Alternances entre *g* et *kh* ou *k*.

Si l'on fait abstraction de ceux qui sont dus à une réaction analogique, ou à un traitement différent de l'explosive sourde après une liquide ou une nasale, les exemples d'alternance interne entre *g*, d'une part, et *kh* ou *k*; d'autre part, ne sont, pas fort nombreux en basque.

Un mot qui signifie « maladroit » se présente en lab., en bas-nav., en roncalais et en haut-nav. sous la forme *moldegaitz*, en soul. sous la variante *muldegaitz* et dans le haut-nav. du Baztan sous le type *moldekaitz*. Le mot est évidemment formé de *molde* = « façon » ou « adresse » (de l'esp. *molde* = « moule »), et de l'adjectif *gaitz* = « mauvais ». M<sup>r</sup> Uhlenbeck relève une alternance semblable entre *amoregaitik*, qui correspond pour le sens et pour le mode de formation à l'expression espagnole *por mor de* et au gascon *pramó* (1) = « à cause », et la variante *amorekatik*, que l'on trouve dans Liçarrague sous la graphie *amorecatik*. Dans ce dernier exemple, nous croyons qu'il faut probablement voir une conservation du type primitif du mot *gaitik*. Lorsque ce primitif *\*katic* formait un mot à lui seul, il aura subi, à un moment donné, la sonorisation normale des explosives sourdes initiales ; mais dans quelques expressions il a pu conserver pendant longtemps son *k*, parce que celui-ci cessait d'être considéré comme initial. Quant à la forme *moldekaitz*, sa gut-

---

(1) Cf. bret. moy. *palamour*; E. ERNAULT, Gloss. (455, 325).

turale sourde doit peut-être s'expliquer d'une manière semblable; mais il est, possible aussi qu'elle soit due à une réaction analogique d'alternances comme celle que nous venons de signaler pour *amoregatik* et *amorekatik*.

Les autres exemples d'alternance interne entre *g* et *kh* ou *k* peuvent se répartir en deux groupes :

Dans les uns, l'alternance se produit après un *e* ou un *i* initial, qui paraît être un préfixe ajouté après coup : ces cas d'alternance sont donc à rapprocher d'autres tout semblables que nous avons signalés pour les lettres *b* et *ph* ou *p*, et les hypothèses que nous avons formulées à propos de ces dernières (§ 147) peuvent être reprises ici. Nous citerons comme exemple les formes *igan* = « monter » (bas-nav., roncalais et autres variétés dialectales) et *ikhan* (bas-nav. de Baïgorry). Un autre cas semblable nous serait fourni par la forme *ekoizte*, employée par Oihenart pour *egoizte*, substantif verbal servant à exprimer l'idée de « jeter ».

Dans le second groupe, la lettre qui donne lieu à l'alternance interne paraît être l'élément initial d'un suffixe. Tel est le cas dans *ebagi* = « faucher » (bisc.) et *ebaki* (haut-nav., bas-nav., guipuzc., lab., roncalais et soul.) ; *aurdigi* = « jeter » ou « rejeter » (lab. de Sare), *aurdiki* (lab.), *aurtiki* (haut-nav. du Baztan et guipuzc.), *aurthiki* (haut-nav. du Baztan, bas-nav. commun et lab.), et soul. *urthuki*; *idigi* = « ôter » ou « retirer » (roncalais de Garde), = « ouvrir » (plusieurs variétés bisc.), *idiki* = « ôter » (salazarais), = « ouvrir » (guipuzc. et roncalais), et *ideki* = « ôter » (bisc., bas-nav. et soul.), = « ouvrir » (bas-nav.) ; *jagi* = « se lever », et aussi « lever » ou « fermenter » (bisc. commun), *jaiki* = « se lever » ou « se soulever » (plusieurs variétés dial.), = « lever » ou « fermenter » (bas-nav; de Salazar et guipuzc. commun), et *jeiki* = « se lever » (soul.) : *izigi* = « allumer » (guipuzc.

de Echarri-Aranaz), *ĩsiki*; (bas-nav. de Salazar) et *izeki* (haut-navarrais). — On constate que dans les deux premiers de ces exemples l'alternance interne entre *g* et *k* se complique d'une alternance de même espèce pour l'explosive de la syllabe précédente, et il est possible que l'une des deux alternances ait été entraînée par l'autre : on se rappellera que nous avons déjà fait cette remarque à propos des alternances similaires entre labiale sonore et labiale sourde. Au surplus, nous renverrons, pour ce qui concerne ce second groupe, aux observations formulées alors ; (§ 147).

§ 169. — Sonorisation du *k* ancien à l'initiale.  
I. Observations générales.

Normalement, aucun mot basque primitif, de même qu'aucun mot d'emprunt très ancien, ne doit présenter à l'initiale la sourde *k* : celle-ci s'est changée, à un certain moment, en la sonore correspondante *g*; ce n'est qu'un cas particulier de la loi en vertu de laquelle, à une date déjà ancienne, les explosives sourdes initiales se sont sonorisées.

Donnons quelques exemples, empruntés à des mots romans: *giristino*, du roman *cristiano*; *gari-suma*, d'une forme romane *caresma* ou *carisma*; *gerezi*, du lat. *cerasia*; *gauza*, du lat. *causa*; *gatzelu*, du lat. *castellum*; *gela* = « chambre » (bisc., guipuzc. et lab.), du lat. *cella*; *gambara* = « grenier à blé » (guipuzc.) et *gambera* = « chambre » (bas-nav.), d'un dérivé roman du lat. *camera*; *gerthatu* = « arriver » ou « se passer », d'un dérivé du lat. *certus* (cf. l'esp. *acertar*, qui exprime souvent l'idée de faire une chose par hasard). On trouvera d'autres exemples encore dans UHLENBECK, *ibid.*, année 1910, p. 102 ; p. 81 du tirage à part.

II. La question du *k* initial.

De ce fait il résulte qu'aucun mot basque vraiment ancien ne peut, sauf les exceptions que nous signalerons plus loin, commencer par la sourde *k*

(pas plus, comme nous l'avons vu, que par la sourde *p*). Toutefois, dans le basque actuel, le nombre des mots commençant par la lettre *k* est encore plus considérable que celui des mots commençant par la lettre *p*. Mais toutes ces exceptions s'expliquent de l'une ou l'autre des six manières déjà énumérées à propos de la lettre *p* (§ 149, III), et que, pour la commodité du lecteur, nous citerons de nouveau ici :

I. L'explosive sourde n'est devenue initiale qu'à une époque relativement récente, par chute d'une voyelle ou d'un groupe initial précédent.

II. Le mot est purement basque, mais il est de nature onomatopéique ou interjective ; ou bien (que le mot soit d'emprunt ou de pure souche basque), le désir d'intensifier l'expression ou de la rendre plus pittoresque a fait préférer la sourde à la sonore. (Ici encore, comme pour le *p*, les mots appartenant à cette catégorie sont nombreux).

III. Le mot est purement basque, mais il n'a pour ainsi dire plus d'existence individuelle; il est presque toujours employé comme suffixe, position dans laquelle l'explosive par laquelle il commence cesse d'être initiale de mot, ce qui explique son maintien comme sourde. (Tel est le cas du substantif *kide*, si souvent employé comme suffixe).

IV. Le mot qui constitue l'exception est un mot d'emprunt qui n'appartient pas aux couches les plus anciennes ; (ici encore, comme pour le *p*, cette catégorie est probablement celle qui possède le plus fort contingent de mots). Peut-être aussi convient-il de ranger dans la même catégorie quelques mots basques formés tardivement à l'aide d'un radical qui, par ailleurs, ne se présente que précédé d'un préfixe quelconque.

V. Le mot a été emprunté très anciennement, et il a subi la sonorisation de la sourde initiale ; mais à côté de la forme sonorisée une influence romane

a fait rétablir une autre forme avec sourde initiale. Il a même dû arriver souvent que pour certains mots la forme régulière avec sonore ait disparu complètement devant l'invasion (facilitée par l'analogie du roman) de la forme à sourde initiale ; il a pu arriver parfois encore que dans des mots purement basques la sourde ait pris naissance de la même façon, par suite d'une fausse analogie avec un mot roman.

VI. Le fait que pour de nombreux mots d'emprunt il y a eu, comme nous venons de le dire, concurrence entre un type à sonore initiale et un type à sourde initiale (ce dernier plus conforme au roman), a dû avoir pour conséquence de créer une série analogue de deux types là même où le roman comportait une sonore initiale ; et ici encore la forme avec sourde a pu prévaloir ; par analogie avec les cas auxquels il est fait allusion dans l'alinéa précédent ; peut-être est-il même arrivé parfois qu'une fausse analogie avec un mot roman, même commençant par une sonore, ait amené la création, pour un mot purement basque, d'un type à sourde initiale.

Donnons quelques exemples de mots devant s'expliquer de l'une des six manières ci-dessus.

A l'impératif du verbe *ekharri* = « apporter », le haut-nav. du Baztan (1) nous donne, d'après M<sup>r</sup> Azkue, une forme *karzu*. De son côté, le bas-navarrais possède, pour cet impératif, des formes qui présentent ce même caractère de commencer directement par un *k* ou un *kh*. Il est vraisemblable qu'ici nous avons affaire à une simple syncope d'un *e* initial, et que les formes primitives commençaient

---

(1) Les indications de dialectes que nous citons dans ce paragraphe sont toutes tirées du Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue.

par *ekar(r)* ou *ekhar(r)*. Si pourtant on devait admettre que ces impératifs n'ont point subi cette syncope et ont, dès leur formation, commencé directement par le radical verbal *kar(r)* ou *khar(r)*, il ne serait pas difficile de rendre compte du maintien de la sourde : l'influence analogique des autres formes de la conjugaison de ce même verbe suffirait à l'expliquer ; ou bien encore ces impératifs ont pu ne prendre naissance qu'à une époque où la loi de sonorisation des sourdes initiales était déjà devenue une loi morte.

Parmi les mots de pure souche basque où le *k* initial peut s'expliquer par une intention onomatopéique, on pourrait citer le mot *ke* ou *khe*, qui désigne la « fumée » (chose qui fait tousser) (1).

Le désir d'intensifier l'expression est sans doute la cause du maintien ou du rétablissement du *k* initial dans des mots tels que : *karats* = « amer » (roncalais d'Ustarroz) ; *kirats* = « peste » (haut-nav., bisc. d'Arratia et d'Orozco, guipuzc. et lab.) ; *kirets* = « amer » (haut-nav. du Baztan) ; *kino* (bas-nav. des Aldudes et d'Isturitz), *khino* (lab.), *khiño* (soul.) = « mauvais goût » ; *kazalda* (souletin de Sainte-Engrace et de Tardets) et *kozolda* (soul. de Licq) = « crasse qui vient à la tête des enfants ». Q'on ne s'étonne pas de phénomènes de ce genre, dont nous avons déjà donné un curieux exemple à propos des labiales (§ 149, III). Les Basques, en parlant, ont coutume d'insister fortement sur certaines lettres pour donner plus d'énergie à l'expres-

---

(1) Quant au mot *kinkun* = « nasillard » (bas-nav. des Aldudes, labourdin, roncalais), s'il était lui aussi de pure souche basque, il serait de formation onomatopéique, mais il n'est sans doute que la grossière exclamation gasconne « *quin coun !* », avec un curieux changement de signification : on a perdu de vue le sens réel et injurieux de l'expression, pour ne plus y voir que la nasalité qu'elle comporte.



sion, notamment sur celles qui par elles-mêmes ont déjà le plus de force et se prêtent ainsi particulièrement à cette sorte d'emphase ; si, par exemple, il se trouve une *r* forte intervocalique dans l'un des mots les plus importants de la phrase il arrivera à chaque instant qu'on la détachera avec une vigueur particulière en prolongeant au besoin pour cela la voyelle précédente ; cela se produit très souvent en souletin dans le mot *izigarri*, qui sert, dans ce dialecte (comme en français l'adverbe « très ») à former des superlatifs absolus ; et cela arrive fréquemment, dans d'autres, dialectes, pour *arras* ; presque tous les mots de la langue basque peuvent d'ailleurs se prêter à un traitement analogue toutes les fois que dans une phrase ils ont une importance particulière. De même, et ceci nous intéresse de plus près au point de vue qui nous occupe, il arrive très souvent qu'on insiste spécialement, dans la prononciation, sur la première syllabe des mots importants, et surtout du premier mot de la phrase ; pour reprendre l'exemple précédent, *li* initial du mot *izigarri* sera souvent prolongé dans la prononciation souletine. — Un de nos plus savants bascologues, le D<sup>r</sup> Broussain, nous citait un jour à propos de cette particularité l'exemple suivant : on abattait des arbres dans un bosquet, d'où, effarouchés, des oiseaux s'envolaient en si grand nombre qu'on n'eût jamais pu soupçonner qu'il en abritât une telle multitude. Surpris, le propriétaire, qui appartenait à une famille bien connue d'Hasparren, s'écria à deux ou trois reprises : « *Choriz bethea<sup>y</sup> da !* » Et il prolongeait avec tant d'insistance la syllabe initiale des mots *choriz* et *bethea<sup>y</sup>* (et du premier de ces deux mots beaucoup plus encore que du second) que le D<sup>r</sup> Broussain, tout habitué qu'il fût, en sa qualité de Basque, aux intonations de

ses compatriotes, fut quand même si frappé de cette manière de prononcer qu'il n'oublia plus jamais le fait, si insignifiant en apparence, dont, tout jeune encore, il fut témoin ce jour-là.

Il va sans dire que dans les cas de ce genre la consonne initiale se détache avec une force toute particulière, et l'on comprend que si, à un certain moment, il a pu y avoir, pour un mot donné, hésitation entre la sonore et la sourde, celle-ci ait été préférée comme plus énergique.

C'est sans doute ainsi qu'il convient d'expliquer les formes *kar(r)* (bas-nav. des Aldudes) ou *khar(r)* (lab.), variantes de la forme plus répandue *gar(r)* = « flamme » : le mot s'appliquant à quelque chose de vif et d'actif, on comprend qu'on ait souvent voulu lui donner une énergie particulière dans la prononciation, et qu'ainsi la sourde initiale ait été conservée ou rétablie dans certaines régions (1).

En ce qui concerne les mots d'emprunt ressortissant à la quatrième des explications ci-dessus; ils sont si nombreux qu'il est à peine besoin d'en indiquer ici aucun : n'importe lequel des mots romans qui ont passé en basque à une époque plus ou moins récente et qui commencent dans leur

---

(1) On explique d'ordinaire par une influence due à une forme franque analogue à l'allemand moderne *hoch* l'épenthèse d'une *h* dans le mot français *haut*. Sans contester la valeur de cette hypothèse, on peut se demander si celle *h* ne serait pas due tout simplement à un désir d'intensifier l'expression, analogue à celui dont nous constatons l'existence en basque. Que l'on compare les verbes espagnols *henchir* et *hinchar*, où *l'h* était aspirée autrefois, et où elle ne peut s'expliquer que par une prononciation emphatique, puisqu'il est impossible d'en rendre compte étymologiquement, ces deux mots dérivant respectivement des verbes latins *implere* et *inflare*. En tout cas, à supposer que *l'h* du mot français *haut* soit d'origine germanique, le désir d'intensifier l'expression a pu faciliter son introduction et sa diffusion.

langue d'origine par une gutturale sourde pouvant servir d'exemple ; nous citerons seulement le soul. *kats̃*, du béarnais *catch* = « cor au pied » ; (cf. esp. *callo*), et la curieuse expression *khuts̃alapil* (lab. d'Ainhoa) ou *khüts̃alapil* (soul.), qui paraît être une contamination de l'esp. *a cara o cruz* et du français à *pile ou face*.

Parmi les mots où une influence romane a maintenu ou rétabli le *k* initial, nous citerons seulement *kako*, variante de *gakho* = « crochet » ou « clé » (lat. *Cacus*, esp. *Caco*), *-kaltza* variante bisc. et guipuzc. de la forme plus commune *galtza*, de l'esp. *calza*, *kalpar(r)* = « endroit central de la tête, d'où partent les cheveux » (guipuzc. et plusieurs variétés haut-nav.), variante de *galbar(r)*, qui a le même sens en bisc. et en guipuzc. et qui, dans le bisc. d'Orozco, signifie également « chauve ». Le mot est un emprunt évident au roman ; (cf. esp. *calva*).

Les types qui présentent en basque un *k* initial alors que le mot roman correspondant commence par une gutturale sonore ne sont pas rares non plus. Citons d'abord les formes *Kaskoin* (bas-nav., lab.) et *Kaskoin* (haut-nav. du Baztan), variante de *Gazkoin* ou *Gaskoin* = « Gascon » ; *kaleria* (lab. d'Ainhoa et dans Araquistain), variante de la forme plus commune *galeria* ; *kalerna* (guipuzc. d'Andoain) = esp. *galerna*, fr. mérid. *galerie* ; *kharba* (soul. et dans Salaberry) = aragonais *garba*, français méridional *garba*, *garbo*, etc. (cf. le français *gerbe* et l'ancien argot espagnol *garbear* ; *karkaša* (dans LIZARRAGA, *Urteco igande guztietaco platicac...* 1846, guipuzc. d'Andoain et lab. de Bardos) = espagnol *gargajo* ; *karrotiño* (haut-nav. du Baztan), de l'esp. *garrotiño* ; *kasta* (bisc.), de l'esp. *gastar* ; *keinu* (bas-nav. et lab.), *keiñu* (haut-nav. du Baztan et d'Esteribar),

*kheĩñü* (soul.), *kiñu* (bisc. et guipuzc.) = esp. *guiño*, (cf. fr. guigner) ; *kida* (haut-nav. et lab.), qui représente la même racine que le fr. *guider* et l'esp. *guiar* ; *kinda* (bisc. d'Izpaster et de Marquina, guipuzc. d'Iciar) = esp. *guinda*, (cf. fr. *guigne*) ; *kisu* (haut-nav. du Baztan et de Lesaca, bas-nav. des Aldudes et lab.), du lat. *gypsum* ; *kurlo* (biscayen d'Izpaster), *khürlo* (soul.), *kurri* (roncalais), *kurriño* (bisc. de Mondragón, d'Orozco et d'Oñate, guipuzc. de Aya, d'Iciar, d'Usurbil et de Cegama), *kurru* (bas-nav. de Salazar) qui correspond, au moins pour la racine et pour le suffixe final, à l'esp. *gorrión*.

Logiquement, il convient de ranger dans cette sixième catégorie certains mots dérivés d'une forme latine qui présentent bien une sourde initiale, mais pour lesquels on ne peut guère supposer une influence directe de cette sourde dans le rétablissement du *k* en basque, parce qu'a l'époque où le *k* a dû être rétabli l'articulation de la lettre à laquelle il correspondait en roman avait évolué et n'était plus une gutturale sourde. Donnons un exemple.

Soient les formes *kereiza* (haut-nav.) et *keriza* (bisc. et guipuzc.) = « cerise ». On ne peut guère admettre que le rétablissement du *k* initial soit dû ici à une influence directe du *c* du lat. *cerasia*. En effet, des formes telles que *gurutze*, du lat. *cruce*, nous invitent à penser que la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales était encore vivante à une époque où déjà le *c* latin devant *e* et *i* était devenu dans les dialectes romans des régions avoisinant le pays basque un groupe *t* + *sifflante*. Par conséquent, à l'époque où la gutturale initiale des deux formes en question a dû être rendue sourde, le *c* initial des représentants romans du lat. *cerasia* dans ces dialectes n'était plus lui-même un son de *k*, mais bien un phonème plus ou moins analogue

à *ts*, et ne pouvait par suite exercer ici aucune influence. En d'autres termes, voici comment, à notre avis, les choses ont dû se passer.

Le latin *cerasia* est représenté en basque par des formes de deux types, extrêmement anciens l'un et l'autre, puisque le *c* initial du latin, bien que suivi d'un *e*, y est représenté par une gutturale : la forme primitive du premier de ces deux types a dû être *\*kerezia* ou *\*kerazia* (1), et celle du second *\*keraiza* ou *\*kereiza* : comme on le voit, ce second type provenait d'une forme bas-latine comportant déjà une métathèse du groupe *si* du latin. Lorsque la loi de sonorisation des sourdes initiales a fait sentir son action, ces deux types sont devenus respectivement *\*gerezia* ou *\*gerazia* d'une part, et *\*geraiza* ou *\*gereiza* d'autre part. Le premier type est représenté aujourd'hui par la forme *gerezi*, commune à la plupart des dialectes ; mais dans le second la gutturale initiale a été assourdie plus tard de la même façon que l'a été celle des mots cités plus haut : *kaskoin*, *kaleria*, *kalerna*, etc., sans qu'il intervînt ici aucune influence romane directe, car à cette époque le *c* suivi d'un *e* n'avait plus dans les dialectes romans la valeur d'un *k*, mais une articulation toute différente (2).

---

(1) Qu'il ait existé des formes présentant la conservation du premier *a* du latin *cerasia*, cela paraît attesté par le nom propre *Graciet* ; mais ce détail importe peu au point de vue qui nous occupe ici.

(2) Pour qu'on put admettre une influence directe du *c* latin dans le rétablissement de la sourde initiale des formes du type *kereiza*, il faudrait que l'une ou l'autre des deux hypothèses suivantes fût exacte : la première consisterait à supposer que dans les régions où les formes de ce type sont employées la loi de sonorisation des sourdes initiales était déjà devenue une loi morte bien avant qu'elle ne le fût dans les régions où a été en usage d'abord le mot *gurutze* : sinon la gutturale de *kereiza* est incompatible avec le groupe *tz* de *gurutze*. Cette première

Le mot *kipula* = « oignon » (bisc. de Lequeitio, de Marquina et guipuzc.), dont il existe une variante nasalisée *kimpula*, employée dans certaines parties du domaine biscayen, doit s'expliquer de la même manière que *kereiza* ou *keriza*. Dans *tipula*, usité en tous les domaines autres que celui du biscayen, s'il y a en changement de *k* en *t*, ce processus a pu être une manière de créer une sorte de diminutif. Mais d'autres explications encore sont possibles : le *t* actuel pourrait être le résidu d'un ancien *t* mouillé ou *t̃*, diminutif ordinaire de *k*. D'autre part, à une époque où, conformément à notre théorie, on a dû dire *\*gipula*, il a pu exister une variante *\*dipula*, devenue plus tard *tipula* comme *\*gipula* est devenu *kipula*. Quoi qu'il en soit, il ne nous paraît pas vraisemblable, jusqu'à démonstration du contraire, de voir dans le *t* pur de *tipula* le reste direct d'une articulation romane ancienne de transition entre le son primitif, c'est-à-dire guttural, du *c* latin suivi de *e* et la valeur de phonème complexe *t* + *sifflante* à laquelle il est arrivé par la suite; mais il ne serait pas impossible que cet fût dû à une contamination : soit qu'instinctivement on ait cherché à établir un moyen terme entre le type *kipula* et une forme romane correspondante où le phonème initial commençait par un son de *t*, soit qu'un mot tel que *t̃ipi* ait exercé une action analogique.

Dans *katu*, usité en certaines régions pour *gatu*

---

hypothèse est bien invraisemblable, mais la seconde l'est plus encore : celle-ci consisterait à admettre que dans une partie du domaine roman avoisinant le pays basque le *c* latin avait conservé devant *e* et *i* sa valeur de gutturale, alors que déjà, dans une autre partie de ce même domaine, ce *c* avait abouti au groupe *tz* ou à un phonème analogue : dans ce cas, *kereiza* aurait été emprunté au domaine le plus conservateur postérieurement à l'époque où *gurutze* aurait été emprunté au domaine où le *c* avait évolué.

= « chat », il est invraisemblable également que nous ayons affaire à un maintien direct du *c* du lat. *cattus*, étant donné que les formes des régions romanes avoisinant le pays basque ont un *g* ; le *k* est dû à l'extension analogique, signalée plus haut sous le n° VI.

Comme exemple de mot paraissant de pure souche basque et ayant subi une régression (ou du moins un passage) de *g* initial à *k*, par analogie avec les mots romans qui ont subi ce même traitement, on peut citer, semble-t-il, *kalte* = « perte » ou « dommage » (diverses variétés dialectales), dont la racine est sans doute la même que celle du verbe *galdu* = « perdre ».

Il est des mots à *k* initial dont la classification est douteuse.

Par exemple, il est difficile de dire si le *k* initial du verbe *khendu* (bas-nav:) ou *kendu* (haut-nav., bisc., bas-nav., guipuzc. et lab.) est dû à la disparition d'une voyelle précédente, ou à une intensification de l'expression. De même, le *k* initial de *kikil* = « fleur de maïs » ou « de poireau » (bisc. d'Arratia et d'Orozco), = « recroquevillé », « timide », « engourdi » (bisc. et guipuzc.), = « certaine éruption de la peau » (bisc. de Marquina), et celui de *kikindu* = « s'affaiblir », « défaillir » (bisc. d'Oñate) peut s'expliquer simplement par le fait que ces mots auraient pris naissance à une époque où déjà la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales était morte, mais il paraît probable qu'il y a chez eux un redoublement voulu, qui exigeait, bien entendu, une sourde à l'initiale.

Dans *kikirista* = « crête d'oiseau » (bas-nav. de Baïgorry, lab. d'Ainhoa et de Saint-Pée), nous avons évidemment un redoublement du même genre, et il faut supposer une forme antérieure *\*kirista* ; mais dans celle-ci, il est difficile de dire si la sourde est

due à ce que le mot aurait été emprunté à une époque tardive, ou si la gutturale initiale, après avoir été sonore, a été réassourdie par influence du roman ; cette seconde hypothèse est d'ailleurs plus probable que la première, parce que la voyelle *i* du latin *crista* est ici conservée, ce qui semble indiquer un emprunt très ancien.

Le souletin *küküso* = « puce » est à rapprocher de *kokoso*, usité en haut-nav. ; ces deux variantes, à leur tour, ne sont sans doute que des diminutifs d'un ancien *kuku* qui, dans le bas-nav. de Salazar, signifie « puce » et « poux ». Ce dernier est sans doute un équivalent de l'esp. *coco*, nom d'un petit insecte (cf. *kokot̃so*, bisc. de Guernica = « charançon »), et peut-être aussi de l'esp. *cuco*, qui désigne une certaine larve. Il est difficile de dire si le *k* initial est dû ici simplement à une introduction tardive de ces divers mots, ou s'il doit son maintien au désir de conserver le redoublement qui les distingue.

Si, comme il est probable, les variantes du mot signifiant « quenouille », comme *kürülü* (soul.), *khulu* (dans Salaberry), *khilo* (bas-nav.), *kilo* (lab.) ne sont que des dérivés de formes romanes telles que, précisément, le fr. *quenouille*, il est difficile, ici encore, de savoir si la sourde initiale est due à une introduction tardive du mot, ou si elle a été rétablie après coup sous l'influence du roman.

*Kiput̃* ou *kiputz* (bisc.) et *korosti* (bas-nav. de Salazar et roncalais) ou *khorostü* (soul.) paraissent être des mots de pure souche basque, puisque les deux premiers ne sont que des variantes de *giput̃* ou *giputz* = « guipuzcoan », et que les deux dernières ne sont que des variantes de *gorosti* = « houx » (1).

---

(1) Du moins *gorosti* ne paraît pas être un emprunt au roman, bien qu'il semble apparenté à diverses formes de franç.



Le maintien ou le rétablissement de la sourde initiale est sans doute dû ici à une fausse analogie avec des mots romans présentant un semblable dualisme de formes et ressortissant soit à la 5<sup>e</sup>, soit à la 6<sup>e</sup> des catégories énumérées plus haut (1).

Le mot *kohat* = « gifle » (soul.) pourrait devoir son *k* initial à une intention onomatopéique, jointe au désir d'intensifier l'expression ; mais il est probable qu'il est tout simplement d'origine romane (2).

L'expression *kukulikordeka* (haut-navarrais de Lesaca) = « à colin-maillard » est évidemment formée à l'aide d'un mot signifiant « *le haut de la tête* », suivi de l'adjectif verbal *gorde* = « caché », et du suffixe *-ka* indiquant une idée de manière ; le sens littéral est donc « *jouer en se cachant le haut de la tête* », c'est-à-dire en se l'enveloppant d'un bandeau. Le premier élément du mot est un dérivé plus ou moins direct du lat. *cuculla* (ou *cucullus*), qui a donné en français les mots *coule* et *cagoule*, et dont nous retrouvons en espagnol soit des dérivés directs comme *cogollo*, soit au moins la racine dans le mot *cogote*. Quelle que soit la signification exacte de ces divers termes, elle comporte toujours une idée commune : la désignation de la partie renflée de la tête, ou bien celle d'une chose qui, par sa

---

mérid. d'origine probablement préromane; cf. SCHUCHARDT, *Museum*, août-sept. 1903, p. 401.

(1) Pour les formes *kipuñs* et *kiputz*, il est possible que le *k* initial ait été dû, à l'origine, à un désir d'intensifier l'expression, en y mêlant une de ces nuances dépréciatives que les gens d'une province quelconque joignent volontiers au mot qui désigne les habitants de la province voisine : on remarquera, en effet, que ces formes, qui signifient « guipuzcoan », sont précisément usitées dans le domaine biscayen.

(2) *Kohat* rappelle à M'Ernault le breton du XVII<sup>e</sup> siècle *couëllat*, qu'il a proposé d'expliquer par une variante du vx-fr. *colée* (*Notes d'étym. bret.*, n° 95, § 4, dans *Annales de Bret.* XVI, p. 333).

forme également renflée, ressemble à une tête. Le dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue donne un certain nombre de mots dérivant de la même source, principalement *kukula* (bas-nav. de Salazar et roncalais) = « ensemble arrondi comme une tête, formé par les branches d'un arbre » ; *küküle* (soul.) = « quenouille » ; *kukulin* (haut-nav. du Baztan, lab. d'Ainhoa et bas-nav. de Cambo) = « crête » (ici nous rencontrons le phénomène sémantique bien connu de la restriction de sens) ; *kukulu* (haut-nav. du Baztan, bisc. de Guernica, bas-nav.) = « partie supérieure de la tige du maïs » (dans d'autres régions, ce mot désigne la partie « *pommée* » du chou ou de la laitue, que précisément on appelle *cogollo* en espagnol ; il peut encore, en certains endroits, avoir d'autres sens nettement apparentés aux précédents). Si donc l'origine première de l'élément qui se présente sous la forme *kukuli-* dans le mot que nous étudions n'est pas douteuse, on pourrait hésiter, pour rendre compte de son *k* initial, entre trois ou quatre explications dont voici les deux principales : 1<sup>o</sup> le mot serait d'introduction tardive ; cette explication est la moins vraisemblable à notre avis, car le vocalisme de cet élément *kukuli-* et des formes apparentées citées ci-dessus paraît attester une haute antiquité ; 2<sup>o</sup> le maintien du *k* initial serait dû à une influence analogique du *k* de la seconde syllabe, et au désir, plus ou moins conscient, de produire un redoublement ; cette explication est d'autant plus vraisemblable qu'en espagnol nous constatons un fait du même genre : le désir de produire un redoublement a amené parfois les Espagnols à dire *cocote* (1) pour *cogote* : ici, c'est le *c* initial qui a réagi sur le suivant, à l'inverse de ce qui a dû

---

(1) Cervantes, notamment, fait usage du verbe *acocotar*.

se passer en, basque, mais le phénomène n'en est pas moins le même dans son essence.

Quant, au *k* de l'élément *korde* = *gorde* = « caché », s'il apparaît ici sous la forme sourde, ce n'est point, sans doute, qu'il ait été considéré comme une consonne intérieure plutôt que comme une consonne initiale, mais, plus probablement, parce qu'à l'origine il était précédé d'une consonne sourde appartenant à l'élément précédent ; cette consonne pouvait être, par exemple, un *t*, et dans ce cas l'on aurait dit primitivement \**kukulit-korde-ka*.

Le *k* initial de l'expression *kuṯā-kuṯā* qui, dans le bas-nav. de Salazar, sert à appeler les cochons, peut s'expliquer soit par In nature interjective de cette forme, soit simplement par une origine tardive. De toutes façons, d'ailleurs, elle doit être apparentée aux formes *kuṯō-kuṯō* (roncalais), *kuṯū-kuṯū* (gui-puzc.), *kuṯsu* (bas-nav. de Salazar) qui signifient « porc », lesquelles, à leur tour, le sont avec le français *cochon* (1) ; (cf. l'asturien *gocho*).

Le mot *kerā* se présente avec quatre significations principales : 1° « arrêt », « halte » ; 2° « classe » ; 3° « ressemblance », « air de famille » ; 4° « accélération ». Mais on peut se demander si, dans la quatrième de ces significations diverses, nous n'avons pas affaire à un mot, semblable de forme mais différent, par son origine, de celui auquel appartiennent les trois premières. Celui-ci n'est sans doute, en effet, que le mot esp. *queda*, avec une de ces permutations de *d* en *r* qui ne sont pas rares en basque. Le sens général du mot a donc été primitivement « action de rester » ou « de s'arrêter »,

---

(1) La ressemblance de ces formes basques avec le haut-breton et bas breton *giou!* est probablement fortuite, car M<sup>r</sup> Ernault a vu dans ce dernier une onomatopée (*Rev. Celt.*, IV, p. 148)

ou « endroit où l'on reste ». Le sens de « arrêt » ou « halte » revient, en somme, à peu près au même. De là on passe facilement à celui de « classe » ou « catégorie dans laquelle une chose est, en quelque sorte, domiciliée ou attachée ». De là encore il est facile de passer au sens d' « aspect indiquant une communauté de classe ou d'espèce », c'est-à-dire à la 3<sup>e</sup> des significations énumérées plus haut. Mais il paraît bien difficile d'apercevoir un rapport sémantique entre ces trois significations apparentées ensemble et celle d' « accélération » énoncée ci-dessus. C'est pourquoi nous verrions volontiers dans *kerā* = « accélération » un mot distinct de *kerā* = « arrêt », « halte », etc. Cette hypothèse est corroborée par le fait que pour le mot *kerā* indiquant une idée d'arrêt ou de séjour il existe une variante plus ancienne et plus régulière *gerā*, tandis qu'une variante semblable ne paraît pas exister actuellement pour *kerā* pris dans le sens d' « accélération ». Mais si ce dernier constitue ainsi un mot distinct, quelle pourra être son origine ?

Il ne semble pas qu'il faille supposer, à la base de *kerā* = « accélération », le thème du verbe latin *celerare*, car, bien que les exemples de fortes syncope ne soient pas rares en basque, il serait peut-être difficile d'admettre qu'un type latin *celera* a pu se réduire en basque à *kerā* ou *gerā*. La chose n'est cependant pas impossible, surtout si l'on supposait un stade *\*kerera*, venu du thème *celera* par assimilation de *ll* de la seconde syllabe à *l'r* de la troisième. Quoi qu'il en soit, si le mot *kerā* = « accélération » est de pure souche basque, il a dû se présenter anciennement sous la forme *gerā*. Mais il existait en basque plusieurs autres mots ayant la même forme *gerā* ; parmi ceux-ci un seul nous intéresse actuellement : c'est *gerā*, forme plus ancienne du *kerā* = « idée de rester » ou « de s'ar-

rêter » que nous venons d'étudier. On conçoit qu'au moment où, sous l'influence du roman *quedar*, l'ancien *gera* = « rester » ou « s'arrêter » a donné naissance à une variante *kerā*, il ait entraîné par analogie son homonyme *gera* = « accélération » ; pour celui-ci également il s'est donc établi une variante *kerā* ; seulement, alors que pour le premier la forme plus ancienne a pu subsister à côté de la forme nouvelle, elle a disparu pour le second. Cette différence de traitement n'est pas de nature à nous étonner : *gera* = « idée de s'arrêter » ou « de rester » était certainement d'un emploi beaucoup plus fréquent que *gera* = « accélération » : or, nous avons vu que plus un mot était usité, plus la forme à sonore initiale a eu de chance de se maintenir ; (§ 149, III, page 325).

Nous trouvons en labourdin une forme *khur(r)* = « salut », « inclinaison de tête », « révérence », qui n'est évidemment qu'une variante du mot *gur(r)* (bas-nav. commun) ou *gür(r)* (soul. commun), qui a le même sens. Le *k* de *khur(r)* est sans doute dû à la fausse généralisation analogique signalée sous le n° VI. Mais peut-être aussi cette généralisation a-t-elle été favorisée, dans ce cas particulier, par l'existence d'un mot *kurkur(r)*, qui signifie « courbé », « penché » ou « accroupi », et qui n'est évidemment qu'un redoublement de cette même racine, dont le sens général est celui d' « inclinaison ». *Kurkur(r)* est conservé dans le haut-nav. d'Elcano, mais peut-être a-t-il été plus répandu autrefois. Lorsque les redoublements sont de date ancienne ils ont souvent conservé la sourde primitive, au moins dans le second élément, comme on le voit dans le redoublement *berper*, encore usité en certaines régions à la place d'un type plus moderne *berder* = « tout seul » ; seulement, bien entendu, des réactions analogiques ont presque toujours assimilé l'un à l'autre

les phonèmes initiaux des deux éléments ; le plus souvent, comme nous l'avons vu, c'est le phonème initial du second élément qui l'a emporté et qui a obligé le phonème initial du premier à se mettre (ou à rester) au même degré que lui ; et cela était naturel, puisqu'il représentait l'état le plus primitif. Par suite, dans les redoublements, la sourde l'a généralement emporté sur la sonore.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck rapproche avec raison le mot *gai* ou *gei*, qui signifie « destiné à », et qui est surtout employé comme suffixe, du mot *ekai* (Oihenart) ou *ekhei* (bas-navarrais commun et soul. commun) = « matière » (destinée à tel ou tel usage) (1). Dans ces deux dernières formes, si le *k*; s'est maintenu, c'est sans doute parce que l'addition du préfixe *e-* s'est produite de bonne heure, et ainsi leur *k* avait cessé, d'être initial à l'époque où s'est produite la sonorisation définitive des explosives sourdes au commencement des mots. — Pour *gai* et *gei* il existe une variante *kai*, dans laquelle le *k* a dû se maintenir précisément parce qu'elle devait être surtout employée comme suffixe dès une époque ancienne, et qu'il cessait alors d'être considéré comme initial.

Dans le souletin *khimber(r)*, qui signifie « envers » (d'une chose), et dont il existe en salazarais une variante *kimer(r)*, le *k* initial paraît dû à la généralisation analogique signalée par nous sous le numéro VI.

III. Remarques  
complémentaires  
sur les  
gutturales ini-  
tiales.

De certaines des observations formulées ci-dessus, il résulte que les alternances entre *g* et *kh* ou *k* à l'initiale doivent s'expliquer comme les alternances

---

(1) Par un procédé sémantique analogue, remarque M<sup>r</sup> Ernault, les langues celtiques ont employé et emploient encore dans le sens de « matière destinée à tel ou tel usage » un élément qui par ailleurs sert à former des mots composés impliquant une idée de destination : irl. *rigdomna*, *riogh-dhamhna* = « héritier présomptif de la couronne ».

similaires entre *b* et *ph* ou *p* dans cette même position et donnent lieu aux mêmes remarques ; (§ 149, III).

D'autre part, il y aurait lieu de rappeler ici les considérations déjà émises sur les dates relatives auxquelles la sonorisation des explosives sourdes initiales, d'une part, et celle des explosives sourdes après les liquides et les nasales, d'autre part, sont devenues des lois mortes (§ 149, II) ; on pourrait citer comme exemple les mots *kondo* (bisc. et guipuzc.), *kondatu* (bas-nav. et lab.), etc.

§ 170. — Passage  
(ou retour) de  
g à k après cer-  
taines  
consonnes.

Des observations formulées aux §§ 63 et 165, III, il résulte que lorsqu'un *g* est précédé de certaines consonnes il devient *k* ; et de celles que nous avons exposées au sujet de la sonorisation du *k*; initial originel, il résulte en outre que bien souvent cette transformation apparente d'un *g* en *k* ne doit être au fond que le maintien, dans un cas particulier, d'un état de choses primitif.

Quoi qu'il en soit, nous rappellerons brièvement en quoi consistent les principales accommodations auxquelles nous faisons allusion.

Comme nous l'avons déjà vu, les groupes *sifflante ou chuintante* + *g*, ou *t* + *sifflante ou chuintante* + *g* deviennent *sifflante ou chuintante* + *k* ; ex. : *ez+gira* se prononce en réalité *ezkira* = « nous ne sommes pas ».

Le groupe *k* + *g* se prononce en réalité par un simple *k* ; ex. : *dudarik gabe* devient *dudarikabe* (*duaikā* dans la prononciation bas-navarraise courante) ; cf. ce que nous disons du traitement du groupe *k* + *b*, au § 150.

Nous ajouterons maintenant que le groupe *t* + *g* se réduit en réalité, dans la prononciation courante de la plupart des dialectes, à un simple *k* : le *t* maintient ou rétablit après lui la sourde *k*, mais

lui-même s'amuït à son tour devant celle-ci; ex. : le suffixe *beit* + *gira* donne une forme *beikira* ; le mot *bat* = « un » donne avec le suffixe *-gar(r)* une forme *bakar(r)* ou *bakhar(r)* ; (cf. ce que nous disons du traitement du groupe *t + b*, au § 150).

Bien entendu, ces accommodations ne sont rigoureusement appliquées que si la succession d'éléments dans laquelle elles devraient avoir lieu est d'un usage assez fréquent, ou du moins d'un type assez courant. Dans les associations d'un usage trop accidentel, les règles ci-dessus formulées cessent d'être appliquées intégralement. Ainsi, en souletin, la combinaison *z + g* donne encore *z + k* dans l'adjonction de la négation *ez* aux formes verbales commençant par un *g* indice de première personne du pluriel : on dira par exemple *ezkira* = « nous ne sommes pas », *ezkütützü* = « nous ne sommes pas » ou « vous ne nous avez pas », *ezkinen* = « nous n'étions pas » *ezküntützün* = « nous n'étions pas » ou « vous ne nous aviez pas », etc. ; mais dans une expression telle que *hotz güntützün* = « nous avons froid » on se contentera de supprimer le *t* de *hotz* et de sonoriser le *z* devant le *g*, en laissant cette gutturale intacte.

Les divers dialectes n'en sont d'ailleurs pas tous au même stade en ce qui concerne l'application de ces règles. Les uns sont à cet égard plus conservateurs, et appliquent beaucoup plus rigoureusement le maintien ou le rétablissement du *k*, tandis que d'autres, plus oublieux déjà, sur ce point particulier, de la tradition ancienne, réduisent davantage la fréquence des combinaisons où ils appliquent les vieilles règles, et par conséquent prononcent plus souvent par *g*. Ainsi, dans la formation des noms de nombre ordinaux, certains dialectes, notamment le biscayen, observent rigoureusement la règle lors de l'adjonction du suffixe *-garren* ou *-gerren* aux



noms de nombre cardinaux ; ils diront, par exemple, *boskarren* = « cinquième (de *bost* + *garren*), ou *bozkarren* (de *bortz* + *garren*), *ogei-ta-bakarren* = « vingt-et-unième » ou *oge-ta-bakarren* (de *ogei-ta-bat* ou *oge-ta-bat* + *garren*). Au contraire, en souletin, on prononce *bosgerren* (avec *s* sonore) et *hoi-ta-bagerren*; dans ce dernier mot, on se contente d'amuïr le *t* de *bat*, mais on laisse au *g* sa valeur sonore habituelle. On se rappellera que nous avons noté, pour le souletin également, un traitement tout parallèle du groupe *k* + *g*; consistant à le réduire à *g* et non à *k* dans les associations qui, tout en étant assez courantes, ne sont pas cependant de celles qui se présentent avec le maximum de fréquence.

Pour des raisons identiques à celles que nous avons exposées au dernier alinéa du § 165, VII, il serait bon que l'on ne dédaignât pas de noter dans l'écriture les cas où pour les combinaisons de ces diverses sortes la sourde est employée au lieu de la sonore.

§ 171. — Passage hypothétique d'une ancienne gutturale à *h*, ou chute pure et simple d'une gutturale initiale.

On a généralement admis que d'anciens *k* initiaux se sont réduits à des *h*, qui ont pu ensuite s'amuïr dans les dialectes ne faisant pas usage de l'aspiration, et même quelquefois aussi dans les autres.

Cependant, quelques-uns des exemples que l'on donne à l'appui de cette théorie ne sont pas aussi concluants, ou du moins aussi sûrs, qu'ils peuvent le paraître à première vue.

Soit par exemple le mot *alde* = « côté » ou « endroit ». On lui a supposé une forme primitive *\*kalde* ou *\*khalde*, en se basant sur l'existence du composé *sukhalde* (souletin *sükhalte*) = « cuisine ». Il est fort possible qu'en effet la forme primitive de *alde* ait comporté à l'initiale une gutturale (aspirée ou non). Cependant l'exemple n'est pas suffisam-

ment probant, car deux autres explications au moins sont possibles sur l'origine de *sukhalde* : 1° au lieu de l'interpréter comme formé de *su* = « feu » + *\*kalde*, *\*khalde* ou *\*khalte* = « endroit », on pourrait aussi, semble-t-il, l'interpréter comme formé du génitif *suko* + *alde* ou *alte*, avec élision de *l'o* et intercalation subséquente d'une *h* ; 2° le *k* pourrait être aussi un élément adventice ajouté, lors de l'adjonction du suffixe *-alde*, par analogie avec d'autres suffixes qui présentaient deux formes, l'une avec *k* initial et la seconde sans *k*.

Pour les mêmes raisons, d'autres exemples ne sont pas sûrs non plus ; tels seraient ceux que l'on tire du rapprochement de *ope* = « galette » et *opil* ou *ophil* (sorte de pain ou de gâteau) avec *sukopil* (1) = « galette cuite sous la cendre » (lab., d'après-Uhlenbeck) ; du rapprochement de *azul* ou *ãsal* = « écorce » ou « croûte » avec *azkazal* (2) = « sabot des animaux » (de *atz* = « doigt » ou « patte ») ; de celui de *ume* ou *hüme* = « petit » (d'un animal) avec *emakume* = « femme » et *arkume* = « petit agneau » (3) (certaines variétés dialectales) ; de celui de *hartu* = « prendre » ou « recevoir » avec *lokartu* ou *lokhartu* = « s'endormir » et *sukartu* = « avoir un accès de fièvre » (en souletin *sühartü* = « avoir une inflammation ») ; et enfin de celui de *haitz*, *aitz*, *aĩs* = « rocher » avec *arkaitz* = « gros rocher isolé » : si M<sup>r</sup>Uhlenbeck explique ce mot par *harri* = « pierre » + *\*kaitz*, forme primitive hypothétique de *haitz*, M<sup>r</sup>Azkue l'explique comme un composé de *harri* = « pierre » + *\*kaitz* = *gaitz*, ce dernier adjectif étant

(1) Il existe d'ailleurs, d'après M<sup>r</sup>Azkue, une variante *sutopil*, usitée en quelques variétés dialectales.

(2) Sur d'autres dérivés de *azal*, voir § 202.

(3) Voir d'autres exemples dans VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 455.

pris ici dans le sens de « énorme », et, en l'absence de toute preuve, cette dernière explication est *au moins* aussi vraisemblable que la première.

Enfin il n'est pas sûr que le mot *abar(r)* = « branche » ait jadis commencé par un phonème *k* ou *kh*. Sans doute, nous trouvons dans le labourdin d'Ainhoa un mot *khabar(r)* = « sec jusqu'à l'aridité », mais il n'est pas sûr qu'il doive être identifié, pour l'origine, à notre mot *abar(r)*. Et d'autre part, dans le composé *šiškabar(r)* = « brindilles » ou « menu bois », il n'est pas sûr non plus que le *k* soit dû à la conservation d'un ancien élément initial de *abar(r)* : les raisons applicables aux exemples précédents le sont également à celui-ci ; et de plus, il est possible que le *k* appartienne au premier élément du composé, qui serait *šišk* et non *šiš* ; peut-être cet élément *šišk* serait-il lui-même apparenté à l'espagnol *cisco*, qui signifie « poussier », et qui implique par conséquent l'idée de quelque chose de menu.

Le rapprochement du mot *eri* = « malade » avec le suffixe dépréciatif *-keria* nous paraît des plus douteux.

En revanche, l'existence d'une forme primitive comportant une gutturale paraît à peu près assurée à la base des mots *habia* (seul.), *abia* (bisc.) et *abi* (bisc. d'Arratia et d'Orozco) = « nid ». Ce sont là sans doute des dérivés du lat. *cavea*. Mais sous quelle forme se présentait la gutturale lors du passage du mot en basque ? Il n'est pas sûr que ce fût sous la forme d'un *k* ou même d'un phonème *kh* : n'oublions pas qu'il existe en espagnol une forme *gavia* = « hune de galère » ou « hunier », dérivant de la même racine ; cette forme, il est vrai, pourrait être elle-même un emprunt à un type basque, car il n'est pas sans exemple que l'espagnol ait tiré du basque quelques termes de marine ; mais un type

*gavia* peut tout aussi bien s'être développé spontanément en castillan, ainsi qu'il paraît résulter de la forme *gato*, du latin *cattus*. Il est même vraisemblable que le castillan a possédé en propre le mot *gavia*, sans avoir besoin de l'emprunter au basque, car il a été employé en espagnol non seulement comme terme de marine, mais encore dans des sens plus immédiatement voisins de celui du latin *cavea*, notamment celui de « cage pour enfermer un fou ». — M<sup>r</sup> Uhlenbeck remarque d'autre part avec raison qu'une forme *kabi*, qu'il signale comme labourdine avec le sens de « cage », et qui, d'après le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue, est employé dans le haut-nav. de Lesaca et en guipuzc. avec le sens de « nid », peut bien n'être qu'un emprunt plus ou moins récent à une forme équivalente du français méridional (1). Nous ajouterons que cette hypothèse nous paraît non seulement possible, mais encore très probable. Seulement, dans ces conditions, il apparaît comme peu vraisemblable que dans le mot composé *chorikabi* = « nid » ou « cage d'oiseau » le *k* soit dû à un maintien direct de la gutturale initiale du type primitif des formes *habia*, *abia* et *abi* : le composé *chorikabi* doit être tout simplement de création récente et formé à l'aide du moderne *kabi*.

Nous reviendrons d'ailleurs par la suite sur la question du phonème initial primitif du mot que nous venons d'étudier ; (§ 203). En ce même lieu nous aurons l'occasion de parler également du phonème initial des démonstratifs, lequel se présente en quelques variétés dialectales sous la forme d'un *g* ou d'un *k*, mais revêt, dans les dialectes basques français, celle d'une *h*, qui, bien entendu,

---

(1) Schuchardt cite précisément une forme française méridionale *gabi*.

fait défaut dans la forme commune des dialectes basques espagnols. Nous étudierons au même paragraphe la question du phonème initial du pronom *hi* et de certaines formes verbales de la deuxième personne du singulier.

Dans le mot *okotz* = « mufle », « museau » ou « menton » (bisc. commun), qui alterne avec *kokots* = « chignon » ou « occiput » (haut-nav. du Baztan), = « tête » ou « intelligence » (roncalais), = « menton » (haut-nav. commun, bas-nav. commun, lab.) et *kokotz* = « menton », usité en quelques endroits, il semble bien que nous constatons réellement la chute d'un *k* initial. Le mot est évidemment apparenté à l'esp. *cogote*, qui à son tour paraît l'être avec le latin *cucullus* ou *cuculla*. On peut même se demander si le type *kokots* ne serait pas un emprunt direct à un type béarnais *cocots*, qui représenterait normalement le latin *cucullus*. Mais il n'est nullement évident que le passage de *kokots* ou *kokotz* à la forme biscayenne *okotz* se soit effectué par l'intermédiaire d'un type *kokotz* : si l'emprunt est très ancien, *kokotz* a pu devenir régulièrement en biscayen *\*gokotz*, et nous aurions affaire ici, non à une chute de *k* par l'intermédiaire d'un stade *h*, mais bien à celle d'un *g* initial devant *o*, phénomène dont il semble exister des analogues, ainsi que nous le verrons par la suite (§ 172) ; au contraire, dans les autres dialectes, le *k* initial se serait maintenu pour conserver un effet de redoublement.

L'hypothèse que nous venons de formuler pour expliquer la chute de la gutturale initiale dans le biscayen *okotz* est pleinement confirmée par le fait que nous allons signaler maintenant : le biscayen commun possède un mot *upa* = « tonneau », dont il existe une variante moins primitive *upe*, et un diminutif *upel*. Ce sont là des emprunts évidents

au latin *cupa*. Mais ici nous avons une preuve presque certaine que la disparition du *c* initial primitif ne s'est pas faite par l'intermédiaire d'un stade *\*hupa* et *\*hupel*, mais bien par un stade *\*gupa* et *gupel*, car *gupel* est précisément conservé en labourdin commun et dans le bas-nav. de Baïgorry ; et d'autre part il existe des formes par *d*, qui supposent un stade antérieur par *g*, avec cette permutation ultérieure entre explosives sonores qui est courante en basque : telles sont les variantes *dupa* = « foudre » ou « grand tonneau » (bas-nav. de Baïgorry et lab. d'Ainhoa) ou *dupha* (dans Salaberry, et souletin, d'après Azkue), et *dupel* (bas-nav. des Aldudes, lab. d'Ainhoa et de Bidart) = « tonneau » (1). — Dans les formes *kupa* (roncalais) = « tonneau » et *kupel* (haut-nav. du Baztan et guipuzc. d'Andoain), le *g* a été réassourdi sous une influence romane directe ou indirecte.

En terminant, nous noterons que M<sup>r</sup> Uhlenbeck rapproche avec vraisemblance le basque *untsi* = « lapin » (roncalais et haut-nav. de Lesaca) (2) du

---

(1) Il est possible que les formes *dupiña* = « marmite » (bas-nav. de Saint-Jean-Pied-de-Port), *tupin* (haut-nav. du Baztan, bas-nav. de Salazar, lab. et roncalais), *tupina* (bas-nav. des Aldudes, lab.) et *tupiña* (lab. de Guéthary) soient de proches parentes de *dupa*. Cependant, nous croirions plutôt que *dupiña* et ses variantes procèdent de la racine à laquelle appartient l'allemand *Topf*, et qu'elles auront contribué en exerçant une influence analogique, à faire changer en *d* le *g* initial de *\*gupa* et *gupel*. — Schuchardt croit que des formes telles que l'esp. *duela* (lat. *dolium*) ont pu favoriser le changement du *g* initial en *d* dans *dupel* et *dupa* (*Museum*, août-sept. 1903, p. 399).

(2) Le mot existe peut-être encore dans d'autres variétés dialectales. Quoi qu'il en soit, il est curieux de constater, dirons-nous en passant, que dans une grande partie du pays basque le lapin est un animal fort peu répandu, du moins à l'état sauvage, ce qui explique peut-être le peu de diffusion actuelle du mot *untsi*.

lat. *cuniculus*. Seulement, si vraiment cette identification est exacte, il n'est aucunement nécessaire d'admettre que la disparition du *c* initial primitif s'est opérée par l'intermédiaire d'une *h*, et nous supposons qu'ici encore elle a dû se faire par l'intermédiaire d'un stade *g*.

§ 172. — Quelques *g* initiaux paraissent épenthétiques ; dans certains mots, au contraire, il y a eu, semble-t-il, chute d'un *g* ancien.

Certains mots présentent deux doublets, dont l'un comporte un *g* initial et l'autre n'en comporte pas : par exemple *gazitgar(r)* et *azitgar(r)* (ou *astigar(r)*).

Pour expliquer les doublets de cette sorte, on pourrait peut être supposer à la base une forme comportant un *gh* initial, *\*ghazitgar(r)* ; le *gh* se serait réduit d'une part à *g*, et d'autre part à *h*, mais celle-ci à son tour se serait amuïe, comme il est de règle dans certains dialectes, et comme il a pu arriver quelquefois dans ceux même qui usent de *l'h*.

Un exemple qui corroborerait cette explication serait l'existence, dans certaines régions, d'une forme *gau* pour le démonstratif *hau* : l'alternance de *g* et de *h* deviendrait facile à expliquer si l'on suppose un type primitif commun *\*ghau*.

Toutefois, nous reviendrons plus loin sur la question du phonème initial primitif des démonstratifs ; (§ 203). Pour le moment nous remarquerons que dans *gazitgar(r)* nous avons affaire vraisemblablement à un *g* initial épenthétique, causé par une analogie purement formelle avec le verbe *gazitgatu* = « châtier », et peut-être aussi avec l'adjectif *gazte* = « jeune » (1).

Que des épenthèses de ce genre soient possibles, cela ressort clairement de l'existence d'une forme

---

(1) Schuchardt (*Museum*, août-sept. 1903, p. 401) se demande si le *g* initial de *gazitgar(r)* ne serait pas dû à une influence de l'anc. esp. *quexigo*.

telle que le bas-navarrais *garratoin*, qui correspond à l'esp. *ratón*. L'*a* qui précède l'*r* forte doit évidemment s'expliquer comme un *a* prothétique nécessité par la présence de l'*r*, qui sans lui eût été initial. Quant au *g* il a été ajouté après coup, probablement sous quelque influence analogique, peut-être celle de l'esp. *garra* (1) ou d'un autre mot semblable.

Dans d'autres cas où il existe des doublets dont les uns comportent un *g* initial qui manque dans les autres, nous croirions volontiers, au contraire, que le *g* est ancien. Tel serait le cas dans *goroldio* = « mousse » (haut-nav. de Larraun, guipuzc. commun et lab. commun) ou *goroldi* (roncalais), pour lequel il existe des variantes *oroldio* (haut-nav. du Baztan et de Lesaca) et *oroldi* (plusieurs variétés bisc., bas-navarrais de Salazar, guipuzc., roncalais et souletin) (2).

Nous avons signalé une chute à peu près certaine de *g* initial dans les formes *upa*, *upe* et *upel*, et une chute probable du même genre dans le biscayen *okotz*, pour lequel nous avons supposé un stade antérieur *\*gokotz*; voir § 171.

Les chutes de *g* initial paraissent s'être produites surtout devant les voyelles *o* et *u*, et on se rappellera que nous avons fait une remarque identique en ce qui concerne les chutes de *b* initial. On peut observer en outre que les chutes de *g* initial paraissent s'être produites dans le domaine biscayen plus fréquemment que dans les autres dialectes.

---

(1) D'après Schuchardt (*ibid.*, p. 400), le mot qui aurait causé l'addition du *g* pourrait être le fr. mérid. *garri*, que nous rapprocherons du berrichon *gario* = « loir ».

(2) Cf. SCHUCHARDT, *ibid.*, p. 401.



§ 173. — Alternances entre gutturales et phonèmes comportant une sifflante ou une chuintante.

On sait qu'en latin le *c* à une certaine époque a perdu devant *e* et *i* le son de gutturale sourde qu'il avait primitivement, pour prendre une valeur nouvelle, qui devait être d'abord celle d'un *k* mouillé, bientôt transformé en un *t* mouillé. Celui-ci devait par la suite aboutir dans les dialectes italiens du sud et du centre à un phonème *dentale* (1) + *chuintante* (souvent réduit à la chuintante seule dans les parlers de la région toscane) ; mais dans le nord de l'Italie, la Gaule et l'Espagne, l'évolution devait être poussée plus loin encore, et aboutir assez vite à un phonème *dentale* + *sifflante* qui, à son tour, devait ne rester que rarement intact, mais subir au contraire des réductions ou transformations diverses suivant les régions de ce vaste domaine.

Une évolution assez analogue à la précédente paraît s'être produite en basque même, mais sans qu'on puisse admettre qu'elle fût due à une imitation ou à une influence directe de celle qui se produisait en roman : si, en basque même, et hors des cas d'emprunt, des gutturales ont abouti à des phonèmes comportant un élément chuintant ou sifflant, le point de départ de cette évolution a été autre que celui de l'évolution qui s'est produite en roman pour le *c* latin devant *e* et *i* : si, en latin, ce *c* a reçu d'abord une mouillure, c'était en vertu d'un phénomène spontané, dont l'équivalent se retrouve souvent dans l'histoire des langues (2). Au contraire, en basque, l'introduction de la mouillure

---

(1) Par *dentale* nous entendons ici un son produisant à l'oreille la même impression qu'un *t*, bien que son procédé d'articulation pût être en partie différent.

(2) On sait, par exemple, que dans les dialectes crétois les groupes *ke* ou *ki* ont pris un son que l'on pourrait rendre, ou à peu de chose près, en graphies françaises, par *tché*, *tchi* ou *tche* : ex. : *tcheurkatché*, prononciation approximative du vocatif *kyriaké*.

dans les cas qui nous occupent a dû obéir à une raison psychologique et être, en quelque sorte, voulue : elle devait être destinée à produire un effet de diminutif, par application d'un procédé encore courant en basque moderne, et qui consiste précisément, pour produire cet effet, à changer le *k* en un *t* mouillé (*t̃*).

Un exemple assez clair de ce traitement paraît être fourni par les deux verbes *euki* (bisc. commun) = « avoir », « tenir » ou « garder », et *eutsi* (bisc. commun, guipuzc. commun et haut-nav. d'Esteribar et de Larraun) = « saisir », « empoigner », « tenir » ou « prendre ». Le sens même du second verbe nous montre qu'il est dérivé du premier par un changement, direct ou indirect, de *k* en *t̃*, ce dernier phonème ayant ensuite évolué et passé à *ts*, apparemment par l'intermédiaire d'un stade *ts̃* : on pourra rapprocher de ce traitement celui qui a eu pour effet de changer en *ts̃* le *t* du mot *guti* dans certaines variétés dialectales ; (§ 81, note).

Dans plusieurs dérivés des mots *karamiko* = « égratignure » (mixain) et *karamikatu* = « égratigner » (mixain), pour produire un effet de diminutif, ou, du moins, de pittoresque, l'un des deux *k* a été l'objet d'une mouillure, qui a évolué ensuite en un phonème *t* + *chuintante*, altéré ou réduit par la suite de façons diverses. Si la forme *karamitsa*, donnée par Pouvreau, est exacte, le *k* touché par la mouillure aurait été ici le second. C'est au contraire le premier qui l'a été dans les types suivants : *ts̃arramika* (soul.), *ts̃arramiko* (bas-nar.), *sarramiko* (bas-nav.), *zaramiko* (haut-nav., d'après Lacoizqueta), *zarramiko* (bas-nav.) ; il existe aussi des diminutifs dans lesquels une chuintante ou une sifflante épenthétique est encore venue s'ajouter,

par exemple le soulelin *tšarramiska* = « petite égratignure » ; (cf. le type *zarramazka*, que le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue signale comme existant en roncalais, en salazarais et en biscayen.

Nous avons eu l'occasion de signaler déjà (§ 68, III) une alternance due vraisemblablement à la même cause entre les mots *gapar(r)* = « buisson » ou « ronce » (mixain) et *saphar(r)* = « buisson » (bas nav.), = « haie » (mixain et lab. de Bardos) ou *zapar(r)* (forme citée par Uhlenbeck). Un primitif *\*kapor(r)* a donné, d'un côté, *gapar(r)*, par la sonorisation normale du *k* initial. Mais d'autre part, ce même *\*kapor(r)* avait donné de bonne heure un diminutif *\*tapor(r)*, devenu plus tard *\*tšapor(r)*, *\*tsapor(r)* ou *\*tzapor(r)*. Ces deux derniers types se sont réduits régulièrement à *saphar(r)* et *zapar(r)*. (Il existe aussi dans le biscayen d'Oñate une forme *kapor(r)* et en souletin une variante *khapor(r)*, mais le *k* initial de ces deux formes doit s'expliquer par le réassourdissement résultant de la fausse généralisation analogique signalée au § 169, II comme ressortissant à la 6<sup>e</sup> des explications données pour le *k* initial). — Que le type primitif *\*hapar(r)* ait engendré de très bonne heure une forme mouillée *\*tapor(r)*, cela résulte du fait même que le mot a donné des dérivés espagnols comportant un *ch*, comme *chaparro* et *achaparrado*.

Une alternance toute semblable à celle que nous venons d'étudier nous est fournie par les formes *girtain* (lab.), *girthain* (ms. de Duvoisin), *girtoi* (d'après Goyhetche), *girten* (bisc. de Berango), *girten* (ms. de Duvoisin), *girtin* (bas-nav. de Hasparren) = « manche » ou « anse », d'une part, et *zirthoin* = « pousse des arbres » ou « bouton d'humeur maligne de la peau » (bas-nav.), = « râfle du raisin » (d'après Duvoisin). Au point de vue

sémantique, il ne semble pas qu'il y ait d'impossibilité à identifier *zirthoin* avec les types par *g* que nous venons de citer : du sens de « manche » (d'un outil ou d'un instrument), on a pu passer facilement à celui de « pousse des arbres », et aussi à celui de « râfle du, raisin » ; et du sens de « pousse d'un arbre » on a pu passer à celui de « bouton qui vient sur la peau ». — Ici encore, il y aura eu un primitif tel que \**kertain* qui, d'une part, aura produit les types par *g*, grâce à la sonorisation normale du *k* initial, mais qui, d'autre part, aura donné de bonne heure une forme à mouillure telle que *ĩrtain* ou \**ĩrtoin*, d'où *zirthoin* dérive par le processus indiqué plus haut. — Ici encore, il existe une variante par *k* initial, *kirten* (bisc. commun et guipuzc. d'Andoain), dans laquelle le *k* doit être dû au réassourdissement mentionné à propos des formes *kapar(r)* et *khapar(r)*. — Il n'est pas impossible, à la rigueur, notons-le en passant, que la racine de *girtain* soit tout simplement le lat. *certus*, qui, d'ailleurs, a donné en basque *gerthu* : *girtain* aurait signifié primitivement « ce qui sert à affermir dans la main l'outil ou l'instrument », « à le rendre plus sûr », « para *afianzarlo* », pourrait-on dire en castillan.

Il est possible que l'explication que nous venons de donner pour les exemples précédents doive s'appliquer aussi, sauf peut-être une variante de détail, à l'alternance que présentent les formes *itogin* = « gouttière résultant d'un trou ou d'une déféctuosité du toit » (bisc. de Lequeitio et de Marquina), *itokin* (guipuzc. ), *itoki* (guipuzc), d'une part, et *itošin* (bisc. d'Oñate et d'Ubidea), d'autre part. Seulement, ici, la forme primitive pourrait être celle qui présente un *g*, c'est-à-dire *itogin*. Le type *itokin* serait dérivé du précédent par confusion ou altération de suffixes,

et *itosĩn* serait dérivé de *itokin* par un processus analogue à celui que nous avons signalé pour les cas examinés ci-dessus. Mais nous pourrions bien avoir affaire ici, plutôt qu'à une alternance du même type que les précédentes, à une simple différence de suffixes, d'autant que van Eys signale comme existant en labourdin un type *ithoitz*. (Notons pour mémoire qu'il existe aussi une variante biscayenne *itoin*, probablement dérivée de *itogin* par chute du *g* in tervocalique). — Enfin, si l'on considère que la forme *itosĩn* se rencontre dans le bisc. d'Oñate, et que, dans ce dialecte, le *j* a abouti à *ĩ*, il pourrait se faire encore que *itosĩn* dut s'expliquer par un antérieur *\*itojin*, dans lequel le *j* aurait d'abord été un *i* consonne ordinaire, devenu plus tard une chuintante sonore, changée finalement en sourde, conformément aux lois qui président au traitement du *j* dans cette variété dialectale.

Il n'est pas impossible que dans les suffixes communs à presque toutes les variétés dialectales *-gale* et *-zale* il y ait une alternance plus ou moins identique à celles que nous avons étudiées dans la plupart des exemples précédents, mais nous croyons plutôt que dans ces deux suffixes les premiers éléments ont des origines différentes.

Pour l'alternance entre *ĩsĩrgil* et divers autres mots auxquels on l'identifie quant à l'origine, nous renverrons au § 68, III.

Nous renverrons au même lieu pour le mot *zunkur(r)* et les diverses formes avec lesquelles il alterne.

§ 174. — Permu-  
tations  
entre *p* et *k*.

Il y a parfois aussi, mais beaucoup plus rarement, des exemples de permutations entre *p* et *k* ; le plus notable est le mot signifiant « petit », qui se présente, suivant les régions, sous les formes *ĩtipi* et

*tiki*. Il est difficile de dire lequel des deux types est le plus primitif : si *tiki* est évidemment apparenté à l'esp. *chico* = « petit » et au gascon *chic* = « peu », qui ne paraissent pas être d'origine latine, la forme *t̃ipi*, de son côté, laisse supposer qu'elle pourrait bien avoir quelque chose de commun avec le français « petit », qui ne paraît pas être lui non plus d'origine latine. Le mot *tiki* ou *t̃ipi* pourrait être apparenté également à l'esp. *pequeño* (1). Malgré tout, nous serions assez enclin à voir dans *tiki* une forme plus ancienne que *t̃ipi*.

Quoi qu'il en soit, on se rappellera que nous avons cité au § 154 un exemple de permutation entre *k* et *p* dans lequel l'antériorité de la gutturale sur la labiale paraissait assurée.

§ 175. — Alter-  
nance  
entre *k* et *t*.

Il faut certainement identifier *mutur(r)* ou *muthur(r)*, commun à tous les dialectes, avec *mukur(r)* et *mokor(r)* ou *mokhor(r)*. L'idée commune à ces diverses formes est celle de « base » ou « extrémité ». Elle apparaît encore clairement, pour *mutur(r)* ou *muthur(r)*, dans plusieurs de ses significations : « mufle », « museau » ou « groin » (c'est l'une des extrémités du corps) ; et d'ailleurs le sens primitif d' « extrémité » est formellement conservé par le mot en biscayen commun et en diverses autres variétés dialectales. Il transparaît encore nettement dans les deux sens qu'a le mot composé *esku-muthur(r)* : d'abord dans celui de « pointe des cinq doigts réunis » (bas-nav. de Salazar), et, d'une façon plus caractérisée encore, dans le sens de « poignet », c'est-à-dire « base de la main » (bas-nav. et lab.

(1) Déjà Schuchardt avait signalé les rapports possibles de *tiki* ou *tsiki* avec les éléments *pit-* et *pic-* (ou leurs variantes), si fréquents en roman. (*Museum*, août-sept. 1903 p. 396).

communs). Quant à *mukur(r)*, il signifie encore, dans plusieurs variétés bisc., « base » ou « partie inférieure du tronc d'un arbre ». La forme *mokhor(r)* nous offre un sens très voisin de la signification primitive dans celui de « croûton » qu'il a en lab. et dans le bas-nav. des Aldudes et de Salazar ; (en souletin il peut signifier « croûton » et « morceau de pain ») ; enfin, sa variante *mokor(r)* signifie dans le bisc. d'Orozco « tronc d'un arbre », et dans quatre autres variétés bisc. « branches principales d'un arbre » ; et il est facile de ramener ces deux sens à la signification primitive.

Dans l'alternance entre *k* et *t* que ces diverses formes nous présentent, le *k* est probablement primitif, car *mokor(r)* et *mukur(r)* sont vraisemblablement des dérivés de *moko*, qui signifie généralement « bec », mais a souvent aussi le sens d' « extrémité ». Le changement du *k* en *t* dans *mutur(r)* ou *muthur(r)* serait dû à un désir d'atténuation visant à produire une sorte d'effet de diminutif.

L'alternance entre les formes *kunkur(r)* et *tontor(r)* est compliquée de l'existence d'autres types ; la question a été étudiée au § 68, III.

M'Uhlenbeck (*ibid.*, année 1910, p. 94 ; p. 73 du tirage à part) signale une permutation de *k* en *t* dans les mots *eiztari* (haut-nav. d'Estéribar, de Larraun et guipuzc.) ou *ihiztari* (lab. et bas-nav.) = « chasseur » : le mot, semble-t-il dire en substance, est formé de *eiza*, *eize* ou *ihize*, qui veut dire « chasse » ou « gibier », suivant les dialectes, et du suffixe *-kari*, qui exprime l'agent, et que nous trouvons par exemple dans le bas-nav. *arrainkari* = « pêcheur », ou dans *gazkari* = « marchand de sel ». Mais nous croyons plutôt qu'il s'agit ici de l'emploi de deux variantes interchangeables d'un même suffixe *-ari*, auquel, par le procédé indiqué au § 203, I, se sont proposées diverses consonnes, tantôt un *k* ou tantôt

un *t*, et ce qui tend à confirmer notre manière de voir, c'est qu'en souletin nous avons la forme *ihiz-lari*, dans laquelle la consonne qui s'est préposée au suffixe proprement dit est toute différente, puisque c'est une *l*.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck, reprenant une hypothèse de van Eys, croit que l'élément *-eta-* qui fait partie de plusieurs désinences du pluriel, principalement dans la déclinaison des noms communs et des adjectifs qualificatifs, notamment des désinences *-etan-*, *-etarat-* et *-etarik-*, le *t* représente le *k* du suffixe *-ak*, qui est une caractéristique de pluriel, et qui même forme à lui seul toute la désinence du nominatif pluriel. Ainsi *echeetan* serait pour *echeakan*, et se décomposerait ainsi : *eche* + *ak* + *a* + *n* ; l'élément *-ak-* marquerait le pluriel, l'élément final *n* est incontestablement la caractéristique du locatif, et l'*a* serait sans doute une voyelle de liaison. Il est possible, à notre avis, que cette hypothèse soit juste, mais nous n'en sommes pas entièrement convaincu. Comme nous l'exposerons dans un travail consacré spécialement à la déclinaison basque, l'élément *-eta-* des désinences du pluriel pourrait avoir une autre origine. Sans doute, on trouve en biscayen des formes qui sont précisément obtenues à l'aide du suffixe *-ak* du nominatif pluriel, auquel s'adjoignent les caractéristiques casuel les, par exemple *gizonakaz*, pour *gizonetaz* (ou *gizonez*). Mais il n'est pas absolument sûr que les formes ordinaires soient dérivées de celles-ci, et nous pouvons fort bien avoir affaire à deux séries de types, obtenues par des procédés différents.

Comme dernier exemple d'alternance entre *k* et *t*, nous noterons que dans une partie du domaine haut-navarrais, lorsque la caractéristique de la seconde personne du singulier masculine se trouve en position intervocalique, elle apparaît sous la



forme d'un *t* et non d'un *k* ; mais ce fait sera étudié plus amplement au § 192, IV (1).

§ 176. — Alter-  
nance, au moins  
entre *joa*, *goa*,  
*ga* et *fa*.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck signale comme présentant entre elles des rapports obscurs les formes *joan* (haut-nav., bisc., guipuzc., bas-nav. et soul.), *goan* (haut-nav. du Baztan, lab. d'Ainhoa et de Saint-Pée) et *gan* (haut-nav. du Baztan et labourdin de la côte), qui toutes servent à rendre le verbe « aller ». Il aurait pu ajouter à cette liste la forme *fan*, usitée dans le bisc. de Placencia, le guipuzc. d'Echarri-Aranaz, le bas-nav. de Salazar et le roncalais.

Dans le plus commun de ces types, c'est-à-dire dans *joan*, nous avons affaire au radical, *-oa-* qui sert à former toute une conjugaison, laquelle s'est conservée plus ou moins complète suivant les dialectes, et comprend notamment des formes d'impératif telles que *goazin* = « allons », *zoazi* = « allez » (forme de politesse), *zoazte*, etc. Le *j* qui précède *l'o* dans *joan* n'est autre que le préfixe *i* qui s'est préposé au participe passé et au substantif verbal de nombreux verbes ; (voir § 54). Mais on ne saurait admettre que *goan* soit dérivé directement de *joan*, par passage direct de *j* à *g*, car nous ne connaissons pas d'autre exemple d'un changement semblable dans la phonétique basque. Nous croyons donc qu'il faut chercher pour le *g* de *goan* une autre explication. Evidemment on en est réduit aux hypothèses. En voici une que nous indiquons sous toutes réserves : à l'époque où *l'i* de *joan* était encore voyelle et où par conséquent on disait *ioan*, un *g* aurait pu s'introduire entre *l'i* et *l'o* pour détruire

---

Suivant une remarque de Schuchardt (*Museum* août-sept. 1903, p. 398), un *k* provient d'un *t* dans le verbe *debekatu* = « prohiber ». Ce mot représente un type latin *\*devetare* (cf. esp. anc. *devedar*) ; le changement de consonne paraît dû à une influence analogique du suffixe *-ka*.

au moins le premier des deux hiatus que le mot comportait. Dans la forme \**igoan* ainsi obtenue, l'*i* initial aurait disparu par la suite, phénomène dont les analogues ne sont pas rares en basque ; (voir § 46). — A la rigueur, on pourrait formuler encore une autre hypothèse : si dans *gan* le *g* était primitif, il aura pu venir s'ajouter aussi au radical *oa* exprimant l'idée d' « aller », par extension analogique ; il est curieux de constater, en tout cas, que les régions où l'on emploie *goan* sont limitrophes de celles où l'on emploie *gan*, et que même, d'après M<sup>r</sup> Azkue, on rencontre l'une et l'autre forme dans le haut-nav. du Baztan.

Au sujet du type *gan*, deux hypothèses sont possibles : ou bien il est primitif, et nous devons voir en lui un mot différent de *joan* et *goan* (ou du moins n'ayant de commun avec ces deux formes que l'*a* du radical) ; ou bien *gan* serait une réduction de *goan*. En faveur de la première hypothèse, on pourrait invoquer le fait qu'il existe en lab. un verbe *iragan* = « passer », qui paraît être formé à l'aide de *gan* et de l'élément *ira* ou *era*, qui sert à rendre l'idée que nous exprimons en français par le verbe *faire* devant les infinitifs (voir § 99) ; *iragan* signifierait alors littéralement « être fait aller » ou « se faire aller », et ceci répond bien à l'idée 'de « passer » que ce verbe exprime en fait (1).

---

(1) Dans le sens de « passer » il existe aussi un verbe *igaran*, usité dans le bisc. de Mundaca, en bas-nav. et en lab. En souletin *passer* se dit *igan*. Il est difficile de dire si cette prononciation représente le type *iragan* ou le type *igaran*, puisque normalement l'un et l'autre doivent, dans la prononciation de ce dialecte, aboutir à *igan*, par suite de l'amuïssement des *r* intervocaliques, et des tendances qui président au traitement des groupes *ia* et *aa*. Il semble cependant, à en juger par les textes, que le souletin *igan* soit une contraction de *igaran* plutôt que de *iragan*, et ceci est confirmé par la place de l'accent tonique, qui dans *igan* est toujours sur la deuxième

En faveur de la seconde hypothèse, on pourrait faire remarquer que si une réduction de *oa* à *a* est anormale en basque (en dehors des cas d'élision), des contractions ou réductions anormales ne sont pas rares, en toutes les langues, dans les verbes extrêmement usités, et ainsi *gan* pourrait à la rigueur venir de *goan* (1).

Quant à la forme *fan*, son *f* initiale paraît due à une altération de quelque autre phonème. Entre autres hypothèses possibles sur son origine, on pourrait formuler la suivante : un primitif *\*i-oan* aurait donné *\*iwan*, devenu plus tard *\*ivan*, d'où serait née la forme *fan* par chute de *l'i* initial et changement de *v* en *f*. — On pourrait encore supposer que dans *goan* *l'o* serait devenu un *u* consonne ; dans les dialectes où *fan* est usité, le groupe *oa* devient en effet normalement *ua*, mais, dans la plupart de ces dialectes du moins, *l'u* ainsi obtenu reste voyelle et ne se diphtongue pas avec la voyelle

---

syllabe. — On peut se demander quel rapport il y a entre *iragan* et *igaran*. A première vue, cette dernière forme paraît dériver de la précédente par simple métathèse ; mais il est possible pourtant que *igaran* soit primitif ; quoi qu'il en soit, dans un cas comme dans l'autre, l'élément *ga* de *igaran* est sans doute le même que l'élément semblable que nous trouvons dans *iragan*. — Il ne faut pas confondre le verbe souletin *igan* = « passer » avec un autre verbe *igan*, qui existe en basque commun et en souletin même, avec le sens de « monter ». Il n'est pas impossible, à la rigueur, que la racine *ga* de ce dernier verbe soit la même que celle du verbe *gan* = « aller », mais la chose nous paraît néanmoins peu probable ; notons d'ailleurs que le verbe *igan* = « monter » a une variante *ikhan*, employée dans le bas-nav. de Baïgorry ; (voir § 168).

(1) Quoi qu'il en soit, M'Vinson (*Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 450) rapproche avec raison de l'alternance entre *joan* et *gan* celle que présentent *joare* et *gare* = « sonnaille » : de ces deux dernières formes, la première est usitée, d'après M'Azkue, dans le haut-nav. de Goizueta et de Lesaca, en bas-nav. et en roncalais ; la seconde dans le haut-nav. du Baztan et en lab.

suivante. On pourrait cependant admettre qu'ici il serait devenu consonne et se serait diphtongué malgré tout, cette exception se justifiant par l'extrême fréquence de l'emploi du mot. On aurait eu ainsi une forme \**gwan*, dans laquelle le phonème *gw* se serait ensuite réduit à *w*, devenu plus tard *v*, puis *f*.

§ 157. — Certains *k* proviennent d'une aspirée espagnole, ou même d'une *h*.

Comme nous l'avons vu au § 55, dans les régions qui ignorent plus ou moins complètement le son aspiré du *j* castillan moderne, ce son est souvent rendu par un *k* dans les mots d'emprunt.

De même, il a pu arriver parfois, dans les mots d'emprunt, qu'une *h* ait été rendue par un *k* ; ainsi s'explique probablement la forme *kondõ*, qui, d'après M<sup>r</sup> Azkue, serait usitée dans le labourdin de Sare comme équivalent du labourdin commun *hondo* (de l'esp. *hongo* = latin *fungus*). Mais les exemples de cette sorte sont extrêmement rares.

## CHAPITRE X

### LES DENTALES

---

§ 178. – Généralités.

Le basque possède deux dentales, l'une sourde (*t*) et l'autre sonore (*d*). Toutes les deux s'articulent comme les consonnes correspondantes de l'italien, du français méridional ou du castillan (1), c'est-à-dire qu'elles sont des dentales de type très pur.

Cependant le *d* s'atténue (2) ou même s'amuît souvent lorsqu'il est intervocalique ; (§ 180).

Dans une partie de la Basse-Navarre, le *t* intervocalique peut lui-même s'amuër parfois ; (§ 179).

Des combinaisons consonantiques dont fait partie un *d* peuvent également disparaître tout entières dans la prononciation courante; (§ 181).

Tout comme les autres explosives sourdes *p* et *k*, le *t* est souvent suivi d'une *h* dans les dialectes qui comportent l'usage de l'aspiration. Mais, bien entendu, le groupe *th* ne peut se rencontrer qu'à la condition d'être suivi d'une voyelle, puisqu'en basque *l'h* ne peut exister qu'en position pré-vocalique.

Les dentales sont très fréquemment mouillées, et cette particularité les distingue des labiales et des gutturales, qui ne peuvent (normalement du moins),

---

(1) En réalité, le point d'articulation est un peu plus bas dans les dentales castillanes que dans les dentales françaises, bien que cela n'influe pas sensiblement sur la qualité du son. Seule la phonétique expérimentale pourra dire si les dentales euskariennes ressemblent plutôt aux dentales castillanes ou aux dentales françaises, et s'il y a des différences à cet égard entre les diverses régions du pays basque.

(2) Il est alors semblable au *d* fricatif castillan, gascon ou béarnais ; (§ 180).

recevoir la mouillure. Mais nous réservons l'étude des phonèmes obtenus par la mouillure du *d* et du *t* pour un chapitre ultérieur spécialement consacré aux lettres mouillées.

§ 179. — Chutes, réelles ou apparentes, de *t* intervocalique.

Les exemples bien nets de chute récente d'un *t* intervocalique sont assez rares en basque. Toutefois, dans une partie de la Basse-Navarre occidentale, on entend souvent des prononciations telles que *diut*, *diuk*, *diun*, *diuzu*, *diuzte*, *eziut*, *eziuk*, *eziun*, *eziuzu*, *eziuste*, pour *ditut*, *dituk*, *ditun*, *dituzu*, *dituzte*, *eztitut*, *eztituk*, *eztitun*, *eztituzu*, *eztituzte*. Mais pour que le *t* puisse ainsi s'amuïr, il faut que la voyelle qui le suit soit elle-même suivie à son tour d'un son consonantique, *réellement prononcé*, comme c'est le cas dans les exemples qui précèdent : s'il n'en était pas ainsi, le *t* ne pourrait s'amuïr, sans doute parce que le résidu de la forme verbale deviendrait trop inconsistant et n'offrirait plus une netteté suffisante : ainsi, dans *ditu*, le *t* ne s'amuït point, et il en est de même dans *ditugu* parce qu'ici c'est le *g* lui-même qui s'amuït ; (§§ 122 et 181). — Cet amuïssement du *t* intervocalique est un phénomène tout parallèle à celui que subit parfois le *k* intervocalique dans les mêmes régions ; (§ 157).

M<sup>r</sup>Uhlenbeck signale comme fournissant un exemple de chute d'un *t* intervocalique les formes verbales telles que *dantzau*, *debekau*, *asmau* usitées en biscayen (et aussi, d'après le Dictionnaire de M<sup>r</sup>Azkue, en deux variétés guipuzcoanes). Ces formes équivalent pour le sens aux types communs *dantzatu*, *debekatu*, *asmatu*, etc., et, d'après M<sup>r</sup>Uhlenbeck, elles en procéderaient par chute du *t*. Mais nous croyons plutôt, avec M<sup>r</sup>Azkue, que l'élément *u* n'est pas ici une réduction directe du suffixe *-tu*, mais plutôt de sa variante *-du* : « La

partícula *u* que usan en B y G azk azp (1),... más bien que permutación de -TU lo es de su variante -DU » (AZKUE, *Dicc.*, II, p. 295, col. III). A propos de cette variante -*du*, M<sup>r</sup> Azkue formule en effet la remarque suivante : « En B se usa este sufijo aun después de vocal en palabras importadas de lenguas extrañas : KORRIDU, « correr » ; KOJIDU, « coger » ; AMATADU, « apagar, amatar (arc). » Casi todos los verbos exóticos terminados en -ADU se pronuncian hoy sin *d* y se advierten tendencias a suprimir aun la *u* misma, no quedando nada ya del sufijo derivativo verbal ». (*ibid.*, I, p. 206, col. III)., Que le suffixe -*tu* soit (comme il est vraisemblable) d'origine latine ou romane, ou qu'il soit (comme il est possible malgré tout) de pure souche basque, on voit que dans certains dialectes l'usage de la variante -*du* a été étendu analogiquement (et, semble-t-il, sous une influence romane) à des cas autres que ceux où il eût été normal, c'est-à-dire autres que ceux où le *t* était précédé d'une consonne comportant la sonorisation des explosives sourdes qui la suivent. De plus, dans les cas où le suffixe -*du* était ainsi accolé à un thème finissant par une voyelle, l'amuïssement du *d* a pu être spontané, la chute du *d* intervocalique étant un phénomène courant en basque ; mais il a pu aussi être facilité par l'amuïssement tout semblable que subit le *d* intervocalique en prononciation castillane courante, dans les finales espagnoles équivalentes en -*ado*.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck explique également par la chute d'un *t* intervocalique l'alternance, courante dans tous les dialectes ou à peu près, entre un élément *te* et un élément *e* comme caractéristique de pluriel dans la conjugaison. Dans sa *Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques* (Rev. internat. des Et. basques, année 1910, pp. 94 à 96 ; pp. 73 à 75 du

---

(1) Ces abréviations signifient *Azcoitia* et *Azpeitia*.

tirage à part) on trouvera une très longue liste d'exemples de cette alternance ; nous nous contenterons d'en citer trois : lab. et bas-nav. *dute* « ils l'ont » = soul. *die*, pour *düe* ou *dü(y)e*; lab. et bas-nav. *ditu(z)te* « ils les ont » = soul. *dütie*, pour *dütüe* ou *dütü(y)e*; guipuzc. *ezazute*, lab. et bas-nav. *ezazue*.

Il n'est pas impossible que dans les alternances de cette sorte nous ayons réellement affaire à une chute pure et simple du *t* en position intervocalique, mais nous croyons plutôt que l'explication du fait doit être plus complexe. Tout d'abord, on remarquera que la caractéristique de pluriel dont nous nous occupons se présente en réalité sous trois types : *t*, *e* (1) et *d*: cette variante *d* se rencontre notamment dans la forme *dirade* = « ils sont », et M<sup>r</sup> Uhlenbeck la signale également dans la forme *daude*, qui, dans les *Refranes y Sentencias, comunes en Bascuence* (1596), correspond pour le sens au lab. *dute*. Il est donc fort possible que le type *e*, dans le suffixe en question, procède du type *d* par chute de la dentale en position intervocalique.

L'alternance entre les types *t* et *e* pour cette caractéristique de pluriel n'est d'ailleurs pas un fait isolé : d'autres suffixes ont également deux formes dont l'une comporte un *t* qui manque dans l'autre : tel est le cas pour les suffixes *-tik* et *-ik*, qui, originairement, paraissent avoir été entièrement équivalents l'un à l'autre, bien que par la suite la plupart des dialectes en aient fait une répartition pour des usages différents : voir ce que nous disons de ces suffixes au § 164, texte et notes. Tel est encore le cas des suffixes *tar(r)* et *ar(r)*, *tegi* et *egi*, *tarte* et *arte*, etc. ; (§ 192, V).

---

(1) Très souvent *l'e* est précédé d'une lettre destructrice d'hiatus, par exemple un *b* (ce cas est particulièrement fréquent en biscayen) ou un *i* consonne.



En somme, quatre hypothèses *principales* peuvent être formulées pour expliquer les doublets de cette sorte :

1° A côté d'un type commençant par *t* il aurait existé de bonne heure un type commençant par *d*, qui, au début, eût été usité surtout lorsque le suffixe était accolé à un thème dont la consonne, finale demandait après elle une explosive sonore au lieu d'une explosive sourde ; par la suite, ce type à sonore initiale aurait été étendu analogiquement à des cas autres que ceux qui le comportaient d'abord, et notamment à des thèmes à terminaison vocalique. Mais alors le *d*, devenu intervocalique, serait facilement tombé dans la plupart des cas, d'où l'existence d'une variante sans consonne alternant avec le type commençant par *t*.

2° Inversement, la forme primitive aurait eu un *d* à l'initiale ; mais de celle-ci deux autres auraient pris naissance : l'une sans consonne initiale (par chute du *d* en position intervocalique), et l'autre par *t*, réservée, à l'origine, aux cas où le suffixe était accolé à un thème dont la consonne finale demandait après elle une sourde, mais étendue plus tard, par analogie, à d'autres cas.

3° Le phonème initial du suffixe eût pu être, à l'origine, un phonème complexe tel que *dh*. En position intervocalique il se serait réduit à un *d*, amuï par la suite, tandis que dans les autres cas il serait passé à *t*, par l'intermédiaire d'un stade *th*.

4° La forme originelle du suffixe serait celle qui ne comporte aucune consonne initiale. Mais par la suite, et sous l'influence de mauvaises coupures résultant d'une fausse interprétation de certains éléments, un type avec consonne initiale aurait pris naissance ; voir ce que nous disons à ce sujet aux §§ 192, III et 203.

Il est d'ailleurs possible que pour certaines des

alternances en question la première, la seconde ou la troisième de ces quatre explications soit la bonne, tandis que pour d'autres ce serait la quatrième ; mais, faute de documents anciens, il est bien difficile d'être fixé à cet égard.

§ 180. — Chutes  
de *d*  
intervocalique.

De même que le *b* et le *g*, le *d* s'amuit souvent en position intervocalique. Cet amuïssement est particulièrement fréquent en bas-navarrais et en labourdin (1). Pour que le *d* intervocalique s'amuïsse dans ces dialectes, il n'est pas nécessaire qu'il soit interne ; il peut s'amuïr même à l'initiale : une phrase telle que *haizea hotza duk* = « le vent est froid » (en conjugaison tutoyante masculine) sera alors prononcée *haizya hotzauk*; bien entendu, *l'u* perd dans cet exemple sa qualité de voyelle pure pour devenir une semi-voyelle qui forme diphtongue avec *l'a* précédent. — En souletin, au contraire, le *d* intervocalique est très solide. Nous avons fait les mêmes remarques, on se le rappellera, en ce qui concerne les autres explosives sonores, c'est-à-dire *b* et *g*, en position intervocalique. — D'une façon générale, lorsque le *d* intervocalique ne s'amuit pas en basque, il prend une valeur atténuée semblable à celle du *d* fricatif castillan ou gascon ; (§ 178).

§ 181. — Chutes  
de combinai-  
sons consonan-  
tiques  
contenant un *d*.

Certains groupes consonantiques renfermant un *d* tombent souvent dans la prononciation courante de nombreux Bas-Navarrais. Tel est le cas du groupe *r + d* dans la prononciation familière *behaut* pour *behar-dut*.

De même, c'est un groupe entier qui disparaît dans les prononciations bas-navarraises courantes

---

(1) M'Vinson (*Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 449) observe que déjà chez Axular on trouve *ikusikoitu* pour *ikusiko ditu* = « les verra ».

signalées au § 122, lesquelles consistent à supprimer dans certaines conditions les combinaisons  $n + d$ .

§ 182. — Résorption de dentales après certaines consonnes.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck cite quelques exemples de résorption de  $d$  après  $n$ , tels que la forme lab. et bas nav. *ginuen* (soul. *günian*), à côté du guipuzc. *genduen*. On sait que la réduction de  $nd$  à  $n$  est une loi générale du français méridional. En basque, cette tendance a pris moins d'extension.

Les chutes de  $d$  après la liquide  $l$  sont un phénomène beaucoup moins fréquent dans l'histoire des langues que celles de  $d$  après  $n$ . On en trouve cependant quelques exemples en basque. Le plus connu nous est fourni par la forme *balimba* (lab., bas-nav., soul. et roncalais d'Ustarroz), qui vient de *baldimba*, forme conservée en haut-nav., en guipuzc. et en bisc. Ici le  $d$  est certainement primitif, comme le montre l'étymologie du mot ; (§ 94). — A cet exemple, M<sup>r</sup> Uhlenbeck en ajoute deux autres : l'un est tiré d'une forme lab. *orolio* = « mousse », pour *oroldio*, forme conservée dans le haut-nav. du Baztan et de Lesaca ; (ailleurs, on trouve des types *oroldi*, *goroldio* et *goroldi*). Il emprunte l'autre à une forme biscayenne *bilur(r)* = « effrayé », pour *bildur(r)*, conservé en bisc. et en guipuzc. ; (ailleurs *beldur(r)*).

Il est possible que dans le mot *Atharratze* il y ait eu, après la liquide  $r$ , chute d'un  $d$  ancien, conservé dans le nom béarnais *Tardets*; (§ 98).

Le groupe  $zt$  se trouve réduit à  $z$  dans la forme *guzi* = « tout » (haut-nav., guipuzc. d'Andoain, bas-nav. et lab.), qui s'oppose à *guzti*, conservé en bisc. Cette réduction fait penser-au traitement qu'a subi parfois, en castillan ou dans des dialectes voisins, le groupe  $st$ , qui a abouti alors à un  $\zeta$ , écrit aujourd'hui par  $z$  : ainsi le groupe  $st$  de

*Caesaraugusta* a donné un *ç* dans *Çaragoça* (écrit aujourd'hui *Zaragoza*) ; de même, on explique le *ç* (aujourd'hui *z*) du mot *muçárabe* ou *moçárabe* par le groupe *xt* du lat. *mixtus*. La graphie *st*, on le sait, a alterné parfois avec la graphie *ç*, d'où les doublets *Stuñiga* et *Çuñiga*. Il est possible que les alternances de cette sorte aient une double origine : d'une part, de ce que des groupes *st* se seront réellement réduits à un *ç* (quelle que fût d'ailleurs la prononciation exacte de celui-ci), on a pu être amené à étendre analogiquement la graphie *st* à des mots pour lesquels à aucune époque elle n'a dû répondre à la prononciation réelle. Dans d'autres cas, il est possible que l'emploi de la graphie *st* pour *ç* ait été dû à une métathèse : le *ç*, dans les langues romanes, provient la plupart du temps d'un phonème *t* + *sifflante*. Si les deux éléments de ce phonème se sont intervertis parfois à un moment donné, on a eu, dans la prononciation, une combinaison *sifflante* + *t* qu'on aura exprimée par la graphie *st*. Que des interversions de cette sorte aient pu se produire en basque même, cela pourrait résulter de l'existence des types *bost* et *beste* à côté de *bortz* et *bertze*, si du moins il était sûr que ces deux dernières formes sont plus primitives, au moins en ce qui concerne l'état du phonème final. Quoi qu'il en soit, M<sup>r</sup>Menéndez Pidal signale avec raison que le *tz* final basque a été parfois rendu en roman, dans les noms de lieux, par la graphie *st* ; (Rev. de Filol. esp., année 1918, cuaderno 3<sup>o</sup>, p. 233).

§ 183. — Permutations, réelles ou apparentes, entre *b* et *d*, *g* et *d*, *r* et *d*, *l* et *d*, et *d* ou *h*.

Les permutations entreexplosives sonores, comme nous l'avons remarqué précédemment, (§ 159), sont favorisées par l'amuissement même dont ces consonnes sont souvent l'objet dans la prononciation courante de nombreuses régions.

Les permutations entre *b* et *d* sont fort rares; nous avons cependant mentionné, au § 144, un exemple probable de *b* roman passé à *d* dans le souletin *godalet* = « verre à boire ».

Nous avons cité au § 159 un certain nombre d'exemples de permutations entre *g* et *d*, compliquées parfois d'une alternance avec des types par *r*.

Nous ajouterons maintenant que les alternances entre *g* et *d* paraissent favorisées par la présence d'une *n* comme consonne précédente. Il n'est généralement pas facile de dire, dans les cas de cette sorte, si c'est la gutturale ou la dentale qui se rapproche le plus du type originel. Toutefois, dans l'alternance entre *ĩsindi* = « étincelle » (haut-nav. d'Elcano), *ĩsindar(r)* (1) = « braise » (bisc. d'Izpastar), *tĩsinkha* = « étincelle » (soul.), *tĩsingar(r)* = « étincelle » (bisc. du Cheriéri et guipuzc.), *ĩsingar(r)* = « jambon » (lab. et bas-nav.), *tĩsingor(r)* = « graisserons » (trois variétés bisc.), *tĩsinkor(r)* = « graisserons » (roncalais) et *tĩsinkhor(r)* = « lard » (soul.), M<sup>r</sup> Uhlenbeck (*ibid.*, années 1910, p. 99 ; p. 78 du tirage à part) suppose que le *g* est primitif. Nous croirions plutôt, pour notre part, que le phonème originel était ici une dentale, car l'élément initial du mot a une singulière ressemblance avec celui du lat. *scintilla* (2) (esp. *centella*). Le changement de consonne après *l'n* pourrait avoir été facilité par une fausse analogie avec le suffixe *-gar(r)* ou *-kar(r)*. A la base du mot *tĩsindar(r)*, *tĩsingar(r)*, *ĩsingar(r)*, *tĩsingor(r)*, *tĩsinkor(r)* ou *tĩsinkhor(r)*, nous admettrions

---

(1) Ce mot aurait encore le sens d' « étincelle » dans le bisc. de Mundaca.

(2) Cf. SCHUCHARDT, *Museum*, août-sept. 1903, p. 398.

volontiers un type primitif *\*t̃sintor(r)* ou *\*t̃sintar(r)*, devenu *t̃sindar(r)*, *t̃singar(r)* ou *t̃singor(r)* suivant les régions, et passé en roncalais à *t̃sinkor(r)* et en souletin à *t̃sinkhor(r)*, soit par permutation directe de *t* à *k*, soit par le réassourdissement tardif, étudié au § 111, d'un *g* ayant existé dans une période antérieure. Cependant l'hypothèse inverse resterait possible, bien qu'elle nous paraisse beaucoup moins vraisemblable : dans ce cas, le mot *t̃singar(r)* serait forme d'un thème *\*t̃sin*, emprunté au mot *t̃sindi* = « étincelle », lequel serait lui-même dérivé, plus ou moins directement, du lat. *scintilla*, et le second élément de *t̃singar(r)* ne serait autre que le suffixe *-gar(r)* ; mais plus tard une réaction analogique de *t̃sindi* aurait pu favoriser le passage de *g* à *d*, d'ou le type *t̃sindar(r)*. — Quoi qu'il en soit, nous remarquerons que si, comme il est fort vraisemblable, les mots espagnols *chicharrón* et *achicharrarse* sont apparentés à *t̃singar(r)* (1), l'élément dental contenu dans leur second *ch* semblerait en faveur du primitif *\*t̃sintor(r)* ou *\*t̃sintar(r)* que nous avons supposé plus haut.

De l'alternance étudiée ci-dessus entre les groupes *nd* et *ng*, il convient de rapprocher celle que M<sup>r</sup> Uhlenbeck signale entre la forme commune *indar(r)* = « force », et *ingar(r)*, qu'il signale comme existant en bas-navarrais oriental (2).

---

(1) Il est probable que des dérivés romans ou basques de formes latines ayant la même racine que le verbe *scindere*, comme paraissent être le gascon *chichouns* = « graisserons », le soul. *ts̃intsũ* (même sens) et *chinchotas* (esp. de Vitoria), sont intervenus ici, amenant une contamination entre les deux familles de mots.

(2) Schuchardt croit que *indar(r)* est antérieur à *ingar(r)*, car les inscriptions ibériques présentent des formes qui paraissent apparentées au premier de ces deux types. (*ibid.*, p. 398).

L'alternance entre *ng* et *nd* se complique d'une alternance avec des types par *ñ* et *ñh* dans les formes *t̃sindurri* = « fourmi » (guipuzc. commun et trois variétés bisc.), *t̃singurri* (deux variétés guipuzc.), *iñurri* (bisc. commun) et *üñhürri* (soul.). Dans ces deux dernières formes, *l'ñ* résulte de ce que la consonne *d* ou *g*, pour produire un effet de diminutif, s'est changée en un *d* mouillé (*d̃*), qui, plus tard, s'est réduit à une simple mouillure affectant *l'n* elle-même : on aura eu une série *\*indurri* (ou *\*ingurri*) > *\*ind̃urri* > *iñurri*; (en souletin, une *h* est venue s'intercaler encore avant la voyelle suivante). On peut rapprocher de ce processus celui qui a donné naissance, en bas-navarrais, à une forme *anjereder* = « belette », qui dérive de *andereder* par l'intermédiaire du diminutif *and̃ereder* : le groupe *nj*, tel qu'il est prononcé en bas-navarrais, se confond presque avec une *ñ*, et se distingue fort peu, d'autre part, du groupe *nd̃* (1).

En ce qui concerne les permutations entre *r* et *d*, et *l* et *d*, nous renverrons aux §§ 101 et 107.

§ 184. — Alternances, réelles ou apparentes, entre nasales et dentales.

Nous ne rappellerons ici que pour mémoire les alternances, apparentes ou réelles, que nous constatons, dans quelques formes, entre *n* et *d* (§ 124), et entre *n* et *t* (§ 125).

§ 185. — Un ancien phonème dental a pu passer à *h*, on se résorber complètement.

Nous ne signalons ici que pour mémoire le processus hypothétique en vertu duquel un ancien phonème tel que *dh* aurait pu, dans certains cas, se réduire à *h*, ou même disparaître complètement :

---

(1) Un exemple, peut-être purement graphique, de cette confusion nous est fourni par la forme *onyoa*, employée par Darthayet (*Manuel de la conv. fr.-basque*, p. 247), pour *ond̃oa* = « le champignon »

nous avons déjà fait allusion à cette théorie au § 179, et nous reviendrons sur la question au § 203.

§ 186. — Epen-  
thèse de *d*.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'épen-  
thèse d'un *d* intervocalique, par une fausse analogie  
de *bide* = « chemin », dans les formes *bidaje* (soul.)  
et *pidaia* (bas-nav.) = « voyage », de l'esp. *viaje* ou  
du gascon ou béarnais *biadye* ; (§ 101).

M<sup>r</sup>Uhlenbeck signale également un *d* épenthéti-  
que entre *n* et *r* dans la forme *desondratzen*,  
empruntée à Liçarrague, et qui dérive de l'esp.  
*deshonrar*. Mais ici il n'est pas sûr que l'épenthèse  
du *d* se soit produite en basque même : le mot a  
pu être pris tel quel de l'espagnol ancien, qui  
employait souvent des formes telles que *ondrar*,  
*desondrar*, etc., pour *honrar*, *deshonrar*, etc. Quoi  
qu'il en soit, il est bien certain que le basque  
répugne à la combinaison *n + r*, et une forme telle  
que *anre* pour *andre*, que M<sup>r</sup>Uhlenbeck cite comme  
existant en biscayen, est exceptionnelle.

§ 187. — Des den-  
tales finales.  
I. — En position  
finale, le basque  
admet le *t*, mais  
non le *d*.

Nous avons eu l'occasion de signaler déjà que,  
des trois explosives sourdes (*p*, *k* et *t*), c'est la den-  
tale sourde *t* que le basque accepte le plus volontiers  
en position finale ; (§§ 152 et 163).

Par contre, le basque ayant une répugnance  
absolue pour les explosives sonores à la finale,  
aucun mot ne peut, dans cette langue, en l'état  
actuel des choses, se terminer par un *d*.

Il en résulte que les *d* anciens sont devenus *t*  
lorsqu'ils se trouvaient en position terminale. Cer-  
taines considérations permettent d'inférer, notam-  
ment, que le *t* final qui, dans de nombreuses  
formes verbales, sert à exprimer une idée de pre-  
mière personne du singulier, par exemple dans  
*zaut*, *daut*, *dut*, était primitivement un *d*.

1° Lorsque le *t* en question cesse d'être final,  
nous le voyons devenir (ou plutôt redevenir) un *d* :



par exemple, de *dut* = « j'ai » on tire *dudan* = « que j'ai ». Or, comme le basque ne paraît jamais avoir subi en lui-même aucune loi semblable à celle qui, à un moment donné, dans la plus grande partie du domaine roman, a normalement sonorisé les sourdes intervocaliques, il est difficile de supposer que le *t* final de *dut* ait pu, s'il était primitif, se sonoriser dans *dudan* parce qu'il y devenait intervocalique, et il faut, renversant les termes de l'hypothèse, admettre que la forme *dudan* n'a fait que conserver à la dentale sa valeur primitive, tandis qu'elle l'assourdissait dans *dut* parce qu'elle y devenait finale. — Sans doute, quelques Bas-Navarrais disent *dutan* pour *dudan*, mais il est permis de supposer que cette forme, infiniment moins usitée que *dudan*, n'est due qu'à une réaction analogique du simple *dut* (1) ; (p. 342-343).

2° En roncalais, à la place du *t* final servant à exprimer une idée de première personne dans les formes verbales, nous trouvons une *r* ; on dira par exemple, dans ce dialecte, *ba-dakir* au lieu de *ba-dakit*. Cette *r* finale est beaucoup plus facile à expliquer si l'on suppose qu'elle vient d'un *d* plutôt que d'un *t* ; en effet, on ne trouve guère, en linguistique, d'exemples d'affinité entre les lettres *t* et

---

(1) M'Uhlenbeck signale avec raison qu'en certains dialectes on trouve, dans un assez grand nombre de formes, un *t* au lieu d'un *d* en position prévocalique ; il ajoute qu'on ne peut découvrir aucune règle fixe sur les raisons de la préférence donnée dans certains cas au *d* et dans d'autres au *t*. A notre avis, ou bien les formes de ce genre, lorsqu'elles comportent un *t*, sont de création relativement récente, ou bien le *t* y a été rétabli après coup, comme dans le type bas-navarrais *dutan* auquel nous faisons allusion dans le texte ; dans un cas comme dans l'autre, le *t* est dû à l'influence analogique des formes où la dentale est finale. — Remarquons d'ailleurs, en passant, que M'Uhlenbeck semble croire que la forme primitive de la caractéristique de 1<sup>re</sup> personne du singulier, contrairement à ce que nous pensons pour notre part, serait *t*, et non *d*.

*r*, tandis qu'on en trouve quelquefois entre *d* et *r* ; sans doute, suivant une judicieuse remarque de M<sup>r</sup> Azkue (*Dicc. vasco-español-francés*, t. II, p. 187), les permutations entre *d* et *l* sont infiniment plus fréquentes dans les langues que les permutations entre *d* et *r* ; mais il existe pourtant certaines variétés *d'r* qui se rapprochent du son de *d* : ainsi, *l'r* initiale des Anglais est souvent perçue par les Espagnols comme une sorte de *d*, et c'est par un *d* qu'ils la transcrivent lorsqu'ils veulent imiter l'accent anglais, écrivant par exemple *dosa* pour *rosa*, *dío* pour *río*, etc. On se rappellera d'ailleurs qu'Estébanez Calderón, dans ses *Escenas andaluzas*, voulant caractériser la prononciation de son fameux type Manolo Gázquez, nous dit qu'il convertissait les *r* en une sorte de *d*. En résumé, *l'r* finale que présente le roncalais dans les formes qui nous intéressent rend vraisemblable, pour l'élément verbal qui sert à caractériser la première personne du singulier, la priorité d'une forme *d* sur la forme *t*.

On suppose de même que le *t* de *bat* = « un » était originellement un *d*, lequel se serait conservé sous sa forme primitive dans *bederatzi* ou *bederatzü* = « neuf », dont on identifie l'élément initial à l'adjectif *bat*, l'ensemble du mot devant signifier quelque chose comme « un ôté de dix ».

Dans l'alternance entre les formes *barda* (bas-nav., lab., roncalais et soul.) et *bart* (haut-nav. du Baztan et. d'Oyarzun, guipuzc. et bisc.) = « hier soir », il est vraisemblable également que le *d* est primitif, et qu'il s'est simplement changé en *t* lorsqu'il s'est trouvé en position finale ; il en est probablement de même, bien que cela soit moins sûr, dans l'alternance qui existe entre *berandu* = « tard » (bisc. et guipuzc.) et *berant* (dial. basques français).

II. — Remarques  
sur la  
prononciation  
du *t* final.

Dans certaines combinaisons consonantiques terminales où le *t* final serait muet dans la prononciation actuelle du plus grand nombre des patois français méridionaux (non pas absolument de tous cependant), le *t* final n'est généralement pas amuï à la pause, du moins chez la plupart des Basques. Ainsi, alors que dans la très grande majorité des patois français méridionaux le *t* final est le plus souvent muet dans les combinaisons *nt* et *st*, le basque prononce au contraire le *t* final dans des mots tels que *bost*, *prest* et *kontent*, lorsqu'ils sont à la pause.

Mais ce *t* cesse de se prononcer si le mot est intimement lié à un mot suivant commençant par une consonne autre qu'une sifflante ou une chuintante, car il en résulterait une combinaison de sons contraire aux habitudes de la langue basque. Nous allons d'ailleurs étudier au paragraphe suivant les principales combinaisons qui peuvent se produire.

§ 188. — Traite-  
ment du *t*  
devant certai-  
nes consonnes.  
I. — Observation  
générale.

Quand un *t* final de mot est suivi, sans arrêt intermédiaire, de certaines consonnes, il donne lieu, le plus souvent, à diverses accommodations, qui se produisent également en composition lorsqu'à un thème finissant par *t* vient s'en accoler un autre commençant par une consonne.

II. — Traitement  
du groupement  
devant certai-  
nes consonnes.

*nt + b* donne en labourdin et en bas-navarrais *mb* ; par exemple, *ištant-bat* se prononce dans ces deux dialectes *ištam-bat* ; en souletin, le *t* final s'est amuï dans la prononciation actuelle, mais en laissant une trace de sa présence ; il a réagi en effet sur la labiale suivante pour la rendre ou la maintenir sourde ; celle-ci se présente donc sous la forme *p*. Mais ce *p*, se trouvant maintenant en contact direct avec la nasale *n*, la change en *m*, de sorte que l'ensemble de la combinaison *nt + b* se prononce

aujourd'hui *mp* ; ex. : *išťant-bat* se prononce *išťam-pat*.

*nt + g* donne en labourdin et en bas-navarrais un groupe *ng* dans lequel *l'n* a le son particulier qu'elle prend devant les gutturales ; ex. : *kontent gira* sera prononcé *konten<sup>o</sup>-gira* ou *konten<sup>o</sup>-gia*.

*nt + d* donne, suivant les régions et les individus, un groupe *nd* ou un groupe *nt*, ce dernier s'expliquant par une substitution de *t* à *d* (ou un rétablissement de *t*) à l'initiale du deuxième mot et fusion de ce *t* avec le *t* final précédent ; ex. : *kontent da* sera prononcé *konten-da* ou *konten-ta*.

Dans les groupes *nt + l* et *nt + m*, le *t* final tombe d'ordinaire dans la prononciation ; il en est de même dans le groupe *nt + n*, mais alors *l'n* qui précède le *t*, se trouvant en contact direct avec *l'n* initiale du mot suivant, se fond avec celle-ci en une seule *n* ; par exemple, *kontent naiz* se prononce en réalité *kontenaiz*.

III.— Traitement  
du groupe *st*  
devant certai-  
nes consonnes,

*st + b* se réduit à *sp* ou à *sb*.

*st + g* se réduit à *sk* ou à *sg* suivant les régions.

Ex. : *prest gira* sera prononcé *pres-ki(r)a* par les uns, et *pres-gi(r)a* par les autres ; la première façon sera préférée par les Bas-Navarrais et la seconde par les Souletins.

*st + d* se réduira à *st* ou à *sd* ; par exemple, *prest da* sera prononcé *pres-ta* par les uns, et *pres-da* par les autres ; ici encore, la première façon sera préférée par les Bas-Navarrais et la seconde par les Souletin ; l'articulation par la sourde *t* s'explique ici comme l'articulation par la sourde *k* dans le groupe *st + g*.

Dans les groupes *st + l*, *st + n*, *st + m*, le *t* final s'amuit, mais *l's* peut se sonoriser, conformément aux lois qui président au traitement des groupes *sl*, *sm*, *sn* ; (§ 71).

Dans les groupes exceptionnels et anormaux  $st + p$  et  $st + k$  le  $t$  s'amuit également, mais forcément  $l's$  reste toujours sourde. Dans le groupe  $st + t$  (exceptionnel et anormal lui aussi), le  $t$  final de  $st$  s'amuit pareillement ou, ce qui revient au même; se fond en un seul  $t$  avec celui dont il est suivi, et, bien entendu,  $l's$  reste sourde également.

IV.- Traitement  
des autres  
groupes  $t +$  con-  
sonne.

Nous avons indiqué aux §§ 150 et 170 comment, d'une façon générale, sont traités respectivement les groupes  $t + labiale$  et  $t + gutturale$ . Nous rappellerons que ces traitements peuvent se résumer ainsi :

$t + b$  se réduit à  $p$  (1) ; ex. : *ba-dakit*, *bai* se prononce *ba-daki 'pai* ;

$t + g$  se réduit à  $k$  (2) ; ex. : *beit + gira = beikira* ; dans les groupes exceptionnels  $t + p$  et  $t + k$  le  $t$  s'amuit.

Nous ajouterons maintenant que le groupe  $t + d$  se réduit à  $t$  ; le  $d$  devient (ou redevient) sourd après la sourde précédente  $t$ , et les deux  $t$  ainsi obtenus se fondent en un seul ; ex. : *beit + da = beita*.

Le groupe exceptionnel  $t + t$  se réduit à un seul  $t$ .

Dans les groupes  $t + l$ ,  $t + m$  et  $t + n$  le  $t$  s'amuit d'ordinaire ; ex. : *ba-dakit nik = « je le sais, moi »* se prononcera *badaki 'nik*.

§ 189. — Assour-  
dissements,  
réels ou  
apparents, en  $t$ ,  
de certains  $d$  et  
de certains  $g$  en  
composition.

Certains  $d$  suivis d'une voyelle s'assourdissent, en apparence au moins, lorsque, en composition, cette voyelle s'élide devant l'élément initial du composant suivant ; (§ 202).

De même certains  $g$ , dans des conditions identi-

---

(1) Cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét basque*, Rev de ling., t. III, p. 443.

(2) Cf. VINSON, *ibid.*

ques, se changent, en apparence au moins, en un *t*, ainsi que nous l'exposerons au paragraphe cité ci-dessus.

§ 190. — Sonorisation de la dentale sourde après les liquides et les nasales.

Nous rappellerons ici, pour mémoire, la loi en vertu de laquelle, dans les dialectes autres que le souletin, les explosives sourdes sont, à un certain moment, devenues sonores après les consonnes *l*, *m*, *n*. Abstraction faite du souletin, aucun mot vraiment ancien ne peut donc présenter en basque les groupes *lt* et *nt*, puisqu'ils sont devenus respectivement *ld* et *nd*, à moins que parfois une influence romane ou analogique ultérieure n'ait engendré une nouvelle forme à dentale sourde. Nous avons vu également (§§ 104 et 111) que certaines régions du domaine haut-navarrais ont appliqué cette même loi aux explosives sourdes précédées d'une *r* ; dans ces régions, le groupe *rt* est donc devenu *rd* lorsqu'il était ancien.

§ 191. — Alternance interne entre *d* et *th* ou *t*.

Il existe des cas d'alternance interne entre *d* d'une part, et *th* ou *t* d'autre part.

Le plus notable nous est fourni par les formes *aurdigi* (lab. de Sare) et *aurdiki* (lab.), qui s'opposent aux variantes *aurtiki* (haut-nav. du Baztan et guipuzc.), *aurthiki* (haut-nav. du Baztan, bas-nav. commun et lab.), *urthuki* (soul.), etc.

Naturellement, on trouve aussi de nombreuses alternances entre *d* et *t*, à l'initiale des suffixes (*-duy* et *-tuy*, *-doi* et *-toi*, etc.).

Pour tous ces cas d'alternance, nous renverrons aux considérations exposées aux §§ 147 et 168.

§ 192. — Sonorisation du *t* ancien à l'initiale.  
I. — Exposé.

En vertu de la loi générale déjà énoncée, d'après laquelle, à une époque ancienne, les explosives sourdes initiales se sont sonorisées, aucun mot vraiment ancien dans la langue ne peut commencer par la sourde *t*, celle-ci s'étant changée en

*d* lorsqu'elle était initiale. En voici des exemples tirés de mots d'emprunt : *dorre*, de l'esp. *torre* ; *danga*, tiré du thème verbal du lat. *tangere* ; *dembora*, du lat. *tempora* ; *denda*, du roman *tenda* ou *tenta* (cf. esp. *tienda*) ; *dorpe* = esp. *torpe*.

II. — La question  
du *f* initial.

Il en est donc du *t* initial comme du *p* et du *k* initiaux, et si actuellement un très grand nombre de mots basques commencent par l'explosive *t*, cela ne peut s'expliquer que de l'une des six manières précédemment exposées à propos des deux autres explosives sourdes. Pour la commodité du lecteur, nous énumérerons pour la troisième fois les six cas à envisager.

I. L'explosive sourde n'est devenue initiale qu'à une époque relativement récente par chute d'une voyelle ou d'un groupe initial précédent.

II. Le mot est purement basque, mais il est de nature onomatopéique ou interjective ; ou bien (que le mot soit d'emprunt ou de pure souche basque) le désir d'intensifier l'expression ou de la rendre plus pittoresque a fait préférer la sourde à la sonore. (Ici encore, comme pour le *p* et le *k*, les mots appartenant à cette catégorie sont nombreux).

III. Le mot est purement basque, mais il n'a pour ainsi dire plus d'existence individuelle ; il est presque toujours employé comme suffixe, position dans laquelle l'explosive par laquelle il commence cesse d'être initiale de mot, ce qui explique son maintien comme sourde.

IV. Le mot qui constitue l'exception est un mot d'emprunt qui n'appartient pas aux couches les plus anciennes ; (ici encore, comme pour le *p* et le *k*, cette catégorie est probablement celle qui possède le plus fort contingent de mots). Peut-être aussi convient-il de ranger dans la même catégorie quelques vocables basques formés tardivement à l'aide

d'un radical verbal qui, par ailleurs, ne se présente que précédé d'un préfixe quelconque.

V. Le mot a été emprunté très anciennement, et il a subi la sonorisation de la sourde initiale ; mais à côté de la forme sonorisée une influence romane ultérieure a fait rétablir une autre forme avec sourde initiale. Il a même dû arriver souvent que pour certains mots la forme régulière avec sonore ait disparu complètement devant l'invasion (facilitée par l'analogie du roman) de la forme à sourde initiale ; il a pu arriver parfois encore que dans des vocables purement basques la sourde ait pris naissance de la même façon, par suite d'une fausse analogie avec un mot roman.

VI. Le fait que pour de nombreux mots d'emprunt il y a eu, comme nous venons de le dire, concurrence entre un type à sonore initiale et un type à sourde initiale (ce dernier plus conforme au roman), a dû avoir pour conséquence de créer une série analogue de deux types là même où le roman comportait une sonore initiale, et ici encore la forme avec sourde a pu prévaloir par analogie avec les cas auxquels il est fait allusion dans l'alinéa précédent ; peut-être aussi est-il arrivé parfois qu'une fausse analogie avec un mot roman, même commençant par une sonore, ait amené la création, pour un mot purement basque, d'un type à sourde initiale.

Donnons des exemples de mots appartenant à ces diverses catégories. Pour la forme *torri* (haut-nav. du Baztan et d'Ulzama), variante de *etorri*, l'explication la plus vraisemblable est d'admettre une simple chute de la voyelle initiale de cette dernière forme (1). — Une explication analogue doit peut-

---

(1) Nous avons signalé, à propos du *k*, des exemples semblables de chute de voyelle initiale dans les impératifs ; (p. 367).



être s'appliquer au mot *talaia* (bisc.), qui correspond à l'esp. *atalaya* ; et ici la chute de la voyelle initiale est peut-être due simplement à une mauvaise interprétation d'une expression espagnole ; (§ 46).

A la deuxième catégorie appartiennent des formes plus ou moins onomatopéiques, telles que *tu*, qui exprime l'idée de « cracher », et *tarranta*, qui, dans le haut nav. du Baztan, signifie, d'après M<sup>r</sup> Azkue, « son désagréable », et correspond aussi pour le sens à l'esp. *murria* ; *tarranta* serait également employé en souletin avec le sens d' « automobile ».

Dans la même catégorie doivent probablement être rangés les mots suivants, où le *t* paraît dû à un désir de renforcer l'expression : *tharaga* (soul.) = « moyen » (en parlant des arbres) ; *theyü* (soul.) et *teisü* (roncalais d'Isaba) = « sale » ; *tholu* (bas-nav. de Mixe) = « lourd dans sa démarche » ; *thona* et *thuna* (soul.) = « tache ».

A la même catégorie encore peuvent appartenir les mots à redoublement, usités dans le langage enfantin, tels que *tati* (1) et *tato*, qui expriment l'idée d'offrir un objet et de le retirer ensuite au lieu de le donner ; mais il est possible aussi que ces mots soient de formation relativement récente, ce qui rendrait superflu tout autre essai pour justifier leur *t* initial. Il existe, d'après M<sup>r</sup> Azkue, un autre mot *tato*, usité dans le bisc. de Lequeitio, et qui signifie « morceau ». Ce dernier pourrait bien être apparenté à l'esp. *cacho*, et, dans ce cas, le *t* initial s'expliquerait par le désir d'assimiler la consonne de la première syllabe à celle de la seconde, pour produire un effet de redoublement avec valeur de diminutif. C'est sans doute par une intention toute semblable que s'explique le mot *titi* = « sein » ou « mamelle », usité dans la plupart des dialectes,

---

(1) La forme *tati* pourrait aussi venir de l'esp. *tate*.

et dont il existe, en labourdin et dans Salaberry, une variante *dithi*, plus régulière phonétiquement ; (le mot est sans doute d'origine enfantine : M' Ernault en rapproche le gr.  $\tau\iota\tau\theta\eta$  := « nourrice » ; cf. esp. *teta* et fr. *téter*). — Nous avons évidemment encore un redoublement dans *tetel* (haut-nav. du Baztan), mais ici l'intention onomatopéique suffit à expliquer le *t* initial, puisque le mot signifie « *ceceoso* ».

A la troisième catégorie, celle des mots plus souvent usités comme suffixes que comme vocables indépendants, appartient le mot *tegi*, variante du suffixe *-egi*, et sans doute aussi des formes conservées comme noms de famille, *Héguy* et *Eugui* (1).

A la quatrième catégorie, celle des formes d'introduction tardive, appartiennent un très grand nombre de mots ; nous citerons seulement quelques exemples : tout d'abord *tainki* (bas-nav. d'Ustaritz et de Jaxu), dont la formation relativement récente est démontrée par le traitement du *k* après *l'n*, et qui n'est sans doute qu'un composé d'une forme romane *tan* et du suffixe adverbial *-ki* : seulement, l'élément *tan* a pris ici une valeur de superlatif, tout comme il arrive en esp. pour le mot *tanto*, qui a eu et continue d'avoir souvent encore le sens de *mucho* ; d'ailleurs, en castillan ancien, on trouve

---

(1) Schuchardt, dans sa critique du travail de Giacomino sur les rapports entre le basque et l'égyptien, et dans son compte-rendu de la première rédaction des *Beiträge...* de M'Uhlenbeck (*Museum*, août-sept. 1903, p. 395), rapproche le basque *tegi* du celtique ou celte-roman \**tegia* ; (cf., d'après M'Ernault, l'irl. *teg*). Schuchardt se demande même si le lat. *altegia*, employé par Juvénal pour désigner les cabanes des Maures, n'aurait pas lui aussi une origine semblable. Cependant si vraiment la forme *Eugui* doit être identifiée avec *tegi*, il nous paraît difficile que *tegi* soit un emprunt direct au celtique, bien qu'il puisse procéder d'un thème commun.

des exemples de *tan* avec le sens de *muy*, notamment dans le *Cantar de Mio Cid* :

Delos fos oios tan fuerte mientre lorando, etc.

Peut-être le suffixe *-tan* usité en biscayen commun avec une valeur emphatique n'est-il, lui aussi, que ce même élément *tan*.

Citons encore d'autres exemples : *tamal*, employé en diverses régions du domaine bisc. avec le sens de « pitié » ou « regret », et qui est évidemment dérivé d'une forme romane *tan mal* ou *ta mal*; *tardaiña* (bas-nav. de Mixe), qui correspond à l'esp. *telaraña* et au gasc. de Bayonne *tardagne*; *tarroka* (bas-nav. de Mixe, de Briscous et soul.), qui correspond pour le sens et pour l'étymologie, abstraction faite du suffixe final, à l'esp. *terrón* ; *tastafñ* (bisc. de Mondragón) = « petite vrille », qui est certainement d'origine romane ; *toke* (bisc. et lab.), qui, évidemment, n'est autre que l'esp. *toque* ; *tontilo* (bas-nav. de Salazar) = « chariot dans lequel les enfants apprennent à marcher », mot emprunté à une forme espagnole ; *topoz-topo* (guipuzc. commun), qui, par ses deux significations même, montre qu'il est dérivé de la racine du verbe esp. *topar* ; *torlantsa* (bas-nav. de Salazar), probablement dérivé d'une racine romane exprimant l'idée de « tordre », car il désigne un ustensile servant à tordre la laine ; *torroilo* (bisc. de Cigoitia), qui signifie « collier pour le bétail », et pourrait bien dériver lui aussi d'une racine romane signifiant « tordre » ; *traheil* (soul.) et *treheil* (bas-nav. de Halsou et d'Isturitz), qui signifient « homme peu soigné dans sa tenue » ou « marchant difficilement », et sont évidemment apparentés au gasc. de Bayonne *trafaillant* = « propre à rien » ; *toletiko* (bisc.), variante de *toledo-iko* = « figue de Tolède » ; (on remarquera que dans la première de ces deux formes la dentale de la troi-

sième syllabe est restée ou redevenue sourde, soit que le mot ait été emprunté à un dialecte roman qui comportait lui-même cette sourde, soit que le *d* d'une forme *toledo* ait été assourdi ici sous l'influence d'une *h* suivante, amuïe par la suite, ce qui supposerait à un moment donné l'existence d'un type *\*toledhiko*, prononcé en réalité *\*tolethiko*).

A la sixième catégorie (celle des mots ou la dentale initiale est devenue sourde, bien que le type roman correspondant présentât une sonore) appartiennent les mots *tĩtso* = « bon mot » (bas-nav. des Aldudes), de l'esp. *dicho* ; *thoila* (bas-nav. de Hasparren et lab. de Bardos), apparenté pour le sens et l'origine au français *douille* ; *toles*, *tolez* (bisc. commun) = « pli », apparenté à l'esp. *doblez* ; *titare* (bisc. de Guernica et d'Orozco, bas-nav. de Salazar, guipuzc. commun) = « dé à coudre » ; ce mot est évidemment un dérivé du lat. *digitus* = « doigt », mais probablement par l'intermédiaire du gasc. *dit* ; ici, le *t* initial de la seconde syllabe a pu exercer une influence analogique pour amener l'assourdissement de la première dentale ; la sonore s'est d'ailleurs maintenue dans les formes *ditare* (haut-nav. du Baztan) et *dithare* (bas-nav. commun, lab. commun et soul. commun).

III. — La question du *t* initial (suite) : examen de certains cas particuliers.

Pour le *t* initial comme pour les autres explosives sourdes placées dans la même position, il n'est pas toujours facile de déterminer dans laquelle des six catégories ci-dessus il convient de ranger certains mots. Ainsi, il est difficile de dire si dans la forme *thũmbũratĩ*, citée par M'Azkue comme existant en souletin, le *t* initial est dû simplement à une introduction tardive du mot (qui est sans doute un dérivé plus ou moins direct du latin *tribulatus*), ou s'il a été maintenu ou rétabli par un désir de renforcer l'expression ou par une fausse analogie ; en

d'autres termes, il est malaisé de décider si le mot doit être classé dans la deuxième, dans la quatrième ou dans la cinquième des catégories ci-dessus.

De même, dans le soul. *thipiltü* = « plumer », qui représente plus ou moins directement un type lat. *depilare*, il est possible que le *t* initial ressortisse simplement à la sixième de nos explications, mais il peut se faire aussi que le désir de renforcer l'expression ait facilité la substitution de la sourde à la sonore.

Il est difficile de dire également si le *t* des formes *tulubio*, *tulubia*, *tulumio*, *turebio*, du lat. *diluvium*, est simplement dû, lui aussi, au désir de renforcer l'expression, on s'il s'est exercé ici encore une influence analogique, par exemple celle de l'esp. *turbiön*.

A première vue, on pourrait se demander si le mot *talda* = « armée » (bisc. d'Izpaster et de Marquina) n'aurait pas subi, dans sa consonne initiale, l'influence de l'esp. *tanda* (1), qui énonce à proprement parler une idée de « série », mais peut exprimer aussi, dans certains cas, une idée de « réunion » ou de « rassemblement ». (Ce mot *tanda* a d'ailleurs lui-même passé en basque). Mais il est probable que *talda* est tout simplement un proche parent de *talde* = « troupeau ». *Talde* à son tour n'est sans doute qu'une variante de *alde*, et son *t* initial doit s'expliquer comme celui de *tegi* : le mot étant fréquemment employé comme suffixe, *talde* a pu se maintenir comme substantif à côté de *alde*; (§ 202). Seulement, alors que le *t* de la variante *tegi* pour *egi* pouvait être le reste d'un phonème initial pri-

---

(1) Il est possible que l'esp. *tanda* soit lui-même un emprunt ancien au basque ; mais là où il existe en basque actuel une forme *tanda*, celle-ci doit être, en tout état de cause, considérée comme réempruntée à l'espagnol, du moins influencée par la forme castillane dans sa dentale initiale.

mitif (§ 203), nous croyons au contraire fort possible que la variante *talde* pour *alde* ait pris naissance grâce à une fausse analogie qui a pu être favorisée par l'existence de mots tels que *arthalde*, où le *t* provient probablement du *d* du composant *ardi*, et ne faisait point partie du suffixe ; (§§ 202, 203 et 204).

Les mots *tanga* et *tango* paraissent apparentés, par certaines de leurs significations, à *tanque*, et par d'autres à l'espagnol *tángano*. Il est malaisé de savoir si leur *t* s'explique par une introduction tardive ou simplement par une influence de leurs analogues espagnols.

Il est difficile également de savoir si dans les mots *tufa*, *tufarri* = « tuf » et *topos* = « enflé », le *t* initial est dû à une introduction tardive, ou s'il a été rétabli après coup sous des influences romanes. Quoiqu'il en soit, la parenté des deux premières formes avec l'esp. *toba* et le fr. *tuf* = lat. *tufa* est évidente, et celle de la troisième avec l'esp. *tupido* est infiniment probable; (nous reviendrons d'ailleurs par la suite sur ce dernier mot).

Dans *tantako* = « coup de cloche », le *t* initial peut s'expliquer de plusieurs manières : par une création tardive du mot ; par un désir de rendre l'expression plus pittoresque ; par une influence analogique du second, *t*, ou tout simplement par une influence romane, le mot étant probablement apparenté soit à un dérivé du lat. *tangere*, soit à un dérivé du lat. *tinnire*.

Dans *tantaidi*, *tantaidui* et *tantari* = « plant d'arbres sauvages », le *t* initial est plus difficile à expliquer : peut-être est-il dû simplement à une influence analogique du *t* de la seconde syllabe.

IV. — La question du *t* initial (suite): certains *t* initiaux correspondent au son du *z* espagnol ; d'autres proviennent vraisemblablement d'un son de *k*.

D'autres *t* initiaux paraissent dus au désir de rendre, d'une manière très approximative, le son interdental du *z* castillan actuel ou de l'ancien *ç* castillan : il en est ainsi dans *tetel* = *ceceoso*, déjà cité plus haut, et dans *tarta* = esp. *zarza*.

A première vue, il serait tentant d'expliquer de même le *t* initial de *tipula* = « oignon » : puisque le *c* = *ç* et le *z* du castillan correspondent en basque à un *t* dans *tarta* et dans *tetel*, pourquoi, pourrait-on dire, le *t* de *tipula* ne devrait-il pas être considéré comme une manière de rendre le *c* initial du castillan *cebolla* ?

Cette hypothèse ne nous paraît pas devoir être admise, pour les raisons suivantes :

Le *t* de *tipula*, comme nous l'avons indiqué au § 169, II, nous paraît être une simple altération du *k* initial de *kipula*, peut-être due au désir de former une sorte de diminutif, peut-être aussi influencée par l'analogie de *tipi* (1). Mais il n'est même pas indispensable de recourir à ces deux explications : il existe en effet d'autres exemples de gutturales sourdes initiales qui, en basque, ont passé à *t* : on peut citer, notamment, le mot *tarrea* = « courroie », qui paraît bien n'être autre chose que l'esp. *correa* et *tasta*, qui représente l'esp. *casta*. Le phénomène inverse paraît même s'être produit parfois, comme l'atteste la forme *kat̃set* pour *tat̃set* : *tat̃set* correspond pour le sens, et sans doute aussi pour l'étymologie, à l'esp. *tachuela*, et par conséquent le *t* paraît primitif ici ; la forme *kat̃set* peut être due à une influence analogique de l'espagnol *cachete* ou d'une forme romane équivalente.

---

(1) Dans la forme *tipi* elle-même, le *t* initial a pu être maintenu soit par le désir de rendre le mot plus expressif, soit par l'analogie de la forme mouillée *t̃ipi*, comme nous l'indiquerons plus loin, même §, V.

Il est probable que dans *taukada* (bisc. de Guernica, d'Izpaster et de Mondragón) nous avons affaire aussi à un changement de *k* initial en *t*. Ce mot paraît représenter en effet une forme romane *caucada*, du lat. *calcata*. Au point de vue sémantique, cette étymologie ne soulève point de difficulté, *taukada* signifiant « battements de cœur » et « *cabezada de sueño* » : dans ces deux sens, nous retrouvons l'idée de « mouvement répété » qu'implique la signification du lat. *calcare*. — A *taukada* se rattache sans doute le mot *tauki*, lequel signifie dans plusieurs régions de la Biscaye « billot de cuisine », dans le bisc. de Marquina « *cabezada de sueño* » et aussi « moment » (avec une idée de répétition), et enfin, dans le bisc. de Mundaca et du Choriéri, « paresseux ».

Le mot *tortot̃s* = « chêne-liège » (lab. de Ciboure) est sans doute apparenté à l'esp. *corcho*. Le passage du *c* initial à *t* a dû être facilité ici par le désir de produire un redoublement (1).

Il semble qu'en basque même il se soit produit des passages de *k* initial à *t*. En effet, la caractéristique de la deuxième personne du singulier masculine dans la conjugaison basque est d'ordi-

---

(1) Le mot *t̃lape*, que M<sup>r</sup> Azkue emprunte au Dictionnaire manuscrit de Sylvain Pouvreau, et qui signifierait « carène » ou « quille de navire », a l'air d'être formé à l'aide du suffixe *-pe* = « au-dessous ». Dans son premier élément, il ne faut peut-être pas voir le mot roman *quilla* = « quille », mais un élément *tilla* que nous retrouvons dans le fr. *tillac* et l'esp. *tilla*. — Cependant, il ne nous semble pas qu'il faille renverser les termes de l'hypothèse, et voir dans l'ensemble du mot *t̃lape* un emprunt pur et simple à une forme romane telle que le fr. *tillac*, dans laquelle l'élément *c* aurait été assimilé, par étymologie populaire, au suffixe *-pe* = « au-dessous » : le sens que Pouvreau indique pour *t̃lape* ne nous paraît pas, en effet, s'accommoder très bien de cette dernière explication.



naire *h* en position initiale, et *k* dans les autres positions. Or, dans certains impératifs, nous voyons un *t* prendre la place du *k*. Cela se produit surtout dans les impératifs très abrégés, tels que *tana* = « viens » ; *tori* = « tiens » ou « prends » ; *totza*, *totzak*, *thotzik*, *totzik* = « tiens » (ces choses). Ce qui prouve bien qu'ici le *t* est une caractéristique de deuxième personne du singulier masculin, c'est que, pour former la personne féminine correspondante, on remplace ce *t* par une *n*, tout comme on le fait dans les formes de conjugaison où l'on a au lieu de ce *t* la caractéristique *k*. Le *t* paraît avoir la même valeur dans le mot *to*, qui, dans certaines régions, est une interjection servant à appeler un homme, et dans d'autres est un impératif tutoyant masculin signifiant « tiens » ou « prends » (1) ; (ici le féminin est *no*). Il en est de même encore dans le mot *toka*, adverbe de manière qui veut dire, « en tutoyant », quand la personne tutoyée est un homme ; (quand c'est une femme on dit *noka*).

Dans tous ces exemples de secondes personnes tutoyantes masculines, la cause de la substitution de *t* à *k* est-elle le désir de former des sortes de diminutifs destinés à rendre le langage plus familier ? Cela paraît assez vraisemblable, car on constate, dans une partie du domaine haut-navarrais, un fait qui pourrait être une sorte de généralisation de ce procédé : dans la conjugaison tutoyante masculine la caractéristique ordinaire *k* est remplacée par un *t* lorsqu'elle se trouve en position prévocative et non finale ; ex. : *zuta* = « il était » ; *nuta* = « j'étais » ; *ginduta* = « nous étions », etc. Pourquoi le *k* est-il devenu *t* dans les formes de cette

---

(1) Notons cependant qu'il existe en espagnol une interjection *to* employée en parlant aux chiens, et avec laquelle la forme basque *to* pourrait être apparentée.

sorte, alors qu'il persiste en position finale ? S'il se changeait en *t* dans une forme telle que *duk* = « tu as », il y aurait confusion avec *dut* = « j'ai » ; en position prévocalique, au contraire, aucune confusion n'est possible, car alors la caractéristique de la première personne apparaît sous la forme *d* et non sous la forme *t* (1).

Le type *tori* « prenez » ou « tenez » donne lieu à quelques observations spéciales. Est-il, suivant une hypothèse de M<sup>r</sup> Azkue, une contraction de *to + ori*? Cela est fort possible, mais le *t* aurait pu être également à l'origine une addition destinée à marquer le tutoiement (2). Dans un cas comme dans l'autre, *tori* aurait eu primitivement la valeur d'une forme tutoyante, et n'aurait pris que plus tard celle d'une forme de politesse. — Enfin une dernière hypothèse reste possible : *ori* et *tori* seraient des doublets analogues à *egi* et *tegi*.

V. — La question  
du *t* initial  
(suite) : examen  
d'autres cas  
particuliers.

D'après le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue, le mot *tarte* a cinq sens différents. Parmi eux, il en est deux qui sont étroitement apparentés l'un à l'autre : celui d' « intervalle » ou « jointure », et celui d' « interstice » ou « *resquicio* ». Ces deux sens nous font voir dans *tarte* une simple variante de *arte*, qui, précisément, signifie « intervalle » ou

---

(1) Il est possible cependant que le passage de *k* à *t* dans les types tels que *dautan* doive s'expliquer autrement ; voir page 356, n. II et § 202.

(2) Comme forme de politesse, on emploie souvent *orizu* au lieu de *ori*; dans l'hypothèse que nous indiquons, la forme *tori* serait obtenue d'une manière analogue ; seulement, ici, la caractéristique allocutive serait préposée, tandis que dans *orizu* elle est postposée.

« espace médiant », et aussi, par extension, « fente ». En somme, il y a le même rapport entre *tarte* et *arte* qu'entre *tegi* et *egi*, et le *t* de *tarte*, dans ces deux sens au moins, doit s'expliquer comme celui de *tegi* : à force d'être employé comme suffixe (par exemple dans *bitarte*) (1), le mot a pu conserver son *t* initial. Voyons maintenant si, dans ses trois autres significations, *tarte* doit être considéré comme identique à la forme que nous venons d'assimiler à *arte*, ou s'il faut y voir, au contraire, un mot différent. Sur ces trois significations, il en est une qui doit évidemment être ramenée à celles que nous venons d'indiquer ci-dessus : il s'agit du sens de « moyen » ou « intermédiaire », en parlant des arbres. Quant aux deux autres, qui sont respectivement celle de l'esp. *melojo* et celle de « tige de jeune arbre », peut-être sont-elles apparentées également aux précédentes, bien qu'on ne voie guère, dans l'état actuel des choses, comment, au point de vue sémantique, elles peuvent s'y rattacher. Mais si, au contraire, nous avons affaire en elles simplement à des homonymes de *tarte*, variante de *arte*, ils ont pu, en tout état de cause, être influencés par lui.

Le mot *tarte*, dans le sens de l'esp. *melojo*, pourrait bien, précisément, être apparenté à *tarketa*, qui signifie, d'après M<sup>r</sup> Azkue, « *plantación de encinos achaparrados* » ; le *chêne-yeuse* et le *melojo* étant des arbres de la même famille, ce rapprochement n'a rien d'inadmissible au point de vue sémantique. D'autre part, on peut se demander si *tarketa* lui-même, ainsi que *tarrapulet* (qui signifie « trapu », « lourd » et « grossier » à la fois) et sa variante

---

(1) Toutefois, il ne serait pas impossible que dans *bitarte* le *t* dût s'expliquer soit comme provenant du *g* de *biga* ou du *d* de *bida*, par un processus auquel il a été fait allusion au § 189 et dont il sera parlé plus amplement au § 202, soit comme un reste d'ancienne désinence casuelle (§ 202).

*tarrapalot* ne seraient pas apparentes à l'espagnol *chaparro* : ici encore, le rapprochement n'a rien de force au point de vue sémantique. Dans ce cas, le *t* initial de ces divers mots pourrait bien être dû à une imitation imparfaite, déjà ancienne, du son initial de, la racine espagnole. Dans *tarrapulet* et *tarrapalot* d'ailleurs, le maintien du *t* initial aurait été facilité par le désir de renforcer l'expression (1).

Si la forme *thoša*, que M<sup>r</sup> Azkue emprunte à un manuscrit de Chaho est exacte, elle est un nouvel exemple de *t* initial basque correspondant à un *ch* initial espagnol, car ce mot représenterait le castillan *choza*.

On pourrait supposer que le mot *thorroka* = « en frottant » (bas-nav., lab. et soul.) est formé à l'aide d'un élément onomatopéique *thorro* et du suffixe de manière *-ka* ; mais il n'est probablement qu'un dérivé du lat. *fricare*, par l'intermédiaire d'un type *phorroka* ou *porroka* : dans celui-ci, le redoublement de *l'r* s'explique par le désir de renforcer l'expression. Ce type *phorroka* ou *porroka* est lui-même conservé en basque (2), mais avec des significations qui diffèrent du sens primitif, bien qu'il soit facile de les y ramener : en bas-nav., en lab. et en soul. le verbe *phorrokatu* existe avec la valeur de l'esp. *atropellar*, c'est-à-dire « malmener », « abîmer », « renverser » ; dans ces mêmes dialectes il a aussi le sens d' « émietter » ou « mettre en morceaux », qui dérive de celui de « malmener » ; la variante *porrokatu* a, en salazarais et en roncalais, le sens de « se fatiguer à l'excès », « s'éreinter », qui dérive, lui aussi, de celui, de « malmener » ; et cette même variante a, dans le lab. d'Ainhoa, la valeur de « se

---

(1) Tous ces divers mots sont peut-être apparentés également au fr. *trapu*.

(2) Cf. SCHUCHARDT, *Romano-bask.*, p. 490-491.

charger de fruits à l'excès » en parlant d'un arbre, qu'il est facile de ramener au sens précédent. Il est seulement curieux de constater que c'est le type le plus éloigné du latin, c'est-à-dire *thorroka*, qui a le mieux conservé la signification primitive. — Dans les formes où l'explosive initiale est une labiale comme dans celles où c'est une dentale, la qualité sourde a sans doute été conservée ou restituée à cette explosive pour rendre le mot plus expressif.

On peut se demander si *tarama*, qui signifie « confrérie » ou « société de secours mutuels », n'est pas une simple corruption de l'esp. *hermandad*. Ce mot espagnol a donné en bas-nav. *armanda*, nom sous lequel on désignait autrefois une sorte de police analogue à la *Santa Hermandad* de Tolède. Dans ce cas, *tarama* aurait pu prendre naissance de la façon suivante : *armanda* aurait engendré par métathèse une forme *\*darama* (pour *\*daranma*) ; mais un doublet *tarama* aurait pu prendre naissance à côté de *\*darama*, en vertu de la tendance à établir, par fausse analogie, un type à sourde initiale là où la sonore seule aurait dû étymologiquement exister (6<sup>me</sup> des catégories énoncées plus haut).

Pour le mot *tobera*, le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue donne six sens différents, qui, à première vue, n'ont guère de rapport entre eux, et pourraient donner à penser qu'à côté d'un mot d'emprunt *tobera*, probablement dérivé de l'esp. *toba* = « tuf », il pourrait exister un autre *tobera*, de souche purement basque. Examinons donc de près ces diverses significations. Celle que M<sup>r</sup> Azkue mentionne sous le n<sup>o</sup> 5 : *pedras de cal que se hinchan por efecto del agua* donne lieu de penser que nous avons affaire ici à un dérivé de l'esp. *toba* = « tuf », avec une déviation de sens plus ou moins considérable. Ceci posé, y a-t-il identité entre ce premier *tobera*, d'une part, et la forme *dobela*, d'autre part, qui conserve

encore, suivant M<sup>r</sup> Azkue, dans le guipuzc. d'Andoain, le sens, de « voûte de four à chaux », ou celui de « clé de voûte de four à chaux », ou, par extension, de « clé de voûte » en général, ou même simplement de « voûte » ? Nous essaierons tout à l'heure de répondre à cette question ; pour le moment, nous constaterons qu'il y a certainement identité entre cette dernière forme *dobela* et le mot *dobera* qui signifie « fête bruyante à laquelle on se livre lors de l'achèvement d'un four à chaux » : ce sens est évidemment dérivé de ceux que nous venons d'indiquer pour *dobela*. Mais de là sont sortis soit pour le mot *dobera* lui-même, soit pour une variante *tobera*, les deux significations suivantes : d'une part celle de « charivari », et d'autre part celle de « bruit que l'on fait à la fin de l'office de Ténèbres dans le rite romain actuel ». — Il ne paraît pas impossible, au point de vue sémantique, que *dobela* = « clé de voûte de four à chaux » soit une variante de *dobera* = « pierre calcaire spongieuse ». Mais une autre hypothèse nous paraît plus probable : *dobela* pourrait bien être apparenté au fr. *douve*, à l'esp. *duela* et au fr. *doloire*. L'idée commune à tous ces divers mots serait celle de « chose courbée en son milieu », comme l'est une *voûte*, et comme le sont aussi les *douves de tonneaux*. Dans ce cas, *tobera* = « charivari », ou = « bruit que l'on fait à la fin de l'office de Ténèbres » serait une déformation de *dobera* due à une influence analogique de l'autre mot *tobera* = « pierre calcaire spongieuse ». — Il ne semble pas que *dobela* et *dobera* aient aucune parenté avec l'esp. *doblar* ; nous ne croyons pas non plus qu'il soit apparenté à l'esp. *bóveda*, mais ici la chose nous paraît cependant possible.

Le mot *teitu* désigne, d'après M<sup>r</sup> Azkue, dans le lab. d'Hendaye, le coquillage appelé à Santander *muergo* ; (cf. PEREDA, *Sotileza*, passim). *Teitu* nous

paraît représenter le lat. *digitus* : la forme du coquillage autorise cette étymologie. Ce mot rentrerait donc dans la 6<sup>e</sup> des catégories énumérées plus haut ; mais ici, le *t* de la deuxième syllabe a pu aider à l'assourdissement du *d* initial originel.

Une explication analogue pourrait s'appliquer à la forme *totil*, extraite par M<sup>f</sup> Azkue du Dictionnaire manuscrit de Sylvain Pouvreau. Ce mot, qui signifierait « belle », en parlant d'une femme, pourrait en effet représenter un type roman *dotil*, dérivé du mot esp. *dote* pris dans le sens de « don naturel », « agrément », « charme ».

Dans *tormu* = « motte de terré » (bas-nav. de Salazar et roncalais) le *t* initial n'a rien de surprenant si le mot est emprunté à la même racine romane que le mot esp. *terrón*, qui lui correspond pour le sens. Mais si, au contraire, il est de pure souche basque, on peut admettre une influence analogique exercée par ce même mot *terrón*, ou par des équivalents romans de même famille.

Le premier élément du mot *torapil* = « nœud » (bisc. de Mondragon et d'Ochandiano) est sans doute emprunté à l'élément roman *tor* exprimant l'idée de « tordre ». Il peut en être de même du premier élément de *torkor* = « aimable » ou « condescendant » : le mot signifierait alors littéralement « qui sait tordre ou faire dévier sa propre volonté pour la plier aux désirs des autres » (1).

Il semble, sans que nous puissions préciser toujours la nature de l'emprunt, que nous ayons affaire également à des racines romanes dans les mots *lauketo*, qui désigne un certain poisson ; *thomü* = « partie antérieure qui, dans le sabot,

---

(1) Il est possible également que *torkor* soit une atténuation d'un type *\*korkor* obtenu par redoublement d'une racine *kor* ou *kur* déjà étudiée à la page 381.

couvre le dessus du pied » ; *totsã* = « tabatière », et *toto*, dans certaines des significations que peut avoir ce mot. Sans doute, dans le sens de « jeune chien » ou de « chien » en général, *toto* n'est évidemment qu'une forme onomatopéique ; mais quand il désigne le fait de ne pas atteindre un certain point au jeu de quilles, il paraît n'être qu'une variante de *toton*, qui a à peu près ce même sens ; l'une et l'autre forme, d'ailleurs, s'emploient, par extension, dans un sens métaphorique : « ne pas arriver au but qu'on se proposait dans ses affaires », « ne pas réussir », « faire faillite », ou encore « s'arrêter à bout de forces, n'en pouvoir plus ». Mais dans cette expression *toto egin* ou *toton egin*, tirée du langage des joueurs de quilles, *toto* et *toton* paraissent être des équivalents du fr. *toton* = « toupie » : *toton egin* signifierait littéralement « faire toupie », c'est-à-dire, en parlant de la boule, « tourner sur elle-même comme une toupie (parce qu'elle est à bout de forces), au lieu de continuer son chemin ».

Le mot *tontorriko* (bas-nav. de Baïgorry et soul.), qui semble formé à l'aide du même suffixe final que *toporriko* (voir plus loin), signifie « coup de poing dans le dos ». Mais son premier élément paraît être de nature onomatopéique, et exprime l'idée de « coup ». C'est sans doute ce même premier élément que nous retrouvons dans le mot *tontoïlo*, qui correspond pour le sens à l'esp. *chichón*, c'est-à-dire « bosse résultant d'un coup », et dans *tontor(r)* (1), pour lequel le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue donne onze significations, qui comportent toutes comme élément essentiel une idée d'« enflure » ou de « bosse » : on peut donc admettre que, de ces

---

(1) *Tontor(r)* est d'ailleurs à rapprocher de *konkor(r)*, *kunkur(r)* et *zunkur(r)* ; (§ 68, III).



onze significations, la plus primitive est celle que M<sup>r</sup> Azkue donne sous le n<sup>o</sup> 9 : « bosse résultant d'un coup ».

*Toporriko* = « gros et court » (roncalais d'Ustarroz) est sans doute un proche parent des mots *tokolo*, *topolo*, *totolo*, *tropolo*, *potola*, *potolo* et *potolõ*, qui ont un sens analogue. A la même famille appartient évidemment *potots*, qui, en lab. et en bas-nav., signifie « gros », et s'emploie dans l'expression *erhi potots* = « pouce ». Il semble qu'à la base de tous ces mots il y ait une racine romane, car on ne peut s'empêcher de rapprocher les formes *potolo* et *potola* du radical du fr. *potelé*; (cf. le fr. *potiron*). Dans ce cas, les formes les plus voisines du type primitif seraient celles qui commencent par *pot* (1). Cependant il est possible que pour cette racine la forme inverse *top* soit déjà très ancienne (2), et peut-être est-ce en elle que nous devons chercher l'origine du verbe esp. *tupir*, pour lequel, à notre connaissance, on n'a pas proposé d'étymologie latine vraiment satisfaisante (3). Remarquons d'ailleurs que le basque possède un mot très voisin, pour le radical et pour le sens, de l'espagnol *tupido* : c'est le mot *topos*, qui veut dire « bouffi » ou « enflé ». Peut-être l'adjectif *tonpor(r)*, qui signifie « comble », n'est-il qu'une nasalisation du même thème.

L'étymologie de *torroil* qui, d'une part, signifie « enflé », « gros » ou « gras », ou, d'autre part, « débris entraînés par les eaux », et de *tortailatu*, qui signifie « se fêler » en parlant des cloches, n'est

---

(1) Schuchardt (*Romano-bask.*, p. 116) rapproche *potots(a)* de l'esp. *boto*.

(2) Comparer, en tout cas, les formes bretonnes *tobios*, *torrogos* et *torgos* = « homme court et gros » ; ERNAULT, *Gloss.*, 700.

(3) Les mots français *toupet*, *touffe*, *touffu*, et l'italien *ciuffo* appartiennent sans doute à la même racine.

pas très claire à première vue, bien que la terminaison *-oil* pour le premier de ces deux mots, et la terminaison *-ailatu* pour le second soient de forts indices d'origine romane.

La provenance de *tongau* = « plier » (bisc. de Marquina et de Mundaca) et de *taruza* = « rosée » (bisc. de Bedarona) est encore moins claire ; (le second de ces deux mots n'est d'ailleurs cité par M<sup>r</sup> Azkue que sous toutes réserves).

Nous ne noterons ici que pour mémoire la forme *tipula* déjà discutée précédemment (§ 169, II).

Quant au mot *tipi* = « petit », son *t* initial peut s'expliquer de deux façons : soit simplement par le désir de renforcer l'expression, soit par une réaction analogique de la forme à mouillure définitive *tipi*, beaucoup plus fréquemment employée d'ailleurs.

Il est difficile de dire si *toki* = « endroit » ou « place » est à identifier absolument avec les suffixes locatifs *-doi* et *-toi*, *-dui* (*-duy*) et *-tui* (*-tuy*). Quoi qu'il en soit, il présente une variante *oki*, que nous trouverions par exemple dans les noms de famille *Arroquy* et *Darroquy* (1). Son *t* initial peut donc s'expliquer comme celui de *tegi*. Il n'est pas absolument impossible, d'ailleurs, que l'esp. *toque*, qui a lui-même passé en basque, ait, par une influence analogique, contribué à faciliter le maintien ou le rétablissement de ce *t*.

---

(1) Si toutefois ces noms sont vraiment basques, car l'élément *arroquy* pourrait être un diminutif du gascon *arroque* = « roche ». — Il semble d'ailleurs qu'il existe aussi un suffixe locatif *-ki* ou *-aki*, lequel pourrait bien être apparenté avec *oki* et *toki* : nous le trouvons par exemple dans les noms de famille *Pinaquy*, *Babaquy* et *Bourbaki*. Il est possible que la forme primitive de ce suffixe ne soit pas *-aki*, mais seulement *-ki* : le type *-aki* que nous trouvons dans : *Pinaquy* a pu prendre naissance par fausse interprétation de l'*a* qui précède l'élément *-ki* dans des formes telles que *Babaquy* et *Bourbaki* : ces deux derniers

VI. — Remarques  
complémentaires  
sur les dentales  
initiales.

De certaines des considérations émises ci-dessus, il résulte que les alternances entre *d* et *th* ou *t* à l'initiale doivent s'expliquer comme les alternances similaires entre *b* et *ph* ou *p*, ou entre *g* et *kh* ou *k* dans cette même position et donnent lieu aux mêmes remarques ; (§§ 149, II et 169, III).

Bien entendu, il y aurait lieu de rappeler ici les observations déjà formulées sur les dates relatives auxquelles la sonorisation des explosives sourdes initiales, d'une part, et la sonorisation des explosives sourdes après les liquides et les nasales, d'autre part, sont devenues des lois mortes ; (§ 149, II).

§ 193. — Passage  
(ou retour)  
de *d* à *t*  
après certaines  
consonnes.

Nous avons déjà constaté que certaines consonnes finales ont la propriété d'exiger le plus souvent la sourde à l'initiale du mot suivant. Ici encore, à propos des dentales, cette remarque trouve son application.

Ainsi, la négation *ez*, lorsqu'elle précède une forme conjuguée commençant par *d*, exige le remplacement de ce *d* par la sourde *t* : alors que l'on dit *ba-dakit* = « je le sais », *ba-da* = « il y a », *ba-dut* = « j'ai », on dit au contraire *ez-takit* = « je ne sais pas », *ez-ta* = « il n'y a pas », *ez-tut* = « je n'ai pas ».

La combinaison *p* + *t* étant impossible en basque, il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Mais la combinaison *k* + *t* peut être engendrée parfois, par exemple lorsqu'un mot terminé par *k* est immédiatement suivi d'une forme conjuguée commençant par *d*.

---

noms sont en effet dérivés des mots *baba* = « fève » et *burba* = fr. « bourbe », dans lesquels le radical se termine par un *a*. En d'autres termes, il n'est pas sûr que *Babaquy* et *Bourbaki* doivent s'interpréter *baba* + *aki* et *burba* + *aki* : il est fort possible qu'ils aient été obtenus par le procédé de formation *baba* + *ki* et *burba* + *ki* ; seulement, l'*a* ayant été par la suite considéré comme appartenant au suffixe, il en sera résulté la formation analogique *pin* + *aki* = *Pinaquy*.

Soit, en bas-navarrais, la forme théorique *onak dira* = « ils sont bons ». Elle deviendra en réalité *onak tira* (ou même *onak tia* chez ceux qui amuissent *l'r* intervocalique). Quant au *k* lui-même, certains Bas-Navarrais le prononcent dans les combinaisons de ce genre,

Soit maintenant, en souletin, une forme théorique telle que *lan hori eginik da ?* = « ce travail est-il fait ? » ; nous avons affaire ici à un partitif non affirmatif suivi d'une forme verbale commençant par *d* : cette dernière consonne devient (ou redevient) alors un *t*, bien que dans la prononciation souletine actuelle le *k* lui-même s'amuïsse, et l'on dit par conséquent *lan hoi egini-ta ?* Ce traitement du groupe *k + d* ou *t* en souletin est à rapprocher de celui que subit dans le même dialecte le groupe *t + b* ou *p*.

Soit enfin, dans un dialecte quelconque, l'expression exclamative théorique *Nork daki!* = « Qui sait ! » Le *k* final de *nork* exige une sourde à l'initiale du mot suivant, et l'expression devient *Nork taki !* Seulement, le groupe *r + k + t* étant difficile à prononcer se réduira, à peu près chez tous les Basques, à *r + t*, et l'on dira en réalité *Nor taki !* Seuls; peut-être, quelques-uns des Basques qui amuissent *l'r* dans les diverses formes de la déclinaison du mot *nor*, comme cela se produit en Biscaye, articuleront-ils quelquefois, le *k* final de *nork* devenu pour eux *nok*.

§ 194. — Intercalations (ou rétablissements) de *t* dans certaines combinaisons consonantiques.

Nous avons signalé précédemment les intercalations (ou rétablissements) de *t* que l'on constate en de nombreuses régions lorsque se produisent certaines rencontres de consonnes : nous ne les rappe-  
lons ici que pour mémoire ; (§ 67).

§ 195. — Certains *t* tombent par euphonie devant un groupe *sifflante* ou *chuintante* + *consonne*.

Inversement, certaines accumulations de consonnes se résolvent par la chute d'un *t*: ce sont les combinaisons *t* + *sifflante* ou *chuintante* + *explosive*, par exemple *tzt* ou *tsp*. Dans les combinaisons de cette sorte, du moins lorsqu'elles se produisent dans le corps d'un mot, le premier *t* disparaît d'ordinaire. Donnons-en des exemples. Dans le verbe qui signifie « oublier », le radical semble comporter normalement un groupe *tz*, comme en, témoignent des formes telles que *ahantzi dut* (lab. et bas nav.) et *ahatze dit* (soul.) ; mais lorsque le radical est suivi du suffixe *-te* le groupe *tz* se réduit à *z*, pour éviter une accumulation de sons anti-euphonique : ex : *ahanzten dut* ou *ahazten dit* = « j'oublie ». Ce principe s'est érigé en loi générale : toutes les fois qu'un radical verbal se termine par un groupe *t* + *sifflante* ou *chuintante* le *t* qui précède la sifflante ou la chuintante disparaît lorsque le suffixe *t* s'ajoute au radical. Donnons un second exemple : le verbe qui signifie « descendre » a pour radical *jauts*, comme en témoignent des formes telles que *jautsi zira* = « vous êtes descendu » ; mais le substantif verbal tiré de ce radical est *jautste* et non *jautste*; de même le substantif verbal tiré de *ihardetsi* = « répondre » est *ihardeste* ; et celui que l'on tire de *utzi* = « laisser » est *uzte* et non *utzte*. Il n'y a là qu'un cas particulier d'application d'une loi plus générale encore que l'on pourrait formuler ainsi : quand un groupe *t* + *sifflante* ou *chuintante* est suivi d'une consonne autre qu'une sifflante ou une chuintante le *t* initial du groupe disparaît.

Ainsi, de l'adjectif *gaitz* = « mauvais », « méchant » ou « terrible », on tire l'adverbe *gaizki*; de l'adjectif *hotz* = « froid », on tire le verbe *hoztu* = « refroidir ». On trouve dans les noms propres de nombreuses applications de cette règle : du substantif *ametz*, qui

désigne un certain genre de chêne, sont tirés les noms *Amestoy* et *Amespil* ; du mot *haritz* ou *aritz* = « chêne rouvre » sont dérivés les noms propres *Harismendy*, *Haristoy*, *Harispe* et *Arístegui*.

Cette loi est applicable non seulement dans le corps des mots, mais encore lorsque les combinaisons en question se produisent par la succession de deux mots différents, pourvu toutefois qu'ils soient assez intimement liés par le sens pour qu'il n'y ait entre eux aucune pause, même minime. Ainsi, des expressions telles que *hotz da*, *hotz naiz* ou *hotz niz* seront prononcées, suivant les régions, *hoz-ta* ou *hoz-da*, *hoz-naiz*, *hoz-niz*; de même, en souletin, *hotz düzü* sera prononcé en réalité *hoz-düzü*. Bien entendu, dans les combinaisons de cette sorte, le *z* sera sourd ou sonore suivant les cas.

Lorsque le groupe *t + sifflante* ou *t + chuintante* est lui-même précédé d'une autre consonne il peut arriver que celle-ci accompagne le *t* dans sa chute. Ainsi, en souletin, l'expression *giltz-bat* = « une clé » sera prononcée par les uns *gilz-bat* et par les autres *giz-bat*. C'est sans doute par le même procédé que du nom de nombre cardinal *bortz* = « cinq » certains dialectes tirent l'adjectif numéral *bozkarren* = « cinquième ».

§ 196. — Autres chutes de *t* devant sifflante ou chuintante

Nous avons signalé l'amuïssement qu'a presque toujours subi, en labourdin et en bas-navarrais, l'élément *t* du phonème *ĩs* lorsqu'il était initial ; (§ 77). Nous ne le rappellerons ici que pour mémoire, de même que l'amuïssement qu'a presque toujours subi, dans tous les dialectes, l'élément *t* du phonème *tz* lorsque celui-ci était initial ; (§ 67).

Nous ne rappellerons que pour mémoire également la question de la chute apparente d'un *t* dans les formes *ikhasi* ou *ikasi* et *ikhusi* ou *ikusi* ; (§ 73).

§ 197. — Le *t* est parfois adventice devant une chuintante ou une sifflante.

Nous avons signalé plus haut la présence d'un *t*, non justifié par l'étymologie, dans le groupe *t̃s* initial de la forme *t̃simino* ; (§ 77, II).

Nous trouvons également, dans le groupe *tz* du mot *gorphutz* ou *khorpitz*, du lat. *corpus*, un *t* adventice non étymologique ; (§ 77, II).

§ 198. — Alternances entre dentale et phonème comportant une sifflante ou une chuintante.

Nous ne rappellerons ici que pour mémoire certaines alternances qui existent, entre des dentales et des phonèmes comportant une sifflante ou une chuintante : en ce qui a trait aux formes *tirtil* et *sirsil* ; *kunkur(r)*, *konkor(r)*, *tontor(r)* et *zunkur(r)* ; *talde*, *zaldo* et *saldo*, voir § 68, II.

En ce qui concerne le guipuzc. *gũtsi* et le bisc. *gitsi* pour *guti*, voir § 81, note.

L'onomatopéique *tilin*, qui s'est conservé tel quel dans un mot usité parfois en espagnol populaire, notamment dans l'expression *hacer tilin*, qui signifie « faire plaisir » (comme le bruit agréable d'une sonnette), apparaît également en, basque dans les expressions *tilin-tilin* (haut nav. du Baztan et guipuzc.) ; *tilinton* (bas nav. de Salazar et roncalais) = « suspendu » « accroché ») ou « pendant » (comme une clochette) ; *tilinga* (roncalais) = « balançoire ». Dans d'autres variantes, la dentale initiale se présente avec la sonorisation régulière en *d*, d'où les formes *dilindan* (haut-nav., bas-nav., guipuzc. et lab. de la côte) = « suspendu », « accroché » ou « pendant » ; *dilindaka* (même sens dans Axular) ; *dilingan*, variante bas-nav. occidentale pour *dilindan*, etc. Mais ailleurs encore le *t* initial est passé à *t̃s*, par le processus étudié dans les cas ci-dessus, et nous avons les formes *t̃sidin* (1) (bisc. commun)=

---

(1) On remarquera, en passant, que l'espagnol possède un dérivé direct de cette forme, usité dans un sens grossier.

« clochette », (haut-nav. du Baztan et bisc.) = « son de clochette » ; *t̃silinda* (mixain) = « clochette » ou « sonnette » ; *t̃silinera*, (bisc de Marquina) = « collier de grelots et de clochettes » ; *t̃silints̃a* (haut nav. du Baztan et de Lesaca) = « clochette » ; *ts̃ilints̃au* (soul.) = « suspendu », « accroché » ou « pendant » ; *t̃silint̃son* (même sens., en roncalais); bien entendu, le *t̃s̃* initial s'est normalement réduit à *̃s̃* dans certaines régions, d'où les types *̃silints̃a* (haut-nav. du Baztan, bas-nav. des Aldudes et lab.) = « sonnaille » ou « clochette » ; *̃siliñso* (bas-nav. d'Orègue) = « suspendu », « accroché » ou « pendant ». On remarquera que dans les formes *t̃silints̃a*, *t̃silints̃au* et *t̃silint̃son* l'élément initial de la troisième syllabe, qui devait être originairement un *k* ou un *t*, normalement passé à *g* ou à *d* dans *tilinga*, *dilingan*, *dilindan*, *dilindaka*, et *t̃silinda*, a subi lui aussi une transformation identique en *t̃s̃*.

Enfin, certaines alternances entre *d* et un son, chuintant doivent s'expliquer par l'intermédiaire d'un *d* mouillé (*ḍ*). M<sup>r</sup> Uhlenbeck croit que le soul. *ejer(r)* = « joli » dérivé de *eder(r)* = « beau », par chute du *d* intervocalique et intercalation d'un *y* destructeur d'hiatus, devenu plus tard *j*. Précisément, le souletin est peut-être de tous les dialectes celui qui offre le moins de propension à amuir le *d* intervocalique. En réalité, de l'adjectif *eder(r)* = « beau », on a dû tirer un diminutif *eḍer(r)* = « joli » : il est naturel que pour exprimer l'idée de « joliesse » on ait simplement tiré un diminutif de l'adjectif qui signifie « beau » ; c'est un procédé semblable qu'ont employé le béarnais et le gascon lorsque de l'adjectif *bêt*, *bêts* ou *bèt* = « beau » (au féminin *bèra*, *bèro* ou *bère*) ils ont tiré le diminutif



*beroi* ou *broi* = « joli ». Seulement, le diminutif *eder(r)* ayant sans doute été formé dès une date ancienne en souletin, son  $\tilde{d}$  a eu le temps d'achever son évolution complète jusqu'au son de *j*, tandis que d'autres  $\tilde{d}$  sont restés intacts, sans doute parce que plus récents.

§ 199. — Alternances entre *p* et *t* (ou *d* ?)

Les alternances entre *p* et une dentale sont fort rares; elles ont été étudiées au § 155.

§ 200. — Alternance entre *k* et *t*.

Nous ne mentionnerons ici cette question que pour mémoire; voir § 175.

## CHAPITRE XI

# L'ASPIRATION

---

§ 201. — Généralités.

Dans l'état actuel de la prononciation, l'aspiration (1) n'est guère connue que dans les dialectes basques français, les dialectes basques espagnols n'en faisant point usage (2).

Là où l'aspiration existe, elle peut occuper trois sortes de positions :

1° Elle peut être initiale ;

2° Elle peut être précédée d'une explosive sourde (3), d'une liquide, d'une *n* ou d'une semi-consonne ;

3° Elle peut être intervocalique.

Mais, quelle que soit celle qu'elle occupe parmi ces trois positions, *l'h* ne peut être que prévoicalique.

On ne la trouve jamais après la nasale *m*, mais

---

(1) Pour désigner le son de *l'h* basque, nous avons cru devoir conserver le terme traditionnel d'aspiration, bien qu'il ne représente pas la nature exacte de l'articulation ; mais il a l'avantage d'être compris de tout le monde.

(2) Bien entendu, la ligne de séparation entre les régions qui pratiquent l'usage de *l'h* et celles qui ne le pratiquent pas peut ne pas coïncider toujours exactement avec la frontière franco-espagnole ; nous avons déjà dit que les expressions dialectes *basques français* et *dialectes basques espagnols* doivent être prises dans un sens approximatif ; par exemple, la région de Salazar, qui est en Espagne, appartient au domaine bas-navarrais, et elle fait usage de l'aspiration.

(3) Comme nous le verrons plus loin (§ 204), il peut arriver que dans les noms propres la gutturale sourde (écrite par *c*) soit suivie d'une aspiration dans la prononciation réelle ; seulement, l'aspiration a été omise dans l'écriture, faute d'une graphie romane pour la transcrire. Il en est ainsi dans le nom souletin *Candérats*, que l'on prononce en réalité *Khandératz*.

on la rencontre quelquefois en souletin après *ñ*, comme nous l'indiquerons au § 206. Dans le corps des mots, on ne la trouve jamais non plus après une sifflante ou une chuintante. C'est pourquoi, dans la conjugaison, le *z* de la négation *ez* tombe devant l'*h* caractéristique initiale de seconde personne du singulier, et l'on dit par exemple, en lab., *ehaiz* = « tu n'es pas », et non \**ezhaiz*, et en bas-nav. et soul. *ehiz* (même signification), et non \**ezhiz*.

L'*h* ne se rencontre pas non plus après les explosives sonores. M<sup>f</sup> Azkue cite néanmoins comme labourdine, sans dire à quelle localité elle est empruntée, une variante *oghe* pour *ogé* ou *ohe* = « lit ». Mais une forme de ce genre est tout à fait exceptionnelle.

Dans les dialectes qui font usage de l'aspiration, la pratique constante a toujours été de la transcrire par la lettre *h*. On a bien proposé quelquefois de la représenter simplement par quelque signe diacritique comme l'esprit rude du grec, mais ces propositions n'ont eu aucun succès dans la pratique. La graphie *h* n'a en effet qu'un seul inconvénient, c'est qu'elle est un des principaux obstacles à l'unification de l'orthographe basque, le même mot prenant un aspect tout différent suivant qu'il est écrit par un Basque qui pratique l'aspiration ou par un Basque qui en ignore l'usage; il en résulte une gêne assez sérieuse pour la plupart des Basques espagnols lorsqu'ils veulent lire couramment des textes écrits par des Basques français, et ceux-ci, à leur tour, sont encore plus désorientés par l'absence complète d'*h* dans l'écriture lorsqu'ils veulent lire couramment des textes rédigés en un dialecte basque espagnol. Si maintenant nous ajoutons que les dialectes basques français eux-mêmes présentent entre eux de fréquentes différences en ce qui con-

cerne, dans un grand nombre de mots, la présence ou l'absence de l'aspiration (1), il sera facile de

---

(1) Ces différences portent parfois sur des mots extrêmement usuels: ainsi, l'adjectif qui signifie « bon » se présente, en lab. et en bas-nav., sous la forme *on*, et en soul. sous la forme *hun*.

Sur le territoire d'un dialecte, un même mot peut se présenter avec une *h* dans certaines localités, et sans *h* dans d'autres.

Enfin des mots de même racine peuvent, dans un même basque, offrir des différences quant à l'usage de *l'h* : ainsi, en souletin, la locution conjonctive *alabadè*, qui correspond à peu près, en français, à « c'est égal » ou à « tout de même », employé comme une sorte d'interjection dans le langage familier, n'a point *d'h*, bien qu'elle doive apparemment s'interpréter *hala ba-da ere*. — Un exemple plus curieux encore est celui que nous offre la conjugaison du verbe *joan* = « aller » dans le bas-nav. occidental actuel. Le radical de ce verbe se présente normalement dans ce dialecte sous la forme *ou*, ainsi qu'en lab. et en soul. On dira donc, au parfait, *joan da* = « il est allé », *joan niz* = « je suis allé », *joan hiz* = « tu es allé », etc., et, au futur, *joanen da* = « il ira », *joanen niz* = « j'irai », *joanen hiz* = « tu iras », etc. ; seulement, bien entendu, dans la prononciation courante, le groupe *oa* est ici diphtongué en *wa*, conformément aux règles générales qui régissent le traitement de ce groupe dans le dialecte en question, de sorte que les formes ci-dessus deviennent pratiquement, pour le parfait, *jwan da*, *jwaniz*, *jwan hiz*, etc., et, pour le futur, *jwain da*, *jwainiz*, *jwain hiz*, etc. De même, à l'impératif, le radical se présente encore sous la forme *oa* : *goazin* = « allons » ; *zoazi* = « allez » (prononciation courante : *gwazin*, *zwazi*). — Or, les formes fortes du présent et de l'imparfait de l'indicatif de ce même verbe sont actuellement fort peu usitées dans ce dialecte ; pour y suppléer, on aurait pu faire ici ce que l'on fait pour la plupart des autres verbes, c'est-à-dire user de formes périphrastiques composées de l'auxiliaire précédé du substantif verbal mis au locatif indéfini primitif; on aurait pu dire par exemple, comme en souletin, *joaiten hiz* = « tu vas », *joaiten zira* = « vous allez », *joaiten zinen* = « vous allez », etc. ; or, le bas-navarrais occidental connaît parfaitement la forme *joaiten*, qu'il emploie hors de la conjugaison proprement dite, par exemple dans des expressions telles que *joaiten ahal da* = « il peut aller », etc. ; mais dans la conjugaison proprement dite il remplace *joaiten* par une forme *johan*, dont la genèse n'est pas des plus faciles à expliquer au point de vue psychologique, bien qu'on y reconnaisse clairement le préfixe *j* du participe

concevoir combien l'usage de la lettre *h* est un embarras au point de vue orthographique (1).

Il semble donc qu'il y aurait intérêt à lui substituer un signe diacritique : celui-ci n'ayant pas l'aspect d'une lettre ordinaire et se trouvant rejeté hors du corps de l'écriture, l'aspect du mot, en ce qu'il a d'essentiel, ne changerait pas et resterait le même suivant que l'aspiration serait marquée ou non ; ainsi l'œil du lecteur ne serait jamais dérouteré dans ses habitudes, que ce lecteur fût accoutumé ou non à prononcer le mot avec ou sans aspiration.

---

passé et du substantif verbal, et le radical *oa* augmenté ici d'une *h* qui empêche la confusion avec le participe passé *joan*; (*l'n* finale de *johan* est probablement analogique de celle de *joaiten*). En somme, il semble qu'il y ait eu ici réaction des formes fortes sur la conjugaison périphrastique, pour faire substituer dans celle-ci, à la forme normale *joaiten*, une autre forme où le radical apparaissait plus nettement parce qu'il y occupait plus de place en éliminant les éléments accessoires tels que le suffixe *-te*. Nous ne croyons pas qu'il faille voir ici dans *johan* un simple doublet de *joan*, qui serait employé avec un sens de présent. Quoi qu'il en soit, le bas-navarrais occidental dira, par exemple, *johan hiz* = « tu vas », *johan zira* = « vous allez », *johan zinen* = « vous alliez », etc.

(1) Comme on le voit, la difficulté orthographique causée par l'aspiration ne se présente pas en basque avec la même simplicité qu'en d'autres langues : en breton, par exemple, nous dit M'Ernault, une aspiration, d'un usage général autrefois, est devenue muette dans les dialectes les plus classiques, mais s'est maintenue dans quelques autres. Aussi le breton conserve-t-il légitimement la lettre *h* dans l'écriture : elle n'est une gêne pour personne ; ceux pour qui elle est muette s'abs-tiennent simplement de la prononcer, et, de toute manière, elle est pour eux un vestige intéressant d'un état antérieur de leur propre dialecte. Au contraire, il n'est pas sûr que *l'h* ait jamais existé dans les dialectes basques espagnols, qui représentent, et de beaucoup, la plus grande partie du domaine euskarien ; et les considérations émises ci-dessus montrent combien, sur le territoire français lui-même, les divergences sont nombreuses ; dans ces conditions, il apparaît comme impossible de fixer, pour une orthographe unifiée; quels seraient les mots où *l'h* devrait figurer.

Resterait à faire choix du signe diacritique le meilleur. Un signe identique à l'esprit rude du grec aurait l'inconvénient de paraître étrange à l'immense majorité des lecteurs. Le mieux serait sans doute de donner à ce signe l'aspect d'une petite *h* placée au-dessus de la voyelle et le plus à gauche possible, pour mieux marquer que l'aspiration précède la voyelle. Les mots *hau*; *hori*, *hura*, *ikhasi* deviendraient ainsi <sup>*h*</sup>*au*, <sup>*h*</sup>*ori*, <sup>*h*</sup>*ura*, <sup>*h*</sup>*ikasi*. De pareilles graphies seraient comprises à première vue par tous les Basques, français, et, d'autre part, l'œil des Basques espagnols ferait sans difficulté abstraction des signes diacritiques et reconnaîtrait instantanément les mêmes mots sous l'aspect avec lequel il est accoutumé à les voir se présenter à lui : *au*, *ori*, *ura*, *ikasi*.

§ 202. — Certaines *h* peuvent être anciennes ; d'autres sont certainement récentes.

Malgré les divergences que présente l'usage de l'aspiration dans les dialectes qui le pratiquent, certaines la leur sont communes ; on peut se demander si elles sont, anciennes ; d'autres, au contraire, sont manifestement adventices. A la première de ces deux catégories pourrait appartenir, entre autres, ainsi que nous le verrons plus loin, l'*h* initiale des trois démonstratifs *hau*, *hori*, *hura*. Certains indices laisseraient croire, à première vue, que l'*h* initiale de beaucoup d'autres mots a été commune, à une époque ancienne, à tout le pays basque (1) : par exemple, si l'on considère des mots

---

(1) M<sup>r</sup> Azkue (*Dicc.*, I, pp. 373-374) signale comme une preuve possible de ce que, à un moment donné, l'*h* aurait été commune à tout le pays basque, le fait que dans le texte biscayen *Refranes y Sentencias comunes en Bascuence (1596)* un assez bon nombre de mots ont souvent une *h* à l'initiale. La fréquence de cette *h* n'est cependant pas une preuve, car M<sup>r</sup> Azkue remarque avec raison que pour beaucoup de ces mots on rencontre souvent aussi, dans le texte cité, des graphies sans *h*. Il est possible, à la rigueur, qu'il faille réellement voir dans ces *h*

tels que *senitaur(r)* et *iñutaur(r)* (AZKUE, *Dicc.*, II, p. 259, col. I et II), il semble que le premier soit formé à l'aide de *senide* = « frère » ou « parent », et de *haur(r)* = « enfant », et que le second soit tiré de *iñude* = « nourrice » + *haur(r)* = « enfant ». Mais pourquoi les deux dérivés ont-ils un *t* alors que les simples correspondants ont un *d* ? Peut-être parce que, après élision de l'*e* final de l'élément *de*, le *d* précédent, se trouvant désormais en contact avec l'*h* initiale de *haur(r)*, se serait assourdi en *t*. — Peut-être aussi y a-t-il eu un phénomène semblable dans *arthalde* = « troupeau », dérivé de *ardi* = « brebis » + le suffixe *-alde*; (voir d'ailleurs § 192, III). — Cependant cette hypothèse n'est pas absolument sûre, car le *d* de *senide* et autres mots semblables a pu s'assourdir pour une autre raison : à une époque où la syllabisation des mots composés se serait faite suivant la signification de leurs éléments, un mot formé de *senide* + *aur(r)*, devenu *senid' aur(r)* par élision de la voyelle finale du premier élément, a pu être prononcé *senit-aur(r)*, simplement parce que la séparation entre la deuxième et la troisième syllabe ne se faisait pas avant la dentale; mais après elle : celle-ci étant alors finale

---

initiales le signe d'une aspiration alors en voie de disparaître. Mais leur présence peut aussi s'expliquer sans leur supposer une valeur phonétique réelle : dans les mots commençant par *u*, l'*h* pouvait simplement aider à indiquer que l'*u* était une voyelle, et non pas une consonne ayant le son du *v* espagnol : en castillan même, on le sait, des graphies telles que *huelo*, *huele*, *hues(s)o*, *huerta*, etc. ont pris naissance simplement par un désir de clarté orthographique, pour éviter, qu'on ne prononcât *velo*, *vele*, *ves(s)o*, *verta*, etc. Enfin, dans les mots commençant par d'autres voyelles, l'*h* peut être un simple, luxe orthographique, causé par l'analogie d'*h* superflues dont en espagnol l'usage s'est notablement développé au XVI<sup>e</sup> siècle, quelques-unes d'entre elles étant d'ailleurs étymologiques, par exemple celle du mot *honra*, et les autres étant complètement injustifiées, comme celle de *hermano*.

de syllabe était traitée comme si elle eût été finale de mot, et, comme telle, assourdie ; (§§ 187, I et 204) (1).

L'exemple de *arthalde*, où le *d* du composant *ardi* est assourdi, tout comme celui de *senide* dans *senitaur(r)* et celui de *iñude* dans *iñutaur(r)* (bien que l'*a* du second composant *alde* ne soit aspiré dans aucun dialecte, lorsque cet élément est employé seul et constitue un mot indépendant), paraîtrait devoir rendre cette seconde explication plus vraisemblable que la première.

Cet exemple n'est d'ailleurs pas isolé, et M<sup>r</sup> Azkue (*Dicc.*, II, p. 259, col. II) cite un certain nombre de cas où il peut sembler qu'un *g* soit passé à *t* (soit par un stade *k*, soit même par un stade *d*), dans des mots composés où cet élément *g*, par l'élision d'une voyelle, s'est trouvé placé devant un élément vocalique : en effet, de *begi* = « œil » + *azal* = « écorce », « peau » ou « croûte » dérive le composé *betazal* = « paupière » ; de *begi* + *azpi* = « dessous » dérive *betazpi*

---

(1) Ce mode de syllabisation eût été identique à celui qui se pratique en allemand moderne : on sait qu'en cette langue, dans la prononciation des mots composés, il n'y a pas liaison entre les divers composants, et par suite, si l'un d'entre eux se termine par une explosive sonore, celle-ci est traitée comme finale de mot, même si l'élément suivant commence par une voyelle, et si cette sonore est un *b* ou un *d*, elle devient sourde dans la prononciation ; si c'est un *g*, elle est prononcée comme un *k* ou comme un *ch* suivant les régions ; cette règle s'applique d'ailleurs non seulement aux mots composés, mais encore aux mots dérivés formés à l'aide de certains suffixes : parmi les suffixes, en effet, il en est comme *-ig*, *-ung* et *-er*, qui sont traités comme de simples désinences et font liaison, dans la prononciation, avec l'élément à la suite duquel ils sont accolés, mais il en est d'autres qui ne font pas liaison, notamment le suffixe *-lich*, de sorte que des mots tels que *weiblich* et *möglich* sont syllabisés respectivement *weib-lich* et *mög-lich*, et deviennent en réalité, dans la prononciation, *weip-lich* et *möch-lich* ou *mök-lich* suivant les régions.



= « cerne des yeux » ; de *begi* + *arte* = « entre » derive *betarte* = esp. *entrecejo* ; de *begi* + *eri* = « malade » ou « maladie » derive *beteri* = « maladie des yeux » ; de *begi* + *ile* = « cheveu » ou « poil » dérive *betĩle*, *betule* ou *betĩla* = « cil » ; de *ogi* + *azal* = « écorce », « peau » ou « croûte » dérive *otazal* = « croûte de pain » ; de *ogi* = « blé » ou « pain » + *ondo* = « tronc » dérive *otondo* = « morceau de pain ou de mêture » ; de *aragi* = « viande » + *uzte*, substantif verbal du verbe *utzi* = « laisser » ou « abandonner » dérive le bisc. *aratuste* = « carnaval » ; de *zaragi* = « outre » + *azal* = « écorce », « croûte » ou « peau » dérive *zaratazal* = « emplâtre ». De même encore, de *sagu* = « souris » + *itsu* = « aveugle » dérive *satitsu* = « mulot » (littéralement « souris aveugle ») ; de *sagu* + *arte* dérive *satarte* = « souricière » (1). Sur les formes de cette sorte une autre hypothèse très vraisemblable est celle de Schuchardt, qui explique *bethondo*, *othondo*, *othazal*, etc. comme des contractions de primitifs *\*begit-ondo*, *\*agit-ondo*, *\*agit-azal*, etc.; le *t* serait ici le reste d'une ancienne désinence casuelle, dont on retrouverait des traces dans la déclinaison ibérique ; (*Museum*, août-sept. 1903, p. 197). (2).

Quoi qu'il en soit, nous croyons devoir signaler ici un rapprochement possible (en ce qui concerne un groupe *dh* ou *th* qui aurait existé à un moment donné) entre les mots de pure souche basque *seni-*

---

(1) A cette liste d'exemples on pourrait ajouter encore: *betondo* = « front » (de *begi* + *ondo*); *betespal* ou *betezpal* = « paupière » ; (le soul. dit encore *begi-ezpal*). Mais nous avons un *k* au lieu d'un *t* dans *bek(h)oki* = « front » (ou par extension « toupet » ou « hardiesse », de *begi* + le suffixe locatif *-oki*; cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 451).

(2) De même, Schuchardt (*ibid.*) explique la forme *bephuru* = « sourcil » comme une contraction de *\*begit-buru*.

*taur(r)* et *iñutaur(r)* et la forme *toletiko*, dont les éléments sont empruntés au roman, et que nous avons déjà étudiée au § 192, II.

Il convient également de rapprocher le changement en *t* que subit, en composition, une gutturale, dans les formes énumérées ci-dessus, avec le changement en *t* que subit, dans certaines régions du domaine haut-navarrais, la caractéristique *k* de la 2<sup>e</sup> personne du singulier masculine, lorsqu'elle devrait se trouver en position prévocalique, notamment au relatif: cette caractéristique, comme nous l'avons indiqué au § 157, page 342, a pu être primitivement un *g*, ce qui augmenterait encore l'analogie de ce traitement avec le phénomène que nous venons d'étudier; (§ 192, IV, page 433).

En résumé, de quelques-uns des exemples énumérés ci-dessus, il semblerait résulter que certains *d* sont passés à *t* en composition, parce qu'ils se seraient trouvés alors en présence d'une *h*. Mais cette hypothèse n'est pas sûre, car pour expliquer le passage de ce *d* (et aussi, dans certains autres cas, d'un *g*) à *t*, on peut faire raisonnablement d'autres hypothèses (1), notamment celle que nous venons d'exposer en dernier lieu.

---

(1) Parmi ces autres hypothèses possibles, il se pourrait que la suivante fût exacte dans quelques cas au moins : supposons que le mot *ondo* ait commencé primitivement par quelque phonème initial susceptible de passer à *t* dans certaines conditions : il a pu en résulter des composés tels que *\*ogitondo*, celui-ci se réduisant plus tard à *otondo*, par une de ces contractions assez fortes qui ne sont pas rares en basque. A première vue, un mot tel que *sutondo* = « près du feu » semblerait confirmer cette supposition. Mais nous croyons plus probable encore qu'il faille renverser les termes de l'hypothèse : en ce cas, *otondo* s'expliquerait de l'une des manières indiquées dans le texte, et le *t* de *sutondo* serait dû à une extension analogique, ou constituerait le reste d'une ancienne désinence casuelle. En l'absence de documents anciens, il est difficile, dans les exem-

§ 203. — Considérations sur l'origine possible de certaines *h* : quelques — unes sont-elles le résidu d'un phonème composé primitif ?  
I. Hypothèse relative à certains doublets.

Certaines *h* sont peut-être dues à la réduction de phonèmes composés primitifs. Si maintenant nous recherchons en quoi ceux-ci auraient pu consister, deux types de combinaisons *au moins* pourraient être proposés : *gh* ou *kh* d'une part, et *dh* ou *th* d'autre part ; nous disons « *au moins* », parce que, a priori, ces deux types hypothétiques ne sont pas les seuls possibles.

Comme indice de l'existence, à un moment donné, en position initiale du moins, d'un phonème *gh* ou *kh*, réduit plus tard à *h*, on pourrait invoquer les formes *kau* (bas-nav. de Salazar et roncalais) et *gau* (aezcoan) pour le démonstratif *hau* (1) ; une forme

---

plus de cette sorte, de trancher la question. Toutefois, dans ce cas particulier, nous penchons plutôt pour l'origine purement analogique du *t* de *sutondo*, car il est vraisemblable que le mot *ondo* est un emprunt à quelque ancienne forme romane *hondo*, du latin *fundus*. — En terminant, nous rappellerons que dans un autre composé obtenu à l'aide de *azal*, la lettre qui précède le premier *a* est un *k*; (§ 171). — De la formation *sutondo* il convient de rapprocher *sutopil* pour *sukopil* (ibid., note). — Entre autres hypothèses possibles pour expliquer les formes *senitaur(r)*, *iñutaur(r)*, *arthalde*, *betazal*, *betazpi*, *otazal*, *otondo*, etc., il y aurait encore celle-ci : les groupes *de*, *di* ou *gi* auraient pu devenir en composition, devant une voyelle, un phonème sonore palatalisé, tel que *d* ou *g* mouillés. Plus tard, en vertu du procédé de syllabisation indiqué plus haut, ce phonème, se trouvant final de syllabe, serait devenu sourd et eût consisté, à un moment donné, en un *t* mouillé, réduit par la suite, en vertu même de sa position, à un *t* ordinaire. Seulement, cette hypothèse, qui pourrait s'appliquer sans inconvénient aux groupes *de*, *di* ou *gi*, ne cadre pas aussi bien avec le cas des dérivés de *sagu* cités plus haut, *satitsu* et *satarte*, car, si la réduction d'un *e* ou d'un *i* à une mouillure est un phénomène très naturel, une réduction semblable est plus difficile en ce qui concerne un *u*, ou du moins ne saurait se réaliser sans intermédiaires.

(1) Cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 456. — L'aezcoan possède la série *gau*, *gori*, *gan*, *gala*, *gein*, etc., qui correspond à *hau* = « esp. *este* » ; *hori* = « esp. *ese* » ; *han* = « esp. *allí* » ; *hala* = « ainsi » ; *hein* = « esp.

primitive \**ghau* se serait réduite à *hau* en basque commun ; seulement, lors de l'amuissement général des *h* dans les dialectes basques espagnols, celle de *hau* serait devenue muette comme les autres ; cela ne ferait aucune difficulté. Pour expliquer comment le *kh* ou le *gh* primitifs se seraient résolus en salazarais, en aezcoan et en roncalais d'une manière autre que dans le reste des dialectes basques, nous en serions réduits aux hypothèses, mais il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'un phonème donné subisse, dans une région, un traitement différent de celui qu'il reçoit ailleurs.

Quant à un groupe *th* ou *dh* primitif, certains doublets nous laisseraient supposer son existence. Par exemple, il est des suffixes qui se présentent à nous sous une double forme : tels sont les doublets *-egi* et *-tegi*, *-ar(r)* et *-tar(r)*, *-ik* et *-tik*. En ce qui concerne *-egi* et *-tegi*, il nous suffira de citer les noms, propres ou communs, *jauregi*, *Haristeg(u)i*, *Irulegi*, *Behoteg(u)i*, *presundegi* ou soul. *prefuntegi*. En ce qui a trait aux formes *-ar(r)* et *-tar(r)*, on peut remarquer que la première est préférée avec les thèmes à terminaison vocalique, et la seconde avec les thèmes à terminaison consonantique ; on dit par exemple *Ligiar(r)*, *Kamboar(r)*, *Donostiar(r)* ; mais on dit *Uztariztar(r)*, *Hazpandar(r)*, *Donibandar(r)* ; on remarquera que lorsque le thème est terminé par le suffixe locatif *-e*, la règle est de retrancher celui-ci avant l'addition du suffixe *-tar(r)*. Quant à l'équivalence originelle des suffixes *-ik* et *tik*, elle n'est pas douteuse, bien qu'actuellement

---

tan ». Pour la série salazaraise et roncalaise par *k*, nous n'avons trouvé, dans le Dictionnaire de M'Azkue, que les formes *kau* = « esp. este » ; *koriek* ou *koiiek* = « esp. esos » ; *kura* = « esp. aquel » ; *kemen* = « esp. aquí » ; *kor* = « esp. uhi » ; *kan* = « esp. allí » ; *kala* = « ainsi » ; *kola* = « ainsi » ; *korren* = « esp. tan... como eso » ; *kain* = « esp. tan ».

la plupart des dialectes aient assigné à chacune des deux formes une valeur différente dans la déclinaison ; en effet, encore aujourd'hui, le souletin emploie la désinence *-ik* au lieu de *-tik* dans la déclinaison des noms propres de lieu ; ex. : *Ligi(r)ik jiten da* = « il vient de Licq », au lieu de *Ligitik jiten da*; forme qu'emploieraient les Labourdins et les Bas-Navarrais. D'autre part, on trouve encore en biscayen *-ik* employé à la place de *-tarik* pour former le discédent indéfini, par exemple *sasirik* pour *sasitarik*. Enfin, la forme normale elle-même de cette désinence *-tarik* pour former le discédent indéfini nous montre bien que l'élément *-ik* est le même que l'élément *-tik* du discédent singulier: *-ik* et *-tik* sont tous les deux la caractéristique essentielle du discédent ; seulement, la nécessité de distinguer l'indéfini du singulier a fait, à partir d'un certain moment, réserver la forme *-tik* pour le singulier et la forme *-ik* pour l'indéfini, en faisant précéder cette dernière du suffixe *-ta*, avec interposition d'une *r* de liaison.

Dès lors on pourrait supposer, pour les trois suffixes à double forme qui nous occupent, un type primitif tel que *\*dhegi* ou *\*thegi*, *\*dhar(r)* ou *\*thar(r)* et *\*dhik* ou *\*thik*. Ceci posé, la double forme du suffixe s'expliquerait de la façon suivante : quand il était rattaché à un thème à terminaison consonantique son *dh* ou *th* se serait réduit à *t* ; quand il était rattaché à un thème à terminaison vocalique son *dh* ou *th* aurait disparu, soit que le *d* se fût amuï le premier et l'*h* ensuite, soit que l'*h* eût disparu la première et que le *d*, devenant intervocalique, se fût amuï à son tour. Quand par hasard l'élément auquel appartenait le *dh* ou *th* primitif pouvait s'employer seul, comme substantif indépendant, le *dh* ou *th*, alors initial de mot, se serait réduit simplement à *h*, et à cette cause serait

due l'aspiration initiale du nom propre *Héguy*, assez répandu dans le pays basque français.

En ce cas, l'aezc. *gau*, variante du démonstr. *hau* s'expliquerait de la manière suivante : un primitif *\*khau* se serait réduit à *hau* en basque commun (*hau* devenant plus tard *au* dans les dialectes basques espagnols autres que le roncalais, le salazarais et l'aezcoan), et à *kau* dans ces trois variétés ; seulement, lors de la sonorisation générale des explosives sourdes initiales, le *k* de *kau* se serait sonorisé en *g* en aezcoan (1).

Toutefois, il convient de remarquer que si l'existence des types *gau* et *kau* est un argument assez sérieux en faveur d'un phonème *\*gh* ou *\*kh* primitif, celui qui est tiré de l'existence des suffixes à double forme *-egi* et *-tegi*, *-ar(r)* et *-tar(r)*, etc. est infiniment moins sûr, car, dans les doublets de cette sorte, il y a toujours place pour une autre explication de la consonne initiale dans les types qui en comportent une. D'une façon générale, lorsque, dans une langue quelconque, un suffixe a deux formes, l'une commençant directement par une voyelle, et l'autre faisant précéder cette voyelle d'un élément consonnantique, cette dualité de formes doit souvent s'expliquer par des raisons étrangères à la phonétique proprement dite : le type à élément consonnantique initial a souvent pris naissance par une fausse analogie : ainsi, en français, à côté du suffixe régulier *-ier*, il s'est développé une variante *-tier* (employée dans des mots tels que *bijoutier*, *morutier*), qui doit sans doute son origine à une fausse interprétation de l'élément *t* des mots tels que

---

(1) Là où l'on dit *kau* et non *gau*, ce serait parce que le démonstratif aurait été considéré comme s'incorporant, lorsqu'il est employé comme adjectif, au nom qui le précède, et que, par suite, le *k* n'aurait pas été traité comme initial.

*charpentier, charcutier, égouttier*, etc. De même, en espagnol, le diminutif *Joselito*, usité en certaines régions, nous offre un exemple d'intercalation d'une *l* adventice devant le suffixe *-ito*. En basque même, nous trouvons un exemple de ce procédé de formation dans le suffixe dépréciatif *-keria*, emprunté vraisemblablement à l'esp. *porquería* : on voit qu'ici le suffixe devrait en réalité se réduire à *-eria* ; cependant la gutturale précédente a été considérée comme en faisant partie intégrante, et de *porquería* on a tiré et on tire encore tous les jours un grand nombre de dérivés dont M'Azkue cite un certain nombre d'exemples fort typiques (*Dicc.*, I, p. 481, col. II et III).

En résumé, il peut se faire que dans quelques suffixes à double forme *l'h* soit le résidu d'un, phonème ayant existé antérieurement ; mais cela est loin d'être sûr ; et même dans le cas des démonstratifs et de leurs dérivés il est possible que *l'h*, le *g* et le *k* soient tous les trois des éléments adventices dont le premier se serait dégagé dans des circonstances que nous étudierons plus loin, et dont les deux autres seraient des éléments de liaison résultant de fausses coupures ; (§ 207, n.).

II. Origine possible de *l'h* de la deuxième personne du singulier.

Dans les dialectes basques français on rencontre d'ordinaire une *h* à l'initiale dans de nombreuses formes verbales ; elle y joue, du moins en l'état actuel de la langue, le rôle d'une caractéristique de seconde personne du singulier ; il en est ainsi dans *haiz* ou *hiz* = « tu es », *hau*, *hu*, *hai* = « il t'a », *haut*, *hut*, *hait* = « je t'ai », *hitzen* ou *hintzen* = « tu étais », *habil* = « va » ou « va-t-en » etc. Cette *h* est sans doute apparentée à celle du pronom *hi* = « tu ». Mais on s'est demandé s'il ne convenait pas de l'identifier aussi avec la lettre *k* qui sert également de caractéristique de seconde personne de singulier

dans de nombreuses formes verbales, hors de la position initiale, par exemple dans *dakik* = « tu sais », *duk* = « tu as », etc. (1). Nous avons discuté aux §§ 157 (page 342) et 161 la possibilité d'un type primitif *g* pour cette caractéristique *k*, ainsi qu'une hypothèse tendant à expliquer la substitution de *n* à *k* dans les formes féminines correspondantes. Si maintenant l'on devait identifier la caractéristique non initiale *k* à la caractéristique initiale *h*, on pourrait admettre que le, type primitif a été non pas un *g* pur et simple, mais un *gh*, qui par la suite aurait subi, en position initiale, une évolution analogue à celle que nous avons supposée pour l'initiale des démonstratifs, c'est-à-dire serait passée à *h* dans les dialectes basques français et aurait subi une résorption complète dans les dialectes basques espagnols, mais en position finale serait passée à *k*.

Cependant, il ne faut pas omettre de signaler que dans les dialectes basques français eux-mêmes l'*h* initiale de la seconde personne du singulier manque parfois : dans Liçarrague, nous trouvons des formes telles que *aiz* = « tu es », *incén* = « tu étais » ; etc., et dans Dechepare *inçan* = « tu étais » (2). D'autre part, l'impératif du verbe *egon* = « rester » ne se présente pas dans les dialectes basques français sous la forme *\*hago* que l'on attendrait, mais bien sous le type *ago*. Il nous paraît difficile de décider si les formes de ce genre doivent s'expliquer simplement par la chute d'une *h*, ou si quelques-unes d'entre elles ne représenteraient pas, au contraire, un état plus primitif de la langue ; en particulier,

---

(1) Cf. VINSON, *Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. III, p. 456.

(2) En souletin même, on entend des formes telles que *eoikoiz* pour *eroriko-hiz* = « tu vas tomber ».



on peut se demander si précisément l'une des marques distinctives de la deuxième personne du singulier de l'impératif ne consistait pas, à l'origine, en l'absence complète de toute caractéristique initiale, la forme se réduisant presque, en ce cas, au thème verbal pur et simple ; d'où, par exemple, l'impératif *ago*, du verbe *egon*. Par la suite, *l'h* du pronom *hi* aurait été préposée à la plupart des impératifs de cette sorte, soit qu'elle leur fût étendue par analogie avec l'indicatif (où peut-être elle existait déjà), soit que le rapport existant entre le pronom *ni* = « je » et la caractéristique initiale *n* de la première personne du singulier (évidemment identique à l'initiale de ce pronom *ni*) eût amené à généraliser à l'ensemble de la conjugaison un rapport semblable entre le pronom *hi* et les formes verbales de la deuxième personne du singulier.

Quoi qu'il en soit, nous noterons que *l'h* initiale des démonstratifs manque aussi parfois dans les dialectes basques français, sinon dans les démonstratifs eux-mêmes, du moins dans leurs dérivés ; ainsi, en souletin, nous trouvons un type *ala* pour *hala* dans l'expression exclamative déjà citée ailleurs *ala-ba-d'ere* (= *hala bada ere*) ; or le mot *ala* ou *hala* est évidemment formé à l'aide du radical *(h)a* ou *(h)ar* (du démonstratif *hura*), et du suffixe de manière *-la*. M<sup>r</sup>Uhlenbeck signale également dans Liçarrague l'existence de ce type *ala* pour *hala*.

Comme exemple de mot où manque *l'h* initiale que l'on attendrait, nous ajouterons celui du souletin *amuskerrri* = « quinzaine », de *hamabost* = « quinze ».

Sans doute il est possible, à la rigueur, que dans tous ces exemples il y ait eu chute d'une *h* antérieurement existante, mais nous croyons plutôt, pour notre part, que les formes sans *h* représentent

un état plus primitif, et que dans les autres l'aspiration s'est ajoutée plus tard, sous l'empire de raisons diverses ; (§§ 204, 205, 206, 207).

III. Observations sur l'*h* initiale de *habia*.

Nous avons signalé précédemment (pp. 387-388) l'étymologie vraisemblable des formes *habia*, *abia*, *abi* et *kabi* = « nid » ou « cage ». (Il existe aussi un type *kafia* = « nid » en haut-navarrais, bas-nav. des Aldudes et lab.). L'*h*, ici non plus, ne doit pas forcément être expliquée comme un résidu de la gutturale primitive ; celle-ci a dû tomber à une époque où déjà elle était passée à *g*, et une *h* se sera développée plus tard à sa place.

IV. Le groupe *rh* provient peut-être parfois d'un ancien groupe *rkh*.

Il semblerait, à première vue, qu'une *h* ait pu provenir d'un groupe *kh* : nous avons signalé plus haut la façon dont on pourrait expliquer certaines alternances entre *r* douce et *r* forte en position intervocalique ; (§ 98). Le fait que dans une forme comme *\*Arhangoiz* ou *\*Arhangoize* le phonème représenté en basque par une *h* paraît avoir été rendu en roman, à une époque ancienne, par un *c*, donnerait lieu de penser que ce phonème était primitivement *kh* ; mais peut-être aussi le gascon, en un temps où il ne possédait pas encore son *h* aspirée actuelle, a-t-il au contraire rendu par un *c* une simple aspiration basque.

V. Conclusion.

En somme, il paraît fort possible que des phonèmes de plusieurs sortes se soient réduits à *h* : l'aspiration pourrait donc provenir parfois de *dh*, *th*, *gh* ou *kh*.

Il reste maintenant à examiner comment certaines choses ont pu se passer.

Si l'on admet que des groupes à premier élément sourd, c'est-à-dire *kh* et *th*, se sont réduits par la suite à une *h* seule, il faut admettre en même temps qu'à cette époque les *k* et les *t* (et sans doute aussi

les *p*) actuellement suivis d'une aspiration dans les dialectes qui en comportent l'usage n'étaient pas encore aspirés, car alors on ne voit pas pourquoi ces *kh* et ces *th* ne se seraient pas réduits eux aussi à *h* en même temps que les autres. Il faut donc supposer qu'au moment où les *kh* et les *th* primitifs se seraient réduits à *h*, les *kh* et les *th* actuels n'étaient encore que de simples *k* et de simples *t*, et que l'aspiration qu'ils comportent actuellement n'aura apparu que plus tard.

Précisément nous allons rechercher dans quelles conditions l'aspiration a pu prendre naissance dans ces groupes *kh* et *th* actuels, ainsi que dans quelques autres groupes.

§ 204. — Genèse possible des *h* qui suivent certaines consonnes.  
I. Des *h* qui suivent les explosives sourdes dans le corps des mots, ou même à l'initiale

Dans le bas-navarrais et le souletin actuels, lorsqu'il se trouve à l'intérieur d'un mot, et en position prévocalique, l'une des lettres *p*, *k* ou *t*, elle est presque toujours suivie d'une *h*, et cela aussi bien dans les mots empruntés au latin ou au roman que dans ceux de pure souche basque. Nous citerons seulement des exemples tirés de mots d'emprunt latins ou romans, parce qu'ils auront l'avantage de mieux faire ressortir le caractère nettement adventice qui y distingue l'aspiration ; tels sont *gorphutz*, du lat. *corpus* ; *bakhe*, du lat. *pace* ; *bikhe*, du lat. *pice* ; *bortha*, du lat. *porta* (1).

Cependant, à cette règle qui a ainsi généralisé, ou à peu près, l'aspiration après les explosives

---

(1) Les exceptions à cette loi, dans les dialectes où elle s'applique, paraissent dues à une raison d'euphonie ayant pour effet d'éviter d'avoir deux phonèmes aspirés dans deux syllabes successives : par exemple, si le souletin ne fait pas suivre d'une *h* le *p* de *khorpitz*, c'est, sans doute parce que, la syllabe précédente comprenant déjà un phonème aspiré, il en résulterait une accumulation d'*h* peu harmonieuse et difficile à prononcer ; la même explication empêche le *t* de la forme *khatia* = « chaîne » de se faire suivre d'une aspiration.

sourdes lorsqu'elles étaient placées *dans le corps des mots*, il y a une exception remarquable : dans les suffixes qui commencent par *p*, *k* ou *t* on ne constate point d'aspiration : tels sont par exemple les suffixes *-pe* = « au-dessous », *-ko*, *-ki* et *-ka*, *-tik*, *-ta*, *-tar(r)*, *-te*, *-tegi*, etc. Y a-t-il là un simple hasard? La chose n'est pas absolument impossible, mais une coïncidence de cette sorte paraît malgré tout peu vraisemblable. Une autre explication s'offre à l'esprit:

D'une façon générale le basque, ou tout au moins les dialectes bas-navarrais et souletin, auraient eu à un moment donné une façon particulière de couper les syllabes *dans le corps des mots* lorsqu'il se présentait une explosive sourde prévocale : en ce cas, la consonne était plutôt rattachée à la syllabe précédente, et alors il se dégageait une aspiration devant la voyelle devenue (ou presque) initiale de syllabe. Que l'intercalation d'une aspiration ait été de règle dans les dialectes qui nous occupent, lorsque réellement une explosive sourde prévocale était rattachée à la syllabe précédente, c'est ce qui pourrait résulter aussi de l'examen du bas-navarrais *sukhalde* ou du souletin *sükhalte* = « cuisine. » Ce mot composé paraît dérivé de *suko* + *alde*, et doit signifier littéralement « l'endroit où l'on fait le feu » (1). Lors de l'élision de *l'o* final de l'élément *suko*, il a dû y avoir une période où la séparation des syllabes se faisait encore conformément au sens, et où par conséquent le *k* de *suk* formait plutôt

---

(1) A supposer que dans *sukhalde* ou *sükhalte* le *k* ait une origine autre que celle que nous supposons ici, cela n'empêcherait pas le reste de la théorie que nous exposons d'être valable : il suffit, en effet, pour que celle-ci puisse se maintenir, que le *k*, à l'époque de l'introduction de l'aspiration, ait été considéré (quelle que fût d'ailleurs son origine réelle) comme devant être syllabisé avec l'élément *su*, et non avec le suffixe *-alde* ou *-alte*.

syllabe avec l'élément *su* qui le précédait qu'avec l'élément *al* qui le suivait. C'est à ce moment que se sera introduite l'aspiration que le mot comporte aujourd'hui.

Mais alors, si l'on admet que *l'h* s'est introduite dans *sukhalde* parce qu'il était syllabisé *suk + al + de*, on sera tenté d'admettre que si elle s'est introduite également dans des mots tels que *gorphutz*, *bakhe*, *bikhe*, *bortha*, *ikhusi*, *ikhasi*, *zakhur(r)*, *athe*, etc., c'est uniquement parce qu'ils étaient syllabisés, ou peu s'en fallait, de la manière suivante : *gorp + utz*, *bak + e*, *bik + e*, *bort + a*, *ik + u + si*, *ik + a + si*, *zak + ur(r)*, *at + e*, etc.

Les suffixes, au contraire, auraient conservé indemne de toute aspiration leur explosive sourde initiale parce que, ayant clairement conscience de leur nature, la langue ne reportait point sur la syllabe précédente leur consonne initiale ; autrement dit, des mots tels que *suko*, *hiriko*, *hortik*, *hiritik*, *dute*, *egiten* n'étaient pas syllabisés *suk + o*, *hi + rik + o*, *hort + ik*, *hi + rit + ik*, *dut + e*, *e + git + en*, mais bien, en vertu de leur signification, *su + ko*, *hiri + ko*, *hor + tik*, *hiri + tik*, *du + te*, *egi + ten*.

On pourra faire à cette théorie une objection sérieuse, mais non décisive cependant.

Si, dans les suffixes, les explosives sourdes initiales sont restées indemnes d'aspiration parce qu'elles n'ont jamais cessé d'être traitées comme des initiales de syllabe, comment se fait-il que les explosives sourdes initiales de mot soient normalement suivies de l'aspiration dans les dialectes basques-français : pourquoi, par exemple, le souletin, s'il a laissé intact le *k* du suffixe *-ko* dans *suko* parce qu'il ne le rattachait pas à *l'u* précédent, mais le laissait au contraire indissolublement lié à *l'o* suivant, s'est-il mis à dire *khorpitz*, alors qu'il

pouvait encore moins séparer le *k* de la voyelle qui le suivait? De même, pourquoi le bas-navarrais dit-il *khurutze* et non pas *kurutze*, pourquoi le souletin dit-il *pheredikatü* et *thiratü* ?

A cette objection on peut faire deux réponses : la première consisterait à dire que lorsque la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales a cessé d'être vivante en basque et que cette langue a commencé d'admettre des sourdes de cette sorte à l'initiale, il y a eu une période où l'articulation des explosives sourdes initiales (sons auxquels ils n'étaient pas habitués) coûtait quelque effort aux Basques. De cet effort même a pu résulter une énergie toute particulière dans l'articulation des lettres ainsi placées, et l'aspiration a pu naître de cette énergie, tout comme d'ailleurs le report (supposé ci-dessus) des explosives sourdes sur la voyelle précédente dans le corps des mots, en obligeant ces consonnes à sonner avec une force particulière, a pu être la cause qui a développé après elles une aspiration.

Une autre réponse, plus satisfaisante encore, à notre avis, serait la suivante : de ce que, dans des mots tels que *bortha*, le correspondant d'un *t* roman était un *th* dans certains dialectes basques, il a pu se développer dans ces dialectes une tendance analogique ayant pour effet de faire prononcer un *th* partout où l'on avait en roman un *t* : de là des formes telles que le souletin *thiratü* comme correspondant des verbes romans signifiant « tirer ». — Bien entendu, le raisonnement que nous venons de faire à propos du *t* pourrait se répéter à propos du *k* et du *p*. Les groupes *ph*, *kh* et *th* initiaux ne seraient, en ce cas, que l'effet d'une réaction analogique des groupes similaires internes des mots d'emprunt (1).

---

(1) Dans les mots composés où un élément non initial com-

Les *h* dont nous constatons ainsi la présence après les explosives sourdes, soit à l'initiale, soit dans le corps des mots, n'ont-elles, jamais existé que dans les dialectes où nous les trouvons aujourd'hui, ou bien se sont-elles développées à un certain moment dans tout le domaine basque ? En l'absence de documents anciens, il est bien difficile de répondre à cette question.

II. Des *h* qui suivent *l'n* ou les liquides ou les semi-consonnes.

Dans les dialectes qui font usage de *l'h*, on constate souvent sa présence après les consonnes *n*, *l* ou *r* originellement douce, ainsi qu'après les semi-consonnes, par exemple dans des mots tels que *Ainhoa*, *ilhar(r)*, *erhi*, *oiher(r)*, *oihan*, *auher(r)*, etc.

Il semble que l'on doive étendre aux *h* de cette sorte, en la généralisant, l'explication que nous avons indiquée plus haut pour les *h* qui suivent les explosives sourdes dans le corps des mots : à un moment donné, ces consonnes auront été reportées, dans la syllabisation, sur la voyelle précédente, et il se sera développé après elles une aspiration. Assez nombreuses cependant sont les exceptions : nous citerons comme exemples les mots *anai*, *hari*, *hura*, *hiru*, *hiri*, et le bas-navarrais *bilo* (1) (le souletin dit au contraire régulièrement *bilho*). Cependant, sauf quelques mots comme *anai* où la raison de l'absence de *l'h* après *l'n* n'apparaît pas claire-

---

mence par une sourde, on a quelquefois perdu de vue l'origine du mot, et une *h* a pu alors s'intercaler après la sourde initiale de syllabe, tout comme après les sourdes initiales de mot auxquelles nous faisons allusion dans le texte : tel est le cas pour *l'h* du souletin *bephürü* = « sourcil », de *begi* = « œil » + *buru* ou *puru* = « tête » ou « partie supérieure ».

(1) Il semble qu'en bas-navarrais occidental il y ait eu une tendance à s'abstenir de l'intercalation de *l'h* lorsque la portion de mot qu'elle eût laissée après elle se serait réduite à une voyelle sans accompagnement d'aucune autre lettre. Ainsi pourraient s'expliquer des exceptions telles que *bilo*, *ile*, etc.

ment, on peut ramener à deux les causes de ces exceptions : l'une consiste en une raison d'euphonie, et l'autre est une influence analogique ; par exemple dans *hari*, *hiri* et *hiru*, la présence d'une *h* à la syllabe précédente a dû empêcher l'aspiration de se développer après *l'r*. Dans d'autres cas, l'analogie de formes romanes a pu faire obstacle au développement de *l'h*, ou même la faire supprimer après coup: tel serait le cas dans le bas-nav. *pilota*, et dans le soul. *pelota*. — Il semble aussi que lorsque *l'r* était considérée, à tort ou à raison, comme une consonne de liaison destinée à détruire un hiatus, l'intercalation de *l'h* ne se soit pas produite après elle.

Donnons encore quelques exemples *d'h* intercalaires après les liquides ou les nasales : dans le bas-nav. *mainhu*, qui provient du latin *balneum*, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'esp. *baño*, une *h* s'est intercalée après une *n* qui provient de la résolution en *in* d'une ancienne *ñ*.

Nous trouvons également des *h* dans les mots composés, entre des *n* ou des liquides qui constituent la consonne finale de l'un des composants, et la voyelle initiale du composant suivant ; il est vraisemblable par exemple que si, dans le bas-nav. *ilhargi* = « lune » il s'est intercalé une *h* devant *l'a* de *argi* = « lumière », c'est uniquement parce que, à l'origine, et en vertu du sens, *ll* était rattachée, dans la syllabisation, au premier élément. Il serait permis d'objecter, il est vrai, qu'ici il pourrait y avoir une simple métathèse : si le premier élément de *ilhargi* est bien, comme il paraît probable, le mot *hil*, qui signifie « mort » ou « éteint », *l'h* aurait pu simplement se déplacer. Mais on ne voit pas bien sous quelle influence ce déplacement se serait produit, et il paraît plus satisfaisant de supposer d'abord une intercalation *d'h* entre les deux



éléments, d'où une forme \**hilhargi*, qui plus tard se serait réduite à *ilhargi*, pour éviter une accumulation *d'h* difficile à prononcer. Cette première *h* se serait maintenue au contraire dans *hilabete*, parce qu'ici rien ne nécessitait sa chute.

Bien entendu, nous ne prétendons pas que toutes les fois qu'une *h* est précédée, dans le corps d'un mot, d'une des lettres *n*, *l*, *r* ou *i* consonne elle doit toujours être considérée comme intercalaire et due au mode de syllabisation que nous avons supposé ci-dessus : il est possible que parmi les *h* de cette sorte certaines soient le résidu de quelque ancien phonème impossible à reconstituer aujourd'hui. Nous croyons cependant qu'un très grand nombre d'entre elles au moins doivent s'expliquer par l'hypothèse que nous avons formulée.

§ 205. - *L'h* peut servir à détruire des hiatus.

Dans les dialectes qui en font usage, un des emplois de *l'h* est de servir à éviter certains hiatus.

Parfois, l'hiatus que l'aspiration a servi à détruire est certainement très ancien et avait été produit par la chute d'une consonne intervocalique ; tel est probablement le cas dans le bas-nav. *ahate* = « canard », du lat. *anate*, dans le bas-nav. *ohore* (soul. *uhure*), du lat. *honore*, et dans les formes *ihes* = « fuite », *ihar(r)* = « sec » ; (§§ 117 et 160). Dans des mots tels que *ahate* et *ohore*, il est difficile de dire s'ils possédaient encore leur *n* en roman à l'époque où ils sont passés en basque, ou si *l'n* y est tombée seulement après qu'ils y étaient déjà entrés. Quoi qu'il en soit, il semble que l'aspiration n'a pris naissance qu'après la basquisition des mots de cette sorte, car les dialectes romans qui pratiquent la suppression des *n* intervocaliques primitives (par exemple le béarnais) n'ont point, comme le basque, intercalé ensuite une *h* pour détruire l'hiatus, à moins toutefois qu'elle n'ait existé chez eux aussi

à un moment donné, pour s'amuïr par la suite. D'ailleurs, l'intercalation d'une *h* s'est surtout produite en basque lorsque les deux voyelles en hiatus étaient semblables, comme dans *ahate* et *ohore* (1).

Une autre sorte d'hiatus que l'aspiration a servi à détruire est celui qui provenait du dédoublement de certaines voyelles. Nous avons déjà constaté en effet (§ 49) que diverses voyelles, sous l'empire de raisons mal définies, se sont dédoublées dans plusieurs dialectes ; par exemple l'esp. *saco* a donné dans ces dialectes *sahako* = « petite outre en peau de bouc » ; une forme latine *vimen* a donné en soul. *mihimen* ; l'esp. *aire* a donné en soul. *ahairé* ou *ahaide* = « air » (d'un chant). Par analogie, on peut supposer que le mot *zahar(r)* = « vieux » n'est que le produit, par dédoublement de *l'a*, du type *zar(r)*, conservé dans d'autres dialectes basques espagnols. Comme on le voit, dans les mots de cette sorte, l'hiatus a été également détruit à l'aide de l'aspiration.

Une troisième catégorie d'hiatus, supprimés par le même procédé, se rencontre dans certains mots composés. Par exemple, *astearte* = « mardi », formé à l'aide de *aste* et de *arte*, est devenu en bas-nav., dans certaines régions du moins, et en souletin, *asteharte* ; *l'h* sert ici à détruire l'hiatus, que les autres dialectes font disparaître en altérant le son de *l'e* dans le groupe *ea*.

---

(1) M<sup>r</sup> Azkue fait remarquer très justement, dans son Dictionnaire, à l'article H, que chez les Basques des régions où on pratique l'aspiration la tendance à intercaler des *h* entre voyelles semblables est si forte, que dans les églises les chanteurs, sans s'en apercevoir, font souvent des intercalations de cette sorte entre les notes d'une vocalise, et l'on entend alors, dit-il, des choses de ce genre : « *Alleluya-ha-ha-ha-ha-ha...*, et *meheham* (pour *meeam*) », etc.

§ 206. — Hypothèse d'ensemble sur l'origine d'un très grand nombre *d'h*.

Des considérations émises dans les deux paragraphes précédents, il résulte qu'on pourrait énoncer, non pas avec certitude, mais du moins avec vraisemblance, une théorie d'ensemblé sur la genèse d'un très grand nombre *d'h*. On pourrait la formuler de la façon suivante : à un moment donné, dans les dialectes qui pratiquent l'aspiration, il y a eu tendance à intercaler une *h* devant toutes les voyelles qui étaient initiales de syllabe, à moins qu'elles ne fussent précédées d'une pause.

Dans le corps des mots, une voyelle pouvait être initiale de syllabe dans deux cas : lorsqu'elle était en hiatus avec une voyelle précédente (c'est le cas étudié au paragraphe 203), ou quand la consonne qu'elle suivait était rattachée dans la prononciation à la syllabe antérieure (c'est le cas étudié au § 204). On remarquera que certaines consonnes semblent, dans la syllabisation, avoir toujours été rattachées à la voyelle qui les suivait : ce sont les explosives sonores (*b*, *g* et *d*), les chuintantes et les sifflantes (1), la nasale *m* et les phonèmes mouillés : les exceptions à cette règle sont rares ; elles paraissent se réduire, en ce qui concerne les explosives sonores, aux mots étudiés page 456, et en ce qui concerne les phonèmes mouillés, à certains vocables où le souletin présente une *ñ* devant une *h*, tels que *añharba* = « araignée » ; encore est-il possible que dans les formes de cette sorte l'addition de *l'h* se soit produite à une époque où *l'n* n'était pas encore mouillée, car on sait que dans ce dialecte l'élément *añ*, provient souvent d'anciens groupes *aun* et *ain*.

Il est à présumer qu'en ce qui concerne les voyelles initiales de mots elles n'étaient pas précédées d'une aspiration lorsqu'elles venaient immédiatement

---

(1) Voir ce que nous disons, dans les généralités relatives à la lettre *h* (§ 201), de l'incompatibilité entre les sifflantes et *l'h*.

après une pause : sans quoi, en effet, tous les mots de la langue à initiale vocalique auraient fini sans doute par être accompagnés d'une *h*, et aucun mot, dans les dialectes intéressés, ne devrait plus commencer directement par une voyelle. Mais il est vraisemblable que toutes les fois que les vocables à initiale vocalique étaient précédés d'un autre mot, sans aucun intervalle, l'intercalation de l'aspiration se produisait, au moins si la finale du mot précédent donnait lieu à une combinaison du même type que celles qui, en position interne, eussent amené le dégagement d'une *h*. En d'autres termes, il est probable que toutes les fois que la succession de deux mots sans aucun arrêt donnait naissance soit à un hiatus (parce que le premier finissait par une voyelle), soit à l'une des combinaisons *k + voyelle*, *t + voyelle*, *n + voyelle*, *l + voyelle*, *r douce + voyelle* ou *i consonne + voyelle*, l'intercalation de l'*h* s'effectuait.

Cette supposition pourrait bien nous donner la clé de la bizarrerie apparente en vertu de laquelle, dans certaines régions, tel mot présente une *h*, alors que tel autre, qui lui est étroitement apparenté, n'en comporte point. Pourquoi, par exemple, l'adjectif souletin *hun* = « bon » est-il aspiré, alors que son dérivé *untsa* = « bien » ne l'est pas? Si l'hypothèse que nous exposons ici était juste, cette anomalie pourrait s'expliquer de la façon suivante : à force de se trouver placé à la suite de substantifs dans des conditions où l'aspiration devait normalement se produire (par exemple dans des combinaisons telles que *gizon-on* = « homme bon », *emazte-on* = « femme bonne », *oihal-on* = « étoffe bonne », *hur-on* = « eau bonne », *anai-on* = « bon frère », où, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, une *h* devait se dégager), l'adjectif *on* ou *un* = « bon » devait finir par garder toujours son *h*. Au contraire, le

mot *untsa*, par sa nature même, d'adverbe, devait être beaucoup plus souvent employé au commencement d'une proposition ou après une pause plus ou moins marquée, et ne devait être que beaucoup plus rarement rattaché d'une façon étroite à un mot précédent, car, en basque, les adverbes de manière précèdent le plus souvent, semble-t-il, les mots auxquels ils se rapportent. On conçoit donc que pour *untsa* la forme sans aspiration soit restée normale.

Dans ce cas, l'absence d'une *h* au mot *ala* dans l'expression *ala-ba-d'ere* (page 452, note), loin de s'expliquer par la chute de *l'h* initiale de *hala*, devrait être considérée comme représentant un état plus ancien de la prononciation, et *l'h*, que *hala* a normalement en souletin, comme d'ailleurs en basnavarrais et en labourdin, serait due à une influence analogique des démonstratifs, et notamment de *hura* (génitif *haren*), dont *hala* n'est qu'un dérivé. *L'h* des démonstratifs eux-mêmes pourrait bien n'être due à son tour qu'à la raison proposée au sujet de l'adjectif souletin *hun* = « bon » : à force d'être accolés à la suite de substantifs, dans des conditions qui, à un moment donné, motivaient l'aspiration, les trois démonstratifs *au*, *ori* et *ura* auraient fini par la conserver toujours (1).

---

(1) Dès lors, les formes démonstratives à gutturale initiale s'expliqueraient de la manière suivante. Dans les types à *k* initial, ce *k*, au lieu d'être primitif, pourrait avoir été ajouté après coup pour relier le démonstratif au mot qui le précédait lorsqu'il était employé comme adjectif et, comme tel, postposé à un nom : nous avons vu ailleurs que par suite de mauvaises coupures interprétatives de certains mots des consonnes initiales se sont parfois préposées à la forme primitive des suffixes : le même procédé paraît avoir été appliqué, à l'occasion, dans la formation des noms composés (§ 171), et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'un *k* se soit ainsi ajouté en quelques régions aux démonstratifs. Quant aux formes par *g*

Si cette hypothèse générale est exacte (1), on pourra en conclure que la très grande majorité (sinon la totalité) des *h* actuelles sont adventices et ne se sont développées qu'à une époque relativement tardive ; et il devient assez douteux que les dialectes basques espagnols aient jamais possédé aucune aspiration. Un fait curieux mérite d'ailleurs d'être pris en considération : le mot *ondo*, certainement très ancien dans la langue, où il a pris un grand nombre d'acceptions secondaires, devrait comporter une *h* dans les dialectes basques français, car il provient apparemment d'une forme romane *hondo*, dans laquelle *l'h* était certainement aspirée à l'époque de l'emprunt : or, aucun dialecte ne présente pour *ondo* une *h* initiale : il semble donc qu'à l'époque où ce mot est passé en basque aucune variété euskarienne ne possédait l'aspiration.

§ 207. — Des *h*  
initiales.

Les *h* initiales donnent lieu encore à quelques observations :

Dans certains mots d'emprunt on constate en bas-navarrais l'épenthèse d'une *h* initiale devant le groupe *ar*, qui paraît d'ailleurs avoir pour l'aspiration une affinité toute particulière. Nous avons déjà

---

initial, on pourrait, en ce cas, les expliquer de deux façons : par sonorisation de l'explosive initiale des formes par *k* obtenues de la manière que nous venons de supposer (sonorisation qui devenait régulière lorsque ces démonstratifs étaient employés comme pronoms et reprenaient, comme tels, leur individualité) ; soit par intercalation d'un *g* intervocalique destructeur d'hiatus lorsque les types *au*, *ori* et *ura*, qui, dans cette hypothèse, seraient les formes primitives, étaient accolés à un thème terminé par une voyelle.

(1) Schuchardt croit qu'à l'origine l'accent a dû jouer un rôle dans le développement ou la non-intercalation des *h* (voir plus haut, p. 266, n. 2). Seulement, s'il en a été ainsi, il se sera exercé par la suite un si grand nombre de réactions analogiques qu'aujourd'hui l'état de choses supposé par Schuchardt n'apparaît plus très clairement.

signalé l'exemple de *harroka* (§ 88) ; nous pouvons signaler encore la forme *harmario*, de l'esp. *armario*; de même, comme le remarque M<sup>r</sup> Uhlenbeck, on trouve dans Liçarrague *harmatu*, *harmadura*, et Dechepare a *harmac* à côté de *armadaco* et *armaturic*. Si l'affinité particulière que semble présenter à l'égard de l'aspiration, comme nous venons de le dire, le groupe *ar + consonne* (ou le groupe *arr-*) ne suffisait pas à expliquer les épenthèses dont il s'agit, on pourrait remarquer que les groupes *har + consonne* (ou *harr-*) sont, en bas-navarrais, beaucoup plus fréquents, à l'initiale, que les groupes *ar + consonne* (ou *arr-*), et qu'ainsi il a pu y avoir attraction du groupe le plus nombreux sur le groupe le plus faible numériquement.

Nous avons signalé, dans les paragraphes précédents, d'autres épenthèses *d'h*, initiales, par exemple celle du souletin *hun* = « bon » ; nous pouvons citer encore, à titre d'exemples, le soul. *hur* = « eau », et les formes *heuscara*, *heuscaldun* que l'on trouve dans Dechepare.

§ 208. — Alternances, réelles ou apparentes, entre *h* et divers phonèmes.

Nous avons signalé en leur lieu des alternances, ordinairement plus apparentes que réelles, entre *h* et certains phonèmes ; nous renverrons le lecteur au § 117 en ce qui concerne les rapports entre *n* et *h*, au § 97 en ce qui concerne les substitutions apparentes de *h* à *r*, au § 134 en ce qui concerne les permutations entre *m* ou les labiales, d'une part, et *p*, d'autre part, et au § 160 pour ce qui a trait aux alternances entre *g* et *h*.

Au sujet des rapports possibles entre *h* et divers autres phonèmes, voir §§ 171, 203 et 206. On se rappellera également que nous avons cité au § 177 un exemple exceptionnel de *k* adventice paraissant provenir d'une *h*. Nous mentionnerons enfin, avec M<sup>r</sup> Azkue, un exemple peu clair d'alternance entre

*k* ou *kh* et *h* dans les formes *akitu*, *akhitu* (lab. et bas-nav.), *akhitü* (soul.), *ahitu* (lab.) = « s'épuiser » ou « se fatiguer » (1). Ce mot viendrait-il de l'esp. *ahito* ?

---

(1) Si les formes *pukulĩ* (soul., d'après M'Azkue) et *pukuũ* (extraite de Gèze par M'Azkue) = « fenouil » sont exactes, on sera tenté, en les comparant avec la forme souletine normale *pühũũ* (§, 117) et avec la variante *puhuilũ*, extraite d'Althabe par M'Azkue, de voir dans ces doublets un exemple soit de permutation de *k* en *h*, soit de permutation d'*h* en *k*. Il est possible que l'une de ces deux explications soit la bonne, mais comme les permutations entre *k* et *h* en position interne sont fort rares et d'un caractère tout à fait exceptionnel, nous inclinerions plutôt vers une autre hypothèse : le lat. *fœnuculum* aura donné très anciennement, par chute de *l'n* intervocalique, un type *\*peukulu* ou *\*puukulu* ou *\*pukulu*; mais un peu plus tard, une forme latine ou romane dans laquelle l'élément *c(u)l* était déjà transformé en un phonème mouillé aura donné naissance à un type *\*peulũ* ou *\*puulũ*, devenu *puhuũ* (ou *puhuilu*) par intercalation d'une *h* destinée à éviter l'hiatus. (La mouillure de *l'* dans *pukulĩ*, *pukuũ* et *pühũũ* peut être due soit à une réaction analogique d'un type roman, soit au désir de donner au mot une nuance diminutive).



## CHAPITRE XII

# LES PHONÈMES MOUILLÉS

---

§ 209. — Généralités.

Quatre consonnes, en basque, sont normalement (1) aptes à recevoir la mouillure : ce sont la liquide *l*, la nasale *n*, et les dentales *d* et *t*.

Le *d* et le *t* mouillés ne peuvent jamais se rencontrer en fin de mot ou de syllabe. *L'n* et *l'l* mouillées, cette dernière surtout, ne se trouvent guère en fin de syllabe, dans le corps des mots ; (pour des exemples de *ñ* suivie de *h* en souletin, voir page 475). Dans les dialectes basques espagnols, *l* et *n* mouillées se rencontrent parfois à la fin des mots. Dans les dialectes basques français, il est rare de les trouver à cette place, du moins dans l'état actuel de la langue, abstraction faite des mots du langage enfantin (2).

L'usage tend à prévaloir de se servir de lettres tildées pour représenter les sons mouillés ; mais jusqu'à présent, sauf en ce qui concerne *l'n* mouillée, les graphies usuelles pour cette sorte de son consistaient en des lettres redoublées : *ll*, *dd*, *tt*, d'où les graphies de certains noms propres comme *Etchetto*, où le redoublement du *t* servait à indiquer la mouillure (3). Quant à *l'n* mouillée, les Basques espagnols se servaient de la lettre *ñ*, que les Basques français ont généralement adoptée à leur tour, après s'être servis le plus souvent autrefois de la graphie française *gn*. Pour *l'l* mouillée, les Basques fran-

---

(1) Dans quelques rares variétés locales on trouve aussi, paraît-il, un *k* mouillé.

(2) Cependant le souletin emploie couramment *ñ* en position finale.

(3) Le redoublement graphique qui marque la mouillure dans la graphie *ll* aura été étendu analogiquement, d'où les graphies *tt* et *dd*.

çais se sont servis soit de la graphie française *ill*, soit de la graphie méridionale *lh*.

Pour obtenir les sons mouillés, on ajoute au son de la consonne qui sert de base un son *d'i* consonne qui n'est pas toujours absolument pur, mais peut dessiner un léger commencement d'évolution à peine perceptible vers un son de chuintante sonore. De plus, le second élément doit suivre de si près le premier, dans l'articulation, que les deux aient l'air de n'en faire qu'un seul. Dans *ll* mouillée, *ll* elle-même peut subir une très légère atténuation. Enfin, dans *ln* mouillée, le son qui sert de base au phonème n'a pas tout à fait l'articulation normale de *ln* pure, dont il diffère légèrement.

§ 210. — Usage  
des lettres  
mouillées dans  
les diminutifs.

L'usage le plus fréquent des lettres mouillées est de servir à former des diminutifs. Tout d'abord, la plupart des suffixes diminutifs comportent en eux-mêmes une lettre mouillée, par exemple *-to*, *-ño* et *-ñi*. Mais encore il suffit, pour faire d'un mot quelconque un diminutif, de rendre mouillées une ou plusieurs de ses consonnes, pourvu que celles-ci soient susceptibles de ce traitement. Voici la manière de procéder en pareil cas :

Des lettres *l*, *r* douce et *r* forte on peut faire *l̃* ;

De *n* on peut faire *ñ* ;

De *d* et *g* on peut faire *d̃* (1) ;

De *t* et *k* et de *th* et *kh* on peut faire *t̃*.

Dans le langage enfantin, les mouillures de cette sorte sont d'un usage courant.

---

(1) C'est sans doute pour produire une idée de diminutif que le *g* de l'esp. *hongo* = « champignon » (latin *fungus*) a été changé en *d̃* dans les formes *hondõ* (lab.), *undõ* (haut-nav., bisc. de Guernica, guipuzc. commun), *kõndo* (lab. de Sare) et *ondõ* (forme souletine, non citée par le Dictionnaire de M<sup>r</sup> Azkue).

Naturellement, pour qu'une lettre puisse ainsi devenir mouillée, il faut qu'elle se trouve dans une position favorable : par exemple, devant une voyelle ou une *h* ou à la fin d'un mot, quelquefois même en fin de syllabe (1).

§ 211. — Des phonèmes mouillés dans les mots autres que les diminutifs.  
I. Observation générale.

Bien entendu, ce qui précède n'implique pas que les sons mouillés ne puissent se trouver que dans les diminutifs ; ils peuvent aussi se rencontrer dans les mots qui n'ont pas ce caractère, mais ils sont plus rares, surtout en labourdin et en bas-navarrais.

II. Dissociation d'anciens phonèmes mouillés dans certains dialectes.

C'est qu'en effet, dans ces dialectes, les phonèmes  $\tilde{l}$  et  $\tilde{n}$  se sont, à un moment donné, résolus de la manière que nous allons indiquer, abstraction faite des diminutifs, de sorte qu'aujourd'hui, en dehors de cette dernière catégorie de mots, presque toutes les fois que nous rencontrons une  $\tilde{l}$  ou une  $\tilde{n}$ , c'est que nous avons affaire à un mot d'emprunt entré dans ces dialectes postérieurement à l'époque où s'est produite la résolution qui nous occupe.

Voici comment elle s'est opérée.

Nous avons fait remarquer plus haut que dans les phonèmes mouillés l'élément qui constitue proprement la mouillure suit de si près l'autre élément du phonème que tous deux ont l'air d'être prononcés en même temps. Dès lors, il a pu arriver, dans certaines régions, que la mouillure, sautant en quelque sorte par dessus la consonne à laquelle elle était attachée, en soit venue à la précéder légèrement.

---

(1) Les Basques étendent souvent cette pratique au français familier, disant par exemple *pēti(t)* pour *petit*. — Dans le gascon de Bayonne, la mouillure du *t* prévoalique est un procédé couramment employé pour former des diminutifs familiers : ex. : *Baīīte* pour *Jean-Baptiste* ; mais nous n'avons jamais constaté que ce traitement soit appliqué à d'autres consonnes que le *t*.

Il lui restait alors peu de chemin à faire pour arriver à constituer un *i* consonne ordinaire précédant l'autre élément du phonème.

Ainsi, des groupes primitifs *ãl, ãl, ãl, ãl, añ, eñ, oñ, uñ* sont devenus respectivement *ail, eil, oil, uil, ain, ein, oin, uin*. Un exemple très clair de ce processus nous est fourni par les formes *boteila* et *botoila*, du roman *botēla* (sur le passage de *ei* à *oi* dans *botoila*, voir § 20, III) (1). Il est possible que l'alternance offerte par les types du mot signifiant « offrir », *eskañi* (guipuzc., d'après Uhlenbeck) et *eskaini* (bas-nav., lab.) doivent s'expliquer de même. Dans cette hypothèse, les formes *eskaiñi* (haut-nav. d'Esteribar et de Larraun, guipuzc. d'Andoain et lab. d'Ainhoa) et *eskeiñi* (guipuzc.) dériveraient de *eskaini* par nouvelle mouillure de *l'n* au contact de *l'i* précédent. Mais dans les cas de cette sorte, où

---

(1) Si, comme il est fort possible, le mot *soil* dérive d'une très ancienne forme de français méridional *sol* = « seul », l'intercalation de *li* devrait s'expliquer de la manière suivante : de *sol* on aura tiré d'abord un diminutif *\*sol̃* : l'idée d'introduire dans le mot qui signifie « seul » une nuance diminutive a pu venir fort naturellement à l'esprit des Basques, car nous constatons un phénomène semblable en espagnol, où l'on dit souvent *solito* pour *solo*, et surtout dans le gascon de Bayonne, où le diminutif *soulet* a complètement remplacé le simple primitif dont il est dérivé. Mais *\*sol̃* à son tour a donné régulièrement *soil* en labourdin et en bas-navarrais, et a pu s'étendre de là en basque commun. Quoi qu'il en soit, il n'y a, au point de vue sémantique, aucune difficulté à assimiler *soil* à une ancienne forme de français méridional, dérivée du lat. *solus* : on peut restituer comme il suit la filière des différentes acceptations de *soil* : d'une part, du sens de « seul » que nous lui supposons à l'origine, on a pu passer à celui de « pur », « non mélangé » (en esp. on dit *café solo* pour « café pur », etc.), et d'autre part on a pu passer à celui de « solitaire », « abandonné », « désert » ; du sens de « désert » est dérivé celui de « stérile », et de ce dernier celui de « bon à rien », « inapte » ou a inhabile ».

le roman ne nous fournit aucune indication, il est toujours possible qu'il faille renverser les termes de l'hypothèse, et considérer comme plus primitifs les types qui présentent le groupe *in* ou *il*, et comme dus à une réaction de *l'i* sur la consonne suivante ceux qui présentent une lettre mouillée (1):

Quand la voyelle qui précédait le phonème mouillé était elle-même un *i*, *l'i* consonne qui a pris naissance par la dissociation du phonème mouillé a dû se fondre avec ce premier *i*, de sorte qu'en apparence il y aura disparition pure et simple de la mouillure, les groupes *iil* et *iin* résultant des primitifs *ĩl* et *ĩn* ayant dû aboutir finalement à *il* et *in*. C'est peut-être ainsi que doivent s'expliquer, pour le mot qui signifie, suivant les régions, « laine », « poil » ou « cheveu », les alternances entre les types *uile* (quatre variétés bisc.), *ilē* (haut-nav. du Baztan et bas-nav. des Aldudes) et *ilhe* (soul.). Mais ici encore il est possible qu'il faille renverser les termes de l'hypothèse, et considérer comme plus primitives les formes sans mouillure, *l'ĩ* des autres pouvant être due à une réaction de *l'i* précédent, ou même, tout simplement, au désir d'introduire dans le mot une nuance diminutive, qui cadrerait bien avec l'idée de finesse impliquée par le sens du mot. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, nous rappellerons qu'il existe des variantes par *u*, l'une mouillée, l'autre sans mouillure : *ũe* (deux variétés bisc.) et *ule* (plusieurs variétés bisc.). — Des considérations analogues (sauf qu'ici, dans les formes mouillées, il ne semble pas que l'intention de produire une nuance diminutive ait dû intervenir) pourraient être formulées au sujet des types *ilũn* (haut-nav.,

(1) M'Uhlenbeck cite comme labourdine une variante *eskini*, et comme guipuzcoane une autre variante *eskeñi*.

bisc. et guipuzc.) = « obscur », d'une part, et *ilhun* (bas-nav. des Aldudes et lab. commun), *ulun* (roncalais) et *ülhün* (soul.), d'autre part (1).

III. Développement d'une mouillure sous l'influence d'un *i* précédent.

Inversement, il a pu arriver parfois, dans tous les dialectes, qu'un *i* précédent ait déteint sur les consonnes *l* ou *n* pour les rendre mouillées. Ainsi s'explique sans doute la mouillure finale de la forme *zeiñ*, très usitée cocurremment avec *zein*, dans les dialectes haut-nav., guipuzc. et bisc. Il semble bien, en effet, qu'ici la forme sans mouillure soit la plus primitive, *zein* n'étant sans doute qu'une variante de *zeren*; on peut supposer le processus suivant : \**zeen* est devenu *zein*; mais chez certains Basques l'*i* de *zein* a réagi sur l'*n* suivante pour y dégager la mouillure que l'on constate dans *zeiñ*.

Petit-être, dans la mouillure actuelle de certains mots d'emprunt, faut-il voir de même l'influence d'un *i* précédent : dans cette hypothèse, des formes telles que *treiño* (haut-nav. d'Oyarzun) et *treiñu* (haut-nav. de Lesaca) = lat. *tribulum* et esp. *trillo* pourraient s'expliquer par le processus suivant : des types primitifs \**triño* ou \**triñu*, par la dissociation signalée ci-dessus du phonème mouillé, auraient donné \**triilo* et \**triilu*, devenus ensuite \**treilo* et \**treilu* (§ 20) ; dans ces formes, l'*l* se serait par la suite mouillée de nouveau, soit par influence de formes romanes ou basques dans lesquelles la mouillure ancienne était conservée, soit par une réaction spontanée de l'*i* précédent; cf. *keiñu* (haut-nav. du Bastan et d'Esteribar), variante de *keinu* (bas-nav., lab.) = espagnol *guiño*. Quoi qu'il en soit, c'est par

---

(1) En ce qui concerne l'alternance d'une forme mouillée avec une forme sans mouillure dans le mot *ziñar(r)* ou *zilhar(r)* = « argent », voir § 107 : cette alternance est compliquée ici de l'existence d'une variante par *d*.

application de la tendance signalée ci-dessus qu'en souletin le groupe *aun* est le plus souvent devenu *añ*, par l'intermédiaire d'un stade *ain*; (§ 34, I).

IV. De quelques  
cas  
particuliers.

Il a pu arriver qu'une *n* épenthétique ait reçu la mouillure, soit qu'on ait voulu introduire dans le mot une nuance diminutive, soit plutôt par réaction d'un *i* précédent: tel serait le cas dans la forme *lamiña*, du latin *lamia*; voir § 119.

Nous noterons enfin un exemple curieux de réaction d'un groupe *ain* provenant de *añ* sur un type à nasale pure dans la forme *Espainia* = « Espagne », usitée en bas-navarrais occidental, si du moins celle-ci est due à une contamination d'un très ancien \* *Espania* avec un type \* *Espaina* provenant de *España*, car telle est l'hypothèse qui se présente le plus naturellement à l'esprit. Il serait possible, cependant, que la forme *Espainia* fût due à l'addition à un type \* *Espaina* de la terminaison *ia* que l'on trouve dans d'autres noms propres, par exemple dans *Frantzia*. En tout cas, le groupe *ain* paraît bien provenir de la réduction d'un plus ancien *añ* dans une forme *España* devenue \**Espaina*.

## CHAPITRE XIII

### Généralités sur les consonnes

---

§ 212. — Carac-  
téristiques  
générales du  
système  
consonantique  
basque.

De l'étude qui précède, il résulte que le système consonantique du basque ressemble fort à celui de la plupart des langues romanes. Le trait qui l'en distingue surtout est la fréquence, dans les dialectes basques français, des groupes *ph*, *kh* et *th*. Une autre particularité caractéristique du basque en général est son goût pour les consonnes mouillées.

Enfin l'une des originalités de sa prononciation est l'existence d'un son intermédiaire entre une sifflante sourde pure et une chuintante sourde pure, malgré la coexistence d'une sifflante sourde pure véritable et d'une chuintante sourde presque pure.

Nous avons vu également qu'au point de vue des consonnes finales le basque occupe une position intermédiaire entre le castillan et le français méridional, mais plus voisine de ce dernier que du premier.

Certaines variétés dialectales abusent un peu trop de l'aspiration, ainsi que des amuïssements de consonnes intervocaliques, mais ce dernier défaut disparaît d'ordinaire dans la prononciation soignée, si bien que les étrangers qui écoutent, même sans le comprendre, un discours en basque, reconnaissent volontiers d'ordinaire la beauté de la prononciation, qui, dans son système consonantique, combine en une proportion heureuse l'énergie et la douceur.



### Récapitulation des principales lois afférentes aux consonnes

§ 213. — Princi-  
pales lois  
générales rela-  
tives  
aux consonnes.

1° Le basque n'admet l'aspiration que devant une voyelle.

2° A la fin des mots, le basque tolère toutes les consonnes, excepté l'aspiration, la nasale *m*, les explosives sonores et les labiales *p* et *f*; il n'admet, en cette position, les continues sonores qu'en quelques cas particuliers.

3° A une certaine époque, les explosives sourdes initiales sont devenues sonores, en vertu d'une loi qui a cessé d'être vivante dès une époque déjà ancienne.

4° Dans la plus grande partie du pays basque, les explosives sourdes sont également devenues sonores après les consonnes *l*, *m*, *n*; mais la loi suivant laquelle cette sonorisation s'est opérée n'a cessé d'être vivante que postérieurement à la mort de la précédente.

5° Normalement, le basque n'admet pas *l'r* initiale.

6° Dans une grande partie du domaine basque, les explosives sonores ont peu de solidité; elles deviennent facilement muettes ou permutent fréquemment entre elles.

7° *L'r* douce intervocalique et, à un degré moindre, certaines *r* finales s'amuïssent facilement elles aussi dans une grande partie du domaine euskarien.

8° Le basque, comme nous avons eu l'occasion de le signaler déjà incidemment, répugne absolument à tout redoublement de consonne dans la prononciation, tant dans le corps des mots qu'en liaison entre deux mots; l'exception qu'à première vue *l'r* semble constituer est purement apparente, car *l'r* forte intervocalique du basque ne consiste pas exactement en une *r* simple prononcée deux fois.

On sait que le grec et le latin, du moins sous leur forme classique, admettaient au redoublement à peu près toutes les consonnes simples ; nous disons « sous leur forme classique », car il semble qu'à un stade plus primitif de leur histoire (1) ils ne comportaient aucune gémiation de consonne, et que les nombreux redoublements qu'ils ont acquis par la suite, hors les cas où il s'agit d'emprunts étrangers ou de termes d'origine enfantine, sont dus uniquement à des chutes de voyelles intermédiaires, ou surtout à des assimilations : *alligare* pour *adligare*, *annuntiare* pour *adnuntiare*, *assumere* pour *adsumere*, *accedere* pour *adcedere*, *attendere* pour *adtendere*, *intelligere* pour *interligere*, *stella* pour *sterla*, etc.

Mais parmi les parlars romans les dialectes italiens du centre et du sud ont été presque les seuls qui aient conservé jusqu'à nos jours les redoublements du latin, ou des redoublements plus tardifs, nés également d'assimilations ou dus, parfois, à des influences analogiques. En revanche, les dialectes italiens du nord, ainsi que les dialectes romans de la Gaule et de l'Espagne, ont, à un moment donné, simplifié dans leur prononciation toutes les consonnes doubles, bien que souvent ils aient plus ou moins conservé celles-ci dans leurs graphies. Cette simplification s'est, d'ailleurs produite à une époque relativement tardive puisqu'elle est postérieure à la sonorisation qu'ont subie les sourdes intervocaliques dans la majeure partie du domaine roman, et que cette dernière est elle-même postérieure à la mouillure de *ll* dans les groupes intervocaliques *liquante + l* intervocalique; (voir notre *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XIV<sup>e</sup> siècle*

---

(1) La gémiation, comme l'a montré M' Meillet, était insolite en indo-européen.

*cle...* Biarritz, 1920, pp. 22-23. Sans doute, dans certaines langues romanes du domaine français, de nouveaux redoublements de consonnes ont pu réapparaître par la suite: ainsi, dans le patois du Sarladais, la résolution du groupe *mn* aboutit à une *n* véritablement redoublée aujourd'hui encore dans la prononciation, par exemple dans *fénno* pour *fémno* = « femme ». De même, l'amuissement de la plupart des *e* dits muets fait qu'il existe de nombreux redoublements réels de consonnes dans la prononciation du français moderne : par exemple, l'amuissement de l'avant-dernier *e* dans le mot *honnêteté* a pour effet de produire un *t* redoublé dans la prononciation des régions franciennes (*honnêt'té*) ; et le français, ayant recouvré la facilité de prononcer des consonnes doubles, en profite pour redoubler réellement de nombreuses consonnes dans les mots savants (*attitude, sollicitude, annihiler, etc.*) (1).

Mais le castillan est demeuré fidèle à son ancienne répulsion pour les redoublements de consonnes. S'il en tolère quelques-uns dans l'écriture comme *ennoblecer, ennegrecêr*, il les supprime ou les atténue dans la prononciation ; et il détruit de même ceux qui se présentent entre deux mots, de sorte que des groupes de mots comme *los sabios, el libro, un número* se prononcent en réalité, ou à peu de chose près, *losabios, elibro, unúmero*.

Le basque procède de même, et des combinaisons

---

(1) La réaction de l'écriture sur la prononciation est même telle, à ce point de vue, que de nombreuses personnes, dans les régions franciennes, appliquent le même traitement aux consonnes, redoublées dans l'écriture, de certains mots qui, populaires à leur origine, sont devenus en réalité aujourd'hui des mots savants, parce que la langue familière ou courante ne les emploie plus guère, par exemple dans *allure* où tant de personnes font sentir *ll* double, alors qu'il ne leur viendrait jamais à l'esprit de la faire sentir dans *aller*.

telles que *izan naiz*, *eskaz zen*, etc. deviennent en réalité, dans la prononciation, *izanaiz*, *eskazen*, etc.

Seulement, le fait que le basque admet certaines explosives à la finale, chose que ne fait pas le castillan, donne lieu dans cette langue à certaines combinaisons qui ne peuvent (normalement du moins) se rencontrer en espagnol. Nous rappellerons ici la façon, déjà étudiée aux §§ 165 et 188, dont sont traités les groupes *explosive sourde finale + explosive initiale*.

Il peut arriver, en effet, que l'une des deux explosives admises par le basque en position finale, c'est-à-dire *k* ou *t*, soit suivie d'une explosive semblable à elle, initiale du mot suivant. En principe, les combinaisons *k + k* et *t + t* ne devraient pas exister, puisque les explosives sourdes sont anormales en position initiale ; mais le nombre des exceptions est actuellement assez considérable pour que des exemples de cette sorte se rencontrent assez fréquemment.

Les deux consonnes semblables se fondent alors en une seule.

Comme nous l'avons vu en son lieu (§§ 165, III et 188, IV), si les combinaisons *k + g* et *t + d* se réduisent le plus souvent à *k* et *t*, c'est par une application indirecte du même principe.

Tels sont les traits qui nous paraissent les plus saillants dans la phonétique basque en ce qui concerne les consonnes. Certains d'entre eux sont communs à cette langue et aux langues romanes, dont le domaine avoisine le sien; d'autres, au contraire, lui sont plus particuliers, et constituent, en quelque sorte, son originalité propre.

## DE QUELQUES PHÉNOMÈNES RELATIFS AUX CONSONNES

§ 214. — Des  
dissimilations  
de consonnes.

Au cours de l'étude particulière des diverses consonnes basques, nous avons rencontré des cas, les uns assurés, les autres douteux, de dissimilations de consonnes. On en trouvera un certain nombre dans la liste d'exemples similaires que M<sup>r</sup> Uhlenbeck a dressée dans sa *Contrib. à une Phonét. comp. des dial. basques* (Rev. internat. des Et. basques, année 1910, pp. 114-116; pp. 93-95 du tirage à part). Nous ne discuterons pas chacun d'eux en particulier, bien que certains ne nous paraissent pas absolument assurés. Nous remarquerons seulement, avec le savant professeur hollandais, que la dissimilation est particulièrement fréquente lorsque deux syllabes successives comportent des *r*, et que parfois l'une de ces deux liquides, au lieu de se transformer en un autre phonème, est simplement tombée : tel serait le cas dans le mot *gogor(r)* = « dur », où l'on peut voir avec vraisemblance le produit d'un type primitif \**gorgor(r)*, obtenu par redoublement d'un terme *gor(r)*, lui-même conservé en de nombreuses variétés dialectales avec le sens de « sourd ».

§ 215. — Des  
métathèses de  
consonnes.

M<sup>r</sup> Uhlenbeck a réuni également (*ibid.*, pp. 116-118; pp. 95-97 du tirage à part) une liste d'exemples de métathèses de consonnes, dont nous ne reproduirons que les plus typiques. Ici encore il arrive fréquemment que l'une des lettres intéressées soit une liquide, et surtout une *r*; nous avons discuté au § 176 la vraisemblance de la primitivité du type *iragan* par rapport à *igaran* ; on trouvera dans la liste de M<sup>r</sup> Uhlenbeck d'autres exemples de transpositions semblables, notamment l'alternance entre les formes *irudi* et *iduri*, *maradikatu* et *madarikatu* (du verbe lat. *maledicere*), etc.

Une *l* et une *r* se sont également interverties dans le type *garbal*, qui procède de *kalbar(r)*, lequel est devenu ailleurs *kalpar(r)* ; l'élément \**galb* ou *kalp* provient du lat. *calvus*. — De même l'espagnol *albarda* est devenu en certains endroits *arbalda* ; et de l'esp. *carbón* est dérivé un mot *kambor(r)*.

Le guipuzcoan *labana* = « rasoir » paraît provenir, par simple métathèse, du type *nabala*, conservé en *lab.* ; (ailleurs on trouve *nabeba* et *labela* ; § 108).

Schuchardt (Museum, août-sept. 1903, p. 398) observe que *milikatu* = « lécher » est une métathèse pour *limikatu*, lequel s'explique par une contamination de l'esp. *lamido* et du fr. mérid. *licat* ; l'analogie de *mihi* = « langue » aura facilité l'interversion des deux premières consonnes.

Sur un déplacement possible de la nasale dans le pronom *nehor*, voir § 117.

Avec les consonnes autres que les liquides, les métathèses sont d'ailleurs moins fréquentes, sans cependant manquer absolument.

Les diverses formes du représentant basque du lat. *episcopus* nous donnent un exemple de transposition entre *k* et *p* : à côté de la forme *ipizpiku*, citée par M<sup>r</sup> Uhlenbeck (très voisine encore du type primitif), et du soul. commun *aphezküpü*, nous trouvons en effet les variantes usuelles *apezpiku* (guipuzc.) et *aphezpiku* (*lab.* et bas-nav. communs) ; il y a eu influence analogique de *aphez*.

Les groupes *zt* sont parfois devenus *tz*, et *zk* a pu lui-même passer à *tz*, par l'intermédiaire d'un stade *zt* : ainsi s'explique sans doute la forme bisc. et guipuzc. *atzen* = « dernier », qui doit dériver de la forme commune *azken*, par l'intermédiaire d'un type \**azten*, que nous retrouvons apparemment, avec un changement de *z* en *s*, dans le biscayen *eguasten* = « mercredi ».

Quel qu'ait pu être le phonème primitif dans les alternances entre les groupes *rtz* et *st* signalées au § 99, il semble, en tout état de cause, qu'il y ait eu déplacement du *t* par rapport à une sifflante.

Une sifflante et une explosive ont pu également s'intervertir sans qu'elles fussent en contact immédiat : ainsi paraît devoir s'expliquer la variante *azakal* (haut-navarrais du Baztan) pour *azkazal* = « ongle » ; (§ 171) (1).

---

(1) Le souletin possède une curieuse forme *azüzkülü*.

## CHAPITRE XIV

### De quelques fortes contractions

---

§ 216.

Sans doute sous l'effet de l'extrême rapidité avec laquelle les Basques prononcent d'ordinaire leur langue, il est arrivé assez souvent que dans certains mots des syllabes entières aient disparu.

De ce fait, un exemple déjà ancien (puisqu'il s'agit d'une forme commune) nous est fourni par le mot *emeretzi*, *hemeretzi* (ou souletin *hemeretzü*) = « dix-neuf », qui n'est apparemment qu'une contraction de (*h*)*amabederatzi* ou (*h*)*amabederatzü*. Un autre exemple bien connu nous est donné par le labourdin *Jainkoa* = « Dieu », réduit en bas-nav. et -en soul. à *Jinkoa*; *Jainkoa* n'est évidemment qu'une contraction d'un primitif *Jaungoikoa*, conservé ailleurs, et dont le sens littéral est « le Seigneur d'en haut » ; (§ 34, I). Ici, suivant une judicieuse remarque de M<sup>r</sup>Uhlenbeck, la contraction paraît avoir été causée par la ressemblance entre l'élément *go* de la deuxième syllabe et l'élément *ko* de la troisième.

De même, c'est l'identité de la consonne initiale dans deux syllabes successives qui a dû faire réduire à *zaldun* = *caballero* la forme *zaldidun*, conservée en certains endroits (1).

En souletin, on le sait, un certain nombre de

---

(1) Il n'est pas sûr que le mot *zangar(r)* soit bien, comme le suppose M<sup>r</sup>Uhlenbeck, une simple réduction de *zango-sagar(r)* « mollet », car, d'après M<sup>r</sup>Azkue, *zangar(r)* désigne le tibia et non le mollet ; il est donc possible que *zangar(r)* soit dérivé directement de *zango* à l'aide d'un suffixe *-ar(r)*.



formes verbales ont perdu une syllabe initiale qui est conservée en lab. et en bas-nav. sous la forme *di*: à *ditu* = « il les a », *ditut* = « je les ai », *dituk* = « tu les as », etc. correspondent, dans ce dialecte, *tü, tüit, tüik*, etc. Avec la négation, l'élément supprimé réapparaît : si l'on dit *batia?* (= *ba-tu-a*) = « les a-t-il ? » on dit au contraire *eztütia ?* (= *ez-tütü-a*) = « ne les a-t-il pas? »; de même, si l'on dit *ba-tüt-a ?* = « est-ce que je les ai ? », on dit *ez-tütüt-a ?* = « est-ce que je ne les ai-pas? » ; de même enfin, à côté de *ba-tük* = « tu les as », on dit *ez-tütük* = « tu ne les as pas » (1).

Dans les formes négatives le maintien de la syllabe qui ailleurs a disparu s'explique par la nécessité de distinguer le pluriel du singulier : supposons en effet que *ez-tükük* = « tu ne les as pas » se fût réduit à *ez-tük* : cette forme se serait confondue avec le singulier *ez-tük*, qui signifie « tu ne l'as pas ». En dehors des formes négatives, la chute de l'élément supprimé n'offrait pas d'inconvénient sérieux, puisqu'un type tel que *tük* = « tu les as » ne pouvait se confondre, d'ordinaire (2), avec le singulier *dük* = « tu les as » : en d'autres termes, en dehors des formes négatives, le fait que la dentale initiale est normalement *d* au singulier suffisait à empêcher la confusion, et permettait, par suite, la suppression de la première syllabe.

(1) M. Uhlenbeck (Rev. internat. des Et. basques, 1910, p. 115) signale que déjà dans Dechepare on trouve des formes telles que *tut* pour *ditut* et dans Oihenart également *tut* pour *ditut*, *tu* pour *ditu* et *tuste* pour *dituzte*.

(2) Les formes pleines sont également employées avec le préfixe *beit-* pour éviter le même danger de confusion entre le pluriel et le singulier; ex. : *beitük* = « parce que tu l'as », *beitütük* = « parce que tu les as ».

## TROISIÈME PARTIE

---

### CHAPITRE XV

# C O N C L U S I O N S

---

§ 217. — Sur quelques caractères particuliers de la phonétique basque.

Au cours de cette étude, nous avons pu constater que les lois de la phonétique basque ne se présentent pas toujours avec toute la rigueur que l'on est habitué à trouver dans les principes qui président aux transformations des sons dans la plupart des langues, anciennes ou modernes, de l'Europe occidentale. Cette régularité moindre est due sans doute à plusieurs causes, dont les deux principales nous paraissent être les suivantes :

D'abord, depuis deux mille ans au moins, de fortes influences étrangères sont venues contrarier continuellement, par les analogies qu'elles ont créées, le libre jeu des tendances spontanées de la langue : tour à tour, le latin sous une forme plus ou moins classique ou plus ou moins populaire suivant les époques, et plus tard le castillan d'un côté et les dialectes de la France méridionale de l'autre ont introduit en basque des mots et des suffixes. Des variétés romanes aujourd'hui disparues lui ont fourni elles aussi leurs apports. Parfois même, semble-t-il, une langue semi-officielle ou du moins semi-commune de la France du sud a pu réagir par contre-coup, sur l'euskarien, à travers les variétés dialectales béarnaises ou gasconnes des régions immédiatement voisines du pays basque. Quoi d'étonnant, dès lors, à ce qu'il en soit résulté, pour l'ensemble de la physionomie de la langue, quelque chose d'un peu chaotique ?

D'autre part, s'il n'y a jamais eu en basque de langue officielle commune à l'ensemble du pays, certaines variétés dialectales ont été considérées comme supérieures à d'autres et préférées, en cette qualité, pour les écrits et la prédication (1). De là des réactions de certains parlers locaux sur d'autres parlers voisins, lesquelles ont dû troubler parfois les caractéristiques phonétiques de ceux-ci. Enfin, mille petites causes de détail, en l'absence d'une langue commune, peuvent encore avoir ajouté à cette perturbation : de nombreux Basques ont résidé, successivement dans des régions différentes, et finissent par parler un langage composite, dont les éléments sont empruntés à des variétés diverses ; d'autres, dont les parents appartenaient à deux localités distinctes, mêlent à leur propre basque des mots empruntés à celui d'un de leurs ascendants, etc.

L'absence d'une langue commune, tout en favorisant l'émiettement dialectal indéfini, contribue donc, elle aussi, à faciliter des mélanges qui viennent troubler l'unité phonétique de chaque parler local.

§ 218. — La prononciation basque considérée au point de vue esthétique.

Par la simplicité, la clarté et la sonorité de son système vocalique, ainsi que par son peu de propension aux surcharges de consonnes, le basque approche de l'extrême perfection du castillan, et constitue l'une des langues les plus harmonieuses et les plus belles qui soient, au point de vue de la prononciation. Souhaitons que celle-ci s'altère le moins possible par la suite : peut-être ce résultat

---

(1) On sait par exemple que le bas-navarrais est remplacé, pour les usages littéraires, par un labourdinois plus ou moins bien imité. — A Vergara on va plus loin, et la société bourgeoise ne parle pas, paraît-il, le même dialecte que le peuple.

serait-il grandement facilité s'il réussissait à se créer une langue littéraire commune réalisant une unité relative et capable de réagir sur les parlers locaux en s'opposant à cette tendance à l'émiettement linguistique indéfini qui sévit dans tous les dialectes et ira toujours croissant tant que cette langue commune n'existera point. Il importerait fort peu d'ailleurs que l'unité fût réalisée dans la prononciation : ce serait même, pour le moment, une simple chimère, mais il suffirait qu'il y eût une unité, sinon parfaite, du moins aussi grande que possible, dans l'écriture : elle ne serait nullement irréalisable, pourvu que chacun cherchât à écrire les mots non pas comme il les prononce lui-même dans son parler local, mais conformément à leur type le plus primitif, tel qu'il ressort de la comparaison des divers dialectes. Ainsi l'on constituerait une orthographe quelque peu savante sans doute, mais qui aurait l'avantage de pouvoir satisfaire tout le monde : chacun en serait quitte pour ne pas prononcer, parmi les lettres qu'il verrait écrites, celles qui s'amuïssent dans sa prononciation personnelle. Au besoin, quelques signes diacritiques aideraient les débutants dans la lecture des textes ainsi orthographiés. Mais, bien entendu, pour que cette langue littéraire commune puisse exercer l'action bienfaisante qu'on est en droit d'attendre d'elle, il faudrait absolument que le basque fût enseigné dans les écoles, et la création de cet enseignement indispensable est l'un des buts primordiaux vers lequel tous les bascophiles doivent tendre leurs efforts.

# APPENDICE :

## TRAITEMENT DES MOTS LATINS ET ROMANS

### DANS LEUR PASSAGE EN BASQUE

---

§ 219. — Observation préliminaire.

Nous croyons utile de donner un aperçu résumé du traitement qu'ont subi, aux diverses époques, les termes latins ou romans qui ont passé en basque, ou que subissent encore aujourd'hui les mots romans que le basque continue de s'approprier (1). Outre qu'il nous offrira une sorte de tableau succinct de l'évolution phonétique du basque lui-même (puisque, en l'absence de documents écrits de date ancienne, les renseignements les, plus sûrs que nous ayons sur elle nous sont fournis par les mots d'emprunt), ce résumé aura l'avantage de permettre aux personnes qui débutent dans l'étude du basque de reconnaître plus facilement ces mêmes mots d'emprunt, et il pourra rendre un service semblable à de nombreux Basques qui n'ont jamais étudié scientifiquement leur propre, langue.

§ 220. — Traitement des voyelles latines ou romanes.

Les voyelles latines ou romanes sont en général assez bien conservées en basque (2). On peut toutefois faire les remarques suivantes :

Dans les mots empruntés au gascon ou au béar-

---

(1) On trouvera dans le *Prem. ess. de phonét. basque* de M<sup>r</sup> Vinson (Rev. de ling., t. IV, pp. 120-121) un résumé des principales règles qui ont présidé au traitement des mots d'emprunt.

(2) En basque, comme dans les langues romanes, la diphtongue latine *ae* a été traitée comme *l'e* bref. Cependant M<sup>r</sup> Vinson (*Prem. ess. de phonét. basque*, Rev. de ling., t. IV, p. 120) se demande s'il ne faudrait pas voir dans la diphtongue *ai* de *laido* = « affront, outrage » (haut-nav., bas-nav., lab.) un reste de *l'ae* latin de *laedere*. Dans ce cas, on devrait admettre que l'emprunt est de la plus haute antiquité.

nais, *l'e* ou *l'o* posttonique qui représente un ancien *a* est rendu en basque par un *a*. Cela est tout naturel dans les cas où l'emprunt est ancien ; quand il est plus moderne, l'analogie explique le maintien de *l'a*. Par une analogie semblable, *l'e* muet posttonique des mots empruntés au français est également rendu par *a*.

*L'e* et *l'o* du latin ou du roman sont d'ordinaire restés respectivement des *e* ou des *o* en basque. De même *l'u* long et *l'i* long du latin ont normalement conservé leur timbre primitif. Quant à *l'u* bref et à *l'i* bref, lorsque l'emprunt est extrêmement ancien, ils apparaissent en basque sous les formes *u* et *i*. Mais si à l'époque où le mot est entré dans la langue *l'u* bref et *l'i* bref étaient déjà devenus respectivement des *o* fermés et des *e* fermés en roman, ils apparaissent en basque sous la forme d'un *o* ou d'un *e*.

Toutefois, en ce qui concerne les mots latins à nominatif terminé par *us* ou par *um*, ou les mots romans terminés par *o* atone, nous constatons en basque tantôt une finale *o*, tantôt une finale *u*, sans qu'on puisse déterminer au juste les motifs de cette dualité de traitement et les raisons qui ont pu, dans tel cas particulier, faire donner la préférence à l'une plutôt qu'à l'autre. Ce n'est pas, semble-t-il, une question d'ancienneté plus ou moins grande, puisqu'une forme comme *bilo*, du lat. *pilus*, paraît être de la plus haute antiquité, à en juger par la conservation de *l'i* bref latin sous la forme *i* : ici, la finale latine a donné un *o*, tandis que dans le mot *zeru* ou *zelü*, qui n'appartient pas à la couche la plus ancienne des mots d'emprunt, elle a abouti à un *u*. La même observation pourrait s'appliquer à la forme *kasu*, où il s'agit probablement plutôt d'un emprunt déjà ancien à l'esp. *caso* que d'un emprunt direct au latin *casus*. Il est possible que

pendant une, certaine période la balance ait pu pencher en faveur de *l'o* ou de *l'u* suivant que l'emprunt était fait à telle région plutôt qu'à telle autre du domaine roman environnant, car *l'o* post-tonique pouvait avoir dans l'une un timbre un peu plus fermé que dans une autre. Peut-être aussi, pendant une période donnée, certaines lettres précédentes s'accommodaient-elles mieux d'un *u* que d'un *o* : par exemple, il est possible qu'au moment où les mots *zeru* et *aingeru* se sont introduits en basque, la consonne *r* eût plus d'affinité pour *l'u* que pour *l'o*, et il a pu en être de même pour la lettre *s* au moment où *kasu* est passé dans la langue. — Pour certains mots dont l'introduction ne doit pas être extrêmement ancienne, on trouve même deux formes, l'une par *o* et l'autre par *u*. C'est ainsi que le mot esp. *pacto* a donné en basque *pato* et *patu* (1) suivant les régions. De même, l'esp. *peso* a donné *pezo* et *pezu* ; de même encore, l'équivalent de l'esp. *trillo est treiño* dans le haut-nav. d'Oyarzun, et *treiñu* dans le haut-nav. de Lesaca.

Parfois aussi la qualité de la voyelle de la syllabe précédente a pu exercer une influence pour faire préférer *o* à *u*, ou inversement. Par exemple, dans le mot *purru* (bas-nav. de Saint-Jean-Pied-de-Port, d'après M<sup>r</sup> Azkue) = esp. *burro*, il est probable que le premier *u* a exercé une influence assimilatrice.

Un autre exemple de formes relativement récentes où un *o* espagnol final a été rendu par *u* est *kornadu* (bas-nav. des Aldudes) et *korradu* (haut-nav. du Baztan) = esp. *cornado*.

Enfin, la préférence en faveur de *u* ou de *o* a pu être entraînée par le fait que la terminaison avait déjà des analogues en langue euskarienne : si par

---

(1) Cf. *tratu*, de l'esp. *trato*,

exemple l'esp. *punto* a donné *phundu* ou *phondu* et non *phundo* ou *phondo*, c'est sans doute parce que le suffixe *-tu* ou *-du* est fréquent en basque (1).

Quoi qu'il en soit, dans les mots que l'on continue d'emprunter aujourd'hui à l'espagnol, c'est la conservation de *l'o* posttonique qui prévaut désormais, par exemple dans *kabañlo*, qui n'est autre que l'esp. *caballo*, et qui s'emploie à Pasajes pour désigner le cheval de charge.

Il n'y a pas parallélisme entre le traitement qu'ont subi, d'une part, *l'o* posttonique latin ou roman, et, d'autre part, *l'e* posttonique latin ou roman (2). En effet, si, pour le premier, il y a eu en basque, comme nous venons de le voir, hésitation entre *o* et *u*, le second a toujours été rendu par *e*. La seule exception que nous connaissons à cette règle serait le mot *tati*, si du moins il doit être identifié avec l'interjection espagnole *tate*, ce qui n'est pas absolument sûr (3).

Naturellement, lorsqu'un mot a été emprunte au gascon ou au béarnais postérieurement à l'époque

(1) Rien que dans les temps modernes les emprunts au latin semblent n'avoir jamais été faits qu'à travers le roman, il est permis de se demander si parfois la préférence donnée à *l'u* n'aura pas été causée par le désir de se rapprocher davantage des types latins en *us* et en *um*, surtout dans les mots fréquemment employés par les ecclésiastiques.

(2) Cette absence de parallélisme peut s'expliquer de la manière suivante : il y a certainement un peu plus de distance entre un *e* fermé et un *i* qu'entre un *o* fermé et un *u*: ce qui le prouve, c'est l'extrême fréquence avec laquelle, dans beaucoup de langues, le groupe *oa* se change en une diphtongue *wa*: les passages de *ea* à *ya*, sans être rares, se réalisent certainement avec moins de facilité. L'hésitation pouvait donc se produire plus aisément entre *o* et *u* qu'entre *e* et *i*.

(3) Le mot *toki*, comme nous l'avons vu p. 442, ne dérive pas de l'esp. *toque*, bien qu'il ait pu, à la rigueur, être influencé par lui.



où la plupart des voyelles posttoniques sont tombées dans cette langue, il se présente en basque avec la même absence de voyelle posttonique, sauf dans les cas où l'analogie l'a fait rétablir : par exemple, des mots basques ont pu être empruntés à des mots gascons terminés par les suffixes correspondant aux suffixes latins *-one*, *-ore* et *-ale* alors que l'*e* posttonique était déjà tombé en gascon, sans que cela ait empêché de le rétablir, par analogie avec des mots plus anciens empruntés dès une époque où ces mêmes suffixes avaient encore en roman leur *e* posttonique.

§ 221. — Traite-  
ment  
des consonnes  
latines  
ou romanes.  
I. De quelques  
particularités  
auxquelles ont  
donné lieu les  
liquides.

Les liquides *r* et *l* sont généralement restées telles quelles dans le passage du latin ou du roman au basque, malgré quelques cas de permutations entre *r* douce et *l* en position intervocalique.

Mais la répugnance du basque pour *l'r* initiale a obligé à faire précéder celle-ci, dans les mots d'emprunt, d'une voyelle épenthétique, qui est généralement *e*, mais est parfois semblable à la voyelle qui suit *l'r*.

A une époque ancienne, le basque n'admettait point les groupes *liquante* + *liquide*. Dans les mots latins commençant par *pl*, il y a eu réduction de ce phonème à *l*; quant aux autres groupes de cette espèce, le moyen employé pour les détruire a été, le plus souvent, l'intercalation d'une voyelle épenthétique semblable à celle qui suivait la liquide.

Abstraction faite du domaine souletin, les explosives sourdes se sont sonorisées, à un moment donné, après les consonnes *l*, *m*, *n* ; dans une partie du domaine haut-navarrais elles se sont même sonorisées après *r*.

Cette loi de sonorisation des explosives sourdes après les liquides et les nasales est morte depuis longtemps ; mais elle était encore vivante alors que

la loi de sonorisation des explosives sourdes initiales était déjà morte. Il en résulte, que certains mots d'emprunt sont entrés trop tard dans la langue pour que leur explosive sourde initiale pût se sonoriser, mais assez tôt encore pour subir la sonorisation de leurs explosives sourdes internes placées après des liquides ou des nasales.

II. Répugnance  
du basque pour  
certains sons  
conso-  
nantiques.

Le basque a peu de goût pour les labiales continues : il rejette le son de *v* français, et ne fait qu'un usage restreint du son de *f*.

Dans les mots empruntés au latin dès une époque extrêmement ancienne, le basque a donc éliminé les sons de labiales continues: le *v* est devenu un *b* ou une *m*, et *l'f* est devenue un *b*.

Dans les mots empruntés à une époque plus tardive, le *v* est devenu tantôt un *b*, tantôt une *m*, tantôt une *f*; et dans cette même sorte de mots *l'f* est souvent restée intacte, mais souvent aussi elle est devenue un *ph* dans les dialectes qui font usage de l'aspiration, et un *p* dans les autres.

III. Traitement  
des explosives  
sourdes latines  
ou romanes  
inter-  
vocaliques.

Dans les mots qui appartiennent aux couches les plus anciennes, d'emprunts au latin, les explosives sourdes intervocaliques sont restées intactes ; ex. : *bipher(r)*, du lat. *piper*, *aate* ou *ahate*, du lat. *anate*, *bake* (ou *bakhe*), du lat. *pace*, *bike* (ou *bikhe*), du lat. *pice*. Seulement les explosives sourdes ainsi conservées sont aujourd'hui, la plupart du temps, suivies d'une *h* dans les dialectes qui comportent l'usage de l'aspiration. Le fait que le basque n'a point pratiqué la sonorisation des sourdes intervocaliques qui a été normale dans la plus grande partie du domaine roman lui a été commun avec les dialectes pyrénéens dont le territoire avoisinait le sien ; (voir SAROÏHANDY, *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman*, Rev. internat. des Et basques, octobre-décembre 1913). Bien entendu, dans ces

mêmes dialectes, les explosives sourdes placées entre une voyelle précédente et une liquide suivante sont restées sourdes elles aussi, par exemple dans le nom de famille *Lapetra* (= « la pierre), que l'on rencontre dans la province de Huesca ; en basque, comme nous l'avons vu, il y a eu généralement épenthèse d'une voyelle entre la liquante et la liquide, par exemple dans *Bethiri*, du latin *Petri*.

Il va de soi que dans les emprunts faits par le basque à des dialectes romans comme le castillan, où les explosives sourdes intervocaliques s'étaient sonorisées, il a pris le mot tel qu'il le trouvait dans ces dialectes, et par conséquent il a gardé la sonorisation, bien que parfois l'analogie d'éléments semblables existant dans d'autres mots basques ait pu faire rétablir la sourde.

IV. Sonorisation des explosives sourdes initiales.

A une époque ancienne, les explosives sourdes initiales sont devenues sonores. Par suite, dans la couche la plus ancienne de mots empruntés au latin ou au roman, le *p*, le *c* et le *t*, en position initiale, sont devenus respectivement *b*, *g* et *d*.

Mais dans les formes empruntées à une époque plus tardive, ces trois mêmes explosives sourdes ont conservé leur valeur primitive, avec cette particularité, que, dans les dialectes basques français, elles sont généralement suivies d'une aspiration.

Pour certains mots, nous constatons l'existence de deux doublets, l'un avec sonorisation de l'explosive sourde initiale, l'autre avec conservation de la sourde. Nous avons indiqué en leur lieu les explications que l'on peut donner de cette dualité de traitement.

V. Du *g* latin ou roman devant *e* ou *i*.

Le *g* latin primitif conservait intacte, ou à peu de chose près, sa valeur ordinaire de gutturale sonore lorsqu'il était suivi de *e* ou de *i*. Plus tard, il avait pris la même valeur que le *j* latin, c'est-à-dire

que l'élément essentiel de son articulation (quelle que fût d'ailleurs la nature exacte de celle-ci) était un *i* consonne. A son tour, cette nouvelle prononciation du *g* devant *e* et *i* a abouti à des résultats divers suivant les différentes langues romanes.

Nous retrouvons, reflétées dans les mots d'emprunt basques, les principales phases de cette évolution.

Dans ceux qui sont de très ancienne date, le *g* conserve sa valeur de gutturale sonore, par exemple dans *errege* = « roi », du lat. *rege*, *lege* = « loi », du lat. *lege*, etc.

Il en est de même dans *aingeru*, du lat. *angelus*, bien que déjà l'on ait le droit de voir dans la palatalisation de *l'n* (*aingeru* n'étant que le produit d'un type plus ancien *\*añgeru*) un indice de palatalisation commençante du *g* latin. En effet, sa signification même nous invite à penser qu'il n'appartient pas à la couche la plus ancienne d'emprunts latins, puisqu'il ne saurait être antérieur à la christianisation du pays. Si donc le *g* du lat. *angelus* était déjà un phonème mouillé ou même une sorte *d'i* consonne lors de l'entrée du mot dans la langue basque, on conçoit que pour essayer de se rapprocher le plus possible de ce phonème plus ou moins étranger à leurs habitudes de prononciation de ce temps-là les Basques aient pu, tout en rendant, le corps principal de l'articulation par un *g* ordinaire, ajouter une mouillure sur l'articulation voisine la plus apte à la supporter, c'est-à-dire sur *l'n*.

Plus tard, le *g* suivi de *e* ou de *i* est généralement tombé en castillan ; par exemple le lat. *gelare* a donné en esp. ancien *elar*, et le lat. *germanus* a donné en esp. ancien *ermano*. De même, le lat. *gelu* a donné en esp. ancien *yelo* (écrit aujourd'hui *hielo*), et, dans cette forme, *l'y* ne représente nullement le *g* du latin, mais uniquement le produit de la, diphtongaison de *l'e* bref tonique latin, celui-ci

étant devenu régulièrement *ye* ou *ie*. Le lat. *gente* avait donné de même en esp. ancien une forme *yente*, où le *g* du latin était tombé, et où l'*e* tonique s'était diphtongué. Plus tard, cette forme populaire a été remplacée en castillan par la forme savante *gente*. Il est difficile de dire si le basque *jende* (soul. *jente*) provient de la forme populaire ou de la forme savante.

Aujourd'hui, dans les mots que l'on emprunte au castillan, le *g*, lorsqu'il a le son aspiré du *j* de cette même langue, c'est-à-dire lorsqu'il est suivi de *e* ou de *i*, est rendu en basque par ce son de *j* dans les dialectes qui l'admettent.

Ce *g* latin a abouti dans le gascon actuel au même son que le *j* de ce dialecte, c'est-à-dire à un *i* consonne à peu près semblable à celui du labourdin ; il est donc rendu par un *j* basque ordinaire en lab. et en bas-nav.

En soul., le même *g* du béarnais, confondu lui aussi avec le *j* de ce dialecte, est rendu par un *j* souletin ordinaire.

VI. Remarques  
sur le *c*  
guttural latin.

A l'époque classique, le *c* du latin était une gutturale sourde à peu près pure, aussi bien devant les voyelles *e* et *i* ou les diphtongues *ae* et *oe* que dans les autres positions. Dans les mots d'emprunt de la plus ancienne couche, il a donc été uniformément rendu par *k* en toutes positions, sauf à l'initiale, où normalement il est devenu *g* ; les exceptions à cette loi de sonorisation doivent s'expliquer de la façon que nous avons indiquée au § 169, II. Seulement, dans les phonèmes latins *cr* et *cl*, il y a eu épenthèse d'une voyelle (§ 90 et 110); et d'autre part, dans les dialectes qui comportent l'usage de l'aspiration, le *k* basque du corps des mots est généralement devenu *kh*. Enfin, lorsque le *c* latin était précédé d'une des consonnes *l*, *m*, *n*, il s'est sonorisé, sauf en soule-

tin ; dans le haut-nav. de la région d'Elcano il s'est même sonorisé après *r*.

VII. Remarques sur le *c* latin déjà évolué.

A une époque ultérieure le *c* latin devant les voyelles *e* et *i* et leurs équivalents n'était plus une gutturale sourde, mais un phonème composé dont le premier élément était une dentale et le second une chuintante ou une sifflante. Les mots passés en basque à cette époque forment une seconde couche, dans laquelle le *c* latin devant *e* et *i* ou leurs équivalents est rendu par un groupe *tz*, réduit à *z* à l'initiale. Quelquefois le groupe *tz* est remplacé, dans le corps des mots, par un groupe *t̃s*, comme en témoignent les noms propres basques français *Gurutchet*, *Curutchet* et *Curutchague* (1).

Sur le traitement du groupe latin *-net*, voir p. 421, n. 1.

VIII. Manière de rendre le son du *z* castillan.

Dans les mots que le basque emprunte aujourd'hui au castillan, le son interdental auquel a abouti dans cette langue le *c* latin suivi de *e* ou de *i* ou d'un phonème équivalent, et que l'on transcrit aujourd'hui tantôt par *c*, tantôt par *z*, se rend en basque par un *z*.

La sifflante à laquelle le même *c* latin a abouti en gascon ou en béarnais est aujourd'hui rendue par *z* ou par *s* en basque, et il en est de même pour les mots empruntés au français.

IX. Le *d* et le *t* latins ou romans dans la couche d'emprunt la plus ancienne.

Dans la couche la plus ancienne de mots empruntés au latin, le *d* et le *t* de cette langue restent respectivement intacts, à part les exceptions suivantes :

1° à l'initiale, le *t* se sonorise en *d* ;

2° après les consonnes *l*, *m*, *n*, le *t* apparaît

---

(1) On trouve pour ce nom une variante *Cruchague*, mais ici la réduction de *tch* à *ch* a été certainement à l'origine purement graphique.

également sonorisé en *d*, excepté en souletin ; dans le haut-nav. de la région d'Elcano, la sonorisation se produit aussi après *r* ;

3° dans les groupes *dr* et *tr*, il se produit une épenthèse de voyelle ;

4° en position interne, le *t* est aujourd'hui généralement suivi d'une *h* dans les dialectes qui comportent l'usage de l'aspiration ;

5° le groupe *ti* du latin en position prévocalique ou les phonèmes équivalents ont donné en basque un groupe *tz*.

X. Le *d* et le *t*  
latins  
ou romans dans  
les couches  
d'emprunt plus  
récentes.

Dans une seconde couche de mots empruntés au latin ou au roman, le traitement des dentales latines reste le même en général, avec cette différence que la sonorisation du *t* initial n'a plus lieu, tandis que celle du *t* après une liquide ou une nasale continuera de s'exercer plus longtemps.

A partir d'une certaine époque, le *t* intervocalique du latin sera généralement rendu, dans les nouveaux mots empruntés au roman, non plus par un *t* mais par un *d*, parce que les dialectes romans eux-mêmes, principalement le castillan, auront subi cette sonorisation ; ex. : bas-nav. *entselada*, de l'esp. *ensalada*.

Aujourd'hui, le *c* ou le *z* castillans qui proviennent de l'ancien groupe latin *ti* prévocalique ou de ses équivalents sont rendus en basque par un *z* ; la sifflante gasconne ou béarnaise de semblable provenance est rendue par *z* ou par *s*, et il en est de même, par analogie, dans les mots empruntés au français.

XI. Les pho-  
nèmes mouillés  
romans.

Les phonèmes mouillés *ll* et *ñ* du castillan ancien et les phonèmes équivalents des autres dialectes romans ont été rendus primitivement par des phonèmes semblables en basque. Seulement, il est arrivé par la suite que ces phonèmes, dans plusieurs

dialectes, se sont résolus de la façon que nous avons indiquée au § 211, II (1). Mais une fois passée la période pendant laquelle a été vivante la loi en vertu de laquelle cette résolution s'est effectuée, les phonèmes mouillés du roman, dans les nouveaux mots qui se sont introduits en basque, ont été pris tels quels et subsistent le plus souvent sans changement. Cette adoption des phonèmes mouillés du roman sans transformation ne souffrait aucune difficulté, puisque les sons qu'ils représentaient n'avaient point complètement disparu du basque lui-même, ou y avaient été réintroduits, s'étant conservés ou développés dans les diminutifs (2).

---

(2) De ce que, dans le guipuzc. de Tolosa, on trouve, comme équivalent de l'esp. *toalla*, une forme *tobaja*, il ne faudrait pas conclure que dans le basque de cette région l'l mouillée s'est réduite à un moment donné à j : *tobaja* doit s'expliquer comme un emprunt direct à une ancienne forme castillane *tovaja*, qui était le représentant régulier du latin *tobalea*; seulement, cette forme primitive dont l'existence nous est ainsi révélée par le basque de Tolosa aura été évincée du domaine castillan par l'actuel *toalla*, plus tardif ou emprunté à un dialecte étranger. Telle est du moins l'explication la plus simple de la forme *tobaja*. Il en est une autre, un peu plus compliquée : dans un dialecte roman d'Espagne où l'on disait *pāla*, *fĩlo* ou *hĩlo*, *mũler*, etc., on disait aussi *tovaĩa*; plus tard, la région où l'on parlait ce dialecte s'étant plus ou moins castillanisée, on se sera mis à dire *paja*, *hijo*, *mujer*, et aussi, par fausse analogie, *tovaja*, et c'est à cette époque que le basque aura emprunté à ce même dialecte le mot en question. — Quelle que soit celle que l'on adopte parmi ces deux explications, il n'y aura pas lieu de voir dans le j du tolosan *tobaja* une réduction, opérée en basque même, d'une l mouillée à un j, mais un emprunt direct à une forme romane où le j existait déjà.

(2) Dans le roman primitif de France et d'Espagne, le groupe *-net-* du lat. *sanctus* était devenu quelque chose comme *ñt* (cf. notre Essai sur l'évolution de la prononc. du cast. depuis le XIV<sup>e</sup> siècle..., p. 17). On s'explique donc qu'il ait été rendu par *-ind-* dans le lab. et bas-nav. *saindu* : l'ancien groupe *-añ-* est passé normalement à *-ain-*, et le t s'est sonorisé après la nasale.



XII. De *l'h* aspirée romane.

L'ancienne *h* aspirée du castillan a été rendue le plus souvent par un *p*, sans qu'on puisse savoir si celui-ci a été aspiré ou non à l'origine ; ex. : *palagu*, de l'esp. *halago*.

Mais dans les mots empruntés au castillan postérieurement à l'amuissement des anciennes *h* aspirées dans ce dialecte, il va sans dire que *l'h* apparaît tout simplement supprimée en basque, comme elle l'est en réalité dans la prononciation de la langue d'origine.

Dans les formes empruntées par les dialectes basques français au gascon ou au béarnais, *l'h* aspirée de ces dialectes est transcrite par *f* ou *ph* dans les mots anciens, et par *h* dans les mots plus modernes.

§ 222. — Dans les mots empruntés tardivement, les *u* postvocaliques qui, en gascon et en béarnais, proviennent d'une *l* passent tels quels en basque.

En gascon et en béarnais, on le sait, les *l* postvocaliques, à moins qu'elles ne fussent elles-mêmes suivies d'une voyelle, se sont changées en un *u* qui fait diphtongue avec la voyelle précédente ; ex. : gasc. *chivau*, du fr. *cheval* ; gasc. *chapèu*, du vieux fr. *chapel* ; aute, du lat. *alter* ; *híu* = « fil » ; *espagnòu* « espagnol ». Dans les mots que le basque a empruntés à ces dialectes à une époque tardive, les diphtongues de cette sorte ont passé telles quelles, sauf quand il s'agissait de suffixes, parce qu'alors ceux-ci ont été rétablis sous une des formes qui leur étaient propres en basque. Comme exemple de diphtongue ainsi conservée, nous pouvons citer le souletin *šaušiša*.

## BIBLIOGRAPHIE

---

En dehors des sources d'information que constituent, sur la phonétique basque, la langue parlée et les auteurs, une mine précieuse de renseignements nous est fournie par les dictionnaires et les grammaires.

Le meilleur dictionnaire actuellement existant est sans contredit celui de M<sup>r</sup> Azkue ; il est le fruit d'un labeur énorme et opiniâtre, qui a accumulé et coordonné de patientes recherches, menées avec autant d'intelligence que de savoir par l'un des hommes qui connaissent le mieux la langue basque :

*Diccionario vasco-español-francés* por el presbítero Resurrección-María DE AZKUE..., 2 vol., Bilbao, 1905 et 1906.

Bien que plus ancien, le *Dictionnaire basque-français* de W. J. van EYS, Paris-Londres, 1873, fournit encore des données ou des aperçus intéressants au point de vue de la phonétique.

Parmi les grammaires, deux méritent, à ce même point de vue, une mention spéciale :

W. J. van EYS, *Grammaire comparée des dialectes basques*, Paris, 1879 ;

Arturo CAMPIÓN, *Gramática de los cuatro dialectos literarios de la lengua euskara*, Tolosa, 1884 (1).

Les principaux traités d'ensemble sur la matière sont, par ordre Chronologique, les suivants :

DE CHARENCEY; *Recherches sur les lois phonétiques de la langue basque*, Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-lettres de Caen, 1866, pp. 359-370;

J. VINSON, *Premier essai de phonétique basque*, Rev. de linguistique (2), t. III, pp. 423-459 et t. IV, pp. 118-127 ;

Arturo CAMPIÓN, *Ensayo sobre las leyes fonéticas de la lengua euskara*, San Sebastián, 1883; (cet ouvrage constitue encore aujourd'hui un

---

(1) Fort recommandable est également la *Gramática éuskara* de M<sup>r</sup>R.-M. DE AZKUE, Bilbao, 1891.

42) Le tome V de cette revue contient une note supplémentaire du même auteur, pp. 276-290. — Sous le titre de *La Phonétique basque*, M<sup>r</sup>J. VINSON a publié dans la *Rev. intern. des Et. basques*, janv.-mars 1920, pp. 5-9, un article consistant principalement en observations rectificatives ou additionnelles.

excellent sommaire, conçu sur un plan un peu différent de celui de M<sup>r</sup> Vinson, et l'auteur y a consigné de nombreuses observations personnelles) (1).

C. C. UHLENBECK, *Beiträge zu einer vergleichenden Lautlehre der baskischen Dialekte*, Mémoires de l'Académie des Sciences d'Amsterdam, 1903.

De ce premier travail, déjà fort consciencieux, l'auteur a fait, quelques années plus tard, une nouvelle rédaction très remaniée, dans laquelle il a tenu compte des critiques de Schuchardt, et dont la *Rev. internat. des Et. basques*, 1909, pp. 465-503, et 1910, p. 65-120 a publié une très fidèle traduction française, due à M<sup>r</sup> Georges LACOMBE, sous le titre de *Contribution à une phonétique comparative des dialectes basques* ; nous l'avons largement utilisée.

Nous n'avons pu nous servir, au contraire, d'une fort bonne étude de M<sup>r</sup> Azkue, intitulée *Fonética vasca*, et publiée dans la « *recopilación* » des travaux du *Primer congreso de estudios vascos*, Bilbao, 1919-1920, pp. 456-480 : ce volume n'a été distribué aux souscripteurs qu'en mai 1920, alors que le présent travail était déjà à l'impression (2).

Sur de nombreux points de détail, les travaux du Prince Bonaparte donnent d'utiles indications (3). Quant à ceux de Schuchardt, ils abondent en renseignements précieux et en aperçus justes ou profonds. La production du maître de Graz est si vaste et si dispersée que lui seul sans doute peut se flatter de la connaître en entier : aussi parmi ses nombreux articles ou études dans lesquels il est question du basque ne citerons-nous que ceux qui ont un intérêt particulier au point de vue de la phonétique :

*Romano-baskisches*, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1887, pp. 474-512 (article spécialement consacré à la question du *p* initial) ;

Compte-rendu, publié dans le *Museum* de Leyde, 1903, pp. 393-406,

---

(1) M<sup>r</sup> Campión a reproduit cette étude dans sa grammaire citée plus haut.

(2) Entre autres excellentes choses, on trouvera dans cette étude un exposé fort complet des accommodations auxquelles donne lieu l'addition de l'article *-a* aux thèmes à terminaison vocalique (p. 475), et de très intéressants détails sur la chute de certaines *n* intervocaliques en biscayen (p. 479).

(3) On pourra consulter en particulier :

*Langue basque et langues finnoises...* Londres, 1862 ;

*Remarques sur plusieurs assertions de M<sup>r</sup> Abel Hovelaque concernant la langue basque, accompagnées d'observations grammaticales et bibliographiques.* Extrait de la *Rev. de Philol. et d'Ethnographie*, t. II, n<sup>o</sup> 3, Londres et Paris, 1876.

de la première rédaction des *Beiträge zu einer vergleichenden Lautlehre der baskischen Dialekte* de C. C. Uhlenbeck ;

*Baskisch und Romanisch*, Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 6-Heft, 1906.

L'introduction, due à Schuchardt, de la réimpression du TESTAMENTV BERRIA de Liçarrague préparée par lui en collaboration, avec Linschmann et publiée en 1900 à Strasbourg sous le titre suivant : *J. Leiçarragas Baskische Bücher von 1571*, renferme aussi de nombreuses indications utiles.

L'étude des rapports du basque avec certaines langues anciennes est fort difficile, et n'a projeté jusqu'à présent qu'assez peu de lumière sur les états antérieurs du basque lui-même. En ce qui concerne notamment la parenté du basque avec l'ibère, plusieurs des travaux publiés sont d'une valeur très contestable, en particulier ceux de Claudio GIACOMINO qui ont pour titres : *Intorno all'opera : Monumenta linguae ibericae edidit Aemilius Hübner, Berolini, 1893*, Supplementi periodici all'Archivio Glottologico italiano dedicati a indagini linguistiche estranee o non limitate al neolatino, e ordinati da G. I. Ascoli, Quarta dispensa; Turin, 1897 ; *L'iscrizione iberica di Castellon de la Plana*, Supplementi periodici all'Archivio Glottologico italiano..., Sesta dispensa, Turin, 1898; les conjectures de l'auteur sont souvent fort ingénieuses, mais il prend parfois pour des mots de pure souche basque des thèmes manifestement latins ou romans, comme *sahu* < lat. \* *sanu*; cela suffit à montrer combien suspects sont ses essais d'interprétation de textes ibériques (1).

En cette matière, l'étude la plus sérieuse est celle de SCHUCHARDT, *Die Iberische Deklination*, Vienne (2), 1907. On peut consulter également :

GERLAND, *Die Basken und die Iberer* (dans le Grundriss... de Gröber, t. II, 1886, p. 331);

J. VINSON, *La langue ou les langues ibériennes*, Rev. internat. des Et. basques, 1907, p. 441 et suiv. ;

H. SCHUCHARDT, *Vinson über Iberisch und Baskisch*, Zeitschr. für rom. Philol., XXXII, p. 394 et suiv. ;

---

(1) Le même GIACOMINO a publié, sur les rapports du basque avec l'égyptien, un article intitulé *Delle relazioni tra il basco e l'egizio*, Supplementi periodici all'Archivio Glottologico italiano..., Prima dispensa, Turin, 1891.

(2) Sous le titre de *La Declinación Ibérica*, on trouvera dans la Rev. internat. des Et. basques, 1908, pp. 309-409, une analyse de cet ouvrage, due à M<sup>c</sup>. C. Uhlenbeck.

E. PHILIPON, *Les Ibères, étude d'histoire, d'archéologie et de linguistique*, Paris, 1909 ;

H. SCHUCHARDT, *Iberische Personennamen*, Rev. internat. des Et. basques, p. 237 et suiv.

Schuchardt a étudié également les rapports du basque avec le nubien, dans un article intitulé : *Zur methodischen Erforschung der Sprachverwandtschaft (Nubisch und Baskisch)*, Rev. internat. des Et. basques, 1912, p. 267 et suiv.

¶ Sur la question des rapprochements possibles entre certaines particularités de la phonétique basque et des particularités analogues des parlers romans pyrénéens, voir un article de J. SAROÏHANDY, *Vestigies de phonétique ibérienne en territoire roman*, Rev. internat. des Et. basques, 1913, pp. 475-497.

¶ D'autres études, pouvant être consultées sur quelques points particuliers, ont été citées au cours du présent travail, notamment :

R. MENÉNDEZ PIDAL, *Sobre las vocales ibéricas e y o en los nombres toponímicos*, Rev. de Filol. esp., 1918, p. 225 et suiv. (1);

N. ORMAECHEA, *Acento vasco*, Rev. intern. des Et. basques, 1918, pp. 1-15 ;

N. ORMAECHEA, *Vocales compuestas o de acento doble en el euskera*, Rev. internat. des Et. basques, 1919, pp. 45-48.

Nous mentionnerons enfin les travaux suivants :

LARDIZABAL, *Gramática vascongada*, San Sebastián, 1856 (2).

PHILLIPS, *Ueber das lateinische und romanische Element in der baskischen Sprache*, *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Vienne, 1871 ;

De CHARENCEY, *Phonétique souletine*, Rev. de ling., 1891 ;

Serapio MÚGICA, *Observaciones sobre la ley de afinidad de las vocales en los sub-dialectos septentrional y meridional de Guipúzcoa*, Rev. internat. des Et. basques, 1907, pp. 56-58 ;

F. BARÁIBAR, *Palabras alavesas cuyas correspondientes etimológicas vascas no figuran en los diccionarios euskáricos*, Rev. internat. des Et. basques, 1907, pp. 141-147, et 340-368.

---

(1) Quelques objections contre certaines des conclusions de cet article ont été publiées par Schuchardt dans la *Rev. intern. des Et. basques*, 1909, pp. 201-202; M' Menéndez Pidal y a répondu dans le n° de janvier-mars 1920 de la même revue, pp. 43-44.

(2) Cette grammaire contient une étude de l'accentuation guipuzcoane.

C. C. UHLENBECK, *Caractère de la Grammaire Basque* Rev. internat. des Et. basques, 1908, pp. 505-534.

B. FADEGON, *Une théorie psychologique des changements consonantiques et son application à la phonétique des dialectes basques*, Rev. internat. des Et. basques, 1911, pp. 169-193;

H. SCHUCHARDT, *Tsingurri*, Rev. internat. des Et. basques, 1912, pp. 104-110;

H. SCHUCHARDT, *Baskisch-hamitische Wortvergleichen*, Rev. internat. des Et. basques, 1913, pp. 289-340;

URTEL, *Zum Iberischen in Südfrankreich*, Sitzungsberichte der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften, 1917.

URTEL, *Zur baskischen Onomatopoesis*, Sitzungsberichte der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften, 1919.

Odón de APRAIZ, *Un caso de fonética histórica estudiado en la toponimia alabesa : La alternancia -l : -r-*, Rev. internat. des Et. basques, 1920, pp. 81-94.

## Addenda et Corrigenda

---

P. 6, l. 15, suppléer une virgule après *beraz*.

P. 6-11, § 4, I. Déjà, dans ses *Eléments de grammaire basque, dialecte souletin*, Bayonne, 1873, Gèze avait noté (p. 3) que dans « une partie de la Soule » *ia* se réduit souvent à *i*. Mais il n'y a là, comme on le voit, qu'un cas particulier d'un phénomène beaucoup plus général, dont on peut formuler comme il suit les lois essentielles :

Quand un groupe *voyelle + a* est suivi d'une consonne *réellement prononcée*, *l'a* peut s'amuir, pourvu qu'il n'ait pas l'accent tonique.

Aux exemples donnés dans notre texte on peut ajouter les suivants :

*Dembo'a gaĩstua* = « le mauvais temps », *botü'az* = « en voiture », *botü'a berri-bat* = « une nouvelle voiture » peuvent se prononcer *dembo' gaĩstua*, *botüz*, *botü' berri-bat*, parce que les *a* postvocaliques préconsonantiques sont ici atones.

Au contraire, dans des expressions telles que *dembo'á gaĩsto düzü* = « le temps est mauvais », *botü'án* = « dans la voiture », *bolü'á heltü'i' tüzü* = « la voiture est arrivée » les *a* postvocaliques préconsonantiques ne peuvent s'amuir, parce qu'ils portent l'accent tonique.

Seulement, des réactions analogiques amènent souvent des dérogations au principe posé ci-dessus, surtout dans la conjugaison. En particulier, si dans la forme *juaiten*, citée p. 8, *l'a* s'amuit même quand il devrait porter l'accent, qui recule alors jusqu'à *l'u*, c'est probablement par analogie avec les cas où, le mot étant suivi d'un enclitique, *l'a* était atone (*juaitén-da*, *juaitén-hiz*, etc.). De même, si l'impératif tutoyant masculin *thira-zak* = « tire » est prononcé *thi'-zak* plus souvent que *thi'á-zak*, c'est, semble-t-il, par analogie avec *thi'-zázü* = *thi'a-zazü*.

Nous n'avons jamais constaté, jusqu'à présent, la chute complète de *l'a* postvocalique atone à la pause, encore qu'il sonne parfois très faiblement; mais il est possible qu'à assez bref délai *l'a* final prévoalique atone disparaisse en souletin : d'une part il tombe d'ordinaire en position préconsonantique, et d'autre part il s'élide le plus souvent en position prévoalique : dans ces conditions, la seule position où il se maintienne est la pause ; les formes sans *a* sont donc celles qu'on a le plus fréquemment occasion d'employer : il est à prévoir qu'elles finiront par prévaloir entièrement et seront étendues analogiquement à la seule position qui leur échappe encore.

P. 7, l. 2, *lire* nous voulons.

P. 9, dern. l., suppléer une virgule après *thiratü*.

P. 10, l. 30. Les prononciations du type *andeik* pour *andeyak* = *andereak* se rencontrent, avons-nous dit, chez des Souletins âgés ; il convient d'ajouter cependant qu'on les trouve aussi chez des sujets plus jeunes, concurremment avec l'articulation usuelle *andeyak*.

P. 11, dans le titre marginal, *supprimer les deux points après souletin* ; l. 8 du texte, *au lieu de phénomènes, lire phonèmes.*

P. 12, l. 1, au lieu de *constaterons, lire constatons* ; l. 33, lire *fratre*).

P. 15, § 6. Comme exemple de changement de *e* en *a* on peut citer le prénom bas-navarrais *Piarres*, de l'ancien français *Pierres*. Il est fréquent, dans l'histoire des langues, qu'un *e* suivi de *rr* prenne un timbre très ouvert, qui peut devenir par la suite un *a* palatal.

P. 18, l. 5, lire *ai, ei et i; ex. : .*

P. 19, l. 21, lire (en souletin *nai; naik* ou *nük* suivant les cas ; *nañ* ou *nün; naizü* ou *nüzü*).

P. 20, § 7. Dans le bas-navarrais *aordient* = « eau-de-vie », de l'esp. *aguardiente*, l'*o* paraît dû à une accommodation du groupe *ua* plutôt qu'à une altération directe du second *a* de *aguardiente*.

P. 21, n. 2, l. 3, lire *une virgule au lieu d'un point* ; n. 3, l. 8, lire (Paris, .

P. 22, n. l. 14, au lieu de *ei, lire ei*.

P. 23-24, § 10. La loi qui, dans la prononciation courante de certains dialectes, a changé en *ua* ou en *wa* le groupe *oa* étant aujourd'hui morte, l'*o* final, dans les mots d'emprunt récent, se maintient souvent dans la déclinaison : en souletin, notamment, on dira *pianóa* = « le piano » et non *pianúa* (cf., l'ex. de *zeóa*, cité p. 24, n. 1). Il serait à souhaiter que dans les cas de cette sorte on séparât le thème et la désinence par un trait d'union : ce procédé aurait l'avantage de mieux montrer que les mots de cette espèce n'ont pas encore acquis dans la langue une naturalisation complète. Cf. ce que nous disons plus loin de certains radicaux terminés par *-e*.

P. 24, l. 15. En réalité, *ongi* ou *ungi* paraît avoir, en bas-navarrais, une existence surtout littéraire : dans le langage courant ce dialecte n'emploie guère que *untsa*.

P. 25, l. 3, *supprimer la parenthèse après etc.*

P. 30, l. 13, *au lieu de § 155 lire § 220.*

P. 31, l. 26, *au lieu de p. 11 lire p. 15.*

P. 32, n. av.-dern. l., *au lieu de on lire ou.*

P. 33-34, §18. De même que l'*o* final est souvent maintenu devant l'*a* des désinences casuelles dans les mots d'emprunt récent, parce que l'ancienne loi qui, dans certains dialectes, changeait en *ua* ou en *wa* les groupes *oa* est aujourd'hui morte (voir ci-dessus), de même, pour une raison semblable, les groupes *e final du thème + a des désinences casuelles* se maintiennent parfois sans changement : le souletin dira par exemple *buhadéa* = « le soufflet » et non *buhadíá*; (le thème est *buhadé*, du béarn. *bouhadè*). Ici encore il serait bon que l'on séparât le radical de la désinence par un trait d'union.

P. 33, l. 14, *au lieu de p. 17, n. 3 lire p. 23, n. 4.*

P. 34, § 19 et § 20, I. A propos de *neure, eure, g(u)eure, ceure, çure* et autres formes similaires, voir T. LINSCHMANN et H. SCHUCHARDT, *I. Leïçarragas Baskische Bücher von 1571*, pp. LXXIV-LXXV, et H. SCHUCHARDT, *Museum*, Leyde, août-sept. 1903, 405.

P. 38, l. 4, *suppléer une virgule après allongement.*

P. 40-48, § 27, I. L'*ü* du soul. *üska* = « langue basque » s'explique apparem-



ment de la façon suivante : *üska* doit être une réduction de *euskara* ; or la diphthongue *eu* devient normalement *eü* en souletin.

P. 40-69, § 27. Sur la question de *l'ü* dans les langues romanes des anciens pays celtiques ou dans les langues brittoniques, voir GRÖBER, *Grundriss der rom. Philol.*, I. (1888), p. 506 ; LOTH, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, Paris, 1892, pp. 67, 68, 111 ; MEYER-LÜBKE ; *Zeitschr. für französische Sprache und Literatur*, XLI (1913), pp. 1-7 ; DOTTIN, *La langue gauloise*, Paris, 1920, p. 77.

P. 42, n. 3, l. 23, lire dit « *liburu* ».

P. 53, l. 22, *supprimer la virgule après Souletins*.

P. 56, l. 33, *supprimer la virgule après instant*.

P. 57, l. 11, *lire résonance*.

P. 61, l. 24, *au lieu de trouvant lire trouvent*.

P. 62, l. 11, *suppléer une virgule après field*.

P. 63, l. 2, *au lieu de d'ordinaire lire en général* ; l. 12, *suppléer une virgule après h*.

P. 69-70, § 30. L'infléchissement plus ou moins complet de *u* vers *ü* et même *i* que l'on constate en de nombreuses variétés dialectales du pays basque français dans le groupe *ua* est à rapprocher d'un phénomène semblable existant dans le gascon de la région de Bayonne. Les anciens groupes *úa* provenant soit de *úa* latin, soit de *ūna* en sont restés en béarnais à des stades *üa*, *üe* ou *üo* suivant les régions. Mais dans le gascon de Bayonne ils sont passés à *ibe* ; ex : *dibes* < lat. *duas*, *ibe* < lat. *una*, *libe* < lat. *luna*, *pribe* = fr. *prune*. Le fait qu'il s'est intercalé ici un *b* fricatif alors qu'aucune épen-thèse semblable ne s'est produite dans les anciens groupes *ie* (aujourd'hui *i*) venant du latin *ía* ou du lat. *inā* indique que l'élément épenthétique à dû s'introduire à une époque où l'ancien *u* n'était pas encore passé à *i* et conservait soit sa valeur primitive, soit celle d'un *ü*.

P. 71, n. 1. 2, lire *saynduyequi*.

P. 78, l. 7-10. A propos de *neure*, *eure* et formes similaires, voir T. LINSCHMANN et H. SCHUCHARDT, *I Leizarragas Baskische Bücher von 1571*, pp. LXXIV-LXXV.

P. 79, l. 13, *au lieu de du premier élément, lire de l'élément initial*.

P. 82, l. 22-23, *supprimer la virgule après « paresseux »*.

P. 87, l. 2, *au lieu de (2), lire (1)*.

P. 87, l. 23. M'Ernault remarque qu'en breton également l'interposition d'un *y* entre un *e* et un *a* pour détruire un hiatus est fréquente. — En bas-navarrais et en labourdinois ce procédé est employé dans la déclinaison du monosyllabe *khe* = « fumée » ; ex. : *kheia* = « la fumée » (le souletin dit au contraire régulièrement *khía*).

P. 92, l. 7, *suppléer une virgule après apte*.

P. 94-95. Il existe en Galice une localité appelée Bayona. Il serait intéressant de savoir à quelle époque remonte sa fondation, et si elle a porté primitivement un autre nom. S'il était démontré qu'il est impossible de voir en elle une

ancienne colonie basque ou gasconne, cela serait un indice de plus en faveur de l'étymologie purement romane pour le nom de Bayonne.

P. 95, l. 26, *lire* 1910).

P. 96, l. 22, *au lieu de* (1), *lire* (2).

P. 105, l. 12 et suiv. Un exemple intéressant d'assimilation d'une voyelle à celle d'une syllabe précédente nous est fourni par la prononciation souletine *Janartoa* pour *Jaun-erreto'a* signalée p. 193 n. 3.

P. 105, n. l. 1, *au lieu de* (2), *lire* (1).

P. 110, n. l. 30, *lire* avant-dernière.

P. 118, n. 2. L'explication du terme de *Chorierri* (*Ts̃orierri*) est d'ailleurs donnée par M<sup>r</sup> Azkue lui-même dans son Dictionnaire, II, p. 334, col. III.

P. 136, l. 2-20. Depuis que ces lignes ont été écrites, l'Académie de la Langue Basque, dans sa séance du 8 janvier 1920, a adopté, comme signe de la chuintante basque, la vieille graphie espagnole *x*; peut-être sa diffusion dans le pays basque français n'ira-t-elle pas sans difficulté. Pour transcrire la combinaison *ts̃*, l'Académie, logique avec elle-même, a adopté la graphie *tx*.

P. 141, l. 1-12. Dans les mots composés où un élément finissant par *z* est suivi d'un élément commençant par une voyelle, le *z* n'est pas toujours sonorisé, même lorsque l'origine du mot transparait clairement : il en est ainsi, par ex., dans *hitzaman* = « promettre », de *hitz* = « parole » et *eman* = « donner ».

P. 142, l. 19-20, *lire* machinalement ; voir.

P. 147, l. 25, suppléer une virgule après *i*.

P. 144. Il serait intéressant que l'on recherchât à quelle époque remontent, dans les textes béarnais, les plus anciens exemples de confusion entre les graphies *s* ou *ss* d'une part et *z* ou *ç* d'autre part. Cette étude pourrait tenter un spécialiste : pourquoi M<sup>r</sup> Saroïhandy, notamment, ne l'entreprendait-il pas?

P. 153, l. 1-28. Schuchardt (Museum, août-sept. 1903, 403) croit que l'ancienne désinence de l'instrumental n'était pas *-z*, mais *-tz*.

P. 157, l. 10-24. Schuchardt, dans son compte-rendu de l'étude de Giacomino sur les rapports du basque avec l'égyptien, rapproche *konkor(r)* de l'esp. *corcova*.

P. 164, l. 9-13. Il est possible cependant que le passage de *s* à *ch* dans le gasc. *chis* doive s'expliquer autrement que par une influence de *l'i* voisin : la forme béarn. *cheis* nous invite en effet à supposer un primitif très régulier *\*seich*, qui aura subi par la suite une métathèse.

P. 177, notes, l. 3, *lire* dans le sens de boire ; n. l. 5, *supprimer la virgule* après représente.

P. 186, n. l. 8, *lire* « Saint-Jean »).

P. 194, l. 11-14. L'articulation forte pour *l'r* placée après une liquante est si répandue chez les Bas-Navarrais que cette particularité permet souvent, à Bayonne, de distinguer les Basques des Gascons lorsqu'ils parlent français : chez les Gascons, en effet, il est rare que *l'r* ainsi placée ait plus d'une seule vibration, hors les cas d'emphase, et ce trait de la prononciation gasconne se retrouve normalement dans la plus grande partie du midi de la France; dans l'Ariège notamment, *l'r* placée après une liquante se distingue même souvent par une douceur toute particulière ; et dans la pure prononciation toulousaine,

encore fidèlement conservée d'ordinaire chez les générations âgées de plus de trente ans, elle tend fréquemment à se rapprocher d'une *l*. — Le fait que beaucoup de Bas-Navarrais donnent à *l'r* précédée d'une liquante l'articulation forte a cette conséquence que chez les sujets qui grasseyent *l'r* forte mais non *l'r* douce *l'r* précédée d'une liquante est souvent grasseyée.

Chez un Souletin instruit, né à Sauguis en 1885, et dont la prononciation est très pure par ailleurs, le groupe *tr* tend à devenir un *t̃*: cette particularité sporadique est à rapprocher de celle que l'on constate en Espagne dans la région de Calahorra et, à un degré moindre, à Logroño.

P. 196, n. l. 3, lire TOMÁS, Rev.

P. 201, n. l. 6-7, au lieu de (§ 67, p. 123, note) *lire* (§ 67, p. 148, note) ; n. dern. l. lire *aharzatz*

P. 207-210. Notre opinion sur les graphies concernant *l'r* forte peut se résumer comme il suit : il nous semble qu'il y aurait intérêt, pour la clarté du système graphique, à distinguer dans l'écriture les cas où *l'r* forte ne saurait jamais s'adoucir sans que cela constituât une faute de prononciation choquante (c'est ce qui a lieu en position intervocalique interne), et ceux où elle est tantôt obligatoirement forte (position finale, sans pause, devant voyelle) tantôt, à volonté, forte, douce ou même fricative (position finale à la pause ou devant consonne). Le maintien de la graphie *rr* en position intervocalique interne et l'usage de *r̃* en position finale nous paraît réaliser très pratiquement cette distinction. Nous noterons cependant que l'Académie de la Langue Basque, dans sa séance du 8 janvier 1920, a donné la préférence exclusive à *l'r* surmontée d'un signe diacritique, et que plusieurs académiciens, conformément aux tendances de leur dialecte propre (chose fort légitime d'ailleurs), étendent son emploi à des cas où la prononciation d'autres Basques, sans cesser d'être correcte, admet aussi bien une *r* douce ou une *r* fricative, par exemple dans *artu* ou dans *edertasun*.

P. 211, l. 6. Sur l'alternance entre *uli* (ou *ūli*) et *uri* dans la toponymie alavaise, voir Odón de APRAIZ, Rev. internat. des Et. basques, 1920, pp. 84-87.

P. 211-212. Schuchardt (Museum, août-sept. 1903, 396-397, et Rev. internat. des Et. basques, 1912, p. 277) croit que dans l'alternance entre *-ra* et *-la* pour le suffixe exprimant le mouvement c'est la forme par *l* qui est primitive. Il semble d'ailleurs identifier cet élément avec le suffixe *-la* qui exprime une idée de manière. Au point de vue sémantique cette identification peut se soutenir : en latin, la préposition *ad*, qui proprement correspond pour le sens au suffixe basque *-ra* ou *-la*, exprime quelquefois une idée de manière (cf. l'expression *admodum*). Cependant nous croyons plutôt, pour notre part, que *-ra* ou *-la* suffixe de mouvement et *-la* suffixe de manière sont des éléments différents.

P. 212-213. Il est possible néanmoins que *baldin* ou *balin* doive s'expliquer autrement que comme une altération de *bardin* : suivant une hypothèse dont l'auteur, croyons-nous, est Schuchardt, les deux formes en question seraient des contractions de *baledin* : cette hypothèse aurait l'avantage de rendre compte plus facilement de la chute du *d* dans *baldin*.

P. 244, l. 6, lire *ōlaltegi*.

P. 217, n. 1. M<sup>e</sup> Vinson (*La phonétique basque*, Rev. internat. des Et. basques, 1920, p. 6) explique *jauregi* par *jaun* + *tegi*, avec « adoucissement du *t* en *d* », chute de *l'n* (1) et mutation du *d* en *r*, et *Jauretche* par *jaun* + *etse*, « avec changement direct de *n* à *r* ».

P. 225, l. 5 et p. 226, l. 18, lire *Arrambide*.

P. 225, n. 1. 7 et 8, lire *Arampé*.

P. 226-229, § 99. D'après M<sup>e</sup> Odón de Apraiz (Rev. internat. des Et. basques, 1920, p. 89), l'alternance entre *As* et *Ar(r)* apparaît manifestement dans les noms de lieux en territoire alavais.

P. 232, l. 33, lire propre au roncalais, laquelle correspond.

P. 235, l. 15, au lieu de *edan*, lire *adan*.

P. 240, l. 15-20. Depuis qu'ont été écrites les lignes auxquelles s'applique le présent renvoi, nous avons constaté que chez un certain nombre d'autres sujets également la prononciation grasseyante de *l'r* forte est certainement naturelle et non affectée, bien que coexistant avec l'articulation apicale de *l'r* douce.

P. 241, l. 32, au lieu de *h*, lire *r*.

P. 244, l. 19, suppléer une virgule après *elur(r)*.

P. 247, l. 3, au lieu de *illun* lire *ĩlun*.

P. 248, n. 1. 1-11. Si *pezoin* ou *phezoin* était une réduction d'un primitif \**plezoin*, il faudrait admettre le processus suivant : \**plezoin* > \**pelezoin* > \**perezoin* > \**peezoin* > *pezoin*. Mais il est probable que les formes par *p* ou *ph* s'expliquent simplement par le maintien d'une labiale initiale, peut-être réassourdie après avoir possédé autrefois la forme sonore ; (cf. *besuin* cité par SCHUCHARDT, *Romano-baskisches*, pp. 481-482). Quant à la variante *lesuin* elle est due, apparemment, à un changement direct de *p* (ou plutôt de *b*) en *l* : telle est du moins l'opinion de Schuchardt qui (Rev. internat. des Et. basques, 1920, p. 44) rapproche ce phénomène de l'alternance *liper* = *piper(r)* ou *bipher(r)*, *letagin* = *betagin*, *lizifru* = esp. *pesebre*. Dans ces trois derniers exemples on voit clairement que la labiale est primitive (le premier élément de *betagin* est emprunté à *begi*, et le mot signifie littéralement « dent de l'oeil » ; cf. SCHUCHARDT, Rev. internat. des Et. basques, *ibid.*, AZKUE, *Dicc.*, I, p 545, col. I, et VINSON, Rev. internat. des Et. basques, 1920, pp. 7-8).

P. 250, l. 4, au lieu de ou lire où.

P. 259, l. 7-9. Que *galdu* ait pu passer du basque commun en souletin, cela serait d'autant moins impossible que ce mot a possédé visiblement, à un moment donné, une grande force d'extension : il a pénétré jusqu'en castillan, comme l'atteste le proverbe, cité par Valdés, *Sardina que el gato lleva, galduda va*, variante d'un type bilingue sans doute plus ancien : *Morcilla que el gato lleva, galduda da*; voir notre article *Sur un proverbe en deux langues*, Rev. internat. des Et. basques. 1908, pp. 476-478.

P. 260, n. 1. 5, 12 et 24, lire *Arampé*.

P. 261, l. 22-23. Le changement de *l* en *n* que nous supposons dans *untze*

---

(1) Le texte dit « chute du *u* », mais c'est évidemment une faute d'impression.

serait à rapprocher de celui que l'on constate dans l'esp. *enzina* (aujourd'hui *encina*), qui représente un type lat. \**ilicina*.

P. 280, 2<sup>e</sup> titre marginal, lire *n* actuelles.

P. 283, n 2. Sur les rapports du basque *asto* avec des formes empruntées à diverses langues caucasiennes ou hamitiques, voir SCHUCHARDT, Rev. internat. des Et. basques, 1913, pp. 312-313.

P. 287. l. 32, lire prononciation.

P. 287-290, § 132. La seule différence entre *l'm* ordinaire et *l'm* suivie, sans aucun arrêt, de *b* ou *p* est probablement qu'en basque cette dernière *m* doit être seulement implosive, comme cela a lieu en castillan (cf. NAVARRO TOMÁS, *Man. de pron. esp.*, p. 66, § 87). Il serait à souhaiter que ce point fût examiné à l'aide de la phonétique expérimentale.

P. 299, n. Baráibar (*Palabras alavesas cuyas correspondientes etimológicas vascas no figuran en los diccionarios euskáricos*, Rev. internat. des Et. basques, 1907, pp. 350 et 351) ne mentionne pas *chinchotas*, mais cite en revanche *chinchorta* et les formes apparentées *chinchurta* et *chichiquis*. Il note le rapport de cette dernière avec l'esp. *chicha*.

P. 313, l. 35, au lieu de a pu lire ont pu.

P. 316, l. 13-14. Le titre complet du livre de Liçarrague est IESVS CHRIST GVRE IAVNAREN TESTAMENTV BERRIA.

P. 319, l. 21 et p. 321, l. 1, lire *paisatu*.

P. 324, n. l. 4. lire parallèles), dans.

P. 329, l. 21, lire *ĩloba*.

P. 331-332, § 152. Exceptionnellement le basque tolère le *p* final dans les interjections, par ex. dans l'exclamation *hup*, employée par « GANICH » dans cette jolie strophe qui dépeint si bien l'aspect et l'allure traditionnels du basque :

Espartinak zangotan, hup, arin arina,  
Sorbaldatik beheiti barneko urdina,  
Makila eskuinean..., horra Eskualduna !

Il est courant qu'une langue admette, dans les interjections, des éléments ou des combinaisons que ne comporte pas, normalement, leur système phonétique : certains Franciens qui par ailleurs ignorent toute articulation *d'h* aspirée en prononcent une dans l'interjection *hep*; il n'est pas rare non plus que des Franciens fassent entendre dans les exclamations le son du *ch* allemand de *nach* ou de la *jota* espagnole actuelle, bien qu'il n'existe pas en français.

P. 342. l. 3, lire ait été un *g*.

P. 368, l. 26, lire Qu'on.

P. 371, l. 3, supprimer le point et virgule.

P. 372, l. 1. Pour le souletin nous citons la variante *kheĩnu* d'après M<sup>r</sup> Azkue, mais personnellement nous ne connaissons dans ce dialecte que la forme *kheĩũ*. plus régulière phonétiquement.

P. 373, n. 2, au lieu de put lire *pút*.

P. 374, l. 15-27. Schuchardt (Museum, août-sept. 1903, 400) croit *tipula*

emprunté à une forme romane primitive où l'ancien *c* latin était encore un *t* suivi d'un élément palatal.

P. 375, l. 5, *supprimer la virgule après analogique.*

P. 385, l. 2, *lire « cinquième »*

P. 393-397, § 173. Schuchardt (Museum, août-sept. 1903, 396) explique la forme *sor* = « sourd » non comme une variante phonétique de *gor(r)*, mais comme un emprunt au roman.

P. 395, l. 4, *lire biscayen* ; l. 23, au lieu de *hapar(r)* lire *kapar(r)*.

P. 396, l. 14, *au lieu de Ici encore, il existe lire Il existe d'ailleurs.*

P. 405, § 178 et n. 1. Il est vraisemblable que dans les dentales basques le procédé d'articulation doit varier sensiblement selon la nature du phonème dont elles sont immédiatement suivies; en particulier il est probable que devant *š* l'articulation du *t* est plus ou moins analogue à celle de l'élément occlusif du *ch* espagnol ; l'ensemble de ce dernier phonème présente en effet, pour l'oreille, la plus grande ressemblance avec le groupe euskarien *t̃s*. Si, comme il est à espérer, M'Navarro Tomás soumet la prononciation basque à ses investigations, ces points de détail seront bientôt élucidés.

P. 406, l. 10, au lieu de *eztiuste* lire *eztiuzté*.

P. 420, l. 28, *au lieu de ici encore lire dans ce cas encore.*

P. 427, l. 29. Nous citons la forme *traheil* d'après M'Azkue, mais le type usité en Haute-Soule est *trahel̃*.

P. 433, l. 5, *supprimer les mots tori = « tiens a « ou « prends » ; .*

P. 441, l. 4, *lire Uztarroz.*

P. 441, l. 6; au lieu de *potolo*, lire *potolo*; l. 25, lire *tompor(r)*.

P. 454, l. 25-28 et n. Si la forme *echari* signalée par M Odón de Apraiz, d'après Baráibar, comme alternant avec *ehari* dans des documents de 1025 est exacte (Rev. internat. des Et basques, 1920. p. 84), elle serait un indice très fort de l'existence de *l'h* en territoire basque espagnol : la comparaison avec les anciennes formes de ce même nom de lieu nous montre qu'il ne faudrait voir dans le *ch* de *echari* qu'une graphie servant à marquer l'aspiration : on sait que le *ch* a eu fréquemment cet emploi dans le haut moyen âge, notamment dans la transcription des noms propres francs ou wisigoths, et c'est peut-être à cette particularité que doivent leur origine les formes *michi* et *nichil* générales au moyen âge pour *mihi* et *nihil*.

P. 463, l. 1, lire *égoutier*.

P. 464, l. 24, *lire « tu étais », etc.,*

P. 472, l. 27, *suppléer une virgule après lune.*

P. 492, l. 1. Au lieu de *eskaz zen lire eskaz züzün*; le type *eskaz* paraît propre, au souletin ; (la forme commune est *eskas*).

P. 510, l. 16, *au lieu de p. 421 n. 1 lire p. 512 n. 2.*

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## des principaux éléments ou mots cités

*Les numéros renvoient aux pages, sauf indication contraire. — L'ordre alphabétique adopté est celui du français ; pour le classement il n'a pas été tenu compte des signes diacritiques. notamment des tildes.*

- aate, 101, 506.  
Abadia, 310.  
abi, abia, 466.  
abozto, 307.  
abuztu, 307.  
adan, 235.  
adio, 84.  
ador(r) 349, 352.  
afaldu, 213.  
afari, 213, 301 n.  
afer(r) 301 n.  
-aga, 362.  
agitz, 354.  
ago, 464.  
agor(r), 231, 349, 352.  
agorri(a), 230, 231.  
ahaide, ahaire, 474.  
ahantzi, 274-275.  
ahate, 101, 265, 266, 473, 474, 506.  
ahatze, ahlatzi, 274-275.  
ahin, 219.  
ahitu, 480.  
ahizpa, 329, 334.  
aihaltü, 213, 214.  
aihari, 301, 308.  
aingeru, ainguru, aingürü, 104, 503, 508.  
Ainhoa, 471.  
aintzin, aitzin, 274.  
aip(h)atu, 333.  
aip(h)u 333.  
aitatu, 333.  
aiz, 464.  
aizpa, 334.  
aizta, 334.  
-ak, 362, 400.
- akhitu, akhitü, 480.  
akitu, 480.  
alabadè, 452 n., 456, 477.  
-ale, 505  
alfer(r), 301 n.  
algar(r), 257 n.  
alper(r), 301 n., 308.  
altzina, 274.  
amigi, amiñi, 354.  
amodio, 233.  
amorekatik, 363, 364.  
amuskerrri, 307, 348, 465.  
anae, anai, anaia, anaje  
    anañe, 99.  
andre, 416.  
ani, 99.  
anjereder, 415.  
antsa, 178.  
antsarrain, 330.  
apaiz, 87 n., 314.  
apaldu, 301 n.  
Apestéguy, 314:  
apez, 87 n.  
apezpiku, 494.  
aphaldu, 301 n.  
Aphatia, 310.  
apez, 87 n., 314.  
aphezküpü, aphezpiku, 494.  
aphezteéguy, 314.  
apho, 178.  
Apeceix, 314.  
apuspres, 174, 177.  
aran, 225.  
aran, arañon, 235.  
aratuste, 457.  
arbalda, 494.
- Arcangoiz, 154.  
Archiloa, 97 n. 1.  
ardao, ardo, ardu, 282.  
Arengosse, 226 n.  
argizagi, argizari, 236.  
arhin, arin, 219.  
-ari, 399.  
arkaitz, 97 n. 1, 386;  
arkume, 386.  
arloja, 38, 193.  
armadaco, armaturic, 479.  
arnasa, arnase, 227.  
arno, 282.  
-ar(r), 408, 460.  
arrai, arrain, 267, 276.  
arrainkari, 399.  
Arrambide, 225, 226.  
arrañ, 276, 281.  
Arrangoitz, Arrangoize, 154.  
arratoo, arratoi, 267.  
arrathu, 268, 280.  
arraultz, 99.  
arraultza, 260-261.  
arraultze, 99, 260-261.  
arraultz, 99.  
arrautze, 260-261.  
arrazoin, 268, 280.  
arrazu, 60, 141, 143, 268, 280.  
arriba, 329.  
arsto, 283 n. 2.  
arte, 408, 434.  
arthalde, 430, 456, 459 n.  
artzain, 97.  
asnasa, asnase, 227.  
astearte, asteharte, 474.  
astigar(r), 391,  
asto, 283 n. 2.

- ate, 101.  
 Atharratze, 411.  
 athe, 469.  
 atzen. 494.  
 auhari, 82, 301, 308.  
 auher(r), 82, 301 n., 308, 471  
 aurdigi, aurdiki, 312, 364.  
 aurthen, 45.  
 aurthiki, 312, 364.  
 aurtiki, 364.  
 azazkal, 495.  
 azkazal, 386.  
 aztigar(r), 391.  
 azüzkülü, 495 n.  
 Babaquy, 442.  
 babao, babau, 323 n. 1.  
 baberruma, baberrun, ba-  
 berruna, 284.  
 bago, 305 n.  
 baia, baina, 268.  
 Baigorri, 94.  
 Baiona, Bayonne, 94.  
 bak(h)e, 315, 318, 467, 469,  
 506.  
 baldimba, 411.  
 baldin, 212.  
 balimba, 411.  
 balin, 212.  
 baratz, baratze, 99.  
 barbao, barbaro, barbau,  
 322, 323 n. 1.  
 bark(h)a, 315.  
 barne, 38.  
 bart, 418.  
 basëra, 176.  
 bazkaldu, 213.  
 bazkaltü, 213, 214.  
 bazkari, 213.  
 bearri, 261-262.  
 bedar(r), 244, 245 n.  
 bederatzü; 59.  
 bedoi, 320, n. 2.  
 beharri, 261-262.  
 Behasque, 266 n. 1.  
 beheiti, 358.  
 bekhatu, 315.  
 bek(h)oki, 457 n. 1.  
 belar(r), 244, 245 n.  
 belarri, 261-262.  
 belaunikatu, belaurikatu et  
*formes connexes*, 271.  
 beldur(r) 411.  
 belhañ, belhaun, 281.  
 Benasque, 266 n. 1.  
 bephuru, 457 n. 2.  
 bephürü, 41, 471 n.  
 berant, 418.  
 berber, 381.  
 berme, 283.  
 bernaprudent, 199.  
 berne, 283.  
 berper, 381.  
 berri, 229.  
 bertze, 229-412.  
 berritz, 153.  
 besta, 303, 304, 305  
 bestalde, 259.  
 beste, 229, 412.  
 betarte, 457.  
 betazal, 456, 459 n.  
 beteri, 457.  
 Bethiri, 507.  
 bethondo, 457.  
 betespal, betezpal, 457 n. 1.  
 betila, betile, 457.  
 betondo, 457 n. 1.  
 betule, 457.  
 bida, 349.  
 bidaje, 234.  
 bide-šenda, 350.  
 bide-šidor(r); 350.  
 bide-šigor(r), 350.  
 bide-zador(r), 350.  
 bide-zidor(r), 350.  
 bide-zingor(r), 350.  
 bide-zinor(r), 350.  
 bide-zior(r), 351.  
 bifttek, bifteka, 300 n. 1,  
 355-356.  
 biga, 349.  
 bik(h)e, 315, 318, 467, 469,  
 502, 506.  
 Bilbon = Bilbaon, 15.  
 bildur(r), 411.  
 bil(h)o, 315, 471, 502.  
 bilur(r), 411.  
 bipher(r), 319, 506.  
 biraje, 234.  
 Birjina, 177.  
 bitarte, 435 n.  
 biztek, 300 n. 1.  
 bizkai, 305 n.  
 bortha, 467, 469, 470.  
 borthitz, 155.  
 Bortol, 106 n. 2.  
 bortz, 412.  
 bost, 412.  
 botoila, 484.  
 botoila, 35, 484.  
 Bourbaki, 442.  
 briulet, 174 n. 2, 198.  
 bulhar(r), 43, 214.  
 burar(r), 214.  
 burdina, burdiña, 282.  
 бүрдүña, 44, 282.  
 burhaso, 44.  
 burhau, 46.  
 burkhi, бүrkhi, 330.  
 burni, 282.  
 бүрү, 41.  
 buztan, 271.  
 buztarin, 271, 329.  
 buztarri, 329.  
 Cambérabéro, 254 n. 2.  
 Candau, 255.  
 Candérats, 450 n. 3.  
 Chabert, 93, 230.  
 Chavarri, 93.  
 Chavez, 230.  
 Chevert, 93, 230.  
 chingar(r), chingor(r), 299 n.  
 chistmista, 168.  
 Chorho. 211 n. 2.  
 chorikabi, 388.  
 crampe, 255.  
 Cruchague, 510 n.  
 Curutchague, Curutchet, 510  
 danda, 349.  
 danga, 256 n. 1, 349, 423.  
 -de, 408.  
 debekatu, 401 n. 1.  
 deburru, 221.  
 degrü, 308, 348.



- dembora, 259 n. 1, 423.  
denda, 423.  
deferta, 163.  
deüfere, 269.  
dihäru, 266 n. 2.  
dihauru, 77 n.  
dilindaka, dilindan, dilin-  
gan, 447.  
ditare, 428.  
dithare, 428.  
dobela, dobera, 437-438.  
-doi, 442.  
dorpe, 334, 335, 423.  
dorre, 315 n. 423.  
-du, 406.  
Duhalde, 235 n.  
-dui, 442.  
dupa, dupel, 349, 390.  
dupha, 390.  
dupiña, 390 n. 1.  
duzti, 349 n.  
e-, 93.  
ebagi, ebaki, 310, 311, 345,  
364.  
eceyn, 98.  
edur(r), 244.  
egari, 310 n.  
-egi, 408, 426, 460.  
ego, 352.  
eguardi, eguerdi, 270.  
eguasten, 494.  
egundaño, 235.  
eguzki, 351.  
ehi, 218, 219.  
eho, 352.  
ehor, ehur, 269.  
eiara, 353 n.  
eihara, 352.  
eihar(r), 352.  
eihera, 352.  
eiza, eize, eiztari, 399.  
ejer(r), 448.  
ekai, 382.  
ek(h)arri, 310, 311.  
ekhei, 382.  
-eki, -ekila, -ekilan, -ekin,  
277-279.  
ekoizte, 364.  
eleiza, 34-35, 249.  
Elespuru, 86 n.  
elgar(r), 257 n.  
elhur(r), 244.  
eliza, 34-35, 249.  
elkar(r), 257 n.  
emakume, 386.  
emen, 81.  
emeretzi, 496.  
emetik, 273.  
entselada, 511.  
eo, 353 n.  
epai, epaki, 310, 311, 343.  
ephai *et formes connexes*,  
301, 311, 345.  
erakats, erakuts, 166.  
erhi, 218, 219, 471.  
eri, 218, 219, 387.  
erlijyone, 38, 193.  
erloj, 38, 193.  
ernai, ernatu, erne, 227.  
errege, 508.  
ertzen, 97.  
eskaini, eskaiñi, eskañi,  
eskeiñi, 484.  
eskuin, 72.  
esku-muthur(r), 398.  
eskwara, eskwaldun, 73.  
esnatu, 227.  
esne, 162.  
Espainia, 467.  
-eta-, 400.  
Etchebès, 230, 302 n.  
Etchetto, 481.  
Etchevers, 230, 302 n.  
Eugui, 426.  
euki, 394.  
Euskaldun, euskara, 212,  
305 n. 1.  
eutši, 394.  
ezein, 98.  
ezne, 139 n., 162.  
Fagalde, 304.  
fago, 305 n.  
fan, 401, 403.  
fite, 259 n. 1, 302.  
frogatu, 306, 349.  
fuiñ, 309.  
gabon, 69, 332 n. 2.  
gai, 382.  
gak(ho), 198-199 texte et  
n., 371.  
gala, 459 n. 1.  
galdu, 256, 257 n. 2, 259, 524.  
-gale, 397.  
gambara, 365.  
gambara, 254 n. 2, 365.  
gan, 401, 459 n. 1.  
gapar(r), 157, 395.  
garbal, 494.  
gare, 403 n. 1.  
garisuma, 365.  
garratoin, 268, 280, 392.  
gasna, 162, 282.  
gau, 459, 462.  
gauza, 365.  
gazkari, 399.  
gazna, 139 n., 162, 282.  
gazta, 282.  
gaztelu, 365.  
gazitgar(r), 391.  
gazur, 283 n. 1.  
gei, 382.  
gein, 459 n. 1.  
gela, 365.  
genduen, 411.  
gera < *esp.* queda, 233.  
gera, 380-381.  
gerezi, 13, 98, 315 n., 324 n.,  
365, 373.  
gerla, 244.  
gerthatu, 365.  
gi(h)arra, 268.  
giharre, 267 n., 268.  
giltz, 261.  
giñarre, 267 n., 268.  
ginduta, 433.  
ginharre, 267 n., 268.  
ginuen, 411.  
girstino, 315 n., 365.  
girtain, girtin, girthain, gir-  
then, girtin, girtoi, 395.  
goan, 401.  
godalet, 308.  
gogor(r), 493.  
goiti, 358.

gori, 459 n. 1.  
goroldi, goroldio, 99, 392, 411.  
gorosti, 376.  
gorphutz, 155, 174, 467, 469.  
gor(r), 493.  
goytz, 154.  
Graciet, 373 n. 1.  
günian, 411.  
gupel, 390.  
Gurutchet, 510.  
gurutze, 372, 373 n. 2.  
gurruntzi, 13 n. 1, 105.  
guti, gutsi, 176 n.  
guzi, 411.  
guzti, 411.  
habi, 466.  
habia, 387, 466.  
haboro, 81.  
hagitz, 354.  
hainitz, 77, 354.  
hala, 477.  
handi, 77, 257, 259.  
hanits, 354.  
hanitz, 77, 354.  
Hardoy, 97 n. 1.  
harmac, harmadura, (har, matu), 479.  
harmario, 479.  
harroka, 479.  
hartze, haste, 77.  
haundi, 38.  
Hazparne, 38.  
heben, 81, 292.  
Héguy, 426, 462.  
hemen, 292.  
hemeretzi, hemeretzü, 496  
hertar(r), 97.  
heuscaldun, heuscara, 479  
hilabete, 473.  
hogoi, 35.  
hondo, 404, 482 n.  
hortse, 148 n.  
Huarte, 235 n.  
huiñ, 309.  
hun, 330, 476, 477.  
hunki, hunkitu, 44 n. 2,  
251, 98.

hur, 41, 479.  
iaz, 353.  
ibai, 94.  
ibeni, 294.  
ibide, 312 n.  
ibide, ibiria, 234.  
ideki, 364.  
idigi, idiki, 364.  
idor(r), 349, 352.  
iduri, 493.  
iduzki, 351.  
iez, 353.  
ifini, 294.  
igan, 364.  
igan, 402 n. 1.  
igara, 352.  
igaran, 402 n., 493.  
igar(r), 350, 352.  
igaz, 353.  
igazdaño, 235.  
iges, 269, 352, 353.  
igez, 353.  
iguzki, 351.  
ihar, 267 n.  
ihar(r), 350, 352, 473.  
ihautiri, 268.  
ihaz, 353.  
ihes, 269, 352, 353, 473.  
ihize, 399.  
ihizlari, 400.  
ihiztari, 399.  
ihurere, 269.  
ijaz, ijez, 353.  
-ik, 357, 358, 460.  
ikatz, 272.  
ikhan, 364.  
ikhasi, 469.  
ikhatz, 272.  
ikhusi, 469.  
ile, 471 n. 1.  
île, 485.  
ilendi, ilenti, illeti, (ilhinti  
ilinti), 273.  
ilhargi, 472.  
ilhar(r), 471.  
ilhe, 485.  
ilhun, 247, 486.  
Illiberis, 210.

illoba, 329.  
iltze, 261.  
ilun, 247, 485.  
imiñi, 294.  
iñar, 267 n.  
inauteri, 268.  
iñaztor, 271 n.  
inçan, 464.  
incén, 464.  
inda, 178.  
indar(r) 414.  
ines, 269, 352, 353.  
ingar(r), 414.  
inguda, ingura, 234.  
inhardetsi, 266 n. 2, 267 n ;  
*formes connexes*, 268.  
inhaurteri, inhauteri, 266  
n. 2, 268.  
inkatz, inkhatz, 272.  
-ino, 272.  
iñoteri, 268.  
intzagor(r), 348 n.  
iñurri, 415.  
iñutaur(r), 455, 456, 458,  
459 n.  
-io, 272.  
ipide, 312 n.  
ipiñi, 294.  
ipizpiku, 494.  
iragan, 402, 493.  
irakur, 167.  
irakurri, irakurtü, 42, 228.  
iratze, 94 n.  
irrintzi, irrintzin, 276.  
irudi, 493.  
irus, 87, 163.  
iruzki, 351.  
išiki, 365.  
isuki, 43.  
ithoitz, 397.  
itogin, 396.  
itoin, 397.  
itoki, itokin, itošin, 396.  
itsain, 178.  
itsaron, 351.

itšeden, itšedon, 351.  
 itšodon, itšogon, itšon,  
     itšoon, itšoron, 351.  
 itsura, 39.  
 itšūra, 42.  
 itzain, 97.  
 itze, 261.  
 izeki, 365.  
 izigi, 365.  
 izoki, izokin, 276.  
 jagi, 364.  
 jaiki, 364.  
 Jainkoa < Jaungoikoa, 76,  
     316, 496.  
 Janartoa *pour* Jaun erre-  
     to'a, 193 n. 3.  
 jargi, jarki, 237, 238.  
 Jauregi, 217, 270, 524.  
 Jauretse, 217.  
 Jaurgain, 217 n. 1.  
 jautsi, 167.  
 jaz, 353.  
 jeiki, 364.  
 jende, jente, 509.  
 Jinkoa, 76, 496.  
 Jinkua, 76.  
 joan, 401.  
 joare, 403 n. 1.  
 johan, 452 n.  
     -ka, 468.  
 kabaño, 504.  
 kabi, 388.  
 kafí, 302.  
 kafia, 466.  
 kai, 382.  
 kain, 460 n.  
 kako, v. gakho.  
 kala, 460 n.  
 kalbar(r), 494.  
 kaleria, 371, 373.  
 kalerna, 371, 373.  
 kalpar(r), 371, 494.  
 kalte, 375.  
 kaltza, 374.  
 kambor(r), 494.  
 kan, 460 n.

kapar(r), 395, 396.  
 karamikatu, karamiko, ka-  
     ramitsa, 394.  
 karats, 368.  
     -kari, 399.  
 karkaša, 371.  
 kar(r), 370.  
 karrotilo, 371.  
 karzu, 93, 367.  
 Kaskoin, 371, 373.  
 Kaškoin, 371.  
 kasta, 371.  
 kasu, 502, 503.  
 kats, 371.  
 katset, 371.  
 katu, 374.  
 kau, 459, 462.  
 kazalda, 368.  
 ke, 368.  
 kedar(r), 99  
 keino, 36.  
 keinu, 36, 371, 486.  
 keiñu, 371, 486.  
 keisa, 165.  
 keišadura, keišamendu,  
     keišo, keišu, 175.  
 kemen, 460 n.  
 kendu, 375.  
 kera < *esp.* queda, 233.  
 kera, 379-381.  
 kereiza, 372, 373, 374.  
     -keria, 387, 463.  
 keriza, 324 n., 372, 373, 374.  
 khabar(r), 387.  
 khako, v. gakho.  
 khambera, 254 n. 2.  
 khapar(r), 157, 395, 396.  
 kharba, 371.  
 khar(r), 370.  
 khatia, 467 n.  
 khe, 368.  
 khedarre, kheldar(r), 99.  
 khendu, 93, 375.  
 kheñü, 525.  
 khesu, 175.

khikera, 259 n. 1.  
 khilo, 376.  
 khimber(r), 382.  
 khino, khiño, 368.  
 khoro, 98, 265.  
 khorostü, 376.  
 khorpitz, 155, 174, 469.  
 khulu, 376.  
 khürlo, 372.  
 khur(r), 381.  
 khurutze, 470.  
 khutsalapil, khütsalapil,  
     371.  
     -ki, 468.  
 kida, 372.  
 kiki, 375.  
 kikindu, 375.  
 kikirista, 375.  
 kilo, 376.  
 kimer(r), 382.  
 kimpula, 298, 374.  
 kinda, 372.  
 kinkun, 368 n.  
 kino, 368.  
 kiñu, 372.  
 kipula, 374, 431.  
 kiputs, kiputz, 376, 377 n. 1.  
 kirats, kirets, 368.  
 kirten, 396.  
 kisu, 372.  
     -ko, 468.  
 kohat, 377.  
 koiek, 460 n.  
 kokoso, 376.  
 kokots, 389.  
 kokotso, 376.  
 Kokotz, 389.  
 kola, 460 n.  
 komekatu, 265.  
 kondatu, 383.  
 kondo, 383.  
 kondo, 404, 482 n.  
 konkor(r), 157.  
 kor, 460 n.  
 koriek, 460 n.  
 kornadu, 223, 503.  
 korosti, 376.

korradu, 223, 503.  
 korren, 460 n.  
 koskor(r), 168.  
 kozolda, 368.  
 krako, v. gakho.  
 kuku, 376.  
 kükü. 41.  
 kukula, kukule, 378.  
 kukulikordeka, 377.  
 kukulin, kukulo, 378.  
 küküso, 376.  
 kuma, 284 n. 298.  
 kunkur(r), 159.  
 kupa, kupel, 390.  
 kura, 460 n.  
 kurkur(r), 381.  
 kurlo, 372.  
 kurri, kurrilo, 372.  
 kurru, 372.  
 kürülü, 376.  
 küskü, 41.  
 kuña-kuña, kuto-kuño, kuñsu  
 kutu-kutu, 379.  
 -la, 211.  
 labana. 494.  
 labela, 246.  
 Lacrambe, Lacrampe, 254  
 n. 2.  
 laido, 501 n. 2.  
 laiño, 248 n.  
 laket, 247.  
 lakoz, -lakotz, 153.  
 lami, lamia, lamina, 272,  
 281 n.  
 lamiña, 272, 281 n. 487.  
 landa, 247.  
 lanjer, 244.  
 laiño, 248 n.  
 Lapetra, 507.  
 larru, 247 n.  
 Lecumberrri, 296.  
 lege, 508.  
 lehoin, 268.  
 leial, 87.  
 leizar(r), 35, 86.  
 Lekhuine, 72.  
 leoe, leoi, 267.

lešar(r), 86.  
 lesuin, 284 n., 524.  
 liho, lino, liño, 267 n.  
 liranja, 246.  
 lifatü, 163.  
 Lissagaray, Lissalde, 93.  
 lizar(r), 35.  
 loba, loba, 92.  
 loka, 248.  
 lokartu, lokhartu, 386.  
 lore, 248.  
 luma, 247.  
 Lumbier, 93 n. 1. 211 n. 1.  
 madarikatu, 493.  
 mahai, 100, texte et n. 1.  
 mahain, (mai), 100 texte et  
 n. 1. 267, 276.  
 mahanka, 101.  
 mahi, 100 texte et n. 1.  
 mahin, 100 texte et n. 1,  
 267, 276.  
 mainhu, 293, 472.  
 mañifico, 224 n.  
 maradikatu, 493.  
 marra, 294.  
 matasa, mataša, mathaša,  
 165, 176.  
 me, mee, 100.  
 mehatsü, 266 n. 2.  
 mehe, 100.  
 -men, 295.  
 Mendekoste, 293.  
 mendi, 257, 259.  
 mentura, 292, 301.  
 merkhatzale, 156 n.  
 mertšika, 293.  
 mi, 100.  
 Miarritze, 293.  
 mihi, 100.  
 mihimen, 101, 292, 301, 474.  
 mii, 100.  
 milikatu, 146 n., 474.  
 miliskatu, milizkatu, 146  
 n., 494.  
 mimen, mimin. 102.  
 miriku, 234.

misai, 292.  
 mithil, 30, 69.  
 mithiri, 69.  
 mokho, 168.  
 mokhor(r), 168, 398.  
 moldegaitz, moldekaitz, 363  
 moltsa, 151.  
 mosko, 168.  
 moskor(r), 168.  
 mothiko, 30.  
 mothil, motil, 30.  
 muin, muiñ, 309.  
 mukur(r), 168, 398.  
 muldegaitz, 363.  
 mun, muñ, 309.  
 murru, 222.  
 musa, 149 n.  
 mut(h)iko, 30, 294 n.  
 muthil, 30, 69.  
 muthiri, 69.  
 muthur(r), mutur(r), 398-  
 nabusi, 307.  
 nafar(r), 305 n. 1.  
 nagusi, 307, 347.  
 nausi, 307, 347.  
 nehor, 269, 494.  
 nihor, 269.  
 no, 433.  
 noka, 433.  
 nora, norat, 273.  
 nuta, 433.  
 obe, 300 n. 2.  
 oe, 300 n. 2.  
 -oe, 267-268, 272, 275-276, 280.  
 ofe, 300 n. 2.  
 oge, 300 n. 2.  
 oghe, 300 n. 2, 337 n. 1.  
 ohore, 265, 266, 473, 474.  
 oi, 300 n. 2.  
 -oi, 267-268, 272, 275-276,  
 280.  
 oian, 271, 471.  
 oihan, 271.  
 oiher(r), 271, 345, 471.  
 oilo, oiño, 330.  
 oin, 267-268, 272, 275-276,  
 280.  
 oker(r), 271, 345.

- okher(r), 271, 315.  
 -oki, 442.  
 okotz, 389, 392.  
 oĭaltegi, oĭar(r). 214.  
 oĭo, 330.  
 on, 330.  
 ondasun, 252  
 ondo, 438, 478.  
 ondō, 175 n., 482 n.  
 -one, 505  
 ontasun, 252.  
 onyoa, 415, n.  
 orai, orain, 276.  
 -ore, 505  
 orga, 239 n. 1.  
 orgatĭla, 237.  
 ori, 434.  
 orizu, 434 n.  
 orkatĭla, 237, 238.  
 oroldi, oroldio, 98-99, 392,  
 411.  
 orolio, 411.  
 osaba, 329.  
 otazal, 457, 459 n.  
 otazal, 356 n. 2.  
 othazal, 457.  
 othondo, 457.  
 otondo, 457, 458-459 n.  
 otso, 330.  
 Oyarbide, (Oyharbide), 271.  
 oyen, 271, 345.  
 padu, 319.  
 padura, 319.  
 pagauso, 319.  
 pago, 305 n.  
 paguso, 319.  
 paisatu, 319, 321.  
 paitar, 319.  
 paitela, 319, 321.  
 pakaileria, 319, 321.  
 pakaka, 319.  
 pakant, 319, 321.  
 pake, 318.  
 pakin, 319, 321.  
 pako, 319.  
 palagu, 513.  
 palsa, 319.  
 paolo, 319.  
 papao, 319, 322, 323.  
 par, 320 texte et n. 1.  
 parra, 294, 320 texte et n. 1.  
 parta, 320, 321.  
 pato, patu, 503.  
 patz, 320.  
 Payueta, 304.  
 -pe, 317, 468.  
 pedoi, 320 texte et n. 1.  
 pelo, 320.  
 pelota, 472.  
 -pen, 295.  
 perešil, perresil *et formes  
 connexes*, 223.  
 pezo, 503.  
 pezoïn, 248 n., 524.  
 pezu, 503.  
 phago, 305 n.  
 phaile, 92, 319, 320.  
 pherdo, 320 n. 2.  
 pheredikatü, 470.  
 pheresil, pherresil *et formes  
 connexes* 223.  
 phesi, 320, 322.  
 phesta, 305.  
 phezoin, 248 n., 524.  
 Phintakoste, 293.  
 phiper(r), 319.  
 phiska, 59 n. 2.  
 phiztu, 317 n.  
 phondu, 315, 504.  
 phonet, 318.  
 phorroka, phorrokatu, 334.  
 436.  
 phundu, 315, 504.  
 phuntzela, 274 n.  
 phurdi, 320.  
 phurtseta, 305.  
 phuska, phuzka, 59 n. 2.  
 piaia, 234 texte et n. 2, 320,  
 323.  
 pidaia, 234 texte et n. 2,  
 312 n., 320, 323.  
 pike, 318.  
 pilota, 39, 472.  
 pilotari, 39.  
 Pinaquy, 442 n.  
 piztu, 317 n.  
 plegatu, 248.  
 pontzo, 298.  
 popil, 320, 322, 333.  
 porroka, porrokatu, 436.  
 potiko, 294 n., 323 n.  
 poto, 320.  
 potola, potolo, poĭolo, 441.  
 potots, 441.  
 potzo, 330.  
 puhuiĭu, 104.  
 puhuiĭü, 480 n.  
 pühüü, 265 n. 1, 480 n.  
 pukuĭi, pukuĭu, 480 n.  
 purdi, 92.  
 purdiko, 92, 320.  
 purru, 222 n. 318, 503.  
 puska, puška, 59 n. 2.  
 putiko, 294 n., 323 n.  
 putiña, 320, 323.  
 putše, 320, 323.  
 putsiko, 320, 323.  
 putzu, 298.  
 -ra, 211.  
 Recaurte, 77.  
 saats, 228.  
 sagar(r), Sagaspe, Sagasta,  
 sagasti, 227.  
 sagats, 228, 235, 352.  
 šahako, 101, 474.  
 sahats, 228, 235, 352.  
 saindu, 252, 512 n. 2.  
 šakhur(r), 152 n. 1.  
 šako, 101.  
 salboin. 174 n. 2, 262.  
 saldo, 158.  
 saltsa, 151, 165.  
 Samacoix, 154  
 šangri, šangrin, 299.  
 santu, 252.  
 saphar(r), 158 n., 395.

sarats, 235, 352.  
sarramiko, 394.  
satarte, 457, 459 n.  
satitsu, 457, 459 n.  
šausiša, 513.  
sautšitsa, 82.  
šaz, 353.  
še, šeše, 103 n.  
senditü, 239 n. 1.  
sendotü, 259 n. 1.  
šenide, 92.  
senitaur(r), 455, 456, 457,  
459 n.  
sepha, 333.  
serora, 107.  
seta, 333.  
silinšo, šilintša, 448.  
šimino, 272.  
šimista, 168.  
šingar(r), 413.  
šinkha, 178.  
širgil, širšil, 156.  
šišķabar(r), 387.  
šismista, šismista, 168.  
šister(r), 178.  
soho, 211, 218.  
Soholüze, 211 n. 2.  
soil, 484 n.  
solamente, 259.  
soldado, soldaro, 233.  
solo, 211, 218.  
šopin, 334.  
sorho, 211, 218.  
Sorholus, 211 n. 2  
soro, 211, 218.  
šöthen, 334.  
šotin, 334.  
sudur(r), sugur(r), 349.  
sühartü, 386.  
Suhubiette, 103 n.  
sukartu, 386.  
sukhalde, sükhalte, 385, 468.  
469.

sukopil, 386.  
sutondo, 458 n.  
sutopil, 386 n. 1, 459 n.  
-ta, 468.  
tafaila, 104 n. 2, 306 n  
Tafernaberry, 306 n.  
Taharna, 303.  
tainki, 426.  
talaia, 92, 425.  
talda, talde, 158, 129.  
tamal, 427.  
tana, 133.  
tanga, 252, 430.  
tango, 130.  
tanka, 253.  
tantaidi, tantaidui, 430.  
tantako, 430.  
tantari, 430.  
tarama, 437.  
tardaiña, 427.  
Tardets, 411.  
tarketa, 435.  
tarta, 431.  
tarte, 408, 434.  
taruza, 442.  
-tar(r), 408, 460, 468.  
tarranta, 425.  
tarrapalot, 436.  
tarrapulet, 435.  
tarrea, 431.  
tarroka, 427.  
-tarzün, 465.  
tasta, 431.  
tastafin, 427.  
-tasun, 465.  
tati, 425, 504.  
tato, 425.  
tatset, 43 .  
taukada, 432.  
tauketo, 439.  
tauki, 432.  
-te, 407, 468.  
tegi, 408, 426, 460, 468.  
teisü, 425.  
teitu, 438.  
testamentu, 316 n.  
tetel, 426, 431.

tharaga, 425.  
theyü, 425.  
thipiltü, 429  
thiratü, 470.  
thoila, 428  
tholde, 334, 335.  
tholdo, 478.  
tholu, 425.  
thomü, 439.  
thona, 425.  
thorpe, 334, 335.  
thorroka, 334, 436.  
thoša, 436.  
thotzik, 433.  
thümbüratu, 196, 299, 428.  
-ti. 356, 357, 358, 498.  
-tik. 356, 357, 358, 408, 460.  
tiki, 398.  
tilape, 432 n.  
tilin, tilinga, tilin-tilin,  
tilinton, 447.  
tipi, 431 n., 442.  
šipi, 398.  
tipula, 431.  
tirtil, 156.  
titarc, 428.  
titi, 425.  
titšo, 428.  
to, 433.  
-šo, 176 n.  
tobaja, 512 n. 1.  
tobera, 437.  
-toi, 442.  
toka, 433.  
toke, 427.  
toki, 442, 504, n. 3.  
tokolo, 441.  
toldo, 334, 335.  
toledo-iko, 427.  
toles, 428.  
toletiko, 427, 458.  
tolez, 105, 249, 428.  
toloz, 105, 249.  
tomp(r), 441.  
tongan, 442.  
tontilo, 427.

tontoilo, 440.  
 tontor(r), 157, 440.  
 ñontor(r), 157.  
 tontoriko, 440.  
 topolo, 441.  
 toporriko, 440, 441.  
 topos, 430, 441.  
 topoz-topo, 427.  
 toraja, 236.  
 torapil, 439.  
 toril, 434.  
 torkor, 439.  
 torlantsa, 427.  
 tormu, 439.  
 torri, 93, 424.  
 torroil, 441.  
 torroilo, 427  
 tortailatu, 441.  
 tortots, 432.  
 totil, 439.  
 toto, (toton), 440.  
 totolo, 441.  
 totso, 440.  
 totza, totzak, totzik, 433.  
 traheil, trahel, 427, 326.  
 tratu, 503 n.  
 trebera, (trepete), 233.  
 treheil, 427.  
 treilo, treilu, 36.  
 treilo, treilu, 486, 503.  
 tropolo, 199, 441.  
 Trufania, 199.  
 tsakhur(r), 152.  
 tsakolat, 106.  
 tsardina, 168.  
 tsarlota, 172 n.  
 tsar(r), 470, 171.  
 tsarramika, 168, 177, 394.  
 tsarramiko, 394.  
 tsarramiska, 168, 177, 391.  
 tsilin, 417.  
 tsilinda, tsilinerä, tsilintsä,

tsilintsau, tsilintson, 118.  
 tsimino, 172, 171, 272.  
 tsimista, 168.  
 tsindar(r), tsindi, 413.  
 tsindurri, 415.  
 tsingar(r), tsingor(r), 413.  
 tsingurri, 415.  
 tsinkha, tsinkhor(r), tsinkor(r), 413.  
 tsintsu, 299 n.  
 tsipiroi, 172 n., 2 8 n.  
 tsoten, tsotin, 334.  
 tsukatu, 171 n. 1.  
 -tso, 176 n., tsu, 176 n.  
 tu, 425.  
 -tu, 406.  
 tufa, tufarri, 489.  
 tulubia, tulubio, tulumio.  
 104, 429.  
 turebio, 104, 426.  
 -tui, 442.  
 tupin, tupina, tupiña, 390  
 n. 1.  
 tupla, 405.  
 ñut, tuts, tuts, 177 n.  
 tzakhur(r), 46 n. 1, tza-  
 khür(r), 152.  
 tzapast 152 n. 2, 158, 228.  
 tzyai, 88 n. 2.  
 Ugalde, Ugarte, 235.  
 Uhart, 235 n.  
 uhure, 266, 473.  
 uile, 485.  
 ukitu, 106, 251, 298.  
 ukutu, 106, 251.  
 ule, ule, 485.  
 ülhün, 486.  
 uli, üli, üli, 104.  
 ultze, 261.  
 ülü, 104.  
 ulun, 486.  
 üngurü, 41.

üñhürri, 415.  
 untsa, 465.  
 untsi, 390.  
 untze, 261.  
 upa, upe, upel, 389, 392.  
 urki, 58-59, 330.  
 urku, 58-59.  
 urthe, 45.  
 urthiki, 406.  
 urthuki, 44, 59 n. 1, 106,  
 364.  
 ürzo, 148 n.  
 usai, usain, 276.  
 uskaldun, uskara, 305 n. 1.  
 uso, 449 n.  
 üstel, 46 n.  
 üztari, 271, 329.  
 üztel, 46 n.  
 üzterina, 271, 329.  
 Vizcaya, 305 n. 1.  
 Xavier, 93, 230.  
 yungura, 234.  
 zaar(r), zagar(r), 100, 352.  
 zahar(r), 100, 352, 474.  
 zai, zain, 276.  
 zakhur(r), 152 n. 1, 469.  
 zaldo, 158.  
 zaldun, 496.  
 -zale, 397.  
 Zamacois, 154 n. 1.  
 zamaldun, 213.  
 zamaltegi, zamaltzañ, 214.  
 zamari, 213.  
 zangar(r), 496.  
 zapar(r), 157, 228, 395.  
 zaramiko, 394.  
 zaratazal, 457.  
 zar(r), 100, 352, 474.  
 zarramaska, zarramiko,  
 394-395.  
 zaude, 346.  
 zein, 35, 281, 486.  
 zein, 281, 486.  
 zelü, 502.  
 zembat, 35 n. 2.  
 zerbütsari, 56-57, 59.  
 zerminta, 174 n. 2, 298.

- |                                     |                       |                   |
|-------------------------------------|-----------------------|-------------------|
| zeru, 502, 503.                     | zirthoin, 396.        | zotin, 334.       |
| zezka, 178.                         | zirtzil, zirzil, 156. | zumbat, 35 n. 2.  |
| zidar(r), 244.                      | zoin, 35.             | zuñ, 35.          |
| zidor(r), 350.                      | zomat, 289.           | zunkur(r), 157.   |
| zigor-bide, 350.                    | zombat, 35 n. 2.      | zuta, 433.        |
| zigor(r), 350.                      | zomit, 289.           | züzülü, 106 n. 1. |
| zilar(r), zilhar(r), 244, 247, 486. | zopin, 334.           |                   |